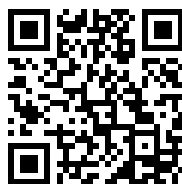

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

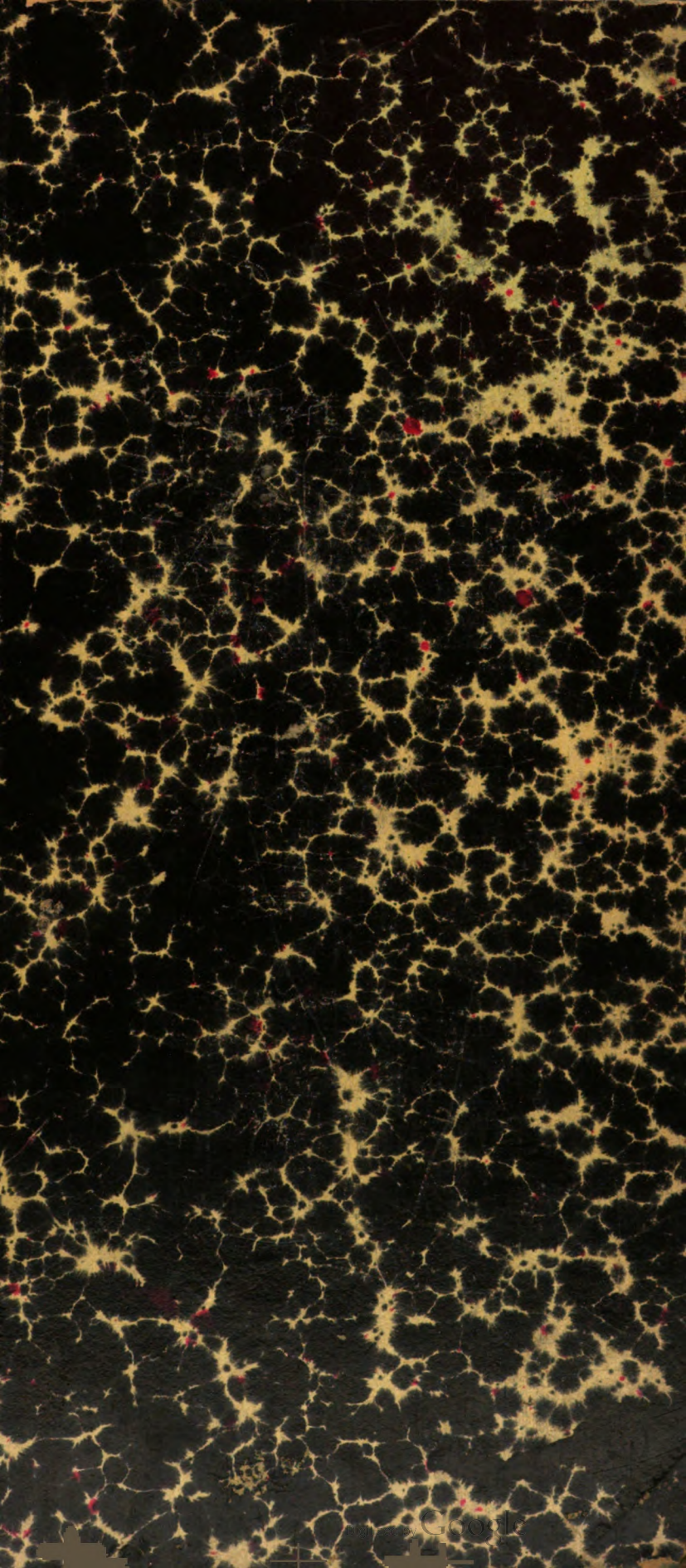
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

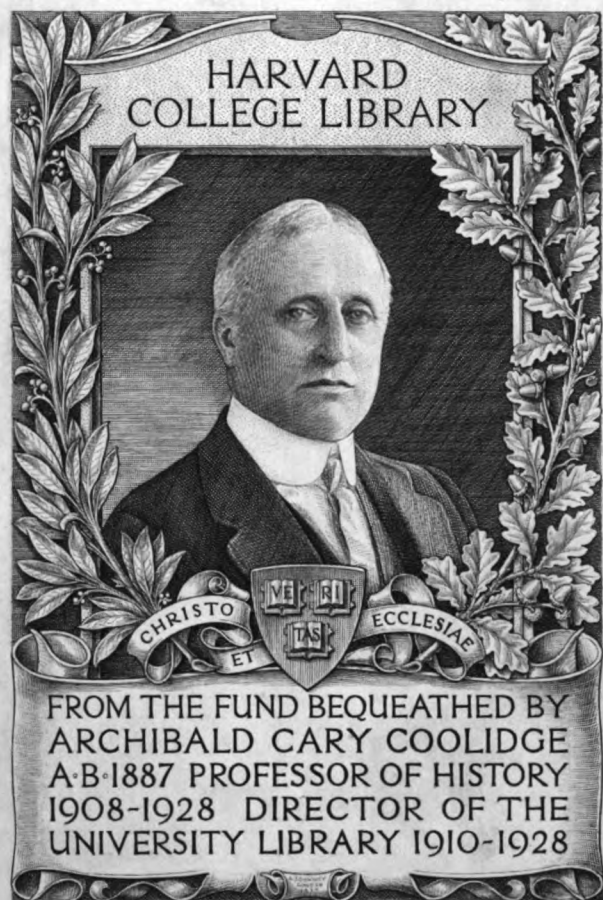
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Fr
45
2.21





BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES
DE
LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ

1898-1899

BUREAU

Président : LOUIS AUDIAT, I. ☉, lauréat de l'institut, bibliothécaire-archiviste, rue des Arènes, 6, à Saintes.

Vice-présidents : Le baron AMÉDÉE OUDET, rue des Ballets, 27, à Saintes;

Le comte PIERRE DE CROZE-LEMERCIER, au château du Ramet, par Saintes.

Secrétaire : Le docteur LÉON TERMONIA, O. ✱, médecin major en retraite, cours Reverseaux, 9, à Saintes.

Secrétaire adjoint : ANATOLE LAVERNY, château du Coudret, par Saintes.

Trésorier : JULES GANDEBERT, ✱, ancien pharmacien en chef de la marine, cours Lemer cier, 64, à Saintes.

COMITÉ DE PUBLICATION

ANATOLE DE BARTHÉLEMY, ✱, membre de l'institut, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 9, à Paris.

Le baron EUGÈNE ESCHASSERIAUX, O. ✱, ancien député, maire de Thenac.

Le baron LÉON DE LA MORINIERE, ✱, à Aunay, par Châtenay (Seine), et à Paris, rue Perrault, 12.

GEORGES MUSSET, I. ☉, archiviste-paléographe, avocat, bibliothécaire de la ville, rue Gargoulleau, 32, à La Rochelle.

JULES PELLISSON, A. ☉, juge au tribunal civil, rue Victor Hugo, 76, à Périgucux.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

AUGUSTE BITEAU, ✱, A. ☉, maître principal de 1^{re} classe des constructions navales en retraite, rue du Peyrat, 50, à Saintes.

FERDINAND BABINOT, notaire, suppléant du juge de paix, cours National, 28, à Saintes.

EDMOND BOILEVIN, négociant, grande rue, 23, à Saintes.

JULES GUILLET, négociant, conseiller général, rue Laroche, 12, à Saintes.

ABEL MESTREAU, négociant, rue des Frères, 24, à Saintes.

Le siège de la société des *Archives* est à Saintes, cours National, 99.

La société publie tous les deux mois un *Bulletin*, la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, qui forme au bout d'un an un volume d'environ 500 pages.

Le prix de l'abonnement annuel à la *Revue-Bulletin* est de 10 francs; un numéro, 2 fr. 50. Elle est adressée gratuitement aux membres de la société qui paient par an une cotisation de 13 francs.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

ARCHIVES HISTORIQUES

REVUE

DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

XIX



PARIS

A. PICARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 82

SAINTES

L. CASSEREAU, LIBRAIRE

RUE ESCHASSERIAUX, 42

1899

5245.1



coolidge fund

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMERO DU 1^{er} JANVIER 1899

AVIS ET NOUVELLES : Revue de la presse ; Dons aux archives, au musée ; Publications nouvelles ; Celles-sur-Belle ; M. le docteur Levraud ; Fête à Périgieux ; Marquisat de Pisany ; Conférences ; Erratum.

ACTES D'ÉTAT CIVIL. — *Décès* : Mariette Amblard, Bosson, Cloquette, Paul Goizet, Julien, madame Le Gardeur de Tilly, sœur Marie-Stéphanie, Louise Palustre de Virsay, colonel Pelletier, Charles de Reboul, comtesse de Saint-Marsault ; — *Mariages* : Henri de Beaucorps et Marie Périgord de Villechenon, Chastanet et Marie-Jeanne Latreuille, Irasque et Marie Lacouture.

LIVRES ET PÉRIODIQUES : Charles du Hautbois, évêque de Tournai, à Saint-Jean d'Angély ; Montyon ; Tamizey de Larroque ; Dom Fonteneau ; La fille d'Alfred de Musset ; Le clergé charentais pendant la révolution.

ARCHÉOLOGIE : Les piles gallo-romaines ; Tombes à Saint-Jean de Liversay. VARIÉTÉS : I. Manuscrits inédits de Tallemant des Réaux ; — II. Les Guittard de Ribérolles ; — III. Les cartes de visite saintongaises ; — IV. Le fief de La Madeleine à Cognac.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Une prière qui se récite en Saintonge la veille de la Saint-Jean ; Un procès-verbal de garde champêtre à Aunay ; Les Guiton de Maulévrier ; Les Bonnegens ; Les *Veillées charentaises* et Le Camus de Néville, seigneur de Bourg-Charente ; Noms de lieux de la période révolutionnaire.

BIBLIOGRAPHIE : A-DU.

AVIS ET NOUVELLES

Ont reproduit la liste des dernières admissions : *L'Echo rochelais* du 5 novembre, le *Phare des Charentes*, le *Progrès de la Charente-Inférieure*, l'*Echo de Jonzac* du 6, l'*Ere nouvelle* de Cognac, l'*Union nationale* de Saint-Jean d'Angély et l'*Eclair* du 10 ; en partie le *Bulletin religieux* du 12.

Ont reproduit le sommaire de la livraison du 1^{er} novembre : Le *Courrier de La Rochelle* et le *Bulletin de la presse* du 10, le *Conservateur de Marennes*, la *Seudre* et l'*Echo de Jonzac* du 13, le *Phare des Charentes* du 16, l'*Union nationale* et l'*Ere nouvelle* du 17, le *Bulletin religieux* du 26, la *Croix de Saintonge* du 27, le *Pays poitevin* de novembre ; l'*Ouest artistique et littéraire* du 15 décembre.

Le *Progrès de la Charente-Inférieure* du 6 a reproduit une partie de l'article de la *Quinzaine* relatif à la persécution religieuse à Saintes; le 11, l'article *Liotard* de notre dernière livraison, et le 16, *Les Saintongeaises à l'audience*, reproduit aussi par le *Mémorial de Saintes* du 20; le *Moniteur de la Saintonge* du 17, l'*Union nationale* du 20, ont reproduit l'article *Liotard*, le premier sans indiquer la source, et l'*Echo rochelais* du 9, l'article *La Saintonge en 1789*; le *Progrès* du 7 décembre, *Le sculpteur Bourdin à Saintes*; l'*Ere nouvelle* du 8, *L'Antenne*.

Les *Tablettes* du 24 novembre disent :

« Le dernier numéro de la *Revue de Saintonge* contient un intéressant compte rendu des fêtes qui ont eu lieu, cette année, à La Mothe-Saint-Héraye (couronnement des rosières et une représentation d'*Erinna* en plein air), des jolies gravures reproduisant les principales scènes de la tragédie de M. Pierre Corneille. Dans le même numéro, M. Louis Audiat rend compte en détails des fêtes auxquelles a donné lieu l'inauguration du monument de Champlain à Québec, le 21 septembre. Le voile de la statue de notre illustre compatriote est tombé aux acclamations de 100.000 spectateurs, et tous les orateurs ont glorifié l'œuvre du fondateur de la Nouvelle-France, toujours fidèle à la mère patrie. »

Le *Courrier du centre* (Limoges, 23 novembre), rendant compte de la séance du 25 octobre de la société archéologique du Limousin, mentionne dans notre livraison de septembre (XVIII, 300) la note sur le maréchal Jourdan et le *Nobiliaire limousin*; dans la séance du 29 novembre, elle a signalé notre article sur La Mothe-Saint-Héraye.

La *Revue thomiste* de novembre (article de M. J.-P. Kirsch, professeur à l'université de Fribourg, en Suisse), signale l'inscription chrétienne de notre *Revue*, XVII, 250.

Lemouzi de novembre mentionne dans notre livraison de septembre : « une dissertation sur sainte Eustelle; des notes sur la famille du maréchal Jourdan, sur quelques familles figurant dans le *Nobiliaire du Limousin*, sur les conventionnels limousins Borie-Cambort (que l'auteur fait naître à tort à Sarlat), Pardoux Bordas et J.-A. Péniers. »

Mais où donc est né Borie-Cambort? Il faut le dire, afin qu'on puisse rectifier l'erreur. Le *Dictionnaire des parlementaires* le dit né à Sarlat; son acte de mariage à Cognac le dit né à Sarlat. L'état civil s'est-il trompé, et nous a-t-il trompé? Où donc est né Etienne Borie-Cambort?

Le tome XXVII des *Archives historiques de Saintonge et*

d'Aunis (1898) a été mis en distribution le 20 décembre. Ce volume de 559 pages est formé de pièces concernant l'abbaye de La Grâce-Dieu, publiées par M. Georges Musset, ancien élève de l'école des chartes, avocat et bibliothécaire à La Rochelle. Il y a deux parties : la première est l'histoire de l'abbaye, savoir : le schisme d'Anaclet, la fondation, les abbés, l'abbaye en confidence, la vie religieuse, la fontaine de La Grâce-Dieu, la bienfaisance, la vie matérielle, conflits entre les abbés commendataires et les religieux ; personnel de l'abbaye ; vestiaire, bibliothèque, mobilier, table ; maladies, charges diverses, tabac, voyages, postes, exploitation, jardins ; état des domaines, l'abbaye, annexes : 1^o comptes divers ; 2^o dépense faite pour la bâtisse de l'église ; 3^o dépenses de la sacristie ; les bois, la justice, exemption des décimes ; charges diverses. La deuxième partie comprend tous les documents qu'on a pu réunir et qui vont de 1135 à 1791.

Ce volume est, comme à l'ordinaire, expédié directement par colis postal aux souscripteurs qui ont demandé et payé ce mode d'envoi (85 centimes). Pour les autres membres de la société, leur exemplaire a été déposé, comme précédemment, chez nos correspondants, où ils le peuvent réclamer :

A Paris, chez M. Picard, libraire, rue Bonaparte, 82 ; à Angoulême, chez M. Paul de Fleury, archiviste, à la préfecture ; à Bordeaux, chez M. Féret, 13, cours de l'Intendance ; à Cognac, chez M. Callandreau, notaire ; à Jonzac, chez M. Gaboriau, imprimeur ; à La Rochelle, chez M. Georges Musset, bibliothécaire, à la bibliothèque ; à Marennes, chez M^{me} Gautier-Abram, libraire ; à Niort, chez M. Clouzot, libraire, place des Halles ; à Pons, chez M. Charroppin, pharmacien ; à Rochefort, chez M. Allègre, ancien notaire, rue Martrou, 6 ; à Saintes, chez M. Audiat, bibliothécaire ; à Saint-Jean d'Angély, chez M. Saudau ; à Royan, chez M. Lussaud, pharmacien.

—

La table du XVIII^e volume de la *Revue* (1898) sera expédiée avec le numéro de mars.

—

La cotisation est due pour l'année 1899. Nous prions nos confrères de faire bon accueil à la traite qui va leur être présentée.

—

La Société a reçu de M. Jules Pellisson, juge à Périgueux, vingt-six pièces en parchemin : contrats de mariage ou d'acquisition, passés presque tous par des notaires de la châtellenie de Barbezieux et par des habitants de Chalignac, Salles, Xandeville, Saint-Seurin ; plus quinze pièces en papier, contrats, lettres, requêtes, acte capitulaire, etc.

—

Le 20 septembre dernier, M. Lem, préfet de l'Indre, a remis aux archives départementales de la Charente-Inférieure dix-huit registres des baptêmes, mariages et sépultures des protes-

tants de l'île de Ré de 1668 à 1685 inclusivement ; c'était vraisemblablement des registres tenus en double, quoique un ou deux soient revêtus des signatures originales des intéressés.

Par décision ministérielle et sur la proposition de M. le directeur des beaux-arts, M. Emile Biais, correspondant du ministère de l'instruction publique, archiviste-bibliothécaire de la ville d'Angoulême, a été nommé membre non résidant du comité des sociétés des beaux-arts des départements.

A la séance publique annuelle de l'académie française (17 novembre) ont été proclamés les prix décernés aux concours de l'année. C'est M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel, qui a fait le rapport. Parmi les lauréats nous trouvons deux de nos compatriotes : M^{me} Nelly Lieutier, de Royan, un prix de 500 francs de la fondation Lambert, pour son livre : *L'oncle Constantin*; et M. Louis Audiat, un prix de 500 francs de la fondation Marcelin Guérin, pour son ouvrage : *Deux victimes des septembriseurs. Pierre-Louis de La Rochefoucauld, dernier évêque de Saintes, et son frère, évêque de Beauvais, 1897*, grand in-8° de 500 pages, prix : 5 francs.

Dans sa séance du 6 décembre, la société archéologique de Nantes, en renouvelant son bureau, a nommé président en son absence et à son insu, et malgré son éloignement de la Loire-Inférieure, notre confrère M. le comte Anatole de Bremond d'Ars, qui avait déjà été président en 1887.

M. Charles Garrigues, avocat au barreau de La Rochelle, a soutenu avec succès devant la faculté de droit de Paris une thèse pour le doctorat sur le *Droit de vote politique dans l'armée française*.

M. Eugène Gontier, de Rochefort, a passé avec succès devant la faculté de droit de Poitiers sa thèse de doctorat, *De l'exception de jeu*.

Par décret du président de la république (10 novembre) rendu sur la proposition du ministre de l'intérieur, la commune de Mornac, canton de Royan, arrondissement de Marennes, s'appellera désormais *Mornac-sur-Seudre*. Par un autre décret du 20 décembre, Saint-Trojan, en l'île d'Oleron, prendra le nom de *Saint-Trojan-les-Bains*.

Notre-Dame de Celle, aujourd'hui Celles-sur-Belle, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Melle, a une ancienne église abbatiale, classée comme monument historique : c'est dans le département des Deux-Sèvres un des plus parfaits modèles du

style ogival, et la statue miraculeuse de Celles est une des vierges du royaume pour laquelle le roi Louis XI eut le plus de vénération. Il y vint plusieurs fois. M. l'abbé Alfred Largeaut, qui a raconté ses divers pèlerinages, a rendu compte (*Revue de l'ouest* du 29 septembre) des travaux entrepris par le gouvernement et des découvertes récentes qui y ont été faites, en même temps qu'il publiait un procès-verbal de visite (de janvier 1661) montrant l'état déplorable de cette magnifique abbatale. Le curé de la paroisse a l'intention de rétablir l'ancien pèlerinage, qui était au moyen âge le plus célèbre du Poitou. Il serait heureux d'avoir des documents. De l'abbaye de Celles relevaient en Saintonge le prieuré des Gonds (voir *Archives*, tome 1^{er}, p. 124), et le prieuré de Saint-Vaize (*Idem*, pages 396 et 398).

Le 4 décembre, a paru à Saintes le premier numéro d'un journal hebdomadaire, *Le clairon de Saintonge* (un an, 4 francs; un numéro, 5 centimes) avec cette devise : « Union nationale. Revision de la constitution, » et portant la mention : « Imprimerie royannaise. Le gérant, J. Morpain. »

La société archéologique du Limousin a publié (Limoges, Ducourtieux, 1898, in-8°, viii-594 pages) le t. VI (1774 à 1790) des *Registres consulaires de la ville de Limoges*, vaste et longue entreprise commencée en 1865, « poursuivie au cours de trente années fécondes en changements politiques, en événements de toutes sortes, à travers des luttes incessantes et de violentes crises, sous bien des administrations successives et sous des conseils municipaux d'idées et de programmes fort divers. » C'est un fait mémorable à citer. En continuant cette œuvre de leurs prédécesseurs d'un autre régime, les élus de la population limousine qui se sont succédé à l'hôtel de ville « ont fait preuve d'une largeur d'esprit devenue aujourd'hui bien rare, et ont donné le meilleur et le plus honorable exemple, » et, montré un patriotisme intelligent. Que je voudrais adresser pareil éloge à une autre municipalité ! Une société a aussi entrepris la publication à ses frais des registres de ses délibérations du xiv^e siècle. Elle n'a pas voulu souscrire même à un exemplaire. Si je disais que c'est la ville de Saint-Jean d'Angély, on ne voudrait pas me croire.

Judith Renaudin, pièce en 5 actes et 7 tableaux, de M. Pierre Loti, a paru dans la *Revue de Paris* le 1^{er} novembre, et a été représentée le 3 novembre au théâtre Antoine en matinée et en soirée. La scène se passe en 1685 à Saint-Pierre d'Oleron à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Judith Renaudin, de la famille de l'amiral Renaudin, commandant du *Vengeur*, zélée protestante, s'éprend subitement du capitaine d'Estelan, venu pour

convertir à la dragonne les coreligionnaires de Judith ; le capitaine aime Judith, qu'il épousera si elle abjure. C'est Judith qui convertit le capitaine et tous deux s'enfuient, véritable désertion pour le capitaine. Un curé protège les huguenots. Voilà la donnée réduite à sa plus simple expression, qui ne donne pas l'idée des scènes tragiques et du beau style de ce drame.

La *Revue bleue* du 12 novembre a fait, comme toute la presse, l'éloge de cette pièce, mais avec bien des réserves. Dans le *Bulletin du protestantisme* du 15, M. Charles Read la proclame « un véritable chef-d'œuvre pour le fond et pour la forme. »

M. le docteur Edouard-Léonce Levraud, député et ancien conseiller municipal de Paris, qui s'est fait remarquer, ces temps derniers, par sa proposition contre la liberté d'enseignement, est, se le rappelle-t-on ? d'une famille originaire de Barbezieux. Il est petit-fils du docteur Benjamin Levraud, médecin du lycée Napoléon, ancien député de Barbezieux, ancien premier médecin ordinaire de la duchesse douairière d'Orléans, etc., frère lui-même de Jean-Etienne Levraud, curé d'Ambleville, qui prêta tous les serments, étudia et exerça la médecine à Paris, puis à Barbezieux, où il mourut à 85 ans. Voir *Revue*, IV, 1896, et XV, 128.

La *Revue bleue* du 20 octobre annonce que M. Edouard Noël, originaire de Cognac, et nommé lecteur de la Comédie française (voir XVIII, p. 280), va publier un conte dramatique en 3 actes en vers et 6 tableaux : *Le capitaine Loys*, par MM. Edouard Noël et Lucien d'Hève. C'est l'histoire de Loyse Labbé, la poétesse lyonnaise dite « la belle Cordière, » et l'épisode du siège de Perpignan en 1542. M. Jules Claretie a écrit la préface. M. Noël prépare aussi, pour les premiers mois de 1899, un *Brumaire*. « C'est, dit M. Emile Berr, une suite de scènes historiques du genre de celles que l'écrivain publia naguère sur les *Cent jours* et que l'académie couronna. Dans le cadre d'un roman d'histoire, documenté sur les mémoires du temps, M. Edouard Noël s'est proposé de tracer un tableau de l'esprit public, et particulièrement de l'âme militaire française, à cette date précise de l'an XIII. Il y essaie une psychologie du coup d'état de Bonaparte, et la « moralité » de son ouvrage ne sera pas, je crois, pour plaire aux apologistes de ce que M. Melchior de Vogüé appellerait « l'opération de police » de brumaire... »

Périgueux a célébré, les 19 et 20 octobre, le quatrième centenaire de l'introduction du livre en Périgord, par deux banquets : l'un de la corporation des imprimeurs, l'autre de la société archéologique du Périgord. Des discours ont été prononcés par le doyen de la corporation, M. Joucla ; par M. de Roumejoux, président de la société archéologique, qui a remercié au nom de la société de cette invitation, et a raconté fort doctement les origines

de l'imprimerie périgourdine, et M. de Lacrousille au nom de la presse. Le lendemain, la société invitait ses hôtes de la veille. Toast très heureux de M. de Roumejoux ; discours de M. Dujarrie-Descombes, vice-président, sur les premiers imprimeurs de Périgueux ; savante lettre de M. Claudin, lue par M. Villepelet, sur ses trouvailles typographiques ; vers de M. Gabriel Lafon. Voir le *Journal de la Dordogne* des 20 et 21 octobre. Fête charmante et bien réussie. N'oublions pas le *Menu* très artistique et original.

La *Revue des autographes* de décembre annonce la mise en vente au prix de 30 francs d'une pièce originale sur velin (Paris, janvier 1573) : Lettres patentes de Charles IV érigeant la châtellenie de Pisany en baronnie, au profit de Jean de Vivonne, seigneur de Saint-Gouard et de Pisany, père de M^{me} de Rambouillet. La châtellenie s'étendait, en effet, sur les paroisses de Corméral (Corme-Royal), Thézac, Varzay, Luchat, Saint-Romain de Benet, Pessines ; le bourg de Pisany est situé sur le « grand passage des villes de Saintes, Pons, Talmont, Saint-Jehan d'Angély, îles de Marennes et de Brouage, distant de la dite ville de Saintes de deux petites lieues ou environ, ayant audit lieu de Pisany, de tout temps et d'ancienneté, halles, foyres et marchez, esquelles y a ordinairement grande assemblée de plusieurs marchans trafiquans. »

La même mentionne une lettre (22 février 1719) de M^{me} de Maintenon au comte d'Aubigny (prix : 35 francs). « Elle lui demande des nouvelles de la santé de sa femme. La petite vérole règne à Saint-Cyr, plusieurs demoiselles en sont malades. M^{lle} d'Aumale a la fièvre. « Monsieur le duc de Richelieu mérite bien les mauvaises aventures qu'il essuye. »

M. le commandant Maurice Gautier, de l'infanterie de marine en retraite, a offert au musée archéologique de Saintes un fort beau chapiteau romain trouvé à Saint-Vivien.

La direction des beaux-arts a accordé une allocation de 4.000 francs pour l'église fortifiée d'Esnandes, et, à la demande de M. Balu, architecte des monuments historiques, le conseil général de la Charente-Inférieure a résolu de parfaire le devis des réparations projetées s'élevant à la somme de 12.000 francs.

CONFÉRENCES. — Le 6 novembre, au Port d'Envaux, par M. Lucazeau, notaire, *Victor Hugo* ; le 9, à Saintes, *Sur la route de Fashoda. La route du Haut-Nil par le Soudan ; le missionnaire français au pays des anthropophages*, par le R. P. Rémy, procureur général de la mission dans le Haut-Oubanghi,

vicairé général de M^{re} Augouard ; compte rendu dans le *Moniteur de la Saintonge* du 10, les *Tablettes* du 12 ; le 4 décembre, à Saint-Aignan les Marais, *Le drame et la comédie*, par M. Mousset, avocat à Marennes ; le 10, à Epernay, par M. Gabriel Audiat, *L'esprit gascon. Don Quichotte et Cyrano de Bergerac* ; à Cognac, par M. Athanase Maire, *Voyage en Palestine*.

ERRATUM

1^o— Nous avons commis une erreur, t. XVIII, p. 195 ; cela arrive à tout le monde, dirions-nous, s'il n'y avait pas M. Y. (Ch. D.) Il nous la signale. Reconnaisant de ce bon procédé, nous la réparons vite, page 218. Nous croyions avoir ainsi obtenu grâce et miséricorde. Un mois et demi après — le temps de la réflexion — il nous la reproche publiquement, avec un petit ton de persiflage tout à fait opportun et des airs de dédaigneuse pitié. « Ce bonhomme est donc toujours grincheux ? » écrit-on à ce propos. J'ai répondu que généralement péché reconnu, avoué, confessé était pardonné (sept lignes) ; il réplique par une grande page d'insinuations désobligeantes et de personnalités amphigouriques. Polémique stérile, sans autre utilité qu'une satisfaction d'amour-propre froissé. Et savez-vous le but ? Devinez. C'était un piège. Il voulait savoir si je lisais le recueil, ce qu'il écrit. Oui, je le lis ; d'autres déjà s'en étaient aperçus qui auraient pu le renseigner, et lui encore pourrait s'en apercevoir. Cependant il craint les représailles et crie qu'il ne le fera plus, terminant par cette formule algébrique : C. Q. F. D. Ne comprenant pas ce latin-là — était-ce encore un piège ? — j'ai demandé la clef de l'énigme ; on m'a répondu : « CE QUE F... D. [angibaud]. » L. A.

2^o — M. Jules Pellisson nous adresse cette rectification :

« Le dernier numéro de la *Revue*, page 356, dit qu'Etienne Augier, négociant à Cognac, fut député à la convention. C'est une erreur partagée par bien des gens. Tout dernièrement encore, j'ai entendu un Cognacais dire qu'il fut anobli par Louis XVIII, parce qu'il n'avait pas voté la mort de Louis XVI. Or, Augier, dont le portrait a été publié dans la collection Déjabin avec cette légende : « Etienne Augier, né à Cognac le 15 janvier 1735, député d'Angoulême à l'assemblée nationale de 1789, » ne siégea qu'à l'assemblée constituante.

« On lit dans la *Biographie moderne* (Paris, Alexis Emery, 1815, in-8^o, tome I^{er}, page 79) : « Il se montra, quoique protestant, un des membres de son ordre les plus attachés à la monarchie ; il siégea au côté droit de l'assemblée nationale et signa la protestation des 12 et 15 septembre 1791. En 1814, il fut créé chevalier de la légion d'honneur et anobli par lettres patentes du roi du 6 septembre même année. » J'ai vu son portrait à l'huile, à Cognac, chez sa petite-fille, M^{me} Lehoux, morte sans postérité. »

3° — *Revue*, XVIII^e vol., p. 377, ligne 31, lire : « Vente pure et absolue. »

NOTES D'ETAT CIVIL

I. — DÉCÈS

Le 25 octobre, est décédée au château du Roulet, en Salles-sur-mer, âgée de 83 ans, Charlotte-Léonie Lamirault de Noircourt, comtesse Green de Saint-Marsault de Châtelailion, née en 1816 à Tours, de Charles-Antoine et de Charlotte Le Caron de Fleury. Deux autres enfants étaient nés de ce mariage : Edgard de Noircourt, de la compagnie de Jésus, professeur au collège de Trichinopoly (province de Madras), et la comtesse de Laistre. Du côté paternel, la défunte était parente du général de Lamirault, commandant de corps d'armée en 1871. Son père fut un des derniers chevaliers de Malte; reçu tout enfant dans l'ordre, il ne prononça point ses vœux, et l'ordre ayant été supprimé, il se maria. Du côté maternel, les Le Caron de Fleury étaient de la même famille que les Le Caron de Troussures (1), dont un membre, chef de bataillon aux zouaves pontificaux, se fit remarquer par sa vaillance à la charge de Patay. Sa grand'mère maternelle, née Sain de Bois Le Comte, était un peu parente de René Descartes; la mère du philosophe avait pour aïeule maternelle Jeanne Proust, femme d'un Sain de Bois Le Comte.

Le 14 juin 1836, M^{gr} de Montblanc, archevêque de Tours, bénissait l'union contractée avec M. le comte Edmond de Saint-Marsault de Châtelailion qui venait de donner sa démission d'officier de cuirassiers. Nous avons eu l'occasion de parler souvent de la famille de Saint-Marsault.

Le père, comte Louis de Saint-Marsault, aide-de-camp à l'armée de Condé pendant l'émigration, chevalier de Saint-Louis, député de la Charente-Inférieure sous la restauration, devint maréchal de camp et commandant de la subdivision de La Rochelle. Il était marié à Antoinette de Crussol d'Uzès de Montausier, de la branche cadette des d'Uzès (2).

La fille du général de Saint-Marsault, comtesse de Lescours,

(1) Rapport du général de Sonis (M^{gr} Baudard, p. 329, 330) : « Et nos zouaves avançaient toujours. J'avais à ma droite le colonel de Charette, à ma gauche le commandant de Troussures. Ce dernier se jetant à mon cou : « Mon général, me dit-il, que vous êtes bon de nous mener à pareille fête ! » Noble cœur ! ce devait être sa dernière parole... J'étais là, seul, immobile, étendu sous la neige... A quatre ou cinq pas en avant et un peu sur ma droite, je remarquai un de nos braves étendu sur la terre et appuyé sur le coude... Enfin, je vis un de ces soldats allemands, que sa place dans le rang avait conduit en face du zouave dont j'ai parlé et qui était couché à quelques pas de moi, remuer du pied cet infortuné et lui écraser la tête d'un coup de crosse. » M. de Sonis indiqua plus tard l'endroit précis; c'était le brave commandant de Troussures.

(2) Voilà pourquoi on aurait pu dire que la famille de Saint-Marsault était héritière des Crussol d'Uzès de Montausier, sans ajouter qu'elle était *seule*

mourut au château de Salles, en Poitou, près La Mothe-Saint-Héraye, en 1869, ayant eu : une fille, *Junia-Louise-Agathe* de Lescours, unie en janvier 1855 à *Henri-Gaspard* de La Porte-aux-Loups, morte en 1858, et un fils, *Charles* de Lescours, marié à M^{lle} de Basonnière, mort en 1891, dont postérité.

Il n'est pas inutile d'ajouter pour l'histoire locale que la femme du général de Saint-Marsault, Antoinette-Catherine-Emmanuelle de Crussol d'Uzès, mariée le 8 février 1808, était nièce de Crussol d'Uzès, évêque de La Rochelle, qui fit reconstruire la cathédrale et l'évêché, devenu aujourd'hui la bibliothèque. Elle était aussi parente de la maréchale de Senceterre, dont le mari a été gouverneur de La Rochelle. Le général de Saint-Marsault était fils du dernier sénéchal d'Aunis, qui convoqua les électeurs de la sénéchaussée, en vue de la réunion des états généraux en 1789. (Pour la généalogie des Green de Saint-Marsault, voir tome II, *Archives de la noblesse de France*, par Lainé.)

Du mariage de M. le comte Edmond de Saint-Marsault et de Léonie de Noircourt, sont nés : 1^o en 1838, Georges, qui épousa en 1868 à Châtellerault D^{lle} Marie de Laubier, dont un fils, Charles, né en 1872; 2^o en 1848, Maurice, dont l'union avec Jeanne Moreno de Mora fut bénite en 1879 à Moulins par l'évêque de Deux-Brézé. M^{me} Maurice de Saint-Marsault est morte à Moulins en 1880, sans laisser d'enfant.

L'exquise amabilité en même temps que la parfaite urbanité de la comtesse de Saint-Marsault furent un des plus grands charmes du château du Roulet pendant plus d'un demi-siècle. Une noble et grande simplicité tout à la fois fut le caractère dominant de cette existence. Les funérailles furent célébrées à Salles, le 28 octobre. (Voir le *Bulletin religieux* du 5 novembre, qui reproduit le discours prononcé à cette occasion par M. l'abbé Gelézeau, curé de Salles, où notre confrère a retracé très heureusement la vie de cette véritable chrétienne.) G.

—

Le 31 octobre, est décédé à Marseille, âgé de 50 ans, d'une maladie contractée aux colonies le colonel Isidore-Charles Pelletier, de l'infanterie de marine, officier de la légion d'honneur depuis 1892, commandant les bataillons détachés à Paris, ancien professeur de topographie à Saint-Cyr et breveté de l'état-major. Il était né à Saintes, le 17 juin 1848, de « citoyen » Jean-Baptiste-Guillaume Pelletier, 27 ans, gendarme à cheval, et de Marie-Hortense Corbinaud. Elève du collège de Saintes, où son oncle, Pierre-Antoine Pelletier, a été pendant 43 ans professeur (voir *Revue*, XIII, 157); élève de Saint-Cyr le 18 octobre 1867, sorti sous-lieutenant le 1^{er} octobre 1869 dans les chasseurs à pied, il

héritière, comme l'a dit dans le *Recueil* de la commission des arts, tome IV, p. 76, M. L. de Richemond, rectifié d'ailleurs par le *Bulletin des archives*, II, 72.

fit en 1869 l'expédition de Rome et prit part à la bataille de Mentana ; lieutenant le 6 octobre 1870, capitaine le 2 novembre 1874, chef de bataillon à 33 ans le 4 février 1882, lieutenant-colonel le 5 mai 1887, colonel à 43 ans le 11 février 1892, il allait passer général. Il avait permuté pour l'infanterie de marine au moment de l'expédition du Tonkin, où il resta deux ans environ. Depuis, il avait été nommé successivement commandant supérieur des troupes de la Guadeloupe et de la Nouvelle-Calédonie. Il avait de tous ses chefs obtenu les meilleures notes : « M. le colonel Pelletier, disait le général inspecteur à Brest en 1893, est instruit et intelligent ; il est actif, laborieux, ferme et énergique... C'est un officier de grande valeur. » Il était commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire ; le pape l'avait ainsi voulu récompenser des services signalés qu'il avait rendus aux missionnaires et à la religion dans les différentes colonies où il avait commandé. Deux semaines avant sa mort il avait reçu les sacrements. Ses obsèques ont eu lieu le 2 novembre à Marseille. Le deuil était conduit par son cousin, M. l'abbé Decheverry, chanoine de la cathédrale de Reims, et par deux amis, MM. Cheuret et Gaillard. Voir pour plus de détails une brochure imprimée à Reims par M. Monce, *Le colonel Pelletier, 1848-1898*, in-18, 12 pages.

Le 2 novembre, est décédé à Rochefort, âgé de 65 ans, Emile-Louis-Edouard Cloquette, époux de Marie Meunier, O. *, commissaire de la marine en retraite. Sur sa tombe, M. le commissaire général Nègre a rappelé les services et les qualités de son ancien camarade.

Le 4 novembre, est décédée à Saintes, âgée de 51 ans, Marie-Amélie, dite Augustine, Girard du Demaine, comtesse Le Gardeur de Tilly. Née à Rochefort, le 12 février 1847, d'Emile-Henri Girard du Demaine, qui décéda à Saintes le 3 octobre 1857, et d'Augustine Juin, décédée à Rochefort le 16 février 1847, elle avait épousé à Saintes, le 1^{er} mai 1867, *Gustave*-Théodule Le Gardeur de Tilly, fils de Charles-Mélanie-Jean-Louis et de Philippine-Thérèse Arnaud de Nancelas, mariage dont sont issus : Marie-Thérèse, mariée à Saintes, le 28 novembre 1887, à Alphonse-Maurice Gautier, chef de bataillon au 3^e régiment d'infanterie de marine ; Charles-Edmond-Eutrope-Marie-Jean, né à Saintes le 22 avril 1869, époux à Lille (18 juin 1898) de Marie-Fernande Avon (voir *Revue*, XVIII, 242) ; Pierre, et Jacques, décédé à Saintes le 8 octobre 1891, dans sa 18^e année. M^{me} de Tilly était une femme d'une remarquable intelligence, d'une exquise distinction et d'un cœur excellent. Tout le monde admirait cet esprit délicat et fin, cette affabilité naturelle qui répandait un charme sur toute sa personne. Ses amis pleureront longtemps sa grâce parfaite et sa bonté souriante, et les pauvres, sa générosité discrète et sa bienveillance émue. La vie ne lui a pas toujours été clémente, et la mort d'un fils de 18 ans lui a porté un coup dont elle

ne s'est jamais remise. (Voir pour les Le Gardeur de Tilly la *Revue*, XVIII, 243.)

La famille Girard du Demaine fut anoblie par lettres de conseiller à la cour des aides de Montauban (édit du 31 décembre 1707) en la personne de Jacques Girard, sieur de l'Isle-Sellé, secrétaire du roi en la chancellerie de la cour des aides de Montauban, né le 26 décembre 1642 de Jacques Girard et de Marie Angot, marié, le 1^{er} février 1665, à Jacquette Sauson, et décédé le 2 juillet 1722. Il eut deux fils : 1^o Julien, sieur de l'Isle-Sellé, père de Jean-Joseph, et 2^o Joseph-Marie Girard, sieur du Demaine, né le 8 juin 1681, décédé le 9 août 1730, époux (22 janvier 1704) de Marie Collin, demoiselle de La Brizelaine, dont vint Thomas, né le 20 mai 1715, marié le 17 février 1738 à Marie-Thérèse de Callaman. De cette union naquirent huit enfants : 1^o Joseph-François-Xavier Girard, sieur du Demaine, né le 11 mai 1741, capitaine au régiment d'Enghien, chevalier de Saint-Louis, décédé le 25 novembre 1790 à Saint-Georges d'Oleron, commandant pour le roi en l'île et citadelle d'Oleron, qui continua la descendance en Saintonge ; 2^o Joseph-Esprit, conseiller du roi, commissaire des guerres à Marseille, marié à Anne-Justine de La Rouvière, dont un fils, Louis-Jean-Vincent, né le 31 juillet 1774 ; 3^o Etienne-Joachim-Raphaël-Marie, commandant au régiment d'Enghien, chevalier de Saint-Louis ; 4^o Thomas-Malo, professeur de théologie en Sorbonne, vicaire général de l'évêque de Marseille ; 5^o Jean-Baptiste ; 6^o Augustin ; 7^o Pierre-Paul, capitaine d'infanterie au régiment d'Enghien ; 8^o Robert-Bonaventure. De Joseph-François-Xavier et de Thérèse-Angélique Lafutzun de La Carre, mariés le 31 janvier 1780 (voir *Revue*, XVI, 20, et XVII, 234), naquirent : 1^o Marie-Thérèse Girard du Demaine, mariée à du Mesnil-Simon ; 2^o Marc-Antoine-Henry, né le 17 décembre 1782, mort le 3 février 1854, épousa Marie-Madeleine des Brosses, morte à Saintes dans sa 82^e année, le 13 juin 1869, dont vinrent : a. Henry-Emile, né en 1812, receveur des domaines, décédé à Saintes le 3 octobre 1857 ; b. Marie-Thérèse-Joséphine-Aglæe, mariée à Marie-Théodule Le Gardeur de Tilly, décédée à Saintes le 16 mars 1886, à 77 ans, inhumée à Echillais, qui avait eu un fils, Jean-Marie-Louis-Alfred, mort 20 ans avant elle. En secondes noces, Henry-Emile Girard du Demaine avait épousé (septembre 1848) Françoise-Elisabeth Bernot de Charant. Il eut : 1^o le 4 juillet 1849, François-Xavier-Henri, O. ✱, lieutenant-colonel d'artillerie de marine ; 2^o en septembre 1850, Louis-Albert, sous-chef de bureau à la préfecture de la Seine, qui, le 20 août 1891, en l'église Saint-Jean de Malte, à Aix (Bouches-du-Rhône), a épousé Mathilde-Marie d'Isoard de Chénérilles, fille du comte de Chénérilles et de Marie-Henriette-Hortense-Nathalie Raynardi de Sainte-Marguerite ; 3^o en septembre 1851, Marie-Thérèse, femme de M. Jocard, ✱, intendant militaire ; 4^o le 4 décembre 1852, Marie-Madeleine ; 5^o le 6 mai 1854, Henri-Jean, chef de bureau au ministère des finances.

Les Girard du Demaine portent : *Ecartelé aux 1 et 4 d'argent au lion de gueules ; aux 2 et 3 d'azur à 5 billetes d'argent 3, 2 et 1 ; sur le tout, d'azur à la croix d'argent.*

Le 5 novembre, est décédé à Courcelles, près de Saint-Jean d'Angély, âgé de 78 ans, Augustin Julion, curé de cette paroisse depuis 1870. Né en 1820, prêtre en 1849, il fut curé des Nouillers pendant les vingt premières années de son sacerdoce. A Courcelles il faisait simultanément le service des paroisses d'Antezan, La Chapelle, Saint-Pardoult et Vervant, et conserva même jusqu'à ces dernières années celui de ces deux dernières communes. « Un des derniers représentants de ce vieux clergé qui se distinguait par la parfaite dignité de sa vie sacerdotale et par une régularité vraiment admirable. Tous les matins, levé à 4 heures en été, à 5 heures en hiver, il partageait sa journée entre l'étude, la prière et les fonctions de son ministère, » dit la *Croix de Saintonge* du 13. M. l'archiprêtre de Saint-Jean, son ami, a fait de ce digne prêtre un éloge mérité, apprécié par tous ses paroissiens.

Le 16 novembre, est décédé à La Rochelle, âgé de 90 ans, Jules Bosson, doyen honoraire du chapitre. « Esprit ferme et judicieux, théologien d'une doctrine sûre, prédicateur à la parole claire et méthodique selon le genre de Bourdaloue, » dit l'*Echo rochelais* du 19, toujours il se vit honoré de la haute estime des évêques de La Rochelle et de ses confrères, heureux de trouver en lui un conseiller et un modèle. Il était né à Pons le 5 mai 1808. Son père, horloger à Pons, le mit dans une étude de notaire à Jonzac, et son patron le destinait à lui succéder. Le jeune homme n'avait de goût ni pour l'étude du tabellion, ni pour la boutique paternelle. A dix-huit ans, il entra dans la maison d'éducation que venait de fonder à Pons l'abbé Barraud, ancien prieur de Saint-Vivien de cette ville. Après des études rapidement et brillamment faites il fut (1829) élève du grand séminaire de La Rochelle sous Pallu du Parc qui en devint peu après supérieur, depuis évêque de Blois. Prêtre le 5 juin 1833, le 30 il était nommé vicaire à Saujon. Voir *Bulletin religieux* des 17 et 24 décembre.

Le 24 novembre, est décédée à Saintes, âgée de 67 ans, dans la 41^e année de sa profession religieuse, la mère Marie-Stéphanie, supérieure de l'asile des vieillards à Saintes, Françoise-Léopoldine Valin, fille d'Ambroise-Frédéric Valin et de Justine Samson, née à Bretteville (Seine-Inférieure). Le *Bulletin religieux* du 3 décembre et le *Moniteur de la Saintonge* du 4 ont raconté cette existence modeste, toute dévouée aux pauvres.

Le 27 novembre, est décédée à Saintes, à l'âge de 87 ans, Louise-Amable Palustre de Virsay, née à Melle (Deux-Sèvres) le 7 octobre 1812, fille de Dominique Palustre de Virsay et de

Jeanne-Marie-Adélaïde Gigou de La Groix, mariés le 29 octobre 1804. La défunte appartenait à la famille des Palustre, originaire du Poitou, qui a formé deux branches principales : celle des Palustre de Montifaut, dont était Léon Palustre, l'artiste archéologue, décédé le 26 octobre 1895 (voir *Revue*, XV, 18), et les Palustre de Virsay. (V. *Dictionnaire des familles du Poitou*, II, 483.)

Le 28 novembre, est décédée à Saintes, dans sa centième année, Mariette-Françoise Amblard, née à Saintes le 17 pluviôse an VII, fille de Claude Amblard et de Marie Campagnol.

Le 29 novembre, est décédé à Saint-Jean d'Angély, âgé de 71 ans, Charles de Reboul, né à Saint-Jean le 24 août 1827, fils d'Aristide de Reboul et d'Hélène de Rechinevoisin. Il avait épousé, le 29 juillet 1856, Joséphine-Caroline de Beaucorps. Son père, Aristide, est mort à Saint-Jean le 26 février 1863. Son grand-père, André-Pierre-Louis, marié à Marie-Charlotte des Bordes, est mort au Gua le 15 mai 1808. Son bisaïeul, le général Jacques-Bertrand-Louis-Pierre de Reboul, marié à Montréal avec Suzanne-Ursule Saint-Ange Charly, fille de Louis Saint-Ange Charly et de Suzanne-Ursule Godefroy de Tennacour, est mort à Saint-Jean le 23 juin 1800.

De son mariage avec Caroline de Beaucorps, Charles de Reboul laisse quatre enfants : 1° Louis-Bertrand, né le 3 juin 1858, lieutenant au 7^e hussards à Niort, marié le 8 octobre 1891 à Sophie de Pindray ; 2° Louis-André, né le 10 janvier 1860, lieutenant au 2^e chasseurs à Limoges, marié le 12 février 1889 à Lucie Fonsale ; 3° Marie-Radégonde-Henriette, née le 9 août 1865, mariée le 19 octobre 1886 à Jean-Alexandre-Paul Audouin-Dubreuil, à Saint-Jean d'Angély ; 4° Caroline-Elisabeth-Lucie-Marie.

Charles de Reboul, qui appartenait à l'une des plus vieilles et des plus respectables familles de Saint-Jean d'Angély, originaire du midi, était, dit la *Croix de Saintonge* du 4 décembre, « une physionomie profondément sympathique, vivante et originale. Fidèlement attaché aux traditions de la France monarchique, ses sentiments de royaliste convaincu et passionné allaient de pair avec ses fortes croyances religieuses. Il aimait la France, comme il croyait en Dieu, avec une foi ardente et invincible. » Le *Nouvelliste* de Bordeaux ajoute : « La mâle impétuosité, qu'il mettait à défendre ses croyances religieuses et civiques, n'avait d'égaux que l'aménité de caractère et la générosité de son cœur... » L'affluence était énorme, le 1^{er} décembre, à ses obsèques. Le deuil était conduit par ses deux fils, par MM. Aristide de Reboul et Augier de La Jallet, ses frère et beau-frère. Les coins du poêle étaient tenus par MM. Henri de Heurtaumont, Alfred d'Aussy, Alfred Audouin-Dubreuil et Olivier Roy de Loulay.

Le 30 novembre, est décédé à Loulay Laurent-Paul Goizet.

Notaire à Loulay (1866-1885), il avait été longtemps adjoint de cette commune lorsqu'elle avait pour maire le sénateur Roy de Loulay ; puis il était devenu maire. L'an dernier, se sentant fatigué, il avait abandonné la mairie. La commune entière était à son enterrement. Les glands du poêle étaient tenus par MM. Louis Roy de Loulay, député ; Combeau, maire ; Marcel Pellisson, dont la fille était la bru du défunt, et Amédée Sebilliau, avocat à Saint-Jean d'Angély. Avant l'absoute, M. Chatenet, doyen de Loulay, a rappelé les vertus privées de l'ancien notaire, ses services rendus à la commune, son amitié pour Roy de Loulay, une vie d'honneur et de probité, enfin une mort pieuse et chrétienne. D'autres discours ont été prononcés sur sa tombe par M. Louis Roy de Loulay et M. Tierce, président de la chambre des notaires de l'arrondissement. Voir l'*Union nationale* des 4 et 8 décembre. Né à Aulnay, le 2 août 1835, il avait épousé en 1860 Marie-Claire Charrier, du Château d'Oleron.

M. l'abbé Alfred Largeault a inséré dans le *Mellois* du 21 novembre 1897 l'épithaphe qui se lit au cimetière de Saint-Médard, canton de Celles-sur-Belle, gravée sur une pierre plate :
CY GIT
LE CORP | DE FRANÇOIS | DE GOIZET ANCIEN | SERVITEUR DU ROY | ET
CHEVALIER DE | L'ORDRE MILITAIRE | DE SAINT LOUIS | AGE DE 70 ANS
| DÉCÉDÉ LE 13 SEPTEMBRE 1779 PRIEZ DIEU | POUR SON ÂME.
Les *Affiches du Poitou* de 1780, page 24, disent du défunt :
« François Goizet, ancien garde du corps du roi, capitaine, invalide pensionné de la seconde classe, dans la subdélégation d'Aunay, compagnie de Poitiers, et chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, est mort, à Saint-Médard, diocèse de Poitiers, le 13 septembre dernier, âgé de 70 ans. Il avait servi 37 ans dans les gardes du corps du roi, et avait obtenu sa retraite aux Invalides en 1762. »

Les gardes du corps étaient une troupe d'élite composée de gentilshommes et destinée à la garde de la personne du roi. François Goizet, né à Melle, était fils de Jean Goizet, marchand, et de Marie-Anne Brunet. Il avait un frère, Louis Goizet, chanoine régulier de la congrégation de France, mort prieur-curé de Saint-Médard, le 3 novembre 1781, et un autre frère, Pierre Goizet, marié à Niort, qui eut de Marie-Anne Collet un fils, Jean Goizet, archiprêtre de Notre-Dame de Niort. Le volume *Deux victimes des septembriseurs. La Rochefoucauld*, page 395, a raconté comment, après avoir refusé le serment, Jean Goizet était parti avec ses deux vicaires et André Auzuret, son ancien vicaire, curé d'Usseau (voir *Revue*, VIII, 461). Dénoncés par le charpentier Nigot, leur guide, qui en mourut fou de douleur et de remords, il fut avec ses compagnons arrêté après le 10 août, conduit au Luxembourg, de là aux Carmes où il périt par une horrible blessure au ventre d'où les entrailles s'échappaient, pendant qu'après l'avoir secouru Auzuret, plus agile, saute sur un mur, tombe dans un jardin et s'échappe.

Pierre Goizet, frère de François et de Louis, déjà cités, frère aussi de Catherine Goizet, mariée à Jean Collet, et de Marie-Anne

Goizet, femme de Mandé-Dupont, eut, outre le martyr des Carmes, deux filles, Marguerite-Catherine et Marie, et un fils, Jean-Pierre Goizet, époux d'Anne Bernard, dont une fille, Reine Goizet.

François Goizet, garde du corps, avait probablement pour cousin-germain Pierre Goizet, qui d'Anne Bodin eut Laurent, né à Chizé près Melle, le 20 février 1760, et marié, le 30 août 1781, à Angélique Gaurin qui eut Pierre Goizet. De ce Pierre est venu Laurent-Paul Goizet, le défunt, qui laisse Paul Goizet, avoué-licencié à Confolens et juge suppléant, qui a épousé, le 22 janvier 1895, M^{lle} Marie-Clémence Pellisson, et Georges Goizet, inspecteur adjoint des forêts à Paris, époux (14 mars 1895) de M^{lle} Marguerite de Boissaye.

II. — MARIAGES.

Le 9 novembre, a été célébré à la mairie de Caudéran (Gironde) le mariage d'Arsène-Maurice Irasque, lieutenant en 1^{er} au 21^e régiment d'artillerie, en garnison à Angoulême, fils d'Auguste Irasque, négociant armateur au Havre, et de Louise Dupont, avec Gabrielle-Marie Lacouture, fille de Jacques-Eloi Lacouture, négociant à Bordeaux, et d'Elisabeth Pellisson. Étaient témoins pour le marié : le colonel Massenet, *, commandant le 21^e régiment d'artillerie à Angoulême, et le comte Elie de Roffignac, son oncle; pour la mariée : MM. Alexandre et Georges Pellisson, négociants à Cognac, ses oncles. La bénédiction nuptiale a été donnée le lendemain, dans la basilique Saint-Seurin de Bordeaux, par M. l'abbé Gallais, vicaire de la paroisse Notre-Dame, ami de la famille de la mariée, qui, dans une touchante allocution, a, en faisant l'éloge des époux, évoqué le souvenir de ceux qu'un décès encore récent a privés d'assister à la célébration d'une union par eux depuis longtemps projetée. Le père du marié, né à la Martinique, de M. Irasque, docteur en médecine, a pour mère M^{lle} Caroline de Vassoigne, appartenant à la grande famille de Vassoigne, originaire de l'Angoumois, resté le foyer de la famille, dont un membre avait émigré en 1790 à la Martinique. De cette même souche naquirent trois fils qui firent brillamment leur carrière dans l'armée française et devinrent tous trois officiers généraux dans l'infanterie de marine, l'artillerie et la marine : ils prirent part aux guerres du 2^e empire et ne manquèrent jamais l'occasion de se signaler, et plus particulièrement à Metz et à Bazeille, dont la défense héroïque par l'infanterie de marine fut commandée par le général marquis Elie de Vassoigne, frère de la grand'mère du marié.

Le 22 novembre, a été béni, à Saintes, en grande pompe, en l'église Saint-Vivien, le mariage de M. Alfred Chastanet, lieutenant au 6^e de ligne, né à Tulle (Corrèze) le 26 juin 1874 de Jean Chastanet, 51 ans, chef armurier, médaillé militaire, à Tours,

et de Marie-Antoinette Lefèvre, avec M^{lle} Marie-Jeanne Latreuille, née à Jarnac-Charente le 8 avril 1879 d'Emile Latreuille, propriétaire, et d'Hortense Bernier, 44 ans. Les témoins étaient pour le marié : MM. Louis-Pierre-Marie Mercier, colonel du 6^e de ligne, et Léon Parent, capitaine au même régiment; et pour la mariée : MM. Augustin Bridier, propriétaire à Restaud, et Accile Renaud, notaire à Tesson.

Le 6 décembre, a été béni en l'église Saint-Maurice, près de Confolens, le mariage de M. le vicomte Henri de Beaucorps, lieutenant au 138^e d'infanterie, fils de M. le vicomte Maxime de Beaucorps et de Thérèse Sourdeau de Beauregard, petit-fils d'Octave de Beaucorps et d'Elisabeth Boucher de Molandon, avec M^{lle} Marie Périgord de Villechenon, fille du lieutenant-colonel Hippolyte de Villechenon et de Henriette de Tholouze. Les témoins étaient pour la mariée : ses oncles, le colonel Ambroise de Villechenon, commandeur de la légion d'honneur, et M. de Tholouze ; pour le marié : son oncle, M. Adalbert de Beaucorps, et le colonel d'état-major Lasouque. A l'issue de la messe, où un cousin de l'époux, le R. P. de Saint-Maxent, a prononcé l'allocation d'usage, un lunch réunissait au château de La Touderie plus de cent trente parents ou amis.

La maison de Beaucorps, très ancienne en Saintonge, originaire de Bretagne, a formé plusieurs branches : celle de Guillonville, de l'Epineuil, de La Bastière, de Parençay, dont on peut voir la généalogie dans le *Dictionnaire des familles du Poitou*, t. 1^{er}. La famille Périgord de Villechenon, originaire du Limousin, est en possession de la noblesse depuis deux siècles. Elle a voté parmi les gentilshommes du Poitou aux assemblées pour les états généraux. Ambroise Périgord, seigneur de La Guinandie, subdélégué de l'intendant de Poitiers, fils de Jean Périgord et d'Anne de Marcillac, obtint, en 1757, la charge de conseiller secrétaire du roi, maison et couronne de France. D'Antoinette de Lestang, qu'il épousa en 1751, il eut seize enfants, dont vinrent beaucoup d'officiers supérieurs. Armes : *D'argent à trois pommes de pin de pourpre.*

LIVRES ET PERIODIQUES

I

Dans le *Bulletin et mémoires de la société nationale des antiquaires de France*, 6^e série, t. VII. *Mémoires de 1896*, est imprimé, pages 39-62, *La question des piles et les fouilles de Chagnon* (Saintonge), par M. Camille Jullian. M. le docteur Guillaud, qui a pris une si grande part aux fouilles de Chagnon, en a rendu compte dans la *Revue* de septembre, t. XVIII, p. 322. Voir la suite dans cette livraison, page 25.

Les *Bulletins de la société des antiquaires de l'ouest*, t. XX, 2^e trimestre de 1898, contiennent, p. 100, *Les fouilles de Villepouge, Isis et la magie en Saintonge*, par M. Lièvre (voir plus bas, page 25), et *Un évêque d'origine châtelleraudaise, Charles du Haubois, évêque de Tournai (1507)*, par M. Barbier. Brisé par l'âge et les maladies, le prélat, ayant résigné en 1513 son évêché de Tournai, s'était retiré à Saint-Jean d'Angély. Il y mourut le 10 juin de cette même année, « à l'hôtel où pend pour enseigne les *Trois rois*, revenant de la cyté de Xainctes, où il estoit allé en voyage de Saint-Eutrope. »

Dans la *Science sociale* d'octobre, M. Périer a continué son étude : *Une grande ville de commerce. Le type rochelais. L'évolution du commerce sous l'influence du régime douanier du protestantisme*.

Outre une appréciation de quelques ouvrages : *Le dernier des La Rochejaquelein, Napoléon à Sainte-Hélène*, dont nous parlons à la *Bibliographie*, p. 48 et 51 ; le *Manuel de bibliographie* de M. Henri Stein, et les articles : *Les conditions de la littérature française au XIX^e siècle*, ou *La question du jour*, ou *Les périls du protectorat en Orient*, signalons dans les *Etudes publiées par les pères de la compagnie de Jésus* du 5 décembre le commencement d'une biographie : *Un maître de l'érudition française, Philippe Tamizey de Larroque*, où le P. Chérot étudie « l'homme » avec compétence et sympathie. Un second article dans la livraison du 20 décembre est consacré à « l'érudit. »

Dans la *Revue blanche* du 15 octobre, M. Théodore Duret a publié *Essais de critique sur l'histoire militaire des Gaulois et des Français*, et dans la livraison du 1^{er} novembre, sur le musée Cernuschi, un article qu'on lira avec d'autant plus d'intérêt que son auteur, compagnon de voyage de M. Cernuschi en Chine et au Japon, y fait l'historique de cette riche collection qu'il a grandement contribué lui-même à former.

Dans le *Correspondant* du 10 novembre, M. Pierre de Vaisière étudie, d'après un dossier des archives nationales, le philanthrope Augot de Montyon, sous le consulat et la restauration, jadis intendant de La Rochelle ; c'est le récit de ses démarches pour être rayé de la liste des émigrés.

L'importante et savante *Revue bénédictine*, publiée à l'abbaye de Maredsous en Belgique, contient (numéros 8 et 10, août et octobre 1898, 15^e année) une étude de dom Besse, de l'abbaye de Ligugé, sur dom Fonteneau, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, qui fut chargé d'écrire une histoire générale du

Poitou avec dom Boudet, de Rochefort. Nous avons, *Archives*, t. XII, p. 246, en tête de l'*Histoire de l'abbaye de Notre-Dame hors les murs de Saintes*, par dom Boudet, donné quelques détails sur l'auteur, et *Revue*, t. X, p. 73, et 145-154, XI, 220, sur dom Léonard Fonteneau, ses travaux, l'inventaire de ses manuscrits à Saint-Jean d'Angély, que dom Besse ne semble pas avoir connu. L'auteur suit Fonteneau dans ses diverses étapes de voyage à la recherche des documents, et aussi les vicissitudes d'une vie pourtant tout entière consacrée à l'étude, et qui ne fut pas exempte de tribulations. Léonard Fonteneau, né à Jully, près de Vierzon, fit profession à Clermont à 21 ans, enseigna les humanités à Saint-Alyre, pendant que dom Boudet occupait la même chaire à Saint-Jean d'Angély. Il fut, en 1741, donné pour collaborateur à dom Boudet qui mourut le 5 janvier 1743 à Poitiers. Seul il parcourut la Saintonge, le Poitou et les provinces limitrophes, copiant chartes et cartulaires, quatre mois à Saint-Jean d'Angély, trois à Saint-Maixent, à Saintes, à Bassac, à Dampierre sur Boutonne, à La Rochelle, aux châteaux de Benon et de Surgères, de Pons et de Grand-Fief, Taillebourg et Aunay. Tout à coup, en 1766, il fut appelé à Paris, sur les plaintes de dom Cailhava, prieur de Saint-Cyprien à Poitiers, qu'il avait dénoncé aux supérieurs et qui de son côté l'accusait d'indépendance, de hauteur, d'indiscipline. Après bien des difficultés il obtint enfin de séjourner à l'abbaye de Saint-Jean d'Angély; mais il voulait Saint-Cyprien de Poitiers. Bref il renonça à son projet d'*Histoire du Poitou*. Il mourut le 27 décembre 1778 dans de grands sentiments de piété et ayant édifié par sa régularité tous les religieux de Saint-Jean. C'est donc Hugues Mazet qui fut chargé de remplacer le père Fonteneau; il ne fit rien, mais sauva pendant la révolution les manuscrits de son prédécesseur en les faisant passer pour sa propriété. Il mourut en 1801 bibliothécaire de Poitiers, et ses héritiers vendirent à la ville les papiers qui forment 87 volumes in-folio. C'est une intéressante biographie qu'a écrite là le docte bénédictin dom Besse.

Dernier souvenir des fêtes de Champlain à Québec. La *Patrie*, de Montréal, du 24 septembre, grand in-folio, nous apporte les derniers discours prononcés, à l'inauguration du monument, par sir Wilfrid Laurier, le juge Bouthier, l'honorable M. Marchand, etc. Une grande partie de ce numéro est consacré à Levis, son histoire, ses monuments civils et religieux, ses hommes publics, avec un nombre considérable de gravures, bâtiments, personnages.

Notons encore dans le *Courrier du livre* de septembre, contenant *Les fêtes de Champlain*, la reproduction avec traduction de la pièce de vers en patois saintongeais de M. Marcel Pellisson, *Honneur au Saintonghoué d'Amérique*. « Les deux textes, dit l'éditeur, permettront de faire un rapprochement entre le langage de nos paysans, quelques-unes de nos expressions et

la prononciation qu'ils leur donnent souvent, et le patois saintonguais. Nous avons conservé dans nos campagnes plusieurs expressions que nous appelons ici des archaïsmes et qui cependant sont usitées dans la Saintonge et l'Aunis. Cette pièce est tout à fait caractéristique dans sa simplicité ; elle reflète avec fidélité la bonhomie du paysan ; on dirait qu'elle a été écrite par un paysan poète comme on en rencontrait dans nos campagnes il n'y a pas bien longtemps encore. »

—

Le numéro de la *Quinzaine* du 16 décembre, à côté d'un excellent article *La liberté d'enseignement* et de *L'initiative intellectuelle*, par M. Fonsegrive, nous offre *Les souvenirs parlementaires* du général Bedeau sur l'expédition de Rome en 1849, un roman d'Isabelle Kaiser, un compte rendu, par M. Pératé, du livre de Gelfroy, *Etudes italiennes*, et les *Lettres à ma cousine ; vieilles filles*, de Gabriel Aubray, etc.

—

II

ENCORE LA FILLE D'ALFRED DE MUSSET A LA ROCHELLE

Les légendes ont la vie dure. On les détruit, on les anéantit ; elles renaissent plus vivaces. Il y a seize années déjà que la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, octobre 1882, t. III, p. 399-404, a démontré que la prétendue fille d'Alfred de Musset, inventée par M. Aurélien Scholl et inhumée à Saint-Maurice (8 mai 1875) sous le nom de *Norma Tessum Onda*, s'appelait Joséphine-Marie Ménard, née le 18 septembre 1854 à Saint-Macaire (Maine-et-Loire) du légitime mariage de Charles Ménard, tisserand, et de Jeanne Jamain ; qu'à 8 ans elle fut prise et élevée par Françoise Thomas, née à Toulon (Var) le 19 décembre 1798, veuve d'Alphonse Coras, décédée à La Rochelle le 14 janvier 1881, chez les petites sœurs des pauvres ; qu'elle courut la prétentaine avec la dame Coras ; qu'elle avait des relations dans tous les mondes, des correspondances notamment avec Henri Rochefort qui, détenu au fort Boyard, lui écrivait par pigeon ce billet : « Ne vous tourmentez pas, ma petite blonde..., » lettre reconnue authentique par M. Rochefort, etc. (Voir *Une fille d'Alfred de Musset à La Rochelle*, par A. L., 1882, in-8°, extrait du *Bulletin de la société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, III.) Depuis, nous sommes revenu sur ce sujet, *Revue* du 1^{er} janvier 1897, t. XVII, p. 31. Et voilà que M. Auguste Mailloux, secrétaire du cercle pédagogique de Nantes, — appelé, je ne sais pourquoi, « Rougé, instituteur près de Nantes, » par la *Charente-Inférieure*, — vient de découvrir (*Une fille d'Alfred de Musset et de George Sand*. Nantes, imprimerie de Guist'hau, 1898, in-12, 18 pages ; 50 centimes) que la prétendue fille d'Alfred de Musset était M^{lle} Joséphine Ménard, née à Saint-Macaire, élevée, produite dans le monde par une intrigante nommée Coras, morte elle-même à La

Rochelle; que Joséphine Ménard était en relations avec les déportés du fort Boyard, parmi eux Henri Rochefort, etc. C'est la *Charente-Inférieure* du 30 novembre, reproduite par le *Mémorial de Saintes* du 4 décembre, qui nous révèle, avec la *Revue de Bretagne et Vendée* de novembre, cette découverte de M. Auguste Mailloux, et ajoute : « M. Audiat, dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, avait abouti, l'année dernière, aux mêmes conclusions. »

Certes il faut savoir gré au maître d'école de Nantes de n'avoir rien innové dans cette légende et de s'être borné à exposer les mêmes arguments, à répéter les mêmes détails, à reproduire les mêmes documents et les mêmes pièces. Si, en comparant les deux opuscules, celui de 1882 et celui de 1898, on trouvait une ressemblance trop exacte, l'auteur répondrait : « Une admiration sincère, source d'une très vive sympathie pour Alfred de Musset et pour George Sand, les deux maîtres écrivains de ce siècle (et Victor Hugo? et Lamartine?), n'est-ce pas suffisant à m'excuser la publication de cette étude? » On ne voit pas trop bien en quoi l'admiration pour Sand et Musset oblige à faire un plagiat et en quoi leur gloire serait diminuée, parce que M. Aurélien Scholl aurait donné à Musset une fille qu'on lui a du reste ôtée depuis seize ans. M. Auguste Mailloux termine ainsi : « Musset n'a pas eu d'enfant et je le regrette ; car j'eus été heureux de rapporter sur ses descendants un peu de l'immense sympathie que je professe pour le plus grand de nos poètes, pour le divin Alfred. Mais consolons-nous : car, au dire de Musset lui-même :

. Le peintre et le poète
Laissent en expirant d'immortels héritiers... »

Ce regret et cette citation sont ce qu'il y a de plus nouveau dans cet opuscule. L'auteur, d'ailleurs, a pris soin de nous apprendre que c'est en Espagne qu'il avait écrit ce français-là : « Ecrit à Saint-Sébastien d'Espagne, août-septembre 1898. » Peine inutile : on s'en serait douté.

III

LE CLERGÉ CHARENTAIS PENDANT LA RÉVOLUTION

C'est encore une étude sur la révolution religieuse et dans une province limitrophe de la Saintonge que vient de publier Angoulême, imprimerie Despujols, 1898, in-8°, 622 pages : prix : 6 fr. 50) M. J.-P.-G. Blanchet, chanoine honoraire de la cathédrale d'Angoulême, supérieur honoraire de l'école Saint-Paul, archiprêtre de Barbezieux. Le titre est : *Le clergé charentais* ; c'est faute de mieux, le mot *charentais* qualifiant les habitants des deux Charentes et le volume traitant particulièrement du clergé de l'ancien diocèse d'Angoulême et du diocèse constitué par le concordat. Les deux Charentes se touchant par bien des côtés, l'étude de M. Blanchet est plus vaste, puisqu'elle

comprend la persécution sous la terreur, le concordat et le premier évêque concordataire, même la petite église. La marche de la révolution, du reste, est la même dans les deux diocèses : enthousiasme au début, division à propos de la constitution civile, enfin proscription du culte et mise à mort ou déportation des ecclésiastiques.

Aux assemblées pour les états généraux, le chef du clergé était Philippe-François d'Albignac de Castelnau, né au Triadou en Languedoc l'an 1742, et depuis cinq ans évêque d'Angoulême. Il fut élu député et avec lui Pierre-Mathieu Joubert, curé de Saint-Martin d'Angoulême depuis le mois d'octobre 1778. Joubert, né à Angoulême en 1748 de Roch Joubert, docteur en médecine, ordonné prêtre par Joseph-Amédée de Broglie, dont il prêcha en 1784 l'oraison funèbre, avait été vicaire de Saint-Yrieix, puis curé de Touvres en 1777. « Il avait de l'esprit, de la facilité, de l'assurance, de la confiance en lui-même et une ambition démesurée, au service de laquelle il mit un esprit fin, souple et délié. » Il ne fut pas des derniers à se réunir au tiers et à voter la constitution civile ; il est l'onzième sur la liste des jureurs. C'est par là et ses intrigues qu'il mérita, le 8 mars 1791, d'être élu par 237 électeurs pour s'asseoir sur le siège de saint Ausone. Sacré à Notre-Dame le 27 par Gobel ainsi que neuf autres : Lamourette pour Rhône-et-Loire, Périer pour le Puy-de-Dôme, Seguin pour le Doubs, Avoine pour Seine-et-Oise, Lecesve pour la Vienne, etc., une vraie fournée, il se rend à Angoulême le 6 avril, prête serment devant la municipalité, et comme prélude à son intronisation, préside, le 9, la société des amis de la constitution où il fait l'éloge de Mirabeau ; le 10, il prend avec grande solennité possession de son trône. Sa lettre pastorale débute ainsi : « Pierre-Mathieu Joubert, par la miséricorde divine et le choix du peuple, dans la communion du saint-siège apostolique, évêque du département de la Charente..., » où protestant de son désintéressement il glorifie la révolution : « Tous les abus ont disparu ; l'homme a recouvré ses droits : le français est ressuscité à la liberté, » vante la constitution civile qui l'a fait évêque et s'écrie : « Vous me verrez marcher constamment, à travers toutes les résistances, dans les voies de Dieu, ne connaissant, ne prêchant que Jésus crucifié, et m'efforçant de pouvoir dire avec l'apôtre : « Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ. » Dès la fin de 1792 (26 décembre), suspecté, tracassé par les administrateurs, honni des réfractaires, méprisé des constitutionnels, Joubert donna sa démission d'évêque ; il fut alors quelques mois vicaire de campagne, puis vicaire épiscopal de l'évêque d'Orléans, Jarente.

Le 27 septembre 1793, à 44 ans, il épousa, à Versailles, où il était domicilié, ainsi que sa future, Marie-Anne-Geneviève Evrard, âgée de 23 ans, qui, par son caractère acariâtre et violent, fut l'expiation de ses fautes et par là l'amena au repentir. Après avoir été membre, puis président de l'administration centrale du département de la Seine (an V et an VI), administrateur

de l'octroi de Paris, place qu'eurent plus tard son frère puîné, Mathieu Joubert, « homme de lettres, » et ensuite le propre fils de l'évêque, Roch Joubert, assez triste personnage, il fut nommé (2 mars 1800) préfet du Nord à Douai, enlin l'année suivante conseiller de préfecture de la Seine ; il mourut le 26 avril 1815, ayant reçu les sacrements de l'église, et fut inhumé le 28 au Père-Lachaise, par le clergé de Sainte-Marguerite. Quoique n'ayant jamais mis le pied hors du territoire, il fut pourtant inscrit sur la liste des émigrés, ce qui prouve la facilité avec laquelle on devenait émigré, et eut de la peine à obtenir sa radiation. Sa « maleisie, » décédée à Rueil le 22 décembre 1840, âgée de 71 ans, laissa : 1^o un fils qui, époux d'une Cabanis, fut blessé dans une émeute en 1820, alla en Espagne faire le coup de feu contre les Français ; et 2^o une fille mariée à Aman Bazard, fondateur de la charbonnerie française et saint-simonien (1791-1832), dont postérité.

Joubert démissionnaire, ce furent les vicaires épiscopaux qui administrèrent l'évêché, avec l'aide du ridicule et impie Pierre Pontard, évêque de la Dordogne, qui donne les dispenses, bénit les saintes huiles, appelle au sacerdoce des jeunes gens sans aptitude, même des hommes mariés. A l'exemple de leurs évêques, les prêtres épousent, et aussi abdiquent. C'est aux districts une édifiante procession de curés qui remettent leurs lettres de prêtrise avec des déclamations les plus stupides ou des sacrilèges éhontés : Forès, curé de Villefagnan, ne voit dans son état de prêtrise qu'une institution fausse et dangereuse ; Cauroy, ancien prieur de Montour, ancien maire de Jarnac, envoie à Cognac « tous ses protocoles ecclésiastiques ; » Barbot, curé de Jarnac, « ennemi du fanatisme, emploie tous les moyens pour le détruire ; » Varsavaud, curé de Javrezac, signe « sans-culotte ; » Pierre Fèvre, curé de Rouillac : « Jésus, dont j'ai eu le malheur d'être l'apôtre, était de cette race maudite (des rois), comme dit la sacrée histoire, qui, ne pouvant monter sur le trône, quoique protégé des rois mages, ses cousins, eut la ruse de se faire adorer comme Dieu ; » son frère Louis, surnommé Marat, desservant de Mérignac : « Je n'ai pu avoir encore la gloire de me débétiser ; » Boiteau, curé du Tâtre : « Un trait perçant de cette lumière philosophique est venu m'arracher le bandeau fatal. » On enlève les cloches pour les envoyer fondre en monnaie à La Rochelle ; on pille les églises ; on vole les vases sacrés et on brûle le mobilier. La déesse Raison trône. A Angoulême, c'est « la jeune Aubert que l'opinion publique avait désignée. » Le représentant du peuple, Harmand, la conduit et lui fait une harangue qui se termine par des madrigaux à l'adresse du « sexe aimable et sensible. » La déesse met le feu à un bûcher chargé de confessionnaux, de titres féodaux ; on danse toute la nuit. Elle épousa plus tard Jean-Noël Bouniceau, marchand, mort en 1834. A Confolens, c'est la citoyenne Malat, fille d'un administrateur du district, qui avait accepté « avec reconnaissance l'honneur de voir diviniser sa fille. » A Cognac,

la pompe était organisée par Pierre-Etienne Albert, « pour réjouir la vue, élever l'âme et toucher le cœur des citoyens... et séduire le peuple crédule par la munificence (*sic*) du temple, les richesses et l'éclat des voix, l'harmonie des instruments, l'odeur suave de la myrrhe et de l'encens, » comme faisaient les curés : la déesse, fille du cafetier Mester, une pique couronnée du bonnet rouge à la main droite, un livre dans la gauche, s'avance avec un nombreux cortège vers l'église Saint-Léger transformée en prairie, où l'on voit des flancs d'une montagne sortir une source d'eau-de-vie, et assises sur la mousse des mères de famille allaitant leurs nourrissons, tandis que « plusieurs petits sans-culottes coiffés du bonnet rouge brûlaient de l'encens, » et qu'un chœur de citoyens chantaient sur l'air *Triomphez tendre Alcindor*. »

Et pendant ces chants et ces fêtes, pendant que ce peuple se réjouissait d'avoir anéanti le fanatisme, écrasé la superstition, rétabli la liberté, les couvents, dont on avait chassé les religieux, s'emplissaient de détenus, ceux-là peu volontaires ; on avait détruit la Bastille, et dans chaque ville s'étaient dressées d'autres bastilles plus rigoureuses où mouraient du typhus, de misère et de mauvais traitements, une foule de gens coupables de ne pas aimer un régime qui les jetait en prison ou d'être restés fidèles au culte national, à Dieu, à leurs prêtres vénérés. La déportation expulsait en masse hors de France et livrait à tous les tourments de l'exil et aux privations sur la terre étrangère des Français qui voulaient respecter les promesses solennellement faites : la guillotine fonctionnait, et les têtes tombaient aux cris de vive la république et au nom de la fraternité.

M. Blanchet a, dans des chapitres émouvants, raconté tous ces détails navrants. De même qu'il a nommé les jureurs et les apostats, il a cru devoir citer les victimes, les déportés en Espagne, en Angleterre, en Italie, les internés au couvent des carmélites : Descordes, ci-devant curé de Dolus en Oleron, qui avait pourtant juré ; Pierre Magistel, de Cravans, curé de Brie, canton de Deviat ; Pierre Saulnier, de Cognac, ci-devant curé de Saint-Simon de Pellouaille, qui mourut à l'hôpital de Blaye le 18 février 1795, à 44 ans ; François Delphieux, curé de Brie-sous-Chalais, 59 ans, mort sur les pontons ; puis au couvent des bénédictines de Beaulieu, puis à l'hôpital général, puis à la maison de justice ; c'est dans ces lieux de détention qu'on venait de temps en temps choisir un convoi de déportés ou de victimes pour l'échafaud. M. l'abbé Blanchet avec un soin minutieux a dressé la liste des uns et des autres.

Il y a souvent divergences de noms et de dates entre M. l'abbé Blanchet et M. l'abbé Manseau. On sait avec quelle désinvolture et quel manque de critique ce dernier a traité ses personnages, les estropiant, les dépayasant, les dédoublant. M. Blanchet cite quelques faits. Ainsi à la seule page 295 : Charles Bougarel, dit Manseau, t. II, p. 344, « mort le 30 décembre 1793 ; inhumé à Angoulême, mort en route ; » ce qui semblerait indiquer

que ce prêtre, mort pendant le trajet, avait été apporté à Angoulême pour y être enterré ; on ne prenait pas tant de peine ; or, l'acte de décès le dit mort non pas « en route, » mais bien à l'hôtel-Dieu d'Angoulême, et le 27 non le 30 ; même page : « Maurice Deschamps de Pavier, domicilié à la Sainte-Chapelle de Bourbon l'Archambault, âgé de 50 ans ; prêtre trésorier, mort le 11 décembre 1793 à Angoulême. » On se demande ce que c'est qu'un « prêtre trésorier ; » il faut rectifier ainsi : Deschamps de Pravier, prêtre, trésorier de la Sainte-Chapelle de Bourbon l'Archambault ; il était âgé de 55 ans, comme le dit son acte de décès, étant né à Meillet le 13 octobre 1738, etc.

Quelle terrible nomenclature : liste des déportés charentais et autres ; liste des internés à Limoges, à Périgueux ; liste des guillotins, des religieuses mises à mort ; souffrances des prêtres sur les pontons de Rochefort, dans la citadelle de Blaye ! Nous avons ainsi une histoire religieuse de la révolution dans le département de la Charente, depuis les états généraux jusqu'au concordat, y compris le chapitre sur Dominique Lacombe, ce jureur non repentant, qui persévéra dans le schisme, y compris aussi la petite église. L'auteur a ajouté un nombre assez considérable d'appendices : liste des députés et cahier des doléances du clergé de la sénéchaussée d'Angoumois ; tableau des districts, cantons et communes du département ; communautés du diocèse, chapitres, abbayes, couvents d'hommes et de femmes ; état du personnel avec les serments prêtés ou rétractés ; le culte au moment du concordat, etc. On voit l'importance de l'ouvrage de M. l'abbé Blanchet. S'il y a un récit clair, émouvant pour les lecteurs, il y a pour les érudits des renseignements des plus nombreux et des plus authentiques.

LOUIS AUDIAT.

ARCHÉOLOGIE

I

LES PILES GALLO-ROMAINES
(Voir *Revue*, t. XVIII, 332)

Dans le dernier numéro de cette *Revue*, nous avons rapporté aussi fidèlement que possible les arguments de M. Jullian en faveur de sa thèse : que les piles sont des monuments funéraires ; et l'on a vu tout le parti qu'il a tiré des fouilles de Chagnon, commune de Villepouge. Voici maintenant comment M. Lièvre, qui estime au contraire que ce sont des édifices religieux, explique les résultats de ces mêmes fouilles, dans un mémoire qu'a publié à Poitiers le *Bulletin des antiquaires de l'ouest*, 2^e trimestre 1898.

Ce mémoire, qui a pour titre : *Les fouilles de Villepouge*, et pour sous-titre : *Isis et la magie en Saintonge au temps des Romains*, se divise en deux parties distinctes. Dans la première,

qui correspond au titre, M. Lièvre, en bon avocat, expose à son tour les faits de la cause, c'est-à-dire le passé de la pile fouillée, les trouvailles faites et les circonstances de détails qui lui paraissent justifier sa manière de voir. Il a vu le terrain, ce qui ajoute du poids et de la couleur locale à son argumentation, fortifiée encore par une érudition abondante et sûre, cette sorte de jurisprudence de l'histoire.

Il rappelle d'abord qu'un acte de confrontations de la châtellenie de Matha, paraissant remonter au 18 novembre 1407, mentionne le fanau de Persac, de même qu'un aveu de 1417, qui l'appelle : le fanau de Parsac, en Villepouge ; que l'ingénieur Chastillon le dessina dans les dernières années du xvi^e siècle ou au commencement du xvii^e, et que l'éditeur Boisseau le figura en 1641 sur la même planche que celui d'Ebéon (pl. 102 de la *Topographie française*) sous la rubrique commune de : faniaux, ruines antiques de Varèze ; que Bourignon, dans ses *Recherches sur les antiquités de la Saintonge*, à propos du monument d'Ebéon, parle de celui de Villepouge comme d'un grand monceau de décombres, que les paysans disent être les restes d'un autre fanal ; que le nom de fanau ou fanà, que cet antique édifice a légué aux champs voisins, lui était commun avec d'autres constructions régionales et qu'il dérive de *fanum*, chose sacrée ou fétiche.

Vient après l'examen des fondations de la pile, dont le sous-bassement mis au jour, de 10 m. 40 de côté, occupe plus de 100 mètres carrés, tandis que les piles actuelles de Pirelonge et de Saint-Mard ne recouvrent, la première que trente-six mètres carrés, et la seconde que vingt mètres carrés environ. Doit-on comprendre dans cette superficie, à raison de ces fortes proportions, un petit couloir, comme on en a remarqué un ailleurs, notamment à Pirelonge ? Rien ne nous a aidé à résoudre affirmativement le fait, dit M. Lièvre ; mais, ajouterons-nous, de notre côté, la négative est encore moins problématique.

L'auteur passe ensuite en revue les objets trouvés dans le sol remué qui recouvrait la cour d'entourage ou ses abords immédiats. Là, se sont trouvés des fragments de sculptures, tous tellement menus et disparates qu'il est impossible de leur assigner une destination quelconque. Leurs petites proportions et le fini des moulures indiqueraient qu'ils doivent provenir de quelque construction accessoire, plutôt que de la haute pile elle-même, à supposer que celle-ci fut ornée de sculptures. Il y avait de ces débris noyés dans la construction, témoignant ainsi de l'emploi de matériaux appartenant à un édifice antérieur. Là, se trouvaient également de menus tessons de poterie grossière et de fabrication régionale, quelques os d'animaux, de petits amas de cendres, divers objets de métal, les deux tablettes de plomb inscrites, et enfin la tête colossale. Signalés aussi, en dehors et au pied du mur qui longeait la chaussée romaine, deux cadavres de grande taille mis bout à bout, et à côté de l'un d'eux une pièce de monnaie impériale et une fiole en verre mince.

Parmi les débris provenant de la pile et remisés à Chagnon, chez M. Caillaud, M. Lièvre a tout le mérite d'avoir reconnu la nature d'un gros fragment de terre cuite, de 30 centimètres de haut et 25 centimètres de large, avec une épaisseur moyenne de 12 centimètres, qui devait servir de parement à la pile. La masse, qui est d'argile noire ou d'un brun très foncé, présente en relief huit arcs de cercles concentriques alternant avec autant d'arcs d'un rouge jaunâtre, qui ont été obtenus en traçant dans le bloc encore mou une série de sillons profonds et en y insérant des boudins d'argile rougeâtre que la cuisson a rendus suffisamment adhérents. L'analogie de ce morceau avec les cartouches variés qui ornent le tiers supérieur de la façade méridionale de la pile Saint-Mard est très frappante, et il est fort intéressant de retrouver ici des traces de la même ornementation.

La seconde partie du mémoire correspond au sous-titre et est une dissertation en faveur de l'attribution de la pile au culte d'Isis. Les piles en général, dit M. Lièvre, étaient des fétiches. A l'origine, le fétiche gaulois était une simple pierre-fiche, un monolithe allongé, dressé sur l'une de ses bases. Après la conquête, ce *simulacrum* primitif, à raison peut-être de son aspect plutôt que de sa fonction, fut assimilé à Mercure, et, par suite, les piles érigées depuis et qui sont des menhirs factices, des *simulacra constructa*, furent pareillement considérées comme des *simulacra Mercurii*. La tête de femme colossale découverte à Chagnon, ne paraissant point avoir été un motif d'architecture, devait être celle de la divinité qui jadis y avait présidé. Quelle pouvait être cette divinité féminine dans une enceinte réservée à Mercure ?

Isis, sans doute, et notamment Isis-Fortune, aux figurations de laquelle cette tête ressemble, surtout par sa chevelure partagée sur le milieu de la tête et calamistrée, retombant en deux mèches enroulées jusque sur le cou. « Si la déesse de Chagnon, un peu maussade, n'a pas l'ineffable beauté de celle que le Lucius d'Apulée a contemplée dans un de ses rêves, la chevelure du moins est bien celle qu'il lui a vue, chevelure abondante, retombant en longues mèches sur un cou divin. » A cette ressemblance partielle s'ajoute un autre détail : le sommet de la tête est aplati pour porter un attribut, et on y remarque une mortaise très régulière, profonde et longue, destinée à recevoir le pédoncule de cet appendice symbolique, qui a bien pu n'être qu'un autre bloc provenant de la pile, de 65 centimètres de haut sur 55 centimètres de large et 35 centimètres d'épaisseur à la base, représentant une sorte de panache étalé, dont les plumes sont frisées à leur extrémité. Le panache est cassé en bas, mais ce qui manque devait être le pied destiné à s'engager dans la mortaise de la tête. Les attributs d'Isis sont si peu uniformes et parfois si complexes qu'on ne saurait dire avec certitude ce qui manque à celui-ci ; comme forme ce fragment se rapproche plus de l'Isis n° 29.557, du musée de Saint-Germain, que de tout autre.

Des représentations d'Isis ont été assez fréquemment trouvées en Gaule pour qu'on ne puisse pas douter que son culte y ait été connu. Il y a eu une époque, c'est la fin du second siècle et le commencement du troisième, où les religions de l'orient ont pénétré jusqu'au fond de l'occident. Nos provinces de l'ouest sont de celles où on a le moins souvent rencontré la divinité égyptienne. Elle n'y était pourtant pas inconnue. D'après Bourignon, on en a trouvé une statuette aux environs mêmes de Saintes. Mais les Isis recueillies jusqu'ici en Gaule sont toutes des statuettes ou des bustes de petites dimensions, provenant sans doute de laraires et dont on ne saurait rien induire quant à l'existence d'un culte public. Il n'en est pas de même de notre statue colossale qui, placée dans une enceinte sacrée, sur le bord d'un grand chemin, invite par cela même le passant à l'adoration.

Que faisait là, sur le bord de la grand'route, cette divinité venue de si loin ? Nos piles ne peuvent être confondues avec des sanctuaires d'Isis. C'est donc dans son assimilation à telle ou telle des divinités occidentales que nous avons chance de trouver l'explication de sa présence en Saintonge. Or la principale divinité latine à laquelle Isis a été assimilée ou adjointe est la Fortune. Un curieux camée nous montre la barque de Sérapis portant la Fortune et conduite par Isis ; les deux déesses ont sur la tête le même symbole, le calathos. D'autre part, les Romains, gens d'esprit pratique, n'avaient pas été sans remarquer l'étroit rapport qui existe entre la fortune et le commerce, placé sous le patronage de Mercure. Sur une pierre gravée, on voit Mercure et Fortune réunis. Une autre représente Mercure couronné par la Fortune. Et c'est cette assimilation d'Isis, la déesse de la fortune, à Mercure, le dieu du commerce et des grands chemins, qui, pour M. Lièvre, explique la présence de la divinité alexandrine dans le fanum de Chagnon-Villepouge, élevé à Mercure par les Santons sur le bord de la grande chaussée de Tours (Autun) à Bordeaux.

Tout habile plaidoyer ne va pas sans une réfutation en règle des motifs et des titres de l'adversaire. Or, les titres sont ici les deux tablettes de plomb et leur contenu, rédigé au temps des Antonins, ce qui est assez respectable et peu banal. Mais, pour M. Lièvre, ce ne sont là que vingt-cinq lignes de mauvais latin, très médiocrement gravées en cursive, d'une lecture très laborieuse, et que M. Jullian lui-même, tout ferré qu'il soit en épigraphie, n'interprète qu'avec la plus grande difficulté et souvent avec des points d'interrogation parfois redoublés. Allez donc vous fier à cet étrange grimoire ! Est-il même du temps ? Ce n'est pas en tous cas la monnaie de Marc-Aurèle de 172 qui peut servir à le dater, puisque cette monnaie provient, non de la cour de la pile, mais du fossé qui en longeait le mur. Est-il même admissible qu'il provienne de la pile et que le monument dont il fait mention soit le fanum ? Pas le moins du monde. Le *monimontum* dont parle le dyptique était, selon M. Lièvre, un

édicule funéraire quelconque, élevé sur des tombes dont on a retrouvé diverses traces aux abords du lieu, et dans lequel un sorcier avait furtivement glissé sa requête aux dieux d'en bas.

M. Lièvre a-t-il gagné sa cause, ou tout au moins mis à mal la cause adverse ? On trouvera peut-être que son propre échafaudage de déités gauloises, gréco-romaines ou égyptiennes, laisse à désirer comme solidité et qu'il se montre un peu exigeant vis-à-vis des preuves d'autrui. Pour qu'ils s'inclinât devant le texte des tablettes, il eût fallu les extraire des flancs mêmes de la pile, si profanés qu'ils aient été et si éventrés qu'ils nous soient restés. On pourrait lui objecter que la tête féminine, sur laquelle repose tout son système, n'a pas été trouvée non plus en place ou en pleine pile, mais encore plus loin de ses fondations que les tablettes elles-mêmes, et dans des conditions de gisement tout autant ou tout aussi peu suspectes ; qu'il est encore plus aisé de lire ces tablettes écrites que le nom d'Isis-Fortune ou de Mercure où on a oublié de le mettre ; que, si, en général, les Gallo-Romains honoraient les divinités et leur bâtissaient des sanctuaires, petits ou grands, ils prenaient non moins soin de leurs mortelles dépouilles, au point que, pour quelques temples qui sont restés çà et là dans les villes, on ne compte plus les mausolées qui couvrent tous les pays d'empire romain. Mais je me garderai bien pour ma part de prendre ces objections à mon compte et, quant au fond de l'affaire, d'entrer en lice avec un archéologue de sa valeur, si autorisé par son œuvre antérieure, si bien documenté et si au fait des piles. Tout au plus pourrai-je lui contester certains points relatifs aux comptes rendus des fouilles et où il se montre trop tendanciel. Mais à quoi bon ?

A dire toute notre pensée, il faut attendre, pour conclure définitivement, que le hasard des fouilles entreprises au pied des piles fasse rencontrer une inscription classique, une dédicace quelconque, qui tranche enfin l'énigme qu'elles ont soulevée.

D^r J.-A. GUILLAUD.

II

TOMBES A SAINT-JEAN DE LIVERSAY ET A COURÇON

A Saint-Jean de Liversay, j'ai vu trois pierres tombales trouvées sous le pavé de l'église. Ces dalles ont 2 mètres de longueur sur 0,60 de largeur ; la surface en est plane ; la première pierre est lisse et sans inscription.

La seconde porte cette inscription, en lettres romaines, et disposée comme il suit :

CY GIST LE CORPS
DE M^r MAITRE MA
RC ANTOINE GIRAVD
CONSEILLER DV ROY

AV SIEGE DE LELEC
TION DE LA ROCH
ELLE DECEDE LE
7 DECEMBRE 174...
AGE DE 73 ANS.
VN DE PROFVNDIS
POVR LE REPOS DE SON AME.

L'autre pierre a cela de particulier que l'épithaphe est écrite sur la largeur de la pierre et commence en bas pour finir sur le haut de la pierre, vers le milieu :

PRIES DIEV POVR LE REPOS DE SON AME.
1726 AGE DE CINQUANTE CINQ ANS.
DE SOVRDON DECEDE LE...
ESTIENNE HVET ECVYER
CY GIST LE CORPS DE FEV MESSIRE

Sourdon est un village proche de Saint-Jean de Liversay.

Dans la partie nord on a découvert plusieurs sarcophages ; un d'eux a été extrait et se trouve sur la place : c'est une auge de pierre ; je n'ai pas vu le couvercle.

A Courçon, dans le marais, des cultivateurs nivelant un tout petit monticule ont découvert une enceinte de près de cinq pieds de large et d'une longueur inconnue : car les fouilles n'ont pas été continuées. De grosses pierres non taillées en déterminaient le tour ; les pierres de la tête de la sépulture qui ont été extraites mesurent un mètre de hauteur ; elles étaient placées debout, se rejoignant en angle, et rejoignaient les côtés qui se prolongent droits. La tête du cadavre était au sommet de cet angle, et le corps était couché parallèlement aux côtés. Le squelette était conservé ; le crâne fut brisé ; il paraît être celui d'un jeune homme : les dents semblent le démontrer. Chose curieuse ! à droite se trouvait la tête d'un cerf, dont j'ai recueilli la mâchoire inférieure et un bois énorme malheureusement incomplet, brisé qu'il avait été par les pioches inintelligentes.

Si ces détails vous intéressent, je suis heureux de vous les faire connaître ; mais j'ai le regret de ne pouvoir vous dire plus, parce que ces hommes, n'espérant plus trouver de trésors, ont abandonné le terrain qu'ils avaient bouleversé fort inhabilement.

F. FELLMANN.

L'espèce de grange, qui a remplacé la magnifique église bénédictine de Saint-Jean d'Angély, une des merveilles architecturales de l'ordre, menaçait de s'effondrer sur la tête des fidèles. Le conseil municipal a eu peur d'être responsable d'une catastrophe, et s'est décidé à voter quelques fonds. C'était à jeter bas tout le bâtiment. On répare le plus pressé, et grâce au talent de l'architecte, M. Rullier, on parviendra à tirer un assez bon parti de ce vieil et désagréable édifice.

VARIÉTÉS

I

AUTOUR DES MANUSCRITS INÉDITS DE TALLEMANT DES RÉAUX

En 1897, M. Paul Bonnefon, le littérateur érudit qui conserve les richesses de la bibliothèque de l'Arsenal, me signala à la bibliothèque municipale de La Rochelle trois volumes manuscrits de Tallemant des Réaux, et me pria de les étudier pour publier le résultat de mes recherches dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*. Grâce à l'obligeance du savant bibliothécaire, M. Georges Musset, qui les a catalogués soigneusement et minutieusement au tome VIII du *Catalogue général des bibliothèques de France*, et à la gracieuse autorisation que donna M. le maire de La Rochelle de les transporter à la bibliothèque municipale de Rochefort, je pus reconstituer leur histoire et les fouiller longuement.

Le 15 octobre dernier, la *Revue d'histoire littéraire de la France* donnait mon premier article, consacré à la description des manuscrits et à l'analyse détaillée d'une tragédie inédite, intitulée *Edipe*. Je tirerai de ces précieux documents beaucoup de renseignements sur la société française au XVII^e siècle ; je publierai dans la même *Revue d'histoire littéraire* « La satire politique, » — « La satire religieuse, » et peut-être quelque autre étude d'ensemble. Je donnerai certains fragments à d'autres grands périodiques, et notamment à la *Revue bleue*.

Mais tout cela importe peut-être fort peu, et je n'ai pas usé de la bienveillante hospitalité de la *Revue de Saintonge et d'Aunis* pour me tailler une réclame personnelle, si modeste qu'elle puisse être, dans la région qu'avant toutes intéresse Tallemant des Réaux.

Ce que j'ai voulu dire, tout bonnement, à la façon de M. Sarcey nous racontant « comment il devint conférencier, » c'est comment je suis devenu « exhumateur. » Un filet de l'*Echo de Paris*, n^o du 20 novembre, a annoncé mon « exhumation » de l'*Edipe* inédit, tragédie en cinq actes et en vers, et une correspondance rochelaise, parue le 26 du même mois dans la *France de Bordeaux et du sud-ouest*, a semblé lui en faire un crime dont j'aurais été le complice. Cette petite polémique n'a pu manquer d'intéresser les compatriotes de Tallemant et, tout en déclarant que je n'y suis pour rien, — pauvre de moi ! — je tiens à remettre pour eux les choses au point.

« Exhumation, action d'exhumer, de déterrer un corps, *fig.* de tirer de l'oubli, » expose mon dictionnaire, un tout petit dictionnaire dont je me sers aussi rarement qu'Alfred de Musset, et peut-être à tort. Mais j'ai fait quelques études classiques, et « exhumation » ne m'était pas inconnu sous sa forme latine. Donc, c'est bien cela. L'*Edipe* de Tallemant, qui tient les pages 159 à 192 du volume n^o 672 des manuscrits de la bibliothèque de La

Rochelle, a été lu par Monmerqué, par M. de Boislile, catalogué par M. Musset; mais il était resté dans l'oubli des cartons de ladite bibliothèque, et mon article de la *Revue d'histoire littéraire* l'en a tiré... pour un certain nombre. Je parie une discrétion qu'à part le correspondant rochelais de la *France de Bordeaux et du sud-ouest* et... mettons dix personnes en France, personne ne se doutait que Tallemant l'échotier, le père des nouvelles à la main, avait écrit une tragédie. Et pourtant que de lettrés ont feuilleté et même possèdent dans leur *librairie* les *Historiettes* !

Cette tragédie a ceci d'intéressant qu'elle suit de très près le texte de l'*Édipe* de Sophocle, qu'elle me paraît supérieure à celles de Corneille et de Voltaire sur le même sujet sanglant, et que Voltaire l'a ignorée.

Quant à l'« exhumation » que j'en ai faite, elle était à la portée de tout chercheur, et je n'en tire aucune vanité. Il n'y a vraiment pas de quoi. J'ai simplement eu l'intention ici de la signaler et de dire qu'un jour peut-être j'en donnerai une édition.

Mais voici bien une autre affaire. *L'Echo de Paris*, qui m'en veut décidément, reprend une ligne de mon article dans son numéro du 9 décembre et, annonçant au monde étonné que j'ai trouvé l'adresse à Paris de Tallemant, à savoir *rue Saint-Augustin, près la porte Richelieu*, demande une plaque commémorative. C'est une idée à creuser, et je ne demande pour ma part qu'à assister à la pose de cette plaque. Qu'en pensent les compatriotes de des Réaux ?

PIERRE BRUN.

II

LES GUITARD DE RIBÉROLLE

(Voir *Revue*, XVIII, page 358.)

Plusieurs erreurs se sont glissées dans la notice nécrologique consacrée à notre confrère M. Albert de Guitard de Ribérolle. Son aïeul maternel, le général vicomte Delamalle était fils d'un célèbre avocat de Paris, mort en 1834, successivement conseiller d'état, inspecteur général des écoles de droit, commandeur de la légion d'honneur, qui n'avait rien de commun avec Dureau de La Malle, membre de l'institut, mort en 1807, député au corps législatif, célèbre traducteur français. Ferdinand de Lesseps avait épousé en premières noces la sœur du général Delamalle. Le baron Frédéric Normand, commandeur de la légion d'honneur, père de M^{me} de Ribérolle, était fils du baron Normand, ancien sous-préfet, et de M^{lle} Claire Arnaud (tante de M^{me} Anatole de Bremond d'Ars, née Arnaud), et petit-fils du général baron Normand, tué à Bautzen en 1812.

François de Guitard, seigneur de La Borie, fils de Pierre et de Marie de Montfrebeuf, n'eut pas d'enfants de Marie de Raymond; mais il acquit, par contrat du 11 février 1633, la baronnie de

Ribérolle de son beau-père, François de Raymond. Il se remaria, le 20 octobre 1641, à Marie de Volvire-Ruffec, fille de Charles, baron d'Aunac, et de Jeanne Bouchard d'Aubeterre qui avait pour aïeul Jean Bouchard d'Aubeterre, marié en 1539 à Françoise Hamon; celle-ci fille de François Hamon, vice-amiral de Bretagne, tué à Ravenne, et de Renée de Surgères (de la branche aînée des sires de Surgères, seigneurs de Dampierre-sur-Boutonne, de Migré, de La Flocellière, etc.).

François de Guitard eut deux fils: Jean de Guitard, baron de Ribérolle, page du roi, marié le 8 août 1673 à Suzanne Desmier de Saint-Simon d'Archiac; le second fut l'auteur de la branche de Saint-Constant.

Jean de Guitard eut aussi deux fils: L'ainé, François de Guitard, 3^e du nom, a continué la branche des barons de Ribérolle, eux-mêmes subdivisés en plusieurs rameaux pareillement éteints; le second, Jean de Guitard de La Borie, lieutenant des vaisseaux du roi, tué dans un combat naval, s'était marié le 26 juin 1730, à Rochefort, à Marguerite Huet, fille de messire Jean Huet, écuyer, chevalier de Saint-Louis, capitaine au régiment de Champagne, ingénieur-directeur au port de Rochefort. Leur fils unique, Jean-Louis, comte de Guitard, baron de Rioux, de Restaux, etc., marié à M^{lle} Bretinauld de Saint-Surin, est mort en 1788, brigadier des armées navales, chevalier de Saint-Louis et de Saint-Lazare. C'est le grand-père de M^{me} la comtesse Théophile de Bremond d'Ars.

Louis et Charles de Guitard, doyens du chapitre de Saintes, étaient d'une branche cadette séparée de la souche commune dès la fin du x^v^e siècle. Ils étaient sans doute frères de Cathérine de Guitard, élue le 16 décembre 1586 abbesse de Saint-Ausone d'Angoulême, à la mort de Barbe de Saint-Gelais. (*Archives de la Charente*.)

La filiation suivie de la famille de Guitard, établie sur titres aux archives de Ribérolle, commence à Mathieu Guitard, valet, (*Matheus Guitardi*), marié à Guillemine de La Mothe, sœur de Guillaume et nièce d'Hervé, sire de Ruffec, qui, par son testament de 1290, lui donne l'hébergement d'Empuré et donne la seigneurie de Ruffec audit Guillaume de La Mothe. Elle était proche parente d'Amanieu de La Mothe, seigneur de Langon, mari d'Hélis de Goth, sœur du pape Clément V, alliance qui fut une source de faveurs: car on sait que Bertrand de Goth en fut très prodigue envers tous ses parents et alliés: il maria son neveu Bertrand de La Mothe à Géraude d'Albret; Gailhard de La Mothe, son autre neveu, fut cardinal; Amanieu de La Mothe, archevêque de Bordeaux, etc., sans compter les autres dignitaires de l'église. L'énumération en serait assez curieuse; d'ailleurs, les autres papes français suivirent le même exemple.

C'est évidemment à cette affinité que Guillaume Guitard, qualifié *concionator celeberrimus*, frère de Hugues Guitard, marié à Charlotte Vigier, d'abord abbé de Saint-Taurin d'Evreux, dut d'être ensuite évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux,

puis transféré à Lisieux (1349). Ce prélat fortifia sa ville épiscopale; mais il ne put résister à l'invasion anglaise : il se réfugia à Avignon et périt dans un incendie en 1358. Son neveu, Jean Guitard, successivement évêque d'Aix, nonce apostolique en Castille (1391), fut évêque de Lisbonne en 1393. A la même époque, Arnaud Guitard, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, était commandeur à Rhodes.

Le généalogiste Lainé cite Etienne Guitard comme le premier auteur connu, vivant en 1080 et mentionné dans le cartulaire de l'abbaye du Vigois, en l'année 1102. Pierre et Aimery Guitard firent partie de la seconde croisade : ils étaient à Jérusalem le 11 février 1156, date du serment qu'ils prêtent au Saint-Sépulcre, conjointement avec plusieurs autres chevaliers de la Marche et du Limousin. (*Cartulaire du Saint-Sépulcre.*)

Cette famille de Guitard, l'une des plus anciennes de l'Angoumois, se divisa en un assez grand nombre de branches qui se sont successivement éteintes dans les autres provinces où elles s'étaient établies.

Dans le jugement de maintenue rendu par H. d'Aguesseau, le 30 octobre 1666, en faveur de Louis de Guitard, seigneur du Chambon, Pierre de Guitard, seigneur de Montjoffre, et François de Guitard, seigneur de La Borie, on déclare « que la généalogie que lesdits Guitard ont articulée est des mieux établies et leur noblesse justifiée depuis un si long temps et par des lettres en si bonne forme, qu'il n'y a aucuns moyens de leur contester la possession en laquelle ils étaient... »

Les armes étaient : *D'azur, au mouton d'argent paissant.*

III

LES CARTES DE VISITE SAINTONGEAISES

(Voir *Revue*, XVII, page 126 ; XVIII, pages 129 et 247.)

III

Ma récolte de cartes de visite saintongaises a été si maigre pendant l'année qui vient de finir que, pour un peu plus, je me verrais réduit à dire comme ce Périgourdin qui, ne voulant pas se ruiner en étrennes, envoyait dernièrement sa carte du jour de l'an à un Parisien avec cette annotation :

Mitto tibi navem puppi proraque carentem.

J'ai pourtant glané une anecdote. Ayant demandé à un représentant d'un des plus vieux noms de l'aristocratie saintongaise si sa famille avait fait usage de cartes de visite armoriées, il m'a répondu : « Mes vieux parents se contentaient d'écrire leur nom sur de vieilles cartes à jouer dépareillées. C'est même sur ces bons rois de pique, de trèfle et de carreau que mon grand-père m'avait composé un alphabet pour m'apprendre les premières lettres ; il me semble les voir encore. »

Voilà une nouvelle preuve à l'appui de la rareté en province

des cartes de visite illustrées. Elles eurent cependant un renouveau vers 1852. Un ancien employé de la lithographie Dupont à Périgueux m'a dit que ce fut alors la mode des cartes à armoiries lithographiées, et je me souviens d'avoir vu à Cognac, à la même époque, celles de Léon O'Tard de La Grange avec devise et armoiries très finement gravées.

L'histoire de la carte de visite artistique est faite; que pourrions-nous ajouter aux travaux si complets de MM. Ernest Maindron et Léon Maillard (1)? Mais il nous reste l'histoire anecdotique qui se ravitaile incessamment dans les faits divers des journaux et dans nos observations personnelles. L'année 1898 nous a apporté comme ses devancières son contingent d'originaux. C'est d'abord un personnage qui a pris pour nom de guerre Merovak, parce que cela sonne bien et attire l'attention. Il est chevelu comme un roi mérovingien; il se promène tous les jours pendant des heures sur les toits de l'église Notre-Dame; il s'intitule sur ses cartes de visite « l'homme des cathédrales; » sa spécialité consiste à dessiner des cathédrales, en commençant par les toits et à exécuter des improvisations sur l'orgue.

En voici un autre, nommé Albert Pierre, ancien négociant en vins, à qui la question féministe a fait perdre la tête. Il s'est présenté chez M^{lle} Chauvin en se qualifiant d'empereur universel des cinq parties du monde. Sur sa carte il avait fait inscrire cette mention : « Grande chancellerie universelle et humanitaire des cinq parties du monde. »

On se souvient des voleurs qui, vers 1820, à Barbezieux, recommandaient à la poupée de M^{lle} de Fradin d'être discrète. Eh! bien, ils ont laissé des successeurs. Au mois de septembre dernier la cour d'assises de la Seine a jugé des cambrioleurs qui, en octobre 1897, avaient opéré chez M. Petit de Julleville, professeur à la Sorbonne. N'ayant pas réussi à pénétrer, ils avaient laissé une carte de visite signée « Deux voleurs, » avec ces mots : « Nous reviendrons! »

Il faut croire que les excentricités imaginées par des originaux en chair et en os ne suffisent pas à nous divertir : car les dessinateurs et les journalistes s'évertuent à créer des types de fantaisie. Une de ces feuilles éphémères qui, au bout de dix ans, deviennent introuvables, *Périgueux illustré* du 1^{er} janvier 1888, nous donne sous ce titre : « Plaisir du 1^{er} janvier, par O. de Saint-Galmier, » une série de dessins humoristiques où je remarque un paquet de cartes de visite disposées en éventail. On lit sur la première : « G. Becumide, mouilleur de timbres en chambre, » et sur les autres : « Sculpteur sur éponges; fabricant d'étuis de

(1) Parmi les adresses gravées de la première moitié du xix^e siècle, on peut citer celle de Susse, papetier de S. A. R. le duc de Berry, passage des Panoramas, n^o 7, en entrant par le boulevard Frascati, à Paris, « seule fabrique et magasin général des papiers et cartes de visites gaufrées, timbre sec, » et celle de Lalondre, graveur sur pierres fines et tous métaux, rue de Richelieu, près le passage Beauvilliers, n^o 37, « grave cachets armoriés, griffes, timbres, boutons de livrées, billets de visite. »

cathédrales ; tourneur de mâts de cocagne en chambre ; 3^e arbre à gauche. »

Revenons à la réalité avec ce garde mobile qui, convalescent à La Rochelle, trouva plaisant d'envoyer à ses amis, le 1^{er} janvier 1871, des cartes de visite découpées dans le papier de ses faux-cols (xviii, 248). Ce fait divers date d'une époque déjà lointaine qui mérite d'être étudiée dans les plus petits détails. S'il y a quelque part en Saintonge des cartes envoyées par ballons montés, il faut les publier : car elles doivent contenir quelques paroles d'espérance. Peut-être n'est-il pas trop tard pour écrire un article sous ce titre : *Les cartes de visite pendant le siège de Paris*. Elles furent rares sans doute, mais peu banales pendant ces heures d'angoisse où les actes les plus ordinaires de la vie étaient marqués d'un trait particulier. Quand Lamartine prononçait à la chambre des députés, dans la discussion du projet de loi sur les fortifications de Paris, le célèbre discours où il se demandait ce qui pourrait bien advenir au sein d'une population d'un million d'âmes, affolée par les horreurs d'un siège, personne ne prévoyait la commune, personne ne se doutait qu'un jour viendrait où Victor Hugo, enfermé dans la grande ville, écrirait à M^{me} Judith Gautier qui n'avait pu accepter son invitation à dîner :

Si vous étiez venue, ô belle que j'admire.
Je vous aurais offert un dîner sans rival.
J'aurais tué Pégase et je l'aurais fait cuire,
Afin de vous servir une aile de cheval.

Parmi les vieilles cartes dénichées par les fureteurs, voici celle d'un jeune homme qui a fait un assez beau chemin : « Félix-Jules Méline, clerc d'avoué. » On a dit que la profession d'avocat mène à tout ; que dire de la profession d'avoué ? Tout près de nous, à Périgueux, un avoué est devenu roi. Je veux parler de ce pauvre roi d'Araucanie, au sujet duquel les journaux divaguent de temps en temps, les uns disant qu'il vit encore dans une profonde misère, les autres le faisant passer de vie à trépas. C'est à ce dernier parti que s'est arrêté le *Gaulois* du 15 mars 1898 : « Orélie I^{er}, roi d'Araucanie, vient de mourir dans la plus grande pauvreté à Marseille. » L'auteur de l'article qui l'a connu vers 1860, le représente comme fondateur de l'étoile de Counani, confondant cet ordre de chevalerie avec la couronne d'acier. Quand on prend de pareilles licences avec la vérité sur des faits aussi essentiels, la mémoire peut bien broncher au bout de quarante ans sur le texte d'une carte de visite. A défaut de pièce de comparaison, acceptons comme authentique, sous toute réserve et jusqu'à preuve du contraire, celle que le monarque aurait fait passer au futur rédacteur du *Gaulois*, qui faisait alors partie de la rédaction d'un journal royaliste, organe du comte de Chambord : « Orélie-Antoine I^{er}, O. de Tounniens, roi d'Araucanie et de Patagonie. »

Rétablissons la vérité en quelques mots. Antoine Tounens —

je me conforme au texte de son acte de naissance — né le 12 mai 1825 à La Chaise, commune de Chourgnac, canton d'Hautefort, arrondissement de Périgueux, de Jean Tounens, cultivateur, et de Catherine Jardon. n'est mort ni à l'hôpital de Bordeaux, comme je l'ai lu autrefois, ni à Marseille en mars 1898, mais bien au chef-lieu de la commune de Tourtoirac, même canton, le 17 septembre 1878. C'est là qu'il a été inhumé. L'acte qui modifie l'orthographe de l'acte de naissance avec adjonction de la particule, bien que je n'ai trouvé aucune trace d'un jugement prescrivant cette rectification, le qualifie : « Antoine de Thounneins, ex-roi d'Araucanie et de Patagonie. » Dans le testament politique, qu'on pourra lire dans son ouvrage : *Orélie-Antoine I^{er}, roi d'Araucanie et de Patagonie, son avènement au trône et sa captivité au Chili*, il s'adjuge, ainsi d'ailleurs que dans les actes officiels de son gouvernement, un prénom que l'état civil, comme on vient de le voir, ne lui donne pas. Il ne doutait de rien, cet Orélie-Antoine qui voulait emmener avec lui, pour en faire son premier ministre, Raynaud, l'éminent avocat périgourdin. Cette proposition fut accueillie par un éclat de rire, et l'ex-avoué partit seul pour l'Araucanie où il dut regretter plus d'une fois son étude, pourtant bien peu achalandée, de la place Saint-Silain.

Il y a des collections très considérables de cartes de visite. Les recherches dans les cinq parties du monde étant trop compliquées, on peut se spécialiser. Quelqu'un a-t-il songé à collectionner les cartes des collégiens ? Il y a là une mine à exploiter. L'élève de septième dont j'ai parlé dans mon premier article accompagne sa carte de ce compliment : « Exprime ses vœux de nouvel an à sa chère Marie, qu'il considère toujours comme sa fiancée, et lui assure qu'il ne lui fera pas d'infidélités. Mille et mille baisers. »

Cette carte date de 1891. En voici une autre plus récente : « X..., élève externe du lycée de G... » Que les parents continuent à encourager cette mode et autres semblables, et le vingtième siècle s'ouvrira avec une génération de « raseurs. »

Voici maintenant les anciens élèves. Un monsieur s'est qualifié : « Ancien élève du lycée de Bourges. » Pourquoi ne se paierait-il pas cette satisfaction ? J'ai bien vu un individu s'intituler, dans un acte de procédure : « Ex-scieur de long, » et on a pu lire, dans un cimetière de la Charente, cette épitaphe qui fait rêver : « Si git G..., ex-libraire. » Lu sur un tombeau, dans un cimetière voisin, cette inscription en style de carte de visite : « Monsieur et Madame X... »

Quand vous visiterez un cimetière, ne regardez pas trop les épitaphes, de peur d'être pris d'un accès de fou rire. Il y a là, à quelques pieds sous terre, des gens qui se dédommagent de ne pouvoir plus pontifier sur leurs cartes de visite. On lit dans un cimetière du Périgord : « Homme d'une intelligence peu commune, a obtenu plusieurs médailles dans les concours agricoles. »

On connaît ce dialogue entre deux personnages d'Henri Mon-

nier, un jour d'enterrement : « Irez-vous jusqu'au cimetière ? — J'y irais que ça ne le ferait pas revenir, le pauvre cher homme. » Depuis longtemps déjà, surtout dans les grandes villes, nous avons imaginé de marquer notre présence à l'enterrement en déposant des cartes à la maison mortuaire, dans une corbeille disposée à cet effet. Vers 1857, dans un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Périgueux, une dame originaire de Bordeaux, qui suivait probablement l'usage de cette ville, fit sensation en laissant sa carte chez le défunt. Une telle prévenance, à laquelle on n'était pas habitué dans cette bourgade, passa pour le comble de l'urbanité !

Les naturels du pays étaient moins en peine de trouver une explication que ce paysan saintongeais qui, pendant l'exposition de 1855, disait à l'aspect de la carte que lui présentait un garçon de restaurant : « A cause étou que vous me baillez in livre quand je vous demande à manger ? »

Le progrès a marché, et il était réservé à cette fin de siècle, qui perfectionnetout, de nous montrer des tombeaux encombrés de cartes de visite. Un voyageur français qui passait à Vérone en septembre 1897 a raconté, dans le *Gaulois* du 25 novembre suivant, sa visite au tombeau de Juliette : « Ce cercueil est vide des cendres de l'immortelle héroïne. En revanche, il est rempli de cartes de visite. Il y a là-dedans des milliers de carrés de bristol qui sont comme autant de témoignages naïfs et touchants d'admiration sympathique. Les noms de femmes y sont en majorité, noms anglais et allemands. Les murs de la chapelle sont tapissés de ces morceaux de carton (1). »

Il y a parmi ces touristes bien des moutons de Panurge qui ne rendent pas à l'amante de Roméo un hommage spontané. Au moins ne sont-ils pas exposés à la rencontrer sur le Corso et à lui dire, la bouche en cœur et le chapeau à la main, qu'ils sont désolés de ne pas l'avoir trouvée chez elle.

Si les cartes de visite pouvaient parler, elles en diraient long sur le cours forcé de cette monnaie des politesses hypocrites qui inspirent aux enfants terribles des mots à l'emporte-pièce. Je pourrais nommer une ville de Saintonge où une dame passant sur la promenade avec sa fille, rencontra une de ses connaissances et se précipita au-devant d'elle en l'appelant « chère madame » et lui tendant la main. « Comment, dit l'enfant, tu parles à cette dame et tu as dit que tu ne peux pas la sentir ! »

Un qui disait carrément sa façon de penser, c'est ce cynique qui, dans les premiers temps du télégraphe électrique, s'empressait d'annoncer à son frère que leur oncle venait de mourir. « Vous savez, lui dit l'employé du guichet, que la dépêche sim-

(1) A Paris, au cimetière Montmartre, de chaque côté du tombeau d'Henri Heine, est placée une boîte en bois noir dans laquelle les admirateurs du poète, lors de leur pèlerinage au cimetière, déposent leurs cartes. La levée de ces boîtes est faite de temps en temps, et la *Gazette de Francfort* publie alors, avec la plus grande exactitude, les noms des visiteurs. (*Gazette des bains de mer de Royan* du 6 novembre 1898.)

ple ne doit pas contenir plus de vingt mots. — Il ne m'en faut pas tant que cela, répondit-il, et saisissant la plume il écrivit : « Nous héritons. » Ce n'est pas vingt mots, mais cinq seulement que l'administration des postes nous accorde pour formuler nos vœux de nouvel an sur une carte de visite. Un ami m'a écrit : « Bonne santé et bonnes trouvailles, » pensant avec raison que rien ne saurait m'être plus agréable que la réunion de ces deux bonnes aubaines. J'envoie ce même compliment aux lecteurs de la *Revue* qui seront tous de mon avis.

JULES PELLISSON.

—

IV

FIEF DE LA MADELEINE

(1373-1579)

Analyse des pièces offertes à la Société par M. Emile Maufras.

1373, 13 décembre. — Testament de Jean de Labrande, prêtre recteur de la paroisse de Brie près de Matha. *Parchemin.*

1445, 20 novembre. — Aveu et dénombrement rendu par Marthe Fouchier. *Parchemin.*

1449, 12 octobre. — Dénombrement rendu par Jean de La Madeleine au comte d'Angoulême. *Parchemin.*

147. (acte incomplet, la date manque.) — Echange entre Jacques de La Madeleine et Rogier Gérard, écuyer, seigneur de Boys, et Marc Gérard, son frère, de ce qu'ils possèdent en Migron et Saint-Sulpice. *Expédition sur parchemin.*

1473, 17 mai. — Vidimus des lettres de nomination en la charge d'élu en Saintonge de Jacques de La Madeleine. *Parchemin.*

1473, 22 octobre. — Baillette consentie par Jacques de La Madeleine à Jean Georget, poissonnier, et Guillemine Cognande, sa femme, d'une maison située à Cognac, sous la condition du paiement d'une rente annuelle de cinquante-cinq sols. *Expédition sur parchemin.*

1477, 31 janvier. — Transaction entre Jacques Pierre de La Madeleine et autres au sujet de différents biens et maison situés à Cognac. *Parchemin.*

1484, 1^{er} décembre. — Acte en très mauvais état, les dix premières lignes manquent, et le reste est presque effacé (à étudier). *Expédition sur parchemin.*

1479, 27 février. — Donation par Pernelle de Preveraud à son fils, Jacques de La Madeleine. *Expédition sur parchemin.*

1480, 2 décembre. — Lettres obtenues par Jacques de La Madeleine contre le chapitre de Saintes, portant attribution de juridiction. *Parchemin.*

1481 — Transaction entre Jacques de La Madeleine et Guillaume Conte, marchand et tisserand en draps de laine, demeurant à Cognac, au sujet de la construction d'une maison joignant l'hôtel de La Madeleine. *Expédition sur parchemin.*

1481, 17 mars. — Baillette consentie par Jacques de La Madeleine en faveur de Thomas Laforest, concernant une rente sur divers biens situés en la paroisse de Cognac. *Expédition sur parchemin.*

1481, 15 mai. — Donation faite par Hélie de La Madeleine en faveur de Jacques de La Madeleine. *Parchemin.*

1482, 19 mai. — Cession en faveur de Jacques de La Madeleine par Jacqueline Chachoyne, veuve de Guyon Laurens, et Louis Laurens, des droits et ferme que Guyon Laurens possédait sur le port saunier, autrefois près du comté d'Angoulême. *Expédition sur parchemin.*

1483, 20... (mois absent). — Extrait de testament de Jacques de La Madeleine, daté du 27 juin 1478. *Parchemin.*

1483, 21 janvier. — Commission de maître d'hôtel donnée par le roi à Jacques de La Madeleine. *Original sur parchemin.*

1485, 13 mars. — Testament de Marie de Ceris, femme de Jacques de La Madeleine. *Parchemin d'une très mauvaise conservation.*

1485, 22 septembre. — Ordonnance du comte d'Angoulême, rendue en faveur de Jacques de La Madeleine, détenu prisonnier au château d'Angoulême, accusé de trahison envers ledit comte. Il sera élargi, à condition de se tenir à la disposition de la justice. *Parchemin.*

— Mémoire présenté pour la défense du détenu. *Papier très endommagé.*

1491, 26 janvier. — Echange des maisons de la chapellenie fondée à Saint-Léger par Péronelle de Cahors, fait par le chapelain, Henri Poyault, avec la maison de Jean Richier, receveur des domaines à Cognac, le tout étant en la seigneurie de La Madeleine. *Parchemin.*

1491, mai. — Partage entre Jacques de La Madeleine et ses oncles de leurs droits sur le port saunier de Cognac. *Parchemin en mauvais état.*

1491, 2 juillet. — Lettres du comte d'Angoulême qui maintient Jacques de La Madeleine dans la possession du fief des Contes ou Coutes, enclave du parc de Cognac. *Original sur parchemin. Sceau perdu.*

1491, 6 novembre. — Transaction entre Jacques de La Madeleine et Jacques Odeau, au sujet d'une maison sise à Cognac. *Expédition sur parchemin.*

1491, 14 décembre. — Transaction entre Jacques de La Madeleine et Perrotin Pipron, au sujet d'une maison sise à Cognac. *Expédition sur parchemin.*

1494, 10 mai. — Aveu par Jean Gorric, marchand, de Cognac, d'une maison sise en face l'hôtel de La Madeleine, tenue dudit La Madeleine. *Parchemin.*

1496, 8 octobre. — Louise, comtesse d'Angoulême, nomme maître d'hôtel Jacques de La Madeleine, conseiller ordinaire et maître des comptes. *Parchemin.*

1496, 18 décembre. — Donation mutuelle par Jacques de La Madeleine et Marie de Ceris, sa femme. *Parchemin.*

1496, 18 décembre. — Aveu et dénombrement rendu au roi par Jacques de La Madeleine. *Parchemin.*

1516, 20 mai. — Partage intéressant les La Madeleine et les Mercier. *Parchemin en très mauvais état : déchiré, pourri, en partie illisible.*

1520, 31 mars. — Sentence rendue par Jean Bremond, écuyer, sieur de Balanzac, de La Madeleine et Sonnevillle, conseiller et maître d'hôtel du roi et de la duchesse d'Angoulême, son sénéchal au duché d'Angoumois, entre Madeleine Regnaud, veuve de Jaspas Mercier, d'une part, et de Marguerite Geay, veuve de Christophe de La Madeleine. *Expédition sur papier.*

1525, 1^{er} octobre. — Partage de la succession de Jacques de La Madeleine et Marie de Ceris, sa femme. *Original sur parchemin.*

1551, 10 novembre. — Vente par Jean de La Madeleine à Bertrand Contard, secrétaire et maître des comptes de la duchesse d'Angoulême, du quart de la moitié du rivage du port de Cognac qu'il prend par prévôtage sur la part de ladite duchesse, plus un quart des septiers dans lesquels on mesure le sel ; plus divers droits sur des terres. *Expédition sur parchemin.*

1570, décembre. — Cession d'une maison sise à Cognac en faveur de N... de La Magdeleine. *Parchemin en grande partie illisible.*

1579, 21 avril. — Contrat de société entre divers habitants de Mainxe et Moulineuf pour l'exploitation de 160 journaux de terre, la forêt de Mainxe, en la châtellenie de Bouteville, appartenant à feu M. de Balanzac. *Expédition sur parchemin.*

— Cahier du quint et coutume du port saulnier de Comgnac à la feste saint Jehan-Baptiste, l'an cccc quatre-vingts et troys, et finissant à ladicte feste l'an mil cccc quatre-vingts et quatre. La vente du sel faicte par les marchands de Comgnac et autres par la manière qui s'ensuit... *Registre sur papier.*

Sans date. — Mémoires et instructions pour advertir le conseil de noble homme Jacques de La Magdeleine, écuyer, seigneur dudit lieu, des surprises, troubles et empeschemens, et autres tors et griefs à lui faitz et donnez en la joissance et possession des lieux et choses cy amprès déclarées par le seigneur de Villemans et par maistre Jehan Raison dit des Couraulx, et par autres en leurs noms. Lesquelles choses sont en et audedans des fins et lymites de la paroisse de Salles et en la châtellenie de Comgnac. *Papier.*

Sans date. — Papier du droit de complans des fiefs de vignes du seigneur de La Magdalene, estans ès paroisses de Salles et de Genté, et la confrontation d'iceulx.

CHARLES DANGIBEAUD.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N° 670. — On connaît les fêtes populaires encore célébrées dans nos campagnes, et parfois dans nos villes, la veille de la Saint-Jean. M. le docteur Ricochon, de Champdeniers, arrondissement de Niort, écrit au *Temps* du 27 septembre dernier, reproduit par le *Pays poitevin* d'octobre : « Les vieilles femmes et les vieillards de la Saintonge et même de tout le pays celtique au sud de la Loire conservent la tradition d'une vieille prière qui, sous une apparence vaguement chrétienne, remonte certainement bien au-delà du moyen âge. Dans beaucoup d'endroits on appelle cette prière la *verven-Dieu*, qui pourrait se traduire par le verbe à Dieu ; mais il en est d'autres où elle porte le nom de *verv-a-ain* ; des documents authentiques prouvent, au surplus, qu'aux siècles précédents le clergé l'avait formellement proscrite. » A côté de cette prière qui a des analogies nombreuses avec les triades celtiques et irlandaises, il est d'autres formules de conjuration appelées *vervedès*, et M. Ricochon croit que ces diverses appellations se rattachent à la *verbena*, la verveine, cette plante sacrée de toutes les races aryennes pour laquelle les druides professaient un culte particulier.

Quel rapport peut-il y avoir entre la *verbena* des Ibères et les prières celtiques ? Pourquoi donnent-ils à la veillée de la Saint-Jean un nom qui rappelle celui de la fleur gauloise, et la prière celtique des Saintongeais ne serait-elle pas le chant liturgique dont nos ancêtres accompagnaient la grande fête du solstice qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours par les feux de la Saint-Jean ?

Un savant docteur de Madrid, M. Oteero Acevedo, répond en ces termes : « On professe dans notre pays, le 23 juin, la veille de la Saint-Jean, un culte superstitieux auquel le souvenir du saint paraît complètement étranger. Dans toute l'Espagne, on allume, ce soir-là, de grands feux appelés *lumés* qui sont entretenus toute la nuit et que les enfants traversent en bondissant suivant un rythme qui rappelle les danses antiques. Sur la côte, la population va s'ébrouer dans la mer, malgré le froid souvent très vif, quoi qu'en disent les almanachs ; ceux qui habitent l'intérieur vont dans les prairies, dont l'herbe est encore très courte, et se roulent complètement nus dans la rosée ; c'est, paraît-il, un préservatif et au besoin un remède souverain contre les maladies de la peau.

» Les jeunes filles, ce soir-là, remplissent d'eau un vase qu'elles déposent au rebord de la fenêtre et, à minuit sonnant, elles y écrasent un œuf frais provenant d'une poule noire, et, suivant la forme que prend cet œuf, celle qui interroge ainsi le destin voit apparaître un *novio*, un château, un cercueil, etc. Inutile de dire que c'est presque toujours le *novio* qui se laisse deviner.

» La verveine joue cependant cette nuit-là un grand rôle dans certaines parties de l'Espagne ; il est d'usage, le 23 juin, après le coucher du soleil, de plonger cette fleur dans l'eau et de la laisser jusqu'au jour exposée aux rayons de la lune ; cette eau sert le lendemain à se laver le visage. On dit aussi de celui qui a l'habitude de se lever tôt le matin qu'il cueille la verveine, *coge la verbaña*. »

Quelle est cette prière dont parle M. Ricochon ? Dans quelle partie de la Saintonge la récite-t-on encore ? A.

N° 671. — *Un procès-verbal de garde champêtre*. — Au point de vue de la rédaction, la pièce suivante est curieuse ; nous n'y faisons de changement que la suppression des trop nombreuses lettres capitales ; elle ne l'est pas moins au point de vue de la jurisprudence :

« Aujourd'hui lundy et le neufs septembre mil huit cent trante trois Nous François Baudrit garde champêtre des commune Daulnay Salle commissionné par Monsieur le préfet du departement et a sermanté a la justice de paix du canton d'Aulnais faisant matournées ordinaire pour la conservation des biens du peuple etans décoré de lordonnance prescrite et vouluës par la loi antres les sept a huit heure dumatin etans dans le mas



appellé Labocageries Dupouzat commune de Salle j'ai aperçu dans le mas appellé Les Champs Sardinies commune de Salle un laboureur qui labouroient dans les vigne malgré les défance qui leur ont été faite par Monsieur le Maire de la commune de Salle de suite jai précipité mes pas pour allé reconnaître le dit vigneron et jai reconnu que cetoient le domestique a la veuve papillaude demeurant a Saint Leger commune

de Saint-Mandé j'ai demandé au domestique a la veuve Papillaude pourquoi qu'il ce permettoient dallé labouré dans les vignes lors qu'il est expressément défendu lorsque sest pas clos il mas répondu que c'étoient sametresse et son maitre qui lui avoient commandé

quoi j'ai fait mon procé verbal de retour anmademeure fait a Aulnay les jour mois et an sus dit sur les üneure dans laprès Midy..... F... BAUDRIT. »

Quelqu'un de nos correspondants du canton d'Aunay ou d'ailleurs pourrait-il nous fournir quelques explications, et sur les personnes nommées et surtout sur la défense « d'aller labourer dans les vignes. »

C'est ici le lieu, encore qu'elle ne soit pas celle de l'auteur de ce procès-verbal, de reproduire une assez curieuse plaque en cuivre jaune appartenant à un collectionneur parisien, M. Gaston Dubet qui a bien voulu la dessiner et la communiquer à M. Jules Pellisson pour la *Revue*. Tout autour sont deux petits trous qui servaient à la fixer. L'orthographe a été respectée; entre chaque mot se trouve une fleur de lys. Notre dessin est demi-grandeur de l'original.

N° 672. — Je désirerais connaître l'ascendance d'Isabeau Guitton, ou Guyton, de Maulévrier, mariée par contrat du 7 mai 1630, regu Marilhaud, notaire royal, avec noble Jean de La Faye, seigneur de Saint-Privat, en Périgord, fils de Jean et de Catherine de Lambertie. Ladite Isabeau fut assiégée dans son château de Saint-Privat par des cousins de son mari, MM. de La Faye de Génis, pour avoir donné ce château, dont elle avait hérité et n'ayant pas d'enfants, à noble Guillaume de La Cour d'Igonie. D'après Nadaud, ces Guyton sont de l'élection de Saintes.

St-S.

II. — RÉPONSES

N° 61; t. I, p. 268, 311, 359, 391; t. II, p. 38, 84. *Noms de lieux et d'hommes de la période révolutionnaire.*

Nous pouvons à ceux qui ont été déjà indiqués ajouter les noms suivants : En 1793, Saint-Aignan les Marais prit le nom de Montagnant ; Soubize devint chef-lieu de canton, et ce canton s'appelait « canton de la régénération ; » Saint-Sauvan, sanctus Silvanus, canton de Burie, s'appela « Silvain la Roche ; » « la municipalité de Fleurus sous Broue » (an III, 29 vendémiaire), d'après les registres du district de Marennnes ou « La Réunion sur Seudre » remplaça Saint-Sorlin ; la commune de « Brutus, » où le citoyen Pollard, ex-prêtre émigré, possède la prise de Gauffrie, avait fait disparaître Saint-Just.

Voici quelques rues de Saintes : rue de Mirabeau (paroisse Saint-Pierre) ; rue des Regrets ; rue de l'Ordre du jour ; rue de l'Égalité (paroisse Saint-Pierre) ; rue du Bon pasteur ; rue Ça-ira (paroisse Saint-Pierre) ; rue de la Commune, c'est la rue

Alsace-Lorraine, ci-devant rue Eschasseriaux ; rue de l'Espérance, rue des Assignats, rue Sanson, rue Varenne (rue des Ballets), rue des Aydes, toutes en la paroisse Saint-Pierre ; rue Porte nationale, en la paroisse Saint-Vivien ; place de la Liberté (place Blair) ; place du Centre (place Saint-Pierre) ; faubourg des Sans-culottes (faubourg Saint-Pallais) ; faubourg de la Montagne (faubourg Saint-Eutrope) ; faubourg de l'Egalité ; faubourg du Repos ; faubourg de la Bienfaisance ; section de l'Union, cy-devant Saint-Vivien ; section des Sans-culottes ; section de la Fraternité.

N° 645 ; t. XVIII, p. 59. — Les Veillées charentaises et *Le Camus de Néville, seigneur de Bourg-Charente*.

L'auteur de « *Le Camus de Néville, seigneur de Bourg-Charente* » est M. Jules Troussel, dont la famille possédait pignon sur champs dans la commune de Moulidars (Charente), ce qui porta celui-ci à prendre le pseudonyme de « J.-T. de Moulidars. » Combien de braves gens, « entêtés de noblesse, » n'ont pas d'autres lettres de nobilitation !...

Ce « *Le Camus de Néville* » en question, récit tout d'imagination juvénile, forme une des livraisons des *Veillées charentaises* (1867), recueil éphémère — il n'eut que 5 ou 6 numéros — « rédigé par une société de littérateurs. » Ladite « société » se composait de T. de Moulidars, d'un Chénaud-Baillaber fictif, de J. de Lozon (anagramme de M. Jean Donzole), présentement maire d'Angoulême, A. Renault (D^r Paris) et d'Ausone Bel, votre serviteur.

Dame ! au sortir du lycée, l'ami J. Troussel, aujourd'hui maire de Malakoff (Montrouge-Paris), improvisant ou plutôt imaginant ainsi une « société de littérateurs, » ce cas n'est pas, je suppose, pendable.

Je dois rapporter que « de Lozon » a collaboré au *Roi Grand-Nez*. J'ai même été appelé à l'honneur — relatif — d'y donner « mon mot. » Là s'est résumée ma collaboration aux *Veillées charentaises*.

Chaque numéro de ces opuscules était tiré à 1.500 exemplaires que les bons lecteurs avaient tôt épuisés.

M. Jules Troussel aimait fort ses *Veillées charentaises* ; il s'y reposait d'une autre publication moins fantaisiste à laquelle il s'intéressait activement, très laborieusement : *La Charente communale illustrée*, dont il était vraiment l'âme, quoique son nom s'y trouve par trop relégué dans l'arrière-plan (1).

Notons, en passant, que les bois de la *Charente communale*

(1) « *La Charente communale illustrée*. Archéologie, Sciences, Arts, Agriculture, Industrie, Commerce, Poésies, Légendes, Histoire, Biographies. Ouvrage rédigé par une Société de Gens de Lettres. Rédacteur en chef : M. Alcide Gauguier, Professeur d'Histoire et de Littérature (Cours spécial) au Lycée impérial d'Angoulême. — Bureaux d'abonnement : à Angoulême, chez M. Jules Troussel, secrétaire de la Société... Angoulême, 1865-1868, » in-8°.

illustrée furent dessinés par Eugène Sadoux, auteur d'un très grand nombre de lithographies et d'eaux-fortes, et qui, présentement, est attaché à la direction des beaux arts à Tunis.

Il n'est pas non plus hors de propos de rappeler que la *Charente communale illustrée* dut se limiter au seul arrondissement d'Angoulême (12 livraisons). Jules Troussel, qu'il me soit permis d'insister sur ce point, fut vraiment le *deus ex machina*. En effet, dès l'aube, sac au dos, bâton solide en main, il partait à la découverte de renseignements, de *racontages* aussi ; auprès du savant Eusèbe Castaigne, bibliothécaire, qui a laissé tant de trésors bibliographiques, Troussel puisait des documents précieux ainsi qu'aux archives départementales de la Charente, où le regretté Gustave de Rencogne faisait, comme aujourd'hui son honorable successeur, le meilleur accueil aux gens d'étude. De la sorte, Jules Troussel préludait à d'autres siens ouvrages, de plus forte encolure, lesquels ont eu des « succès de librairie, » notamment son *Dictionnaire encyclopédique*, dont l'annonce accapare souvent la quatrième page des journaux et flamboie en des affiches illustrées où l'auteur a son portrait. Dans le nombre des publications signées de son pseudonyme de T. de Moulidars il convient de citer une « *Grande encyclopédie méthodique et universelle, illustrée, des jeux et des divertissements de l'esprit et du corps*. Paris, librairie illustrée., s. d., fort in-8°, orné de 750 gravures. »

Voilà beaucoup d'écriture pour peu de chose ; mais nous ne pensons pas que notre estimable confrère en curiosité nous en fasse reproche.

EMILE BIAIS.

— Le « très haut et très puissant seigneur de Bourg-Charente, » dont il est question, était ainsi qualifié dans une pièce des archives départementales de la Charente : « François-Claude-Michel-Benoît Le Camus de Neville, chevalier, conseiller du roi en tous ses conseils, maître des requêtes ordinaires de son hôtel, directeur général de la librairie. » Il était en outre « châtelain patron de Neville, de Port-Navarre et autres lieux, intendant de la généralité de Guyenne, demeurant ordinairement à Paris, dans son hôtel, rue de la Ville-Lévêque, paroisse de la Magdeleine. » Un pamphlet de l'époque (1779) le disait fils du garde des sceaux, Hue de Miromesnil. Il avait épousé M^{me} Rambaud, veuve de Barreau de Girac. Il eut des démêlés avec les libraires. Chaque année, il venait passer quelque temps dans ses terres de Bourg-Charente et du Tillou. Sa bibliothèque de Bourg était considérable ; ses livres portaient un *ex-libris*. Ils furent saisis comme bien d'émigré et allèrent, avec ceux du comte de Jarnac, enrichir la bibliothèque communale d'Angoulême. Il possédait entre autres beaux ouvrages la Bible polyglotte de Vitré, in-folio, reliée en maroquin rouge aux armes de Michel Begon, intendant de la marine à Rochefort. L'inventaire du mobilier fait le 20 octobre 1792 est fort curieux : Serviette en toile de Béarn, porcelaines de Limoges, fine faïence

anglaise, etc. Le château de Bourg, vidé de ses meubles, mis à sac, fut séquestré ; et le citoyen Harmand, représentant du peuple, demanda et obtint que le citoyen Le Coq, l'un des membres du directoire du département, fût chargé de visiter le château pour y loger 250 prisonniers de guerre, « La Rochelle ne pouvant contenir les prisonniers espagnols. » Tous ces détails, je les extrais d'un mémoire de M. Emile Biais sur *Les grands amateurs angoumoisins*, publié par le ministère dans le volume *Revue des sociétés des beaux arts* en 1898, pages 890 et suivantes. Ils ne dispensent pas de consulter ce mémoire lui-même.

A.

N° 669 ; t. XVIII, p. 343. *La famille de Bonnegens*. — La famille de Bonnegens semble tirer sa noblesse de charges magistrales à Saint Jean-d'Angély et ne paraît connue que depuis la fin du xvii^e siècle. A en croire le *Dictionnaire* de Beauchet-Filleau, les Bonnegens des Hermitans qui vivent de nos jours sont aussi de Saint-Jean d'Angély ; cette famille ne serait donc pas éteinte.

St-S.

— On rencontre des Bonnegens au xvi^e siècle, à Saint-Jean d'Angély, parmi les pairs du corps de ville. Acquier, VI^e registre, donne un fragment généalogique, avec les armes des Gadouin.

Jean-Baptiste de Bonnegens, seigneur des Hermitans, conseiller du roi, rapporteur au point d'honneur, était le frère de Jean de Bonnegens, seigneur du Breuil-Dignay, etc., conseiller du roi, président, lieutenant de la sénéchaussée et siège royal de Saint-Jean d'Angély, qui avait été maire de la ville en 1689.

La M.

— La réédition des *Familles du Poitou*, t. I, p. 612, avec quelques autres noms, indique Jean-Joseph Bonnegens des Hermitans, lieutenant de la sénéchaussée de Saint-Jean d'Angély en 1789 ; il fut élu député du tiers de Saint-Jean. Son portrait est dans la collection Dejabin avec la devise, allusion à son nom, BONI SUNT PROBI. Il fut plus tard président du tribunal civil jusqu'en 1821, et anobli le 4 février 1815. (Une branche des Bonnegens de La Chaume, en Angoumois, vota dans la noblesse d'Angoulême.) D'Anne Torchebœuf-Lecomte il eut Henri-Joseph, *, président honoraire du tribunal de Saint-Jean d'Angély, né à Saint-Jean le 23 janvier 1806, mort au château des Hermitans (Vendée), le 21 janvier 1890, (voir *Revue*, X, 99), laissant deux filles, Marie-Louise-Camille, née le 28 octobre 1840, mariée, le 10 septembre 1861, à Henri-Charles-Auguste-Marie Desbordes de Jansac, et Adèle, M^{me} de Montardit, qui habite Périgueux.

BIBLIOGRAPHIE

ABELL (M^{re} Lucia-Elisabeth), née Betzy Balcombe. *Napoléon à Sainte-Hélène*, souvenirs de Betzy Balcombe. Traduction annotée et précédée d'une introduction, par Léonce Grasilier. Paris, Plon, 1898, in-18, XLIV-271 pages ; prix : 3 fr. 50.

Tout a bien à peu près été dit sur Napoléon et son séjour à Sainte-Hélène. Cependant on lira ces souvenirs avec émotion. Comment une petite fille avait-elle su adoucir, consoler le géant qui jouait familièrement avec elle !

Académie de La Rochelle, section de médecine, Bulletin de la société de médecine et de chirurgie de La Rochelle, rédigé par le comité de publication ; cinquième série, n° 9. La Rochelle, imp. nouvelle Noël Texier, 1898, in-8°, 208 pages.

Annales municipales (ville de Saintes), année 1897. Saintes, imp. Gay, 1898, in-8°, 279-39-40-43-32 pages.

ARBELLOT (L'abbé), chanoine de Limoges. *Les chevaliers de Saint-Martial*. Limoges, imp. Pierre Dumont, 1898, in-8°, 8 pages.

Au XII^e et au XIII^e siècle, l'abbé de Saint-Martial de Limoges avait le droit et le privilège de créer des chevaliers. D'où lui venait ce privilège ? à quelle époque commença-t-il d'en jouir ? M. l'abbé Arbellot, avec toute son érudition, n'a pu répondre à ces deux questions. Il se borne à constater le fait et à réunir les textes qui parlent de ces chevaliers.

Archives historiques du département de la Gironde. 33^e volume. Bordeaux, imp. Gounouilhou, 1898, in-4°, XXVII-177-x-300 pages.

- Ce volume, qui a le tort de n'avoir pas une pagination continue et une table unique, comme les précédents, contient avec plusieurs reproductions phototypiques : 1^o *Documents sur Royan et la tour de Cordouan* (1799-1803), par M. Gustave Labat : correspondance entre l'ingénieur Teulère, le ministre de la marine, les entrepreneurs Dusser, Burguet ; devis des travaux, visite des balises de Soulac, Saint-Palais, Terre-Nègre, La Coubre, etc ; 2^o *Chartes d'Agen* (51) se rapportant au règne de Philippe de Valois (1328-1350), par M. G. Tholin ; 3^o *Livre des bourgeois de Bordeaux* (XVIII^e siècle) ; liste alphabétique des bourgeois au XVIII^e siècle faisant suite à celle publiée précédemment par notre confrère M. Dast Le Vacher de Boisville. Notons aussi deux pièces communiquées par M. Emile Maufras : Lettre de M. de La Porte au ministre de la marine sur la navigation de la Garonne et de la Gironde empêchée par une épave (1774), et (20 avril 1758) le récit d'un combat soutenu en Gironde par un navire bordelais contre une flotte anglaise.

Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, tome XXVII. Paris, Picard ; Saintes, Mortreuil, 1898, in-8°. 559 pages.

Ce volume contient toutes les pièces que M. Georges Musset a pu réunir pour former une espèce de cartulaire de l'abbaye de La Grâce-Dieu en Aunis. Voir plus haut, page 3.

—
ARNOULD (Louis), ancien boursier d'agrégation de la faculté des lettres de Paris, chargé du cours de littérature française à l'université de Poitiers. *Racan (1589-1670). Histoire anecdotique et critique de sa vie et de ses œuvres*. Thèse présentée à la faculté des lettres de Paris pour le doctorat ès-lettres. Paris, Armand Colin, 1898, grand in-8°, xxxvi-772 pages. Prix : 12 francs.

Huit ans de travail, des fouilles dans tous les coins de la Touraine et de l'Anjou, et dans tous les livres des trois derniers siècles, des recherches aux archives et à la bibliothèque nationale, dans tout ce qui, de près ou de loin, touche à Racan, ont produit ce gros volume où l'auteur a tout mis et après lequel il n'y a plus rien à dire. Nous avons déjà parlé de l'ouvrage (XVIII, 311), surtout au point de vue local. On sait qu'une branche de la famille de Bueil, celle de Sancerre en Berry, a possédé le comté de Marans, où le capitaine Vaugour s'était fait détester, et la baronnie de l'île de Ré. Voir *La baronnie de l'île de Ré*, par M. Phelippot (XVII, 436). Mais nous devons appeler l'attention sur ce volume très complet où des tables diverses, un index bibliographique, des sommaires abondants permettent de se retrouver facilement. Des pièces justificatives en nombre, la bibliographie et l'iconographie du sujet, un lexique de la langue, des vues photographiques des divers châteaux, portrait, autographes, et à chaque page des notes, tout cela est décourageant pour les faiseurs de monographies. Il est désormais impossible d'écrire quelques lignes sur l'époque de Racan sans ouvrir le livre de M. Arnould.

—
Association amicale des anciens élèves de l'école Fénelon. Troisième assemblée générale (13 octobre 1897). La Rochelle, imp. Noël Texier, 1898, in-8°, 43 pages.

Allocution de M. l'abbé, Jeandeau, à la messe de *Requiem* ; Rapports du secrétaire, M. Albert Joyeux, avoué à La Rochelle, du trésorier, M. Adrien Foucault, notaire à La Rochelle ; Toasts de M. l'abbé Paul du Vauroux, président ; de M. l'abbé Tenaud, de MM. Alfred Nadeau, Kempf, Marcel Guérin, Jourdan, vicaire général ; discours de M^{re} Bonnefoy ; enfin nécrologie : Raphaël Bourat, né à Ciré en 1860, mort à Saintes en 1896, contrôleur des contributions directes, et Félix Monnet, né à Saint-Savinien en 1870, mort au même lieu, pharmacien de 1^{re} classe, le 31 mars 1897.

—
AUDIAT [président honoraire à la cour de Nancy]. *Discours prononcé le 18 janvier 1898 sur la tombe de M. le comte de*

Charren, membre honoraire de l'académie de Stanislas. Nancy, imp. Berger-Levrault. 1898, in-8°, 14 pages. (Extrait des *Mémoires de l'académie de Stanislas*, 1897.)

AUDIAT (Gabriel), professeur de rhétorique au collège Stanislas. *Statues et statuettes. Le poète André Lemoyne*. Paris, bureaux de la *Quinzaine*, 145, rue Vaneau, 1898, in-8°, 31 pages. (Extrait de la *Quinzaine* du 15 mars 1898.)

BARBAUD (Raymond), architecte. *Notice archéologique sur l'église abbatiale de Notre-Dame de Chastres, près Cognac*. Paris, Gastinger ; Angoulême, Coquemard ; 1898, grand in-8°, 48 pages, avec une planche en héliogravure et 8 planches hors texte, et plans et dessins dans le texte. Prix : 3 fr. 50.

Ce fascicule, consacré à l'abbaye de Chastres, est le premier d'une série que formera *La Charente monumentale*. La *Statistique monumentale* de l'abbé Michon est devenue rare ; elle était trop inexacte et a beaucoup vieilli. On la reprend sur un nouveau plan, plus vaste, plus sérieux, plus étudié, et avec toutes les ressources modernes de science et de procédés graphiques. Chaque monument aura sa notice particulière, dont le prix très modéré permettra à l'archéologue, à l'artiste, au savant, à l'amateur, de former un album vraiment important et d'avoir pour quelques francs le monument qui l'intéresse le plus. Chastres ouvre la série, cette abbatiale, véritable bijou, que l'auteur a représentée sous toutes ses faces présentes, anciennes et futures. L'histoire tient peu de place dans ce fascicule. Où il n'y a rien, l'historien perd ses droits. Où sont les archives du monastère ? Les huguenots ont passé par là et les patriotes de 1792. P.-B. Barraud a réuni tout ce qu'il a pu découvrir de faits dans une brochure (1870) que la *Bibliographie* a eu tort de ne pas mentionner. C'est aux chercheurs à trouver davantage. M. Barbaud lui a donné tout ce qu'il pouvait, et son travail est d'un bon augure pour la suite. Les éditeurs annoncent successivement l'église abbatiale de Puypéroux, le château de La Rochefoucauld, « la perle de la Charente, » et les vieilles maisons de Cognac, avec son château de François I^{er}, etc. Nous espérons bien que tous les amateurs montreront leur bonne volonté et acquerront ces très luxueux et très artistiques albums.

BARAVEAU (René), juge suppléant à Epernay. *De l'influence de la chose jugée sur l'action publique*. Thèse pour le doctorat, soutenue, le mardi 22 novembre 1898, devant la faculté de droit de Paris. Paris, A. Pedone, 1898, in-8°, 138 pages ; imp. nouvelle Noël Texier, La Rochelle.

BELABRE (L. de). *A complete description of the Island of grand*

Canary and of the town of Las Palmas, with much useful information. A map and numerous original sketches, by a foreign official in the Island. Sens, imp. L. Goret, 1896, in-2, 196 p.; 2 shellings.

Cet agréable volume, remarquablement imprimé et illustré, fait partie de la collection bien connue des guides *Miriam*. L'auteur, consul dans la grande Canarie, M. L. de Belabre, l'a dédié à l'ancien ambassadeur d'Espagne en France, M. Léon y Castillo. Après une courte histoire de la conquête des Canaries sur les aborigènes Guanches, il étudie successivement l'île au point de vue géographique (le port et la ville, p. 40-47), militaire (l'arsenal maritime, p. 50), religieux (p. 55, 62, 71, 112, 119-121), commercial (p. 64), communal et hospitalier (p. 80-89). Il n'oublie rien de ce qui peut intéresser et piquer la curiosité : de là des détails curieux sur les ermitages (p. 103-112), les vieilles maisons de Las Palmas (p. 116-119), les fortifications (p. 124), et surtout les mœurs et les coutumes. Les veilleurs de nuit (*serenos*), les enterrements, le carnaval, le costume populaire, les combats de coqs, les fêtes et les réjouissances publiques, les processions sont l'objet de remarques topiques. Comme il convient à un consul en pays anglais, l'auteur n'oublie pas de compléter son opuscule par des renseignements pratiques de la plus grande utilité sur les hôtels, les médecins, le climat, les eaux minérales, les monnaies, poids et mesures, les distances, les moyens de locomotion, les lignes de transports, les banques, postes et télégraphes, et enfin les consulats.

De jolies gravures délassent le lecteur et une bonne carte lui rend les recherches faciles. Souhaitons que la collection *Miriam* s'enrichisse de beaucoup de guides de cette valeur. L.

BÉRAUD (Edmond), ancien rédacteur de la *Gazette de France* [et du *Moniteur de la Saintonge*]. *Le dernier des La Rochejaquelein*, avec une préface de Charette et le portrait du marquis de La Rochejaquelein. Poitiers, Oudin, 1898, in-8°, iv-31 p. Prix : 1 franc.

L'avant-propos explique les relations d'intimité qui existaient entre le héros et l'auteur du livre, d'où cette brochure. Elle commence par un chapitre où sont expliquées les origines de cette illustre famille. Le nom de La Rochejaquelein vient d'une seigneurie située dans la paroisse de Voultegon, près de Bressuire, en Bas-Poitou. A la mort de Catherine de Vernon, dame de La Rochejaquelein, et de Jacques Lemastin, son époux, la succession échut à Renée Lemastin qui porta en dot La Rochejaquelein à Guy du Vergier, seigneur dudit lieu, d'où sont sortis les du Vergier de La Rochejaquelein. Le nom a été dignement porté aux croisades, et les guerres de la Vendée lui ont donné tout son éclat. Le généralissime de la Vendée à 22 ans, Henri de La Rochejaquelein, avait deux frères, Louis et Auguste, et quatre sœurs. Louis fut tué à la bataille des Mathes le 3 juin

1815, laissant deux fils, six filles et une veuve, Marie de Donnissan, veuve de Lescure, auteur des *Mémoires*. C'est du second de ces fils, Henri de La Rochejaquelein, que naquit à Chartres, le 27 mars 1833, le dernier des La Rochejaquelein, le marquis Julien, député de Bressuire, mort à 64 ans, le 1^{er} août 1897. M. Edmond Béraud a raconté la vie du député royaliste avec amour. Grand propriétaire terrien, le marquis Julien de La Rochejaquelein semait les bienfaits autour de lui. Le revenu de ses trois mille hectares de terres, dans l'arrondissement de Bressuire, y restait tout entier. Il s'occupait peu de la question sociale, mais il la résolvait à sa manière, en procurant du travail aux employés, journaliers, ouvriers, en secourant les misères. Elu député des Deux-Sèvres en 1871 par 45.000 voix, il fut réélu en 1876, 1877, 1889 et 1893 et défendit constamment le principe monarchique. C'était un noble cœur et l'auteur l'a montré. Un chapitre raconte avec émotion l'inauguration (26 septembre 1895) de la statue d'Henri de La Rochejaquelein à Saint-Aubin de Baubigné, et un dernier, la mort et les obsèques.

—
BLANCHET (L'abbé). *Le clergé charentais pendant la révolution*. Angoulême, 1898. Voir plus haut, page 21.

—
BONHOMME (Frédéric). *L'Albigeoise*, drame en 5 actes et 6 tableaux, en vers. Cahors, imp. Coueslant, et Saint-Palais de Phiolin, chez l'auteur : 1898, in-18, 85 pages. Prix : 2 fr. 75.

Episode de la guerre des Albigeois et longue déclamation contre le pape et l'église. Une jeune fille, catholique, dans une famille albigeoise, discute avec sa mère et son frère, avec son fiancé. Les autres font de même. Un moine parle à la senora de ses « grands yeux de gazelle ; » le baron Pierre lui crie :

Ah! capucin, bourreau sournois, lâche vipère,
Tu sais l'instruction d'Innocent, le saint père.

Un pasteur protestant fait une homélie :

Grands martyrs, vous voilà ceints de la citronnelle...

Bérangère, enragée papiste, dont on a tué le fiancé, boit du poison en demandant pardon à Dieu :

Il sait qu'elle est l'inten—sité de mon tourment...
Ce breuvage pourra terminer mon émoi.
Du courage, il en faut ; de l'au-delà ma mère,
Du pays du repos où Dieu nous énumère,
Me fait un signe.

Voici comment s'exprime un des chefs catholiques, cruel et cupide; cette citation donnera une idée des sentiments et du ton des personnages, et aussi des vers de l'auteur :

Grâce à vous, grâce à cet—te foi qui vous inspire,
J'aurais bientôt, je crois, ce séjour pour empire.

Livrez-nous les Lavour, noble senorita,
Parmi vos saints croisés se trouve *de Costa*,
Et le légat recon—naissant de vos mérites,
Accomplira tout ce — qu'il faut selon les rites.
Je suis toujours discret, mais vrai la sœur d'Odon
Ferait bien mon affaire. Aussi comme pardon
Pour avoir été d'un — bandit la fiancée,
Pour expier du moins ce péché de pensée,
Le légat lui dira : « Sœur, fille de bandits,
Pas de place pour vous au divin paradis,
Si vous n'épousez pas en sainte basilique
D'Armagnac le croisé, le pieux catholique. »
Elle est obéissante, et j'aurais l'air marri
De ses malheurs, et je — deviendrai son mari.
..... Quant à moi, la veille de l'assaut,
Je vous avertirai par quelqu'un de point sot.....

On admirera assurément l'élégance de ce style, quoique cette manière de césure, fort usitée jadis, soit un peu démodée ; et cette large flétrissure des crimes des papes réjouira certainement les huguenots, mais pendant cinq actes ces dissertations théologiques sont un peu longues. J'aimerais mieux autre chose.

—
BONNEFOY (Monseigneur), évêque de La Rochelle. *Le sacerdoce*, sermon prononcé dans la cathédrale de La Rochelle, le 13 novembre 1898, pour l'œuvre des séminaires. La Rochelle, A. Foucher, 1898. Prix : 60 centimes, au profit de l'œuvre.

—
BREMOND D'ARS (Le comte Anatole de). *Questions historiques. Les vieux papiers d'une vieille maison à Quimperlé, 1575-1875*. Vannes, imp. Lafolye, 1898, in-8°. Extrait de la *Revue de Bretagne, Vendée et d'Anjou* de novembre 1898.

Quelle utilité peuvent bien avoir ces tas de vieux papiers accumulés souvent pendant des générations dans les greniers où les souris ont eu le bon esprit de les respecter : ces baux de ferme, ces reçus divers, ces contrats qui ont vécu un jour ? Demandez-le à un chercheur. Demandez-le à M. le comte Anatole de Bremond d'Ars. C'est avec des bribes de correspondance, avec des quittances, avec des sommations d'huissiers, des plaidoiries d'avocats, un affreux grimoire de procédure, qu'il est parvenu d'abord à retrouver les titres d'une propriété litigieuse, et surtout à faire revivre plusieurs générations de propriétaires qu'on surprend dans le terre à terre d'une vie monotone en province. C'est là qu'on voit les mœurs simples de ces familles, qu'on suit leurs vicissitudes, l'élévation et la décadence. Il faut avoir un vif sentiment de l'histoire et une philosophie profonde pour ramener à la vie ces mêmes personnages et tirer de leur existence une foule de traits de mœurs qui, sous la plume d'un habile écrivain, ont la saveur d'un petit roman intime.

[BRION (A.-L.)] NOËL NOIRBA. *La Saintaise*, paroles de Noël Noirba, musique de Chantreux, quatre couplets, chantés par M^{me} Ed. Bezombes, au concert de l'*Avenir de Saint-Eutrope*, le 10 décembre 1898, in-4°, 4 pages. Prix : 20 centimes.

— *La scabieuse* : Paroles et musique de Noël Noirba. *Idem*.

BRUTAILS (Jean-Auguste), archiviste de la Gironde, juge au tribunal supérieur d'Andorre. *Cartulaire de l'église collégiale de Saint-Seurin de Bordeaux*, publié avec une introduction et des tables. Bordeaux, impr. G. Gounouilhou, 1897, in-8°, cxvi-444 pages.

L'académie nationale des sciences, belles lettres et arts de Bordeaux a décidé la publication du cartulaire de Saint-Seurin et l'a confiée à M. Brutails, idée doublement heureuse. Nous avons une introduction de 116 pages, remarquable au point de vue historique, économique, judiciaire, où sont traitées des questions fort ardues et qui ont leur attrait d'actualité. Les pièces nous révèlent et des faits et des noms saintongeais. Le 10 janvier 1241 (n. s.), Elie, évêque de Saintes, atteste que le prieur de Barbezieux a reconnu devoir cinq sous de monnaie poitevine au chapitre de Saint-Seurin de Bordeaux pour l'église de Saint-Seurin près Barbezieux, en présence de l'archiprêtre d'Arvert, de l'abbé de Saint-Jean d'Angély, l'abbé d'Aubeterre, etc., p. 149; l'engagement (18 octobre 1264) pris par Eyraud, prieur de Barbezieux, de payer dix sous tournois pour son église de Saint-Seurin de Barbezieux, p. 280; un diplôme du 11 juillet 814 de Louis le Pieux donne au monastère de Saint-Seurin de Bordeaux Meschers, « villam que vocatur Miscariam, in pago Sanctonico, super fluvium Caronnam sitam, » page 8; deux bulles d'Innocent IV (1247) sont adressées au doyen de Saintes, qui n'est pas nommé. Parmi les évêques de Saintes, outre Elie cité plus haut, on trouve Aymard en 1176, Guillaume en 1135, Henri, témoin en 1201. Parmi les doyens de Saint-Seurin, notons Jean-Jacques Dusault (1590), mort le 25 mai 1623, évêque de Dax, qui résigna le doyenné en faveur de son neveu, Philibert Dusault, comme lui évêque de Dax.

Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. Revue de la Saintonge et de l'Aunis, tome XVIII. Paris, Picard; Saintes, Mortreuil, 1898, in-8°.

Chant du barde, avec accompagnement de harpe gauloise. Paroles de M. P. Corneille, musique de M. L. Giraudias. Niort, imp. nouvelle de L. Clouzot (1898), in-12, 8 pages.

Tiré de la tragédie d'*Erinna* de M. Corneille. Nous avons dit le succès de ces strophes quand le compositeur, M. Louis Giraudias, les a chantées lui-même sur l'instrument fabriqué par M. Tol-

becque, à la mémorable représentation du 11 septembre, à La Mothe-Saint-Héraye. Voir *Revue*, XVIII, p. 381.

CHAUVET (G.) et EMILE RIVIÈRE. *Station quaternaire de La Micoque (Dordogne)*. Paris, au secrétariat de l'association, 1897, in-8°, 11 pages, 1 planche. (Extrait de l'*Association française pour l'avancement des sciences... congrès de Saint-Etienne, 1897.*)

CHÉROT (Henri), S. J. *Bourdaloue inconnu. Prédication. Correspondance. Lettre inédite au grand Condé. Eloge funèbre de Henri II de Bourbon-Condé. Oraison funèbre du grand Condé*. Paris, Retaux, 1898, in-8°, 164 pages avec héliogravure et pièces justificatives. Prix : 2 francs.

— *Bourdaloue, sa correspondance et ses correspondants*. Paris, Retaux, 1898, in-8°, 250 pages avec fac-simile d'autographes.

Parmi les correspondants de Bourdaloue figurent Armand de Béthune, duc de Charost ; le maréchal de Gramont ; Le Peletier, contrôleur général des finances ; le grand Condé, Boileau, M^{me} de Maintenon, le maréchal de Bellefonds, l'avocat général Chrétien-François de Lamoignon, Phélypeaux de Pontchartrain, ministre d'état ; le maréchal de Noailles, la comtesse de Mursay, le poète Santeul, M^{me} de Caumartin, le collectionneur Gaignières, etc.

Si célèbre qu'on soit, on est toujours un peu inconnu. Est-ce que dans la vie, dans les récits, il n'y a pas quelque point caché, quelque page inédite, quelque lettre qui s'est perdue ? C'est la tâche des chercheurs de trouver un acte ignoré, un ouvrage mal édité, une pièce importante, un passage révélateur. Et voilà que Bourdaloue a son tour. Le R. P. Henri Chérot a à peine terminé ses études sur l'éducation des trois Condé, le grand Condé, son fils et son petit-fils, très curieux chapitre d'histoire pédagogique au XVII^e siècle, et ce non moins intéressant traité de l'instruction populaire dans *Saint Pierre Fourier de Mattaincourt*, qu'il entreprend Bourdaloue. Dans deux brochures qui sont presque des livres, l'habile chercheur a mis au jour une foule de détails qui sont le commencement d'un ouvrage complet et définitif sur le célèbre prédicateur. Le P. Chérot ne se contente pas de publier la correspondance inédite de son illustre confrère. Chaque lettre est mise en son plein jour par une notice sur les personnes citées et les circonstances ; système heureux qui fait de chaque missive un chapitre de biographie, qui la place dans son milieu et qui intéresse vivement le lecteur ; il sait tout ce qu'il faut savoir pour comprendre chaque phrase, les allusions, les sous-entendus. Et cette conversation dont on n'entend qu'un interlocuteur devient ainsi commune, générale.

Vous y croiriez être vous-même.

Ce qu'il faut savoir de l'époque, de l'entourage, de ces mille riens de l'histoire, est prodigieux ; rien n'échappe à la sagacité de l'auteur. Je renvoie par exemple, parce qu'elles nous touchent de plus près, aux lettres de Philippe Le Valois, marquis de Vilette et de Mursay, baron de Mauzé (1), cousin de M^{me} de Maintenon, adressées à Chrétien-François de Lamoignon, avocat général au parlement de Paris, ou celle de Bourdaloue à la comtesse de Mursay, Marie-Louise Le Moyne. Nous voilà en plein dans la famille Aubigné-Vilette ; nous assistons aux préliminaires du mariage du jeune Philippe Le Valois, dit le comte de Mursay, d'abord destiné à M^{lle} de Puy-Montbrun, « la belle mademoiselle de Villefranche, » puis uni à la petite-nièce du célèbre P. Le Moyne, le jésuite auteur de *Saint Louis*, « laide, sottie et dévote à merveille, » dit Saint-Simon, qui détestait ce qui touchait à M^{me} de Maintenon.

Ah ! si quelqu'un dans de vieux papiers de famille, dans des recueils de sermons, — il en existe dans plusieurs couvents, dans plusieurs familles ayant eu des relations avec Bourdaloue — trouvait quelques panégyriques, quelques lettres du célèbre orateur, comme le P. Chérot serait heureux, et comme il saurait les commenter, les annoter, les éditer enfin d'une manière digne de lui ! Il songe en effet à une édition critique et historique de Bourdaloue ; il est fort capable de mener à bien cette rude besogne. Aidons-lui à rendre ce service aux lettres et à l'histoire.

—

CLAUDIN (A.), lauréat de l'institut. *Les origines et les débuts de l'imprimerie à Poitiers. Nouvelles recherches.* Paris, A. Claudin, 1898, in-8°, 24 pages.

Ces bonheurs-là n'arrivent qu'à ceux qui les méritent. M. Claudin a trouvé deux nouvelles impressions poitevines qui étaient signalées, mais incomplètement, et qu'il a eu le plaisir de voir, de toucher, d'apprécier et de photographier. Mais il a aussi trouvé autre chose : un contradicteur pour sa conclusion en faveur du créateur de la typographie poitevine, Bertrand de Brosse. (Voir *Revue*, XVIII, 97.) M. Claudin combat la brochure de M. Bourloton, qui en tient pour Jean de Couzay, et maintient sa première thèse, Bertrand de Brosse. Après avoir lu ces disputes, cette querelle sur un point assez peu important, on se demande si vraiment on ne pourrait pas discuter sans aigreur, sans personnalité. M. Bourloton a pris à partie avec quelque vivacité un savant parisien qui a fort travaillé, fait des voyages, dépensé beaucoup, et dont la science considérable n'a pas été sans apporter des lumières sur nos régions typographiques. M. Clau-

(1) Une remarque. Le P. Chérot écrit *Le Valois*, comme la plupart des écrivains ; d'autres écrivent *de Valois*. La signature du marquis de Vilette est *de Valois*. Après tout, ces gentils hommes bien souvent ne savent pas l'orthographe de leur nom. Ils mettent Murçay, Mursai et Murcé. Choisissez.

din, blessé, froissé, irrité de quelques contradictions présentées assez irrévérencieusement, riposte par de gros mots, impudence, outrecuidance, calomnies, et des personnalités regrettables. Laissons ces violences de langage à la presse politique ; c'est déjà trop.

CLERCQ (Jules DE), consul général de France à Gènes. *Guide pratique des consulats*, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères. Paris, A. Pedone; La Rochelle, imp. nouvelle Noël Texier, 1898, in-8°, 2 volumes.

CLOUZOT (Henri). *Notes pour servir à l'histoire de l'ancien théâtre en Poitou. La poésie dramatique en Poitou au XVII^e siècle*. Niort, L. Clouzot, 1898, in-8°, 35 pages. (Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*.)

Les origines sont à la mode pour l'imprimerie, pour la langue, pour le théâtre ; et l'on fait bien de chercher à suivre le développement d'un art ou d'une littérature. Mais ce que l'on sait le mieux, ce n'est pas le commencement. Que de peines à trouver quelques noms, quelques œuvres ! M. Henri Clouzot s'est occupé du théâtre en Poitou, et il a fait plusieurs heureuses découvertes. Ce chapitre sur les auteurs dramatiques du XVII^e siècle nous révèle quelques auteurs à peine mentionnés par des livres spéciaux et dont les œuvres sont rares, si rares qu'elles existent à peine. Par exemple, *Luciane ou la crédulité blâmable. Tragi-comédie pastorale dédiée à M. de Villemontée*, intendant de Poitou, Aunis et Saintonge, puis évêque de Saint-Malo, « par le sieur de Benesin, » dont M. Clouzot n'a pu découvrir la personnalité. Il en est de plus connu, le cardinal de Richelieu, un poitevin, qu'il faut mentionner, mais que l'auteur écarte : *Mirame* ne pouvant entrer dans le *Théâtre en Poitou*. Tous les genres dramatiques ont été cultivés : une tragédie religieuse, *Sainte Ursule* (1655), par Yvernus, et la comédie patoise *La Mizaille à Tauny* (1650), de l'apothicaire de Saint-Maixent, Jean Drouhet; *Lucrèce romain*, tragédie, et *L'avocat dupé*, comédie historique (1637), et même *La suite et le mariage du Cid* (1637), par Urbain Chéreau, de Loudun. Les nombreuses citations que fait M. Clouzot nous mettent à même d'apprécier le style de ces pièces et de voir à quelle énorme distance nous sommes de Corneille, malgré les dates.

Compte rendu des travaux du congrès-concours mutualiste tenu à Saintes du 22 au 25 avril 1897, sous la présidence de M. Justin Laurent, président de la société de secours mutuels « Les travailleurs réunis » de Saintes, officier de l'instruction publique. Saintes, imp. Orliaguet, 1898, in-8°, 211 pages.

Important document à consulter pour l'histoire des questions économiques. Nous y voyons un mémoire de notre confrère M.

Barraud, président de la société de secours mutuels, l'*Union fraternelle de Boutiers-Saint-Trojan*.

CORNEILLE (Pierre). *Théâtre populaire poitevin. III. Erinna, prêtresse d'Ilésus*, tragédie en 3 actes et en vers, représentée sur la scène du Parc, à La Mothe-Saint-Héraye, le 11 septembre 1898. Niort, bureaux du *Mercur poitevin*, 1898, in-18.

La pièce, dédiée « à M^{lle} Eugénie Cheminant, » — qui a admirablement joué le rôle difficile d'Erinna — « en témoignage de ma sincère amitié et de ma profonde reconnaissance, » dit l'auteur, a eu un succès complet à la représentation et en obtient un non moins vif à la lecture. Nous en avons déjà parlé. (Voir XVIII, p. 388.) Constatons les éloges qu'elle a reçus de toute la presse. Mais notre rôle ici est de critiquer. Signalons donc quelques lapsus que l'auteur, pressé par le temps et dans le feu de l'improvisation, aurait certainement évités :

Avant que dans l'éther n'apparaisse l'Urus.

Avant ne prend pas de négation, comme le prouve cet autre vers de l'auteur :

Avant que dans la nuit s'allument les étoiles...

Est-ce la mesure qui a supprimé l'e dans *Pontife* ?

Soumise à l'ordre que — le Pontif nous donna.

Il y a bien aussi de ces licences exagérées à la césure, licences que se permet la nouvelle école :

Faisant lui-même ses — sacrifices humains.

Peuple l'immensité — vide de l'atmosphère

Et donne au mouvement — éternel de la sphère.

M. Corneille a assez de talent pour éviter ces fautes qui ont l'air d'être voulues. Nous aimons à saluer en lui un vrai poète, qui a le sentiment de l'art, qui sait fort bien exprimer de nobles pensées, et qui nous a déjà donné des preuves qu'il peut encore voler plus haut. *Ad altiora*, ce doit être sa devise, surtout quand on s'appelle Corneille.

COUDREAU (Henri). *Voyage au Xingù* (30 mai 1896, 26 octobre 1896). Ouvrage illustré de 68 vignettes et d'une carte de la rivière de Xingù. Paris, Lahure, 11 janvier 1897, in-4°, II-235 pages.

Cours supérieur d'instruction religieuse. Fête en l'honneur de Jeanne d'Arc, célébrée sous la présidence de M. l'abbé G. Frémont, chanoine de Poitiers, 30 juin 1898. La Rochelle, imp. Noël Texier, 1898, in-8°, 76 pages.

C'est une œuvre bien utile que celle du cours supérieur d'instruction religieuse des jeunes filles. De la sortie de pension au mariage il y a quelques années le plus souvent occupées de

futilités et qui pourraient être mieux employées à compléter, à fortifier l'éducation, à conserver la bonne habitude du travail intellectuel. Cette œuvre devait naître à La Rochelle, la ville qui s'est toujours distinguée par son goût heureux pour les choses de l'intelligence. Elle fut fondée par l'abbé Chartier, grand vicaire de Landriot, et fut dirigée successivement par Cortet, mort dernièrement évêque de Troyes, par M^{re} Petit, archevêque de Besançon; par M. Knell; elle a été magnifiquement développée par notre confrère, M. le chanoine Paul du Vauroux. Tous les quinze jours une soixantaine de jeunes filles se réunissent, auxquelles se joignent quelques dames. Il y a une conférence; les plus zélées prennent des notes et font une rédaction.

Cette année l'institution a célébré sa fête patronale le 30 juin. On en a heureusement imprimé le compte rendu dans une élégante brochure que déparent trop de fautes typographiques: Messe dans la chapelle du Carmel avec chants et musique, et une remarquable allocution de M. l'abbé Knell sur l'enfance de Jeanne d'Arc à Domrémy; discours de M. l'abbé Frémont, dont l'analyse et quelques citations font regretter le texte complet; un rapport peu banal du directeur de l'œuvre qui distribue éloges, conseils, délicate appréciation, et dont il faut hautement louer le zèle; enfin, quatre morceaux dus aux élèves du cours, qui indiquent de sérieuses études et de réelles connaissances en littérature et en histoire: *D'une béate vision qu'eut jadis madame sainte Geneviève*, essai de pastiche qui a son mérite; une causerie d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans; une lettre de M^{me} de Sévigné et une leçon d'histoire de madame Royale, tout cela relatif à Jeanne d'Arc: devoirs d'élèves sans doute, mais je sais plus d'un bachelier qui serait triomphant s'il en pouvait faire autant.

D'ARMAILHACQ (Pierre). *Johannes Joergensen. Le néant et la vie*, traduit par Pierre d'Armailhacq. Paris, librairie académique Perrin, 1898, in-12, xxii-58 pages.

M. Pierre d'Armailhacq, un saintongeais qui nous a quittés depuis longtemps, a voulu nous faire connaître un auteur danois; la littérature scandinave est de mode, et l'on ne nous reprochera pas d'ignorer les écrivains étrangers. C'est Johannes Joergensen, né en 1866 à Swendborg. Une préface courte, mais bien remplie, jette un coup d'œil rapide sur l'état actuel de la littérature danoise et sur la vie de l'auteur. On y sent un homme bien au courant, et son court article nous en apprend beaucoup plus que des volumes. Et pour nous donner une idée de son personnage, il nous traduit un de ses petits traités qui ont fait le plus de bruit et obtenu le plus vif succès. Joergensen y raconte comment, ayant complètement perdu toute croyance religieuse, par excès de science il est revenu à la foi et comment le darwinisme poussé jusqu'à ses extrêmes conséquences l'avait rendu chrétien. En lisant ce petit traité, il semble entendre M. Coppée, dans la *Bonne souffrance*. L'un a été ramené à Dieu par la

douleur matérielle, et l'autre par l'angoisse intellectuelle et le dégoût des systèmes scientifiques.

DÉROULÈDE (Paul). *La plus belle fille du monde*, conte dialogué en vers libres, 2^e édition. Paris, C. Lévy, 8 janvier 1898; in-32, 85 pages. Prix : 1 fr. Représenté pour la première fois, à la Comédie française, le 24 décembre 1897.

DESSENDIER (E.-V.). *Annuaire du clergé de La Rochelle* (3^e édition). Les principaux libraires et dans les principales gares de l'Orléans et de l'Etat, 1898, in-16, 96 pages ; prix : 30 cent.

D'ESTRÉE (Paul). *Un autre abbé Prévost*. Paris, Techener, 1897, in-8°, 31 pages.

Aucun livre généalogique ou héraldique n'est plus connu que le *Dictionnaire de la noblesse* (12 volumes in-4° avec les 3 volumes supplémentaires de Badier); rien n'est plus inconnu que l'auteur; c'était un écrivain fécond, comme Prévost qui a produit près de deux cents ouvrages dont un seul est célèbre, *Manon Lescaut*. Comme Prévost, jésuite et bénédictin, il était capucin, et les écrivains qui ont parlé de lui ne l'ont pas deviné sous son nom de père Athanase. Mais rien n'échappe à l'œil vigilant et à la sagacité pénétrante de M. Paul d'Estrée; dans le père Athanase, d'Avranches, capucin du couvent d'Evreux, il a reconnu Aubert qui avait pris le nom de La Chenaye, auquel il avait ajouté ensuite Desbois (comme le nommé *Cheval* qui, pour se donner un air nobiliaire, se disait *des Prez*); quoique prêtre, il s'était marié (1742) en face de l'église avec une fille de bonne maison, M^{lle} Piquenot de La Croix, qu'il avait trompée, et dont il eut trois enfants. Aubert est poursuivi, mis en prison, s'enfuit en Hollande, etc. C'est le récit fort attachant des aventures de cet écrivain, aussi fécond que besogneux, et de sa femme que nous fait M. Paul d'Estrée d'après des documents inédits.

— *Les tribulations d'un académicien* (d'après des documents inédits). *Les procès de Nicolas Mahudel*. (Extrait de la *Correspondance historique et archéologique* année 1898.) Paris, Champion, 1897, in-8°, 12 pages.

Nicolas Mahudel a dessiné et décrit, t. III, p. 235, des *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles lettres en 1715*, l'arc de triomphe de Saintes. Artezet de La Sauvagère, *Recueil d'antiquités dans les Gaules*, p. 56, a vivement critiqué son travail, prétendant qu'il n'avait jamais vu le monument ni même la planche qu'en avait gravée avant lui Blondel. Parmi les reproches qu'il lui adresse, il faut noter ceux-ci : Mahudel a dit que ce n'était pas un arc de triomphe « et que c'est en vain que les habitants de Saintes cherchent dans leur voisinage et sur les bords de la Charente les vestiges de cet autel qui indiquait la religion de leurs ancêtres. La Sauvagère avait tort en

cela, et bien plus tort de figurer sur son plan et un « autel antique détruit » et « un temple d'Auguste détruit. » Or, ce Nicolas Mahudel, détracteur de l'arc de Germanicus, a attiré l'attention d'un habile chercheur qui, mis sur la piste, a retrouvé toute la vie et l'histoire entière du personnage; on en savait peu de chose, sinon qu'il avait été forcé de sortir de l'académie dès que son titre de bigame fut connu. A l'aide des papiers de la Bastille où il fait de si heureuses trouvailles, M. Paul d'Estrée a raconté les suites d'une première faute qui amenèrent le savant à « vendre sa plume, sa conscience et son âme aux adversaires de la France. » Il ne nous dit pas si les intellectuels de l'époque passionnèrent les esprits en France et émurent l'Europe en faveur du traître.

Petit-fils de médecin et fils d'avocat, appartenant à une bonne famille de Langres, Nicolas Mahudel, après de brillantes études de droit, renonça au barreau pour se livrer à la médecine. Déplaisir du père. Pour ne point demander une nouvelle pension, le fils résolut de se suffire à lui-même. Il entra comme précepteur chez le marquis de Reauville, président à la cour des comptes à Aix, et put continuer ses études. C'est l'histoire de beaucoup de jeunes gens; c'est aussi l'histoire d'un certain nombre, ce qui suit. Dans la maison était comme femme de chambre une jeune femme de 27 ans, Olympe Perrot; lui en avait 29. Ils se plurent; vous devinez ce qu'il advint. Olympe exigea le mariage, et un prêtre complaisant, passant par-dessus toutes les règles, unit les jeunes gens dans la chambre même de l'accouchée (1705). Le malheureux avait le boulet aux pieds. Les demandes d'argent arrivaient chaque jour. L'épouse clandestine était insatiable; il y avait du reste trois enfants. De là des aventures qui firent le supplice du malheureux. Elle proposa même et lui fit accepter pardevant notaire une déclaration où elle se désistait de toutes ses prétentions sur l'intéressé, pour favoriser une nouvelle union avec M^{lle} Hurlot, moyennant 600 livres. Mais la misérable ne cessa pas de le faire chanter, et sa vie fut un supplice: il fallait cacher tout au public et à sa seconde épouse. On lira la suite dans la brochure de M. d'Estrée. Elle est bien suggestive et elle est narrée avec esprit. Les documents abondent; on y remarquera les correspondances envoyées à l'étranger par Mahudel. Mais Mahudel n'était qu'un docte numismate; il ne portait pas l'uniforme français et ses rapports ne contenaient que des nouvelles et des médisances.

D. (Edmond). *Congrès archéologique de Morlaix et de Brest. Année 1896.* La Rochelle, imprimerie nouvelle Noël Texier [1896], in-18, 31 pages.

C'est le compte rendu, avant le rapport officiel qui subit toujours d'assez longs retards, d'une session de la société française d'archéologie tenue dans un coin de la France particulièrement intéressant. L'auteur, fidèle congressiste et fervent archéolo-

gue, a beaucoup vu, et il compare beaucoup ; il voit tout et recueille tout, rapidement ; impressions de savant et de paysagiste, monuments et sites, les pierres mégalithiques et la mer, il note tout ; c'est un beau petit voyage qu'on fait en sa compagnie. Il n'y manque pas non plus la pointe humoristique :

Ah ! songez bien que j'ai pour les mots de *Travers*
L'oreille délicate en prose comme en vers.

DURET (Léon). *Souvenirs poétiques*. Saint-Jean d'Angély, imprimerie Robert, 1886, in-12, 382 pages.

Ce volume porte la date de 1886 ; il paraît en 1898. L'auteur l'avait sans doute oublié, et ce ne fut pas sa seule distraction ; il avait sans doute aussi oublié qu'il mourrait, ayant depuis 87 ans pris l'habitude de vivre et de se préparer à la mort. Il est décédé le 10 mai 1896. (Voir *Revue*, XVI, 250.) Ses amis se sont souvenus ; ils ont pieusement recueilli ces feuilles de l'aimable et doux vieillard, qui toute sa vie avait rimé pour eux, sans prétention. Ils ont bien fait.

Léon Duret, magistrat, semait les vers au cours de sa longue vie. Quand il fut retraité comme conseiller à la cour de Rennes, il continua de rimer suivant les circonstances : baptêmes et mariages, décès et diners, jeux innocents et cérémonies pieuses ; sonnets, madrigaux, bouts-rimés, odes, élégies, chansons, il en avait pour tous les goûts et répondait à toute demande : il aimait tant à faire plaisir. Aussi retrouvera-t-on dans ce livre les douces émotions de sa paisible existence, depuis son parrainage jusqu'à sa promotion dans la légion d'honneur, depuis les enfants Allègre jusqu'au fils de M. Fradin de Belabre. Il y a de la verve, de l'esprit, beaucoup de facilité dans ces morceaux, puisqu'il s'amusait, autre espèce de distraction, à rimer plusieurs pièces sur les mêmes rimes, ou qu'il payait d'un sonnet improvisé un diner dont il avait oublié l'heure.

Le volume s'ouvre par *Les chênes du Pouzat* (1882), pièce d'une grande élévation, et se termine presque par *Les élections municipales de Saintes* (1846). Je cite *Le voyage en bateau de Saintes à Saint-Savinien* du sous-préfet Ludovic de Tanlay, s'en allant au conseil de revision :

On est au port Berteau. Vous dépassez son bac
Et vous apercevez le château de Bussac,
Bussac, charmant séjour dont le parc solitaire
Est plein de chants d'oiseaux, de fraîcheur, de mystère.
Ici la voix d'un sage a jadis retenti.
Qui pourrait en passant oublier Dupaty ?
. Voyez dans les airs élancée
La tour de Taillebourg, sentinelle avancée,
Qui depuis six cents ans veille sur l'ennemi
Du sommeil de la mort à ses pieds endormi,
Et sous ses fondements sent frissonner la terre
Quand une voix frappant sa voûte solitaire
Jette à ses vieux échos le nom de saint Louis...

Saluez en passant le château de l'anlois,
Puis Crazanne, aujourd'hui sanctuaire des lois,
Dont la superbe tour commandant à la plaine
Ouvre sur le canton son œil de suzeraine
Et règne pour la paix et le bien du pays
Sous la main d'un baron, noble élu de Thémis...

Mais je ne puis oublier ce *Rapport sur les fouilles faites à La Chapelle des Pots le 3 mars 1841*. La pièce a été souvent publiée : elle n'en est pas moins pleine d'humour. L'abbé Lacurie lui apprend

Qu'on venait par hasard de rencontrer sous terre,
Dans un champ nivelé par un propriétaire,
Un amas de vieux pots probablement gaulois.

On va, malgré la pluie, au bourg de La Chapelle par des chemins défoncés et l'on s'informe :

Quand Bourra s'adressant à l'abbé Lacurie,
Lui dit : « Veut-on parler de cette poterie
Ou plutôt des cassons qu'en bêchant l'autre jour
Mes enfants ont trouvés à l'endroit d'un vieux four... »

C'est trop long pour être transcrit en entier, mais c'est bien amusant.

En parcourant ces 300 pages de vers, il nous est impossible de ne pas nous rappeler un autre poète, contemporain de Duret, qui lui aussi faisait des pièces à tout venant, avec une grande facilité et beaucoup d'esprit, l'avocat Emile Giraudias. Si l'on avait réuni aussi ses jolies fantaisies !

DUVAL (Louis). *Un député de la Vendée sous le premier empire. Martin des Pallières*. Vannes, imprimerie Lafolyc, 1897, in-8°, 19 pages. (Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*.)

M. Duval avait déjà, dans sa brochure *Colons bas Normands et créoles de Saint-Domingue* (Voir *Revue*, XVII, 79), parlé des Martin des Pallières qui ont fourni à l'armée et à la guerre de 1870 le général Martin des Pallières, qui fut questeur à l'assemblée nationale, et de la famille rochelaise de Brecey, encore représentée à Surgères par M. de Brecey, greffier de la justice de paix ; il y revient à propos de Bernard-Charles-Elisabeth Martin des Pallières, député de la Vendée au corps législatif, fils de Charles-Bon, greffier en chef du conseil supérieur du Cap à Saint-Domingue, dont il raconte l'aventure. Remplacé en 1810 comme député, il est nommé par l'empereur entreposeur des tabacs ; la restauration l'envoya consul à Anvers où il montra un dévouement héroïque au siège de 1830. Il est mort à Bayeux le 11 février 1848. M. Duval a fait brièvement la biographie de cet habile administrateur, qui fut à la fois un artiste et un protecteur des artistes.

Almanachs! C'est la saison. Il en pleut, et de toutes sortes, graves et légers, instructifs et amusants. Mais qu'il est difficile d'en trouver d'irréprochables! La maison Desclée, de Lille, en offre une collection pour tous les âges, pour tous les goûts, pour toutes les bourses et tous de la plus parfaite orthodoxie. Comptons : **Almanach illustré des Familles**, in-4°, 80 pages, nombreuses gravures; prix : 50 cent.; **Almanach des Enfants de Marie**, in-8°, 80 pages; prix : 30 cent.; **Almanach pour tous**, in-16, 96 pages; prix : 25 cent.; **Almanach populaire des Enfants**, in-18, 64 pages, orné de nombreuses gravures, couverture en chromolithographie; prix : 15 cent.; **Almanach populaire**, in-18, 64 pages; prix : 10 cent.; **Almanach des Enfants**, grand in-32, 112 pages, nombreuses gravures, chromotypies; prix : 30 cent.; **Almanach de saint Antoine de Padoue**, in-16, 96 pages; prix : 25 cent.; **Almanach de la Jeune Fille**, in-4°, 64 pages de texte. Edition de luxe; prix : 4 fr. 25; édition ordinaire, prix : 50 cent.; **Almanach de la Sainte Famille**, in-8°, 80 pages, chromolithographie; prix : 30 cent.; **Almanach catholique de France**, édition de luxe, 5 fr.; de demi-luxe, 3 fr.; ordinaire, 80 pages, 50 centimes.

Tous ces almanachs sont ornés de nombreuses gravures et de chromos. Comme suite, il faut ajouter : **12 Noël anciens** avec accompagnement pour pianos et harmonium, prix de chacun : 50 centimes.

La Légende du Grand saint Nicolas. Album, de format grand in-4°, contenant 12 magnifiques gravures, la légende en musique, le texte de chaque scène imprimé en quatre langues. Edition en chromolithographie, prix : 3 fr.; édition en grisaille, prix : 1 franc.

Un Parterre de Fleurs ou Mémorial consolant des bienfaits de la sainte Vierge, par le R. P. O. Bischoff, rédemptoriste. In-12, 224 pages; prix : 75 centimes.

Une Corbeille de Fleurs ou Recueil de traits admirables de la puissance et de la bonté de saint Joseph, par le R. P. O. Bischoff, rédemptoriste. 1 vol. in-12, 132 pages; prix : 40 centimes.

C'est **Aux Défenseurs de la Patrie. Moisson de faits remarquables de la vie militaire**, que s'adresse le R. P. O. Bischoff. In-12, 224 pages; prix : 75 cent. — Livre à répandre partout où il y a des soldats ou des jeunes gens prêts à entrer à la caserne, livre où à chaque page vibrent les sentiments, les croyances qui sont la vie et l'honneur de l'humanité : Religion, Vertu, Patrie!

Les Dominicains. Lettres à un jeune homme sur l'ordre des Frères-Prêcheurs, par le R. P. Paul Duchaussoy, du même ordre. In-18, 88 pages, 3^e édition; prix : 75 cent. — Rapide et très saisissant aperçu de l'histoire, des règles et de l'esprit de l'ordre de Saint-Dominique, où l'on indique les principales célébrités dans leur vigueur.

Le Recueil de dialogues. Explication du catéchisme en forme de dialogues, par un prêtre du diocèse de Verdun. In-12, 450 pages; prix : 2 fr. 50. — Ces dialogues peuvent servir à deux fins : d'abord apprendre le catéchisme, qui exerce les enfants les plus capables à la déclamation, et les mettre en état de jouer devant les paroissiens de petits drames contenant une doctrine nette et précise.

Manuel du vrai bonheur, recommandé par l'archevêque de Besançon comme un excellent « guide de la jeunesse et manuel de toute la vie. » 340 p. avec vignettes. Prix : 75 centimes.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 1^{er} MARS 1899

CHRONIQUE : Revue de la presse ; Avis et nouvelles ; Distinctions honorifiques ; Congrès de Toulouse ; Réunion des sociétés des beaux arts ; Autographes ; L'amiral Renaudin ; Conférences ; Erratum.

A TRAVERS LES REVUES : Deibler ; Robbé de Beauveset ; Les bonbons de jadis ; Manuscrits de Tallemant des Réaux ; Palissy et l'inquisition ; L'école Estienne à La Rochelle ; Le chêne de Montravail ; Souterrains refuges ; M^{me} de Maintenon à Niort ; Le Camus de Néville et son *ex-libris* ; Les oublis de l'*Annuaire de la presse* ; Les revues poitevines ; Le *Mois littéraire* ; Le combat de la Gluse et l'amiral Pallu de La Barrière.

ACTES D'ÉTAT CIVIL. — *Décès* : Avicé Mongon de Surimeau, M^{me} d'Aussy, Delusset, Faustin, Lalardrie, M^{me} Otard de La Grange, Oni, Rabault, Valteau. — *Mariages* : Drillon et Madeleine Strauss ; Loyer et Lucie Loyer.

VARIÉTÉS : I. Doit-on imprimer les textes intégralement ? — II. Les journaux manuscrits en Saintonge. — III. Usages et superstitions. Les seaux vidés. — IV. Encore Jacques Roux. — V. Les familles rochelaises, Admyrauld. — VI. Assassinat de MM. de Lisle et de Marlonges, 1614. — VII. Autour du siège de La Rochelle.

ARCHÉOLOGIE : Puits gallo-romains à Saintes.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Augier de La Sauzaye ; Blanchon ; La famille Haouard ; Les descendants de l'intendant Begon ; Raphaël Joubert de Douzanville ; Noms de lieux de la période révolutionnaire.

BIBLIOGRAPHIE : *EX—GUL*.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 13 janvier 1899 (bureau)

Lecture du procès-verbal de la séance du 20 octobre 1898.

Le président a le regret de faire part du décès de deux membres de la société : M^{er} Valteau et M. le capitaine Delusset.

Admission de quatre nouveaux membres.

La société a reçu de M. Jules Pellissou un dossier contenant 41 pièces manuscrites. Remerciements.

Elle a reçu de la société philomatique du Morbihan une demande d'échange de publications. Accepté.

M. l'abbé Gelézeau a bien voulu se charger de dresser la table générale des matières de tous les volumes publiés par la société depuis sa fondation. Pour l'aider dans cet important travail, il lui sera accordé une collection des publications.

Le ministre de l'instruction publique accorde, cette année, à la société une subvention de 250 francs. Elle est invitée à envoyer à l'exposition de 1900 les travaux qu'elle a publiés depuis 1889.

Ont reproduit le sommaire de notre livraison du 1^{er} janvier : Le *Courrier de La Rochelle* et le *Bulletin de la presse* du 4 ; le *Phare des Charentes* du 6 ; l'*Echo rochelais* et la *Charente-Inférieure* du 7 ; l'*Union nationale* et l'*Echo de Jonzac* du 8 ; le *Bulletin religieux* du 14 ; l'*Echo charentais* du 15 ; le *Progrès de la Charente-Inférieure* du 20.

Le *Polybiblion* de décembre a publié le sommaire de notre livraison de novembre.

Le *Bulletin de la société archéologique du Périgord*, 6^e livraison de 1898, signale dans notre livraison de septembre : *Les derniers conventionnels*.

Le *Mercure poitevin* de février mentionne les notes de notre dernier numéro sur M. l'abbé Largeault et M. H. Clouzot.

La *Revue de l'ouest* du 31 décembre dit : « La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, que dirige M. Audiat, lauréat de l'institut, parle dans cette livraison de tout ce qui intéresse notre région, de tout ce qui a paru en Poitou, comme littérature et histoire, au cours des deux derniers mois.

Signalons une note sur l'étude de M. l'abbé Largeault, concernant l'église Notre-Dame de Celles ; une note sur les articles de M. H. Clouzot, relatifs à l'histoire de l'ancien théâtre en Poitou ; enfin, une appréciation de la dernière œuvre du docteur Corneille, *Erinna*, dont nous extrayons ce qui suit : « Nous aimons à saluer en lui un vrai poète, qui a le sentiment de l'art, qui sait fort bien exprimer de nobles pensées, et qui nous a déjà donné des preuves qu'il peut encore voler plus haut, surtout quand on s'appelle Corneille. »

La *Revue* reproduit l'article sur *Le dernier des La Rochejaquelein*.

On lit dans la *Revue bénédictine* (16^e année, n^o 2, février 1899), p. 87 : « Signalant dans la *Revue de Saintonge* (janv. 1899, p. 18) l'étude sur dom Fonteneau publiée dans la *Revue bénédictine* (août et octobre 1898), par le R. P. dom Besse, M. Louis Audiat fournit une nouvelle indication au sujet de ce savant mauriste qui fut chargé d'écrire une histoire générale du Poitou avec dom Boudet, de Rochefort. M. Audiat a donné dans les *Archives historiques de Saintonge et d'Aunis*, t. XII, 246, en tête de l'*Histoire de l'abbaye de Notre-Dame hors les murs de Saintes*, par dom Boudet, quelques détails sur l'auteur, et *Revue de*

Saintonge, t. x, p. 73, et 145-154, xi, 220, sur dom Léonard Fonteneau, ses travaux, l'inventaire de ses manuscrits à Saint-Jean d'Angély. »

Ce numéro de la *Revue bénédictine* (Abbaye de Maredsous, Belgique) contient encore deux importants mémoires : *Le système musical de l'église grecque*, par dom Hugues Gaisser, et *L'enseignement ascétique dans les premiers monastères orientaux*, par dom Besse, de l'abbaye de Ligugé.

Le *Bibliophile limousin*, qui commence sa 4^e livraison de 1898 par un compte rendu bien fait de *L'exposition rétrospective de l'art typographique à Limoges*, dû à un maître de l'art typographique, M. Paul Ducourtieux, note dans notre livraison de septembre le passage relatif à la réunion des sociétés savantes à Paris, la mention du *Nobiliaire limousin*, et reproduit la notice biographique du général Jourdan.

Les *Etudes religieuses* du 5 janvier ont rendu compte du xxvi^e volume des *Archives* : « Le volume fait suite au premier que nous annonçons il y a deux ans. (Partie bibliographique des *Etudes*, 30 mai 1896, p. 307-308). Il contient les documents allant de 1396 à 1411, sous les cinq maires Hugues de Cumont, Ambrois Fradin, Berthomé Marquis, Ambrois de Saumur, Bernard Tronquière. Une table onomastique bien divisée, ainsi qu'une table chronologique des documents publiés dans les tomes xi-xxv des *Archives*, due à M. Anatole Laverny, complètent utilement cette publication. L'ouvrage avait été préparé par le regretté M. Denys d'Aussy, dont nous avons fait l'éloge en analysant son introduction. Remercions ici l'éditeur de cette œuvre posthume (M. Saudau) du soin apporté à la correction. »

Le *Bulletin religieux* de La Rochelle du 21 janvier a rendu compte du xxvii^e volume des *Archives de la Saintonge*, tout entier consacré à l'*Abbaye de la Grâce-Dieu*... « La publication de M. Musset comprend deux parties distinctes : l'histoire de l'abbaye elle-même et le recueil des documents principaux classés par ordre alphabétique. Les premières pages de cette importante monographie nous retracent une des scènes les plus émouvantes de la vie de saint Bernard, celle qui servit de prélude à la fondation du monastère... Cette fondation comprenait tout ce que Guillaume d'Aquitaine possédait à l'extrémité de la forêt d'Argençon près de Benon... A la prière liturgique, les moines joignaient, comme partout, les œuvres d'utilité publique et de charité qui en faisaient les bienfaiteurs de la contrée. Mille détails curieux, fruit de patientes recherches, nous révèlent sous son vrai jour l'action féconde de ces maisons religieuses qui ont tant contribué à la civilisation de la France. L'auteur a su, dans

un style plein d'aisance et de clarté, retracer les phases variées de l'histoire de la Grâce-Dieu depuis son origine.

« Quant à la seconde partie, la plus volumineuse, qui comprend environ 300 pages, elle reconstitue pour ainsi dire le cartulaire de l'abbaye... L'ouvrage de M. G. Musset aura absorbé cette fois en entier le dernier volume de la société des *Archives*; mais personne ne songera à s'en plaindre; il aura par là rendu un nouveau service à l'histoire locale de première main et favorisé par son concours l'initiative des hommes d'études.

M. S. »

AVIS ET NOUVELLES

Le ministre de l'instruction publique a accordé à la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* une subvention de 250 francs pour la publication d'un volume sur l'*Abbaye de la Grâce-Dieu en Aunis*.

M. l'abbé Georges Dupeux, vicaire à Saint-Vivien de Saintes, a racheté sa cotisation.

Par décret du 30 décembre, notre confrère M. Lucien Arnoux, capitaine de frégate, a été promu officier de la légion d'honneur; 36 ans de services dont 21 et demi à la mer.

Par décret du 6 janvier, notre confrère M. Emile Boutiron, propriétaire-agriculteur au Treuil, commune de Burie, a été nommé chevalier du mérite agricole: reconstitution de vignobles, nombreuses récompenses, 24 ans de pratique agricole.

Dans sa séance du 30 décembre dernier, l'académie des inscriptions et belles lettres a nommé comme vice-président, pour 1899, notre confrère M. Anatole de Barthélemy.

La société du Souvenir français a, dans sa séance du 18 février, élu pour son président M. Jules Gandaubert, trésorier de la société des *Archives*.

Par arrêté ministériel, a été nommé officier d'académie notre confrère M. le docteur Daniel Cornet, médecin à Marennes. A cette occasion, le *Journal de Marennes* du 19 février exquise la biographie du jeune médecin, élève du collège de Saintes, étudiant et professeur à Bordeaux, externe des hôpitaux, puis interne, docteur en 1891; il navigua quelque temps en qualité de médecin sur les messageries maritimes et s'installa à Maren-

nes où il fut désigné médecin des divers postes de l'administration ; il a fait de nombreuses conférences.

Comme nous l'avons dit, la réunion des sociétés savantes des départements, qui avait lieu chaque année à la Sorbonne pendant la semaine de pâques, se tiendra cette année à Toulouse.

Elle s'ouvrira à Toulouse, en l'hôtel d'Assézat, le mardi 4 avril prochain, à 2 heures, et durera les 5, 6 et 7. Le 8, la séance de clôture sera présidée par le ministre de l'instruction publique. Ceux de nos confrères qui désireraient y assister sont priés de nous faire connaître leur intention. Il leur sera délivré, avec 50 % de remise, des billets d'aller et retour, valables, à l'aller, du 22 mars au 7 avril, et, au retour, du 8 au 17.

De son côté le comité des sociétés des beaux arts, appelé à émettre son avis, considérant que les intérêts des sociétés des beaux arts diffèrent de ceux des sociétés savantes, et que le mode de procéder n'est pas le même dans les deux comités, a craint de nuire au succès de l'œuvre en déplaçant le lieu des congrès annuels qui se tiennent à Paris depuis 22 ans. Il a donc consulté ses correspondants et les présidents des sociétés. Sur 215, 47 ont été pour Toulouse, et 168 ont assuré qu'ils n'assisteraient pas au congrès s'il n'a pas lieu à Paris. En conséquence, un arrêté ministériel du 27 décembre fixe à Paris la 23^e session des beaux arts au samedi 23 mai, pendant les fêtes de la pentecôte, pour ne pas gêner le congrès de Toulouse qui se tiendra à pâques.

Ceux des membres de la société des *Archives* qui désireraient y être délégués sont priés d'en donner avis au président avant le 12 mars prochain. Le nombre des délégués de chaque société, en dehors de ceux qui ont des communications à faire, est de trois.

Par décret du 22 décembre, la commune de Meschers, arrondissement de Saintes, s'appellera dorénavant Meschers-sur-Gironde, au désespoir d'une partie des habitants qui aimeraient mieux « Meschers-sur-mer, » espérant profiter du voisinage de Royan, tandis que, disent-ils, ce nom ne favorisera que certains négociants en vin, qui ne manqueront pas d'ajouter « sur Gironde, près Bordeaux. »

Le 24 janvier, M. Henri Gaillard, de Saintes, fils de M. Gaillard, comptable en retraite des chemins de fer de l'état, a subi avec succès son examen de doctorat en droit devant la faculté de Paris, avec une thèse, *La femme aux Etats-Unis*. Voir plus bas, page 139.

Le 3 février, la société archéologique de Nantes a procédé à l'installation de son nouveau bureau. M. Lemeignen, président sortant, a prononcé un discours disert, brillant et aimable, « charitablement ironique, » fort applaudi ; et le nouveau président, M.

le comte Anatole de Bremond d'Ars-Migré lui a répondu « par une allocution pleine de tact et d'érudition. » C'est, dit l'*Espérance du peuple* du 12, la seconde fois que le marquis de Bremond d'Ars-Migré est appelé au fauteuil, et les souvenirs inoubliables qu'il y avait laissés justifient amplement le choix de la société, heureuse de confier de nouveau sa direction à l'homme plein de tact, de savoir et de courtoisie aimable, que plus d'une assemblée s'est honorée de placer à sa tête. Son discours, finement ciselé, au tour très académique, a été écouté avec joie par l'auditoire, qui en a souligné les passages les plus brillants par de vifs et chaleureux applaudissements. »

L'orateur a eu soin de n'oublier personne, ses collègues, leurs travaux, les ouvrages relatifs au pays, entre autres *Les deux La Rochefoucauld*, « important ouvrage qui a valu à son auteur d'être pour la seconde fois couronné par l'académie française. » Il a un affectueux souvenir pour le regretté Valteau. « Ce saint évêque avait toujours manifesté un goût très éclairé pour les études archéologiques ; » pour Tamizey de Larroque, « l'érudit universel dont le monde savant déplore la perte récente ; » il a cité comme exemple de travail les 27 volumes de mémoires et les 18 de bulletin publiés en 25 ans par la société des *Archives historiques de la Saintonge*. Ces morceaux d'éloquence seront certainement réunis en brochure, ils le méritent.

—

La librairie Renouard-Laurens met en souscription, à 40 francs l'exemplaire, un splendide ouvrage de M. le général Bourelly, *Les perles de la côte d'azur*, Monaco. Menton. Monte-Carlo, etc. Les illustrations, fort nombreuses, sont de notre confrère, M. Ernest Lessieux, le maître aquarelliste de Rochefort.

—

Une nouvelle subvention de 10,000 francs vient d'être accordée par l'état pour l'achèvement de la restauration du clocher roman de l'abbaye de Saintes.

—

Le comité d'admission de la classe 14 du groupe III à l'exposition universelle (Cartes et appareils de géographie et de cosmographie. Topographie), qui a pour président du sous-comité le prince Roland Bonaparte et pour secrétaire notre confrère M. Regelsperger, organise une exposition rétrospective de tous les documents et appareils anciens se rapportant à ces sciences, notamment cartes et atlas géographiques, géologiques, hydrographiques, astronomiques ; cartes physiques, topographiques planes ou en relief, globes et sphères, ouvrages et tableaux de statistiques, tables et éphémérides à l'usage des astronomes ou marins. Les demandes d'admission doivent être adressées au commissariat général, quai d'Orsay, 97. L'administration prend à sa charge les frais d'installation.

—

La Revue des autographes (janvier 1899) annonce la vente à 12 francs d'une lettre (Paris, 9 octobre 1810) du comte Regnaud de Saint-Jean d'Angély, « publiciste et homme politique, l'un des plus fidèles conseillers de Napoléon I^{er}, » à l'empereur : « Il lui soumet un rapport sur les provinces illyriennes que vient de lui adresser l'auditeur Arnault, intendant à Trieste. Ce rapport qui forme 8 pages in-folio est joint à la lettre ; » — et une lettre de l'amiral Rigault de Genouilly, qui prit une grande part au siège de Sébastopol, ministre de Napoléon III, né à Rochefort en 1807, mort en 1873, » (Barcelone, 6 novembre 1840.) Prix : 6 francs.

Le numéro de février annonce la vente à 8 francs d'une pièce autographe (Paris, 20 septembre 1825) signée de Charles-Henri Mercier Dupaty, statuaire, membre de l'institut, né à Bordeaux en 1771, mort à Paris le 22 septembre 1825, époux de sa cousine Anette-Paméla, fille du comte Cabanis, sénateur. Il certifie avec le sculpteur Cartellier, « que la tête de Voltaire en bronze, que le préfet de la Seine leur a demandé d'examiner, est bien l'œuvre du sculpteur Houdon. »

Le 20 février, à la séance de la société de géographie de Rochefort, on a entendu la lecture d'un manuscrit du lieutenant général des armées navales du roi, Legardeur de Tilly, *Précis du journal de mes campagnes* (1778-1782), qui sera imprimé.

La société du souvenir français, qui est créée pour prendre soin des tombes des soldats morts à l'étranger, ayant appris que la tombe du contre-amiral Renaudin, au Gua, était envahie par les ronces et la mousse, a songé à la restaurer. Sur la pierre, posée en 1809, se voit une croix surmontée d'une grenade, et cette inscription fort banale : CI-GIT JEAN-FRANÇOIS RENAUDIN, OFFICIER DE MARINE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR. IL FUT BON ÉPOUX, BON PÈRE. IL LAISSE DANS SA FAMILLE DES REGRETS ÉTERNELS. PRIEZ DIEU POUR LUI. Certainement personne à ces lignes ne devinerait là le commandant de l'héroïque *Vengeur*.

Voir, pour Renaudin, né au Gua, le 13 juillet 1740, mort au Gua le 1^{er} mai 1809, la *Revue de Saintonge*, vi, 265, xii, 282, 419.

CONFÉRENCES : Le 17 décembre, à Royan, et le 21 février, à La Rochelle, par M. H. Clouzot, *Les vieilles chansons du Poitou et des Charentes* : compte rendu dans la *Gazette* du 25, répétée par l'*Echo rochelais* du 28 ; le 7 janvier, à La Rochelle par M. Turpain, préparateur à la faculté de Bordeaux, *Un coup d'œil sur le télégraphe*, et par M. Félix Hautefort, *Jules Renard et les milieux littéraires contemporains* ; à Saintes, le 9, Michelet, par M. Cot, professeur au collège de Saintes ; le 19, *Catholicisme et fraternité*, par le R. P. Ménard, des missionnaires de Nantes ; à La Rochelle, le 14, *La bastille dans la légende et dans l'histoire*, par M. Dupuy, professeur au lycée ; le 21, *La propriété, son origine et sa légitimité*, par M. Gaudet de Lestard ; *La culture des*

mers, par M. le docteur Pineau; le 26, *Madagascar*, par M. Henri Mager, délégué du conseil supérieur des colonies; le 28, *Les infimement petits*, par M. Longuet; le 31, *La boulangerie à travers les âges et la taxe du pain*, par M. Garrigues, avocat; le 8 février, *L'alcoolisme au point de vue social*, par M. Georges Barbet, avocat à la cour d'appel de Paris; compte rendu dans la *Charente-Inférieure* du 11 et le *Courrier de La Rochelle* du 12; le 11, *Bernard Palissy, l'homme, l'artiste, le savant, l'écrivain*, par M. Louis de Richemond, archiviste de la Charente-Inférieure, et M. le docteur de Richemond, son fils; le 18, *La progression du suicide et du crime parmi les jeunes gens*, par M. Th. Ruyssen; le 25, *La protection de l'enfance*, par M. le docteur Boutiron; à Gemozac, le 5 février, *La mutualité*, par M. Justin Laurent, adjoint au maire de Saintes; à Cognac le 5 février, *La viticulture dans les Charentes*, par M. Guillon, directeur de la station viticole de Cognac; compte rendu dans *l'Ere nouvelle* du 9; à Ars en Ré, le 23 février, *Le droit de vote chez les Belges*, par M. Garrigues.

ERRATUM : *Revue*, t. XVIII, p. 362, 2^e ligne : lire « Mauny, curé de Cravans; » page 380, 2^e §, 4^e ligne, lire *Bechefer*, non *Bourdin*. En effet, dans les lignes qui précèdent il est dit que le sculpteur Michel Bourdin avait exécuté une effigie de Henri IV en cire et l'avait confiée pour l'exhiber dans les foires à François de Bechefer, d'où procès, Bechefer sommant l'artiste de reprendre son buste, et Bourdin le refusant, parce qu'il était détérioré. Or, dans une phrase finale nous avons eu le malheur de nommer Bourdin l'impresario au lieu de Bechefer. Ce lapsus a fort scandalisé un « grincheux » qui nous tance vertement : « Bourdin assimilé à un affreux fabricant de têtes en cire !!! » En voilà une bourde, hein !!!

A TRAVERS LES REVUES

Le *Courrier de La Rochelle* des 5, 16 février et suivants, publie en feuilleton *Les Rochelais à Terre-Neuve*, par M. Georges Musset.

De son côté *l'Echo rochelais* du 8, sous le même titre, emprunte un compte rendu du mémoire de M. Musset au congrès des pêches tenu à Dieppe en 1898, reproduit par la *Gazette des bains de mer* du 15.

A propos de sa mise à la retraite, les journaux ont répété que l'exécuteur des hautes œuvres, M. Deibler, était né à Saintes. C'est une erreur et nous l'avons déjà démontrée. Voir *Revue*, XII, p. 66. C'est sa sœur, Marie-Henriette Deibler, née rue de l'Eclair, faubourg Saint-Eutrope, fille de Joseph-Antoine Deibler, « aide exécuter. » L'exécuteur des jugements criminels était alors Mathieu Sporkel. Deibler, qui avait habité Saintes

dans son enfance, n'y est revenu que pour l'exécution de Furet, le 11 novembre 1886.

M. Pierre Dufay a publié dans le *Bulletin de la société archéologique du Vendômois* (t. xxxvii, p. 276-296, 1898), *Un poète vendômois*. Pierre-Honoré Robbé de Beauveset (1714-1794), auteur licencieux et satirique de divers écrits dont quelques uns sont restés inédits, a composé (petit in-8° de 125 pages) un poème, *Mon odyssée ou le journal de mon retour de Saintonge* (1760), orné de quatre figures dessinées par Desfriches et gravées par Cochin, qui font le mérite de l'ouvrage.

... Je m'acheminai vers Jonzac
Du brave seigneur d'Aubeterre.
Voulez-vous voir de son châtel
Un léger croquis ? Il est tel ;
D'une architecture gothique,
Mais d'un bien bon goût dessiné ;
En ovale un palais tourné
S'élève sur un roc antique...

Le *Gaulois* du 24-25 décembre donne, signé de M. Louis Forest, un grand article intitulé *Histoire du bonbon*. Le bonbon à travers les âges. M. Jules Pellisson a traité le même sujet dans la *Gazette des bains de mer* de Royan des 21, 28 décembre 1884, 4 et 11 janvier 1885, sous ce titre *Les bonbons d'autrefois*. L'étude de notre confrère est consacrée principalement aux bonbons politiques et militaires depuis la révolution jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe. On y lit : « A Cognac, un vieillard a souvent raconté que, ses parents lui ayant donné pour étrennes un assignat de cent francs, il s'était empressé de le porter chez un confiseur, qui lui avait donné en échange... un bâton de sucre d'orge. » Il y a un point sur lequel cette anecdote n'est peut-être pas exacte : car, d'après M. Forest, le sucre d'orge ne daterait que de la restauration. Cependant le fait de la dépréciation du papier monnaie est absolument vrai ; il était à ce point avili que, raconte la *Revue bleue* du 21 décembre 1898, dans le faubourg du Temple un homme du peuple ne voulut point se baisser pour ramasser un assignat de cent francs qu'il trouvait à ses pieds.

Nous avons annoncé la découverte à la bibliothèque vaticane à Rome par M. E. Rodocanachi d'une relation inédite du siège de La Rochelle en 1628. Le *Bulletin du protestantisme* du 15 janvier dernier publie la préface que l'auteur a mise en tête d'une brochure qui doit paraître prochainement. Guidi, évêque de Cervia, archevêque de Patras et naguère vice-légat d'Avignon, assista au célèbre siège comme nonce du pape, et il tenait Urbain VIII au courant des événements. Notre confrère, M. Georges Musset, dans la *Charente-Inférieure* du 25 janvier, a résumé

cette analyse et montré ce que ce récit ajoutait aux faits déjà connus. Il fait aussi l'éloge de *La Rhéade*, de M. Atgier.

M. Pierre Brun avait, dans notre dernier numéro, annoncé qu'il allait tirer divers articles des manuscrits inédits de Tallemant des Réaux, qui sont à La Rochelle (xix, 31) ; il a tenu parole. La *Revue politique et littéraire* du 4 février contient *Les jeux des salons au xvii^e siècle d'après les manuscrits inédits de Tallemant des Réaux*. L'auteur nous fait connaître quelques uns des beaux esprits du temps, assez obscurs d'ailleurs, et quelques vers des pièces qu'ils débitaient, le tout avec des rapprochements qui rendent le morceau intéressant.

On apprend toujours un peu d'histoire à écouter les orateurs même agricoles. Dans une conférence faite à Saint-Sulpice et à Breuille par M. Albert Barthe, adjoint au maire de Royan, et publiée par la *Gazette des bains de mer* du 5 février et le *Pauvre peuple* du 19, on voit que « Bernard Palissy, grâce à son talent, a été sauvé du bûcher de l'inquisition et des massacres de la Saint-Barthélemy. » Passe pour la Saint-Barthélemy ; mais l'inquisition en France !! A moins qu'on ne suppose que Palissy ait vécu en Espagne. Et cela se lit dans une étude sur *La culture moderne*, nourriture des plantes, engrais, phosphates, etc. Pourquoi n'y avoir pas ajouté la révocation de l'édit de Nantes et les dragonnades ?

L'*Almanach des typographes* (1899) raconte, *L'école Estienne à La Rochelle*, p. 37, l'excursion de douze élèves typographes envoyés comme récompense de Paris à Rochefort et La Rochelle. Le narrateur insiste sur la réception très cordiale qui leur est faite dans la ville des Haultin. M. Foucher leur offre le *Guide* dont il est l'éditeur... et les meilleurs échantillons de sa cave. A l'imprimerie nouvelle, M. Noël Texier leur souhaite la bienvenue, leur fait visiter ses ateliers où ils trouvent « de nombreuses bouteilles d'excellent vin autour de larges et appétissants gâteaux portant l'inscription « A l'école Estienne. » Le directeur de l'école « félicite chaleureusement M. Texier des superbes travaux qui sortent de ses presses, » et tous emportent comme « souvenir de leur passage à l'imprimerie un volume : *Essai sur l'imprimerie en Saintonge et en Aunis*, » imprimé par M. Texier et « dont l'auteur, M. Louis Audiat, est connu par ses savantes recherches historiques et archéologiques. »

L'article est suivi d'une chanson dont le titre sert de refrain, *A La Rochelle* :

Un jour, douze jeunes typos,
Graveurs, clicheurs, gais et dispos,
Vont de Paris à tire d'aile
A La Rochelle.

Le *Bulletin de la société des études du Lot* (3^e fascicule de 1898), qui contient un mémoire sur *Les templiers de Cahors* et des notes sur les Dalvy, imprimeurs à Cahors, à Périgueux, à Tulle, signale dans notre livraison de juillet 1898 « une intéressante notice sur Philippe Tamizey de Larroque où sont relatés notamment des faits curieux se rapportant à son séjour au lycée de Cahors... »

Les arbres de justice, article de M. Ernest Petit dans le *Bulletin de la société des sciences historiques de l'Yonne* (supplément au t. v, p. 155). On y lit : « M. Charles d'Orbigny père a fait connaître le premier le chêne gigantesque de Montravail, près Saintes, appartenant à l'espèce désignée par les botanistes sous les noms divers de *Quercus longæva*, *Quercus fœmina*, *Quercus robur*, etc. Ce patricien des forêts de la Saintonge, et peut-être de la France, est creux et depuis longtemps découronné, mais assez robuste pour résister encore de longues années. On a ménagé dans l'intérieur un salon de trois à quatre mètres de diamètre, avec une table au milieu pouvant recevoir douze convives assis sur un banc circulaire taillé dans l'arbre même. Une porte et une fenêtre font la clôture de cette salle curieuse tapissée de plantes naturelles. M. d'Orbigny, ayant compté deux cents couches concentriques sur une lame de 30 centimètres de bois enlevé du tronc vers le haut de l'entrée, a pu calculer approximativement le nombre des couches du rayon, et a conclu que le nombre total de ces couches donnerait à ce chêne un âge de dix-huit cents à deux mille ans. (Voir le dessin de cet arbre dans le *Magasin pittoresque*, 1850, p. 220). La *Revue de Saintonge* de janvier 1898, t. XVIII, p. 50, a donné un article sous ce titre : *Le doyen des chênes de France*.

Le *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques* (année 1898, 1^{re} livraison, parue en février 1899) publie, parmi les mémoires lus au congrès de la Sorbonne en 1898, celui de M. Francisque Pérot, bibliothécaire de la société d'émulation de l'Allier, *Les souterrains refuges* (31) *du Bourbonnais*, où l'auteur, à propos du 25^e, celui de Meillard, rappelle qu'un refuge identique a été décrit par Chaudruc de Crazannes qui l'avait découvert en 1817. Il a été trouvé depuis et décrit dans ces derniers temps un grand nombre de ces souterrains refuges. Voir notre *Revue* pour Ozillac, Les Mauds, Chez-Chevalier, Varzay, Saint-Bonnet, etc. Qu'il serait à souhaiter qu'on fit un travail d'ensemble sur ce sujet si important et qu'on arrivât à formuler une loi générale !

M. H. Gelin a publié dans le *Mercure poitevin* une étude critique sur *Françoise d'Aubigné*, madame de Maintenon, et examine les points litigieux de cette vie accidentée. Le numéro de novembre pose la question : Est-elle née en prison ? et malgré

les affirmations répétées des contemporains, il prouve que, pendant que son père Constant d'Aubigné « était aux prisons de la conciergerie du palais de Niort, » Jeanne de Cardailliac, sa mère, vivait dans le monde et logeait dans la cour du palais où elle accoucha de sa fille Françoise, c'est-à-dire dans une des dépendances de l'hôtel Chaumont.

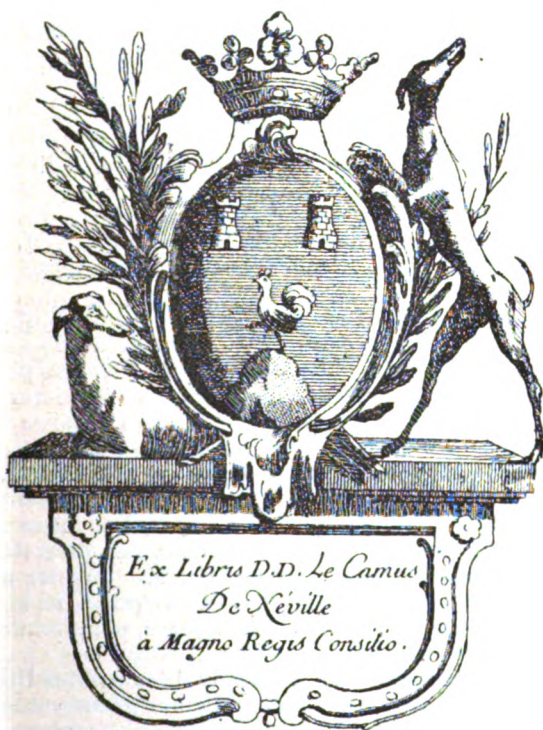
—
L'*Annuaire de la presse française et du monde politique* (1898) sous la direction de M. Henri Avenel, a quelques oublis : *Le patriote saintongeais* qui a paru le 2 octobre 1898, et la *Seudre* qui en est à sa 28^e année ; à Saintes, le *Bulletin de l'union des sociétés de secours mutuels du département de la Charente-Inférieure* ; le *pauvre peuple* (21 août 1898) ; l'*Eclaireur*, qui a commencé en 1896 et fini en 1899 ; la *Gazette charentaise* (2^e année) qui paraît quelquefois ; le *Clairon*, 25 décembre 1898 ; la *Résistance française* (mensuelle, 5^e année) qui s'imprime à Niort, mais paraît à Châtelailhon, où habite le directeur, M. l'abbé Faneau ; le *Catholique* (mensuel, 3^e année) qui s'imprime à Saint-Jean d'Angély ; à La Rochelle, les *Annales de l'œuvre des séminaires de La Rochelle et Saintes* (directeur, M. l'abbé Bouge, curé de Marencennes).

—
Les grands amateurs angoumoisins x^v-xviii^e siècles. C'est une lecture faite par M. Biais à la réunion des beaux arts à la Sorbonne en 1898 et publiée, p. 856-901, dans le volume qui contient les travaux communiqués. Ces grands amateurs parmi lesquels il y en a d'assez petits, il leur a suffi d'avoir eu le goût de l'art, d'avoir réuni quelques tableaux, quelques tapisseries, quelques dessins, quelques plats, pour avoir l'heur de figurer dans la nomenclature. Nommons Jean et Charles d'Orléans, Marguerite de Rohan, Marguerite de Valois et François I^{er}, Octovien et Jacques de Saint-Gélais, le duc d'Epéron, Balzac, le duc de Montausier ; Charles de Laubessin, marquis de Châteauneuf ; Hérauld de Gourville, Nicolas Pasquier, les La Rochefoucauld, dont un descendant a fait de Verteuil un musée ; Jacques Favereau ; les du Tillet, M^{me} de Montespan, le P. Lambert, la comtesse de Chavigny, le marquis de Ruffec, Morand, Colbert-Chabanais, Pierre Guillebaud. Paulmy d'Argenson, Le Camus de Néville, Rohan-Chabot, Montalembert, Pineau, etc. Chaque article contient une foule de détails qui montrent l'étendue des recherches de l'auteur.

Nous avons déjà parlé (*Revue*, xviii, 45) du dernier seigneur de Bourg-Charente, Le Camus de Néville, « chevalier, conseiller du roi en tous ses conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, directeur général de la librairie et de l'imprimerie. » M. Emile Biais, archiviste et bibliothécaire de la ville d'Angoulême, veut bien avec son *ex libris* nous envoyer quelques détails nouveaux : « Ce personnage fut un bibliophile distingué dans notre province d'Angoumois. La bibliothèque communale d'An-

goulême a *recueilli*, suivant un euphémisme officiel, l'ensemble de ses livres sur lesquels la révolution fit main basse en octobre 1792, parce qu'il avait émigré.

« Le directeur général de la librairie et de l'imprimerie tenait à être à la hauteur de ses fonctions ; il ne voulut pas être, lui non plus, un illustre ignorant. Voilà pourquoi, sans doute, il possédait « un tour d'imprimeur, » dont il est fait mention dans l'inventaire des meubles du château de Bourg-Charente (*Archives départementales de la Charente*) ; il avait aussi parmi ses livres — de chevet, peut-être — le *Code de la Librairie et Imprimerie de Paris...* (1744), aujourd'hui à la bibliothèque d'Angoulême. Voici la figuration de l'*ex libris* de M. Le Camus de Néville, pris littéralement sur son grand *ex-libris* : »



La *Revue encyclopédique* du 24 décembre a consacré une bonne partie de son numéro 277 au Poitou. C'est d'abord un fort bel article de M. J.-K. Huysmans sur *L'abbaye bénédictine de Ligugé*, où, à l'abri de l'antique monastère de Saint-Martin, se range actuellement une colonie de laïques, artistes, littérateurs, la *Fa-*

milia sacra, espèce de tiers ordre, qui, sans aucun engagement, aucune pratique particulière, se vouent à la réforme de l'art religieux, de même que les moines noirs se sont attachés à la réforme de la liturgie. Des gravures représentent différentes vues du monastère : l'église, le cloître, le réfectoire, l'imprimerie, la vallée du Clain. Et à propos de Huysmans qui, un des premiers, est venu bâtir sa maison à Ligugé pour lui et ses amis, M. Roger Max étudie, à l'aide de citations et d'une foule de reproductions phototypiques, la dernière œuvre de l'éminent littérateur, *La cathédrale de Chartres*. D'un autre côté, M. Constant Roy, agrégé de l'université, professeur au lycée de Poitiers, signale le mouvement régionaliste en Poitou, qui a commencé à Niort le 8 mars 1896 par la création de la société d'ethnographie poitevine.

Deux revues lui servent d'organe : d'abord, le *Pays poitevin*, magnifique publication illustrée, du format et dans la disposition de la *Revue encyclopédique* elle-même. Divisée en deux parties, profane et religieuse, elle popularise par l'image les collections locales ; elle recueille les chansons, les noëls, les légendes, décrit les monuments, fait la bibliographie régionale ; ensuite, le *Mercur poitevin* groupe surtout les littérateurs sous la direction de notre confrère M. Pierre Corneille, l'auteur d'*Erinna*, dont nous avons rendu compte. L'article est accompagné des vues de Ligugé, de Poitiers, de Niort, d'Echiré, du portrait du directeur-fondateur du *Pays poitevin*, M. Gustave Boucher, l'initiateur du mouvement ethnographique en Poitou.

Et pour justifier les éloges de la *Revue encyclopédique*, le numéro de décembre du *Pays poitevin* (prix du n^o, 50 centimes ; un an, 5 francs) nous donne une étude sur les *Veneurs poitevins* : Jacques du Fouilloux, avec des reproductions des images de sa *Vénerie* ; le vicomte Jacques de Larye, les de La Berge, avec des photographies, types de chiens : chiens blancs du roy, *Princesse*, lice du Haut-Poitou, de la race de Larye ; *Bélisaire*, bâtard anglo-gascon-saintongeais ; *Calypso*, lice de Saintonge, etc., d'après l'ouvrage de M. le comte de Chabot, *La chasse à travers les âges*. Notons encore : *Dom Fonteneau*, par dom Besse ; *Le portail de la cathédrale de Poitiers*, par M^{re} Barbier de Montault ; la *Familia sacra* de Ligugé, l'inscription de la maison Huysmans à Ligugé, des noëls, des rondes, complaints, oraisons populaires, etc.

Le numéro de février, avec une foule de nouvelles littéraires, archéologiques, bibliographiques, publie une grande étude émue, *Gilles de Rais*, par M. Huysmans, qu'accompagnent des photographies de Tiffauges par M. Robuchon ; *Saint-Pierre de Maillezais*, abbaye, évêché, dont on ne voit plus que des ruines ; les *Saints du Poitou*, puis des comptes rendus d'ouvrages par M. Roy, *Lettres à ma cousine*, « ce livre d'un moraliste qui est, tout en le maudissant, de son siècle, curieux de son art, de sa littérature..., livre de quelqu'un qui a embrassé, pour y rallumer l'antique flamme, toutes les idées de notre âge, qui peut remuer

toutes les âmes, curieux, impitoyable et tendre infiniment..., bon livre, pour trancher le mot, aussi piquant et d'un effet aussi puissant qu'un mauvais livre; » *Racan*, le remarquable ouvrage que M. Arnould a consacré au poète tourangeau, etc.

Le mois littéraire et pittoresque (Paris, 8, rue François I^{er}) a publié son premier numéro le 6 janvier. C'est une revue mensuelle de 130 pages in-4°, avec un nombre considérable d'illustrations. (Prix, 12 francs par an; 1 fr. 25 le numéro.) Véritable revue de famille, il y a tout ce qui peut intéresser et amuser en même temps : historiettes, anecdotes, études biographiques et artistiques; comptes rendus d'ouvrages; actualité scientifique, courrier de la mode, chronique musicale avec morceaux de musique; même une page sur les recettes de ménage, jeux et concours, carnet bibliographique; des caricatures : l'esprit à l'étranger, l'esprit en France. C'est complet, il y a pour tous les goûts. Voici des vers de Coppée et de Paul Harel; une nouvelle, *Dernières fleurs*; un roman, *La grande année*; puis, *Le pays de Samory, Au Japon*, avec deux gravures, *Les fleurs dans Paris*, 6 illustrations. Nous signalons particulièrement une belle étude artistique sur *Puvis de Chavannes*, par notre confrère, M. l'abbé Edmond Armand, accompagnée de 9 reproductions; *Un étudiant au 11^e siècle*, extrait du volume de M. l'abbé Marchal sur *Saint Jean Chrysostome*. La *Chronique littéraire* est confiée à M. Gabriel Aubray, qui écrit de si jolies *Lettres à sa cousine*. Tout est moderne, actuel, pratique pour ainsi dire; il y a même sous le titre de *Pages oubliées* quelques fragments d'auteurs morts, bien choisis. Et les traits d'esprit sont bien amusants.

Avec d'amples procès-verbaux des séances qui renferment de véritables travaux, tels la liste des tableaux et objets d'art du château de Chalais, ou note sur Le Camus de Néville par M. Biais, la liste des monuments mégalithiques de la Charente, par M. Chauvet; l'arrivée du roi en la ville d'Angoulême (1615), par M. Paul de Fleury, le volume de 1897 des *Mémoires de la société archéologique de la Charente* contient : *Notes historiques sur la baronnie de Marthon en Angoumois*, supplément considérable au livre de M. l'abbé Mondon; armorial des familles citées dans l'ouvrage, différentes pièces, la liste des bénéfices et titulaires du diocèse d'Angoulême en 1775, etc.; enfin, *Le trésor liturgique de Cherves en Angoumois*, étude bien complète, par M^{re} Barbier de Montault, avec une description détaillée des divers objets trouvés. Nous en avons dit un mot dans la *Revue*. Grâce à ses vastes connaissances, l'auteur a rapproché de chacun de ces morceaux les similaires et, par la comparaison, arrive à des conclusions qu'il faut admettre. Au point de vue artistique, les planches représentent : coffret émaillé, croix, clochette, statuettes, christ, tryptique sous toutes ses faces. Cette publication fait

le plus grand honneur à la société archéologique de l'Angoumois, qui a eu l'heureuse idée de la confier à M^{re} Barbier de Montault, si compétent en ces matières.

—
Lire dans la *Revue des questions héraldiques* (25 janvier 1899) la fin d'un mémoire original, *La fonction de noble*, par M. le comte Jules Borelli ; *La banderole héraldique*, par M^{re} X. Barbier de Montault, la traduction d'une ode d'Horace, par Louis XVIII, et une causerie, des questions et réponses qui sont de vrais articles, etc.

—
L'ANNIVERSAIRE DU COMBAT DE LA CLUSE. — Le *Temps* dans son numéro du 1^{er} février rappelle le douloureux anniversaire du combat de La Cluse, épisode de la triste retraite en Suisse de l'armée de Bourbaki, très honorable pour quelques uns de nos régiments et pour l'intrépide chef qui les commandait, le contre-amiral Pallu de La Barrière. Pallu de La Barrière, né à Saintes le 27 août 1828, fils d'un professeur au collège, est décédé à Lorient le 13 février 1891 (voir, *Revue*, xi, 110, sa notice biographique). Le conseil municipal, dans sa séance du 15 novembre 1894, a donné le nom de ce brave marin à la rue Croix-Melon, peut-être parce qu'il était né au n° 56 de la rue Porte-Aiguière :

« Le 1^{er} février, pendant que l'armée de l'Est commençait à passer la frontière, le général Manteuffel continuait encore les hostilités sur le territoire français, et le général Clinchant, qui venait de succéder à Bourbaki, avait désigné pour couvrir sa retraite le 18^e corps (général Billot) et la réserve générale de l'armée, commandée par le général auxiliaire Pallu de La Barrière.

» Cette dernière, qui comprenait deux régiments d'infanterie de ligne et un d'infanterie de marine, vint occuper une forte position près du fort de Joux, où se trouvait un détachement du génie. A onze heures du matin, le régiment poméranien de Kolberg, après avoir traversé Pontarlier, s'achemina vers La Cluse par une gorge étroite n'ayant de place que pour le Doubs, la route et la voie ferrée. Accueilli par le canon de Joux, il vint se heurter au général Pallu.

» Pendant huit heures, ce fut, entre les deux troupes accrochées aux flancs de la montagne, une lutte acharnée qui coûta la vie à une quarantaine d'officiers et à un millier d'hommes. Puis le général Pallu fut relevé par la division de l'amiral Penhoat, et passa la nuit au village de La Cluse, sans nourriture ni feu. Le lendemain, pendant que ses troupes entraient à leur tour en Suisse, il se jeta dans les bois avec une soixantaine d'hommes résolus et, trompant les patrouilles allemandes, atteignit Morez. Une dizaine de ses compagnons étaient morts de froid et de faim.

» La mémoire de ces braves gens obscurs mérite d'être honorée comme celle de leurs camarades de Saint-Quentin et de Buzenval. »

Le commandant Rousset, t. vi, p. 204-206, *La guerre franco-*

allemande, a raconté le même fait d'armes, mais avec plus de détails. Les deux versions diffèrent seulement sur un point, le chiffre de ceux qui moururent de froid et de misère pendant la retraite sur Gex, 18 d'après Rousset.

Et le jour même où le *Temps* rappelait ce beau fait d'armes, un journal de Rochefort, le *Phare*, reproduisait avec force éloges un article du *Paysan français*, à savoir que la campagne antisémitique est une campagne réactionnaire organisée contre la république : « Ce sont ces vérités, dit-il, qu'expose un homme clairvoyant, M. le contre-amiral Pallu de La Barrière, qui se distingua pendant la guerre de 1870 au combat de Cluse. » Voici ce qu'écrivit M. le contre-amiral Pallu de La Barrière, dont les feuilles antirévisionnistes auront la pudeur, nous l'espérons, de ne pas suspecter le patriotisme... On ne pourrait mieux dire. Aussi nous nous contentons de nous écrier avec cet honorable officier général : « Républicains des villes et des campagnes, ouvrez » les yeux et défiez-vous. » Ce langage ne laisse pas de surprendre dans la bouche de l'amiral, que nous avons connu fort impérialiste et très réactionnaire, d'autant qu'il est mort depuis neuf ans. Ne s'agirait-il pas par exemple de son fils, qui est, en effet, rédacteur en chef du *Paysan français* ?

Le *Journal de Marennes* du 5 a reproduit l'article du *Phare*.

Autre anniversaire : Le *Journal de Marennes* du 14 février 1869 publiait cette note :

« M. Aimé Olivier, maire de Marennes, vient de doter le bureau de poste de notre ville de deux vélocipèdes, l'un au facteur de la banlieue, l'autre au facteur de Saint-Just. On voit depuis quelques jours des employés faire l'essai de ce moyen de transport qui leur permettra, lorsqu'ils auront appris à s'en servir, de faire leurs courses très rapidement... Ces engins nouveaux sortent des ateliers de M. Michaud père, de Paris, qui occupe un nombre considérable d'ouvriers à la fabrication des vélocipèdes... »

Hé bien, mes amis, il y a trente ans de ça ?

NOTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS

La société des *Archives* a trois nouvelles pertes à déplorer :

I. — Le 21 décembre, est décédé subitement d'une maladie de cœur dont il souffrait depuis longtemps, à l'âge de 63 ans, Victor-Félix-Henri Valteau, évêque de Quimper et Léon depuis six ans seulement. Nous avons parlé de lui à l'époque de sa nomination et de son sacre (voir *Revue de Saintonge*, t. XIII, p. 4 et 152) et nous ne pouvons guère que répéter la brochure *Monseigneur Henri Valteau, évêque de Quimper et Léon* (Saintes, Mortreuil, 1893, in-18, 55 pages). Il était né à La Couarde

(île de Ré) le 17 novembre 1835, et fut déclaré à la mairie par son père, Denis-Henri Valteau, âgé de 36 ans, brigadier des douanes, accompagné de deux amis : Antoine Besson, 40 ans, tailleur à La Couarde, et Louis Bouthillier, tailleur de pierres. Sa famille était de modeste origine. Son père, domicilié à Sainte-Marie, né à La Flotte le 5 janvier 1799 de Henri Valteau, chirurgien à Sainte-Marie, et de Françoise Varangel, avait épousé à Sainte-Marie (île de Ré), le 26 novembre 1826, devant Samson-Auguste Sallé, maire, Marie-Elisabeth Plaideau, née à La Flotte le 12 octobre 1798, fille d'Etienne-Mathieu, marchand à Sainte-Marie, Elisabeth Neuiller. Henri Valteau fit ses études latines chez Jégu, curé de Rouffiac, puis au petit séminaire de Pons d'où il sortit bachelier ès lettres, puis au grand séminaire de La Rochelle. Ordonné prêtre le 25 mai 1861 par Landriot, il fut trois ans professeur à Pons où il eut pour collègue M. Justin-Emile Combes, aujourd'hui sénateur, ancien ministre de l'instruction publique, puis vicaire à Saint-Eutrope de Saintes en septembre 1864. C'est là que je l'ai connu. Il s'y occupa du saint patron et puisa dans les archives de la paroisse divers documents qui lui fournirent des articles pour le *Bulletin religieux*, sur les reliques, les processions, les miracles de l'apôtre sainton.

Le 22 décembre 1866, il fut nommé vicaire de Saint-Pierre en l'île d'Oleron, où il continua ses recherches historiques, et publia les *Etudes historiques et religieuses sur l'île d'Oleron*, puis, le 25 septembre 1867, vicaire à Saint-Louis de Rochefort et aumônier du collège. En septembre 1871, il fut nommé curé de Champagne, qui venait d'être érigée en succursale et où il bâtit un presbytère et répara l'église, monument de l'art roman, pendant qu'il étudiait *Pont-l'Abbé et ses environs*. Au mois de décembre 1874, il prenait possession de Bourcefranc, *Bourg-souffrant*, comme on disait jadis, paroisse nouvelle de la commune de Marennes, où il passa quatre années, catéchant cette population de sauniers, d'ostréiculteurs, de pêcheurs et de matelots, publiant des *Notes sur l'histoire religieuse de Marennes*. Ce curé avait fait ses preuves. En avril 1879, Valteau devenait curé doyen de l'importante paroisse de Saint-Martin de Pons, ville de 5,000 âmes, où il retrouvait ses maîtres, ses collègues, ses condisciples du collège ecclésiastique, et où les sires de Pons et leur château pouvaient fournir à son amour du travail de vastes sujets d'études. Il y découvrit entre autres un dossier de lettres intéressantes d'Henri de Condé, du maréchal d'Albret, de Turenne, de Ninon de l'Enclos, M^{me} de Maintenon, etc. Cette correspondance, communiquée à M. Louis Audiat qui la transcrivit et l'annota, parut sous ce titre : *Un paquet de lettres, 1576-1672*, par M. Louis Audiat et M. l'abbé Valteau (1887, in-8°). Le 20 novembre 1887, Birot, ancien curé de Saint-Nicolas de La Rochelle, qui avait succédé quelques mois à Léon Bonnet, curé archiprêtre de Saintes, ayant donné sa démission pour cause de santé (voir *Revue*, xviii, 46), Valteau venait (30 novembre 1887) remplacer son vieux maître de philosophie. Il s'y

acquit en peu de temps la confiance générale ; il s'occupa de la décoration de son église : deux grands tableaux rappelèrent, l'un les principaux faits historiques qui se rattachent à l'église cathédrale, l'autre les évêques qui l'avaient administrée depuis saint Eutrope ; il fit aussi sculpter le médaillon du dernier évêque, Pierre-Louis de La Rochefoucauld, « massacré aux Carmes à Paris, le 2 septembre 1792, martyr de la religion et de l'amour fraternel. » La dignité de chanoine honoraire de la cathédrale de La Rochelle (mars 1888) récompensa son zèle. Plus tard (14 avril 1891), l'évêque ajouta à son titre de doyen de Saint-Pierre celui de doyen de Saint-Eutrope, qu'il enlevait au titulaire à la suite de scènes douloureuses, expulsion de deux communautés religieuses.

Un décret du 26 novembre 1892 nomma l'archiprêtre de Saint-Pierre évêque de Quimper et Léon, et cette nouvelle fut fort bien accueillie par la population, moins bien par quelques évêques qui depuis dix ans intriguaient après la mitre. Préconisé dans le consistoire du 19 janvier suivant, il fut, le 5 mars, sacré en grande pompe dans la cathédrale de Saint-Pierre par l'archevêque de Sens, M^{sr} Ardin, assisté de NN. SS. Fulbert Petit, évêque du Puy en Velay, aujourd'hui archevêque de Besançon, et Cœuret-Varin, évêque d'Agen. Il fit son entrée à Quimper le 14 mars. Le nouvel évêque, d'aspect un peu froid, eut quelque peine à plaire à ses Bretons. Il y avait des difficultés dans l'administration. Un vicaire général qu'on lui expédia de Paris, au grand mécontentement du clergé local et qu'il se laissa imposer, vint à mourir après quelques mois. Le prélat, cette fois, résista, et malgré le ministre qui ne voulait pas le reconnaître, nomma grand vicaire un ecclésiastique qui avait la confiance de tout le diocèse. Une visite qu'il fit à Brest pendant une épidémie de choléra acheva de lui rallier les dissidents. Son administration fut sage. Sa bienveillance gagna vite les cœurs. Le 17 décembre, il avait fait l'ordination de Noël : 10 prêtres, 41 diacres, 15 sous-diacres, 8 minorés, 5 tonsurés, et la longue cérémonie ne l'avait pas trop fatigué ; il se préparait à présider aux fêtes de Noël. « La perte de notre cher évêque, écrivait un ecclésiastique, est un deuil pour tout le diocèse. Le travail qu'il a fait lui-même lui avait donné l'affection de tout le clergé. Il s'était donné le respect et l'amour de tous. Son administration paternelle plaisait et attirait la confiance... »

Les funérailles auxquelles assistaient plusieurs prêtres du diocèse de La Rochelle ont eu lieu le 29. Le *Bulletin religieux* de La Rochelle a reproduit le compte rendu, fait par la *Semaine religieuse de Quimper*. Son corps a été déposé dans la chapelle Saint-Roch, à la cathédrale. Un service funèbre, présidé par M^{sr} Bonnefoy, a été célébré le 10 janvier à la cathédrale de Saintes au milieu d'une nombreuse affluence. Selon le désir du défunt aucune oraison funèbre n'a été prononcée. Un autre service a été célébré à Pons et un autre à Bourcefranc le 3 février.

II. — Le 6 janvier, est décédé à 44 ans, en sa propriété de Mongougnon, commune de Saintes, Eugène Delusset, capitaine d'infanterie de marine en retraite. Il était né à Saintes de François Delusset et de Marie-Adélaïde Theure. Après ses études faites au collège de Saintes, il s'était engagé de bonne heure ; des infirmités contractées aux colonies l'avaient forcé à prendre prématurément sa retraite, et il s'était fixé dans sa ville natale.

III. — Le 6 février, est décédé à La Rochelle, âgé de 55 ans, Georges-Marie-Thimoléon Faustin, chevalier de la légion d'honneur, de l'ordre du Christ de Portugal, consul du Portugal, armateur, ancien président du tribunal de commerce, l'un des chefs et fondateurs de l'importante maison d'armements d'Orbigny et Faustin, ancien maire de L'Île-d'Olmeau, protecteur des œuvres patriotiques et de bienfaisance. Né à La Rochelle le 6 janvier 1844, il passa les premières années de sa vie à Rochefort. Après ses études au lycée, il fonda une maison d'armements en association avec M. d'Orbigny, aujourd'hui maire de La Rochelle ; après quelques essais infructueux d'une pêcherie à vapeur, la maison entreprit le transport des minerais de Bilbao à La Rochelle en destination du Creusot et, peu à peu, dota la ville d'un commerce considérable. Faustin, malgré sa modestie, fut forcé d'accepter des fonctions publiques. Il fut élu juge suppléant au tribunal de commerce le 8 janvier 1876, juge le 15 janvier 1879 et président du 16 juillet 1884 au 3 février 1892, date à laquelle il fut fait chevalier de la légion d'honneur à la satisfaction de tout le monde. Il avait épousé à La Rochelle, le 8 mai 1867, la fille de M. le commissaire de la marine Belenfant, sœur de M. Belenfant, notaire à Rochefort. Son fils et son gendre font partie de la maison de commerce. Sur sa tombe, au milieu d'une affluence considérable, M. Decout, président du tribunal de commerce, a prononcé l'éloge du défunt.

« C'est par l'élévation des sentiments, par la puissance du travail, par l'esprit d'initiative et par le dévouement aux grands intérêts publics, que Georges Faustin avait conquis la place si considérable qu'il occupait dans notre cité, » dit l'*Echo rochelais* du 8. « Doux, affable, d'un accès facile, Faustin, ajoute la *Charente-Inférieure*, comptait de nombreux amis à La Rochelle, et sa mort causera de nombreux regrets. » Le *Courrier de La Rochelle* du 9 rend « hommage à la mémoire d'un homme de bien qui fut, par son intelligence et son activité, un des puissants éléments de la prospérité commerciale de notre ville. »

Le 2 janvier 1899, est décédé à La Rochelle, âgé de 69 ans, Charles-Fernand Avice Mougon de Surimeau, propriétaire, veuf de Gabrielle Grelet du Peirat. D'une famille originaire de Niort, dont Beauchet-Filleau, t. 1, p. 204 (1891), a donné la filiation depuis Jean Avice, docteur médecin, mort avant 1591, il appar-

tenait à la branche des Avice de La Carte et de Surimeau. Né le 29 septembre 1829 de Charles-Amateur Avice Mougon, qui fut autorisé par le tribunal de Niort (27 mars 1867) à s'appeler Avice Mougon de Surimeau, et de Pauline-Caroline Avice de Mougon, fille de Michel-Charles-Amateur, il avait épousé en 1860 Gabrielle Grelet du Peirat, d'une famille de Limoges, dont était Pierre Grelet du Peirat, chanoine de Saint-Pierre de Saintes en 1772 ; il a eu Marthe, née en 1861, et Marie, en 1864.

Le 14 janvier, est décédé, âgé de 52 ans, à Ciré d'Aunis où il a exercé la médecine pendant près de 30 ans, et a été inhumé le 17 à Rochefort, le docteur Paul Oui, époux de M^{me} Rosa Quéré. Elève de l'école de Rochefort, il servit d'abord dans le corps de santé de la marine. « Il avait acquis dans le canton, disent les *Tablettes* du 17, les sympathies les plus vives par ses mérites professionnels, sa bonté et son dévouement infatigable. » Il laisse trois filles : Marie, Marguerite et Renée ; il avait deux frères : MM. Jules Oui, ancien pharmacien, et le docteur Marcel Oui, professeur agrégé à la faculté de médecine de Lille ; pour neveu, le docteur Jules Oui, médecin aide-major de 1^{re} classe au 104^e d'infanterie. La cérémonie religieuse, présidée par M. l'abbé Fanton, curé de la paroisse, avait attiré plus de dix ecclésiastiques et une nombreuse population. La messe a été dite par M. le chanoine Frédoux, ami de la famille. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Chaussat, maire de Ciré, Jules Roy, maire de Thairé, le docteur Abelin, médecin principal de la marine, et le docteur Foubert, maire de Saint-Savinien. Des discours ont été prononcés à la gare par M. Chaussat, qui a rappelé ses titres à la gratitude de ses concitoyens comme praticien et conseiller municipal ; d'autres ont aussi parlé au nom de la société de secours mutuels de Thairé et des prévoyants de l'avenir. A Rochefort, au cimetière, M. le docteur Abelin et M. le docteur Doublet ont aussi fait son éloge : le premier, au nom de la marine ; le second, au nom de l'association médicale de Rochefort.

Le 25 janvier, est décédé à Champagnac, canton de Jonzac, Lalardrie, curé depuis 1892, dans la 56^e année de son âge et la 29^e de sa prêtrise. Né en 1813 à Arthenac d'honnêtes cultivateurs qui entravèrent sa vocation, il put cependant, après avoir reçu tard les premières notions de latinité de l'abbé Millieurenche, entrer au séminaire de Montlieu. Ses années de séminaire passées à La Rochelle de 1865 à 1870, il fut ordonné prêtre et nommé vicaire de Dolus, puis de Saint-Martin de Pons. En septembre 1875, il fut nommé curé de Sousmoulins où il eut à réparer église et presbytère, et à exercer heureusement son ministère pendant 17 ans. Malgré son zèle, malgré l'affection de ses paroissiens, il eut la douleur de voir le conseil municipal lui enlever, en violation des droits de la fabrique, propriétaire de l'im-

meuble, une partie de son presbytère et de son jardin pour créer une école laïque. Il demanda son changement et l'évêque l'envoya (1892) tout près, à Champagnac, à quelques kilomètres de son pays natal. Là, de nouveau, il déploya son zèle. D'atroces douleurs lui firent une agonie cruelle. Près de huit cents personnes assistaient aux obsèques de ce bon prêtre. L'archiprêtre de Jonzac a prononcé son oraison funèbre.

Le 27 janvier, est décédée dans sa cinquante-huitième année, au château de Crazannes, canton de Saint-Porchaire, et a été inhumée le 30 au cimetière de Saint-Jean d'Angély, *Louise-Marie-Elisabeth Oudet*, sœur de M. le baron Amédée Oudet, veuve de Denys Joly d'Aussy, ancien conseiller général de Saint-Porchaire, vice-président de la société des *Archives*, trop tôt emporté pour les siens et les études historiques qu'il avait abordées un peu tard, mais avec tant de succès. Née à Crazannes, le 10 novembre 1841, de Jacques-Nicolas-Eliacin Oudet et de Sélina-Victoire Boubée de Lespin, elle avait épousé, à Crazannes, le 18 mai 1863, Jean-Gabriel-Denys Joly d'Aussy. Ils descendaient tous deux d'Auguste Dubois de Landes, dont deux petites-filles avaient épousé, l'une Jean-César Joly d'Aussy, et l'autre Louis Boubée de Lespin, recteur des académies d'Anvers, de Metz et de Malines. La mort de son mari, le 5 juin 1895 (voir *Revue*, xv, 240), lui causa un vif chagrin ; aussi elle ne lui a survécu que peu de temps ; elle s'est éteinte doucement après de longues souffrances supportées sans se plaindre et dont elle sentit la fin approcher avec résignation, ayant fait pieusement son sacrifice à Dieu. Elle laisse deux fils : Denys, né le 8 novembre 1864, avocat à Saint-Jean d'Angély, marié, dont deux filles, et Armand, né le 29 avril 1871, sous-lieutenant d'infanterie à Libourne.

Le 30 janvier, est décédée en son hôtel, rue de Marignan, 9, à Paris, âgée de 29 ans, Adeline Outrey, baronne Otard de La Grange, fille de M. Outrey, ancien ministre plénipotentiaire de France au Japon, ancien ambassadeur à Washington, décédé l'an dernier à l'âge de 73 ans, sœur de MM. Henry et Fernand Outrey, et belle-sœur de la comtesse de Castellane.

Elle avait épousé, le 17 juin 1893, Jacques-Jules-René, baron Otard de La Grange, né au Château-Chesnel (Charente) le 31 juillet 1863, chef actuel du nom, fils de Jean-Auguste et de Marie-Berthe Pastré. La jeune baronne était une des femmes les plus appréciables de la société parisienne ; par son intelligence, par sa gracieuseté, elle faisait l'ornement du château historique de Saint-Brice, où elle eut marqué dans la brillante cour des Valois, au temps de Catherine de Médicis et du Béarnais ; elle était la joie des pauvres et faisait un noble usage de sa fortune.

Ses obsèques ont eu lieu le 6 février en l'église Saint-Léger de Cognac, trop étroite pour la foule, et l'inhumation au cimetière du

Breuil, dans un caveau de famille. M. Boutin, vice-président des hospitaliers sauveteurs bretons, a prononcé quelques mots touchants d'adieu, et rappelé les services rendus à la société par la défunte, par son mari et par son beau-père, tous deux présidents de la société.

Le 10 février, est décédé au château de Dampierre sur Boutonne, dans sa 82^e année, Jean-André Rabault, ancien maire de cette commune, qui jouissait d'une très légitime influence dans sa commune et dans le canton. Né le 12 octobre 1816, à Saint-Martin d'Auzé (Deux-Sèvres), de André-Joseph et de Marie Gandelin, il épousa Marie-Madeleine Berland, née le 20 novembre 1819, de Prudent Berland et de Marie Liadouze ; de ce mariage sont issus : 1^o le 30 juillet 1840, à Saint-Martial, Marie-Madeleine Rabault, mariée à Dampierre, le 21 novembre 1859, à Pierre-Ferdinand-Emile Lecuilliez, conseiller d'arrondissement pour le canton de Loulay, fils de Louis-Pierre Lecuilliez et de Marie-Adélaïde-Esther Giraud ; 2^o André-Joseph-Prudent Rabault, né à Saint-Martial, le 10 novembre 1842, marié à Marie-Joséphine-Blanche Himbourg, maire actuel de Saint-Jean d'Angély ; 3^o Clémentine Rabault, née à Saint-Martial, le 15 février 1844, mariée à Dampierre, le 29 août 1865, à Jean-Baptiste-Alphonse Morin, notaire à Dampierre. Il possédait le château si remarquable de Dampierre que nous avons pu admirer dans une excursion de la Société des Archives, et qui a exercé le talent de plusieurs artistes.

II. — MARIAGES

Le 1^{er} février, en l'église de Saint-Etienne de Tonnay-Charente, dont les riches peintures récemment exécutées par la maison Bonnet, de Bordeaux, formaient un cadre charmant à la fête, a été célébré le mariage de M. Pierre-Marie-Joseph Drilhon, fondé de pouvoirs de la société générale (agence du Havre), avec M^{lle} Madeleine Strauss. La bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé Fernand Strauss, frère de la mariée, prêtre, licencié en théologie, élève du collège français à Rome, lequel a prononcé sur l'amour chrétien une allocution aussi remarquable par le fond que par la forme.

Les témoins du marié étaient MM. Renon de La Bourdonnerie et Guillet, ses deux beaux-frères ; ceux de la mariée : M. Gabriel Strauss, lieutenant au 4^e de ligne, son frère, et M. Armand Castillon du Perron, son oncle.

Né à Saintes, le 29 mai 1875, de Paul Drilhon, avoué honoraire, et de dame Adélaïde-Marie Béraud, le marié a pour frère et sœurs : Paul, sous-commissaire aux colonies, actuellement à Saint-Pierre-Miquelon ; Marie-Thérèse, épouse de M. Gustave Renon de La Bourdonnerie, à Nantes ; Noémi, épouse de M. Gabriel Guillet, aussi à Nantes.

M^{lle} Madeleine Strauss est fille de M. Marie-Laurent-Ludovic

Strauss, de la maison Renault, Delage de Luget et C^{ie}, de Tonnay-Charente, et de dame Jeanne Castillon du Perron, de Cognac : elle est sœur de Gabriel, lieutenant ; Fernand, prêtre ; Pierre, aspirant de marine à bord de *L'Entrecasteaux*, et Suzanne.

Par son père la jeune mariée est la petite-fille de Rodolphe Strauss, de la maison Théodore Renault et C^{ie}, de Tonnay-Charente, et de dame Thierry d'Argenlieu, fille de Thierry d'Argenlieu, qui fut directeur des domaines à La Rochelle. De son mariage, Rodolphe Strauss a eu 3 enfants : 1^o Ludovic, dont nous avons établi la descendance ; 2^o Valentine, épouse de M. Charles Guepratte, qui a été receveur des finances à Marennes ; 3^o Isabelle, mariée à M. Racine, ancien notaire, courtier à Tonnay-Charente, dont : a. Fanny, mariée à Ternet, capitaine de vaisseau ; b. Marguerite, à Thierry d'Argenlieu, inspecteur de la marine ; c. Marie-Amélie, à Pierre Lavie, ingénieur ; d. Maurice, courtier, époux de M^{me} Madelaine Déléonet.

Par sa mère, l'épouse est nièce de dame Elisabeth Castillon du Perron, femme de M. Théodore Renault ; de M. Henri Castillon du Perron, marié à Noémi Castaigne ; de M. Gabriel Castillon du Perron, époux de Sophie Castaigne ; de M. Edmond Castillon du Perron et de M. Armand Castillon du Perron.

Une nombreuse assistance remplissait les trois nefs de l'église ; on y remarquait dans le chœur, outre les personnes citées, MM. Delage de Luget, conseiller général ; Henri de Montalembert de Cers et M^{me} de Montalembert, née Sophie Renaud ; Collin, ingénieur au Havre ; Coutanseaux fils, négociant à Saintes ; Béraud, rédacteur en chef de la *Revue de l'ouest* ; G. Renault et M^{me} Renault, etc.

M. le doyen Brodud, sur demande des jeunes époux, a, dans un mot très court où s'épanchait tout son cœur, adressé des compliments qu'une réserve délicate et modeste avait empêché le frère d'offrir à sa sœur, et donné ainsi tout son cachet à cette fête de famille et de paroisse.

UN TÉMOIN.

Le 6 février, en l'église Saint-Pallais de Saintes, a été béni par M. l'abbé Marchive, chanoine de La Rochelle et de Quimper, qui a prononcé une allocution, le mariage de M. Jean-Louis-Emile Loyer, chef de bataillon au 3^e régiment d'infanterie de marine, né le 25 octobre 1852, fils de Jean-Théodore Loyer et de dame Marie-Aspasie Renaud, avec M^{me} Marie-Louise-Marguerite-Lucie Loyer, née le 17 février 1872, fille de : Nicolas-Eutrope-Emile Loyer, 63 ans, ancien avoué, et de dame Marie-Louise-Antoinette Loyer, 57 ans. Les témoins étaient pour l'épouse : ses oncles, MM. Ernest Avrilleaud, 63 ans, conducteur principal des ponts et chaussées à Royan ; Edouard Loyer, 56 ans, négociant à Libourne ; et pour l'époux : ses cousins, MM. Charles Benon et Louis Avrilleaud, médecin de 1^{re} classe de la marine, chevalier de la légion d'honneur, du port de Brest.

VARIÉTÉS

I

DOIT-ON IMPRIMER LES TEXTES INTÉGRALEMENT ?

Le *Bulletin historique et littéraire du protestantisme français*, dans sa livraison du 15 décembre dernier, a analysé l'article de M. de La Morinerie, *Deux victimes de la révocation de l'édit de Nantes*, publié par la *Revue de Saintonge* du 1^{er} novembre (t. xviii, p. 376).

A cette occasion M. N. W. revient sur « une jolie plaquette » du même, imprimée en 1896, *Samuel Robert, lieutenant particulier en l'élection de Saintes*, dont nous avons rendu compte (xvi, 231). Deux ans ! c'est un peu tard, mais pas trop pour blâmer la société des *Archives*. Notre excellent collaborateur — c'est de M. de La Morinerie que je parle — avait cru devoir, on se le rappelle, expliquer au public comment la société, qui avait édité en 1883 (t. x des *Archives historiques de la Saintonge*) le *Journal* de Samuel Robert, n'avait pu, malgré son désir à elle et à lui, éditer aussi sa *Correspondance*. Nous avons exposé (xvi, 231) à nos lecteurs les raisons qui ajournaient cette publication, divergences de vues entre le comité de publication et l'auteur ; or c'est ici que la question devient générale. Doit-on imprimer un texte intégralement ? N'y a-t-il pas des suppressions obligatoires, des obscénités par exemple ? Faudra-t-il étaler tout ce que la fantaisie d'un particulier a pu lui inspirer de jeter sur le papier, dans le secret du cabinet ? Ne devra-t-on pas élaguer tel fait que le rédacteur n'a écrit que comme memento, uniquement pour lui ? Dans quelle mesure concilier la vérité, l'histoire, le respect dû à un écrivain qu'on met au jour avec, d'une part, le respect dû au lecteur, et aussi les règles de l'art qui prohibent les pages inutiles, ennuyeuses, fastidieuses ou dégoûtantes ?

Dans le cas qui nous occupe nous demandions des suppressions ; il y a dans cette correspondance de Samuel Robert une foule de détails oiseux, des répétitions, des phrases insignifiantes, des formules trop multipliées de pure politesse. Par exemple, ces passages pris dans les premières lettres seulement et qui se continuent :

« J'ay receu le tesmoignage d'agrément que vous faites de mes importunités. Assurés-vous que j'en useray avecq discrétion : je vous prie de le croire, et que je suis véritablement... »

21 juillet. « Ce mot est pour vous assurer qu'il n'y a point d'eslongnement qui me puisse empescher de vous rendre les services que je vous ai voués et particulièrement en ce lieu, où je vous assure ray de mes obéissances et services sans aucune réserve, comme vous estant... »

24 juillet. « Ce mot est pour vous assurer qu'il n'y a eslongnement n'y affaire qui me puissent faire oublier le tesmongnage d'affection que j'ay receu de vous, dans les ressentimens des-

quels vous agréerés, s'il vous plait, qu'en ce lieu parmi mes tendresses ordinaires je vous assure de mes obéissances, comme vous étant acquis. »

De plus l'épistolier, pour s'épargner des frais d'imagination, copiait la même lettre trois, quatre, cinq fois, et l'expédiait le même jour à diverses personnes. Nous disions : A quoi bon cette double, triple, quadruple reproduction ? Une seule suffit, avec, si vous voulez, une note : « Cette lettre a été aussi adressée à M. Y et à M. Z, » comme on fait pour la correspondance, autrement importante, de Henri IV, Louis XI, Catherine de Médicis, ou Louis XIV. A la rigueur — on en agit ainsi envers les grands écrivains, et ce n'est pas ici le cas — signalez la variante, si elle en vaut la peine, si elle offre quelque attrait linguistique, philologique, pittoresque. Mais biffez hardiment toutes ces banalités, toutes ces inutilités ; elles allongent démesurément votre volume sans profit aucun et fatiguent le lecteur. M. de La Morinerie, qui avait eu le talent et s'était donné la peine de déchiffrer un indéchiffrable grimoire, qui avait eu la chance de sauver le précieux manuscrit et de se sauver lui-même des bombes de la commune, tenait à ne rien perdre de sa transcription. Toutefois, dans sa brochure explicative, il reconnaît avec franchise que « notre critique pouvait se justifier. » Très loyalement il disait : « Je conviens parfaitement que les premières lettres de Robert, celles-là surtout, n'ont qu'une valeur secondaire. Sans doute certaines lettres se *répètent* ; les *mêmes faits* sont racontés à différents correspondants, parfois en des *termes identiques* ou parfois avec des variantes. D'autres sont des formules de déférence, de compliments, de condoléances. » Et la raison, l'unique raison de ne pas accepter ces suppressions, nécessaires, indispensables, c'est que « ce serait défigurer le personnage, » comme si le personnage était un *personnage*, et comme s'il avait une *physionomie* !

Tout cela est clair, simple, net : question d'ordre exclusivement administratif et purement littéraire. « Contentez-vous d'un volume de 500 pages que nous vous offrons, disions-nous ; puis imprimez, mais à vos frais, tous les *spuria*. » On n'est pas plus conciliant. Pourtant M. le pasteur Weiss a vu là autre chose, et il félicite M. de La Morinerie d'avoir « eu le bon goût de ne pas consentir à publier son texte dans de pareilles conditions. » Ce qui aggrave notre cas, c'est que deux fois déjà, paraît-il, nous nous sommes rendus coupables de semblables méfaits. Deux fois seulement ! c'est peu. Le critique n'a pas bien compté : il aurait trouvé par centaines des mentions de ce genre : « Suivent les formules ordinaires, » ou « formules, » ou « répétitions des mêmes faits, » ou même : « Dans les passages supprimés de cette lettre, Colbert recommande de faire travailler aux ancres, aux câbles. » et ailleurs : « Recommandations au sujet de la corderie, de la fosse aux mâts..., » puis : « Il renouvelle toutes les recommandations déjà faites. »

M. W... pourrait-il affirmer que le *Bulletin du protestan-*

tisme qu'il dirige n'a jamais commis de forfaits pareils ? Qu'il lise seulement la page qui suit celle où il nous fait ce reproche ; il y verra des points remplaçant des phrases probablement inutiles. Qu'y a-t-il sous ces réticences ? En tous cas nous n'aurons pas le mauvais goût, l'injustice de supposer qu'il avait à dissimuler ainsi des faits portant atteinte à la foi calviniste ou aux hommes protestants. Pourquoi prête-t-il gratuitement des intentions perfides à nos collaborateurs ? Ce sont d'honnêtes gens, qui ont le scrupule de la vérité. Ils ont indiqué dans quels sens ils ont fait des retranchements. Pourquoi les soupçonner de mensonge ? Jamais on ne leur a imposé un élagage systématique qu'ils n'eussent pas subi. Et ils protestent, M. de La Morinerie tout le premier, contre des hypothèses aussi déplaisantes : « M. W. ne m'a sans doute pas lu ! »

Singulier état d'esprit. Soupçonner l'éditeur de Robert ou de Merlin, parce qu'ils sont huguenots, de faire des coupures par hostilité religieuse ! Si dans une délibération du synode de Pons je lis : « Il la traita de p..., de m..., » faudra-t-il imprimer ces mots en toutes lettres, sous peine de passer pour cafard ? Merlin par exemple écrit : « Je suis allé me promener à Thayré » et ailleurs ; ou bien : « Il m'est morte une alouette qui chantait des mieux. » Il raconte qu'il a planté ses oignons ; qu'il a fait froid en hiver et chaud en été. Gardez-vous d'effacer des détails si caractéristiques ! M. W. y verrait du cléricalisme.

Genre nouveau de cléricalisme, la suppression des mots oiseux ou grossiers dans un livre ! on ne l'avait pas encore inventé, celui-là.

Ce qu'il y a de piquant, c'est que le *Diaire* de Merlin a été transcrit par un coreligionnaire de M. W., non des moins servents et que nul ne peut suspecter de papisme. Or, l'éditeur responsable, M. Dangibaud, non seulement n'a rien retranché du tout au texte préparé par le très scrupuleux M. de Richemond, mais il a même ajouté beaucoup de passages que M. de Richemond avait cru pouvoir négliger. S'il y a eu là acte de cléricalisme, quel est le clérical des deux ? Quant au livre de raison de Samuel Robert, incriminé avec le *Diaire*, il a été copié sous les yeux de l'archiviste de la Charente-Inférieure, qui attestera, s'il en était besoin, et les sentiments et la sincérité de l'éditeur, M. Tortat.

N'est-ce pas une bizarre préoccupation de voir, dans des suppressions de lignes inutiles, des arrière-pensées méchantes et perfides ? En réfléchissant bien, est-ce que ces amputations de lignes ne révéleraient pas un désir secret d'amputations réelles d'hérétique ? Prenez-y garde. Ces suppressions ne pourraient-elles pas conduire à la suppression des protestants ? Si vous effacez le décès de l'alouette d'un pasteur, qui pourtant n'était pas le moineau de Lesbie, n'est-ce pas que vous rêvez d'un trépas des huguenots, peut-être d'une nouvelle Saint-Barthélemy ?

Voilà un bonhomme qui note avec un soin religieux toutes ses infirmités ; il ne se contente pas de conter ses maladies ; mais, après les siennes propres, il narre aussi avec une scrupu-

leuse exactitude et une périodicité imperturbable les indispositions mensuelles de sa femme. Conservez-en bien les détails nauséabonds ; autrement, surtout si ce mari scrupuleux est un ministre du saint évangile, vous serez un affreux clérical. Ah ! si M. W. savait que le ministre de l'instruction publique, dans les *Lettres* de Chapelain, laisse de côté les passages où l'auteur de la *Pucelle* s'étend à satiété sur sa gravelle, sur sa bile et ses humeurs peccantes dans un style digne de l'abbé Bourdelot, de M. Argan dans le *Malade imaginaire*, voire des dernières conversations de Sainte-Beuve, il serait capable de provoquer une interpellation et une crise ministérielle. Clérical !

Cléricale aussi la société de l'histoire de France, qui ne se gêne pas pour sous-entendre ce qui ne peut se lire, par exemple le *Journal* de l'avocat Barbier : « Il était impossible, dit l'éditeur, A. de La Villegille, que, dans un manuscrit de près de cinq mille pages, il ne se rencontrât pas beaucoup de longueurs. Barbier s'appesantit quelquefois en effet sur des détails qui n'offrent aujourd'hui qu'un médiocre intérêt ; ailleurs, il s'égare dans des discussions oiseuses. Il y avait donc nécessité de faire certains retranchements, d'écarter des anecdotes scandaleuses, racontées dans des termes plus que graveleux. »

Clérical aussi Etienne Baluze, le grave Baluze, qui, ayant écrit le 27 décembre 1698 dans une lettre familière : « J'ay été bien affligé d'apprendre que Mimi (le petit-neveu) a ch... dans sa culotte, » ne voulait pas qu'on le criât sur les toits et qu'on le livrât à la postérité. « Vous pouvez néanmoins l'assurer que je ne publierai pas cette nouvelle et que je ne la ferai pas imprimer. »

M. W. veut que, sous peine d'être clérical, on imprime cette grossièreté. C'est fait. Il sera satisfait, et nous voilà rentré en grâce, je l'espère. Peut-être même que, si nous avions mis en toutes lettres le mot *ch...*, il nous trouverait digne d'être parpaillot.

L. A.

II

LES JOURNAUX MANUSCRITS EN SAINTONGE

S'il est une bibliographie ardue entre toutes, c'est à coup sûr celle des journaux. La presse périodique dans les deux Charentes ne date que des dernières années du XVIII^e siècle, et c'est déjà par centaines que se comptent nos journaux et nos revues. Celui qui voudrait écrire un livre absolument exact sur cette matière pourrait être proposé pour compagnon de peine à celui qui aurait conçu le projet téméraire de ne rien oublier dans la bibliographie du siège de La Rochelle. Il y a des journaux dont on ne peut se procurer un spécimen qu'après de longues recherches ; d'autres dont les titres même sont oubliés. J'ai le numéro 2, 10 janvier 1837, du *Messager du 5^{me} arrondissement de la Charente*, feuille éphémère, imprimée à Cognac par Dédé et

Péronneau. Mais je suis encore à attendre un numéro du *Gla-neur*, imprimé vers 1840 par Moreau, qui fut, d'après la tradition, le Gutenberg de Barbezieux. Se souvient-on à Angoulême de l'*Indépendant* imprimé place Marengo, 33, par E. et J.-B. Ardant qui, le 26 novembre 1844, donnait en feuillet une étude sur le *Myosotis* d'Hégésippe Moreau, signée : Daniel Léo ? Connaissiez-vous Daniel Léo ? C'était M^{me} Lafarge qui, subissant alors sa peine, cherchait des distractions dans la littérature. Babaud-Larivière lui avait ouvert les colonnes de l'*Indépendant* (1).

Quand le catalogue des journaux imprimés présente de telles difficultés, que sera-ce lorsque nous aborderons celui des journaux manuscrits ? Les Romains les ont connus et ne pouvaient en connaître d'autres. Un mémoire a été publié sous ce titre : *Les journaux chez les Romains*. Le xix^e siècle a eu lui aussi ses journaux manuscrits et ils n'ont guère laissé plus de traces que ceux de l'antiquité.

Un républicain de 1848 m'a raconté que la *Constitution* imprimée à Angoulême, obligée de suspendre sa publication en 1851, distribua néanmoins à quelques abonnés fidèles des numéros manuscrits. C'est le seul exemple de ce fait que je connaisse dans la presse politique.

Mais il y a eu quantité d'autres journaux dont on ne trouve pas la moindre bribe, parce qu'ils furent les organes d'un âge qui est sans pitié. A Paris, l'institution Sainte-Barbe eut le sien en 1870. Écoutez là-dessus, dans le *Gaulois* du 4 octobre 1897, les confidences d'un ancien normalien, M. Joseph Montet :

« Cette année-là, la troisième étude, la nôtre, avait eu une pensée géniale : celle de créer un journal. Une société s'était constituée — anonyme, bien entendu — à laquelle chaque fondateur avait fait le précieux apport d'une main de papier et de son talent de dessinateur ou d'écrivain. Combien de temps dura cette gazette artistique et littéraire ? Deux ou trois mois peut-être. Un beau matin, notre canard rendit l'âme entre les doigts d'un pion qui lui tordit le cou.

» J'ai retrouvé dans de vieux papiers le premier numéro de cette publication tirée à un seul exemplaire, et où chaque écrivain était son propre typographe. Sapeck était un de nos illustrateurs. A la dernière page, je vois une caricature signée de lui : un Rochefort à la plume. La date du journal est significative : 3 février 1870. C'est le Rochefort d'il y a vingt-sept ans, très reconnaissable à travers l'outrance hardie de la charge : un front énorme, des pommettes saillantes ; un visage émacié, brûlé par les ardeurs de la lutte. Sa main brandit un fouet, dont il cingle un toutou comme font les enfants. Ce toutou, c'est la tête de Napoléon III... »

(1) Au commencement de 1881, M. Jules Claretie a publié dans le *Temps* un premier article sur la collaboration de M^{me} Lafarge à l'*Indépendant*. Il est regrettable que cette étude n'ait pas été continuée.

La fertilité de l'esprit d'imitation étant bien connue, je suis persuadé qu'il y eut, dans les lycées, collèges, petits séminaires et pensionnats de Paris et de la province, des journaux analogues à celui de Sainte-Barbe. S'ils pouvaient être retrouvés, il ne faut pas croire qu'on les feuilleterait sans profit. Tel académicien a pu y bégayer ses premiers vers, tel grand artiste y donner ses premiers coups de crayon. Si l'institution de Pons a eu son journal, ce que je ne sais pas (1), celui qui dénicherait dans sa collection un dessin signé William Bouguereau ne ferait pas une mauvaise journée.

Mettons-nous à l'œuvre pour faire tant bien que mal, car c'est ici que la perfection n'est pas de ce monde, le catalogue de nos journaux scolaires. Que chacun fasse appel à ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Nos aimables lectrices nous diront si elles ont autrefois rédigé des journaux dans ces pensionnats de demoiselles où on sait au besoin se mettre à l'unisson du sexe fort. Tout le monde connaît ce quatrain :

Ce livre appartient à son maître,
Qui n'est ni capucin ni prêtre.
Si vous voulez savoir son nom,
Regardez dans ce petit rond.

Mais voici une variante moins connue :

Ce livre est à sa maîtresse
Qui n'est ni novice ni professe (2).

J'apporte une première pierre à l'édifice en citant l'*Hebdomadaire de Richemont* qui parut vers 1852, au petit séminaire ; il eut quelques numéros de 4 pages in-4°, titre calligraphié. Orphée mis en pièces et Hippolyte que l'œil même de son père eût méconnu n'étaient pas en plus piteux état que l'unique exemplaire de ce périodique lorsque cent cinquante mains l'avaient feuilleté. Je n'ose donc espérer que le moindre fragment puisse en être retrouvé. Quels furent les poètes et les prosateurs qui lui confièrent leurs élucubrations ? Quel fut le secrétaire de la rédaction ? il m'est impossible de le dire après tant d'années. Un seul détail est encore présent à ma mémoire : L'*Hebdomadaire* donnait une mercuriale où on eût cherché en vain le prix du blé et le cours des eaux-de-vie. En revanche le prix des pommes, poires, oranges, raisins secs, gâteaux, bâtons de sucre d'orge et billes de chocolat qu'un petit industriel cognacais nous vendait les jours de promenade, y était soigneusement enregistré.

(1) Un journal manuscrit a existé à l'institution de Pons, il y a une vingtaine d'années, sous l'administration de M. Berthelot. J'en ai vu quelques numéros. Les dessins n'étaient pas d'une orthodoxie parfaite. L. A.

(2) L'étude des feuillets de garde des vieux livres est intéressante. Je n'ai pu lire qu'imparfaitement quelques lignes d'une très ancienne écriture sur un livre de la bibliothèque de Cognac, une histoire d'Espagne, autant qu'il m'en souvient : Celui qui trouvera ce volume est invité à le restituer, et il aura pour récompense « le pain d'orge à la Saint-Georges et le pain blanc à la Saint-Jean. »

Le lycée de Périgueux a connu au moins trois journaux. Un ancien élève, qui y a fait ses études de 1858 à 1866, ne se souvient plus du titre d'une feuille manuscrite des plus éphémères qui circula dans les études. Deux journaux autographiés à petit nombre viennent de paraître : le *Potache*, le numéro cinq centimes, quatre pages in-folio, avec caricatures à la dernière, paru en janvier 1899, et l'*Echo du bahut*, qui lui a fait suite en février, quatre pages in-folio, le titre traversé par une plume et un crayon. Ces deux journaux ont donné des poésies.

J. P.

.*.

Le collège de Saintes eut aussi son journal, non pas manuscrit, mais autographié, nommé l'*Impromptu, revue littéraire, scientifique et artistique*. Il paraissait le lundi, rue Saint-Maur, 14, format in-4°, lithographié par Abelin qui était en même temps le gérant. Il se vendait 10 centimes ; le rédacteur en chef était M. O. Bonneau et le directeur, M. Daniel Cornet, qui vient d'être fait officier d'académie. Les collaborateurs étaient d'autres élèves du collège. On y supprimait le baccalauréat, le grec et le latin ; on y rendait compte des concerts, des fêtes et des livres de M. Xamheu. Il y avait aussi des vers et de la musique.

Le premier numéro parut le 4 juin 1886 et le dernier quelques mois après. Les frais étaient lourds pour des bourses de collégiens et les articles s'épuisèrent ainsi que les ressources.

LOUIS AUDIAT.

III

USAGES ET SUPERSTITIONS. — LES SEAUX VIDÉS

(Voir t. v, 381 ; vi, 414 ; vii, 89 ; xviii, 457).

Lorsqu'on étudie les superstitions populaires, on est souvent frappé par la coexistence en plusieurs régions, aussi éloignées les unes des autres que de mœurs différentes, de pratiques et d'usages qu'on aurait pu croire purement locaux (1). Si l'on songe combien peu nos ancêtres avaient de facilités pour communiquer entre eux, combien les habitants des diverses provinces qui habitaient l'ancienne France sont restés longtemps

(1) Parmi les derniers travaux publiés sur ce sujet, signalons : *Anciennes coutumes et usages singuliers en Bourgogne*, par M. Ernest Petit, dans le *Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne* (supplément au t. I, p. 137). L'auteur, par exemple, cite le droit accordé en 1456 par le seigneur de Poncin en Bresse, aux hommes de ses domaines de battre leur femme à volonté, moyennant une rente annuelle de cinq sols à son profit ; les condamnations à mort d'animaux coupables d'homicides ; les redevances bizarres : douze craquelins et une pinte de vin par chaque jeune marié de Lucy sur Eure, 1^{er} dimanche de carême : un oison pour chaque couvée d'oies ; la quête des andouilles et du lard au mois de janvier par les prévôts et sergents de Senan, etc.

étrangers les uns aux autres, pour ne pas dire hostiles ou rivaux, on se demande comment certaines superstitions ont pu se propager sur toute l'étendue de son territoire et se rencontrent même fréquemment bien loin au-delà de ses frontières. Aussi, pour expliquer la plupart des pratiques superstitieuses qui s'y sont perpétuées à travers les siècles, est-il nécessaire de remonter aux religions primitives, sur lesquelles nous ne possédons, il est vrai, que des documents vagues et incertains, mais qui, détrônées par le christianisme, n'en ont pas moins laissé dans notre sol des germes qu'on ne peut jamais complètement extirper, comme ces plantes adventices dont nos champs, malgré tous les soins du laboureur, demeurent constamment infestés.

Une des pratiques les plus universellement répandues consiste à jeter l'eau des seaux et autres récipients aussitôt que dans une maison une personne vient de mourir. M. l'abbé J.-L.-M. Noguès, qui relate cette coutume dans son très intéressant ouvrage *Les mœurs d'autrefois en Saintonge et Aunis* (Saintes, chez Prévost), dit que c'est « parce que l'âme baignerait dans l'eau (?), » explication qui ne veut rien dire et ne satisfait d'ailleurs pas l'auteur lui-même, puisqu'il la fait suivre d'un point d'interrogation.

J'ai eu la bonne fortune, dans mes voyages, de mettre la main sur un ouvrage publié en livraisons, par souscription, à Abbeville, de 1885 à 1887, et dont la publication a été interrompue bien avant que l'auteur eût épuisé le programme qu'il s'était tracé dans un « Extrait du sommaire des matières, » destiné à provoquer des souscriptions : *Usages, coutumes et croyances ou livre des choses curieuses*, par Dieudonné Dergny, membre de la commission des antiquités de la Seine-Inférieure, — *Costumes locaux de France*, dessinés et gravés par E. Winckler (Abbeville, E. Winckler-Illiver, éditeur) (1).

(1) La première partie de l'ouvrage, entièrement parue, a surtout trait aux usages qui accompagnent le décès. Voici d'ailleurs le titre des chapitres : « Pain béni du dimanche. — Cucillette du pain des trépassés. — L'âme lavée, l'âme noyée. — La chandelle bénite. — L'horloge arrêtée. — Signe extérieur pour indiquer un décès dans une maison. — Du deuil et de ses variations dans sa durée et dans la manière de le porter. — Enlèvement de divers objets d'intérieur au moment du décès. — Diverses sonneries funèbres. — La chapelle blanche. — Le défunt paré. — L'oreiller funèbre, les suaires, les petites croix funéraires de calvaire et de portes d'entrée. — La veillée des morts. — Le devoir. — Les voisins au jour de l'inhumation. — L'enlèvement civil suivi d'une cérémonie religieuse. — Le cierge du défunt. — Le pain béni des funérailles. — Le manteau porté pour assister à l'inhumation. — Poignée de terre et aspersions. — Les pleureuses. — Les repas funéraires. — Le gâteau des funérailles. — Prières aux offices du dimanche à l'intention des défunts. — De la prière sur la tombe des morts. — Les abeilles en deuil. — Deuil et deuil. — Diverses coutumes pratiquées à l'occasion d'un décès. » — Le prospectus promettait en outre : Le miroir en deuil, la vaisselle enlevée ; — la vaisselle retournée ; — le cierge d'honneur ; — la chapelle parée ; — le défunt paré ; — les adieux du défunt ; — les noces du défunt ; — le défunt à la perche ; — les petits oiseaux et les plantes en deuil. Ajoutons que l'ouvrage qui a la prétention d'être universel, du moins pour ce qui regarde les usages, coutumes et superstitions de la France, est par là même souvent un peu confus, *rudis in-*

L'auteur a précisément consacré un chapitre, non le moins curieux, à « l'âme lavée, l'âme noyée, » page 34. Qu'il me soit permis de le transcrire pour les lecteurs de la *Revue*, et de leur donner ainsi une explication plausible de la coutume consignée dans le livre de M. Noguès : « Quelle consolation serait-ce de savoir que, parmi les respectueuses coutumes relatives à la mémoire des morts, toutes sont pratiquées avec raison et convenance, et qu'aucune d'entre elles ne soit imbuë des plus abétissantes croyances. Malheureusement il n'en est pas ainsi, et la satisfaction que l'on éprouve au souvenir de ces pieuses coutumes, édifiantes manifestations du respect que nous devons à nos chers morts, est bien amoindrie par le dégoût profond inspiré par ces sottes coutumes qui sont l'expression de la plus abjecte superstition. A Cérisy, Quesnoy-sur-Airaines, Montagne-Fayel (Pas-de-Calais), aussitôt qu'un malade est passé de vie à trépas, l'eau qui est dans les seaux de la cuisine est jetée. Pourquoi? L'âme du défunt vient de s'y purifier! Les membres de la famille du défunt, ses amis qui assistent aux derniers moments du mourant, ne manquent jamais de s'acquitter de cet usage. A Crémarest, Saint-Germain-Beaupré, etc., lorsqu'un malade est près de trépasser, il est coutume, au contraire, d'apporter un peu d'eau près du chevet du malade, et ce, afin que l'âme abandonnant le corps vienne s'y purifier pour de là s'envoler au céleste séjour. Mais, où les choses ne se font pas à demi, c'est à Hume-reuil. Dans cette commune, dès qu'un malade fait mine de rendre son âme à Dieu, tout aussitôt les deux plus proches parents de la famille ou voisins de la maison apportent au chevet du lit une seille pleine d'eau pour que l'âme du mourant en sortant de son enveloppe charnelle aille se laver à pleine eau, afin d'entrer *tout de gôt* dans la patrie des bienheureux, où, suivant l'évangile, les pauvres d'esprit sont admis par privilège...

digestaque moles. Pour ce qui regarde notre région nous y trouvons mentionné l'usage de mettre les ailes des moulins à vent en croix, en signe de deuil : « A Vaux, près Royan, page 264, les voiliers sont tournés vers le midi » lorsqu'un décès arrive chez un meunier. Nous y voyons encore qu'« à Cozes, Jazennes, Virollet et plusieurs localités des bords de la Seudre (?) tous les objets de luxe sont retirés des appartements et renfermés dans les meubles pour toute la durée du deuil » (page 86) ; que « la Charente pratique également la coutume de parer le défunt, ce qui existe à Vibrac, Saint-Simon et vallée de la Guirlande, à Moulidars, Douzat, Asnières-sur-Nouère et vallée de la Nouère » (page 220). Comme illustrations, y sont représentées les coiffures de femmes, en usage à Cognehors, près La Rochelle (page 90) ; la coiffe simple avec la cape ; à l'île d'Oleron (page 97), large coiffe richement ornée ; à Font-claireau (Charente) (page 237), petite coiffe étroite du haut, garnie d'un large ruban ; à Saint-Sauveur de Nuaillé (page 267), coiffe large et légère accompagnée de trois bandes bouffantes ; à La Flotte, île de Ré (page 307), petite coiffe à fond large ; à La Jarrie (Charente-Inférieure) (page 323), coiffure simple tenant le milieu entre la petite coiffe et le petit bonnet tuyauté ; à Champeniers (Charente) (page 379), la coiffe toute simple. Dans le texte, page 67 : « A Font-claireau (Charente), la coiffe de deuil est faite en mousseline blanche et unie ; deux petits rubans dits *galons* remplacent les rubans qui, en toute autre circonstance, ornent la coiffe ; » page 75 : « A Cognehors, près La Rochelle, le deuil est porté avec une mante dont le capuchon retombe sur les épaules, le développement de la coiffe ne permettant pas qu'il soit relevé sur celle-ci. »

Après de telles ablutions que fait-on de cette eau ? Oncques ne le sut. Mais, patience ! ce que l'on ne peut connaître dans le Terroir, on peut l'apprendre dans le Maine, l'Anjou, le Vimeu, l'Argonne, voire dans les Pyrénées. A Précigné, Conneré, Thorigné, Piacé, Malicorne, Azé, Chenazé, Renazé, etc., lorsque le malade est près de trépasser, on renouvelle l'eau des vases et seaux qui sont dans la maison, ce qui, à leur nombre plus ou moins grand, peut laisser supposer le passage d'une âme plus ou moins noire. Sans nous arrêter à cette méchante supposition, sans même chercher à savoir si dans les différents vases et seaux il est mis un grain d'ambrosie, afin que, arrivé au céleste séjour, cette âme exhale une odeur de parfum (*sic*) égale à celle de sa sainteté, nous dirons que, cette eau ne devant plus servir à aucun usage profane, on s'empresse aussitôt après le décès de la jeter dans le jardin. C'est ce qui a lieu, non seulement dans les localités dont nous venons en dernier de citer les noms, mais aussi à Angous. A Frucourt et à Mérélessart, où on procède à la même opération et dans de mêmes conditions, il n'y a pas lieu à éprouver le moindre doute sur la qualité de l'eau ayant servi à la purification de l'âme. On jette cette eau, parce que l'âme du défunt qui s'y est lavée l'a *fait tourner* (corrompue, décomposée). A Septsarges, Vacherauville, Bras, l'eau des seaux qui sont dans les appartements est jetée, parce que l'âme du défunt est venue s'y purifier en s'y lavant par trois fois. Thèse et antithèse. A Chuisnes, Cintray, Saint-Lupercé..., aussitôt que la mort est un fait consommé, chacun de s'empresse à jeter l'eau qui est dans les vases de la chambre mortuaire : car, semblable au pigeon voyageur qui tournoie avant de prendre son essor, l'âme en sortant de ce corps, à peine refroidi, cherche à s'orienter, et dans les tours et détours qu'elle fait pour prendre sa direction, elle pourrait rencontrer un vase plein d'eau où elle resterait en souffrance (1). A Hautbose, Groffliers, Parenty, Conchil-le-Temple, Miermaignes, lorsqu'un malade est sur le point de mourir, vite d'enlever les seaux et même les vases qui sont dans les appartements, dans la crainte qu'au moment du décès l'âme, en abandonnant le corps, n'arrive à se noyer en passant !!! »

Eh bien ! non, n'en déplaie à M. Dergny, nous ne voyons pas précisément dans ce sentiment, qui porte l'homme à croire que l'âme ne peut entrer dans le sein de Dieu que purifiée de toutes ses souillures, une « abêtissante croyance, » et dans ces coutumes naïves, autant que symboliques, « l'expression de la plus abjecte superstition. » Ce sentiment est probablement

(1) « En 1884, étant à Saint-Lupercé, une personne nous racontait, avec un air de simplette faisant mal à voir, que, lors du décès de son père, on avait négligé de jeter l'eau des vases qui étaient dans la chambre du défunt. Quelques jours après l'inhumation, celui-ci *rint tourmenter les siens, en leur reprochant d'avoir laissé son âme en souffrance*. Il fallut faire une neuvaine pour tranquilliser cette âme en peine... et aussi pour remettre le calme dans la conscience de ces malheureux superstitieux. » (*Note de l'auteur.*)

aussi vieux que le monde et a donné lieu chez les anciens (1) à l'obligation, prescrite par la religion, de laver le cadavre des morts avant de l'ensevelir. Cette pratique était en usage chez les juifs, et les premiers chrétiens l'ont observée (2). Notre auteur cite lui-même diverses localités du Gers et des Hautes-Pyrénées où « le corps du défunt est lavé avec des eaux odoriférantes, et après l'avoir changé de linge il est habillé de ses habits de fêtes, suivant sa condition » (page 119). Il est encore d'usage aujourd'hui dans les familles catholiques, lorsqu'on s'approche de la couche d'un mort, d'asperger le visage de celui-ci avec une branche de huis trempée dans de l'eau bénite, et, dans la dernière cérémonie, le prêtre en terminant l'office des morts donne au défunt l'absoute en promenant son goupillon autour du cercueil, et, au cimetière, renouvelle aussi l'aspersion au moment où la bière est descendue dans la tombe.

PIERRE MARCUT.

IV

ENCORE JACQUES ROUX

J'ai esquissé dans une note de mon volume *Deux victimes des septembriseurs*, page 129-130, la biographie du vicaire de Saint-Thomas de Cosnac, fanatique enragé, Jacques Roux, de Pranzac en Angoumois, qui suscita, en 1791, la terrible émeute de Saint-Thomas, et qui eut plus tard le triste honneur d'être choisi par la commune de Paris pour accompagner Louis XVI à l'échafaud. A la page 407, j'ai publié, d'après les registres des délibérations de la municipalité — qui n'existent plus depuis l'incendie de 1871 — plusieurs pièces qui montrent l'importance de cette révolte de cinq paroisses et comment il fallut pour la réprimer envoyer de Saintes 112 hommes du régiment d'Agenais, 100 de la garde nationale, 20 gendarmes, avec 50 hommes de pied et 20 cavaliers fournis par la ville de Pons. Nous n'avons pas le prône qui causa la sédition; mais M. Jules Pellisson veut bien me communiquer une diatribe sortie « de l'imprimerie de la Société typographique, rue et collège des Cholets, près celle Saint-Jaques. » Cette brochure porte la signature autographe de « J^e Roux » et se termine par un avis : « Les ennemis de la chose publique n'ayant pu réussir à me faire assassiner au sortir des églises principales de la capitale où j'ai prêché l'évangile de la liberté, où j'ai, j'ose l'écrire, préparé les esprits à la grande révolution du 10 août, des hommes pervers viennent de se servir d'une arme familière aux lâches. Ils ont répandu dans le public un discours qui portait mon nom et le titre de celui-ci, mais plein d'erreurs politiques, dans lequel les grandes vé-

(1) Homère, *Iliade*, liv. 24, v. 587; *Odyssée*, liv. 24, v. 44.

(2) Les chrétiens enterraient les corps comme les juifs. *Après les avoir lavés, il les embaumaient...* (*Mœurs des israélites et des chrétiens*, par l'abbé Fleury).

rités et les propos de salut public que j'ai développés, au milieu des poignards, étaient absolument dénaturés. » Donc, seront réputés contrefaits les exemplaires qui n'auront pas sa signature et son paraphe : ce sera le moyen d'éviter « un pareil brigandage littéraire. » Son « domicile est rue Aumaire, n° 120, cloître Saint-Nicolas des Champs, par le petit escalier au second. » Cet évangéliste ne vendait pas des bibles, mais ses propres ouvrages.

La première page de cette brochure de 48 pages est ornée d'une vignette : deux branches, une de laurier, une d'olivier, de chaque côté d'une épée un pal portant un bonnet phrygien ; en sautoir une croix et une bêche liées par une couronne. En épigraphe, cette phrase de Jean-Jacques Rousseau : « On peut conquérir la liberté ; mais, si on la perd, on ne la retrouvera plus, » qui paraît en contradiction avec la thèse de l'ouvrage : Les Français étaient esclaves, ils viennent de briser leurs fers en renversant le tyran. Voici le titre complet : « *Discours sur les moyens de sauver la France et la liberté*, prononcé dans l'église métropolitaine de Paris, dans celle de Saint-Eustache, de Sainte-Marguerite, de Saint-Antoine et de Saint-Nicolas des Champs. Par JACQUES ROUX, membre de la société des droits de l'homme et du citoyen. » Cela commence en ces termes : « Citoyens, c'est l'effet des révolutions d'exalter les sentimens, de les diriger vers le bonheur, le courage et la vertu. Mais, lorsqu'on voit des princes barbares soulever les rois de la terre contre la liberté de la patrie, des armées automates s'ébranler de tous les points de l'Europe à la voix des tyrans, marcher avec tout l'appareil de la destruction, et signaler leur première victoire par le pillage et des assassinats ; lorsque l'hydre du fanatisme, abreuvée de fiel et dévorée de vengeance, promène dans toutes les parties de l'empire la faux de la mort, offre de toute part l'image effrayante des sanglantes proscriptions de Rome et les horreurs de la guerre civile ; lorsqu'enfin des cohortes de tigres salariés, fiers de porter la livrée du despotisme, massacrent, jusques dans le palais du chef héréditaire de la nation, les braves citoyens qui poussent les cris de l'égalité, ces cris qui déchirent l'oreille des rois ; c'est dans les circonstances où les démons de la cour se montrent à découvert, où la liberté s'alarme du nord au midi, où des brigands soudoyés n'attendent que le signal du carnage pour dissoudre le corps législatif, immoler les défenseurs incorruptibles du peuple, et noyer dans le sang les sociétés qui veillent à la sûreté de l'empire ; c'est dans ces momens, dis-je, qu'une nation doit se montrer grande, forte, invincible et terrible : c'est alors qu'instruite par l'expérience frappante de son infortune, par dix-sept siècles d'oppression, d'esclavage et de cruauté, elle doit lancer le tonnerre de sa colère sur les monstres qui abreuvant la terre de sang, pour ressusciter des privilèges odieux à la nature, injurieux à la religion. »

L'exorde se termine par une invocation : « Dieu de la liberté de la France et de l'univers, inspire-moi le courage des vertus

civiques, afin de conduire le vaisseau fragile de l'Etat au port du salut, et de forcer les ennemis de la chose publique, de quelques masques qu'ils se couvrent et quelques pays qu'ils habitent, à respecter la liberté, qui ne périra qu'avec le dernier des Français. » Il ne manque plus que la formule *Ave Maria*. Mais la division prouve que l'orateur connaît sa rhétorique : « Trois causes principales peuvent amener la guerre civile : le fanatisme religieux...

Il n'est rien qu'il ne sacrifie à sa rage sacrée... Interrogeons l'histoire : depuis l'époque où Rome, sans en avoir le droit, transféra à Charlemagne l'empire des Césars, nous verrons le fanatisme portant des siècles d'orgueil et de barbarie dans son âme féodale, bouleverser les royaumes, détrôner les rois, — je croyais que c'était une œuvre pie que de renverser les tyrans ! — et enterrer vivans tous ceux qui refusent de plier sous le joug humiliant du despotisme sacré. » Donc, l'on ne sera pas étonné de voir « que, sous l'étendard de prêtres, furieux, des hommes stupidement atroces ont allumé les bûchers du Malabar et ceux de l'inquisition ; qu'ils ont autorisé la démente des Croisades, les massacres des Cévennes, les atrocités d'une Saint-Barthélemi. » Ne vous semble-t-il pas entendre l'ex-abbé Bonhomme, comme l'ex-abbé Roux, haranguant ces temps derniers les paysans des cantons de Pons et de Mirambeau ?

A la seconde partie, ainsi annoncée : « Je viens de vous exposer les moyens d'empêcher la guerre civile. Comment faire au dehors la guerre avec avantage ? C'est le sujet de mon second point, » il représente « les torches du fanatisme, les poignards de l'autocratie, la race oppressive des princes, des nobles et des rois » attirant « sur une terre libre les foudres de la guerre, » « les cohortes des despotes orgueilleux et farouches couvrant nos frontières ; les tyrans conjurés marchent pour dévorer l'empire et ne laisser dans la capitale que des cendres et des ossements, et déjà un roi barbare et parjure a ordonné froidement le massacre des Français. » En effet, c'est une déclamation féroce contre le pauvre Louis XVI : « Louis, imbu des fausses maximes des rois ses prédécesseurs, dont les exploits n'étaient que des crimes, les conquêtes que des larcins et les triomphes qu'une criminelle ostentation de leurs forfaits, et qui sont en horreur à la postérité qui les juge, Louis n'a cessé d'étendre les chaînes et les malheurs des peuples... C'était par les ordres de Louis qu'une nombreuse artillerie menaçait nos foyers, que les satellites de la tyrannie assiégeaient le sanctuaire des lois naissantes et que la capitale était réduite à la triste position de mourir par la famine et le glaive des brigands... Louis, enfin, plus cruel que Charles IX, a fait massacrer les hommes de toutes les religions et de tous les cultes. Son palais a été le repaire des esclaves, des parjures et des assassins. Le sang du peuple a rougi les marches du trône et jusques sur les pères de la patrie... » Quel pathos ! quelle boursofflure ! quel style ! Si le débonnaire Louis XVI, qui ne voulait pas qu'une goutte de sang

fût versée pour sa cause et dont la faiblesse causa tous nos malheurs, avait été le scélérat que vouait Jacques Roux à l'échafaud, Jacques Roux n'aurait pas eu à le conduire sous le couperet de Samson. « Le roi n'a donc pas de canons pour balayer toute cette canaille ? » disait au retour de Versailles un jeune sous-lieutenant d'artillerie, qui devait être Bonaparte.

L. A.

—
V

LES FAMILLES ROCHELAISES

III

FAMILLE ADMYRAULD

Dès le commencement du ^{xvii}^e siècle, une famille Admyrauld existait à La Rochelle. Michel Admyrauld, marié à Françoise Charrier, eut deux enfants : Jacques, né en 1605, et Toussaint, né en 1607. Vers la même époque, Denis Admyrauld était marié à Jeanne Baudoyne, de la grande famille échevinale rochelaise, de laquelle il eut, en 1602, un fils nommé Jean. Olympe Admyrauld, née en 1610, paraît être fille des mêmes.

La tradition de la famille Admyrauld, de La Rochelle, est qu'elle tire son origine de Saumur, se rattachant à celle de Moïse Admyrauld, né à Bourgueil (Touraine) en 1596 et décédé à Saumur en 1664 : théologien huguenot des plus distingués, qui fut pasteur en 1630 et professeur de théologie à l'académie de Saumur en 1633. Il épousa Elisabeth Auboyneau, d'une ancienne famille rochelaise, dont il eut : 1^o Moïse Admyrauld, seigneur de Champrolin en Anjou, qui fut avocat au parlement de Paris en 1679, puis qui se réfugia en Hollande, avec ses enfants, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Par acte du 20 décembre 1679, il vendit une maison qu'il possédait à La Rochelle ; 2^o X... Admyrauld, qui épousa Bernard de Haumont, avocat du roi à Saumur, morte en 1645, dix-huit mois après son mariage.

Mathurin Admyrauld, avocat à Saumur, épousa à La Rochelle, le 1^{er} juillet 1641, Marthe de Lunneau ou de Lonneau.

Abel Admyrauld, seigneur de Beausoudrun, pasteur à Saint-Aignan en 1623, puis à Surgères, Ciré et Péré, se réfugia en Hollande à la révocation. Denis Admyrauld fut sergent royal à La Rochelle en 1627, et Léonard Admyrauld, seigneur de Valençay, épousa Radégonde Garnier.

Malgré la légère différence d'orthographe qui existe entre ces Admyrauld et les Admyrauld de La Rochelle, on ne peut en conclure qu'il n'y ait pas parenté ; et, tout en admettant la tradition qui existe dans cette dernière famille, nous ne pouvons cependant rattacher l'une à l'autre.

Le premier rochelais du nom d'Admyrauld dont nous pouvons établir la filiation est Gabriel Admyrauld (voir ci-après, n^o 1), établi d'abord marchand au bourg de Lavasseau en Poitou, lequel avait deux frères et une sœur : 1^o Pierre-Gabriel, qui épousa Gabrielle Lelarge : il était seigneur engagiste de la

seigneurie de Nieul, qui relevait de l'ancien château de La Rochelle et qui faisait partie du domaine de la couronne. Le 29 octobre 1761, sa veuve se vit dépossédée de ce domaine, ayant été adjugé, en juillet 1760, par les commissaires du roi, au sieur J. Caminade, bourgeois de Paris, à la charge de rembourser aux anciens engagistes le prix qu'ils en avaient donné et de payer, en outre, 247 livres 10 sous de rente à la recette royale. Malgré les protestations de la veuve Admyrauld, on parvint, après bien des difficultés, à la faire sortir de ce domaine où elle s'était enfermée; 2° Louis, qui épousa Marie Bernardeau; 3° Marie-Charlotte, qui, suivant contrat de Deribes, notaire à Paris, en date du 19 juillet 1751, épousa Paul Fleuriau, négociant à La Rochelle; elle est décédée à La Rochelle, rue Saint-Yon, le 4 janvier 1810. (Voir la *Notice sur la famille Fleuriau*, publiée dans le xvii^e volume de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, page 249.)

La famille Admyrauld portait: *D'argent au quintefeuille de gueules, feuillé de sinople et au chef de gueules*. Un lion pour support. Couronne de comte à neuf perles. C'est, du moins, les armes qui figurent sur les cachets de la famille. Si on ne les rencontre pas dans l'armorial dressé par d'Hozier, cela peut tenir à ce que, sachant qu'il y avait un impôt à payer pour cela, elle a préféré, comme bien d'autres, ne pas déclarer ses armoiries.

I. Gabriel Admyrauld laissa le bourg de Lavasseau, où nous avons vu qu'il était établi, pour venir à La Rochelle faire le commerce de négociant-armateur. Il était marié avec Marie-Jacquette Charles et eut trois enfants: 1° Pierre-Gabriel (voir ci-après, n° II); 2° Marie-Suzanne, qui, suivant contrat de Guillemot, notaire à La Rochelle, en date du 27 juillet 1745, épousa Jean-Isaac Thouron, négociant armateur, qui devint seigneur de La Bruchardière, domaine qu'il acheta d'Elie Vivier, suivant contrat de Guillemot du 5 avril 1755 (voir la *Notice sur la famille Vivier*, publiée dans le xviii^e volume de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, page 120); 3° Marie-Magdeleine, qui épousa Pierre-Antoine Lelarge, écuyer, contrôleur ordinaire des guerres, suivant contrat de Lecourt, notaire à Paris, en date du 17 septembre 1746, et, en secondes noces, Louis Vincens, qui était banquier à Paris en 1778, après avoir été négociant à La Rochelle.

II. Pierre-Gabriel Admyrauld, fils de Gabriel I^{er} et de Marie-Jacquette Charles, fut baptisé à La Rochelle, paroisse Saint-Barthélemy, le 12 mai 1723; il devint négociant armateur, fut syndic de la chambre de commerce le 23 juin 1763 et directeur le 26 juillet 1781. Il se dévoua principalement aux travaux d'amélioration du port de cette ville; puis, après la paix d'Aix-la-Chapelle, on le trouve armant, sous le nom de Gabriel Admyrauld fils: en 1749, les *Trois-Maries*, de 150 tonneaux, capi-

taine Bertaud, pour Saint-Domingue, et l'*Armide*, de 150 tonneaux, capitaine Plantard, pour Guinée; en 1750, les *Trois-Maries*, de 260 tonneaux, capitaine Rousseau, pour Saint-Domingue; en 1751, les *Trois-Maries*, capitaine Bertrand, pour Saint-Domingue; en 1752, le *Saint-Jean-Baptiste*, de 112 tonneaux, pour le Canada; en 1753, les *Trois-Maries*, pour l'île Royale, et le *Saint-Jean-Baptiste*, pour le Canada; en 1754, le *Saint-Jean-Baptiste*, pour le Canada; en 1757, l'*Heureux-Malouin*, de 180 tonneaux, pour Québec; en 1758, la *Marguerite*, de 100 tonneaux, pour Québec. Il est à supposer que la guerre de sept ans lui fit suspendre ses armements, qu'il ne reprit qu'après la paix de 1763. En 1764, il arma: la *Marie-Anne*, de 60 tonneaux, pour Sainte-Lucie; l'*Archimède*, de 200 tonneaux, capitaine Bertaud, pour Saint-Domingue, et le *Prince-Georges*, de 200 tonneaux, pour Cayenne; en 1765, 1766, 1767, l'*Archimède*, pour Saint-Domingue. Il y eut encore un temps d'arrêt dans ses armements; mais il les reprit peu après, tout en leur donnant une bien plus grande importance.

Louis XV, ayant reconnu l'impossibilité par la compagnie des Indes de faire face aux exigences du privilège exclusif qu'elle possédait, rendit libre le commerce des Indes-Orientales, par son arrêt de 1769. Le commerce rochelais, gêné, jusqu'alors, par les privilèges de cette compagnie, voulut montrer tout ce dont il était capable et, sans s'arrêter à la longueur de cette navigation et aux dépenses énormes qu'elle devait occasionner, Benjamin Seignette déclara, le 13 mars 1770, son navire l'*Argus*, pour les îles de France et de Bourbon. Ces îles étaient alors l'entrepôt de toutes les marchandises allant ou venant des Indes. Cet exemple fut immédiatement suivi par Pierre-Gabriel Admyrauld, qui associa à ses affaires son fils François-Gabriel (voir ci-après n° III), et, sous la raison sociale Admyrauld et fils aîné, ils armèrent, en 1770, le *Brisson* de 700 tonneaux, la *Petite-Mariette*, de 50 tonneaux, et le *Marquis-de-Narbonne*, de 300 tonneaux, qu'ils déclarèrent les deux premiers pour les îles de France et de Bourbon et le dernier pour les Indes. Sur le *Brisson*, il fit partir, en qualité de subrécargue, le nommé La Rochette, pour se mettre à la tête d'un magasin à fonder à l'île Bourbon, magasin qui devait être régi par Roncin, qui prit passage sur le même navire. Ce magasin était destiné à recevoir les marchandises venant d'Europe, ainsi que celles provenant des Indes apportées tout d'abord par le *Marquis-de-Narbonne*, capitaine Jacques-Joseph Dechézeaux, puis successivement par d'autres navires.

C'est encore sur le *Brisson*, en 1770, que prit passage, à La Rochelle, le taitien Aotourou, que Bougainville, dans son voyage aux îles de la Société, avait envoyé passer quelque temps à Paris. C'est, paraît-il, après un accord entre Bougainville et Admyrauld et fils aîné, que cet indigène de Taïti put partir pour l'île de France, d'où il devait se rendre en son pays aussitôt que la saison le permettrait. Il en partit le 18 octobre 1771 avec le

lieutenant de frégate *Marion du Fresne* ; mais, presque aussitôt, il tomba malade et mourut à Madagascar, sans avoir pu transporter dans cette Nouvelle-Cythère (nom donné par Bougainville aux îles de Taïti, à cause de la beauté des femmes) l'immense quantité d'outils de première nécessité, de graines et de bestiaux qui lui avait été remise par le gouvernement français. Ils armèrent, en 1771, la *Sirène*, de 200 tonneaux, capitaine Gallocheau, pour les Indes, et l'*Alexandre*, de 200 tonneaux, capitaine Laissard, pour l'île Bourbon ; en 1772, le *Brisson*, de 650 tonneaux, capitaine Bertaud ; en 1773, le *Marquis-de-Narbonne*, de 400 tonneaux, capitaine J. Robin : la *Jeannette*, de 50 tonneaux, capitaine Bouffar ; la *Louise-Marguerite*, de 50 tonneaux, capitaine Lacroix, et la *Marie-Magdeleine*, de 80 tonneaux, capitaine Beurivage ; en 1774, les *Trois-Amis*, de 850 tonneaux, capitaine Bonfils, et l'*Alexandre*, de 212 tonneaux, capitaine Laissard, tous pour les îles de France et de Bourbon.

On a peine à comprendre que des navires de 50 à 80 tonneaux aient pu être armés pour un si long voyage ; mais l'on voudra bien admettre que ces navires d'un si faible tonnage devaient être destinés à assurer les relations de la maison Admyrauld et fils aîné entre les îles sœurs de France et de Bourbon, ainsi qu'à servir d'allèges pour les bâtiments d'un fort tonnage, et, qu'une fois à destination, ils ne devaient plus revenir en France.

La maison Admyrauld et fils aîné donna donc à La Rochelle une grande impulsion au commerce des Indes ; mais la liberté de ce commerce n'était pas complète, Louis XV ayant maintenu l'obligation à tous les armateurs de faire les retours de leurs vaisseaux à Lorient, où toutes les marchandises permises en France devaient être vendues. L'on conçoit la gêne qui en résulta pour les armateurs des autres ports et les entraves que cette obligation apporta à ce commerce qui était devenu des plus florissants. Malgré les instances de la chambre de commerce de La Rochelle pour obtenir que les navires armés en son port puissent y revenir, la maison Admyrauld et fils aîné, n'ayant pu obtenir ce droit, dut abandonner le port de La Rochelle pour ses armements et établir un comptoir à Lorient. C'est de ce dernier port qu'elle arma l'*Aigle*, de 500 tonneaux, l'*Ajax*, de 700 tonneaux, l'*Elisabeth*, de 900 tonneaux, l'*Aimable-Nanette*, de 800 tonneaux, le *Comte-de-Maurepas*, de 600 tonneaux, le *Brisson*, de 900 tonneaux, et peut-être quelques autres dont les noms ne nous sont pas parvenus.

L'*Aimable-Nanette*, capitaine Jacques-Alexandre Boutet, arriva à Pondichéry venant de l'île de France, alors que les Anglais assiégeaient la ville en 1778 ; ce capitaine, ne se doutant pas des hostilités commencées, eut son navire capturé. A la même époque, le *Brisson*, capitaine Jacques-Joseph Dechézeaux, se trouvait dans le port de Pondichéry ; il prêta l'appui de tous ses moyens à M. de Bellecombe, gouverneur de cette place, qui

fut obligé de capituler, après une défense héroïque, qui lui valut des compliments les plus flatteurs du général Munroë, commandant les troupes anglaises. Dans cette affaire, le capitaine du *Brisson* se fit tellement remarquer que, sur la proposition de M. de Bellecombe, une épée d'honneur lui fut décernée. Voici en quels termes M. de Sartine, ministre de la marine, écrivit à Jacques-Joseph Dechézeaux, de Versailles, le 26 août 1780 :

« M. de Bellecombe, monsieur, m'a rendu un compte si avantageux de votre conduite dans le combat du 10 août 1778 devant Pondichéry et pendant le siège de cette place, que j'ai cru devoir le mettre sous les yeux du roi. Sa majesté a particulièrement remarqué la ponctualité avec laquelle vous avez exécuté l'ordre que vous avez reçu de vous joindre à ses vaisseaux avec le bâtiment le *Brisson* que vous commandiez ; les sacrifices que vous avez faits de vos intérêts et de ceux de vos commettants dans cette occasion ; la bravoure et la fermeté que vous avez montrées dans l'action où vous avez été maltraité au point que votre bâtiment a été totalement désemparé, ce qui ne vous a pas empêché de vous rendre utile par les ressources que vous avez trouvées dans votre zèle et dans votre intelligence : car, malgré qu'on vous eût retiré votre équipage pour le répartir sur l'escadre, à l'aide seulement de votre état-major, vous vous êtes embossé devant l'estacade du Nord où vous avez attiré sur vous tout le feu de l'ennemi et ne lui avez abandonné ce poste important qu'en cédant au nombre et à la force supérieure. Ces preuves réunies de zèle, de courage et de patriotisme ont été si agréables à sa majesté, qu'elle m'a chargé de vous témoigner en son nom toute sa satisfaction et, pour qu'il en reste une marque qui caractérise votre valeur, elle vous fait don d'une ÉPÉE que j'adresserai incessamment à M. de Bellecombe pour vous la remettre. C'est avec grand plaisir que je vous annonce une récompense aussi flatteuse qu'elle est bien méritée. Je suis, monsieur, très parfaitement à vous. DE SARTINE. »

Le *Brisson*, complètement désemparé, sacrifié aux intérêts de la défense de Pondichéry, put cependant être réparé : car, si l'on en croit l'acte de capitulation de cette place, ce vaisseau fut désigné pour rapatrier à l'île de France, avec leurs effets et marchandises, les Français qui ne voulurent pas rester sous la domination anglaise. Il revint en France avec son capitaine, qui, ayant besoin de repos, céda son commandement à Foucault, lequel continua la navigation aux Indes.

Malgré les grands avantages que les armateurs tiraient de cette navigation, la grande fortune de Pierre-Gabriel Admyrauld se trouva gravement compromise par la perte de l'*Aimable Nannette* et les incidents rapportés dans la lettre du ministre au sujet du *Brisson*. Après la paix conclue avec l'Angleterre, François-Gabriel Admyrauld fils aîné, son père étant mort, obtint une audience de Louis XVI, auquel il présenta une requête en vue d'obtenir le remboursement des pertes que sa maison avait

éprouvées par suite de la guerre, mais ce fut sans succès. Le roi promit bien de prélever sur sa cassette particulière quelques centaines de mille francs, offre qui ne paraît point avoir été acceptée, étant considérée comme trop insuffisante par rapport aux pertes qu'il s'agissait de rembourser.

Pierre-Gabriel Admyrauld avait épousé, suivant contrat de Guillemot, du 17 novembre 1745, Marie-Marguerite Giraudeau, d'une famille de négociants rochelais. Ils eurent dix enfants : 1^o Marguerite-Charlotte, née en 1748; 2^o François-Gabriel, né en 1749 (voir ci-après, n^o III) ; 3^o Marie-Jeanne, baptisée à Saint-Barthélemy le 1^{er} mars 1751, épousa à La Rochelle, église réformée, le 15 mai 1776, Hope Luther, écuyer, ancien capitaine du 48^e régiment d'infanterie de S. M. britannique, qui mourut le 23 décembre 1789, laissant plusieurs enfants ; sa veuve décéda le 1^{er} décembre 1814 ; 4^o Louise-Marguerite, baptisée même paroisse le 15 février 1752, épousa Benoit Bourcard, négociant à Nantes, dont postérité ; 5^o Françoise-Elisabeth, baptisée à Saint-Jean du Perrot le 1^{er} avril 1753 ; 6^o Antoine-Charles-Elie, baptisé même paroisse le 3 août 1757 ; 7^o Marie-Pierre-Gabriel, baptisé même paroisse le 29 août 1759, inhumé le 6 août 1762 ; 8^o Jean-Louis, né en 1760 (voir ci-après, n^o IV) ; 9^o Marie-Anne, baptisée même paroisse le 7 mai 1763 ; 10^o Elie-Charles, baptisé à Saint-Barthélemy le 7 novembre 1764, mort jeune, tué dans les guerres de la Vendée où il combattait parmi les bleus. M^{lle} du Vivier a fait à cette occasion une belle toile, où elle représente Elie-Charles, mourant abandonné dans un bois, toile conservée dans la famille Admyrauld.

Pierre-Gabriel Admyrauld est mort le 16 mars 1782, étant directeur de la chambre de commerce (voir, sur ce négociant armateur, *Le commerce rochelais au XVIII^e siècle*, par Émile Garnault). Il montra ce que pouvait faire le commerce rochelais pour remplacer avantageusement la compagnie privilégiée des Indes. Bien d'autres négociants après lui continuèrent ce commerce, malgré le rétablissement de la compagnie, en 1785. La veuve Admyrauld acheta, en partie à l'aide des bijoux qu'elle possédait, le logis de Beaulieu, commune de Lalaigne, canton de Courçon, où elle se fixa. Cette propriété appartient toujours à la famille.

III. François-Gabriel Admyrauld, fils de Pierre-Gabriel II et de Marie-Marguerite Giraudeau, fut baptisé à La Rochelle, paroisse Saint-Barthélemy, le 26 novembre 1749; il devint associé de son père et nous avons vu précédemment l'importance de leurs armements pour les Indes. Il épousa à La Rochelle, église réformée, le 13 avril 1777, Louise-Elisabeth Carayon, fille de Jacques Carayon, négociant armateur, et de Marie-Anne Rasteau; ils n'eurent pas d'enfants. Il paraît avoir cessé le commerce après la mort de son père, n'ayant pu obtenir du roi l'indemnité à laquelle il prétendait pour ses pertes dans l'Inde. Par brevet du roi du 29 août 1787, il fut nommé trésorier des inva-

lides de la marine à La Rochelle, en remplacement de Duperré ; il était alors à Paris chez son oncle Vincens et il constitua son frère cadet Jean-Louis, négociant à La Rochelle, pour son procureur général et spécial, suivant pouvoir donné à Paris le 18 octobre 1787. Il fut conseiller municipal de La Rochelle, conseiller d'arrondissement, membre du bureau de bienfaisance et du consistoire de l'église réformée.

En 1803, il fut appelé à siéger dans la nouvelle chambre de commerce reconstituée, position qu'il conserva jusqu'en 1812 : la part qu'il prit au commerce des Indes, avec son père, et l'activité qu'ils donnèrent au port de La Rochelle pendant plusieurs années le signalèrent pour prendre place dans cette compagnie où il pouvait apporter des connaissances acquises par une grande expérience.

L'entrée des protestants à la juridiction consulaire n'était tolérée que depuis peu, lorsque cette juridiction fut remplacée par le tribunal de commerce : il y fut élu, en 1792, comme second suppléant, puis il se retira deux ans après. Il est décédé à La Rochelle le 7 janvier 1839, âgé de 90 ans ; sa femme le suivit dans la tombe le 3 décembre 1839. N'ayant pas d'enfants, il laissa sa fortune, ainsi que le domaine qu'il possédait à Lafond, aux enfants de son neveu, le lieutenant-colonel Louis-Gabriel Admyrauld (voir ci-après n° V).

IV. Jean-Louis (*alias* Julien-Louis) Admyrauld, 8^e enfant de Pierre-Gabriel Admyrauld II et de Marie-Marguerite Girau-deau, fut baptisé, paroisse Saint-Jean du Perrot, le 30 mai 1760 ; il devint d'abord négociant armateur associé avec sa mère, alors veuve : ils armèrent, en 1783, la *Colombe*, de 160 tonneaux, capitaine Levant, pour Angola ; puis, dès qu'il eut atteint l'âge de 25 ans, il fit le commerce seul et arma : en 1785, la *Rosalie*, de 280 tonneaux, capitaine Henri Gayot ; et, en 1787, le *Bon-Père*, de 584 tonneaux, capitaine Levasseur, tous deux pour Angola. Il abandonna le commerce et, en 1792, il fut nommé officier municipal de La Rochelle et en même temps maire de deux communes rurales, Lalaigne et Cramchaban, double tutelle qui ne nuisit à aucun des intérêts de ces communes. Il fit partie du conseil général du 10 ventôse an XII (1^{er} mars 1804) jusqu'en 1829 : appelé à siéger au corps législatif, en 1809, il fut réélu en 1813, 1815 et 1816. Etant député, il devint membre du conseil supérieur du commerce à Paris, où il s'occupa d'accroître les richesses et les ressources de son pays, en travaillant activement au développement du commerce et de l'industrie. Comme député au corps législatif, il fit constamment partie de l'opposition libérale à laquelle se rattachaient tant d'hommes distingués. En 1822, sentant le besoin de prendre du repos, il donna sa démission : il était alors âgé de 62 ans. Lors de l'avènement de la monarchie de juillet, il fut nommé, par ordonnance du 22 août 1830, préfet de la Charente-Inférieure : il s'agissait, alors, de mettre à la tête de chaque département un

homme capable d'apaiser des dissidences, des rancunes, de faire renaitre le calme dans les esprits, l'un dans tous les cœurs. Il se dévoua à cette mission et il apporta dans cette fonction un nom vénéré, une réputation sans tache. Il conserva la première magistrature du département jusqu'à sa mort. En maintes circonstances, il s'employa activement pour obtenir à La Rochelle le maintien de la préfecture, et, le 9 février 1831, il assista solennellement à la remise à la garde nationale du drapeau donné par le roi, lequel avait été brodé par les dames rochelaises, et qui portait le mot magique de LIBERTÉ et ceux non moins sacrés d'ORDRE PUBLIC, ainsi que de deux pièces d'artillerie que le roi confiait aux canonniers, s'étant rappelé qu'à Valmy un bataillon des gardes nationaux de ce département se conduisit avec bravoure.

Il mourut en son domaine de Beaulieu (commune de Lalaigne) où il fut enterré le 16 octobre 1835, étant préfet du département, chevalier de la légion d'honneur, et laissant la réputation d'un administrateur habile et intègre. Il avait épousé, le 8 septembre 1782, église réformée de La Rochelle, Henriette-Julie Suidre, fille de Julien-Nicolas Suidre, négociant en cette ville, et de Marie Rasteau, veuve de Pierre-Elisée Paillet. Sa femme mourut encore jeune laissant de ce second mariage huit enfants : 1° Louis-Gabriel, né le 28 août 1784 (voir ci-après, n° V) ; 2° Louis-Ernest-Henri, qui fut officier des vélites de la garde, tué à Eylau en 1807. Son frère aîné, qui assistait également à la bataille, chercha en vain son cadavre pendant deux jours ; 3° Henri, marin, mort jeune au Sénégal ; 4° Louis-Alexandre, baptisé à Saint-Sauveur le 5 février 1788 ; 5° Honoré-Eugène, baptisé même paroisse le 27 juillet 1791 ; 6° Gabriel, né le 15 pluviôse an III (3 février 1795), mort le 26 pluviôse an XI (15 février 1803) ; 7° Marie-Louis-Julien, né à Lalaigne, fut trésorier des invalides de la marine, mort célibataire le 17 novembre 1826, âgé de 29 ans ; 8° Louis-Ernest-Henri, né le 1^{er} prairial an XIII (22 mai 1805), étudia la médecine à Paris et rentra à La Rochelle avant d'avoir pu prendre son grade de docteur, rappelé par son père qui, devenu préfet, voulut en faire son secrétaire particulier. Après la mort de son père, il entra dans les finances, fut receveur particulier à Grasse, puis à Fontenay-le-Comte où il se fixa. Il épousa sa cousine Mathilde Bourcard, de laquelle il eut : a. Marie, qui épousa Guéry, avoué près le tribunal de Fontenay-le-Comte, lequel s'établit à Beaulieu vers 1874 ; b. Albert, qui fit son droit à Paris, puis fut élève de l'école d'agriculture de Grignon ; prit part à la campagne de 1870, où il fut blessé ; en 1871, il fut nommé percepteur des finances à Bournezeau (Vendée) où il se maria ; en 1879, il vint habiter à Passy-Rompnay, près La Rochelle ; il eut une fille, Marie, qui épousa, le 4 août 1894, René Mesnier, docteur en droit, substitut du procureur de la république à La Rochelle, dont prospérité.

Louis-Ernest-Henri Admyrauld est décédé à La Rochelle le

14 mai 1873. Le domaine de Beaulieu qu'il tenait de son père appartient aujourd'hui à ses enfants.

V. Louis-Gabriel Admyrauld, 1^{er} enfant de Jean-Louis Admyrauld IV et de Henriette-Julie Suidre, fut baptisé à Saint-Barthélemy le 29 août 1784 ; élève de l'école polytechnique, il en sortit dans les premiers rangs et entra à l'école d'application en 1805. Il prit part, comme officier d'artillerie, aux dernières campagnes de Napoléon. Il franchit rapidement les premiers grades et fut fait chef d'escadron le 20 septembre 1815, n'ayant que 31 ans. En 1821, il se fit mettre en disponibilité et s'adonna, dans son domaine de Beaulieu, à l'agriculture, à laquelle il apporta de grandes améliorations.

Il épousa, le 4 avril 1816, Elisabeth Rasteau, sœur de Jacques Rasteau qui fut député et maire de La Rochelle, dont il eut deux fils : 1^o Etienne-Louis, né à La Rochelle le 23 juillet 1817 (voir ci-après, n^o VI) ; 2^o Pierre-Gabriel, né à La Rochelle le 16 juillet 1819 (voir ci-après, n^o VII) ; puis, en secondes noces, il épousa à Lagord, le 2 septembre 1823, Sophie-Julie-Louise Chevallier de Puilboreau, née à Autremencourt, commune de Marle (Aisne), le 28 octobre 1791, fille de Jean-Baptiste Chevallier de Puilboreau, grand propriétaire à Saint-Domingue, lequel possédait dans le Bordelais le domaine de Rausan et, aux environs de La Rochelle, le château d'Huré, dépendant du fief de Puilboreau, et de Salmé-Sophie de Saxer, originaire du canton de Vaud (Suisse). Une toile de M^{lle} du Vivier, datée de 1792, représente M^{me} Chevallier de Puilboreau, née de Saxer, dans un paysage, assise, en costume grec, tenant sur ses genoux sa fille qui n'avait alors que quelques mois. Toile conservée dans la famille Admyrauld.

Après son second mariage, Louis-Gabriel Admyrauld reprit du service et fit la campagne d'Alger, puis il fut nommé commandant de l'artillerie de l'armée de l'Algérie. En 1831, le 11 avril, il fut élu député de la Charente-Inférieure, ce qui arrêta sa carrière militaire. Réélu à la députation en 1834, il donna sa démission avant l'expiration de son mandat, pour cause de santé, et ce fut son beau-frère, Jacques Rasteau, qui fut nommé à sa place. Etant député, il commandait un régiment de pontonniers en garnison à Metz. Il était officier de la légion d'honneur et chevalier du mérite militaire. Retiré de la carrière militaire et de la vie politique, il décéda à La Rochelle le 2 novembre 1850 et fut inhumé dans son domaine de Lafond.

La seconde femme de Louis-Gabriel Admyrauld, Sophie-Julie-Louise Chevallier de Puilboreau, mourut à La Rochelle le 13 octobre 1883, âgée de 91 ans, ayant eu quatre enfants : 1^o Louise-Sophie-Laure, née à Lalaigne le 15 novembre 1824, mariée le 21 décembre 1861 à Louis-Élie Vivier, colonel d'artillerie ; elle est décédée sans postérité le 10 août 1891 (voir la *Notice sur la famille Vivier*) ; 2^o Marie-Louise-Sophie, née à Lalaigne le 5 juillet 1826, mariée le 9 décembre 1846 à Ferdinand-Henri

Delamain, négociant à Jarnac (Charente), membre de plusieurs sociétés savantes, dont postérité ; 3^e Claire-Elise-Louisa, née à La Rochelle le 7 octobre 1829, mariée le 27 octobre 1860 à Henri-Edme Foucault, ancien inspecteur des domaines, puis conservateur des hypothèques à La Rochelle, dont postérité ; 4^e Louise-Gabrielle-Léontine, née à La Rochelle le 12 avril 1833, mariée le 2 décembre 1854 à Jules-Théodore Vivier, négociant à La Rochelle, dont postérité (voir la *Notice sur la famille Vivier*).

VI. Etienne-Louis Admyrauld, 1^{er} enfant de Louis-Gabriel Admyrauld V et d'Elisabeth Rasteau, fut négociant avec son frère cadet Pierre-Gabriel. Ils s'associèrent avec Edouard Charruyer, qui était à la tête d'une maison de commerce que son père, Etienne Charruyer, lui avait laissée, et ils firent des opérations d'eau-de-vie avec les Etats-Unis d'Amérique. Alors, ce produit des deux Charentes y était recherché, suivant les marques des négociants exportateurs ; les tarifs en permettaient l'introduction, ce qui n'eut plus lieu après la guerre de sécession, époque à laquelle des droits prohibitifs furent établis, ce qui anéantit ce commerce avec les Etats-Unis. Il épousa, le 9 février 1848, Augustine-Lidy Brédif, dont il eut : 1^{re} Marie-Lidy, née à La Rochelle le 23 janvier 1849, mariée le 11 avril 1871 à Charles-Albert Fournier, notaire à La Rochelle, successeur de son père ; 2^o un enfant né mort le 30 novembre 1850.

Etienne-Louis Admyrauld est décédé à Bartscheid, cercle d'Aix-la-Chapelle (Prusse), le 14 juillet 1852, et sa veuve se remaria avec Eugène Dor.

VII. Pierre-Gabriel Admyrauld, 2^e enfant de Louis-Gabriel Admyrauld V et d'Elisabeth Rasteau, fut associé avec son frère aîné et Edouard Charruyer ; mais, après la dissolution de cette association, il fonda une nouvelle société avec Jules-Théodore Vivier, son beau-frère, et Hope Seignette. A la mort de ce dernier, survenue en 1873, il se retira des affaires en laissant la suite à Jules-Théodore Vivier. Il fut élu juge suppléant au tribunal de commerce en 1861, puis juge en 1865 et se retira en 1869. Il était membre de la chambre de commerce depuis 1863 et en devint le vice-président de 1869 à 1872 ; réélu en 1875, il fut de nouveau vice-président de cette compagnie jusqu'à sa mort. Il fut aussi membre du conseil municipal et du consistoire de l'église réformée, président de la caisse d'épargne et agent consulaire d'Autriche-Hongrie. Il avait épousé, au Havre en 1864, Marie-Françoise Millet, fille de Prosper Millet, ancien capitaine au long cours, négociant en cette ville, et de Laure-Joséphine de Grousaigne ; sa femme mourut à La Rochelle le 1^{er} septembre 1865, âgée de 34 ans, ayant donné le jour à Henriette-Louise Admyrauld, née le 25 août 1865, morte le 26 septembre suivant.

Pierre-Gabriel Admyrauld est mort dans son hôtel, rue de l'Evêché, le 26 octobre 1877. Il constitua pour ses héritiers ses quatre sœurs consanguines et sa nièce Marie-Lidy, fille de son

frère germain ; et, possédant une grande fortune, il fit des legs considérables à divers, entre autres : 80,000 francs à la ville, pour la création de quatre bourses perpétuelles au lycée de La Rochelle ; 10,000 francs aux hospices civils ; 10,000 francs au bureau de bienfaisance ; 3,000 francs pour des livrets de la caisse d'épargne ; 3,000 francs à la société des tonneliers ; 8,000 francs à la société protestante des dames de charité, dont la moitié devait être consacrée à l'asile protestant ; en outre, il légua, au musée de la ville, huit toiles, parmi lesquelles on remarque : deux d'Eugène Fromentin : *Une chasse aux gazelles en Algérie* ; *Passage d'un gué* ; une de Corot : *Paysage des environs de Genève* ; une d'Appian : *Le sentier des Roches* (Isère) ; une de Hamman : *Marie Stuart quittant la France* ; une d'après l'école de Rigaud : *Portrait d'homme* (époque de Louis XIV).

Le conseil municipal (séance du 18 novembre 1877), s'associant aux paroles prononcées par le maire, au sujet de la perte de Pierre-Gabriel Admyrauld, le chargea de transmettre à la famille de ce bienfaiteur de la ville l'expression de ses regrets et de sa gratitude ; puis (séance du 21 janvier 1878) il fut décidé que, pour perpétuer la mémoire de ce généreux Rochelais, la rue de l'Evêché, où il demeurait, porterait le nom de Pierre-Gabriel Admyrauld.

E. G.

—

VI

ASSASSINAT DE MM. DE L'ISLE ET DE MARLONGES

1614

I

La lecture de nos anciens jurisconsultes est pleine d'enseignements. Des exemples fournis à l'appui de dissertations juridiques au bas des articles de la coutume du pays nous ménagent parfois des surprises intéressantes : faits divers, anecdotes, simples discussions de famille, débats d'intérêts, qui, bien souvent, servent à éclairer certains événements d'histoire locale ou à mettre en valeur certains faits de mœurs qui piquent la curiosité et font naître le désir d'en apprendre davantage.

A ce compte, il est précieux à consulter notre excellent maître Cosme Béchet. Dans la promenade à travers son parc un peu touffu de l'*Usance de Saintonge* on rencontre de ci et de là de soudaines clairières aux perspectives riantes ou sauvages. Un jour, suivant l'allée mouvementée qui porte sur son écriteau : ARTICLE LXII. — *Qui a donation des meubles, il doit payer les dettes*, je déchiffrai ce commentaire à la suite :

« Un Gentilhomme de cette Prouince, mariant son fils aîné, l'auoit institué son héritier vniversel, et s'estoit réservé la somme de dix huit mille liures, pour en disposer. Deux ans après, estant accompagné de trois soldats, il attaque deux autres Gentilshommes, il les tue sur le champ. Le procez ayant esté euo-

qué du Parlement de Bourdeaux et renuoyé à la Chambre de l'Edit à Paris, il se présente à l'Audience, et est enuoyé à la conciergerie, en laquelle il meurt deux iours après :

Hic rogo, non furor est, ne moriari mori ?

A la veüe du procez, son fils fut condamné en vingt quatre mille liures de réparation et aux despens de toutes les procédures, qui furent taxés à plus de cinq mille liures. Requeste civile, dont l'ouuerture estoit apuyée sur le défaut de quelques procédures qu'il n'est pas nécessaire de représenter. Mais sur mon suiet ie dirai : qu'en la plaidoirie on remontra qu'en tout euenement la condamnation contre le fils deuoit estre limitée aux dix-huit mil liures réseruées par le père, lequel n'auoit pû hypothéquer le restant par son crime. Lamet ayant plaidé pour le demandeur, et Ayraut pour Damoiselles Elisabeth de Comminges et Louyse Dumoulin, vefues des homicidés défenderesses : M. Lebret, aduocat général, remontra : qu'encore que régulièrement la disposition ne se peut estendre qu'aux biens réservés, il estoit nécessaire de passer plus auant en cette rencontre pour l'exemple, sans lequel les pères après l'institution de leurs enfans commettroient des crimes avec d'autant plus de licence ; qu'ils n'auroient soin que de conseruer leurs personnes. Ce qui seroit bien facile à nostre noblesse : Sur ces considérations et autres qui furent disertement représentées, la Cour débouta l'impetrant de ses lettres par arrest du 30 Ianuier 1619. l'estois dans le barreau où les aduocats iugèrent que l'arrest estoit digne de remarque (1)... » Béchet ajoute ce détail dans sa troisième édition : « J'ai vu le procès, fait le Factum et assisté à la plaidoirie (2). »

Evidemment, il y a un gros drame là dessous. J'ai lu, j'ai relu ce passage de l'*Usance* et, me sentant fortement empoigné, je m'attachai à reconstituer, si faire se pouvait, cette affaire tragique. Il est réservé, Cosme Béchet ; il ne nomme pas le meurtrier ; on peut bien dire que la question de droit seule intéressait le jurisconsulte. Faut-il interpréter le motif de sa discrétion ? Agissait-il de la sorte par égard pour un fils innocent, riche et considéré ? Mais pourquoi a-t-il révélé le nom des veuves des deux gentilshommes assassinés ? Je ne sais. Après tout il m'a livré un jalon, ouuert une piste, et je m'y suis lancé à l'aventure.

Histoire lamentable, en effet ! Elle montre combien étaient encore vivaces au commencement du xvii^e siècle les rancunes et les haines entre huguenots et papistes. Le roi n'avait pu abjurer, — la France valait bien une messe ; — son exemple

(1) 2^e édit., 1697, p. 260.

(2) 3^e éd., 1701, p. 210. « Le Prêtre, dit-il, centurie 2, chapitre 4, a observé l'arrêt du 30 janvier 1619, mais non pas avec toutes ces circonstances... j'ay vu le procès, fait le factum et assisté à la plaidoirie. » Béchet se trompe de centurie et de chapitre. Voir *Questions notables de droit*, par Claude Le Prestre, conseiller du Roy en sa Cour de Parlement de Paris..., 1645, in-fol.; autre éd., 1679, par Guéret, in-fol.

n'avait amené ni la fusion, ni adouci les caractères habitués aux scènes sanglantes des combats ou des exécutions. Les catholiques fervents n'avaient point désarmé ; ils avaient une revanche à prendre, et ils attendaient. Au fond du cœur, pour beaucoup d'entre eux, c'était triste spectacle que ce trône occupé par un ancien ennemi de leur religion, et leur confiance en ce converti de fraîche date était assez médiocre. Ils regardaient d'un œil jaloux les vieux compagnons du protecteur des églises réformées sur lesquels ils imaginaient voir tomber toutes les faveurs, et que cependant le roi, en fin politique, tenait un peu à l'écart. De leur côté, les protestants n'étaient pas sans reprocher au Béarnais son apostasie et son ingratitude. Il y avait là un antagonisme qui entretenait un malaise général, à la cour, dans l'état et dans les familles.

Cette situation des esprits était dominante en Saintonge, comme dans tous les pays longtemps secoués par la guerre religieuse, où grondaient les animosités sourdes, mal contenues, et qui, à la première occasion, pouvaient éclater et crouler dans le sang.

II

La seigneurie de L'Isle, en la paroisse de Saint-Pierre de L'Isle, au vicomté d'Aunay, relevait de la châtellenie de Ribemont-Mornay. L'hôtel, autrement dit le château de Mornay, siège de la juridiction de la châtellenie, était aussi dans la paroisse Saint-Pierre de L'Isle.

Depuis le commencement du x^v^e siècle, la seigneurie de L'Isle appartenait à la famille de Ravard. Elle avait pour possesseur, à la fin des guerres de religion, Amaury de Ravard, aussi seigneur d'Oriou. C'était un gentilhomme huguenot, marié à Renée de Marlonges. Au moment de sa mort il laissait deux enfants : Elie et Suzanne. Elie lui succédait au logis de L'Isle. Peu de temps après, sa veuve, Renée de Marlonges, convolait en secondes noces avec Claude de Lesignac, seigneur du Grand-Breuil de Vaizes. De cette union naissaient deux enfants : Jacob et Elisabeth de Lesignac.

Entre le nouveau seigneur de L'Isle, Elie de Ravard, calviniste comme tous les siens, et le seigneur haut justicier de Ribemont, Joachim de Chaumont, zélé catholique, les rapports étaient fort tendus. Cette suzeraineté de Mornay sur son manoir de L'Isle, péniblement supportée par Elie, donnait lieu à d'incessantes querelles de préséance et de juridiction, d'autant plus vives que l'amour-propre s'en mêlait et les envenimait.

De guerre lasse cependant, avec le concours d'amis, on put s'entendre, et, le 30 mars 1596, une transaction était intervenue qui reconnaissait à M. de Ravard la qualité de seigneur de L'Isle. Il faut croire que cet arrangement, dans sa formule générale, ne satisfaisait point le châtelain de Mornay-Ribemont : car il n'avait pas arrêté toutes contestations entre les deux voisins, notamment au sujet de l'exercice des droits honorifiques

dans l'église Saint-Pierre. Le gentilhomme catholique les refusait au gentilhomme calviniste, et il avait porté le différend devant le sénéchal de Saint-Jean d'Angély.

De graves événements allaient fournir un singulier appui à la cause du châtelain de Mornay.

M. de L'Isle, pris de belle passion pour Louise Du Moulin, une catholique, l'avait épousée malgré les remontrances des siens. Exaspération de la mère entraînant ses deux filles dans sa réprobation. Moins exalté, et d'ailleurs gardant au fond du cœur le sentiment d'affection que, depuis l'enfance, il a pour le grand frère, Jacob de Lesignac essaie en vain de calmer ce soulèvement de colère religieuse. Les trois femmes avaient appelé sur le mariage d'Elie avec une papiste la malédiction du ciel.

Tantæ ne animis cœlestibus iræ !

Encore du latin ? C'est la faute à Béchet. Ce qu'il y a de plus pénible à constater, c'est que le ciel semble répondre à l'appel de ces saintes fureurs : La mère, vindicative, déshérite son fils aîné ; elle lui enlève son droit d'ainesse ; elle cède à son fils puîné, au prix dérisoire de 24,000 livres, la terre de Marlonges, paroisse de Chambon, un bien de 75,000 livres ; et ce n'est là que le prélude. La malédiction poursuivant sa marche ascendante devait avoir son couronnement. En 1607, Louise Du Moulin accouche d'un fils ; on baptise l'enfant suivant le rite réformé ; au bout de trois semaines il meurt. La mère, du consentement de son mari, le fait transporter dans l'église. Le curé, Sébastien Cousin, archidiaque de Saint-Jean d'Angély, s'oppose à l'entrée du corps. Les amis de M. de L'Isle, en son nom, protestent : il a bien le droit d'inhumer son enfant « en la sépulture de ses ancêtres ! » On s'anime, on s'injurie, on se bouscule ; le désordre est à son comble. Le curé, devant les menaces du sieur de La Vallée et des serviteurs de M. de L'Isle, quitte brusquement l'église, s'en va porter plainte à Mornay et met le châtelain au courant de tout ce scandale.

Celui-ci a dû se frotter les mains : le précieux argument à mettre dans la balance de son procès pendant sur ses droits honorifiques en cette même église profanée, et particulièrement sur le droit de sépulture, l'un des chefs de la contestation. Alors, immédiatement, le 4 avril 1607, requête au sénéchal de Saint-Jean d'Angély, à fin d'information. L'information, close le 4 novembre, a établi le crime ; elle s'était faite dans une des salles du château de Mornay avec le défilé de tous les serviteurs domestiques du châtelain. M. de Mornay-Ribemont aura le dessus ; la cause est retenue au criminel. On procède à l'arrestation de M. de L'Isle sous l'inculpation de saccagement d'église, de bris de vases sacrés, de sacrilège, de trouble apporté dans l'exercice du service divin.

A partir de ce moment, débarrassée des procédures préparatoires, l'affaire va marcher rondement. M. de Mornay-Ribemont en a confié le soin à « un sien serviteur » tout à sa dévo-

tion : M^e Léon Benoist, le greffier du lieutenant du vice-sénéchal, M^e Guillaume Le Clerc.

M. de L'Isle, surpris et irrité de la mesure prise à son égard, présente requête contre son arrestation ; il est seulement inculpé ; il veut être libre jusqu'à ce que la requête soit jugée, et il demande « sa relaxance. » Ce fin madré de Benoist pare le coup ; il fait avancer l'audience en jugement du procès de profanation de l'église. Réquisitoire du procureur du roi ; jugement rendu ; condamnation de M. de L'Isle à la prison ; mandement de prise de corps le 15 décembre. Le condamné fait appel de la sentence au parlement de Bordeaux avec dépens, dommages et intérêts, réparation et double amende honorable de 4,000 livres contre le greffier Benoist à raison de l'abus commis sur sa personne, n'étant pas, lui, gentilhomme d'honneur, « justiciable du vice-sénéchal, ny chargé de rien qui soit du gibier d'iceluy. »

Le 19, Benoist a expédié lui-même l'écrou de l'emprisonnement de M. de L'Isle en la geôlerie de Guyenne : celui-ci y est transféré le 27.

Au parlement de Bordeaux, réception de toutes les requêtes des parties en jeu. L'affaire a été remise pour rapport à M. de Taste. L'audience s'ouvre le 9 janvier 1608 sous la présidence de M. de Lalanne. Après audition du rapport, la cour arrête que l'instance de l'appel interjeté par M. de Ravard et sa requête en cassation de son emprisonnement seront jointes au procès principal intenté par M. de Ribemont et pendant par devers le sénéchal de Saint-Jean d'Angély.

M. de Ribemont a constitué pour son défenseur l'avocat Du Solier. Celui-ci va plaider pour tout le monde. En rassemblant les bribes de sa plaidoirie, on voit que les deux questions, celle des droits honorifiques et celle de la profanation de l'église, ont été réunies. Leur connexité apparaît. Du Solier expose que M. de Ravard a fait ensevelir dans une église catholique un enfant de la religion prétendue réformée, ce qu'il a du reste reconnu ; qu'il a ainsi contrevenu aux édits, puisqu'il existe un lieu de sépulture à part pour ceux de sa religion ; que l'église Saint-Pierre de L'Isle a été profanée ; que les choses sacrées ont été foulées aux pieds ; que le service divin a été troublé ; et comme il était d'usage à l'époque d'assaisonner la plaidoirie d'un peu de pédanterie latine, Du Solier se s'écrier : « Et, si quis in hoc genus sacrilegii sacri sancti ecclesii, etc., » il faut bien alors que le curé se retire de l'église et que le service divin soit suspendu. M. de L'Isle se plaint de son incarcération ; mais M. de Ribemont n'y est pour rien ; ce n'est pas lui qui a requis le genre de peine ; il n'y a aucun intérêt ; il s'en lave les mains ; il a accompli simplement un devoir ; comme seigneur suzerain de la paroisse où des excès ont été commis, il les a signalés à la justice ; c'est elle qui a prononcé la punition. M. de L'Isle nie ces excès ; que ses témoins soient confrontés avec ceux de M. de Ribemont. En tout état de cause, seul le règlement des droits honorifiques dans l'église lui tient au cœur. Il demande à la cour d'interdire à M. de Ra-

vard, sous peine de 4,000 livres, de prendre désormais le titre de seigneur de L'Isle ; celui-ci ne possède aucune justice dans la paroisse, ni patronage ; il ne peut s'attribuer une qualité qui appartient au seigneur justicier. En vain arguerait-il à ce propos de l'instance portée devant le sénéchal de Saint-Jean d'Angély, l'affaire des droits honorifiques n'a pas encore été jugée ; elle est tout entière réservée à l'appréciation de la cour. Et, attendu l'absence de M. de L'Isle, il se voit obligé de mettre en cause sa femme Louise Du Moulin, et, comme celle-ci ne se présente point, il demande contre elle le bénéfice du défaut et la prise de corps.

Louise Du Moulin n'a point persévéré dans son abstention ; elle a adressé requête sur requête en défense les 4 et 12 février. La procédure poursuit son cours : requêtes, conclusions, productions de pièces, auditions, etc. Enfin, le parlement rend la sentence le 21.

Le curé a retiré sa plainte, aussi l'arrêt, en ce qui touche la profanation de l'église, met les parties hors de cause et sans dépens, toutefois, sans préjudice à MM. de Chaumont et de Ravard de se pourvoir pour le droit de sépulture devant le sénéchal de Saint-Jean d'Angély ou autrement ; il interdit toutefois à M. de Ravard de faire inhumer dorénavant, dans l'église de Saint-Pierre de L'Isle, aucun de ses enfants ayant été baptisé et faisant profession de la religion prétendue réformée, à peine de 10,000 livres d'amende, et d'autre plus forte, si le cas échéait, et à même peine, de ne méfaire, ni médire aux prêtres, curé ou vicaire de ladite église, ni troubler, ni empêcher le service divin. Faisant droit à l'appel de M. de Ravard et à la requête en cassation de son emprisonnement, la cour casse ledit emprisonnement contre Le Clerc avec dépens, dommages et intérêts modérés à la somme de 60 livres, et pour les autres requêtes de M. de Ravard contre Le Clerc et Benoist, elle met les parties hors de cours et procès (1).

Je ne sais rien de plus sur l'affaire. Cependant, la cour avait dû renvoyer la question de préséance dans l'église devant une commission d'arbitres. Effectivement une sentence arbitrale du 9 mars 1608 vint déterminer les principaux points de cette préséance. Elle figure en ces termes dans un jugement rendu le 9 août 1701 par les trésoriers de France à Poitiers (2) : « La sentence arbitrale du 9 mars 1608 maintient définitivement M. de Mornay en la possession et jouissance, en et au dehors de l'église Saint-Pierre de L'Isle, d'aller le premier à l'offrande et prendre le pain bénit avant M. de L'Isle, de mettre et exposer litre et peinture funèbre avec ses armoiries au lieu le plus éminent de-

(1) Arrêt signifié le 24 février 1608 à David Marchant, procureur du curé Sébastien Cousin. Copie incomplète de l'arrêt du 21 février. Cette pièce et plusieurs autres sur l'affaire utilisées dans le cours de ce récit proviennent du dossier de la maison de Meaux aux archives de notre cher collègue Anatole de Bremond d'Ars. Je lui envoie d'ici le souvenir de ma vieille amitié.

L. M.

(2) Archives nationales, P. 574.

dans et dehors de ladite église, et en tous autres honneurs dus au seigneur haut justicier.

Au mois de septembre de cette même année 1668, mourait M^{me} de Lesignac, Renée de Marlonges, et conformément aux dispositions de ses dernières volontés, son fils du second lit, Jacob de Lesignac, prenait possession de la terre de Marlonges.

Il n'est pas malaisé de penser que cette grave affaire de profanation d'église, entremêlée d'emprisonnement, de questions de préséance, de droits honorifiques, avait dû rendre plus intenses les causes de discorde existant entre MM. de L'Isle et de Ribemont. Les événements politiques ne pouvaient d'ailleurs que les accentuer davantage. Le coup de couteau de Ravaillac avait réveillé bien des passions assoupies contre lesquelles étaient impuissants un jeune roi de 14 ans et une reine mère sans caractère. Vivant, Henri IV avait pu maintenir la balance entre tous; mort, les catholiques ultramontains avaient relevé la tête, surtout les jeunes; ils riaient des vieilles barbes. Comme Sully, Le Plessis-Mornay, d'Aubigné et autres amis du feu roi étaient tombés en disgrâce, un favori, d'Épernon, jouait au maître. Avec une jeunesse tapageuse, moustaches retroussées, rapières au vent, une revanche se prépare. Le gouvernement va revêtir la robe du prêtre et partir pour la croisade. Chez les protestants, la surexcitation n'est pas moindre : Rohan a pris la place des Condé et du Béarnais : on le mettra à la raison. La Rochelle, la capitale des mécontents, le foyer de la révolte contre l'état, on la mettra à la raison. De part et d'autre, on fait des accrocs à l'édit de Nantes, beaucoup trop, suivant les uns, pas assez, suivant les autres. Le désordre est partout. Et c'est au milieu d'un pareil trouble des esprits qu'un jour de l'année 1614, les deux frères Elie de Ravard, le seigneur de L'Isle, et Jacob de Lesignac, le seigneur de Marlonges, font la rencontre de M. de Ribemont. Le chemin sans doute est étroit, qui se rangera ? Ni l'un ni l'autre. S'aborder, s'injurier, mettre l'épée à la main, c'est tôt fait. Ribemont pousse un holà ! à moi ! et trois soldats qui lui servent d'escorte tombent sur les deux frères et les tuent. Était-ce un coup monté ? Nul doute, il y a eu guet-apens ; Béchet l'affirme, il nous dit avoir vu le dossier.

Je n'ai pas à décrire autrement la scène ; elle se devine, et la suite. Les deux cadavres sont apportés sur une civière au logis. Les deux veuves, — mères toutes deux, — si le désespoir un instant les abat, bien vite la pensée de la vengeance les ranime.

Louise Du Moulin est d'un pays où l'on a grand cœur et grande ténacité. Elle s'est mariée en Bretagne ; elle doit être bretonne ; sa signature solide retient quelque chose de son caractère. Elle a cinq enfants, tous en bas âge ; la vue de ces enfants ne peut que doubler sa douleur et son ressentiment, et rendre plus ardente sa soif de venger leur père. Elle luttera sans désespérer ; elle communiquera son énergie et ses résolutions à sa belle-sœur, Ysabeau de Comminges, victime comme elle, et, comme elle, mère de cinq jeunes enfants. Elle la forcera à la suivre dans sa

lutte. **Cela** fait, elle prend en main la direction des poursuites contre l'assassin, elle avance les premiers frais ; plus tard on fera les comptes. Ces malheureuses femmes ont devant elles partie puissante, riche et bien apparentée ; mais qu'importe ? Rien n'arrêtera Louise Du Moulin : ni peines, ni fatigues, ni voyages ; elle, catholique, vengera le huguenot, qui pour l'amour d'elle a bravé la malédiction de sa famille. Elle fera au meurtrier une guerre d'extermination.

Notum furens quid femina possit, s'est exclamé Béchet.

Louise Du Moulin intente le procès au criminel. Elle s'adresse au parlement de Bordeaux, puis au conseil privé du roi ; celui-ci renvoie l'affaire à la chambre de l'édit à Paris. La veuve fait le voyage. Elle est partie de Saint-Jean d'Angély où elle a transporté son domicile.

Le séjour de L'Isle lui pèse trop au cœur ; elle a juré de ne pas y rentrer, tant qu'elle n'aura pas obtenu justice. La cour et la chambre de l'édit rendent successivement trois arrêts en faveur des deux veuves : Joachim de Chaumont est définitivement condamné à la prison et à 24,000 livres à titre de réparation de son crime.

A son tour, voilà le châtelain de Mornay enfermé entre les quatre murs d'un cachot. Il n'y restera pas longtemps. Le surlendemain même de son incarcération, on l'a trouvé mort : fin subite, mystérieuse, congestion ou suicide, demeurée inexpiquée. Elle arrachait le coupable à la vindicte publique ; mais la réparation devenait la charge des enfants. Ceux-ci étaient quatre, issus du mariage de M. de Ribemont avec Renée de Polignac : Emery l'aîné, devenu possesseur de Ribemont-Mornay ; Joachim, le cadet, seigneur de Cherves, et deux filles, Cathérine, femme de François du Plessis, gouverneur de Châteaudun, et Jeanne, mariée à Jean Audouin, seigneur des Brousses (1).

C'est contre ces enfants, innocents du crime de leur père, mais responsables de la réparation imposée par la justice, et principalement contre Emery, que les deux veuves engageront le combat et poursuivront le procès au civil. Le nouveau seigneur de Mornay se débat énergiquement ; ne pouvant se soustraire à la réparation, il en discute le chiffre ; il essaie d'obtenir une réduction sur les 24,000 livres. Pour atteindre ce résultat, il a recours à un argument spécieux. Son père, lors du partage qu'il avait fait entre ses enfants, s'était réservé en propre une somme de 18.000 livres. Emery prétendait que, par suite de cette disposition, il ne pouvait être tenu que jusqu'à concurrence de ladite somme. J'ai dit plus haut, d'après Béchet, comment l'avocat général rétorqua l'argument. La chambre de l'édit, par son

(1) Emery était marié à Françoise du Grenier. Sa fille, Eléonore de Chaumont, fille d'honneur de la reine mère, devait épouser Jacques Le Coigneux, président du parlement de Paris, surintendant des finances de Gaston d'Orléans.

arrêt du 30 janvier 1619, donna satisfaction à M^{mes} de L'Isle et de Marlonges ; elle maintint à leur profit les 24.000 livres de la réparation, avec les intérêts au denier 16, sans compter une note de frais considérables. Fortes de cet arrêt, les deux veuves firent procéder aux saisies et criées des biens d'Emery et de Joachim de Chaumont. Ceux-ci durent s'exécuter ; mais ils y mirent le temps. Ainsi Joachim de Chaumont, pour s'acquitter, fut obligé, en 1623, de vendre la terre de La Crestinière à René Pépin, conseiller au siège royal de Saint-Jean d'Angély (1).

Le règlement des frais du procès amena diverses contestations entre les deux veuves. Il fallut recourir à l'arbitrage de parents et amis pour les mettre d'accord. Les arbitres, Samuel de Comminges, seigneur du Fouilloux ; Isaac de Ravard, seigneur d'Oriou ; Salomon de Chastenet, seigneur de Chastenet, et Pierre Martin, avocat au siège royal de Saint-Jean d'Angély, arrêtèrent, le 19 décembre 1619, que la répartition des frais devait s'effectuer par portion égale.

Il était dit que la tranquillité ne pouvait s'asseoir au foyer de Louise Du Moulin. L'année suivante, 1620, à la suite de l'assemblée politique des églises réformées de Saintonge, tenue à Saint-Jean d'Angély, l'agitation se répand dans la ville et aux environs. Le tocsin sonne, des barricades s'élèvent, partout un cliquetis d'armes ; on est sur le qui-vive. Le soulèvement va toujours s'accroissant jusqu'au mois de mai 1621 que la ville ferme ses portes aux troupes du roi et qu'il faut la prendre d'assaut après un mois de siège.

Louise Du Moulin s'était enfuie de Saint-Jean d'Angély, emmenant ses enfants avec elle.

III

Faisant un retour sur le passé, Louise Du Moulin est allée chercher un refuge à son logis de L'Isle. Dans quel état le retrouve-t-elle ? les bâtiments en ruine, les murs de clôture écroulés, les terres en friche. Mais sa vengeance est accomplie, il semble désormais qu'elle veuille se réconcilier avec ces lieux abandonnés depuis nombre d'années déjà, et qui lui rappellent tant de souvenirs à la fois doux et cruels ! Sa préoccupation, à partir de ce moment, est de les restaurer, et mieux encore d'y apporter toutes les améliorations possibles ; elle y consacra le montant de sa part dans la réparation infligée à MM. de Mornay.

Le 24 septembre 1624, elle mariait sa fille aînée, Catherine de Ravard, à Paul de Meaux, seigneur de Violaine et en partie de Douy-La-Ramée, gentilhomme de la compagnie des chevaux-légers du roi, de l'antique maison de Meaux en Brie.

Deux ans après, le 1^{er} février 1626, se préparant à entreprendre un long voyage, Louise Du Moulin prenait ses dernières dispositions en vue du grand voyage d'où l'on ne revient pas. Dans

(1) Acte de Dugrot, notaire royal, du 5 mai 1623.

ce testament elle règle ses affaires avec un soin minutieux ; elle nomme **ses** cinq enfants avec attribution à chacun d'eux de sa part d'héritage : Catherine, — M^{me} de Violaine, — Esther, Jean, **Benjamin** et Charlotte ; les trois derniers encore mineurs, sous la curatelle de Michel Tiraqueau, baron de Denans, mari de leur cousine issue de germain, Jacqueline de La Chambre ; elle veut que Jean de Ravard, son fils aîné, « tant pour son droit d'ainesse en l'une et l'autre succession que de droit légitime a cause de son dit père et de moy, aye et prenne à perpétuité la maison noble, terre et seigneurie de L'Isle... » Elle attribue à Benjamin 5,000 livres, à Esther 4,000 livres et à Charlotte aussi 4,000 livres, somme égale à celle qu'elle a promise à Catherine. Elle institue pour son exécuteur testamentaire Bernard de Castello, sieur de Lonzay. Elle fait protestation de catholicité. Elle charge Jean de la faire inhumer suivant sa qualité. Elle demande à ses filles de faire habiller sept pauvres le jour de son obit ; elle veut que son fils et les siens payent annuellement une rente de 3 livres aux religieux de l'église où elle sera enterrée, « o la charge, dit-elle, qu'iceux religieux seront tenus par chacune desdites années de dire et célébrer deux messes pour le salut de mon âme, assavoir aux festes de la Toussaint et de Nouel, et qu'en outre mon dit fils aîné soit tenu de faire faire, une fois pour tout, trois chappes pour estre distribuées aux trois principales églises du lieu où mon corps sera enterré, etc., etc. (1) »

Le voyage de Louise Du Moulin s'effectua sans encombre. Son absence dura seulement quelques mois, elle était revenue au 11 juillet 1626 que mourait sa belle-sœur Suzanne de Ravard. Cette sœur d'Elie, implacable dans sa haine, n'avait point désarmé après la mort tragique de son frère. Restée fille, elle avait associé son existence à celle de sa sœur, Elisabeth de Lesignac, fille comme elle. Toutes deux s'étaient fait don mutuel de leur avoir respectif. Aux termes de son testament du 27 juillet 1616 et d'un codicille dicté le jour même de son décès, elle laissait à sa sœur la tierce partie de son patrimoine consistant en obligations, meubles, bijoux, etc., d'une valeur de plus de 40,000 livres.

Dans l'intérêt de ses enfants, les plus proches parents de la défunte, Louise Du Moulin s'empresse d'intervenir ; elle requiert l'établissement de l'inventaire de tous les objets ayant appartenu à sa belle-sœur, et à cette fin le transport du juge au domicile de celle-ci. L'accomplissement de cette formalité de l'inventaire va donner lieu à une scène assez réjouissante, à la fois drame et comédie.

Le 26 juillet 1626, Jacques Rolland, écuyer, sieur de Montmouton, lieutenant particulier en la sénéchaussée de Saintonge à Saint-Jean d'Angély, Jean Prevost, le procureur du roi, Pierre Rocquemadour, le greffier, accompagnés de M^{me} de L'Isle, se rendent chez M^{me} de Lesignac. On trouve la porte fermée ; on frappe ; point de réponse ; on frappe de nouveau ; on

(1) Testament reçu Chouet, notaire royal à Saint-Jean d'Angély.

frappe toujours ; même silence. La justice s'impatiente. Le juge requiert l'ouverture de la porte sous peine de 300 francs d'amende. Rien ne bouge. M. le lieutenant particulier commence à perdre patience et prononce sa sentence avec l'amende. Il fait ensuite venir un serrurier, et, séance tenante, il rend un jugement de bris de clôture. L'ouvrier arrive et fait sauter la serrure. La porte ouverte, on se trouve face à face avec M^{lle} de Lesignac flanquée de son conseil, l'avocat Pierre Martin. Le lieutenant particulier fait sa remontrance, l'avocat riposte : il prétend que l'on n'a point entendu le marteau dans l'intérieur de la maison ; il requiert en conséquence la levée de l'amende et présente en ces termes la défense de sa cliente :

« Attendu que l'insistement fait à l'ouverture de la porte n'a été sinon en la seule considération de la demoiselle Du Moulin, à laquelle elle ne peut souffrir être donné entrée en ladite maison à cause des grandes animosités qu'elle a de tout temps témoigné contre elle et damoiselle Isabeau de Comminges, veuve de Jacob de Lesignac, ce qu'elle n'a pu dissimuler, ni surmonter la passion, même en notre présence, ayant proféré une infinité d'injures contre icelle Elisabeth de Lesignac qui sait et saura toujours bien vous rendre et à la justice ce qu'elle doit ; et remontre qu'il n'y a d'autre héritier en ladite succession que ladite de Lesignac, sa sœur utérine, exclusivement aux enfants de ladite Du Moulin, et qu'elle n'est recevable à faire faire ledit inventaire (1)... » Cela dit, à son tour M^e Martin de requérir une amende de 500 livres contre ladite Du Moulin.

Le juge, nullement ébranlé par ces représailles, déclare passer outre, et attendu que les enfants de Louise Du Moulin sont les héritiers les plus proches de Suzanne de Ravard, leur tante, il ordonne de procéder immédiatement à l'inventaire.

M^{lle} de Lesignac, très montée, s'insurge contre cet ordre. Il y a huit jours (2), dit-elle, qu'elle a fait un inventaire des obligations, cédules et dettes actives de la succession ; elle l'a montrée à sa belle-sœur Ysabeau de Comminges, la veuve de son frère Jacob, avec laquelle elle était demeurée en bons termes, surtout après le règlement des frais du procès de Mornay. A bout d'arguments elle finit par consentir à produire l'inventaire, pour en faire le récolement et la vérification ; Louise Du Moulin réplique vivement que cet inventaire a été fait clandestinement et que le mobilier n'y figure pas.

Les parties entendues, M. de Montmouton passe à l'inventaire. Et d'abord il fait jurer, sous la foi du serment, à M^{lle} de Lesignac, qu'elle n'a rien distrait de la maison. Elle le jure ; il lui vient néanmoins un scrupule, et elle reprend que, si, par hasard, il manque plusieurs objets, c'est qu'ils ont été perdus lors du siège de 1621.

(1) Le libellé provient d'une copie évidemment incorrecte.

(2) Inventaire du 13 juillet 1626, devant Dugrot, notaire royal.

Bon gré mal gré, il lui faut donc subir la vérification de l'inventaire ; mais elle ne se tiendra pas pour battue. Elle veut une revanche. D'ailleurs son conseil, M^e Martin, l'y pousse ; elle forme appel au parlement de Bordeaux de toutes les sentences du juge de Saint-Jean d'Angély.

Le parlement siégeait alors à Agen. Louise Du Moulin, énergique et vaillante comme toujours, et qui ne craint pas la fatigue des déplacements, se rend dans cette ville avec ses filles Esther et Charlotte, pour suivre le procès. Quel en fut le résultat ? J'ignore si elle le gagna ; je sais seulement qu'elle gagna deux gendres pendant son séjour à Agen : Le 6 janvier 1628, Esther épousait Jacques de Mayonade, écuyer, sieur des Bordes, originaire de Tournon ; et Charlotte, Antoine de Foissac, écuyer, sieur de Carbonas (1).

A cette époque, Louise Du Moulin avait, il me semble, perdu ses deux fils. Depuis le procès de 1628, je perds la trace de cette femme au caractère tout d'une pièce, taillé dans le roc, empreint d'une sorte de grandeur sauvage. Elle est rentrée à L'Isle et a dû mourir vers 1642.

A sa mort, L'Isle fut partagée entre ses trois filles. Deux de ses gendres, MM. de Mayonade et de Foissac, demeurés en Agenais, vendirent leur portion, le 18 octobre 1642, au prix de 12.000 livres, à Isaac de Ligoure, ancien receveur des tailles de l'élection de Saint-Jean d'Angély, devenu propriétaire de la chàtellenie de Ribemont-Mornay par suite de la cession que lui en avait faite Emery de Chaumont (2). L'autre gendre de Louise Du Moulin, M. de Violaine, exerçant au nom de sa femme son droit de retrait lignager, parvint, non sans peine, à réunir entre ses mains les diverses fractions du domaine de L'Isle, et à partir de ce moment, il en retint plus particulièrement le nom.

M^{me} de l'Isle, Catherine de Ravard, décéda le 8 novembre 1655. Le 19, son mari la fit transporter et inhumér dans l'église des Carmes d'Aunay. Ce même jour, il fondait en ce monastère, avec dotation annuelle de 100 livres tournois, deux hautes messes de l'office des morts : l'une à dire le 8 novembre pour sa femme, et l'autre pour les âmes de ses parents défunts, jusqu'au jour de son propre décès, auquel jour la messe devra être dite pour lui. D'après cette disposition, ce fut le 26 avril, date du décès de M. de L'Isle, survenu en l'année 1667. Son inhumation eut lieu, dans l'église des Carmes d'Aunay, auprès de sa femme (3).

L'Isle passa ensuite à leur fils aîné, Charles de Meaux, marié

(1) Particularité : Il était sans doute de la R. P. R. : car en 1633 il faisait une donation de 150 livres pour l'entretien d'un ministre à Tournon. (Archives du département de Lot-et-Garonne.)

(2) Acte reçu Dorlu, notaire royal.

(3) Voir *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. iv ; voir aussi, pour les Ravard et Saint-Pierre de L'Isle, *Revue de Saintonge et d'Aunis*, *Bulletin de la société des Archives*, t. ix, p. 162, et *Le capitaine Jacques de Rabar*, par M. le comte de Dienne et M. le baron de La Morinerie, t. xiv, p. 423 ; xv, 118 et 166.

depuis 1653 à Marguerite Michel, dame de Chassagne, veuve de Charles de Meaux du Fouilloux, capitaine-enseigne des gardes du corps d'Anne d'Autriche, tué au combat du faubourg Saint-Antoine, pendant la fronde.

Singulière coïncidence bien faite pour servir de clôture à mon récit : chacun des maris de la dame de Chassagne avait pour grand-père — l'un Elie de Ravard, l'autre Jacob de Lesignac — les deux victimes du guet-apens de M. de Ribemont-Mornay.

LA MORINERIE.

—
* VII

AUTOUR DU SIÈGE DE LA ROCHELLE

Je donne à tous ceux qui lisent et qui aiment la petite patrie saintongeaise un exemple qu'il en coûte peu de suivre : c'est de recueillir et d'apporter ici tout ce qui touche au pays... Ainsi nous amassons peu à peu les matériaux pour cette histoire de la Saintonge et de l'Aunis qui déjà, après les 45 volumes de la société des *Archives*, devrait tenter par sa facilité quelqu'un de ces désœuvrés intelligents comme il y en a tant en province.

Comme je l'ai donc fait en étudiant la belle thèse de M. Arnould sur Racan (voir *Revue* du 1^{er} septembre dernier, XVIII, 311), en lisant, pour en rendre compte au *Polybiblion*, le livre nouveau de M. Charles Garriçon : *Théophile et Paul de Viau* (Paris, Alph. Picard; Toulouse, Edouard Privat, 1889), je ramasse quelques menues brindilles qui nous peuvent être utiles.

* *

Voici d'abord rappelé ce siège de Saint-Jean d'Angély en 1621, auquel Racan assista, lorsque le roi Louis XIII s'en vint à travers le Poitou, la Saintonge, la Guyenne, apporter la paix aux peuples qui la demandaient, aux villes qui s'ouvraient devant lui. Saint-Jean résista un moment, mais c'est parce que le frère cadet du grand chef calviniste, Benjamin de Rohau-Soubise, la défendait; et ce serait un premier chapitre à écrire. Voir *Journal du siège de Saint-Jean d'Angély* de Daniel Manceau, t. I des *Archives historiques de la Saintonge*.

Mais dès cette époque tout le monde est las; ce qu'on appelle aujourd'hui l'opinion publique, et qui s'imposait aux ministres de l'ancienne monarchie autant qu'aux nôtres, réclame l'ordre et aspire à cette unité et à cette centralisation dont maintenant nous sommes un peu désabusés — pour en avoir abusé.

L'assemblée de La Rochelle, en 1621, avait traduit d'une façon claire des aspirations à l'indépendance et à la république. Comme tout le monde de part et d'autre le sentait, comme le disait le *Mercure de France*, la question était beaucoup plus politique que religieuse; c'est ce qu'allait écrire Condé un peu plus tard, en s'en réjouissant, dans une lettre intime: « La cabale des huguenots allait droit à la république... »

Et c'est ce qui explique que ceux des protestants qui avaient le sentiment national se mettaient — comme font aujourd'hui leurs pareils — du côté de la France et servaient le roi qui acceptait sans conditions leur concours, tandis que les autres, qui n'étaient en général ni les nobles, ni les gens du peuple, mais les bourgeois et les marchands, avaient des tendances nettement séparatistes et appelaient l'Angleterre pour les aider à constituer des états libres comme la Hollande.

M. **Garrisson**, — qui est protestant sans doute, mais se tient du côté de **Richelieu**, « le grand patriote, » — cite entre autres témoignages une lettre du cardinal Bentivoglio du 5 juillet 1620, disant : « Jamais cette monarchie (la France) ne sera dans sa première vigueur jusques à tant qu'elle ait un état tout à fait contraire à celui d'à présent, parce que la république que les huguenots cherchent tous les jours d'établir de plus en plus dans le royaume est sans doute tout à fait contraire à l'autorité du roi. »

Et **Louis XIII**, dans sa déclaration de Niort (1621), dénonçait « ces assemblées illicites (de La Rochelle et de Montauban) qui se sont plutôt employées à former des estats populaires et républiques qu'à se conserver dans l'obéissance à laquelle ils nous sont naturellement obligez. »

Et tout le monde demandait qu'on en finit. Voici l'extrait d'une *Consultation de trois fameux avocats sur les affaires publiques* portant la date de 1623 : « Il n'y a rien de plus important à la conservation tant de cette monarchie que de l'autorité du roy et à l'établissement d'une ferme paix (choses inséparables), que la destruction et ruine totale des républiques huguenotes, qui subsistent encore en plusieurs villes de ce royaume, notamment à La Rochelle, le gouvernement de laquelle est un modèle et exemplaire de rébellion, continuellement exposé aux yeux des Français, et un malheureux idole devant lequel plusieurs peuples se prosternent et fléchissent le genouil, estans destournés par cette erreur de rendre à leur légitime roi et souverain seigneur le respect et l'obéissance qui luy appartiennent. » (*Consultation de trois fameux avocats sur les affaires publiques*. Sans lieu, 1623.)

La poésie à son tour, interprète du sentiment populaire, excitait le gouvernement :

Allons pour la dernière fois
Rompre les funestes pratiques
De ceux qui pour fascher nos roys
Voulaient former des républiques.
Ils menacent de rengager
La puissance de l'étranger
A nous continuer la guerre ;
Mais je suis un foudre et prétends
De leur faire un mauvais printemps,
Malgré les roses d'Angleterre.

(*Recueil des plus beaux vers*, Paris, Mettayer, in-8°.)

Malherbe, plus violent encore, s'écriait dans l'ode célèbre :

Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

Assez de leurs complots, l'infidèle malice
A nourri le désordre et la sédition.
Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

.
Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes ?
Tant de grands bâtiments en masures changés ?
Et de tant de chardons les campagnes couvertes
Que par ces enragés ?

.
Certes, ou je me trompe, ou déjà la victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire
Pour te rendre content.

.
Déjà l'étonnement leur fait la couleur blême ;
Et ce lâche voisin qu'ils sont allés quérir,
Misérable qu'il est, se condamne lui-même
A fuir ou mourir.

« Ce lâche voisin, qu'on va quérir, » — toujours le même ! — c'était l'Anglais qui allait faire la tentative que l'on sait sur l'île de Ré.

Le compromis de 1622, qui laissait les protestants maîtres de La Rochelle, de Montauban, Nîmes, Castres, etc., avec leurs franchises municipales, ne leur ayant pas suffi, il fallait donc de toute nécessité les réduire par la force...

Si Benjamin de Rohan-Soubise, en 1625, par son hardi coup de main dans la rade du Blavet en Bretagne, sauva La Rochelle d'une attaque de la flotte française, rien n'allait la sauver en 1628 de l'expédition de Richelieu. La guerre s'engagea donc : siège de La Rochelle et campagne dans le midi.

M. Garriçon cite un ouvrage de 1627, où il y aurait sans doute à glaner pour nous. Il est intitulé : « *Histoire véritable de tout ce qui s'est fait et passé dans la ville de Montauban durant et depuis les derniers mouvements jusques à présent, avec les lettres et responces tant des pasteurs et habitans de ladite ville que de MM. de Rohan et de Soubise, et aussi de MM. de La Rochelle.* »

La Rochelle et Montauban, les deux têtes de la résistance, correspondaient en effet ; et voici quatre lettres inédites, dont M. Garriçon nous donne le texte, et qui, sans apprendre rien de bien nouveau, soulignent et rappellent des faits intéressants ; ce sont, comme il le dit, des *documents historiques* qui ont leur prix.

Donc, tandis que M. de Rohan l'aîné mène la campagne dans le Rouergue, sa mère, la duchesse douairière de Rohan, enfermée dans La Rochelle, « soutient la résistance avec une sombre et in-

vincible énergie. » Dans Montauban commande comme gouverneur, malgré les bourgeois, malgré les consuls, un gentilhomme, parent de Rohan, Henri de Lanes de Saint-Michel de La Roche-Chalais.

Deux armées le menacent : celle d'Epéron, celle du prince de Condé. Il a besoin de nouvelles de l'ouest, et il a besoin de secours.

Par un heureux hasard, le « garçon » dont il est parlé dans un des billets, et qui portait à La Rochelle ce compromettant message, fut probablement saisi par les royalistes ; et c'est ainsi sans doute que les lettres nous ont été conservées. « Ce sont des billets écrits en caractères microscopiques sur des bouts de papier — évidemment pour mieux échapper ! — portant comme garantie le sceau de leurs signataires. »

Il y en a d'abord deux, brèves comme il convient à un chef, de Saint-Michel à M^{me} de Rohan et au maire de La Rochelle, Guiton. Il a bon espoir de son côté : M. de Rohan approche avec son armée. Mais que se passe-t-il là-bas dans l'ouest ? Et qu'attend le roi d'Angleterre pour tenir sa parole et les secourir ?

« A Monsieur Guiton, maire et capitaine de La Rochelle.

» Monsieur, j'envoie exprès vers vous pour apprendre vostre estat, estant grandement étonné de ce que l'Anglais demeure si longtemps à vous secourir. Je vous supplie de nous vouloir donner de vos nouvelles et à quoy il tient que le roy de la Grande-Bretagne n'exécute pas sa parole ; nous avons tous juré l'union dans le grand temple avec serment de ne nous désunir par quelque occasion ou prétexte qui puisse estre d'avec vous. Nous avons esté fort longtemps maîtres de la campagne et nous avons fait sortir le canon quand nous avons voulu. Maintenant, M. le prince et M. d'Espéron s'assemblent pour venir assiéger, à ce qu'on dit, Caussade, qui est une ville à trois lieues d'icy, laquelle avoit esté démantelée lorsque le roy estoit en ces pais. Je l'ai commencée à fortifier et j'y ai mis huit cents hommes dedans. J'espère que Dieu nous fera la grâce de la conserver. Nous attendons M. de Roan qui est en Rouergue avec une puissante armée. Je prie Dieu vous donner de plus en plus fermes résolutions et bientôt délivrance, et à moy le moien de vous témoigner que je suis, monsieur, vostre très humble serviteur.

» SAINT-MICHEL.

» A Montauban, ce 24 août 1628. »

« A Madame de Rohan.

» Madame de Rohan, si je ne me suis donné l'honneur de vous escrire depuis que je suis en ceste ville, ça esté que j'ay toujours attendu l'approche assurée de M. de Roan, pour vous le faire sçavoir ; il est maintenant es Rouergue avec une belle armée et vient à nous en diligence ; il n'a personne qui ose ou qui s'oppose à son dessein.

» Le sieur Durand vous escrit l'estat de ceste ville, lequel est, grâce à Dieu, fort bon. Rien ne nous afflige que le peu de nouvelles que nous avons de vostre pais, pourquoy nous vous supplions très humblement, madame, nous faire l'honneur de nous renvoyer le plus tôt que pourrez ce garçon et de croire que je suis plus que tout autre, vostre très humble et très obéissant serviteur.

» Ce 24.

SAINCT-MICHEL. »

Ce Durand qui est désigné à la fin de la lettre est, dit M. Garriçon, le sergent-major de bataille de la ville. Il prend donc la plume et va donner des détails plus amples à M^{me} de Rohan. Détails sur le serment d'union avec l'Angleterre, la promesse de ne pas faire la paix sans le consentement du roi d'Angleterre ; détails aussi sur les incendies et les pendaisons qu'il a le plaisir d'annoncer à la duchesse, et qu'ignore sans doute (faute de lire !) l'auteur de *Judith Renaudin*.....

« A Madame de Roan.

» Le vendredy 14 juillet dernier, M. d'Espernon commença à nous faire le dégast et ne continua que trois jours, et le dégast qu'il nous a fait n'est presque rien. Il n'a pas empesché que, outre le blé vieux que nous avons, que nous n'ayons mis du nouveau dans nostre ville pour trois ans. Nous avons fait l'union solennellement dans nostre grand temple et fait la jonction avec toutes les églises et particulièrement avec La Rochelle et avec les armées du roy d'Angleterre et de mon seigneur de Roan, et de fournir à une ferme résolution de n'entendre jamais à aucun traicté de paix particulier ni sans le consentement de nos seigneurs roi d'Angleterre, de Roan et de Soubise, et de toutes les églises réformées de France.

» Nous sommes, en soit Dieu grâces, en très bon estat, et ne laissons pas reposer nos ennemis. Nous avons bruslé quantité de villages, de métairies ; nous avons bruslé grande quantité de blé et avons déjà rendu la campagne désolée 3 lieues autour de nostre ville. Le 1^{er} du mois, M. de Sainct-Michel, nostre gouverneur, envoya M. de Chastillon..... avec huit cents hommes à Caussade pour la remettre et fortifier, ce qu'il a desjà fait assez bien, ville à 3 lieues d'icy fort importante. On nous menace que M. d'Espernon vient pour l'assiéger ; s'il l'entreprend, il y sera battu. Nous attendons de jour en jour la venue de M. de Roan, vostre fils. Il est fort en peine de sçavoir des nouvelles de vostre estat ainsi que de celui de l'Anglais. Je vous prie de m'en faire sçavoir au plus tôt afin que je lui en fasse sçavoir. Depuis dix jours, nous avons pris deux forts à une lieue de nostre ville qui nous incommodaient grandement : l'un à coups de canon et par assaut, où M. de Sainct-Michel a fait pendre treize de ceux qui estoient dedans et les passer au fil de l'espée, et l'autre par capitulation, les forts brulez et rasez.

» Je vous supplie encore un coup, madame, de nous mander en toute diligence vostre estat et celui de l'Anglais, et surtout cela qu'il sera arrivé : car il importe grandement que monseigneur le sache ; cependant je vous prie me croire à jamais, madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

» DURAND.

» De Montauban, ce 24 août 1628 » (scellé).

Enfin, la dernière et la plus importante de ces missives est écrite à un pasteur de La Rochelle par un pasteur et professeur de théologie de Montauban, Pierre Bérauld, « qui montre avoir pris part dans ces querelles plus avec l'ardeur d'un soldat qu'avec la mansuétude d'un ministre de paix (1). »

Lui aussi appelle l'Anglais de ses prières, annonce sans tristesse, non pas seulement les forts rasés, mais les bourgs et les métairies « brûlés en nombre infini, » les massacres et les pendaisons, « treize pendus, le reste tué ou emmené prisonnier.... » Il fait allusion à la fin aux divisions et aux émeutes qui avaient éclaté entre protestants, les bourgeois comme ailleurs étant en lutte avec les artisans et les hommes d'armes. Voici le texte :

« A monsieur Salbert M(inistre).

» Monsieur, nous désirerions pouvoir plus souvent avoir de vos nouvelles et vous envoyer des nostres. Nous attendons celles de la descente de l'Anglais et de vostre délivrance et la demandons à Dieu par prières. Pour nostre estat, M. d'Espernon prenant son tems nous déclara la guerre lors de la saison de la moisson et la commença par le dégast ; ceux qui s'étaient endormis sur les promesses des ennemis sont réveillés par la perfidie. Le dégast n'a esté continué, M. d'Espernon estant retiré, soit pour ne se voir assez fort, soit par maladie, soit sur la nouvelle qui arrivait de l'approche de l'Anglais. Nous avons depuis tenu la campagne, et fait le dégast jusques à 3 lieues d'icy, aiant bruslé quantité de bourgs et nombre infini de métairies, fait rouler le canon, battu, pris, bruslé et depuis razé les forts de La Mothe

(1) Pierre Bérauld, né à Réalmont, reçu ministre en 1602 et pasteur à Bergerac de 1602 à 1607, remplaça son père à Montauban jusqu'en 1609, puis fut pasteur à Pamiers ; il fut envoyé en 1615 par les églises du Haut-Languedoc à l'assemblée politique de Grenoble ; « il y apporta les sentiments d'intransigeance qui étaient héréditaires dans sa famille. » Il fut, en 1618, appelé à la chaire de théologie de Montauban. « La guerre civile ayant éclaté de nouveau en 1627, dit la France protestante, Saint-Michel de La Roche-Chalais fut chargé, au nom de Rohan, de la défense de Montauban. Il s'empressa de s'entourer d'un conseil de guerre ; il y appela naturellement les chefs du parti de la résistance : Pierre Bérauld en fut membre. La présence d'un pasteur dans un conseil de ce genre était insolite et peut-être peu convenable. Pierre Bérauld le sentit lui-même. Pour se justifier aux yeux de ses coreligionnaires, et un peu aussi à ses propres yeux, il composa un écrit dans lequel il s'efforçait de prouver qu'il est permis aux ministres du saint évangile de se mêler de porter les armes, quand il s'agit de la défense de la religion. »

d'Ardus et de Jean de là l'Aveiron, où nous en fîmes pendre treize, le reste tué ou mené prisonniers. Nous avons depuis plus de trois semaines nombre de bonshommes dedans Caussade qui en redressent les murailles et fortifications. M. de Chastillon, de vos quartiers, y commande. Ils sont menacés de siège par le prince et par Espernon ; les nostres sont résolus à les faire morfondre. Nous avons fait deux notables convoys à la barbe des ennemis, mesme de plein midy, s'y qu'ils sont pleins de gens de guerre, de munitions et vivre en sullisance. Nous avons eu diverses nouvelles des approches de M. de Roan, qui s'en vient avec une puissante armée. Nous avons eu depuis peu grand secours du voisinage de Bergerac avec M. de Bergues qui s'en venait à main haute avec une compagnie de gendarmes et une autre de carabins : il a tué en chemin le marquis de Monclara et son beau-père La Pinade ; mais, après divers débats heureux et le tracas de trois jours sans repaistre, la nuit les surprend, les guides s'estans perdus, les chemins estans coupés, tout le pais ennemi y accourant au son du tocsin ; il a fait quelque perte au passage du Tarn, près La Française, mais rien auprès de ceux qu'il a défaits.

» Nous sommes à présent mieux que jamais, y aiant eu divers soulèvemens et séditions par l'artifice de ceux de dedans et dehors qui en veulent aux églises ; le tout a tousjours réussi à l'avantage des gens de bien.

» BÉRAULD.

» A Montauban, ce 25 aoust 1628. »

*
* *

La Rochelle enfin tomba..., malgré les 90 vaisseaux anglais, malgré Buckingham. J'ai dit comment Racan, qui avait pris part au siège, qui y avait même reçu en juillet 1628 la visite du vieux Malherbe et l'avait accompagné à La Jarne où était le garde des sceaux Marillac, au château d'Aitré où logeait le roi, célébra cette grande victoire dans ses odes au maréchal d'Effiat et à Richelieu. Malherbe était mort le 16 octobre, soit 11 jours avant la reddition de la ville pour laquelle il avait promis au roi les plus beaux vers dont il fût capable.

Sans doute avait-il en prévision de l'événement commencé sa pièce, puisqu'on trouve parmi ses fragments ces quelques beaux vers :

Enfin, mon Roy les a mis bas,
Ces murs qui de tant de combats
Furent les tragiques matières ;
La Rochelle est en poudre et ses champs désertés
N'ont face que de cimetières
Où gisent les Titans qui les ont habités.

Mairet, à peu près dans le même temps et dans les mêmes termes, prophétisait aux Rochelais le même écrasement en un sonnet peu connu que nous reproduit M. Garriison :

« Aux Rochelais assiégés par monsieur de Montmorancy. »

Criminels boute-feux de la rébellion,
Exécrables sujets des dernières batailles,
Vautours qui vous paisez de vos propres entrailles,
Géans qui sur Olympe entassez Pélion ;

Si jadis un cheval triompha d'Ilion,
Malgré ceux dont Priam pleura les funérailles,
Vous qui n'âvès d'Hector que vos seules murailles,
Croïez-vous soutenir les assauts d'un lyon ?

Non, non. Tout cet amas de fascine et de terre,
Ces trous d'où votre Mars fait partir son tonnerre
Et dont les fronts armez vont le ciel irritans,

Ces remparts, ces fossez et vostre ville entière
N'est rien que l'appareil du large cimetière
Où vous devez périr comme les vieux Titans.

(*La Sylvie du sieur Mairet, dédiée à monseigneur de Montmorancy, et autres œuvres poétiques. A Lyon, chez Nicolas Gay, 1638*). »

..

La Rochelle ne fut pas mise en poudre et ne devint pas un cimetière. Richelieu, « juste, prudent et grand patriote, » comme dit M. Garriſson, ne voulut pas la détruire ; il se contenta de l'avoir vaincue. Il n'enleva aux protestants que leurs bastions et leur organisation politique ; il leur laissa la liberté de conscience et l'exercice de leur culte... Tant il est vrai qu'il s'agissait d'une question d'ordre public et d'unité nationale, non pas d'une querelle de confessions. Et c'est ce qui explique l'enthousiasme universel et les chants de triomphe des poètes.

J'indique encore un attrayant et facile sujet d'étude à mes jeunes collègues de La Rochelle ou de Saintes : *Du siège de La Rochelle dans la poésie du temps*. Par La Rochelle l'étude serait locale et rentrerait dans notre cadre ; elle serait nationale par l'importance de l'événement et par les écrivains qui en ont parlé.

GABRIEL AUDIAT.

ARCHÉOLOGIE

PUITS GALLO-ROMAINS A SAINTES

Saintes, 27 décembre 1898.

Cher monsieur,
Je lis, dans le premier numéro de 1898 de la *Revue d'Aunis et Saintonge*, la relation d'une découverte archéologique faite à Saint-Macoux de Saintes, au fond d'un puits gallo-romain (tome xviii, p. 46.) Je viens de me rendre acquéreur des objets composant cette découverte, et je me permets de vous présenter quelques observations à ce sujet, dont vous ferez l'usage qu'il

vous plaira : 1° Un des vases trouvés dans le puits est (voir planche n° 5) « en terre rouge, terre sigillée, poterie samienne. » Ce vase est en terre rose, recouverte d'un vernis rouge, imitant celui de la poterie samienne, mais n'en étant pas ; la terre des vases rouges dits samiens est plus fine, plus rouge, et l'enduit qui les recouvre n'est ordinairement qu'un simple vernis, tandis que, pour celui dont nous nous occupons, il y a entre la terre qui le compose et le vernis qui le couvre une couche de couleur rouge vitrifiée au feu et formant le vernis analogue à la poterie samienne.

2° Le sixième pot.... « on lit plusieurs lettres gravées à la pointe, nom probablement du potier. »

Lorsque j'ai acquis le vase, c'est à peine si j'ai pu lire les cinq lettres dont parle la *Revue* ; mais, après l'avoir lavé, elles sont devenues très lisibles et forment le nom de TAVU.

Lisez, je le suppose du moins : « Fait partie des vases de Taurus, » ou « vase de Taurus, appartenant à Taurus. » Ordinairement, quand on trouve la marque d'un potier ou son estampille, elle est imprimée dans la pâte et précédée ou suivie d'une des deux abréviations suivantes : o r *officina* ou m *manu* (de l'officine de Taurus ou de la main de Taurus). J'ai donc tout lieu de croire, dans le cas qui nous occupe, que c'est le propriétaire qui a mis son nom sur le vase lui appartenant, et non le potier qui l'a signé, attendu qu'il n'a rien de remarquable dans sa confection. Je vous envoie du reste un estampage du grallite.

3° Vase en bronze (planche n° 6). Après avoir nettoyé l'anse en bronze massif de ce vase, on reconnaît que les deux extrémités qui l'attachent au bord du goulot se terminent en tête de cygne, motif déjà rencontré dans l'Allier sur un vase de la même époque faisant partie de ma collection. La partie inférieure de cette anse offre, comme décoration, un jeune bacchus, debout en haut relief et fièrement appuyé sur son thyrsé.

4° Enfin, j'ai acquis venant du même puits, et trouvé, plusieurs jours après les fouilles, dans les terres qui avaient été extraites de ce puits, la pièce capitale de la trouvaille, un manche de couteau en ivoire sculpté (hauteur, 0,10 centimètres). Il représente un singe accroupi, jouant de la mandoline. La ciselure est des plus fines, et certes il pourrait être signé du nom d'un des meilleurs artistes. Le bas du manche sur lequel le singe est assis est orné aussi de gravures en creux qui ont été remplies de mastic de différentes couleurs, blanche, bleue, rose et noire. Ces différentes ciselures forment de petits compartiments dans lesquels il y a des cœurs gravés aussi en creux et pleins de la même pâte.

C'était sans doute un couteau précieux, don d'un amant à l'objet de son affection. On ne peut commettre d'erreur en attribuant ce beau morceau d'art à un manche de couteau : l'extrémité de la lame en acier est encore encastrée dans la rainure destinée à la recevoir. Il est aussi bien de l'époque gallo-romaine ; l'ivoire a perdu sa couleur qui est brune, et le séjour pro-

longé dans la boue et l'eau a tellement imprégné l'ivoire, qu'en séchant il s'est un peu fendu dans une petite partie.

Enfin, ce puits est bien un puits à puiser de l'eau et non un puits funéraire, parce qu'aujourd'hui il contient 15 mètres d'eau. Du reste, dans tout le plateau qui l'environne, il y avait des maisons gallo-romaines, et il n'en est pas une seule qui n'ait eu son puits. En disant qu'il y en a 50 dans les environs, je suis sûr d'être au-dessous de la vérité.

A l'époque où les puits, véritables citernes, recevant seulement l'eau des terrains situés au-dessus du banc de la craie ont été creusés, les habitants connaissaient bien les tonneaux et les seaux composés de *doiles*, *douelles* (*implere dolium vino*, disait notre vieux Lhomond). Mais c'était probablement encore des ustensiles peu répandus et chers, puisqu'un potier de l'Allier, *Pacatus*, les fait figurer sur un vase samien de ma collection.

Pour puiser de l'eau, on se contentait du premier vase venu, on l'attachait à une corde légère et on le laissait couler dans le puits. Le long du trajet, la corde cassait ou le vase se brisait, c'est ce qui fait qu'on trouve tant de vases dans le fond de tous les puits de cette époque. On ne descendait pas à 30 ou 40 mètres pour y rechercher des vases de si peu de valeur.

Vous m'avez demandé quelques lignes; je m'aperçois que je suis devenu très prolixe. Vous ferez de ma lettre tel usage qu'il vous plaira; je l'écris *currente calamo*; pardonnez-lui son mauvais français, trop pressé que je suis pour suivre le précepte de Boileau :

Vingt fois sur le métier...

Croyez-moi votre bien dévoué collègue et ami.

Dr BAILLEAU.

Au mois de janvier, j'ai fouillé dans le champ de Bodin, auprès du cimetière Saint-Saloine, à Saintes, un puits de la même époque. J'y suis descendu à 40 mètres de profondeur et j'ai trouvé le puits rempli de moellons de petit appareil, et les objets suivants :

1° Deux groupes de statues décapitées, *déeses mères*. Puis, arrivés à l'eau, nous avons recueilli :

2° Un seau de grande dimension en doiles, garni de cercles de fer et muni encore de sa *ramelle*, retenue par des chaînes de fer;

3° 15 vases entiers, de 2 litres environ de contenance, de forme *lagena*; l'un d'eux présente le grattite ci-contre : *ENVRESVEG*, qui, d'après quelques érudits, serait le nom d'un purgatif extrait de l'hyèble, *ebullum*. Tous ces vases en terre poreuse contenaient un enduit intérieur qui, à l'analyse, a été reconnu, par mon fils Abel, ingénieur agronome, pour être du bitume de Judée ;

4° Une quantité de cubes en terre cuite, dits pesons de filet, percés d'un trou à leur partie supérieure. L'un d'eux avait conservé dans cet orifice un brin de ficelle de chanvre. Ce mince

débris nous a suggéré une explication que je hasarde, pour expliquer la grande quantité de ces pesons au fond de ce puits. En faisant descendre les vases de terre vides pour puiser de l'eau, on devait attacher à leurs goulots un de ces pesons, de manière à augmenter leur poids, pour faciliter leur enfoncement dans l'eau et leur permettre de se remplir plus facilement ;

5° Il y avait encore au fond de ce puits deux pieds de chaise tournés en bois ; une semelle d'un large soulier en cuir ; un gros dé à jouer en bois ; une petite anse de vase en bronze et son couvercle ; un crochet en fer à quatre dents, comme ceux qu'on emploie aujourd'hui pour retirer les seaux des puits. La rivure de ce crochet, faite en spirale, caractérise parfaitement cet instrument et lui donne bien son cachet gallo-romain.

B.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N° 673. Pourrait-on nous fournir quelques renseignements sur les Augier de La Sauzaye, dont l'un, Philippe, né à Saint-Jean d'Angély le 22 avril 1758, négociant à Tonnay-Charente, député du tiers de Saintes en 1789, sous-préfet de Rochefort en l'an VIII, etc., mort à Paris en 1837, anobli par Louis XVIII, le 6 septembre 1814 ; — en second lieu sur Jean-François Blanchon, créé chevalier par lettres patentes du roi, enregistrées le 1^{er} juin 1815, né à Saint-Maurice (Charente), homme de loi à Confolens, administrateur de la Charente, député à l'assemblée législative, puis commissaire ordonnateur près des armées, mort à Paris le 6 janvier 1830 ?

N° 674. *La famille Harouard.* — Voici un essai de généalogie de la famille Harouard du Beignon de Saint-Sornin. On serait reconnaissant à ceux de nos lecteurs qui pourraient compléter cette filiation : Pierre Harouard, directeur général des vivres de l'armée d'Italie, receveur du bureau de la généralité de La Rochelle (1690), épousa : 1° Marie Paget ; 2° en 1692, Suzanne Bernon, dont vinrent du premier lit : Marie-Anne-Henriette, née en 1689, décédée le 28 février 1737, qui épousa (15 janvier 1716) Simon Billaud-Dardenne ; et du second lit : 1° Marie-Suzanne, baptisée à La Rochelle le 5 août 1693, et 2° Jean-André Harouard, né le 7 novembre 1694 à La Rochelle ; il eut une fille, Marie-Suzanne, femme de Gabriel-Antoine de Gabaret, et un fils, Etienne-Henri Harouard, seigneur de La Jarne, Saint-Sornin, etc. ; conseiller secrétaire du roi en la cour du parlement de Paris (31 décembre 1745), qui se maria : 1° à Louise Bonneau ; 2° à Angélique de Meynard, dame du Beignon, veuve Pitou. De ce second mariage sont issus : 1° Pierre-Henri-Etienne-Louis Harouard, lieutenant de l'amirauté de La Rochelle, baptisé à La

Roche lle le 13 août 1730, époux (6 février 1765) de Marie-Agathe **Petit du Petit-Val**, et père de Marie-Louise-Henriette Harouard, baptisée à La Rochelle le 7 août 1768, épouse (14 février 1787) d'**Etienne-Pierre Chérade**, comte de Monthron ; 2° François-**Henri** Harouard seigneur de Saint-Sornin, de La Garde aux **Vallets**, baptisé à La Rochelle le 6 septembre 1731, qui a épousé, le 22 février 1762, Françoise-Esther de Saint-Estève, dont 4 filles : a. Marie-Françoise-Bruno, née le 20 avril 1769 ; b. Marie-Suzanne-Joséphine, mariée, le 8 juillet 1800, à Jean-Marie de La-**roque-Latour** ; c. Henriette-Aglacé, décédée le 18 décembre 1842, épouse (26 novembre 1788) de Ch.-Cosme-Marie de Meynard ; d. Louise-Esther-Henriette, baptisée le 4 mars 1767 ; 3° Etienne-**Henri** (ou François-Henri) Harouard de Saint-Sornin ; 4° Suzanne-Jeanne, mariée, le 3 décembre 1764, à Denis-François-Marie-Jean de La Croix de Suarez d'Aulan.

Nommons en outre : Jean-Joseph Harouard, seigneur de Saint-Sornin, trésorier des émoluments du sceau de la chancellerie, époux de N... de Cassaux ; Marie-Suzanne-Joséphine-Régis de Suarez d'Aulan, dont au moins un fils, né le 26 juillet 1794.

On appelle surtout l'attention sur les père et mère de Jean-André Harouard et de Jean-Joseph Harouard de Saint-Sornin, puis sur les quelques lacunes indiquées çà et là.

R.

N° 675. *Un curé de Javrezac prévenu d'assassinat* — J'ai copié, sur les feuillets de garde d'un *Almanach royal* appartenant à Marc Marchadier, une note que je ne retrouve pas. Elle porte que les cavaliers de la maréchaussée viennent d'arrêter le curé de Javrezac, pour avoir fait assassiner un nommé Profiton. M'étant reporté au registre paroissial, j'y ai vu que ce curé, qui se nommait Varsavaud (*Revue*, xix, 23), a disparu de Javrezac à une date qui coïncide avec celle qu'a donnée le feuillet de garde, et qu'il reprit ses fonctions longtemps après, dans la même paroisse. Que sait-on de son procès ? Prière de faire des recherches sur le registre de Javrezac et dans les manuscrits de la collection Albert, où se trouve une procuration donnée par Varsavaud pour administrer ses affaires. Je crois me souvenir qu'il était originaire du Bourbonnais ou d'une province voisine.

J. P.

N° 676. *La descendance de l'intendant Begon*. — Les *Tablettes des deux Charentes* du 18 février annoncent le prochain mariage à Paris de M. André Rouillet de La Bouillerie et de M^{lle} Mathilde de Begon de La Rouzière, fille du marquis de La Rouzière et de la marquise, née Riollat de Mortreuil, et ajoutent qu'à cette maison, originaire du Blaisois, appartenait le célèbre Michel Begon, intendant de Rochefort, décédé le 14 mai 1710. Pourrait-on établir cette filiation ?

II. — RÉPONSES

N° 61 : t. I, 268, 311, 391; II, 38, 84; XIX, 44. *Noms de lieux et d'hommes de la période révolutionnaire.*

D'après la monographie de Monboyer, que va publier notre confrère M. Papillaud, Saint-Laurent de Belzagot s'appela Bellevue; Sainte-Marie de Chalais, Mère La Patrie; Bric-sous-Chalais, Mont-Lozone; Saint-Félix de Brossac, La Montagne; Saint-Martial de Villerecognade, La Recognade; Saint-Laurent des Combes, Les Combes; Saint-Christophe de Tude, La Rivière; Saint-Eutrope, pays des potiers, La Poterie; Saint-Bonnet de Barbezieux, comme Saint-Bonnet de Mirambeau, Bonnet-Rouge; Saint-Amand de Grave, Amand-Charente; Châteauneuf, Val-Charente; Angoulême, Montagne-Charente. M. l'abbé Gélézeau, dans son *Saint-Sornin*, constate que cette bourgade, du 20 janvier au 10 août 1794, changea trois fois de nom et s'appela successivement : La Bertèche, Sornin-sur-Marennas et Fleurus-sous-Broue.

N° 329 : t. V, 381; VI, 414; VII, 89; XVII, 467. *Usages anciens, coutumes, superstitions en Saintonge.* Voir plus haut, page 95.

N° 446 : t. X, 137. *Pierre-Raphaël Joubert de Douzanville, vicaire général de Dax, abbé de Lodève, chanoine de Saintes, etc.*

Pierre-Raphaël-Xavier Joubert, d'après une note du P. Sommervogel envoyée à M. le comte Anatole de Bremond d'Ars, est né à Saintes le 28 juin 1727; il entra au noviciat des jésuites le 17 avril 1745. « Après son noviciat, il suivit deux ans le cours de philosophie et enseigna un an la grammaire. Le 12 octobre 1751, il quitta la compagnie sur sa demande « *justas ad causas* » (il était alors à Angoulême); mais ce ne fut que pour très peu de temps. On le retrouve, en effet, en 1757-58, étudiant en théologie à Angoulême en 1^{re} année, et, sur son état de services, on dit qu'il avait auparavant enseigné pendant cinq ans : probablement trois ans la grammaire, un an les humanités, un an la rhétorique. Cependant, je ne l'affirme pas, ne possédant pas les catalogues de la province d'Aquitaine. »

P.-Raphaël-Xavier Joubert fut, avec Elisabeth Orceau, épouse de Jean Bergerat, le 16 novembre 1751, parrain de Marie-Elisabeth Joubert, fille d'Eutrope Joubert de Langlade et de Marie Grégoire. (*Documents sur la ville de Saintes*, page 64.)

Ce qui prouve que l'abbé Joubert était de cette famille Joubert de Langlade.

A. B.

BIBLIOGRAPHIE

Externat Saint-Pierre de Saintes, sous le patronage de Notre-Dame de Recouvrance. Distribution des prix, 29 juillet 1898. Saintes, imp. Orliaguet et C^{ie}, 1898, in-8°, 24 pages.

[FANEAU]. *Dominum Deum tuum adorabis... A sa sainteté le pape Léon XIII un fils obéissant à son père pour lui dénoncer : 1° le libéralisme; 2° sa doctrine antichrétienne; 3° ses effets désastreux et hypocrites dans la société chrétienne; 4° sa conséquence : destruction du règne de Dieu dans le monde.* Niort, imp. A. Chiron, 1898, in-8°, 32 pages.

—
FRAZINE [M^{me} Marie Garnier, professeur au lycée d'Angoulême]. *Foutimasseries et babeluches*, 2^e édition. A se vendant 10 bons sous; pre la poste o coûterat 12 sous. Quiellés-là qui n'en voudrant n'en trouvant à Angoulême, chez la Frazine, qu'elle-là qui z'ou z'a fait mettre en émolet. Tous les marchands de livres n'en avant be z'eux tout. Imp. F. Lugeol [1897], in-8°, 22 pages.

— *Les histouères de Frazine*, 6^e édition. A se vendant 10 bons sous... (comme plus haut). Angoulême, imp. F. Lugeol, 1898, in-8°, 38 pages.

À titre de spécimen de ces naïves patoiseries, je cite la « peur-face » des Foutimasseries :

...In' chous' me gavage,
Vela tout pas que moué, qui seû de la campagne,
Qui écrit coum' jhe peu, qui seû coum' bein louin,
Jh'ai reçu comb' de lett', in bon cent, tout ou moïn,
Où n'on m'dit bounement, n'é pouin que jhe lé biâme :
« M'am' Frazine, ête' vous in' houme ou ine femme ? »
Vous parlé qu' jh'avons rit, moum houm' Piarroux et moué !
Et mes quenaille o tout : « Se fichant i de toué ?
Que me dissit mon vieux. Ah ! mais, je me minfie
Que tu vas leû bayé ta p'tit' potografie,
Enfin de lé sisqué. » O l'est ce que jh'ai fait.

—
FROIDEVAUX (Henri). *Une visite aux îles du Salut en 1763.* Paris, Delagrave, 1898, in-8°, 19 pages. (Extrait de la *Revue de géographie*.)

C'est une lettre envoyée de Cayenne, le 1^{er} août 1763, au duc de Choiseul par Louis-Thomas Jacau de Fredmont, commandant particulier de la Guyane, du mois de mai 1763 au 2 juillet 1764, commandant en chef par intérim de la colonie jusqu'au 22 décembre 1764; plus tard, gouverneur (28 janvier 1766-décembre 1781) ; il y mourut maréchal de camp. Elle contient des détails précis sur l'état de ces îlots avec le « plan des isles du Diabole, » le tout soigneusement annoté.

— *Un mémoire inédit de M. de La Haye sur Madagascar* (1671). Paris, Challamel, 1897, in-8°, 20 pages. (Extrait du *Bulletin du comité de Madagascar*.)

M. de La Haye, « gouverneur et lieutenant général pour le roi en l'île Dauphine et dans toutes les Indes, » donne (1^{er} août 1671) ses impressions sur l'île, impressions assez défavorables qui auraient certainement indisposé Colbert s'il ne l'avait été déjà.

— *Notes sur le voyageur guyanais Pierre Barrère.* Paris, imp. nationale, 1896, in-8°, 15 pages. (Extrait du *Bulletin de géographie historique*, 1895.)

Claude Guillouet d'Orvilliers, gouverneur de la Guyane, dans un voyage à Paris en 1721, pour appeler l'attention de la métropole sur la colonie, insista sur la nécessité d'y envoyer un botaniste qui étudierait les plantes dont on pourrait tirer un très grand profit. Antoine de Jussieu désigna Barrère, qui fit un rapport important. Ce mémoire est bien annoté comme les précédents ; on y trouve quelques détails sur les d'Orvilliers qui sont un peu saintongeais.

FROMAGET (Camille), ancien chef de clinique ophtalmologique à la faculté de médecine de Bordeaux. *Précis d'ophtalmoscopie vétérinaire.* Voir NICOLAS, XVIII, page 271.

GAILLARD (Henri), docteur en droit. *La femme aux Etats-Unis. Droits privés. Droits publics.* Paris, Jouve et Boyer, 1899, in-8°, 207 pages.

Cette thèse de doctorat en apprend sur la femme aux Etats-Unis beaucoup plus que de gros volumes écrits sur ce sujet par des voyageurs ou des romanciers plus ou moins fantaisistes. L'auteur connaît les diverses législations des différents états et il en tire d'utiles comparaisons. Tout en étant très sérieux, ce livre est fort amusant ; l'exposé des mœurs américaines est attrayant ; il satisfait notre curiosité : car à côté des conditions de la femme hors et dans le mariage, attentat contre les mœurs de la femme, viol, séduction, capacité de la femme mariée, droits de la veuve, testament, contrat, divorce ou séparation, etc., il y a une partie tout à fait actuelle : femmes jurés, juges, avocats, médecins ; police-matrons, institution qui n'existe que là ; le vote politique des femmes, etc. M. Gaillard conclut en demandant pour la femme l'électorat et l'éligibilité. Que nos femmes soient députés, conseillères municipales, même arrondissementales. *Fiat !* En attendant, désirons tous qu'elles soient d'excellentes mères de famille.

GARNAULT (Emile), ancien secrétaire de la chambre de commerce, officier d'académie, lauréat de la société d'encouragement pour l'industrie nationale. *Le commerce rochelais au XVIII^e siècle d'après les documents composant les anciennes archives de la chambre de commerce de La Rochelle.* 4^e partie. Marine et colonies, de 1749 au traité de paix de 1763. Paris, Challamel ; La Rochelle, imp. Martin, 1898, in-8°, 352 pages.

M. Emile Garnault, en quittant le secrétariat de la chambre de commerce, n'a pas cru devoir abandonner l'entreprise commencée : *Histoire du commerce rochelais au XVIII^e siècle.* Il avait puisé dans les archives inexplorées une foule de documents

précieux qu'il eût été pénible de sacrifier. Il a bien fait de laisser parler ces documents eux-mêmes. Quelles réflexions vaudrait le mémoire adressé au duc de Choiseul sur l'abandon du Canada? (page 309). Mais l'auteur a relié toutes ces pièces par une narration qui les met sous leur vrai jour et leur donne leur place dans l'ensemble des événements généraux. On y voit l'énergie, la ténacité, et aussi l'habileté de ces hardis armateurs, qui portèrent si haut et si loin le nom de La Rochelle et firent la prospérité de cette ville. Si les guerres maritimes, si les combats, les pirateries frappent plus vivement l'esprit, les règlements divers, assurances maritimes, tarifs douaniers, chartes-parties, bail des fermes générales, ont un intérêt non moindre pour l'observateur. M. Garnault n'a pas négligé cette partie, et nous avons là un chapitre sérieux de l'histoire générale du commerce et de nos colonies. Il n'y a point de petits faits pour une monographie locale ; il les a sagement recueillis tout en accordant la principale place aux événements. La guerre du Canada est racontée avec toutes ses péripéties et aussi une vraie douleur patriotique. Une foule de familles rochelaises retrouveraient là leurs ancêtres. Une table des matières assez étendue et une table des sources, qui ne l'est pas assez, complètent ce volume.

Voir compte rendu dans la *Charente-Inférieure* du 22 mai 1898.

— *Famille Oualle de La Rochelle*. La Rochelle, imprimerie nouvelle Noël Texier, 1897, in-8°, 4 pages. (Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*.)

— *Famille Vivier de La Rochelle*. La Rochelle, imprimerie nouvelle Noël Texier, 1897, in-8°, 10 pages. (Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*.)

— GARRIGUES (Charles), docteur en droit, avocat près le tribunal civil de première instance de La Rochelle. *Université de Paris. Faculté de droit. Le droit de vote politique dans l'armée française*. La Rochelle, imp. Girault, Masson et C^{ie}, 1898, in-8°, 104 pages.

Il y a dans cette thèse un point de vue historique ; ce n'est qu'un point ; il y a de plus la théorie. Et d'abord le mot *droit* dans le titre est-il exact ? Il me semble que l'auteur est opposé au *droit*. Le vote est-il un droit ou est-il une fonction ? Tout citoyen a-t-il un droit naturel, ou bien faut-il qu'il remplisse certaines conditions ? Les condamnés, les fous peuvent-ils, doivent-ils voter ? Le suffrage universel peut-il être le suffrage universel ? ne comporte-t-il pas des exceptions ? Parmi ces exceptions doit-on comprendre le soldat sous les drapeaux ? M. Garrigues n'a pas de peine à montrer par les faits qu'en raison de la loi primordiale, nécessaire, indispensable à l'armée, obéissance passive, le soldat ne peut être candidat et voter contre un supérieur. En 1848 l'armée a voté pour trois sous-officiers patronés par la montagne, Boichot, Rattier et Commissaire. A Paris le sergent-

major Boichot a obtenu 20 mille voix de plus que le maréchal Bugeaud, 6 mille de plus que général Lamoricière, et le sergent Rattier a eu 3 mille voix de plus que le maréchal et que le général Rapatel. Le sergent-major Boichot avait eu 104,540 voix et le maréchal Bugeaud 69,805. Aussi l'auteur conclut-il à l'exclusion du soldat de la politique. Hélas ! en présence des résultats actuels, aussi éclatants que ceux de 48, où, à chaque élection, le niveau intellectuel baisse, ne pourrait-on pas se demander s'il n'y aurait pas lieu d'écarter des urnes quelques autres citoyens?

GELINEAU (Le docteur). *Les déséquilibrés des jambes*. Etude psychologique et thérapeutique, 1^{re} série. Les astoriques. Paris, société d'éditions scientifiques, rue Antoine Dubois, 1898, in-18, 119 pages. Prix : 3 fr. 50.

Généalogie de la maison d'Hautefort en Périgord, Limousin, Picardie et Vivarais. Niort, Clouzot, 1898, in 4°, 246 pages.

C'est l'histoire du château de Hautefort et ceux qui l'ont possédé. La filiation commence à Guy de Lastours (996), époux d'Engelzie de Malemfort, mort dans un combat à Limoges. La famille de Born succéda à celle de Lastours dans la possession du château d'Hautefort, ce qui nous vaut toute la généalogie de la famille de Born, y compris une notice sur Bertrand de Born, célèbre troubadour guerrier. Puis vinrent les Faye dits Born, les Gontaut, dont l'un, Jean Gontaut, reçut en dot, le 26 septembre 1429, le château d'Hautefort dont il prit le nom que ses descendants conservèrent exclusivement. L'auteur suit chacune des branches et les alliances nombreuses avec les Pompadour, les Turenne, les Chabannes, les des Cars, Lestranges, Pons d'Heudicourt, d'Humières, d'Harcourt, Choiseul, Schomberg ; et comme il sait beaucoup, comme il possède des documents en nombre, nous avons des détails fort intéressants et certains sur chacun des personnages. Trahirai-je l'anonyme ? Ce n'est pas la première fois que M^{me} la marquise de Cumont ferait ainsi œuvre de vaste et profonde érudition, et je vois dans les tableaux généalogiques fort bien dressés que la dernière des Hautefort, Charlotte (1799-1847), avait épousé (9 juin 1848) Maxence baron de Damas, aide de camp du duc d'Angoulême, ministre de Charles X, gouverneur du duc de Bordeaux. Il y avait donc dans ce livre pour une petite-fille de Charlotte d'Hautefort en même temps qu'un service rendu à la science historique une œuvre de piété filiale.

Voir compte rendu dans le *Mercurie poitevin* de février.

GILLES (F.). *Manuel théorique et pratique des actes sous seing privé*. Paris, l'auteur ; La Rochelle, imprimerie nouvelle Noël Texier, 7^e édition, 1898, in-8°, 80 pages. Prix : 2 francs.

GIRAUDIAS (Emile). « *Visions rustiques* » (sonnet) à la mémoire de E. du Tiers. La Mothe Saint-Héraye, 16 octobre 1898, imp. Guittet, in-4°, 1 page. (Extrait du *Mercure poitevin*.)

GRANGES DE SURGÈRES. *A propos de Chateaubriand. Notes bibliographiques sur son pamphlet De la monarchie selon la chartre*. Paris, Techener, 1898, in-8°, 12 pages.

Curieux détails sur la saisie de l'ouvrage, la réimpression et les variantes.

— *Le G rouge de la Gazette*, 31 décembre (1683). Paris, Techener, 1898, in-8°, 6 pages.

Explication de ce fait: un numéro de la *Gazette* de Renaudot du 31 décembre 1683 a le G initial du mot *Gazette* tiré en rouge quand tout le reste de la collection est tiré en noir.

— *Les deux reines*. A sa majesté la reine de Portugal. Vers. Nantes, imp. Emile Grimaud [1898], 3 pages imprimées en bleu.

— *La cathédrale de Nantes*. Documents inédits, 1631. Nantes, chez l'auteur, rue Saint-Clément, 1898, in-8°, 17 pages.

Ce mémoire, lu par l'auteur à la réunion des sociétés des beaux arts des départements le 13 avril 1898, est le fruit de ses recherches à la chambre des notaires. On sait combien il est difficile de fixer les dates des travaux de nos cathédrales, dont la construction, les réparations, l'achèvement duraient quelquefois plusieurs siècles. M. le marquis de Surgères a trouvé des pièces qui donnent des dates précises pour la construction des grandes voûtes (1631).

— *Les artistes nantais* (architectes, armuriers, brodeurs, fondeurs, graveurs, luthiers, maîtres d'œuvre, monnayeurs, musiciens, orfèvres, peintres, potiers d'étain, sculpteurs, tapisseries, gentilshommes verriers, etc.) *du moyen âge à la révolution*. Notes et documents inédits. Paris, Charavay, et Nantes, chez l'auteur, 1898, in-8°, 456 pages.

« Cet ouvrage est le fruit de 20 années de labeur et de recherches dans les principaux dépôts d'archives de la ville de Nantes, archives départementales, archives municipales, bibliothèques publiques, chambre des notaires et greffe du tribunal civil. » L'énoncé seul en indique l'importance et au point de vue général et au point de vue local. Toutes les familles bourgeoises de Nantes y trouvent quelques uns de leurs ancêtres, et l'ancienne noblesse y figure en particulier avec les gentilshommes verriers établis à Nantes, qui ont fourni de nombreux artistes.

Nous avons retrouvé dans ce livre ce Blassel qui, le 1^{er} juillet 1617, traitait avec Michel Raoul, doyen du chapitre de Saintes, plus tard évêque de Saintes (1618-1630), pour un christ monumental destiné à la cathédrale de Saint-Pierre à Saintes (voir *Revue*, xvi, p. 36), avec le marché reproduit.

Germain Boffraud est un nom bien connu. Si Germain Bof-

fraud l'architecte est célèbre, que d'autres Boffraud étaient inédits, depuis le père de Germain, Jean Boffraud, qui avait épousé une sœur du poète Quinault ! Michel Colombe, le plus merveilleux artiste de la renaissance, n'est peut-être pas Nantais de naissance ; mais il appartient à Nantes par le chef-d'œuvre du tombeau de François II, dernier duc de Bretagne, d'abord dans l'église des carmes, aujourd'hui dans la cathédrale. L'auteur a cité ses principaux travaux parmi lesquels une mise au tombeau pour l'église Saint-Sauveur de La Rochelle ; de plus il donne le catalogue sommaire des études consacrées au tombeau des Carmes. Il a étudié aussi particulièrement un des aides de Michel Colombe, dont il avait épousé une nièce, Guillaume Regnault, à qui l'on doit — on le sait maintenant d'une façon certaine — le magnifique tombeau des Poncher, au Louvre, égal au tombeau de François II, s'il ne le surpasse. »

Si souvent la note de chaque artiste se compose de quelques lignes — là où il n'y a rien, vraiment le biographe perd ses droits — M. le marquis de Surgères a consacré de véritables études à ceux qui en valaient la peine. Lisez les articles *Portail* ou *du Portail*, *Errard* ou *Henon*, etc., vous aurez des détails complets sur le personnage avec le catalogue de son œuvre. L'auteur n'a rien négligé pour être complet. Ainsi, tandis que les ouvrages connus n'indiquent que deux ou trois pièces gravées de Charles Errard, lui n'en indique pas moins de 218 estampes. On voit par ce simple exposé quelle masse énorme de renseignements ce nouvel ouvrage de M. de Surgères apporte à l'histoire de l'art français.

Grand almanach de Saintes, 1899. Saintes, Hus, 1898, in-12, 141 pages. Prix : 20 centimes.

GRISON (Georges) et ALBERT DUPUY. *Fergus*, drame patriotique en cinq actes et six tableaux. Paris, Pierret, 1898, in-18, 143 pages.

Déposée à la censure le 14 avril 1898, cette pièce, après deux mois d'examen, fut interdite momentanément par M. Rambaud, ministre de l'instruction publique, et enfin représentée sur le théâtre des Bouffes parisiens, les 29, 30 juin et 1^{er} juillet 1898.

GUIBERT (Louis), secrétaire général de la société archéologique et historique du Limousin. *Les sépultures de l'abbaye de Saint-Martin-lès-Limoges et la crosse de l'archevêque Geoffroi*. Limoges, imp. Ducourtieux, 1898, in-8°, 16 pages.

L'histoire de l'abbaye de Saint-Martin à Limoges n'existe pas. Mais, si vous en voulez savoir quelque chose, adressez-vous à M. Guibert. Il a réuni dans cet opuscule ce que lui ont appris des recherches topographiques, notamment des fouilles dans le cimetière, plusieurs fois profané entièrement, un fragment de crosse d'un archevêque du nom de Geoffroi, que l'auteur,

avec toute sa science, n'a pu identifier. Il indique quelques hypothèses qui semblent bien plausibles.

— *Les archives de la famille Péconnet de Limoges*. Limoges, Ducourtieux, 1898, in-8°, 43 pages.

Il est étonnant tout ce qu'on peut trouver dans de vieilles liasses de papiers de famille, dans ces coffres où des générations ont enfoui leurs titres de propriétés ; inventaires après décès, correspondance, ces parchemins, s'ils n'ont pas été trop ravagés par les dents des rongeurs, les gouttières du toit, détruits par les mains inconscientes des cuisinières, nous gardent des trésors d'informations et des études de mœurs fort importants, à la condition pourtant qu'ils rencontrent un habile metteur en scène, un archéologue qui sache les étudier, un paléographe qui puisse les déchiffrer, et aussi un propriétaire qui en apprécie la valeur. Les archives de la famille Péconnet ont eu la bonne fortune de rencontrer M. Adolphe Péconnet du Chatenet pour les découvrir, en comprendre la valeur, les classer et les laisser étudier, puis M. Louis Guilbert, pour y puiser abondamment et tirer une mouture exquise de ces sacs informes : « De plus, avons trouvé un bahut de La Rochelle, couvert de cuir noir, lequel ayant été ouvert s'est trouvé : « *Sacq où sont les papiers et procédures...* » Et l'on lira les « dévotions particulières » de Jeanne de Verthamon, femme de l'orfèvre Jean Péconnet, aperçu des petites pratiques pieuses d'une riche bourgeoise de Limoges au temps de Louis XIV : tous les dimanches de l'année, messe pour les vivants et les morts de la maison ; les jeudis, pour les affaires de la maison ; messe chantée à Saint-Aublais, à Saint-Vincent, « le 30 avril, à Saint-Eutrope, à Saint-Martial une chandelle, » etc. Testaments, inventaires, etc.

— *Un livre allemand sur le Limousin*. Limoges, imprimerie de la *Gazette du centre*, 1898, in-18, 23 pages.

Quelques extraits du livre d'un officier allemand, prisonnier à Limoges en 1813, sur le Limousin et ses habitants.

— *Les évêques de Limoges et la paix sociale*. Limoges, imp. Ducourtieux, 1898, in-8°, 19 pages.

L'auteur raconte les efforts tentés par les évêques de Limoges pour rétablir la paix, interdire les guerres, défendre les paysans, protéger leurs diocésains. Il cite des documents depuis 988, y compris le concile de Poitiers (1000) où assistaient Islon, évêque de Saintes, et Grimoard, d'Angoulême.

— *La maison Nivet à Limoges*. Limoges, imp. Ducourtieux, 1898, in-8°, 115 pages.

Histoire sommaire de cette maison qu'on va démolir et qui a abrité Balzac, Martignac, futur ministre de Charles X, le fils du poète Millevoe, etc. (Voir notre numéro de juillet dernier, XVIII, 248, *Balzac à Angoulême*).

A la librairie Desclée, 41, rue du Metz, à Lille, viennent de paraître :

Le bienheureux Pierre Chanel, tragédie en 5 actes. 1 vol. in-18; 1 fr. 50. Mettre sur la scène un fait contemporain, c'est hardi; faire une tragédie d'un martyr, c'est audacieux; on a bien *Polyeucte*, mais le sujet était presque antique. Et pourquoi n'essaierait-on pas ? M. Giraudet l'a tenté; son but est de faire du bien. A signaler ce drame aux jeunes gens qui cherchent des sujets de représentation scénique.

Anseaulme ou tout por Diex e France dulce, par M. Lever; in-8° de 192 pages avec illustrations; prix : 2 fr. 50. C'est une chanson de geste en prose et en français (1366-1380). Anseaulme est un gentil page... qui à la fin épouse Yseult. Le récit, qui a ramené quelques mots et quelques tournures du vieux langage, plait par ce goût même d'archaïsme et aussi par l'élévation des sentiments : « Tout pour Dieu et pour la douce France. »

La Provence et ses voies nouvelles, par J. Cauvière; in-8° de 240 pages avec 8 phototypies; 2 fr. 50. Le guide en Provence est paysagiste et historien; il sait tout ce qui concerne ce ravissant pays : les sites, les légendes, Saint-Raphaël, Saint-Tropez, la Côte-d'Azur, etc. On ne s'ennuie pas avec M. Cauvière, et son livre est le vade-mecum des heureux que la saison prochaine amènera dans ces vallées et dans ces villes.

La Quinzaine (Paris, 45, rue Vaneau) a publié, numéro du 4^{er} février : Fermiers généraux et partisans sous l'ancien régime, Victor du Bled; — De l'attitude intellectuelle et sociale des catholiques vis-à-vis des non-catholiques, Jean Brunhes; — Notre père qui êtes aux cieux (roman), Isabelle Kaiser; — L'organisation des chemins de fer en France. Exploitation commerciale, Georges Guillaumot; — Terre-Neuve et le french Shore, Paul Thirion; — Lettres à ma cousine. L'âme de nos poupées, Gabriel Aubray.

Numéro du 16 : Château-Robert, Masson-Forestier; — Le coup d'État, ***; — Un voyage artistique sur les rives de l'Adriatique, Emile Bertaux; — Flaubert lyrique, Camille Maclair; — Les groupes sociaux, Henri Joly; — Grands magasins, Eugène Flornoy; — Notes campagnardes. II. Le sort, Armand Barthe; — Chronique littéraire, Charles Urbain. — Dans chaque numéro : Chronique politique; Nouvelles scientifiques et littéraires; Revue des revues; Notes bibliographiques.

Etudes publiées par des pères de la Compagnie de Jésus (5 février 1899) : Les étonnements d'un Anglais en France, par le P. H. Bremond; — Quinze années de la vie de Montalembert, par le P. G. Longhaye; — Le recrutement du clergé dans les classes supérieures, par le P. J. Delbrel; — Pèlerins d'antan et pèlerins fin de siècle, par le P. F. Prat; — Vieira. Sa vie, son éloquence, par le P. L. Cabral; — *Le péril protestant*, par le P. J. Burnichon; — Bulletin d'histoire. Livres, par le P. H. Chérot; — Evénements de la quinzaine.

Pouvoir recueillir dans les journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper; — surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes?

Le Courrier de la Presse, fondé en 1880 par M. GALLOIS, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude. Il lit 6.000 journaux par jour. Le *Courrier de la Presse* reçoit sans frais les abonnements et annonces pour tous les journaux et revues.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 1^{er} MAI 1899

CHRONIQUE : Revue de la presse ; Avis et nouvelles ; Distinctions honorifiques ; L'hôtel Royaumont et Montmorency-Boutteville ; Le congrès de Toulouse ; Conférences ; Erratum.

A TRAVERS LES REVUES : Le mûrier en Angoumois ; La noblesse du Poitou à Saint-Cyr ; Mercier du Rocher ; Galiot de Genouillac ; Jean d'Auton ; Chasleigner d'Abain ; Souvenirs de Cognac.

ACTES DE L'ÉTAT CIVIL : *Décès :* Darcy, Deforge, Deléonnet, Duchâtel, Foucaud, Fumé, Gautreau, Gendre, Guillement, Jaguenaud, M^{me} de Laborde-Lasalle (Henriette de Mornac), Madeleine Martin de Bonsong, Menut, Pilastre, Sauve. — *Mariages :* Belenfant et Eugénie Fontorbe.

VARIÉTÉS : I. Nomination du général Bonaparte ; — II. Les journaux manuscrits dans les collèges ; — III. Autour du siège de La Rochelle ; — IV. Le pasteur Brachet de La Milletière ; — V. Les pasteurs du désert à La Rochelle et en Poitou ; — VI. Le culte de saint Eutrope.

ARCHÉOLOGIE : I. Sigles figulins ; — II. Les piles gallo-romaines ; — III. Tombes à Avy ; — IV. Un escalier renaissance à Saintes.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Taque de cheminée ; l'architecte François Le Duc dit Toscane à Saint-Jean d'Angély ; La famille Harouard ; Le curé de Javrezac prévenu d'assassinat.

BIBLIOGRAPHIE : IM—LO.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 27 février (Bureau).

Lecture du procès-verbal de la séance du 13 janvier.

Le président a le regret de faire part du décès de M. Faustin, membre de la société. (Voir plus haut, page 84).

Admission d'un nouveau membre.

Projets d'excursion. (Voir plus bas, page 147).

Lettre de M. Emile Maufras sur la découverte de tombes et d'un escalier dans le cimetière d'Avy. (Voir plus bas, page 197).

Les volumes d'archives disponibles demandés par M. le chanoine Ulysse Chevalier lui seront envoyés.

Ont reproduit le sommaire du numéro du 1^{er} mars : *L'Echo rochelais* du 4 ; *l'Echo de Jonzac*, *l'Union nationale* et *le Courrier de La Rochelle* du 5 ; *le Phare des Charentes* et *le Progrès de*

la *Charente-Inférieure* du 8 ; le *Bulletin de la presse* du 9 ; l'*Ere nouvelle* du 16 ; le *Bulletin religieux* du 18 ; l'*Echo charentais* du 19 ; la *Croix de Saintonge* du 26.

Les *Tablettes des deux Charentes* du 7 mars, reproduites par la *Seudre* du 5 et du 12, la *Charente-Inférieure* du 8, le *Journal de Royan* et le *Conservateur de Marennes* du 12, l'*Union nationale* du 16, disent :

« Le dernier numéro de la *Revue de Saintonge et d'Aunis* contient, entre autres morceaux intéressants, une relation de M. de La Morinerie sur l'assassinat de MM. de L'Isle et de Marlonges en 1614, histoire lamentable, qui montre combien étaient encore vivaces en Saintonge, au commencement du xvii^e siècle, les rancunes et les haines entre huguenots et papistes. A lire aussi, un article de M. Pellisson sur les journaux manuscrits en Saintonge, dans les lycées, collèges ou séminaires. Préconisant l'idée d'un catalogue de nos journaux scolaires, le savant ajoute : « Si l'institution de Pons a eu son journal, celui qui dé- » nicherait dans sa collection un dessin signé William Bougue- » reau ne serait pas une mauvaise journée. » Quelques pages plus loin, M. Gabriel Audiat chronique avec esprit : *Autour du siège de La Rochelle*. »

Le *Courrier de La Rochelle* du 5 mars dit : « En même temps qu'une longue étude fortement documentée sur la famille rochelaise Admirauld, ce numéro de la *Revue de Saintonge et d'Aunis* publie, de M. Gabriel Audiat, quelques souvenirs inédits sur le siège de La Rochelle. L'auteur rappelle le rôle joué par Racan et Malherbe et cite plusieurs pièces de vers, glorifiant le roi d'avoir su réduire les « criminels et boute-feux de la rébellion. »

La *Revue historique de l'ouest* (mars 1899) signale dans notre numéro de mars : *Doit-on imprimer les textes intégralement*, par L. A. ; *Les journaux manuscrits en Saintonge*, par Jules Pellisson ; *Usages et superstitions. Les seaux vidés*, par Pierre Marcut ; *Encore Jacques Roux*, par L. A. ; *Les familles rochelaises. Famille Admyrauld*, par E. G. ; *Assassinat de MM. de l'Isle et de Marlonges (1614)*, par M. de La Morinerie ; *Autour du siège de La Rochelle*, par Gabriel Audiat.

L'*Echo rochelais* du 4 mars, l'*Indépendant de la Charente-Inférieure* du 7, le *Mémorial de Saintes* et le *Journal de Marennes* du 12 reproduisent quelques notes, Deibler, etc.

Le *Pays poitevin* de février a reproduit notre sommaire du

mois de janvier et analysé la note relative « à M. Jules Troussel, l'auteur du célèbre dictionnaire qui porte son nom, né à Moulidars (Charente), maire de Malakoff (Montrouge-Paris) et fondateur de la *Charente communale illustrée*. »

La *Revue historique* de mars-avril cite dans le numéro du 1^{er} novembre (vol. XVIII, 6^e livr.) : LA MORINERIE. Deux victimes de la révocation de l'édit de Nantes : M. des Palus et Michel Tourneur ; Louis AUDIAT. Samuel Champlain de Brouage et les fêtes de Québec, 1899 ; de janv. : L. AUDIAT. Le clergé charentais pendant la révolution ; D^r GUILLAUD. Les pilles gallo-romaines ; P. BRUN. Autour des manuscrits inédits de Tallemant des Réaux. Les Guitard de Ribérolle ; Ch. DANGIBEAUD. Fief de La Madeleine, 1373-1573 ; analyse des pièces offertes à la Société par E. Maufras.

Le *Bulletin de la Diana* (décembre 1898) mentionne *Les piles gallo-romaines* de M. le docteur Guillaud, de notre numéro de novembre.

AVIS ET NOUVELLES

Au mois de mai la Société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* entrera dans sa vingt-cinquième année d'existence. Quelques-uns des membres se sont rappelés une ancienne décision de célébrer les noces d'argent de la société ; et le bureau adhérent à ce désir a résolu fêter cet anniversaire un des derniers jours de mai ou des premiers de juin. Nous avons pensé à organiser une promenade en bateau sur la Charente, de Saintes à Saint-Savinien, un des paysages les plus ravissants dont se souviennent si agréablement ceux qui ont jadis fait le trajet au temps des bateaux à vapeur. On visiterait Taillebourg, les châteaux de Panloy et de Crazannes, Le Port d'Envaux, peut-être Fenioux et Saint-Savinien où l'on déjeunerait. Une gabarre remorquée par un vapeur recevrait les membres de la société et leur famille.

Le soir, banquet à Saintes. Une circulaire donnera les détails. Dès à présent nous sollicitons les adhésions des sociétaires. Il est nécessaire que nous soyons fixés d'avance sur le nombre approximatif des excursionnistes et sur celui des convives. Ceux qui enverront dès maintenant leur approbation recevront en temps et lieu le programme de la fête.

Par arrêté du ministre de l'instruction publique en date du 7 avril, notre confrère, M. Auguste-Mathurin Biteau, *, membre du conseil d'administration de la société des *Archives*, membre de la société de géographie de Rochefort, a été nommé officier d'académie.

Notre confrère, M. Benjamin Girard, officier supérieur du commissariat de la marine en retraite, consul de Grèce à La Rochelle, a été, par décret du 5 avril, nommé officier de l'ordre colonial de l'étoile noire du Bénin.

Seize thèses ont été soutenues à l'école des chartes le 30 janvier et jours suivants : l'une de M. Ch. de Lasteyrie : *L'abbaye de Saint-Martial de Limoges* ; l'autre de M. J. Machet de La Martinière, *Les guerres anglaises dans l'ouest et le centre de la France : Poitou, Saintonge, Angoumois, Limousin, Périgord (1403-1417)*.

Le *Piaisit des Chérentes*, journal en patois saintongeais, qui paraissait à Saintes tous les quinze jours, a publié son dernier numéro le 15 janvier. C'est dommage.

Pour remplacer le *Piaisit des Chérentes*, a paru (à Bordeaux, rue Jamet, 14), sous la direction de « Meite Grangorjhe, » le premier numéro d'une revue bi-mensuelle du patois saintongeais, *Le ventre rouge* (8 pages in-8° ; prix pour un an, 2 fr. 50. « O ne coûte que 2 sou »). Il y a une image signée « Olé Bindelie, » une préface de « Emile Bodin » et des morceaux de vers et de prose de meite Grangorjhe, meite Piäre Marcut, Bentrouvé Mafry, J. Chapelot, Célestin Malureux.

En signalant, page 76 (1899), les omissions de l'*Annuaire de la presse*, nous avons nous-même oublié quelques publications, par exemple : *Le piaisit des Chérentes*, qui a disparu depuis ; *Le Louphoque*, journal politique, littéraire, humoristique ; journal hebdomadaire paraissant le dimanche (5 centimes le numéro) à Barbezieux, qui a publié son premier et dernier numéro le 1^{er} janvier 1899 à l'imprimerie d'Ernest Orliaguet, Saintes, quai Reverseaux et rue du Port-So.

L'hôtel Royaumont. On vient de procéder, rue du Jour, au dégageant d'une caserne de pompiers récemment construite sur les dépendances du petit hôtel Royaumont dont les élégants motifs de sculpture — chapiteaux, dessus de portes, mascarons et balcons — jadis enfouis dans le fond d'une cour noire, se trouvent mis, de la sorte, en pleine lumière et en plein avantage.

L'hôtel Royaumont, entre autres hôtes célèbres, fut habité par le duelliste fameux, Montmorency-Boutteville, qui devait payer de sa tête en place de Grève sa forfanterie suprême.

Lors de son audacieux duel, en plein jour, à la place Royale, il avait eu pour seconds le comte de La Berthe, qui y fut grièvement blessé, et le comte des Chapelles, qui fut exécuté comme

son complice et le même jour que lui. Les raffinements de coquetterie dont s'entourait M^{me} de Bouteville sont fameux ; c'est elle qui exigeait, notamment, que les draps de son lit fussent toujours de lin écriu, afin de paraître plus blanche. Restée veuve à vingt ans, elle mit au monde quelques mois après un fils posthume, qui fut le célèbre maréchal de Luxembourg, et ne se remarier jamais.

L'académie des sciences, agriculture, arts et belles lettres d'Aix en Provence, dans une séance consacrée à la célébration du deux millième anniversaire de la bataille d'Aix et de la victoire de Marius sur les Ambro-Teutons, a décidé de publier les documents bibliographiques et d'iconographie relatifs à ce haut fait militaire qui sauva notre civilisation latine. Elle prie de vouloir bien lui indiquer les manuscrits, travaux spéciaux, mémoires, gravures, médailles, etc., que l'on pourrait connaître sur cet événement historique.

La 23^e réunion annuelle des sociétés des beaux arts des départements se tiendra du mardi 23 mai au vendredi 26 inclusivement, à l'école nationale des beaux arts à Paris. Les billets à prix réduit, délivrés par le ministère de l'instruction publique, seront valables à l'aller du 14 au 26 mai et pour le retour du 27 mai au 1^{er} juin inclusivement.

Le congrès des sociétés savantes s'est ouvert à Toulouse le 4 avril, sous la présidence de M. Iléron de Villefosse, et terminé le 8 par un discours de M. Leygues, ministre de l'instruction publique. Nos compatriotes ont sans doute voulu laisser la place libre aux méridionaux ; ils n'y ont presque pas paru. Nous extrayons des comptes rendus du *Journal officiel* les mentions qui les concernent, eux ou notre région. M. Gustave Chauvet, de Pons, notaire à Ruffec, a exposé les résultats auxquels l'ont amené les fouilles qu'il poursuit dans les sépultures pré-romaines de la Charente. A la section de géographie, il a été donné lecture d'un « mémoire de M. Ch. Dieffart, secrétaire de la société de géographie commerciale de Bordeaux, mémoire intitulé : *La carte manuscrite de C. Masse, 1707-1724*. Ce travail repose sur la découverte de trois nouvelles feuilles inédites (n^{os} 25, 26 et 27), qui viennent compléter l'atlas de ce célèbre hydrographe acquis, il y a quelques années, par la ville de Bordeaux. Cette communication provoque une courte discussion à laquelle prennent part MM. Bouquet de La Grye, Bladé et Gauthiot ; » et à la section d'histoire, d'une note de M. Georges Musset sur Montgomery, condamné à mort, auquel Jeanne d'Albret, pour récompenser son vaillant capitaine, donna le revenu et la possession de la terre de Génis en Périgord (19 octobre 1570).

Enfin, M. Emile Garnault, qui a siégé comme assesseur à la

section d'histoire, le 7 avril, a donné « communication de plusieurs lettres inédites de l'amiral comte d'Estaing, alors qu'il n'était que chef d'escadre, sur la guerre d'Amérique, lettres qui démontrent son attachement à la marine marchande, objet et source de la marine de l'état. Il disait : « Tout matelot doit lui être dévoué ; c'est en cette qualité et comme citoyen, c'est par devoir et par inclination que je fais gloire de sentiments que la reconnaissance augmenterait encore s'ils pouvaient l'être. »

« Combien ces sentiments diffèrent de ceux exprimés par quelques officiers de la marine du roi, lors des guerres précédentes, trouvant humiliant et au-dessous d'eux d'avoir à escorter des flottes marchandes et laissant les capitaines s'éloigner au risque d'être pris.

• Le comte d'Estaing fit son apprentissage dans la marine, sur l'escadre du comte d'Aché, en 1757, étant embarqué en qualité de brigadier des troupes dont Lally-Tollendal avait le commandement général dans l'Inde. Après cette campagne, il obtint de la compagnie des Indes le commandement d'un vaisseau, et se rendit célèbre par la prise de plusieurs forts. La gloire qu'il s'était acquise le fit passer par dessus les lois de la hiérarchie, et, après la paix de 1763, il fut nommé lieutenant général des armées navales. C'est au service de la compagnie des Indes qu'il dut apprendre à considérer le commerce, qui lui conserva toujours une grande reconnaissance de son attachement. Délaissé par la marine, regardé comme un intrus, n'ayant pas passé par tous les grades, il ne put mettre son épée et sa bravoure au service de la France. Nommé amiral en 1792, il refusa, pour ne pas faire naître des rivalités, mais il dut se soumettre au décret de l'assemblée nationale, qui réclamait son acceptation comme un service attendu de sa renommée et de sa gloire. » *Journal officiel* du 9 avril, page 2414.

CONFÉRENCES : A La Rochelle, le 4 mars, *La mutualité*, par M. Justin Laurent ; le 7 et le 21, *Les microbes*, par M. Eury, pharmacien ; le 21, *L'Alaska et le Klondyke*, par M. Richet, explorateur ; le 23, *La femme et le droit de vote*, par M. Garrigues, avocat. — Conférences populaires gratuites faites à Saintes, en l'école Nicolas Lemercier ; les sujets indiqués ci-après ont été traités pendant les mois de décembre 1898, janvier et février 1899, aux dates suivantes, à 8 heures du soir : le 2 décembre 1898, *La vie des paysans sous le régime féodal*, par M. Laroche, directeur ; le 6, *Les animaux et le langage populaire*, par M. Thoreaud ; le 9, *Bernard Palissy, sa vie, son œuvre*, par M. Bouquet ; le 13, *Rayonnement de la chaleur, la rosée*, par M. Guillot ; le 16, *Michelet, sa vie, son œuvre*, par M. Touzeau ; le 20, *Châteaudun (1870)*, par M. Corbineau ; le 23, *Légendes et archives de la Bastille*, par M. Sallé ; le 30, *La lecture en famille*, par M. Babin ; le 3 janvier 1899, *Les quatre sergents de La Rochelle*, par M. Delaunay, instituteurs adjoints ; le 6, *Les prélimi-*

naires de la révolution, par M. Laroche; le 10, *L'alcoolisme, voilà l'ennemi!* par M. Esser, ex-instituteur adjoint à l'école, secrétaire en chef de la mairie; le 13, *L'eau, différents états, hygiène*, par M. Thoreaud; le 17, *La découverte de l'Amérique et ses conséquences*, par M. Bouquet; le 20, *Richelieu*, par M. Guillot; le 24, *Femmes et soldats de la révolution*, par M. Touzeau; le 27, *Le drapeau (Pour le drapeau, poésie de François Coppée)*, par M. Corbineau; le 31, *L'armée française depuis 1789*, par M. Sallé; le 3 février, *La respiration*, par M. Babin; le 7, *Jeanne d'Arc (Mort de Jeanne d'Arc, poésie de Casimir Delavigne, Ode au drapeau, poésie d'Eugène Billard)*, par M. Delaunay, instituteurs adjoints; le 10, *De la mutualité scolaire, résultats obtenus*, par M. Laroche, directeur. — A La Rochelle, le 4 avril, *L'action catholique et ses espérances*, par M. Georgeon, avocat à Angoulême; à Saintes, le 7 avril, *Voyage en Italie*, avec projections, par M. Braun, délégué de la société populaire des beaux-arts; le 16 avril, *L'expansion commerciale*, par M. André Lebon, ancien ministre des colonies.

Le 22 mars, à Paris, M. Gourraigne, agrégé de l'université, professeur à l'école coloniale, a fait, sous le patronage de l'union coloniale, une conférence sur Samuel Champlain. Le *Journal des débats* résume ainsi la conclusion de cette étude : « Champlain avait créé une société de braves gens qui forment un brave peuple, peuple qui se souvient de la France, laquelle s'efforce de le lui rendre, et entre le Canada et la France chaque jour se resserrent des liens anciens et nombreux. »

ERRATUM. — *Revue*, t. xix, page 85, 2^e §, ligne 9, lire ainsi : « avait un frère, M. Jules Oui, ancien pharmacien, dont deux fils : les docteurs Marcel et Jules Oui; » — page 113, 4^e §, 3^e ligne, lire : « Le roi avait pu abjurer; » p. 140, 3^e §, 14^e ligne, lire : « Sublet d'Heudicourt » et non « Pons d'Heudicourt, » Pons étant un prénom; ligne 22^e. lire : « elle avait épousé le 9 juin 1818 » et non « 1848; » ligne 25^e, lire : « fille de Charlotte » et non « petite-fille. »

A TRAVERS LES REVUES

INTRODUCTION DU MURIER EN ANGOUMOIS. — C'est la duchesse d'Anville, mère des ducs de Chaunes et de La Rochefoucauld, qui eut l'idée d'introduire, dans sa terre de Verteuil en Angoumois, la culture des mûriers et l'éducation des vers à soie, entraînée par les conseils et la lecture des ouvrages de l'abbé de Sauvages, à qui Alais, sa patrie, a élevé l'an dernier une statue. Voir dans les *Mémoires et comptes rendus de la société scientifique et littéraire d'Alais* (1897, t. xxviii; Alais, typ. Brabo, 1898, in-8^o) la biographie de Pierre-Augustin Boissier de Sauvages (né le 27 août 1770, décédé le 26 frimaire an IV), par M.

l'abbé de Broves. Les plantations avaient été faites d'après les instructions de l'abbé de Sauvages, qui avait lui-même choisi dans les pépinières d'Alais et expédié par voitures en Angoumois les plants destinés à Verteuil. En 1767, les mûriers fournissaient déjà assez de feuilles pour qu'on commençât l'éducation des vers à soie. L'abbé vint à Verteuil, amenant toute une colonie de bons magnaniers; il dirigea la construction des ateliers, surveilla les couvées, indiquant le mode et le moment de chaque opération, réglant les feux et les repas, ne négligeant aucun des mille détails d'où dépend le succès des magnans. L'essai réussit pleinement. La duchesse d'Anville lui témoigna sa reconnaissance en lui faisant obtenir du roi (1772) une pension de 1,200 livres sur l'évêché de Beauvais, où venait d'être nommé François-Joseph de La Rochefoucauld. Pendant son séjour en Angoumois, l'abbé de Sauvages fit des observations sur le langage des paysans, et il consigna plusieurs de ses remarques dans son *Dictionnaire du patois languedocien*.

M. le vicomte Pierre de Chabot continue à publier dans la *Revue de l'ouest les Preuves de noblesse des demoiselles du Poitou reçues à Saint-Cyr de 1686 à 1793*. Le numéro de novembre dernier contient Louise-Marie de Bermondet de Cromières (1743), née le 1^{er} janvier 1734 à Saint-Pierre de Cussac, fille d'Armand-Charles et de Marie-Anne de Vivonne, petite-fille de Jean de Bermondet, seigneur de Cromières, et de Jeanne Coustin de Manasdeau; Jacqueline-Marie-Françoise de Bernard de Marigny (1744) et Marie-Louise-Flore Bernard de Marigny (1767); et Jeanne-Berthelot (1783), née à Salles de Barbezieux le 7 octobre 1776, fille de Pierre Berthelot du Courret et de Jeanne-Henriette de Saint-Martin de Puimoreau, petite-fille de Mathieu Berthelot, sieur du Courret, écuyer, et de Marie-Honorée de La Porte, arrière-petite-fille d'Antoine Berthelot, sieur du Courret, capitaine au régiment Dauphin, et de Marie-Anne de Cymont, lequel était fils de Mathieu Berthelot et de Suzanne Chausse, mariés le 10 juin 1658; et dans la livraison de mars 1899: Marie-Simon Le Berthon de Ransanne (mai 1757), née le 10 mai 1745, baptisée à Saint-Palais les Saintes, fille de François-Alexandre Le Berthon, écuyer, seigneur de Ransanne, et de Jeanne-Françoise-Hélène Frottier, mariés par contrat du 21 juillet 1737; petite-fille de François-Gabriel et de Françoise Joubert de Saint-Christophe (contrat du 22 octobre 1696); arrière-petite-fille de Pierre et de Françoise Lemousin (contrat du 31 mai 1661), etc.; Marie-Madeleine de Boislinards (mars 1751), née le 27 août 1740 à Rivarennnes, diocèse de Bourges, fille de Léon de Boislinards, sieur de Foix, et de Madeleine-Angélique Turpin de Crissé, mariés le 11 septembre 1727, petite-fille de Léonard et d'Anne-Louise de Quinsac (contrat du 7 août 1691), etc.; Marie de Boislinards (1785), fille de Sylvain et de Louise de Launay, etc.; Sophie Boisseau de La Galernerie (1770), fille de Louis et

d'Elisabeth de Gannes; Gabrielle-Marie-Catherine Boissin de La Guierche (1721); Marie-Anne de Bonnetié de Saint-Ruth (1746); Marie-Madeleine Bony de La Vergne (1725).

MERCIER DU ROCHER. — M. Paul Bonnefon, bibliothécaire à l'Arsenal, a créé un « recueil mensuel de documents autobiographiques » qu'il intitule *Souvenirs et mémoires*. Il y publie des lettres, des mémoires, des confidences, etc. Dans le *Temps* du 2 avril, M. Gaston Deschamps, rendant compte de cette originale publication, parle ainsi du rochelais Mercier du Rocher : « Voici un petit bourgeois de province. Il s'appelait Mercier, et, comme ce nom lui paraissait un peu court, il orna sa roture d'une apparence de noblesse, en s'intitulant Mercier du Rocher. Né à La Rochelle en 1753, fils d'un conseiller au présidial de cette ville, petit-neveu du célèbre physicien Réaumur, ce personnage, après avoir étudié chez les oratoriens de Niort, vint à Paris, pour y goûter « le commerce des philosophes et des gens de lettres, » et sans doute aussi, comme tous les provinciaux, pour y chercher la gloire. La gloire se déroba aux tentatives de ce jeune Saintongeais. Il écrivit, en 1782, pour l'académie de Besançon, un discours sur ce sujet : *Que les vertus patriotiques peuvent s'exercer dans les monarchies comme dans les républiques*. L'académie de Besançon refusa au discours de Mercier les lauriers dont l'académie de Dijon avait récompensé, en 1749, le fameux discours de Rousseau sur la question de savoir *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs*. Déçu, aigri, Mercier du Rocher reprit le coche et retourna chez ses compatriotes. Pendant plusieurs années il cacha sa mélancolie aux environs de Fontenay-le-Comte, lisant, pour se consoler, le *Lévite d'Ephraïm* de Rousseau, échauffant sa « sensibilité » par la méditation de ses déboires, s'irritant contre l'injustice humaine, détestant de plus en plus les « nobles, » les « gens à coffre-fort, » les « manœuvres perfides des prêtres, » les « trahisons du pouvoir exécutif, des ministres et des généraux. » Il serait superflu d'insister sur le plaisir qu'éprouva Mercier du Rocher, lorsqu'il apprit, au mois de juin 1789, que les députés du tiers état, réunis dans la salle du Jeu de paume, avaient juré de donner une nouvelle constitution à la France. C'est ainsi qu'une part de ressentiment individuel se mêle toujours aux plus justes revendications nationales. Les papiers de Mercier du Rocher, conservés à Fontenay-le-Comte par M. Ernest Brisson, petit-fils de l'auteur, nous renseignent abondamment sur la façon dont la révolution fut accueillie en province et sur les principales péripéties de la guerre de Vendée. »

Sous ce titre : *A travers l'histoire de la contrée*, l'*Echo charentais* du 2 avril publie le bail à ferme (18 décembre 1782) des sours banaux de Barbezieux à Barthélemy Laugerat, Pierre

Gimard et Etienne Cante, pour 9 années, à raison de 533 livres 6 sols 8 deniers, par M^e Gilbert Levacher, receveur du marquisat de Barbezieux, au nom de Louis-Alexandre, duc de La Rochefoucauld.

Une note sur *Assier, église et château*, a paru, page 56, dans le 1^{er} n^o de 1899 du *Bulletin de la société des études du Lot*. Elle contient une biographie de Jacques Galiot de Genouillac, grand maître de l'artillerie de France, né au château d'Assier le 16 juillet 1465, mort en 1545. On y cite l'article de Denys d'Aussy dans la *Revue de Saintonge* sur l'église de Lonzac, bâtie par Galiot de Genouillac.

Le *Pays poitevin* de février, paru le 22 mars, contient: Un feronnier, M. Voisin; *Le seuil de Poitiers*, par M. Potel; *La papeterie des Charentes*, par M. Boissonnade.

Dans le t. xxvi, p. 536-548, des *Comptes rendus de l'académie des inscriptions et belles lettres*, M. L.-G. Pélissier a inséré une « note sur un chapitre de la chronique de Jean d'Auton (*Chroniques de France*, ch. xxxiii) » d'où il résulte que Jean d'Auton ne mérite peut-être pas toute l'autorité qu'on lui a trop aisément attribuée jusqu'ici, puisque des documents italiens consultés montrent combien est inexact le tableau du chroniqueur pour les mois de janvier à mars 1502.

La *Revue des sciences ecclésiastiques* de février (Lille, H. Morel; mensuelle, 12 francs par an), avec une étude, *La conscience psychologique de l'animal*, par M. J. Goujon, *La bénédiction de Juda*, par M. Toby, et *Un dernier mot sur les ordinations anglicanes*, par M. Tachy, examine sous ce titre: *L'église de France pendant la révolution*, les plus récentes publications: Debidour, *Les rapports de l'église catholique et de l'état* (1789-1870); Delarc, *L'église de Paris pendant la révolution* (voir xvii); Louis Audiat, *Deux victimes des septembriseurs*, Pierre-Louis de La Rochefoucauld, évêque de Saintes; Apollinaire de Valence, *Etudes franciscaines sur la révolution française*; Duffau, *Epreuves d'un évêque français*, etc.; puis, *Un évêque d'autrefois*, M^{sr} Berteaud, évêque de Tulle, par M. Salembier.

Le *Bulletin de la société de géographie* de Rochefort (t. xi, n^o 4, octobre-décembre 1898) contient: 1^o La suite de la monographie intéressante de *Marillac-le-Franc* en Angoumois: chapitre iv, économie politique; v, les églises, la religion; vi, coutumes, où, parmi les usages locaux, l'auteur raconte gravement, comme s'il y croyait, que « les nouvelles épousées réservaient pour le seigneur leur première nuit de mariage. Dans certains

pays le curé use lui-même de cette prérogative. » On est étonné, après les progrès qu'a faits la science historique, de retrouver une telle affirmation dans un travail sérieux. Nous demandons un texte, une preuve quelconque pour Marillac et la France. On nous renvoie au Cambodge; 2^o le vaisseau l'*Algésiras*, du port de Rochefort, à Trafalgar, et l'*Achille* au combat de Trafalgar; 3^o de Phu-Long-Thuong à Langson; 4^o correspondances, nouvelles, actes de la société.

Dans la *Revue encyclopédique* du 4 mars, notre confrère, M. Gustave Regelsperger, sous le titre *Revue géographique*, raconte « l'expansion française dans l'Oubanghi et le Bahr-el-Ghazal, le Haut-Nil, » pages émouvantes où sont exposés les efforts héroïques de nos hardis explorateurs, les Marchand, les Liotard, etc., avec les portraits de Liotard et une notice biographique empruntée à la *Revue de la Saintonge*, de Marchand, du lieutenant Gouly, du capitaine Baratier, des vues de Khartoum, plans, cartes, etc.

Dans la *Revue blanche* du 15 mars, notre confrère, M. Théodore Duret, a publié quelques lettres de Manet et de Sisley (années 1875-1879), qui, « par leur note de misère et d'angoisse, contrastent si fort avec la faveur dont ces artistes sont maintenant l'objet, forment — avec les commentaires et les souvenirs dont M. Th. Duret les accompagne — une intéressante contribution à l'histoire de l'art contemporain. »

M. le vicomte P. de Chasteigner de La Rochepozay, dans la *Revue des questions héraldiques* du 25 février, rectifie une erreur courante de l'éditeur du *Journal du voyage* de Michel de Montaigne, où le voyageur parle de sa rencontre à Rome avec l'ambassadeur de Henri III auprès du pape Grégoire XIII, « Monsieur d'Abein, » transformé en M. d'Elbène. Or, les ouvrages sérieux ne connaissent pas ce d'Elbène ambassadeur, et ses actes authentiques, lettres officielles, désignent M. d'Abain, c'est-à-dire Louis Chasteigner, seigneur d'Abain, de La Rochepozay, chevalier du Saint-Esprit (1582), ambassadeur pendant cinq ans auprès du pape Grégoire XIII, mort à Moulins en 1595.

Notons aussi dans un article, *Louis de Durfort-Léobard*, un lapsus : Louise de Polignac est dite fille de Christophe de Polignac, sgr d'*Escoyeur*, et de Renée Gillier. Il s'agit d'*Escoyeux*. Christophe de Polignac était seigneur d'*Escoyeux*, Vénérand, Migré en Saintonge, Parancay en Aunis, etc. Il épousa le 6 janvier 1544 Renée Gillier, fille de Pierre Gillier, seigneur de Salles. Mort en 1571 (sa femme décéda l'année suivante), il eut d'elle cinq enfants, dont Louise, unie le 4 avril 1574 à Jean de Durfort, seigneur de Born, de Saint-Just de Vast (on a imprimé « seigneur de Born, Just-Varzy »). L'hôtel de Durfort à Cahors con-

tient une galerie de tableaux de famille parmi lesquels est le portrait de Louise de Polignac, « représentée assise, décolletée, la robe blanc mat, couverte de dentelles, ornée de perles fines, » avec ses armes et une inscription.

La même livraison publie *Les prises des corsaires français pendant la guerre de l'indépendance (1778-1783)*, par M. le marquis de Granges de Surgères.

Dans le *Mercur poitevin* du 10 avril, M. Henri Clouzot termine sa spirituelle étude *Gautier et ses paysans*, et M. Celin continue son mémoire intéressant sur Françoise d'Aubigné, *Les din-dons de M^{me} de Maintenon*.

SOUVENIRS DE COGNAC. — *La lecture en classe et dans la famille*, revue hebdomadaire dirigée par M. Maurice Pellisson, inspecteur d'académie, (imprimerie Noizette et C^{ie}, 8, rue Campagne, 1^{re}, Paris), publiée, dans les numéros des 18, 25 mars, 1^{er} et 8 avril 1899, *Grand'mère et Magrite*, nouvelle par Louis Hachem. Ce récit, dont la scène se passe à Cognac en 1837, est plein de souvenirs personnels de l'auteur sur la ville, ses habitants et les mœurs de la bourgeoisie du temps.

Magrite est une pauvre domestique qui avait rêvé d'unir sa destinée à celle d'un paysan de Merpins, conscrit de 1812, parti pour la guerre d'Espagne sans donner de ses nouvelles et revenu vagabond à Cognac, où il vend dans les rues une chanson sur la prise de Constantine. M. Hachem nous représente Magrite le cœur toujours plein de son François, répétant tous les jours le troisième couplet de cette chanson populaire dans la Charente au temps du premier empire :

Le maire aussi le préfet
Y sont de jolis cadets.
Y nous font tirer-z-au sort
Pour nous conduire à la mort.
Nous partons donc, chers parents !
N'oubliez pas votre enfant.
Crivez-y de temps en temps
Pour y envoyer de l'argent.
Adieu donc, jeunes beautés,
Dont nos cœurs sont-z-inflamés !
Ne pleurez pas notre départ :
Nous reviendrons tôt-z-ou tard.

Qui qu'a fait cette chanson ?
Y sont deux jolis garçons.
Y z-étions faiseurs de bas,
Et à c'te heure ils sont soldats.

Notons une enseigne du vieux Cognac, *Au grand Saint-Martin*, auberge du champ de foire, aujourd'hui place de la Sous-Préfecture, et parmi les personnages de cette jolie nou-

velle, Rosé, maître de pension, et le docteur Maury, dont le fils photographe, associé avec Debas, a portraituré des milliers d'Angoumoisins et de Saintongeais vers 1862.

Maury, avant de s'établir à Cognac, avait été chirurgien militaire. Voici le titre et les dédicaces de sa thèse : « *Essai sur la nostalgie*, dissertation présentée et soutenue à la faculté de médecine de Strasbourg, le mercredi 24 mai 1826, à midi, par Marie-Etienne Maury, de Metz, département de la Moselle, docteur en médecine, bachelier ès-lettres, chirurgien-major du 7^e régiment de dragons. Strasbourg, de l'imprimerie de F.-G. Levrault, imprimeur de la faculté de médecine, 1826 (in-4^o, 13 pages). A mon père et à ma mère, à monsieur Gaudin-Belcour, négociant, et son épouse, mon beau-père et ma belle-mère, tribut d'amour et de reconnaissance. Aux meilleurs des frères et des sœurs, témoignage de l'amitié la plus sincère. A monsieur le Chevalier de Fournas, colonel, commandant le 7^e régiment de dragons, hommage respectueux. M. E. MAURY. »

NOTES D'ETAT CIVIL

I. — DÉCÈS

La société des *Archives* a deux nouvelles pertes à déplorer :

I. — Le 18 mars 1899, est décédé après une longue et douloureuse maladie et a été inhumé au Maine de Vaux, sa propriété en Arvert, près d'Etaules, le docteur Edouard Darcy, âgé de 50 ans; ancien élève du collège de Saintes, il se fit recevoir docteur en médecine et se fixa à Arvert. Il conquit en peu de temps la confiance générale. Il était constamment occupé et appelé de tous les côtés. Son dévouement à ses malades et son habileté lui avaient valu une grande réputation dans la contrée. C'était un protestant convaincu et très zélé, mais bon, tolérant, pas sectaire. « C'est, dit le *Conservateur de Marennes* du 26, une perte pour la science, pour les malades, surtout pour les pauvres qui recevaient de lui de nombreux bienfaits. » Nous perdons, nous, un bon confrère. Edouard Darcy laisse toute sa fortune à la société des diaconesses de Paris pour créer un asile dans sa magnifique propriété du Maine de Vaux, où seront reçus les vieillards protestants dans le besoin.

II. — Le 8 avril est décédé à Chevreuse (Seine-et-Oise), dans sa 63^e année, Pierre-Alfred Sauve, *, commissaire-adjoint de la marine en retraite. Il avait été aide-commissaire à Saintes, à Vannes.

Né à Saint-Martin de Ré, le 3 octobre 1836, il avait épousé à Chantillac (Charente), en 1865, Julia Rullier, qu'il laisse veuve avec deux fils, l'un pharmacien à Chevreuse, chez lequel il s'é-

tait retiré, et l'autre, Albert Sauve, rédacteur au ministère de la marine, marié à M^{lle} Duguet, dont deux enfants. Très apprécié par ses brillantes qualités et par l'aménité de son caractère, le défunt allait être nommé officier de la légion d'honneur.

Le 1^{er} février 1899, est décédé chez son oncle M. Pascal Gendre, curé-doyen d'Ars en Ré, à l'âge de 24 ans, Emmanuel Gendre, élève du grand séminaire de La Rochelle. La cérémonie funèbre a eu lieu le 3. Selon l'usage du pays, trois messes ont été dites en même temps, le corps présent.

Le 25 février, est décédé à La Couarde Adolphe-Louis Fumé, curé de cette paroisse depuis 1897, dans la 34^e année de son âge et la dixième année de sa prêtrise. Né à Saint-Ciers du Taillon le 31 décembre 1865, il fut préparé par son curé l'abbé Le Cellier au petit séminaire de Pons, puis étudia au grand séminaire de La Rochelle. Prêtre en 1889, il débuta par être vicaire à Saint-Jean d'Angély, puis à Jonzac, puis à Notre-Dame de Rochefort. En 1895, il fut nommé curé de Cherbonnières et contracta là, dans un service extrêmement pénible, le germe de la maladie qui l'emporta. En 1897, il fut envoyé à La Couarde où il s'acquit l'estime et l'amitié de tous ses paroissiens.

Le 26 février, est décédé, à l'institution Notre-Dame de Pons, Jean-Benjamin Guillement, chanoine honoraire de La Rochelle, sous-directeur de la division ecclésiastique, directeur spirituel des novices et des professes de la maison mère des ursulines de Pons, dans la 65^e année de son âge et la 40^e de sa prêtrise. Né le 8 mars 1834 au Percot, près de Saint-Jean du Mont, en Vendée, septième fils d'une famille nombreuse de cultivateurs, il fut confié à un oncle paternel mort dans la paroisse de Léoville où il avait été curé vingt-huit ans, et fut attiré à la division ecclésiastique de Pons par son frère aîné, Louis Guillement, professeur dans la maison. Après le grand séminaire de La Rochelle, il fut ordonné prêtre le 18 juin 1859 et vint à Pons où il fut maître d'études pendant 38 ans et confesseur des ursulines pendant 20 ans. Il fut fait chanoine honoraire le 18 novembre 1884, récompense de ses longs et utiles services. Le directeur de l'institution, M. l'abbé Eyssautier, a fait un bel éloge de cet humble et saint prêtre qui avait consacré près de quarante ans à surveiller des enfants, c'est-à-dire à faire leur éducation, à les élever dans la vraie acception du mot, toujours affable, toujours pieux, toujours dévoué. Voir *Bulletin religieux* du 25 mars.

Le 3 mars, est décédé à Cognac, âgé de 75 ans, Lucien Foucaud, négociant, époux de Fanny Bellot. Foucaud était le fon-

dateur de l'importante maison Lucien Foucaud et compagnie pour le commerce des eaux-de-vie. Elu juge consulaire en 1872 et réélu chaque année, il fut président du tribunal de commerce en 1884 et pendant quatre années ; il était conseiller municipal depuis le 9 janvier 1881 et membre de la commission administrative de l'hospice, président d'honneur de la société fraternelle des patrons et ouvriers tonneliers du canton de Cognac, et membre d'un grand nombre de sociétés charitables.

L'inhumation a eu lieu le 6 au cimetière du Breuil avec un grand concours de population et des délégations des nombreuses sociétés. Le deuil était conduit par MM. Edmond et Marc Foucaud, ses fils, Georges Limousin, son gendre, Paul Foucaud et Chauveau, ses petits-fils. Le maire de Cognac, M. Brisson, au nom du conseil municipal, a prononcé quelques mots d'adieu à son vieil ami, et M. Baraud-Chateauneuf, vice-président des tonneliers-foudriers, a énuméré les services que le défunt avait rendus à la société dont il était président d'honneur. Voir son discours dans l'*Echo cognacais* du 12.

Le 5 mars, est décédé subitement à La Rochelle, âgé de 66 ans, Charles-Louis-René Gautreau, O. ✱, chef d'escadron de gendarmerie en retraite, lieutenant-colonel de gendarmerie territoriale. Né à Aytré le 11 novembre 1832, engagé volontaire, il fut nommé lieutenant le 10 décembre 1859. En 1867 il entra dans la gendarmerie ; il fut nommé capitaine le 15 juin 1872, chef d'escadron le 15 décembre 1881 et prit sa retraite en 1887. Il avait été fait officier de la légion d'honneur en juillet 1887. Il mettait au service de toutes les œuvres militaires un dévouement admirable : cercle militaire, souvenir français, croix-rouge, association d'anciens officiers. De son mariage avec feue Delaunay, il laisse deux jeunes garçons.

Le 6 mars, est décédé à La Rochelle, âgé de 82 ans, François-Amand-Victor Deforge, veuf Arnoux, bâtonnier de l'ordre des avocats, administrateur des hospices civils le 5 février 1885 et président le 10 mars 1890, directeur des services agricoles. Il était né à Bressuire le 23 juillet 1816. Après avoir fait ses études de droit et commencé son stage d'avocat à Paris, il devint avoué dans sa ville natale, puis à La Rochelle le 29 avril 1842. Au bout de 24 ans, il cédait son office le 7 avril 1866 et redevenait avocat ; il prit rapidement une place importante à la barre ; aussi fut-il bientôt appelé au conseil de l'ordre, depuis à la dignité de bâtonnier. Même quand il eut renoncé à la plaidoirie, ses confrères continuaient de le nommer bâtonnier chaque année. L'administration préfectorale, voyant en lui le citoyen dévoué, dont l'intelligence et le zèle pouvaient être fructueusement utilisés pour l'un des plus importants services de notre assistance publique, osa confier à ce conservateur endurci les fonctions assez pénibles d'administrateur de l'hospice. Il les

remplit avec une abnégation et un dévouement admirables, et quand le président Félix Faure en 1897 visita l'hôpital Saint-Louis, il l'intéressa et ses ministres si vivement qu'il obtint 50,000 francs pour des améliorations projetées. Il lui a du reste en mourant légué 10,000 francs. Devenu propriétaire dans le périmètre des marais de Nuaille et Anais, il se fit là une place à part. Il fut élu directeur du syndicat et se dévoua à cette tâche avec zèle et habileté. Il entreprit même contre l'état un procès qui ne dura pas moins de dix ans ; grâce à ses efforts, il finit par obtenir du conseil d'état une grosse indemnité pour les propriétaires et l'obligation de modifier son écluse. Les intéressés du syndicat lui offrirent un objet d'art comme témoignage de reconnaissance. En un mot, toutes les sociétés charitables, toutes les associations d'intérêt général qui avaient pour but le soulagement des malheureux, des ouvriers, trouvaient en lui une intelligente activité ; dédaignant les honneurs, il n'eut de récompense que dans sa conscience. Il avait perdu, il y a quelques mois seulement, sa femme, fille de M. Arnoux, négociant, président de la chambre de commerce et du tribunal de commerce, qu'il avait épousée le 23 avril 1842, et une fille unique dont il voulut consacrer la mémoire par une création philanthropique, les bains de mer à bon marché, les bains Louise. Tous les journaux ont rendu hommage à la dignité de sa vie, à son dévouement pour tous, à son désintéressement. Voir l'*Echo rochelais* du 8, la *Charente-Inférieure* et le *Courrier de La Rochelle* du 9. Quatre discours ont été prononcés sur sa tombe : par M. d'Orbigny, maire de La Rochelle, au nom des hospices ; par M. Eugène Godin, au nom du barreau ; par M. Tiburce Sauvé et M. Beaussant, au nom des syndicats des marais de Nuaille. Ces discours ont été publiés par l'*Echo rochelais* du 11.

Le 16 mars, est décédée à Saintes, âgée de 72 ans, Marie-Henriette-Louise Boscal de Réals de Mornac, veuve d'Eugène de Laborde-Lasalle. C'est un deuil profond, dit le *Moniteur de la Saintonge* du 19, qui atteint non seulement la paroisse de Saint-Vivien, dont elle était la généreuse bienfaitrice, mais encore la ville entière de Saintes, où son nom était synonyme de charité, de désintéressement et de modestie.

Elle était née le 20 septembre 1826, de François-Léon Boscal de Réals, comte de Mornac, chevalier de Saint-Louis, de la légion d'honneur et de Saint-Ferdinand d'Espagne, colonel, député de la Vendée, décédé le 30 janvier 1858, et de Zoé de Barbeyrac de Saint-Maurice, née à Saintes le 3 novembre 1793, décédée à La Roche-sur-Yon le 7 avril 1876. De ce mariage (contrat reçu Huvet, notaire à Saintes, le 29 mars 1813) sont issus trois fils : Léon-Joseph-Charles, lieutenant, tué à l'assaut de la tour Malakoff ; Louis-Victor-Alexandre-César, O. ✱, décédé colonel en retraite le 6 janvier 1891 (voir *Revue*, xi, 97), et le général Raoul-Alexandre-Gustave, C. ✱, et onze filles. Elle était le neu-

vième enfant. Quatre des sœurs de la défunte ont été religieuses : Marie-Charlotte-Léontine, née le 8 juillet 1817, décédée le 14 mars 1889 à Saint-Laurent-sur-Sèvre, fille de la Sagesse ; Marie-Caroline-Pauline, née le 21 octobre 1821 ; Marie-Aimée-Louise-Zoé, née le 4 juillet 1823 ; Marie-Anne-Françoise-Joséphine, née le 26 février 1832, fille de Saint-Vincent de Paul. Elle était petite-nièce du comte Boscal de Réals, député et maire de Saintes sous la restauration.

Elle avait épousé, le 1^{er} février 1853, Marie-Léonard-Eugène de Laborde-Lasalle, décédé à Niort le 6 mai 1873, âgé de 52 ans, enterré à Saintes le 9, fils de Victor de Laborde-Lasalle, capitaine de frégate, chevalier de Saint-Louis et de la légion d'honneur, mort en 1853 à Audignon (Landes), et de Zélie Muller, fille du général Léonard Muller, baron de l'empire, qui, né à Thionville, s'était retiré à Saintes, où il avait épousé Marie-Anne Briandeau de La Briandière.

Ses funérailles ont eu lieu le 19 mars en l'église Saint-Vivien, trop petite pour contenir la foule. Le deuil était conduit par son frère, M. le général de Mornac, M. de Goué, lieutenant-colonel au 77^e de ligne, le R. P. Alexandre, capucin, et M. le baron Buirette de Verrières, ses neveux.

A l'église, le curé, M. l'abbé Knell, a fait l'éloge de la défunte. « Cet éloge, a-t-il dit, est partout : il est dans cette place désormais vide où elle nous a si longtemps édifiés par sa religieuse assiduité ; il est dans les magnifiques verrières dont sa piété a enrichi le sanctuaire de notre église ; il est dans les travaux qu'elle exécutait avec tant d'empressement et d'habileté pour orner nos autels... » (Voir *Moniteur de la Saintonge* du 23). Cet éloge est aussi dans l'établissement des frères de la doctrine chrétienne et dans la fondation de l'asile des vieillards confié aux petites sœurs des pauvres, deux œuvres qu'elle installa dans sa propriété, ancien couvent des religieuses de M^{me} de Lestonnac, devenu à la révolution prison pour les suspects de Saintes et acheté par le général Muller. Les Notre-Dame s'étaient établies « au faubourg de Saint-Maurice » à Saintes. (Voir le bref du pape Paul V, 31 mars 1618, qui autorise la fondation et approuve le règlement, t. xxiii des *Archives historiques de la Saintonge*, p. 102).

Le 21 mars, est décédé à Saintes, dans sa 69^e année, Maurice Deléonet, O. *, chef de bataillon en retraite. Né en 1831, dans la (Haute-Vienne, de Martial et de Jeanne Jeanton, il entra à Saint-Cyr, en sortit sous-lieutenant en 1851, le plus jeune de sa promotion, et fut placé au 38^e de ligne ; lieutenant en 1855, capitaine en 1865, il était à l'armée d'Afrique en 1870 lorsqu'il fut appelé avec son régiment à l'armée de la Loire. Sa brillante conduite lui valut la croix de la légion d'honneur. Le 2 décembre, à Loigny, il reçut, sur le champ de bataille, plusieurs blessures qui le forcèrent à quitter le service actif où une brillante car-

rière lui était réservée. Le 28 mars 1875, il fut nommé commandant de recrutement à Saintes, où il resta 20 ans, gagnant l'estime et la considération de tous, par l'aménité de son caractère, son obligeance. Mis à la retraite en 1894, il resta à Saintes où il s'était créé une seconde patrie, dévoué aux œuvres militaires, surtout à la société de secours aux blessés à laquelle, comme secrétaire général, il rendit d'éminents services.

Il avait épousé Françoise-Anne-Louise Bugeaud, petite-nièce du maréchal Bugeaud, duc d'Isly. Il laisse deux filles : l'une, Jeanne-Marie, unie le 16 octobre 1893 à M. Guyonnet, lieutenant-colonel d'infanterie de marine (voir *Revue*, xiv, p. 20), et Madeleine, mariée le 6 octobre 1896 à Maurice Racine, courtier maritime à Tonnay-Charente (*Revue*, xvii, p. 381).

Sur sa tombe, M. Bonneville, président de la société de la Croix-Rouge, a loué ses qualités de patriote et de chrétien, et M. le commandant Dupallu a rappelé sa belle carrière militaire (voir le *Moniteur de la Saintonge* du 26 mars).

Le 25 mars, est décédé à La Rochelle, âgé de 81 ans, et a été inhumé le 28 au cimetière de Saint-Vivien de Saintes, Jean-Alphonse Menut, officier d'académie, contrôleur des douanes en retraite, président de la section littéraire de l'académie de La Rochelle, membre de la société des amis des arts, de la société des sciences naturelles, du comité d'inspection et d'achat de livres de la bibliothèque, de la commission des monuments historiques, de l'institut des provinces, ancien administrateur du bureau de bienfaisance. Né à La Rochelle le 11 novembre 1817, il n'avait jamais voulu quitter sa ville, ce qui l'a empêché d'arriver aux plus hauts grades dans l'administration des douanes. Il avait épousé, le 12 novembre 1844, M^{lle} Adèle Camus dont il eut une fille mariée à M. Justin Coutanseaux, négociant à Saintes. C'était un homme d'une grande affabilité, d'une culture intellectuelle variée. Il avait le goût des arts et de l'archéologie, et le musée de peinture, celui d'archéologie doivent beaucoup à son activité. Il a écrit aussi quelques notices. « Menut, dit le *Courrier de La Rochelle* du 30 mars, avait fait partie, il y a quelques cinquante ans, de cette loge maçonnique qui ne comptait alors que des hommes érudits, à l'esprit libéral, composé de caractères élevés et énergiques que trouva prêts pour la lutte le mouvement révolutionnaire de 1848. » L'*Echo rochelais* du 1^{er} avril ajoute : « En ce temps-là on pouvait être chrétien et franc-maçon. M. Menut a fait appeler le curé de Saint-Sauveur et a reçu les sacrements dans la plénitude de son intelligence et de sa liberté. » La foule était considérable à la cathédrale.

A la gare, au moment du départ pour Saintes, M. L.-E. Meyer, vice-président de la société littéraire, a rappelé en quelques mots les mérites de l'artiste et du lettré. Membre de la société littéraire depuis sa fondation, il en avait été élu président en 1881; il en « dirigeait les séances avec la plus parfaite courtoisie.

Esprit distingué, travailleur consciencieux, toujours aimable dans ses relations, M. Menut laisse dans notre société un vide qui ne sera pas comblé. Réduite aujourd'hui à un bien petit nombre de membres, elle vient avec une profonde tristesse dire un dernier adieu à son président. »

Le 3 avril, est décédé d'une fluxion de poitrine, à La Rochelle, Urbain Pilastre, âgé de 41 ans, époux Sabouraud, capitaine d'artillerie. Il faisait un très bon usage de sa grande fortune. C'était un vaillant officier, fort aimé des pauvres et de tout le monde.

Le 7 avril, est décédé à Matha, à l'âge de 80 ans, Baptiste Jaguenaud, ancien commandant de la garde impériale, lieutenant-colonel des mobilisés en 1870, suppléant de la justice de paix. Né en 1819, il avait pris part aux guerres de Crimée et d'Italie, et à de nombreuses campagnes en Algérie ; avait été retraité en 1869. Homme de bien, Jaguenaud était partout où il y avait une noble cause à servir. Dans ces dernières années, il s'était voué particulièrement à l'œuvre des frères de Matha.

A l'église, après une marche funèbre exécutée par l'*Echo de l'Antenne*, M. le curé-doyen a rappelé en termes éloquents l'inaltérable bienveillance du chrétien. Au cimetière, M. le juge de paix a parlé des liens d'affection qui l'unissaient à son suppléant, et M. le docteur Normand du Fié, au nom des anciens officiers de l'arrondissement, dans un discours ému et plein de tact, a retracé les différentes phases de sa carrière militaire, décoré sur le champ de bataille pendant la guerre d'Italie, et particulièrement estimé de son illustre compatriote, le maréchal Regnaud de Saint-Jean d'Angély. Voir la *Croix de Saintonge* du 16 avril.

Le 8 avril, est décédée au Carmel de Saintes la révérende mère Marie-Thérèse du Saint-Sacrement, ancienne prieure de ce monastère, dans le monde Berthe-Madeleine Martin de Bonsonge. Elle était âgée de 62 ans et avait 25 ans de vie religieuse. Fille d'Alexis-Jules Martin de Bonsonge, sous-lieutenant démissionnaire en 1839, décédé à La Tenaille le 20 mai 1880, âgé de 75 ans, et de Célestine Baynauld de Langlardie (mariage du 10 janvier 1831), elle avait pour frère M. André-Ernest de Bonsonge, et pour sœur M^{me} de Fleury. Voir pour les Martin de Bonsonge *Etudes sur la ville de Saintes*, page 102.

Le 10 avril, est décédé à La Rochelle, âgé de 70 ans, Joseph-Alexandre-Tanneguy Duchâtel, veuf Parent, conducteur principal des ponts et chaussées, « l'un de ces fonctionnaires qui savent être obligeants pour tout le monde, dans la mesure de leurs devoirs envers l'état. »

II. — MARIAGES

Le 5 avril, en l'église Saint-Louis de Rochefort, la bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé C. Mélinge, aumônier de la maison de la légion d'honneur d'Ecouen, à M. René Belenfant, docteur en droit, fils de M. Jules Belenfant, notaire à Rochefort, et à M^{lle} Eugénie Fontorbe, fille du docteur Georges Fontorbe, médecin en chef de la marine, petite-fille de Fontorbe, architecte de la ville de Saintes, et du docteur Maisonneuve, directeur du service de santé.

Assistance très brillante; allocution de M. Mélinge très éloquente. Les témoins étaient pour la mariée : son oncle M. Charles Fontorbe, *, lieutenant de vaisseau, et M. le baron Eugène Eschasseriaux, O. *, ancien député; pour le marié : M. Henri Belenfant, son frère, et M. René Belenfant, propriétaire au château de Trizay, son oncle.

VARIÉTÉS

I

NOMINATION DU GÉNÉRAL DE BRIGADE BUONAPARTE AU GRADE DE GÉNÉRAL DE DIVISION (16 octobre 1795). — La pièce originale de cette nomination est exposée dans le musée des archives nationales à Paris, sous la vitrine 203 :

« Extrait des registres du Comité de salut public du 24^e jour du mois de vendémiaire de l'an IV de la République française une et indivisible :

» Le Comité de salut public, en conséquence de l'article 4 du décret du 15 vendémiaire an IV et en considération des services rendus par le C. Buonaparte, général de brigade d'artillerie, tant à l'armée d'Italie que dans les journées des 13 et 14 vendémiaire, à Paris,

» Arrête que le citoyen Buonaparte est promu au grade de général de division dans l'arme de l'artillerie, et qu'il jouira de ce grade et du traitement qui y est affecté, conformément à l'article premier de ladite loi;

» Charge la 9^e commission, section de l'artillerie et du génie, de l'exécution du présent arrêté. »

CAMBACÉRÈS. DAUNOU. ESCHASSERIAUX. LE TOURNEUR. MERLIN (D.D.)

II

LES JOURNAUX MANUSCRITS DANS LES COLLÈGES

II

Pour répondre à l'appel que notre confrère, M. Jules Pellisson, fait à nos souvenirs, dans son amusant article sur *Les journaux manuscrits en Saintonge* (t. XIX, 92), au sujet des journaux analogues à celui de Sainte-Barbe parus dans les lycées et collèges, petits séminaires et pensionnats de Paris et de la province, et puisque M. le président de la société des *Archives* mentionne dans une note du même article un journal manuscrit qui a existé à

l'institution de Pons, il y a une vingtaine d'années, et, à la suite de l'article, le journal autographié du collège de Saintes, *l'Impromptu*, qu'il me soit permis de rappeler ici le journal qui paraissait au petit séminaire de Montlieu, sous le titre de *Journal de l'académie de Notre-Dame de Montlieu*, il y a quelque trente ans. Cet établissement diocésain, qui avait alors pour supérieur l'abbé Augustin Rainguet, était l'émule de celui de Pons comme centre d'éducation où se rendaient tous les jeunes gens de la région avides d'étude, sans distinction de vocation. Ces derniers, tout en y subissant l'application d'un système qui s'éloignait assez des programmes officiels et qui n'avait pas le baccalauréat pour objectif, n'en passaient pas moins, à l'occasion, brillamment les examens devant les facultés voisines. L'académie dont faisaient partie les meilleurs élèves, après admission régulière soumise aux voix des membres titulaires, appartenait à ce système d'éducation. En dehors de ses séances privées et publiques, les unes généralement consacrées à l'examen ou à la discussion des titres présentés par les candidats aux fauteuils vacants et au vote par bulletins secrets sur leur admission, les autres à la lecture des meilleurs travaux littéraires et scientifiques composés dans les classes pendant le cours du mois écoulé, l'académie avait son journal dont la lecture publique, toujours impatiemment attendue, avait lieu au réfectoire à peu près chaque quinzaine. Tous les membres titulaires de l'académie étaient appelés à tour de rôle et désignés, en séance privée, au nombre de trois pour présider à la rédaction de chaque numéro sous la surveillance de l'abbé Marcellin Moreau, professeur de rhétorique, qui a tiré plus tard, de l'ensemble de ces journaux, la matière d'un délicieux volume, sous le titre de *Tableaux de la vie de l'écolier* (Haton, Paris, 18..). Cette revue bi-hebdomadaire consistait en un recueil manuscrit qui contenait les comptes rendus des meilleurs devoirs, des jeux, des fêtes, des promenades du jeudi, comme des excursions scientifiques exécutées sous la direction de l'abbé Rainguet pour la section archéologique, ou de l'abbé Alexis de Meschinot, professeur de sciences naturelles, pour la section botanique et entomologique, et se terminant par la partie non la moins goûtée du jeune auditoire, donnant sous la rubrique *Nouvelles* le récit toujours spirituellement tourné des espiègleries, naïvetés et petits événements comiques dont notre microscopie avait été le théâtre. Nous avions aussi le *Journal de l'aumônerie* qui paraissait également au réfectoire, mais à des dates plus éloignées et moins régulières, sous la direction du *grand aumônier*, dont la fonction était remplie par un des professeurs de l'établissement. Ce journal présentait le récit des visites faites sous la conduite de leur chef par les *petits aumôniers*, deux élèves désignés chaque semaine parmi les plus méritants, aux familles pauvres des environs, puis l'exposé des ressources de l'œuvre qui était alimentée par les quêtes, les dons volontaires, les amendes de la *questure* que payaient les élèves négligents dont les vêtements des dimanches étaient

surpris à la visite des dortoirs, trainant sur leur lit ou leur tabouret, et par une grande loterie annuelle ; enfin, il rendait compte des secours distribués et contenait, à la place des annonces, des appels à la charité. Il va sans dire que le côté anecdotique et humoristique y trouvait une large représentation. Je cite cet exemple entre cent : Par une lourde après-midi d'été se présenta chez la concierge, implorant un léger secours, un de ces vagues voyageurs à la mine équivoque et aux vêtements fripés, ouvriers sans travail ou vagabonds professionnels, dont l'espèce s'est depuis considérablement accrue sous le double vocable de chemineaux ou trimardeurs. Il fut introduit auprès du grand aumônier qui était alors l'abbé Pierre Gendre, professeur de la classe de cinquième. Après lui avoir posé plusieurs questions sur son pays d'origine, le lieu où il se rendait, sa profession, suivies de réponses dont l'exactitude était naturellement assez difficile à contrôler, le dispensateur des deniers de la charité, se rappelant que ce jour-là était un dimanche, s'avisa de demander à notre homme s'il avait assisté, le matin, à la messe. « Oh ! monsieur l'abbé, répondit le bon apôtre sur un ton de sincérité parfaite, quoique pauvre je suis un excellent chrétien, et je n'aurais eu garde de manquer à l'accomplissement de ce devoir. — Très bien, mon ami, et je vous en félicite. Mais dans quelle église avez-vous entendu la messe ? — Dans l'église de cette paroisse, monsieur l'abbé. — Parfait ! Quelle impression vous a-t-elle produite avec son clocher ? comment en avez-vous trouvé la voûte ? » Or, à cette époque reculée, l'église de Montlieu, grande bâtisse moderne à laquelle ses baies ogivales donnaient une lointaine apparence gothique, ne supportait sur ses murs qu'une charpente dont les poutres couraient au-dessus de la tête des fidèles, et la cloche qui appelait ces derniers aux offices n'avait pour refuge qu'une large ouverture carrée pratiquée dans le mur de clôture de la cour de la gendarmerie située en face, du côté opposé de la grand'route. « L'église ? Mais superbe, fut la réponse ; la voûte, élancée et hardie ; le clocher, svelte et dégagé. — C'est-à-dire, reprit l'abbé, en fronçant légèrement le sourcil et en donnant plus de gravité à sa voix, que vous n'êtes pas allé à la messe, ni même passé près de l'église : car vous auriez vu qu'elle n'a ni voûte ni clocher. — Monsieur l'abbé, répartit notre misérable, se tirant spirituellement du piège où il venait de tomber, je vous présente mes excuses et dois vous avouer franchement que je n'ai nullement pris garde à ces détails ; car, avant d'entrer à l'église, je n'ai pas songé à lever la tête pour en contempler le clocher, non plus qu'à l'intérieur pour en examiner la voûte, n'ayant d'ailleurs pas coutume, quand je suis absorbé dans la prière, de laisser mon attention se distraire par des préoccupations étrangères à l'acte que je suis venu accomplir. » Le bon aumônier ne put s'empêcher de sourire, et, désarmé par l'astucieuse finesse de son client d'occasion, il le congédia débonnairement avec une pièce blanche et quelques bonnes paroles.

Mais c'est ici le lieu de rattacher à notre sujet un souvenir, auquel son caractère éminemment personnel me fait trouver aujourd'hui une saveur qu'un tiers de siècle écoulé n'a pas encore émoussée. Onze des élèves les plus forts, appartenant à la classe de quatrième en l'année scolaire 1864-65, déjà suffisamment familiarisés avec les règles de la prosodie française dont l'étude faisait alors partie, au même titre que la prosodie latine, de l'enseignement réservé aux quatre classes supérieures, décidèrent un beau jour de créer entre eux un journal dans le but d'écouler leurs élucubrations plus ou moins poétiques ou étrangères aux sujets imposés par leur professeur. Bien que l'auteur de cet article, qui a encore sur la conscience les tortures atroces qu'il faisait subir, aux heures de récitation, aux alexandrins du législateur de Parnasse, et les écorchures profondes qu'il infligeait aux vers du tendre Racine, n'ait jamais mérité, à sa grande confusion, le moindre accessit de mémoire, il se rappelle cependant très nettement trois triolets qui figuraient en tête du recueil, et donnaient les indications ayant trait tout à la fois au programme du journal, à son prix d'abonnement, à l'adresse du bureau de rédaction sans négliger le chaleureux appel aux souscripteurs. Les voici :

Messieurs, daignez souscrire :
Nous fondons un journal.
Laissez-moi vous redire :
Messieurs, daignez souscrire.
Vous pourrez tous y lire
Et du bien et du mal.
Messieurs, daignez souscrire :
Nous fondons un journal.

A mon journal abonnez-vous,
Amis, si vous voulez me plaire.
L'abonnement est de deux sous :
A mon journal abonnez-vous.
En le lisant, sages et fous
Pourront s'instruire et se distraire.
A mon journal abonnez-vous,
Amis, si vous voulez me plaire.

On s'abonne à Montlieu,
Au petit séminaire.
Sur le rang du milieu
On s'abonne à Montlieu.
Chez le docte Mathieu
En face de la chaire.
On s'abonne à Montlieu,
Au petit séminaire.

Le caneton s'appelait *Le journal des onze*, du nombre de ses rédacteurs, titre dont l'invention n'avait assurément nécessité qu'un faible maximum d'efforts d'imagination. Hélas ! de tout temps les petits ont été destinés à satisfaire l'appétit des gros.

Notre palmipède naissant eut à éprouver la justesse de cette proposition digne de la sagesse des nations. Le premier numéro, soit par trahison, soit par un pur effet du hasard, tomba entre les mains d'un rédacteur du *Journal de l'académie*, à qui il fournit le sujet d'une spirituelle chronique. Mais la mèche se trouvait malencontreusement éventée par l'indiscret *reporter*, et comme nous avions négligé de solliciter l'autorisation du pouvoir établi, ainsi que de faire entre ses mains le dépôt légal du numéro paru, il fallut suspendre indéfiniment la publication du journal sous peine d'infraction répréhensible contre la discipline, grave personne qui ne souffrait guère la plaisanterie. Mais, comme nous avions eu les honneurs de la grande publicité du réfectoire, notre honneur d'écrivains en herbe y trouva largement son compte et se déclara satisfait de cette compensation inespérée.

MARCEL PELLISSON.

III

AUTOUR DU SIÈGE DE LA ROCHELLE

I

Notre érudit confrère et heureux chercheur, M. Paul d'Estrée, a trouvé dans le *Recueil Conrart*, t. xvi, in-4° à la bibliothèque de l'arsenal (4121), p. 365, la lettre envoyée par M. le duc de Guise au duc de Chevreuse, du 4^{me} février 1628 :

« Mon frère, j'ay receu vottre lettre et vous diray pour les nouvelles d'icy que La Rochelle est en l'estat qu'il n'y a que Dieu seul qui la puisse sauver : car le canal est de ce soir fermé, de sorte que le roy, jugeant son armée de mer inutile, a résolu de faire accommoder tous les grands vaisseaux, pour à ce printemps estre en estat de faire la loy aux estrangers. J'ay eu mon congé pour aller en Provence armer des gallaires et faire des levées. Je passeray par Paris et vous verray, si vous y estes. L'estonnement est si grand dans La Rochelle qu'ils n'ont plus espérance aux hommes; et quand il viendrait une armée de mer, elle ne feroit aucun effect, qui peust soulager les assiégés. Je vous baise les mains de tout mon cœur Je ne crains point d'estre brouillé pour les nouvelles que je vous mande, lesquelles sont très véritables.

» Ce 4 février, à Nêtrée [Aytré, Estrée], 1628. »

Charles de Lorraine, duc de Guise, était le fils aîné de Henri de Guise le Balafré et de Catherine de Clèves. Déjà, le 18 octobre 1622, il avait gagné sur les Rochelais une bataille navale. La sympathie qu'il ne cessait de témoigner à Marie de Médicis et plus encore le crédit attaché à son nom le rendirent suspect à Richelieu qui chercha par tous les moyens possibles à l'éloigner de France. Il en sortit définitivement dans le courant de l'année 1631. La lettre que nous donnons de lui et que nous croyons inédite prouve bien que le premier ministre ne lui mé-

nageait pas les missions les plus éloignées et les moins honorables. Elle nous fournit quelques nouvelles sur le siège de La Rochelle.

Le frère puiné de Charles, Claude de Lorraine, prince de Joinville, était duc de Chevreuse, le cardinal, frère du Balafré, ayant obtenu en 1564 du roi Charles IX le duché de Chevreuse qui fut érigé en pairie au mois de mars 1612 en faveur de son neveu Claude.

PAUL D'ESTRÉE.

II

On pourrait ouvrir une rubrique sous ce titre. Le siège de La Rochelle a eu un tel retentissement et une telle importance que la bibliographie en est considérable. Delayant n'a pas, dans son livre *Bibliographie rochelaise*, noté moins de trois cents numéros relatifs au récit du siège et aux exploits du roi et du cardinal de Richelieu. Et il en a oublié. La dernière livraison de la *Revue* (mars 1899, t. xix, p. 124) signale tout ce qui se trouve sur ce sujet dans un volume récent, *Théophile et Charles de Viau*. Nous venons aujourd'hui dire un mot d'un autre ouvrage que nous avons déjà annoncé, *Les derniers temps du siège de La Rochelle* (1628), par M. Emmanuel Rodocanachi. (Paris, Picard, 1899, in-8°, xx-143 pages). C'est la relation du nonce apostolique, découverte à la bibliothèque vaticane par l'éditeur.

L'Europe entière s'intéressait à la lutte du roi contre une ville française. C'était l'affaire de l'époque. Elle passionnait aussi bien l'étranger que la France elle-même. Les partis politiques et religieux en suivaient avec anxiété les péripéties. Qui l'emporterait des papistes ou des huguenots, de Genève ou de Rome, du calvinisme ou du catholicisme, de Luther et de Calvin ou du pape ? D'autre part, l'Angleterre secourait les Rochelais par sympathie de religionnaires et aussi par haine pour la France. Les monarchies se demandaient non sans quelque inquiétude si la république allait s'installer en France, et si la contagion de révolte contre l'autorité royale allait gagner les autres états. La papauté avait donc un intérêt majeur à savoir ce qui se passait sur les bords de la mer santone.

Le représentant de Rome en France était Giovanni-Francesco Guidi, archevêque de Patras, nommé évêque de Cervia le 17 mai 1627 par Urbain VIII. Avant de venir à Paris, il avait été légat en Flandre. Cardinal en 1629, il mourut sur le siège épiscopal de Rieti le 25 juillet 1641, à 63 ans. Il tenait sa cour au courant du siège et notait tous les incidents. Sa correspondance avec le Saint-Siège se trouve à la bibliothèque vaticane. Mais, outre ses lettres, le nonce, après la reddition de la ville rebelle, écrivit une relation ; c'est celle que publie M. Rodocanachi.

On n'insistera pas sur l'utilité de ce nouveau document. Encore que les récits ne manquent pas, celui-là a un intérêt particulier. Chacun, en effet, voit les événements sous un certain jour, et apprécie les faits diversement. Deux hommes de guerre ne jugent pas de même la disposition d'une bataille ou les opéra-

tions d'un siège. Les politiques regardent autrement que les stratèges et les protestants que les catholiques. Est-ce que les assiégés ont vu les mêmes choses que les assiégeants, Bassompierre que Mervault, le pasteur Vincent que le cardinal de Richelieu ? Il était donc nécessaire d'avoir le récit du nonce du pape. M. Rodocanachi nous a rendu ce service ; et il a pris la peine de donner à la fois le texte italien et la traduction française.

Cet ambassadeur, chose singulière, n'est là qu'en chroniqueur. Nulle part il n'intervient : il ne voit le cardinal que par hasard, sans jamais s'entretenir familièrement avec lui. Aussi n'est-il pas influencé par lui. Le *Mercure* attribue tout au roi : c'est le roi qui commande. D'après les mémoires de Richelieu, c'est le cardinal qui dirige tout, et Bassompierre n'écrit que pour exposer ses propres faits. Le nonce met les choses au point. S'il montre le roi visitant les travaux, inspectant ses troupes, au milieu des boulets ennemis, faisant preuve d'une bravoure qu'il déploie du reste aux sièges de Royan et de Saint-Jean d'Angély, il raconte aussi son ennui, son dégoût de ces opérations interminables, son amour pour la chasse dont rien ne peut le détourner. Il admire la piété du monarque, son exactitude à remplir ses devoirs religieux. « Le jour de la pentecôte, le roi toucha à Surgères 2,670 infirmes et parmi eux une jeune fille aveugle qui avait les scrofules ; elle guérit de son mal et recouvra la vue. Elle était de La Jarne, bourg situé à deux lieues de l'armée. Le même miracle se renouvela en faveur d'un enfant paralysé des jambes. A peine fut-il touché qu'il se mit à marcher. Pareille-ment une enfant de douze ans dont la langue était liée commença à parler. L'un et l'autre étaient de Saint-Jean d'Angély. »

L'évêque de Cervia ne néglige pas les détails, qui paraissent insignifiants aux autres annalistes : « Le 22 juillet, il sortit de La Rochelle une demoiselle qui possédait trente mille livres de dot. Lasse de souffrir et ayant appris qu'il y avait dans le régiment de M. de La Bergerie un lieutenant de belle apparence, sans même le connaître de vue, elle lui fit savoir que, s'il l'arrachait à ses misères, elle l'épouserait. Celui-ci, trouvant le parti avantageux, demanda en grâce au roi qu'il lui permit de sortir et abandonnât ses droits à la confiscation des biens de la demoiselle. Le roi accorda tout et, le jour suivant, le mariage eut lieu. »

Au commencement, l'investissement n'était pas très rigoureux. Un jour, un cavalier pénètre dans la ville avec un sac de farine en croupe. Le menu peuple trouva souvent du pain, même des pochées de blé dans les prés, et du côté de la mer, à toutes les basses marées de nuit, on recueillit « force pains sur des planches. » Dans la nuit du 19 juillet, un troupeau de bœufs et de vaches fut introduit dans la ville, du côté de La Moulinette que le régiment de M. de La Bergerie était chargé de surveiller. Mais, à la fin, on devint plus exigeant et inexorable. Il fallut défendre aux soldats de profiter de la faiblesse des femmes qui s'offraient à eux la nuit pour avoir un morceau de pain. Le 1^{er} septembre, les sentinelles font feu sur une femme qui essayait

de sortir avec ses deux enfants. Un capitaine et deux officiers qui avaient favorisé l'entrée de vivres furent écartelés vivants. Le plus souvent on repoussait à coups de bâton les fugitifs qui, forcés de rentrer en ville, étaient pendus comme transfuges. Contre les navires on essaya des torpilles. « L'invention fut approuvée, mais en fait ne reçut pas d'application. »

Il fallut bien se rendre. 23,000 personnes, disait-on, avaient péri de faim. Le 30 octobre, plus de 3,000 chariots, les bœufs et les moutons par troupeaux entrèrent dans la ville; il en sortit environ cent soldats anglais sans armes avec un bâton blanc à la main, quelques gentilshommes l'épée au côté et un petit nombre de soldats désarmés. Et le 1^{er} novembre Richelieu célébra la messe en l'église Sainte-Marguerite.

Comme annexe à ce volume, l'auteur a publié les brefs du pape adressés au duc d'Orléans, au maréchal de Schomberg, à la reine-mère et à la reine, puis des pièces de vers très faibles, insignifiantes, sur des personnages du siège. Il y a quelques notes trop rares, et aussi, hélas ! quelques fautes typographiques : *Mussey* pour *Musset*, *Faillot* pour *Jaillot*, *Meruault* pour *Mervault*, absolument inoffensives. Que l'auteur en fasse de plus nombreuses à condition qu'il nous donne d'autres travaux semblables à celui-ci. Il a déjà à son actif des ouvrages importants. Après sa *Renée de France, duchesse de Ferrare*, couronnée en 1895 par l'académie française, voici *Le siège de La Rochelle*. Demandons-lui de fouiller dans les archives, et souhaitons que ses recherches aient pour objet notre région en particulier.

LOUIS AUDIAT.

IV

LA MILLETIÈRE

C'est une fort curieuse figure que celle de Théophile Brachet, sieur de La Milletière, le pasteur renégat. Notre Tallemant des Réaux en a fait un croquis assez drôle. Pour notre agrément, il a placé en regard, dans le même cadre, le croquis aimable que lui avait inspiré sa femme, Marie Gergeau. Le mari d'abord : « Homme d'esprit et qui sait, mais assez confusément; bonhomme, mais vain et qui a quelque chose de desmonté dans la teste. En sa jeunesse, il devint amoureux de la fille d'un procureur, huguenot comme lui. Ce procureur se nommait Gergeau; la fille estoit fort jolie, ses parents ne vouloient point qu'il l'espousast. Elle n'estoit ny riche ny de bon lieu; luy avoit du bien honnestement. De desplaisir, il en fut dangereusement malade; il tombot de foiblesse à tout bout de champ, et il n'en revenoit que quand on luy promettoit qu'il l'espouserait. Enfin il la luy fallut donner... » Maintenant, au croquis de M^{me} de La Milletière. Cette jolie dame a trouvé grâce sous le crayon du conteur : Elle est bien un peu coquette, plus que cela, même infidèle, ce qui ne l'empêche pas d'être toujours attachée de cœur à son époux.

Elle lui sauva la vie à Toulouse un jour qu'il avait été condamné à mort. « C'est une chose constante, proclame Tallemant, qu'il n'y a pas une meilleure femme au monde, et qu'elle est si charitable que son mari a esté contraint de luy oster le soing de son ménage, parce qu'elle donnoit tout aux pauvres... » Y a-t-il là-dessous une pointe de malice? Non; je vois seulement un mari sauvé de l'échafaud et des pauvres secourus; en vérité de quoi racheter certaines fautes.

Marie Gergeau était fille de Jean Gergeau, procureur au parlement de Paris, et de Marguerite Denis. Elle avait une sœur, Elisabeth, qui avait été baptisée au temple de Charenton, le 16 avril 1600.

La Milletière, fils du célèbre pasteur de Charenton, maître des requêtes et intendant de la maison du roi de Navarre, Ignace Brachet, sieur de La Milletière, et d'Antoinette Faye d'Espoisses, nous est représenté par ses coreligionnaires comme un triste personnage, turbulent, vaniteux, sans caractère. Sa tentative de conciliation entre les calvinistes et les papistes l'avait rendu haïssable aux yeux de son parti. Mis à l'index, il fut excommunié. C'est le pasteur de Saintes, Théophile Rossel, qui, le 25 janvier 1645, prononça contre lui la sentence d'excommunication. Il abjura, et mourut en 1665. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de théologie.

Je me borne à cette esquisse très superficielle. J'ai seulement l'intention de signaler chez La Milletière ce qui peut intéresser nos amis de Saintonge et d'Aunis.

Député de l'île de France à l'assemblée politique de La Rochelle, il en fut élu le secrétaire.

Avec La Chapellière on l'envoya en Hollande pour solliciter des secours auprès des états généraux.

Je vais progressivement arriver à des particularités plus intimes : Le 20 octobre 1600, sa sœur, Suzanne Brachet épouse Simon d'Abillon, sieur de Sudre et de Savignac, fils de Jean d'Abillon, sieur de Beaufief et de La Laigne, maire de Saint-Jean d'Angély en 1582.

De son mariage avec Marie Gergeau, je lui connais trois enfants, — il se peut qu'elle lui en ait donné davantage : — 1° Théophile, né le 22 mars 1617, baptisé au temple de Charenton, le 27; 2° une fille mariée à Hubert Jardin de Champfleury, capitaine aux gardes; et 3° une autre fille, Suzanne, femme du fameux partisan François Catelan, et mère de la comtesse de Jonzac.

Je continue : Sa mère, Antoinette Faye, se trouvait à Pons en 1588, et le 11 octobre, avec Antoine Goumard, seigneur de Torsay et de Brassaud, pour compère, elle présentait au baptême Mathieu Groussard, fils de M^e Jean Groussard, procureur au présidial de Saintes, et de Catherine Renaudet.

Qu'était venue faire à Pons M^{me} de La Milletière? C'est là mon trait final : elle y était venue faire ses couches et mettre au monde le mari heureux et trompé de la belle Gergeau, dont

je donne l'acte de baptême dressé par le ministre Yves Rouspeau :
« Du xxiii^e juillet 1588. Rouspeau.

Le filz de M^r de la Milletière, Teoffille Brachet, filz de noble homme Ignasse Brachet et de damoiselle Anthoynette Faye. Perin le seigneur de Moulhon; merine la mère de Madame de Ryoulx. »

Que ceci serve à rectifier la *France protestante*, qui ignore son lieu de naissance et le fait naître vers 1596.

LA MORINERIE.

—
V

LES PASTEURS DU DÉSERT A LA ROCHELLE ET EN POITOU

Le premier pasteur du désert de La Rochelle, d'après M. Teissier, archiviste à Aulas (Gard) dans le *Bulletin évangélique* du 15 avril 1898, s'appelait Jean Dumas dit Pajou, originaire de Montauban, où il débuta comme prédicateur ou élève pendant un an, avant d'aller à Lausanne, où il étudia de 1748 à 1752; puis vinrent :

Joseph Picard, originaire de Nîmes, où cette famille existe encore; Jean Jay qui remplaça Picard en 1766; Pierre Peirot, pasteur du Vivarais; Jean Martin, né au hameau de La Vallette, paroisse de Valleraugue (Gard), vers 1725 (sa famille existe encore); après avoir desservi les Hautes Cévennes et la Provence, il fut cédé au pays d'Aunis et Saintonge, où il vint en 1769 et dut desservir La Rochelle jusqu'en 1771. Il commença son ministère à Nieulle, le 19 novembre 1771, et y était encore en 1776. Il mourut en 1778, marié; Louis-Barthélemy Gleize, dit Clarens, qui desservit Marennes et La Rochelle en 1771, en 1772 Nantes; en 1776, il était à Clairac en Agenais; Jacques Métayer l'ainé, dit La Barre, pasteur du Poitou; Jean-Paul Bétrine, originaire de Moussac, paroisse de Gignac, en Provence, où son père était pasteur; il obtint un congé de 3 ans, pour raison de santé, du synode du Bas-Languedoc du 26 avril 1774; il était alors pasteur de Cette et Pignan (Hérault). L'année suivante il était pasteur à Nantes lorsqu'il reçut vocation des anciens et diacres du pays d'Aunis. Pasteur à Meaux en 1786, il démissionna. Nommé administrateur du district de La Rochelle, le 3 avril 1793, puis élu membre du conseil général de la commune, il fut déclaré inéligible, quoique ayant réuni la majorité des voix, à cause de son caractère ecclésiastique; Jean-Antoine Voulant fils, dit Roche-Voulant, né à Lausanne en 1746, fils du pasteur Daniel Voulant, du Dauphiné; Jean-Paul Blachon, fils aîné du pasteur Jean Blachon, du Vivarais, fut consacré en 1773 et desservit quelques églises du Vivarais, fut pasteur à Bordeaux (1781-83), La Rochelle, ile de Ré et Rochefort (1785 et 1789). Sous le nom de Silva Blachon, il est président du comité de surveillance révolutionnaire de La Rochelle, le 24 brumaire an III. Il sauva la vie à plusieurs Rochelais, notamment au bibliothécaire Le Charpentier de

Longchamps, suspect comme ci-devant noble ; Louis Viguiier, né à Aulas le 17 nivôse an VIII (6 janvier 1799), étudiant en théologie à Montauban en 1819, consacré à La Rochelle, et nommé le 5 février 1825 à la place de Rang. décédé, démissionnaire, pour raison de santé le 28 février 1827 ; il mourut célibataire à Aulas, le 30 janvier 1862, étant pasteur de l'église réformée de Molières-Cavaillac, consistoriale du Vigan.

Cette liste sert à compléter la liste des pasteurs de La Rochelle publiée par le pasteur L. Delmas, page 442 de son volume *L'église réformée de La Rochelle* (1870).

* * *

Dans le *Bulletin évangélique* du 1^{er} avril, M. Th. Mallard, pasteur à Pamproux, nomme aussi les pasteurs du désert en Poitou :

André Migault, dit Préneuf, né à Beaussais (Deux-Sèvres) le 25 mai 1710, prit le désert comme proposant de 1740 à 1742. A ce moment il se rend à Lausanne, y séjourne un an, du mois d'août 1742 à juillet 1743. Il y fut consacré le 20 juillet 1743. Il passa en Normandie et y séjourna de 1743 à 1750, puis à Guernesey jusqu'en 1764.

Pierre Gamin, dit Lebrun ou Moinier, né à La Barre de Sepvret (Deux-Sèvres), proposant de 1742-45, étudiant à Lausanne, 1745-47, consacré à Lausanne avant son retour en Poitou ; il desserta la province entière de 1747 à 1782 et meurt à Pouzauges (Vendée) le 10 novembre 1782.

Jacques Coyault, dit Deschamps. Nous ignorons son lieu de naissance ; mais il figure sur les registres de Lausanne comme poitevin. Il y séjourna deux ans et passa en Angleterre. Il fut pasteur à Serey (ile d'Aurigny) de 1758 à 1794.

Pierre Lévrier. Comme pour le précédent, nous ignorons son lieu de naissance ; son origine est également certifiée par les mêmes registres. Pendant six ans, il fut proposant avant de se rendre à Lausanne. Ses études terminées, il se réfugia en Angleterre en 1751. Il revint en Normandie l'année suivante et s'établit définitivement aux îles Normandes en 1754. Pasteur à Serey (Aurigny), 1754-58, il mourut recteur à Saint-Pierre du Bois, à Guernesey.

Pierre Pougard, dit Dézerit, né à Cherveuse (Deux-Sèvres). Propose deux ans et va étudier à Lausanne. Ses études terminées, est consacré dans le Haut-Languedoc le 28 janvier 1760. Il partage avec Gamin la desserte de la province du Haut et du Bas Poitou, du 4 mars 1760 au 29 juin 1773. A ce moment, il passe en Saintonge et y meurt en 1784.

Jean Tranchée, dit Fortunière, né à Bagnault, commune d'Exoudun, en avril 1736. Propose en Poitou, étudie à Lausanne, y est consacré en 1765 ; revient dans la province et est agrégé dans le corps pastoral le 11 mai 1765 ; dessert le Haut et Bas-Poitou jusqu'en 1775. A ce moment, un synode assigné à chaque

pasteur un quartier spécial. Tranchée dessert celui de Lusignan jusqu'à sa mort, le 28 octobre 1782.

Jacques-Pierre Gibaud, dit Quasei, né à Foussais (Vendée) le 13 avril 1739. Attaché à la personne de Gamin, propose de 1757 à 1763, étudie à Lausanne de 1763-67. De mai 1767 au 20 novembre 1775, pasteur itinérant à travers la province. Le quartier qui lui est assigné à ce moment est celui de Saint-Maixent, résidant à Aiript; il le dessert jusqu'en 1804. Durant la période révolutionnaire, il fut administrateur du district de Saint-Maixent, délégué à l'état civil. En 1804, il devient pasteur de La Mothe et il y demeure jusqu'à sa mort, 30 novembre 1826.

François Gobinaud, dit Bazel, né à Villefagnan, aujourd'hui en Charente, mais alors dans une partie du Poitou. Etudie à Lausanne où il est consacré, le 5 octobre 1775. Agrégé dans le corps pastoral de la province le 20 novembre. Dessert le quartier de Melle, résidant à Vitré, jusqu'en 1792, époque de sa mort. Joua un rôle assez important durant la révolution.

Jacques Métayer l'ainé, dit La Barre, né à Bagnault, commune d'Exoudun, le 11 juillet 1743. Proposant de 1762 à 1768. Etudiant à Lausanne, 1768-71. Agrégé dans le corps pastoral le 5 juin 1771. Pasteur à La Rochelle de 1773-75. Dessert le Haut-Poitou jusqu'en 1800.

Pierre Métayer, dit La Fontaine, frère du précédent; il l'avait devancé d'un an au désert. Ils partent ensemble et reviennent ensemble de Lausanne. Dessert le Bas-Poitou, résidant à Saint-Martin d'Ars en Sainte-Hermine (Vendée), de 1771 à 1797, puis l'église de Melle de 1803 à 1811. Il y mourut en 1813.

Louis David, né à Sainte-Hermine (Vendée), consacré à Lausanne le 5 décembre 1775, dessert le Bas-Poitou de 1781-1792.

Pierre-François Gibaud, dit Rivierre, né à L'Aigaillière de Foussais (Vendée), 4 décembre 1752. Il étudie et est consacré à Lausanne en 1781, dessert l'église de Saint-Maixent de 1781 à 1816, celle de Revillé de 1816 à 1833, revient à Saint-Maixent jusqu'à sa mort, 15 novembre 1837.

Jean Marteau, né à La Ronze de Verrines (Deux-Sèvres). Après avoir étudié et avoir été consacré à Lausanne en 1783, il est agrégé dans le corps pastoral par un synode du 20 novembre 1786. Il dessert le quartier de Lusignan de 1784 à 1790. Il mourut à Lezay.

L. A.

VI

LE CULTE DE SAINT EUTROPE

(Voir *Revue*, t. VIII, 232, 282, 454; IX, 134, 221; XIII, 102-116).

Ce n'est pas la première fois que ce sujet est traité, et si Dieu nous prête vie, ce ne sera pas la dernière. Il est si vaste et si minutieux! Peut-on du premier coup arriver à être complet avec des moyens d'information aussi élémentaires? Nous avons consacré deux chapitres de notre livre, *Saint Eutrope dans*

l'histoire, la légende et l'archéologie (in-8°, 1887, p. 161-201 et passim), à énumérer les divers lieux de France et d'ailleurs où le premier évêque de Saintes avait été ou est encore en vénération : Angoumois, Auvergne, Bourbonnais, Guienne et Gascogne, Périgord et Limousin, Bretagne et Poitou, Champagne et Normandie. Depuis, des trouvailles nouvelles nous ont fourni de quoi augmenter notablement notre nomenclature. (Voir notamment *Revue de Saintonge*, VIII, p. 232, 282, 454; IX, 134, 221; XIII, 102-116). A notre exemple, le *Recueil* de la commission des arts a aussi recueilli des notes sur le même point (voir particulièrement t. IX, p. 60, 67, 102, 104, 167; t. X, 157, etc.); nous y avons aussi puisé. De divers endroits, du nord et du midi, on nous a signalé des faits ignorés, donné des détails inédits, raconté des actes de piété ou de dévotion, dont nous remercions nos aimables correspondants. De notre côté nous avons essayé d'augmenter cette contribution à l'histoire d'un culte, et n'avons négligé aucune source d'informations. C'est le résultat de ces multiples recherches que nous apportons à nos lecteurs. Il n'y a le plus souvent qu'une mention; c'en est assez pour constater un hommage rendu au martyr santon. L'histoire vit de peu; il est déjà bien étonnant qu'à travers tant de siècles et tant de bouleversements, on puisse trouver quelques traces de son culte.

* *

Un calendrier de l'église de Mâcon, « secundum ecclesiam Matisconensis, » d'après un bréviaire manuscrit du xv^e siècle à l'usage de Saint-Philbert de Charlieu, que possède la bibliothèque de Roanne, indique au 30 avril : « Sigismondi, martyris; Eutropii, martyris. » — Le calendrier liturgique de Saint-Sernin de Toulouse (xiv-xv^e siècles) met aussi sa fête au 30 avril : « Eutropii, episcopi et martyris; IX lectiones. » — Un autre calendrier provenant du chapitre de Sainte-Cécile d'Albi, manuscrit conservé à la bibliothèque de la ville et qui doit remonter au commencement du xv^e siècle, porte de même au 30 avril : « Sancti Eutropii, episcopi et martyris. » — Dans le calendrier liturgique du diocèse d'Elne, dont le siège a été transféré en 1602 à Perpignan, la fête de saint Eutrope est mise au 30 avril. On trouve une fois ou deux le nom d'Eutropi, Eutrope, donné au baptême. Le bréviaire de Lescar de 1541 contient l'office de saint Eutrope. Celui de l'abbaye de Fontevraud, *Breviarium Deodictarum virginum ordinis Fontebraldensis*, imprimé à Paris (1587) en caractères gothiques par Jérôme de Marnef, indique aussi au 30 avril : « Eutropii, episcopi et martyris. »

Le cartulaire de Montréal (Aude), publié par la société des arts et des sciences de Carcassonne, dans ses *Mémoires*, t. VIII (1896), contient un calendrier Julien pour le diocèse de Carcassonne, qui, au 30 avril, indique aussi « Eutropii episcopi. » Le bréviaire de Brioude, *Breviarium Brivatense* (Claromon-Ferrandi, typis Petri Viallanes, M.DC.CLXIX, in-8°), au 30 avril, « in festo S. Eutropii, episcopi Santonensis et martyris, » repro-

duit, p. 327, le texte de saint Grégoire de Tours, *De gloria martyrum*, lib. II, cap. LVI: « Eutropius in Gallias ad predicandum fidem missus, post adimpletum rite munus apud Santonas illiso ab incredulis capite, martyr occubuit et ob instantem persecutionem loco minus digno sepultus est... »

A Orange, la montagne à laquelle sont adossés les gradins de l'amphithéâtre romain, porte le nom de « Montagne Saint-Eutrope. » Mais il s'agirait plutôt ici de saint Eutrope d'Orange. A Narbonne, il y a aussi Saint-Eutrope ; nous n'avons aucun renseignement. A Aix, une propriété dite Saint-Eutrope dépend aujourd'hui de l'institution Sainte-Croix ; c'est dans la chapelle de cette propriété Saint-Eutrope qu'a été inhumé Claude Rey, 10^e évêque de Dijon (1832-1838), mort à Aix, son pays natal, le 17 août 1838.

*
* *

Notons chez nous quelques faits oubliés : Ainsi, à Etaules, le curé, M. l'abbé Gendre, en faisant reconstruire fort artistement le chevet de sa pauvre église, a représenté sur le devant de l'autel la cène, et, de chaque côté, a placé les statues de saint Eutrope et de sainte Eustelle. Salles, canton de la Jarrie, a une statue du saint. Semoussac, dans le canton de Mirambeau, a pour titulaire saint Pierre et pour patron saint Eutrope, ainsi que Pouillac, canton de Montlieu. Biron, canton de Pons, l'a aussi pour patron, mais la date est récente.

Le 28 janvier 1630, par acte passé devant Elie Chassereau, notaire à Saint-Aignan, arrondissement de Marennes, frère Mathurin Gaultier, religieux de l'ordre de Saint-Benoit et sacriste du prieuré de Montierneuf, déclare qu'il a été nommé chapelain de la chapellenie de Saint-Eutrope de Rosne par le prieur de Saint-Eutrope de Saintes, après le décès d'Antoine Pehuet, dernier possesseur.

Au village de La Brée, à six kilomètres de Saint-Georges d'Oleron, la chapelle Saint-Eutrope, ruinée par les protestants en 1584, fut en partie reconstruite l'an 1606, et bénite en 1699 le 30 avril, comme nous l'avons dit. Elle existait encore en 1858. Vendue, elle devint la propriété de la famille Méchin. C'est un parallélogramme rectangulaire de 20 mètres de long sur 7 de large. La croix du pignon porte la date de 1770. Le hameau de Saint-Eutrope s'est conservé. Il se tient au village une foire importante, le 30 avril.

Dans une autre ile de la Charente-Inférieure, l'ile de Ré, la paroisse des Portes est dédiée à saint Eutrope, et l'Ordo diocésain dit *Sanctus Eutropius de Portis*. On a cherché pourquoi la commune portait le nom de Portes. C'est bien simple : elle était la *porte* de l'ile, comme si les autres ports ne l'étaient pas. Mais, ajoute, p. 61, l'*Almanach annuaire de l'ile de Ré* (1899) : « Peut-être aussi voudra-t-on voir qu'elle tire son nom de son église placée sous le vocable de *Sanctus Eutropius de Portis*, Saint-Eutrope des portes, parce que le saint de ce nom se

cachait près des portes de Saintes pendant qu'il était persécuté. » Voilà un nouveau fait inconnu de la vie du bienheureux.

Le faubourg actuel de Saint-Eutrope, à Saint-Jean d'Angély, avait jadis une chapelle, « Saint-Eutrope de Laleu, » détruite pendant les guerres de religion. Le cimetière a subsisté jusqu'à la révolution. Le prieuré dépendait de celui de Saint-Eutrope de Saintes. Le titulaire était, en 1374, Lorens Auffré.

L'église de Blameré, jadis paroisse, aujourd'hui petit village de la commune de Puyravault, canton de Surgères, avait pour patron saint Eutrope. Elle est nommée dès 1055 parmi les possessions de l'abbaye de Vendôme dans le diocèse de Saintes. Il n'y a plus que quelques vestiges de l'édifice, renversé probablement au ^{xvi}^e siècle. Mais les habitants continuent à fêter ce souvenir du patron par une frairie qui se tient le dimanche qui suit le 30 avril ; et les possesseurs de ces restes gardent pieusement les débris informes d'une statue vermoulue qu'ils disent être la statue de saint Eutrope. Les derniers prieurs ont été des Hillerins.

Le 12 octobre 1898, le curé de Crazannes, l'abbé Nadaud, ancien vicaire de Saint-Eutrope de Saintes, a fait bénir par M. Bourdé, curé doyen de Saint-Eutrope, deux statues, l'une de sainte Madeleine, l'autre de saint Eutrope ; et, le 12 mars 1899, M. l'abbé Germain, curé de Taillebourg, érigeait, après la messe célébrée par M. Grateau, curé de Saint-Savinien, et sermon de M. Fabien, vicaire général, deux statues, de saint Eutrope et de sainte Eustelle.

L'église cathédrale d'Angoulême avait une chapellenie de Saint-Eutrope, fondée vers 1480 par le chanoine Nicolas Prévost et attachée à l'autel existant sous le même vocable dans le latéral nord. Le patronage était laïque ; mais, en 1514, Jean Prévost, le plus proche parent du fondateur, étant mort, le chapitre, déjà collateur, devint patron. Voici quelques noms des titulaires que nous donne M. l'abbé Nanglard dans son important *Pouillé historique du diocèse d'Angoulême*. 1, 263 : André de Gèvre (1518) permute avec le suivant en 1521 ; Mathurin Gauvry, d'abord curé de Beaulieu-Cloulas, est nommé en novembre 1521 ; Fèvre, qui paraît en 1542, résigne en 1544 ; Romain Tranchard paraît le 5 avril 1544 (longue vacance) ; François Gandobert, vicaire de chœur, paraît le 15 avril 1645 ; c'est le dernier (1).

(1) Jean Gandobert, nommé en 1588 maître de la psalette à Angoulême, fut chanoine en 1590. Bernard Gandobert, nommé le 7 novembre 1590 maître de la psalette, va remplir les mêmes fonctions à Saint-Bertrand de Comminges en décembre 1591 ; revient, est rétabli le 1^{er} novembre 1593 ; passe à Saintes en juin 1596 ; revient en 1602 ; secrétaire du chapitre, il cesse en 1629. On trouve encore en même temps deux prébendés : autre Bernard Gandobert, secrétaire du chapitre ; François Gandobert l'aîné, nommé le 29 octobre 1630, aumônier de Saint-Pierre, qui résigne en 1645, et qui revient fin mars ; curé de Linars, il résigne en 1654 ; autre François, frère du précédent, nommé le 17 février 1645.

L'église de Saint-Eutrope des Landes, près Montmoreau, a un vitrail de saint Eutrope à une fenêtre de l'abside ; et la chapelle du château de Montmoreau montre une fresque représentant le martyr du saint ; plusieurs bourreaux, à figure rouge, lèvent des haches sur la tête du missionnaire ; un d'eux lui fend le crâne. Le haut seul de cette fresque est conservé. On lit : s. EV-TROPIVS, dit Michon, *Statistique monumentale de la Charente*, p. 306. L'église de Bunzac, canton de La Rochefoucaud, a aussi une verrière où l'on voit saint Eutrope ; c'est un don de M. Eutrope Chasteignier des Deffends.

L'abbaye de Saint-Cybard à Angoulême, d'après un inventaire de 1457, avait des reliques de saint Claud, de saint Eutrope et de plusieurs autres. (*Bulletin archéologique du ministère*, 1898, p. 242).

* *

Dans l'église La Résurrection à Poitiers, réunie à Saint-Pierre, existait une chapelle de Saint-Eutrope, fondée par Jacques Nepveu, à la présentation des familles de Villedon, de Vézien, etc. (*Pouillé du diocèse de Poitiers*, p. 348).

Une autre chapelle de Saint-Eutrope en l'église Saint-André de Niort valait 70 livres ; le dernier titulaire a été Jean Goizet, curé de Notre-Dame. (*Mémoires de la société de statistique des Deux-Sèvres*, t. iv, 270, 3^e série).

M^r Barbier de Montault a publié (*Bulletin de la société de statistique des Deux-Sèvres*, 1887, p. 561) une notice sur l'église de Sainte-Radégonde de Pommiers. Nous y lisons : « Le chevet de l'église est percé d'une fenêtre découpée en ogive ; elle est flanquée de deux niches occupées par les statues de sainte Radégonde et de saint Eutrope, qui ont été renouvelées dans ces derniers temps... L'église possède encore dans une châsse moderne de petits ossements des saints évêques Blaise, Eutrope et Nicolas » avec des étiquettes sur parchemin en gothique carrée du x^v^e siècle : « *De beato Eutropio...* » Le reliquaire de saint Eutrope, en bois sculpté, avait la forme d'un bras pour indiquer au premier coup d'œil que l'ossement appartenait à cette partie du corps. La statue de sainte Radégonde, placée, il y a peu d'années encore, près du maître-autel, comme patronne de la paroisse et titulaire de l'église, avait pour pendant saint Eutrope, qui a été aussi relégué à la sacristie, œuvres assez grossières, mais qui ne méritaient pas ce dédain ; le style accuse le commencement du xvii^e siècle. Il y a dans l'église trois tableaux peints sur toile du xvii^e siècle. Le premier représente sainte Radégonde entre saint Blaise et saint Eutrope, reconnaissables à leurs noms écrits au-dessous d'eux. Saint Eutrope tient de la main droite la crosse et de la gauche un livre fermé qui exprime la prédication de l'évangile aux Santons.

Au même diocèse, dans l'archiprêtré de Ruffec, était « *ecclesia beati Eutropii de Bosco graculi*, » l'église de Bois-au-Geai, à la

collation de l'abbé de Nanteuil en Vallée. Bois-au-Geai fait aujourd'hui partie de la commune de Saint-Gervais, canton de Rufec, diocèse d'Angoulême. Autour de la chapelle s'étend un cimetière où les habitants du lieu et des environs tiennent à être inhumés comme jadis à Saint-Seurin de Bordeaux ou aux Aliscamps d'Arles. La cloche de Journet (Vienne) refondue en 1857 portait cette inscription en caractères gothiques de la fin du xv^e siècle avec la date de 1541 : S. EUTROPE. ORA PRO NOBIS, dit M^{re} Barbier de Montault, dans la *Revue poitevine* de 1894.

Château-Fromage, près La Roche-sur-Yon, aujourd'hui réuni à la commune de Bourg, avait une église paroissiale dédiée à saint Eutrope. Un religieux de l'abbaye de Nieul-sur-l'Autise, dont elle dépendait, la desservait, nous dit M. René Vallette.

*
* *

Dom Chamard (*Revue du monde catholique*, 1^{er} avril 1898, page 17) cite René Leroy, chapelain de Saint-Eutrope (Loire-Inférieure), qui rétracte son serment avec une protestation (9 novembre 1790) contre la constitution civile du clergé.

Il y avait dans l'Eure une chapelle de Saint-Eutrope à La Fontaine du Houx, citée dans une charte de Bezu La Forêt, xiv^e siècle. C'est aujourd'hui une ferme. (Marquis de Blosserville, *Dictionnaire topographique de l'Eure*).

Le prieuré de Saint-Eutrope, commune de Craon, arrondissement de Château-Gontier (Mayenne), fondé vers 1439, était annexé au prieuré de Saint-Clément de Craon.

Un autel de Saint-Eutrope dans l'église de Chemiré-sur-Sarthe attirait les étrangers qui venaient y prier et implorer la guérison de leurs maux. Voir dans l'ouvrage du P. Denifle, *Cartulaire de l'université de Paris* (dévastation des églises, monastères et hôpitaux en France vers le milieu du xv^e siècle; *Revue des questions historiques*, juillet 1898, p. 185).

A Villedieu (Loir-et-Cher), l'église, qui dépendait de l'abbaye de La Trinité de Vendôme, avait aussi une chapelle de Saint-Eutrope.

La collégiale de Saint-Pierre de La Cour au Maine avait une chapelle de Saint-Eutrope dont était titulaire un oncle de Molière, Nicolas Pocquelin, chanoine de Saint-Julien du Mans, décédé le 15 mars 1698. La chapelle passa alors à Jean Peltier, clerc tonsuré. (L'abbé Angot, *Les Pocquelins ecclésiastiques dans le Maine*).

Audigné, arrondissement de Segré, « possède une statue de Saint-Eutrope, » dit le *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, I, 24. Une assemblée s'y tient le dimanche le plus rapproché du 30 avril, où, il y a quelque trente ans, l'on accourait en foules pressées de dix lieues à la ronde se faire inscrire, ce jour-là, sur les registres de la confrérie.

A Angers, une chapelle de Saint-Eutrope, à la collation de l'abbé de Vendôme, attirait la foule; on y venait pour se guérir

de l'hydropisie. Rappelons que Marseille, au siècle dernier, possédait un hôpital pour les hydropiques, dédié à saint Eutrope.

.

Le cartulaire de Notre-Dame de Challans (Vendée), 1396-1789, publié par M. l'abbé Ch. Teillet, curé d'Aubigny (Vendée), dans la *Revue historique des provinces de l'ouest* (1894-1895), contient plusieurs pièces relatives à une chapellenie de Saint-Eutrope. Dès 1413 on voit (pièce v) : « Jehan Lorens, prêtre, qui par testament fonde et dote une chapellannie de deux messes la semaine, en l'honneur de saint Eutrope, en la ditte église de Challans ; à la dotation de laquelle chapellannie et au chapelain à présent et à instituer en ycelle chapelle, et es autres chapelains emprès luy, je baille les chouses qui s'en suivent : c'est à savoir trente sols en deniers et monnoie tournois de rente, que doivent à moi par chacun an, en chacune feste de Saint-Michel, les héritiers de feu Etienne Guilloteau et Gratienne Micheneau, sa femme. » Ce culte est si bien établi que chacun fait un legs. Thomas Grenon a donné plusieurs domaines et rentes en la paroisse de Bois de Céné, « tant pour augmentation de ladite chapellannie que pour dire une messe à basse voye, toutes les semaines, à l'autel dudit saint Utrope, tant pour l'âme dudit Grenon que de ses autres parents tant vivants que trépassés. » Le 1^{er} avril 1513, devant Nicolas Pinault, prêtre, notaire et juré de la cour du scel établi aux contrats en la ville et châtellenie de Luçon, maître Laurent Penard, prêtre et chapelain de Saint-Eutrope, arrente à perpétuité à Toussaint Bernard une maison tubline avec jardin au bourg de Challans, léguée à la chapellenie par Nicolas Voisin, prêtre, oncle dudit Bernard (1).

(1) Le 8 octobre 1526, Julien Péret, prêtre, chapelain, détaille, pardevant notaire, les revenus et propriétés de la chapellenie qu'il a administrés depuis le jour 25 janvier 1513) où il a été « institué en ladite chapellenie : « C'est le papier du revenu, domaine, héritages, rentes et devoirs appartenant à la chapellannie de Saint-Utrope, desservie en l'église paroissiale de Notre-Dame de Challans, que fonda et dotta messire Jehan Laurent, prêtre, pour dire ou faire dire par chacune semaine de l'an, à jamais perpétuité par le chapelain institué en icelle, le nombre de deux messes en ladite église à l'autel édifié et fait par ledit messire Jehan Laurent, prêtre, en l'honneur dudit Utrope, étant ladite chapellannie à la présentation et patronage des fabriqueurs de ladite fabrice de ladite église paroissiale dudit Challans, comme tout ce appert plus à plein par la fondation de ladite chapellannie, en date du onzième jour d'aoust, l'an 1413, passé par J. Boucherot et J. Blois. »

Ce sont là des biens de la première fondation. Il y en eut d'autres : « S'ensuivent autres devoirs, rentes et domaines appartenant au chapelain de la chapellannie de Saint-Utrope, lesqueux devoirs deffunt Thomas Grenon, clerc, donna et légua audit chapelain pour dire ou faire dire à jamais perpétuité, par chacune semaine de l'an, une messe à l'autel de Saint-Utrope, étant en ladite église de Challans, comme tout ce appert par le testament dudit Grenon, passé par J. Camus et Girard, en date de 1449; et donna ledit Grenon par augmentation les chouses qui s'ensuivent sises en coutumier paroisse de Brois de Céné, moitié Poitou et moitié Bretagne. »

Autre augmentation faite le 13 octobre 1405 par Nicolas Boessin, prêtre, pour être compris dans les prières du chapelain.

La pièce xxi se termine ainsi : « J'ay, Julien Péret, extrait et copié ce pré-

La dévotion à saint Eutrope a complètement disparu de Challans depuis la révolution. La chapelle a été détruite, et l'église restaurée n'a conservé aucun vestige de son culte.

* *

En 1417, le connétable Olivier de Clisson avait établi dans la cathédrale de Tours un autel à saint Eutrope. (L. Palustre, *Revue de la société archéologique de la Touraine*, t. XI, p. 303, 1897).

De Château-Landon, arrondissement de Fontainebleau (Seine-et-Marne), aux XVI^e-XVIII^e siècles, on allait chaque année processionnellement « à monsieur saint Eutrope de Nargy, » canton de Ferrières, Loiret. (*Annales de la société du Gâtinais*, 1887, p. 101).

Notre-Dame de Paris avait aussi le culte de saint Eutrope ; c'est ce que nous révèle un procès entre M. François-Henri Colombe du Lys, écuyer, prêtre chapelain de la chapelle de Saint-Eutrope de Notre-Dame de Paris, prieur et curé primitif de la paroisse de Saint-Jean de Coutras, diocèse de Bordeaux, contre le sieur Baron, curé de Coutras, indiqué dans l'*Inventaire des archives de l'archevêché de Bordeaux*, 671 (1746-1785), p. 22.

Nulle part peut-être le culte du premier évêque de Saintes n'est plus répandu qu'en Bretagne. Nous avons énuméré (XIII, p. 107) les endroits où s'en trouvaient encore des vestiges. Il y en a d'autres. Voici la lettre que nous écrivait, le 10 mai 1898, l'évêque de Quimper, le doux et érudit Henri Valteau, qui n'oubliait pas que ses débuts dans la carrière ecclésiastique s'étaient faits auprès du tombeau de saint Eutrope, et que tous deux nous avions travaillé à répandre son culte.

« En lisant dans le *Livre d'or des églises de Bretagne*, ouvrage en cours de publication, la note suivante, j'ai pensé qu'elle pouvait vous intéresser :

» Aucôté ouest du cimetière de Pencran (petite paroisse du diocèse de Quimper) est l'ancien ossuaire, devenu maison d'habitation. La façade tournée à l'ouest est décorée de sept baies en plein cintre, séparées par des colonnes ioniques et de sept niches supérieures. A la frise de la porte, marquée de la date de 1694, on lit :

» CHAPEL. DA. SA. ITROP : HA : KARNEL : DA : LAKAT : ESKERN : AN : POBL.

» Chapelle à S. Eutrope et charnier pour mettre les os du peuple.

» L'église de Pencran est une de nos plus curieuses églises bretonnes avec son porche renaissance, ses curieux bas-reliefs et sa cloche datée de 1365. Elle domine la charmante ville de Landerneau, à quelques kilomètres de laquelle elle est placée. La

sent papier des testaments desdits messires Jehan Laurent, fondateur d'icelle chapellanie, en date du 12 août 1413, et le testament dudit Grenon en date de 1449 et iceluy dudit Boissin, augmentation susdite de 1505... aussy ay collationné celuy présent papier à iceluy dudit Boissin, lequel Boissin fut fermier de ladite chapellannie, sous défunt Laurent Penard, prêtre, lors chapelain en ladite chapellannie... »

chapelle dédiée à saint Eutrope et l'ossuaire présentent à l'intérieur plusieurs bas-reliefs d'un grand mérite, entr'autres une sorte de triomphe de la mort, d'une correction et d'un classique presque parfaits. »

Dans la commune d'Allaire, arrondissement de Vannes, un village porte le nom de Saint-Eutrope.

Dans l'Allier, Huriel, chef-lieu de l'arrondissement de Montluçon, célèbre sa fête par une procession, le 30 avril ; c'est le patron de la paroisse.

*
* *

Nous avons déjà mentionné à Limoges, en l'église Saint-Martial, l'autel Saint-Eutrope. Au chapitre « Dévotions particulières de ma defuncte mère (Jeanne de Verthamon, veuve de Jean Péconnet, orfèvre) qu'il faut entretenir à sa mémoire et tant qu'il nous sera possible, » figurent pour chaque mois des messes qu'il faut dire, les chandelles qu'il faut brûler ; « le 29 avril, à saint Pierre le martyr dans l'église des pères jacobins, une chandelle d'un sol ; le 30, à saint Eutrope, dans Saint-Martial, une chandelle. » Voir les *Archives de la famille Péconnet, de Limoges*, par M. Louis Guibert (Limoges, Ducourtieux, in-8°, 1898, p. 15). Dans cette église, il y avait aussi deux confréries, Saint-Eutrope et Sainte-Agathe ; on bénissait et on distribuait des pains à ces deux fêtes, raconte (*Martyrs et confesseurs de la foi du diocèse de Limoges*, t. 1, p. 29, 1897) M. l'abbé Leclerc.

Dans son mémoire sur *Les anciennes confréries de la basilique de Saint-Martial* à Limoges, M. Louis Guibert nous donne plus de détails (Voir *Bulletin de la société archéologique et historique du Limousin*, p. 206, t. XLIII, 1895). Le chapitre XI est consacré à la confrérie de Saint-Martial de La Fenêtre et de Saint-Eutrope, ou bien des saints Martial et Eutrope à La Fenêtre, dont l'existence a été constatée en 1406 par l'abbé Nadaud. Jadis, dans une des chapelles de la basilique, existait une baie ouvrant sur la basse église, et que le peuple appelait par excellence *La Fenêtre*. Près de cette fenêtre un local contenait des lits où l'on portait les malades qui voulaient prier auprès du sépulcre de l'apôtre de l'Aquitaine, afin d'obtenir de lui leur guérison. Ces malades faisaient ordinairement une neuvaine de prières ; ils affluaient surtout aux fêtes de saint Martial. Le but de la confrérie était d'entretenir dans la chapelle de *La Fenêtre* de grandes lampes allumées de nuit et de jour en l'honneur de Dieu et des saints Martial et Eutrope. « L'association placée au xv^e siècle sous l'invocation des saints Martial et Eutrope avait, en 1455, comme les autres compagnies de dévotion, deux ou quatre bailes à sa tête, et les testaments où figure un legs à son profit ne sont pas rares. Au xvi^e, le nom de saint Martial fut peu à peu éliminé de la dénomination de la confrérie de La Fenêtre, et celle-ci est désignée sous le seul nom de confrérie de Saint-Eutrope aux actes capitulaires, de 1538 à 1553. Il y est parlé, notamment, sous la date du 16 juin 1541, d'une demande formée

par les bailes de cette association, à l'effet d'obtenir du chapitre la permission de faire certaines réparations ou aménagements dans la chapelle du saint ; le mois d'après, deux chanoines sont commis pour suivre un procès contre ces mêmes bailes. Nous voyons encore, en 1547, un membre du chapitre délégué par ses confrères pour entendre les comptes de ces officiers. Au siècle suivant, on paraît n'avoir gardé aucun souvenir de la confrérie de Saint-Martial de La Fenêtre, et nous n'en trouvons trace ni dans les *Annales manuscrites*, ni dans l'ouvrage du P. de Saint-Amable. Une des versions des *Annales* mentionne seulement la distribution de vin et de « pains appelés gâteaux » que faisaient, chaque année, la veille de leur fête patronale, les confrères de Saint-Eutrope aux membres du chapitre, au bas-chœur et à tous les officiers ou employés de l'église. Les associés se réunissaient ensuite chez un de leurs bailes et y faisaient collation ensemble. Cet usage subsista jusqu'à la révolution. Toutefois, Legros nous apprend que cette distribution avait lieu le 30 avril, c'est-à-dire le jour même de la fête, et que la collation était composée de vin blanc, de vin rouge et de pain de froment.»

L'église paroissiale de Courbefy, aujourd'hui village de la commune de Saint-Nicolas, canton de Chalus (Haute-Vienne), était dite église de Sainte-Marie et de Saint-Eutrope.

A Marval, canton de Saint-Mathieu, arrondissement de Rochechouart (Haute-Vienne), un reliquaire provenant de l'abbaye de Grammont contenait de *reliquiis beati Eutropii, episcopi et martyris*.

M. Louis de Nussac, dans un article *Les fontaines du Limousin, culte, pratiques, légendes*, indique :

« La fuont Saint-Marsal, » la font Saint-Martial, à Favars, naquit sous les pieds du cheval monté par le saint. Un cheval y but depuis, et tomba foudroyé ; on cloua son fer à la porte de l'église. Cette fontaine est encore attribuée à saint Marcel, qui se dit aussi Marsal en limousin, et à saint Eutrope : car elle soulage les infirmités *del vot de Sent-Estropi*. Vote et pèlerinage ont lieu le premier dimanche de mai ; autrefois confrérie et reines du grand saint Eutrope. « Las fonts Sent-Estropi : » 1^o à Saint-Cirgues, canton de Saint-Privat, arrondissement de Tulle, pour les enfants en retard de marcher ; 2^o à Saint-Pardoux la Croisille, canton de La Roche-Canillac, même arrondissement, pour *lou mal chestin* avec pouvoir sur la pluie, et reïnage le jour de la vote ; 3^o à Noailles, canton de Brives, et 4^o à Paysac, pour les infirmes. (*Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques*, 1897, p. 170). Ajoutons Les Salles de Lavauguyon, dont le patron est saint Eutrope. Il y a une statue et une fontaine où l'on vient faire ses dévotions pour guérir les rhumatismes. La fête se célèbre le premier dimanche de mai.

Dans le Cantal, Saint-Eutrope était une chapelle qui se trouvait près de Marioles, commune du canton de Saint-Mamet La Salvétat, arrondissement d'Aurillac. Le hameau de La Capelle a été construit sur son emplacement.

L'église des célestins des Ternes, commune de Pionnat, canton de Jarnages (Creuse), avait deux bas autels dédiés, l'un à saint Eutrope et l'autre à saint Mamès.

*
*
*

Dans l'ancien diocèse de Bazas (Gironde), à Préchac, arrondissement de Bazas, ancien archiprêtre, un plat de confrérie porte à la pointe le mot EUTROPI. Est-ce la preuve qu'il y a eu là une confrérie du saint.

A Escaudes, canton de Captieux, arrondissement de Bazas, le jour de la fête du saint, la foule vient en pèlerinage chercher un soulagement aux douleurs rhumatismales et aux fièvres intermittentes. On dépose les enfants sur l'autel du saint. La confrérie a disparu ; il en reste un vestige : c'est la quête qui se fait encore régulièrement pour l'œuvre de Saint-Eutrope. Roborel de Climens, curé d'Escaudes de 1852 à 1883, agrandit la chapelle Saint-Eutrope, la dota d'un bel autel de marbre, et par l'entremise d'un vicaire de Captieux, Abeline, originaire de Saintes, obtint une relique du saint qu'il enferma dans une châsse de grand prix et qu'il inaugura avec solennité.

Salaunes, canton de Castelnau, arrondissement de Bordeaux, archiprêtre du Médoc, aujourd'hui du doyenné de Castelnau de Médoc, avait une chapelle. La vieille église a été remplacée par une église moderne en style ogival ; mais saint Eutrope n'a pu trouver sa place dans le nouvel édifice.

A l'hôpital Saint-James de Bordeaux, existait avant 1434 une confrérie importante dont le livre terrier est aux archives de la Gironde, série H, 305. Au nom du saint se rattachait une pratique superstitieuse : « Certaines femmes de la paroisse du Temple font cinq petites chandelles ardentes qu'elles nomment l'une saint Blaise, la deuxième saint Eutrope, la troisième saint Loubez, la quatrième saint Clou et la cinquième sainte Marthe, et les laissent brûler en sorte que celle qui est la plus tôt achevée et éteinte, dénote et signifie que le mal de la malade par laquelle les chandelles ont été allumées est du mal du saint qu'elles représentent. » Puis elles enferment avec la malade sept jeunes filles qu'elles font jeûner, sans pouvoir parler à personne. Le jeûne achevé, elles vont veiller une nuit dans l'église du Temple et font dire une messe en l'honneur du saint dont la chandelle s'est éteinte. Le cardinal de Sourdis en 1612 publia une ordonnance pour supprimer cette coutume, tout en louant l'usage de prier et de dire des messes pour les malades.

A Callen, ancien Bazadais (Landes), canton de Sore, arrondissement de Mont-de-Marsan, la fête du saint attire une foule à l'église. Il est le patron secondaire. Dans l'église qu'on a rebâtie vers 1860, au-dessus de l'autel, est la statue du saint, accompagnée de deux autres représentant des infirmes dans l'attitude de suppliants. Les mères viennent de très loin apporter leurs enfants sur l'autel ; c'est une gloire pour eux d'avoir fait leurs premiers pas sur l'autel de saint Eutrope. Plus tard elles donnent à l'église

les vêtements qu'ils portaient alors. On se rendait autrefois processionnellement à la fontaine le 30 avril; on n'y va plus qu'individuellement.

A Trensacq, canton de Sabres, arrondissement de Mont-de-Marsan, on porte les enfants estropiés; on leur fait faire neuf fois le tour de l'autel de saint Eutrope et on leur fait réciter des évangiles. A Sainte-Eulalie en Born, canton de Parentis, même arrondissement de Mont-de-Marsan, il y a une fontaine de Saint-Eutrope, où l'on porte les enfants estropiés.

A Dax, il est le patron des jardiniers; la cathédrale a un autel où se célèbre la fête. A La Bastide d'Armagnac (Landes), existait au siècle dernier une confrérie de Saint-Eutrope.

••

Dans le diocèse d'Agen, Allemans, canton de Lauzun, a pour titulaire saint Eutrope. A Moirax, canton de La Plume, près d'Agen, s'élevait un ancien monastère de bénédictins de Cluny consacré à saint Eutrope de Saintes. De temps immémorial, saint Eutrope est fêté par un immense concours de peuple. L'église est riche en reliques; c'est à lui que l'on en doit la découverte, écrit M. l'abbé Serret, *Recueil de la commission des arts*, ix, 102. « La veille de sa fête, 29 avril 1877, nous préparions les châsses et les reliquaires; on apporta de derrière le maître-autel le buste si vénéré de saint Eutrope; par une heureuse maladresse, *felix culpa*, le buste tombe à terre et se partage en deux parties inégales. » Apparaît une boîte dont le couvercle porte cette inscription : *Reliquiæ sanctorum martyrum Floriani, Leonis, Jucundi...*; douze reliques et enfin une relique encore plus belle : *Reliquiæ sancti Eutropii martyris*. Une absidiole est consacrée au culte du saint. La confiance en lui est profonde.

Verfeil, *Sancti Petri de Viridifolio*, canton de Saint-Antoine, arrondissement de Montauban, a pour annexe les églises de Paulhac et de Saint-Eutrope d'Alzonne. Cette dernière, tombée en ruines, et où le peuple s'obstinait à venir prier, a été reconstruite récemment par le curé de Verfeil, M. Salignac. C'est un pèlerinage très fréquenté le 30 avril et tous les jeudis du mois de mai. Le 8 mai 1884 il y eut à Verfeil une procession de 6,000 personnes accourues de cinq paroisses pour demander au saint la destruction du phylloxera.

A Caussade, arrondissement de Montauban, les archives de l'église de Notre-Dame de La Fraysse conservent l'attestation d'un miracle (30 avril 1651) d'un enfant de neuf ans, Jean Lugan, qui, paralysé de la moitié du corps, fut tout à coup guéri.

On a lu ici, ix, 221, la description par M. le chanoine Pottier, président de la société archéologique de Tarn-et-Garonne, d'un retable du xv^e siècle représentant le martyre du saint et provenant, croit-on, de Saint-Bertrand de Comminges.

A Figeac (Lot) où nous avons vu (xiii, p. 111) des cérémonies singulières, la statue de saint Eutrope représente non un évêque,

mais un personnage portant le turban oriental : on a voulu évidemment rappeler la tradition qui fait Eutrope fils de Xercès, roi de Babylone.

Dans le même département, à Sérignac, par Puy-Lévêque, canton de Cahors, saint Eutrope, patron de la paroisse, est en grande vénération. Une peinture et une petite statue représentent le saint. De bien loin on vient le prier ; on fait dire des messes, brûler des cierges, et M^{me} de Lard (Marie Gras, veuve d'Emile de Lard, fille de Jules Gras, ancien élève de l'école polytechnique, arrière-petite-fille de Gabrielle de Durfort-Léobard, belle-fille d'un colonel d'artillerie), nièce du général Gras, inventeur du fusil qui porte son nom, a voulu avoir une statue plus digne du saint ; M. l'abbé Lagarde, curé de la paroisse, a obtenu, en juin 1895, de l'évêque de La Rochelle une relique du saint pour son église.

Une confrérie de Saint-Eutrope est constatée à Palaminy, canton de Cazères, arrondissement de Muret, par un acte du 19 octobre 1788, où les confrères délibèrent sur les moyens à prendre pour soutenir un procès. Dans le même arrondissement, à Miremont, canton d'Auterive (Haute-Garonne), la fête du saint se célèbre le 1^{er} dimanche de mai, c'est-à-dire le dimanche qui suit le 30 avril. A Toulouse, dans la crypte de l'église Saint-Sernin, parmi les corps saints et les centaines de reliques qui font de ce sanctuaire un lieu vénérable par excellence, on montre trois dents de saint Eutrope, premier évêque de Saintes.

Nous avons vu (XIII, 112) saint Eutrope, patron des tisserands, à Lauzerte, arrondissement de Moissac, à Aucamville ; dans l'église des frères prêcheurs d'Auch était aussi une confrérie des tisserands. Il en fut fondée une en 1500 à Montesquieu du Gers. Les statuts en neuf articles ne traitent que de l'association au point de vue religieux. Les confrères sont aussi au nombre de neuf. Chacun paie un liard d'entrée et une cotisation annuelle de vingt liards, payable par moitié à la Madeleine et à la Saint-Eutrope, que deux prieurs élus sont chargés de recevoir. Un chapelain payé par la confrérie doit dire une messe pour elle le mardi de chaque semaine. La fête de saint Eutrope est célébrée solennellement avec messe et vêpres, et tous les confrères y doivent assister sous peine d'une demi-livre de cire ; sous la même peine, ils assistent aux obsèques des confrères défunts. On ne peut quitter la confrérie sans payer un demi écu et un denier. Si un des confrères meurt excommunié, les autres sont tenus de se cotiser pour obtenir l'absolution en forme et scellée de l'excommunication, et pour les débours nécessaires à l'aller chercher, si les héritiers sont hors d'état de le faire. .

Le *Bulletin de la société archéologique du midi de la France*, qui donne ces détails, a publié, n° 20, 1897, p. 133, le texte roman des statuts : *Instrumentum pro confratribus confratrie fundate in ecclesia parrochiali de Montesquivo sub invocatione beati Eutropi in eadem ecclesia creabunde*, et qui commence en ces termes :

« Apud locum de Montesquivo et in domo dicta *la Coloma*, ubi moram trahit Petrus de Cavarouquo, texor lanae, ibidem fuit instituta et ordinata confratria ob honorem Dei, virginis Marie, sub invocatione beati Eutropi celebranda et decantanda in ecclesia parochiali de Montesquivo et in capella dicta sancti Eutropi... En honor de Diu et de la gloriosa Vierges Maria et de mosseignor sanct Stropi, au jorn de l'an mil sineq cens et xi^e et lo darré jorn deu mes de abriu, an quan jorn se solempnisa la festa deudit gloriossanct mosseu sanct Stropi, au loc et gleysa parrochian de Montesquiu, es commensada ladita confrayria deudit sanct Stropi... »

Dans le même diocèse d'Auch, à Saint-Elix-Theux, il y a une grande affluence de pèlerins le 30 avril ; il y en eut une extraordinaire, le 30 avril 1891, où fut transférée une relique du saint donnée par l'évêque de La Rochelle.

L'église de Saint-Salvi, canton de Vabre, arrondissement de Castres, diocèse d'Albi, possède avec celles de saint Salvi, de saint Georges, de sainte Catherine, de sainte Germaine, etc., une relique de saint Eutrope.

La paroisse de Canté, canton de Saverdun (Ariège), a pour patron saint Eutrope. L'église remonte à la fin du xv^e siècle ou au commencement du xvi^e. Au dessous du sanctuaire se trouve une crypte qui servit de chapelle funéraire à la famille de Foix-Rabat, dit M. G. Barrière-Flavy (*Histoire de Saverdun*, 1890, p. 193).

A Béziers, où le saint est en grand honneur, surtout de la part des estropiés qui, le 30 avril, font, dans l'église de Sainte-Madeleine, plusieurs fois le tour d'un pilier pour obtenir de lui leur guérison, une petite fête annuelle se tient ce jour-là sur la place de l'Eglise. Une rue de la ville s'appelle Saint-Eutrope.

Dans l'ancienne cathédrale de Lodève et dans l'église paroissiale de Poujol, canton de Lodève, une chapelle lui est dédiée.

Dans la Drôme, commune de Remuzat, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Nyons, est un lieu dit de Saint-Eutrope où l'on voit les restes de l'ancienne église paroissiale de Remuzat, dédiée à saint Michel et à saint Eutrope ; abandonnée dès le xvi^e siècle, elle avait été réparée en 1750. (*Dictionnaire topographique de la Drôme*, par M. Brun-Durand).

Dans les Hautes-Alpes, Saint-Eutrope est le nom d'une chapelle de la commune d'Antonaves, canton de Ribiers, arrondissement de Gap.

*
* *

Tout récemment, M. le curé de Mareil-en-Champagne, diocèse du Mans, nous a communiqué les pièces suivantes qu'a bien voulu transcrire M. Anatole Laverny. Elles comportent quelques remarques. D'après une tradition datant du xvi^e siècle, le corps de saint Eutrope, qui reposait à Saintes, à l'endroit où il avait subi le martyre au premier siècle, aurait été brûlé, réduit

en cendres et dispersé par les huguenots en 1562 ; les leçons du bréviaire du diocèse racontaient le fait. Les populations qui désiraient avoir des reliques du saint ne s'adressaient donc plus à Saintes ; mais on savait que l'abbaye de Vendôme avait conservé une partie, même le corps entier, disait la légende en vertu de cette figure de rhétorique qui prend la partie pour le tout. Les habitants de Mareil, désireux d'obtenir une relique de l'apôtre santou, prièrent les bénédictins de La Couture d'intervenir pour eux auprès des bénédictins de Vendôme, comme nous avons vu les bénédictins de Saint-Jean d'Angély faire semblable démarche à l'abbaye de Souillac :

« Nous, prieur et couvent de la Sainte-Trinité de Vendôme, ordre de Saint-Benoist, congrégation de Saint-Maur, à tous ceux qui ces présentes verront, salut. Certifions à tous qu'il appartiendra qu'en conséquence d'une double requête faite à nous par nos révérends pères de La Couture du Mans d'une part, et du sieur curé d'autre part avec les habitants de la paroisse de Mareil, mesme diocèse, sujete à la dite abbaye de La Couture comme à ses seigneurs spirituels et temporels, de l'agrément, consentement et permission de très révérend père en Dieu dom Claude Boistard, supérieur général de notre congrégation ;

» Que nous nous sommes assemblés, ce vingt septième mars mil sept cent cinq, pour, en plein chapitre, délibérer sur les dites requestes à nous présentées, portant que de temps immémorial, les peuples de Mareil et des environs, touchez de respect et de dévotion particulière envers saint Eutrope, patron de leur église, ont coutume de faire de grandes assemblées pour dignement célébrer sa dite fête le dernier jour d'avril ; qu'ils demandèrent avec instance à la dite communauté de Vendôme vouloir les gratifier d'une relique du mesme saint afin de concourir à leur commune dévotion et augmenter la solennité en leur donnant moyen d'obtenir du ciel des spéciales bénédictions pour eux, pour nous et toute la province, disant avoir parole de monseigneur qu'il leur faisait la grâce, sur le simple rapport de notre communauté, pour en permettre authentiquement l'exposition à la vénération des fidèles ;

» Nous, à ces causes et autres raisons, touchés de leur prières et de leur piété, avons fait ouverture, dans toutes les formes et solennités requises par présents témoins, chirurgien et de toute la communauté, de la châsse de saint Eutrope, évesque et martyr ; en avons tiré la partie antérieure d'une grande côte longue de quatre pouces, l'avons cachetée dans une boette avec le procès verbal et scellée du grand sceau du monastère pour être portée en l'abbaye de La Couture et de là à Mareil, avec la permission de sa grandeur monseigneur l'illustrissime et révérendissime évesque du Mans, que nous supplions ordonner que le jour de la réception en la dite paroisse sera fêté avec office double et autres solennités, et que la dite relique sera incessamment et deument enchâssée en quelque beau reliquaire de prix pour marque d'affection, d'estime et de respect.

« Avons mis la dite portion entre les mains du révérend père dom Denis Abraham, prestre religieux de La Couture, du sieur François Nouard, curé de Mareil, et de m^{re} Jacques Cherouvrier, sindic perpétuel de la dite paroisse, à ce tous trois députés aux ordres et conditions susdits. En foy de quoy, moy, secrétaire, j'ay dressé le présent procès verbal en forme de certificat perpétuel de tout ce que dessus et l'ay signé avec le dit révérend père prieur, ses seinieurs et messieurs les séculiers témoins, avec parafse, jour et an que dessus.

» Fr. JEAN-BAPTISTE-PIERRE GUYON, *prieur* ; — Fr. GILLES DE RÉMEON, *sous prieur* ; — F. FRANÇOIS DEGUNES ; — Fr. NOUARD, *curé de Mareil* ; — Fr. NICOLAS PAULNIER, *senieur* ; — CHEROUVRIER, *sindicq et fermier général de la chatelnie* ; — Fr. DENIS ABRAHAM, *religieux député de La Couture* ; — BEAUSSIER, *chirurgien* ; — P. GORRON, *orfeuvre* ; — Fr. CHARLES BERLIET, *secrétaire du chapitre*. »

La relique obtenue, l'évêque du Mans en autorise l'exposition et le culte :

« Louis de Lavergne-Montenard de Tressan (1), par la grâce de Dieu et ordination apostolique évêque du Mans, conseiller du roy en ses conseils d'état et privé, sçavoir faisons que, veu le procès-verbal du prieur et couvent de la Sainte-Trinité de Vandosme, ordre de Saint-Benoist, congrégation de Saint-Maur, contenant qu'ils auroient tiré du reliquaire où sont renfermées les reliques de saint Eutrope, la partie antérieure d'une grande coste longue de quatre pouces, qu'ils ont renfermée dans une boîte et cachetée du grand seau du couvent, laquelle boîte nous ayant été présentée, nous avons trouvé le dit seau entier, et fait ouverture de la ditte boîte où nous avons trouvé la ditte relique, que nous avons renfermée dans un reliquaire de bois doré d'environ treize à quatorze pouces, ouvert de deux côtés de la largeur de trois pouces, dans lequel reliquaire nous avons renfermé la ditte relique avec notre présent procès-verbal et celui des religieux de la Trinité de Vandosme; et avons apposé au bas de notre procès-verbal le seau de nos armes semblable à celui dont nous avons scellé le reliquaire.

» Donné au Mans, en notre pallas épiscopal, le quatorze aoust mil sept cent cinq.

LOUIS, évêque du Mans (2).

(Sceau de cire rouge).

Par monseigneur, HONORÉ. »

(1) Louis de Lavergne, né le 13 septembre 1638, de François de Lavergne, seigneur de Tressan et de L'Etang, et de Louise de Monteynard, abbé de Bonnaval, évêque de Vabres et premier aumônier du duc d'Orléans, évêque du Mans en 1671, mort le 27 janvier 1712, âgé de 82 ans.

(2) Le sceau de l'évêque Louis de Lavergne de Montenard: *Ecartelé au 1^{er} semé de coquilles; au 2, de à la croix cantonnée de seize coquilles; au 3, au lion, une barre sur le tout; au 4, de, au chef de sur le tout, d'argent au chef de [gueules], ou de gueules au chef d'argent, chargé de 3 coquilles [aussi d'argent].*

Au verso est écrit : « Nous, soussigné, vicaire général de sa grandeur monseigneur G.-M.-Joseph Labouré, évêque du Mans, certifions l'authenticité de la relique de saint Eutrope, évêque-martyr, dont le reliquaire ouvert dans le but de faciliter sa réparation a été rescellé du sceau de sa grandeur monseigneur Labouré, le 1^{er} mars de l'an 1893. L.-G. COUPRIS, vicaire général.

« Par monseigneur, O. DE DURFORT, chanoine honoraire, secrétaire. »

Sceau : *D'azur à la croix d'argent en abîme, chargée du chrisme accompagné d'A et Q.* Légende : CRUX SPES UNICA.

Enfin, l'attestation du médecin : « Je, soussigné, docteur en médecine de la faculté de Paris, demeurant à Loué, arrondissement du Mans, certifie que l'os, qui m'a été présenté dans un reliquaire scellé aux armes de l'évêché, est une côte droite. Il manque à cette côte l'extrémité antérieure et la surface articulaire postérieure.

» Mareil en Champagne, le 13 juin 1893. PAUL LEDRAIN. »

Jusqu'à la révolution, le 30 avril, fête du saint, voyait une très considérable affluence de fidèles. L'église qui lui était dédiée était l'église paroissiale ; celle des religieux avait pour patron saint Pierre. L'église paroissiale ayant été supprimée et démolie, le souvenir de son patron s'est un peu affaibli. Toutefois la découverte de la relique avec ses authentiques raviva la foi de la population. Une grande cérémonie eut lieu pour la réintégration de la châsse dans l'église. M. l'abbé J.-G. Brosset, curé de Mareil, a raconté avec enthousiasme les détails de la fête dans un opuscule : *Dévotion à saint Eutrope*. (Le Mans, typ. Monnoyer, juillet 1893 ; 7 pages in-8°).

Ces pièces offrent ce détail assez curieux. Lorsque, le 19 mai 1843, en l'église basse de Saint-Eutrope, on découvrit un sarcophage de pierre portant gravé le mot EUTROPIVS en gros caractères, les médecins Bouyer et Briault firent l'inventaire des nombreux ossements qui étaient renfermés dans une capse en plomb ; ils reconstituèrent le corps entier d'un adulte à qui il manquait pourtant la tête, une côte, un bras. Or, le chef avait toujours été dans l'église haute, où il est encore. Nous avons raconté (*Saint Eutrope dans l'histoire, la légende et l'archéologie*, p. 165) l'histoire de cette côte dont la moitié avait été offerte par le prieur de Saint-Eutrope, en 1387, à Louis II de Bourbon, lieutenant du roi Charles VII en Limousin, Saintonge, Périgord, et plus tard, 1887. (Voir *Revue de Saintonge*, VII, 255) : comment le bras, une « apophyse d'humérus, » avait été constaté dans le Lot, à l'abbaye bénédictine de Souillac en Quercy, provenant de l'abbaye de la Sainte-Trinité de Vendôme, d'après le procès-verbal (5 avril 1768) d'Allenet, notaire royal à Saint-Jean d'Angély, signé de tous les hauts fonctionnaires de la ville et de tous les religieux. Or, le duc de Bourbon n'avait reçu que la moitié de la côte, « *mediam costam*. » Pourquoi pas

la côte entière ? La pièce présente nous l'explique ; la « partie antérieure » était à l'abbaye de Vendôme.

Voilà donc retrouvées les parties qui manquaient au squelette découvert en 1843 dans le monolithe de Saint-Eutrope. La tête était dans l'église des Clunistes où elle fut inventoriée et décrite le 19 décembre 1789, puis reconnue le 24 avril 1802 par ceux mêmes qui l'avaient examinée en 1789. La côte avait été partagée au moins en deux parties. L'une avait été donnée à l'abbaye de Vendôme qui en remit la partie antérieure à l'abbaye de La Couture pour la paroisse de Mareil ; l'autre moitié avait été offerte à Louis II de Bourbon qui en fit deux parts : l'une pour la collégiale de Moulins, l'autre pour son secrétaire, Jean Baudreuil, de Saint-Pierre Le Mouliers, en Nivernais, maître de ses comptes à Moulins ; la famille de Jean Baudreuil la réduisit en fragments et Durand Baudreuil en donna un aux frères prêcheurs de Nevers, en 1469 ; on en trouve un morceau à Châteaudun, en 1470. Quant au bras, qui avait été longtemps dans le reliquaire avec le chef, nous l'avons vu en partie donné par Souillac à Saint-Jean. Le corps est donc complet et, s'il en était besoin, ces pièces montrant à La Couture, à Moulins, à Souillac, les deux ossements qui manquent au cadavre de la crypte de Saint-Eutrope, assureraient l'identité du corps et corroboraient l'authenticité.

* *

Terminons par quelques constatations plus pénibles : Ainsi, à Compiègne, la rue Saint-Acrouppy — est-ce pour supprimer un nom de saint ? est-ce parce qu'on ne reconnaissait plus saint Eutrope sous cette désignation ? — a été remplacée par la rue Carnot. Est-ce aussi parce que saint Eutrope a été assassiné ? Le bon saint qui délivrait de la corde les pendus avait d'ailleurs une ressemblance avec un autre président de la république, Jules Grévy, qui graciait lui aussi les condamnés à mort.

A l'occasion de l'érection dans l'église de Taillebourg d'une statue du saint, mentionnée plus haut, le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle et Saintes* (18 mars 1899) faisait remarquer qu'« à l'encontre des diocèses voisins où tant d'églises paroissiales possèdent des objets capables de rappeler le souvenir de leur saint apôtre, c'est en vain que l'on chercherait, dans la plupart de nos églises d'Aunis et de Saintonge, un monument à la gloire du fondateur martyr de l'église saintonne. Saint Hilaire dans le Poitou, saint Ausone dans l'Angoumois, saint Front dans le Périgord, sont connus et invoqués par les foules. Saint Eutrope semble n'avoir pas autant d'honneur qu'il semblerait désirable. Les autres saints sont magnifiés ; on multiplie les images à saint Antoine de Padoue, qui était espagnol ; quelques-uns dressent même des statues à saint Corentin, patron de la Bretagne ; saint Eutrope a-t-il au milieu de nous la place et le rang auxquels il a droit ? » L'auteur a raison, et puisqu'il est en

aussi bonnes dispositions, nous le prions de s'unir à nous pour obtenir que la piété des fidèles ne soit pas arrêtée, découragée. Ainsi à Saintes même, la visite au tombeau du saint est devenue presque impossible : l'accès n'est libre que de huit heures à dix heures du matin ; et, comme l'écriteau indicateur qui, du reste, est intermittent, est placé dans la crypte, et seulement de temps en temps, il faut avoir la chance de se trouver là juste au moment de l'ouverture de la crypte et de la présence du tableau pour apprendre qu'elle est ouverte.

LOUIS AUDIAT.

ARCHÉOLOGIE

I

Sur divers vases qu'il a trouvés à Saintes en 1898-1899, M. le docteur Bailleau a lu les mots suivants, noms de potiers romains pour la plupart :

BrT. F. sur un pied d'amphore ;

V. chiffre 5, au-dessous J ;

QUARTI. O. sur un vase rouge décoré à la barbotine ;

GLIE. F. — ASARI. M. — VIRECV, sur trois petits vases rouges ;

L. V.
DV. I

et MALCI. O. au fond de deux grands vases rouges ;

N. au fond d'un petit vase rouge ;

FLORAS. — CACVS. — A FI, fond de trois grands vases rouges ;

SVRDINI. — DONI. O. — AMADI., vases rouges ;

TAVRI., fond d'un vase rouge ;

GERMANI., M et A liés ; sur une grande jatte à reliefs rouges, ornée de dauphins.

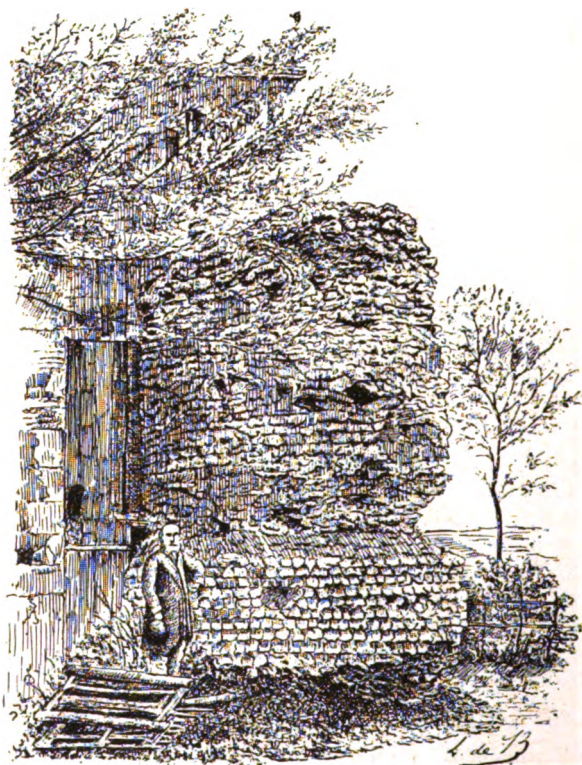
II

LES PILES GALLO-ROMAINES

Nous avons cherché à tenir nos lecteurs au courant de la question des piles gallo-romaines (voir tomes III, 374 : Pirelonge, Ebéon, etc. ; VIII, 388 ; IX, 243. Barzan ; XIV, 288 ; XVII, 15, 338) ; rendu compte des dernières fouilles à Chagnon-Villepouge (XVII, 109, 173, 252, 339), analysé les travaux des archéologues des piles : MM. Nicolai (XVII, 338), Lavergne (III, 374), Lièvre (VIII, 388). Voir t. VIII, p. 390, où sont reproduites les piles de Saint-Mard et celle de Pirelonge.

Cette fois, il ne s'agit pas d'une dissertation ni d'une nouvelle hypothèse sur la destination de ces piles énigmatiques. M. Philippe Lauzun a cru bon de dresser la liste de celles qui existent

encore ou même de celles qui sont mentionnées. Ce tableau est utile; il montre d'abord leur répartition topographique; c'est dans le sud-ouest qu'on les rencontre, et à part la pile de Saint-Mard, en Touraine, une des plus célèbres, presque toutes les autres sont dans l'Aquitaine. Pourquoi n'en signale-t-on pas ailleurs? Y en a-t-il eu dans l'est, dans le midi, en Provence, où cependant la domination romaine a laissé tant de traces? En



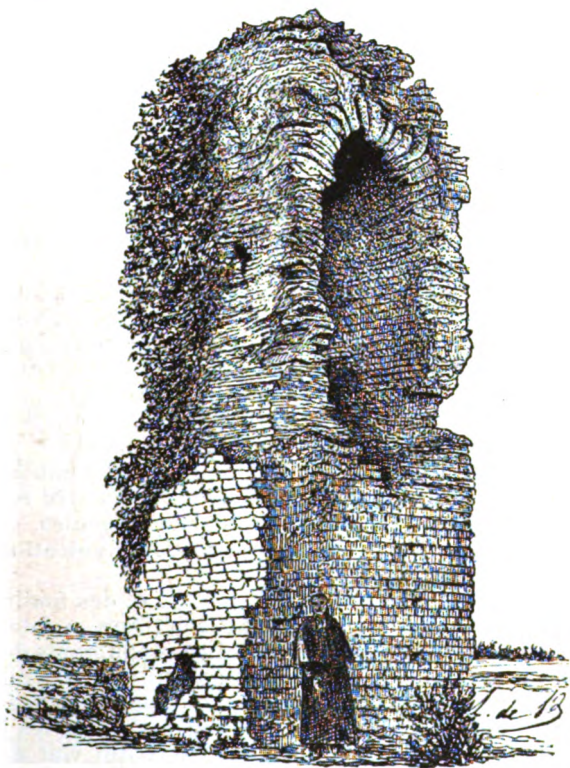
La Tourasse d'Aiguillon (Lot-et-Garonne).

est-il de ces édifices comme des cavaliers au portail des églises qui n'appartiennent guère qu'à la contrée du Poitou, de la Saintonge-Angoumois et Bordelais, comme les lanternes des morts si répandues dans le Limousin et provinces circumjacentes? Heureux l'archéologue qui trouvera l'explication! Monuments religieux, sans aucun doute; il y avait donc une divinité particulière à laquelle ils étaient dédiés. Quelle est cette divinité?

Le département du Gers, il y a moins d'un siècle, possédait

douze piles gallo-romaines; huit subsistent; deux étaient doubles; toutes avaient été élevées le long ou tout près d'une voie romaine. Toutes celles qui ont conservé une certaine hauteur avaient une niche tournée vers le soleil levant. Le département du Lot-et-Garonne a encore quatre piles sur neuf; nous en reproduisons deux, La Tourasse d'Aiguillon et La Peyrelongue de Saint-Pierre de Buzet, grâce à une bienveillante communication de l'auteur.

Le Lot en a une, non compris les Aiguilles de Figeac, qui ne



La Peyrelongue de Saint-Pierre de Buzet (Lot-et-Garonne).

sont que quatre pyramides de pierres destinées à délimiter le territoire de l'abbaye de Saint-Sauveur; la Haute-Garonne, quatre; deux dans l'Ariège, peut-être trois; dans les Hautes-Pyrénées, une que la voie ferrée a renversée; une dans les Basses-Pyrénées, dont l'existence n'est pas bien certaine; quatre dans l'Hérault, qui, du reste, n'avaient aucune ressemblance avec les piles du sud-ouest, et qui, fouillées, n'ont montré ni urnes funéraires, ni armes, ni cendres, ni ossements; elles sont éloignées

de toute voie romaine; le département de la Charente-Inférieure est le plus riche après le Gers : il possède Pirelonge, dont nous avons donné une vue (VIII, 390) ; Ebéon : Villepouge dont il a été question dans nos livraisons de 1897 et 1898 ; Barzan (IX, 243), canton de Cozes, et non compris la construction des thermes de Saint-Saloine, à Saintes, où Lièvre (*Revue*, XIV, 288) avait cru voir encore une pile; la Charente a le Fa à Sireuil, que ne nomme pas M. Lauzun; la Corrèze, deux, piles de Brive et de Treignac ; la Haute-Vienne, la pile de Chalus, de forme ronde, de 3 mètres de hauteur avec une niche contenant la statue de saint Roch; enfin, l'Indre-et-Loire, la pile de Saint-Mard que nous avons publiée (VIII, p. 390), et Maine-et-Loire, la pile d'Andard, au nom de laquelle on doit mettre un point d'interrogation. Il faut aussi réserver son opinion sur les nombreux monuments romains avec niches et inscriptions funéraires qu'on a découverts en Tunisie et dans l'île de Sardaigne. Dans toute l'Italie, d'ailleurs, il n'est aucun édicule semblable aux nôtres.

Et chaque écrivain a sa thèse. MM. Sabathier et Noguier voient dans les piles de l'Hérault des arcs triomphaux, parce qu'ils n'y peuvent voir autre chose, et qu'étant éloignées de voies romaines, on n'y a pu découvrir rien qui indique des tombeaux. Ce sont des fanaux destinés à éclairer la marche des voyageurs et des troupes, disent ceux-ci, sans remarquer que les unes sont dans des vallons, privées de niches et d'escalier pour y monter, sans toit plat où poser un porte-lumière; des bornes milliaires pour jalonner les routes et marquer les *fin*es de territoires entre peuplades différentes, prétendent ceux-là (Chaudruc de Crazannes, Arcisse de Caumont et M. Tholin, à qui semblent donner raison trois piles de Lot-et-Garonne, mais que contrediraient celles du Gers placées à des distances inégales, et quelques-unes perdues, loin de toute voie de communication, dans des vallées marécageuses).

Beaucoup y reconnaissent des tombeaux, et des fouilles confirmeraient cette opinion. La pile de Biron (Gers) a fourni une épée romaine, des monnaies, une clef. Les monuments de la Tunisie, qu'on a voulu, peut-être à tort, assimiler à nos piles, recouvrent des cadavres et sont ornés d'inscriptions funéraires; partisans de cette idée, M. J. de Lahondès, d'après les fouilles de la pile de Luzenac, M. P. du Châtellier, qui voit dans les piles des menhirs bretons, où, en fouillant plus de 70, il a toujours trouvé des ossements, des cendres, du charbon, des urnes, tout l'appareil des funérailles, et M. l'abbé Bossebeuf, de Tours, pour qui elles sont des piédestaux de statues de divinités ou de grands personnages enterrés là.

L'opinion la plus commune aujourd'hui les considère comme des monuments religieux. Mais encore y a-t-il divergence entre les tenants de ce système. Pour les uns, ce sont des temples, *fana*, bâtis en l'honneur de divinités, Mercure ou Pan, dontelles devaient abriter les niches — mais toutes n'ont pas de niches —

temples que le christianisme transforma aux v^e et vi^e siècles en Montjoies, *mons gaudii*, chapelles rustiques. Pour les autres et à leur tête Lièvre, ce sont les divinités elles-mêmes (*Les fana ou vernemets*, 1888. Voir notre *Revue*, viii, 388), des fétiches, des *simulacra constructa*, ainsi que l'écrivent Sulpice Sévère, Paulin de Nole, Fortunat. De l'état de déesses, dieux de la fécondité, affectant, comme quelques-uns se sont plu à le dire, la forme de phallus gigantesques, ils seraient tombés à celui de simples temples, ce qui expliquerait l'acharnement que les chrétiens, surtout saint Martin, ont mis à les renverser partout. De là, des niches, presque toujours tournées vers le soleil levant ; de là aussi, autour de la plupart, ce mur de clôture, enserrant une enceinte sacrée réservée aux prêtres.

Il y a enfin des éclectiques ; ceux-là mettent tout le monde d'accord ; d'après eux, les piles ont dû avoir des destinations différentes et servir, les unes de fanaux, les autres de bornes territoriales ; celles-ci de monuments religieux, celles-là de tombeaux, ou même de prétoires, comme sembleraient l'indiquer les tablettes de Chagnon renfermant des formules judiciaires. Choisissez donc. M. Lauzun, dont nous ne faisons que résumer la docte composition en reproduisant ses propres termes, conclut qu'il ne faut pas conclure. Il souhaite, c'est aussi notre vœu, que l'on fouille partout autour des piles existantes avant de nouveaux actes de vandalisme, et, s'il se peut, qu'on trouve un texte qui nous donne le mot de ces énigmatiques constructions.

La question des piles avait été posée au programme du congrès des sociétés savantes à Toulouse ; elle devait intéresser particulièrement les archéologues de la région ; on ne voit pas qu'ils s'en soient occupés.

LOUIS AUDIAT.

III

TOMBES A AVY

Dans le cimetière d'Avy, canton de Pons, à peu de mètres de l'église, on a découvert, le 20 février dernier, 14 sarcophages en pierre, contenant uniquement des ossements, sans sculptures, sans inscriptions. Sous l'un d'eux on voit l'entrée d'un couloir taillé dans la roche, d'une largeur de 0^m75. Ce couloir était comblé de terre. La partie déblayée, quelques mètres seulement, montre un escalier qui tourne en s'enfonçant. Presque en face de l'angle que fait l'escalier, il y a dans la paroi une ouverture qui a l'air d'être l'entrée d'une autre galerie ; les quelques pieds cubes de terre qui ont été enlevés laissent voir une ouverture dans la voûte, ouverture fermée en partie par des terres, partie par une grosse pierre taillée à angles droits, peut-être une tombe.

E. MAUFRAS.

IV

UN ESCALIER RENAISSANCE A SAINTES

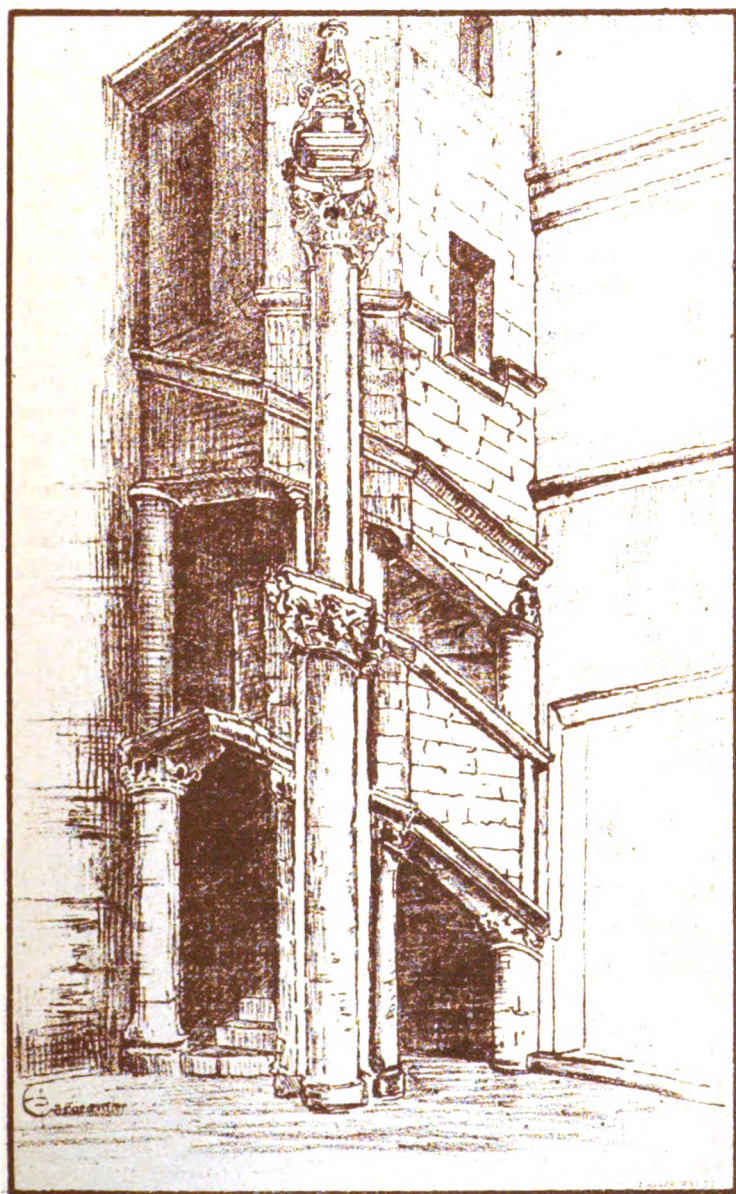
Il s'agit d'une découverte récente ! Si incroyable que cette nouvelle paraisse, elle est exacte. Jusqu'à ces derniers mois, l'escalier en question était connu de quelques habitants du faubourg de La Bertonnière ; personne de ceux qui s'occupent d'archéologie n'en avait entendu parler, si ce n'est notre confrère, M. Pinasseau, notaire. Nous avions, tout proche de nous, un bon spécimen des rares productions du xvi^e siècle à Saintes (voir notre article de la *Revue*, t. xi, p. 28) et il demeurait ignoré, caché au fond d'une cour. Qui des sureteurs saintais serait allé chercher un escalier de cette époque dans une maison de faubourg à très modeste apparence, sous le rocher de l'hôpital ? Le joli dessin que M. Emile Parmentier, le distingué professeur de dessin du collège, a fait pour la *Revue*, nous dispense de toute description. Une couche épaisse de badigeon a fortement empâté les sculptures (un peu lourdes, mais de bonne exécution), de sorte que ni monogramme, ni blason (s'il y en a eu, ce qui semble douteux) ne paraît et ne peut mettre sur la trace du constructeur. Comment se nomme-t-il, le bourgeois aisé qui a commandé cette « vis torte ? » La Bertonnière était surtout habitée par des tanneurs. Nos archives notariales ne fourniront aucun renseignement, puisqu'il ne subsiste que très peu de minutes du xvi^e siècle, à Saintes. L'église Saint-Aignan se trouvait par là, mais plus haut ; il ne faut donc pas espérer que cet escalier lui ait appartenu. C'était bien une dépendance de maison particulière, assez vaste ; il existe, dans la cour, une sorte de porte de même style. Le problème, intéressant, éveillera, sans doute, la curiosité de ceux de nos confrères qui ont recueilli des notes sur la topographie saintaise.

Les actes de propriété ne nous sont d'aucun secours. La maison, habitée en dernier lieu par une centenaire, M^{lle} Mariette Amblard, qui, née dans cette modeste maison, y est morte le 28 novembre dernier, appartenait en propre à Marguerite Baudry, épouse de Pierre Arnaud, avocat et avoué près le tribunal civil de Jonzac. Elle avait été vendue à son père, Claude Amblard, le 12 novembre 1807, devant Durivault, notaire à Saintes, par Pierre Arnaud, et était habitée par Toussaint, chirurgien.

Ce n'est donc pas un article que cet escalier peut inspirer, mais une question.

CH. D.

La vente de l'immeuble Amblard, y compris le magnifique escalier, aura lieu le 6 juin prochain, à une heure, en la chambre des notaires à Saintes, par le ministère de M^e François Pinasseau.



ESCALIER RENAISSANCE A SAINTES

D'une note publiée par M. Rullier, architecte, dans le *Recueil de la commission des arts*, t. xv, p. 32, il résulte que, dans ces dernières années, il a été dépensé : 1° à Talmont-sur-Gironde, pour les réparations de l'église, 2.994 fr. 62 ; pour la consolidation de la falaise, 3.258 fr. 74 ; 2° à Fenioux, pour le clocher, 40.181 fr. 30 ; 3° à Chadenac, pour réparations à l'église, 14.648 francs 32 ; 4° à Pons, pour le donjon, 36.496 fr. 80 ; pour la reconstruction de la façade de l'ancienne maison de ville, 1.494 francs 68 ; 5° à Saintes, pour le clocher de Saint-Palais, 35.000 francs.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N° 677. Sur une plaque de cheminée en fonte, du XVIII^e siècle, j'ai lu : LAVILLET FE. Sans doute *fecit*. Connait-on le nom de cet artiste ? A-t-on d'autres taques de lui ?

A.

N° 678. *L'architecte François Le Duc dit Toscane à Saint-Jean d'Angély.*

Je trouve dans des documents relatifs à l'ancienne abbaye de Celles, près Melle, que François Le Duc dit Toscane était habitant de Saint-Jean d'Angély, en 1668 et 1669. Vous savez que cet architecte a fait de nombreux et grands travaux en Poitou. Il a reconstruit les abbayes (églises comprises) de Celles, Saint-Maixent, Saint-Michel-en-l'Herm ; il a bâti les couvents des carmélites de Niort et de Poitiers ; il a travaillé aussi à Fontenay-le-Comte, Luçon, etc.

Originaire de Caudebec, en Normandie, qu'était-il allé faire à Saint-Jean d'Angély ? Y travailler sans doute. Il y a là deux belles tours qui devaient former la façade de la grande église des bénédictins, laquelle n'a pas été continuée. François Le Duc ne serait-il pas par hasard l'auteur de cette construction qui est bien dans son genre et qui est de son temps ? Auriez-vous l'obligeance de poser la question dans votre savante et bien utile *Revue* ? Il n'est pas douteux qu'une réponse ne se produise, tout à l'avantage de notre architecte qui mérite d'être plus connu.

L'abbé ALFRED LARGEAULT.

II. — RÉPONSES

N° 251 : t. IV, 93, 161, 249 ; V, 49, 148 ; VI, 50, 396 ; VII, 358 ; VIII, 232, 282, 454 ; IX, 139, 221 ; XIII, 102-116 ; XVII, 185. *Pèlerinages en Saintonge. Le culte de Saint-Eutrope*. Voir plus haut, page 175.

N° 674 : XIX, p. 134. *La famille Harouard.*

Les Harouard portent : *Parti d'or au pin de sinople sur une terrasse de même, au chef de gueules chargé de trois étoiles d'argent*, et d'après M. de La Morinerie : *D'or à 3 pins arrachés de sinople, posés 2 et 1.*

On trouve : Jean-Baptiste Harouard, procureur au parlement ; en 1696 il fit enregistrer ses armoiries : *D'or à 3 pins de sinople, 2 et 1*, à l'armorial de Paris. En 1684 noble homme Pierre, receveur du bureau des fermes (registre du présidial), receveur des droits du roi au grand bureau de La Rochelle, marié : 1° en 1690, à Marie Pagez (registre des insinuations) ; 2° en 1692, à Marie-Suzanne Bernon (registre du présidial), maîtresse en la monnaie, fille d'André Bernon, négociant armateur, et qui se remaria avec Gaspard de Bernard de Marigny, seigneur de La Jarne. Il se rendit adjudicataire, par décret, en 1688, de la terre et maison noble de Buzay à La Jarne. Il décéda en 1711 (registre du présidial). Du premier lit vinrent 5 enfants : Geneviève, Marie-Anne, et Pierre (registre du présidial) ; et du deuxième : 1° Jean-André, né en 1697 ; 2° Etienne-Henri Harouard du Beignon, né en 1698, écuyer, seigneur de La Jarne et de Buzay, négociant (1729-39), (registre du présidial) ; d'abord capitaine de navires marchands (1728) (Brochard), grand secrétaire du roi, maison et couronne de France et de ses finances. Il avait été reçu ricochon à la monnaie de La Rochelle, le 11 juin 1734 (Métrée). Nommé 2° juré consul en 1742 et 1^{er} juge en 1744 ; syndic de la chambre de commerce en 1739 et son directeur en 1754 ; il fut inhumé le 2 janvier 1765. Il épousa en premières noces (Soullard, 28 juin 1729) Louise Bonneau, dont 5 enfants ; en deuxième noces, le 11 mai 1748, Angélique de Meynard, veuve de Louis Guillem de Piton, seigneur du Château d'Oleron, capitaine de cavalerie.

Geneviève, fille de Pierre et de Marie Pagez, fut mariée à André-Pierre de Vayssset, écuyer, sieur de Vidotte, capitaine au régiment d'Anjou. Marianne, sœur de la précédente, épousa Simon Billaud, sieur d'Ardennes, conseiller au présidial, décédé le 2 mars 1737 ; Marie-Suzanne, fille de Pierre et de Suzanne Bernon, née vers 1694, fut mariée à Gabriel-Jean-Nicolas de Gabaret, écuyer, seigneur de Saint-Sornin, dit le chevalier de Saint-Sornin, qui vivait encore en 1769 et n'existait plus en 1771.

Suzanne-Jeanne, fille d'Etienne-Henri et de Louise Bonneau, baptisée le 5 mars 1737, épousa à La Rochelle, le 3 décembre 1764, Denis-François-Marie-Jean de La Croix de Suarès, chevalier, marquis d'Aulan, seigneur du Poulx en Persys, de La Rochette (Valleraye ?), Villabelle et autres lieux, né à Avignon de Jean-François Suarez, chevalier, marquis d'Aulan, gouverneur de Roquemaure (leur contrat fut reçu par Crassous). Marie-Louise-Anne, sœur de la précédente, morte le 2 mai 1739, à l'âge de 6 ans. François-Henri, leur frère, né vers 1732, épousa (22 février 1762) Françoise-Esther de Saint-Estève et fut électeur de la noblesse d'Aunis en 1789. Pierre-Etienne-Louis, aussi fils d'Etienne-Henri, fut lieutenant général de l'amirauté, se-

crétaire du roi, juge-commissaire enquêteur et garde du scel, lieutenant civil et criminel au présidial en 1766, marié, le 19 février 1765, à Marie-Agathe Petit du Petit-Val; il vota avec la noblesse d'Aunis en 1789.

Louise-Esther-Henriette, fille de François-Henri, née le 3 mars 1767, mariée, le 28 novembre 1787, à Charles-Cosme-Marie de Meynard, appelé le comte de Meynard, chevalier, seigneur de Villeneuve, officier au régiment du roi-infanterie. Marie-François-Bruno, frère de la précédente, né le 25 avril 1769. Marie-Suzanne-Joseph, *alias* Joséphine, sœur des précédents, née en 1772, mariée, le 8 juillet 1800, à Jean-Marie de Larocque-Latour.

Etienne-Henri acquit, en 1735, d'Anne Bernard, veuve de Gaspard de Vêrigny, la seigneurie de La Jarne.

François-Henri était chevalier, *alias* écuyer, seigneur de Saint-Sornin, du fief de L'Herbauge et de Chermeneuil, de La Barre, de La Garde aux Valets, Croix-Chapeau, Sousmoreau.

Marie-Louise-Henriette, fille de Pierre-Etienne, née en 1768, fut mariée, le 14 février 1787, à Etienne-Pierre Chérade, comte de Montbron, exempt des cent-suisses.

Notes extraites de Jourdan à la bibliothèque de La Rochelle.

N° 675 : t. XXI, p. 135. *Un curé de Javrezac prévenu d'assassinat.* Louis-Gabriel Varsavaud avait été, en 1774, nommé vicaire de Saint-Pierre ès-liens de Javrezac, archiprêtre de Burie, qui était alternativement à la nomination du chapitre de Saintes et des bénédictins de Cognac. Il fut poursuivi et emprisonné assez longtemps, ayant été accusé d'assassinat. Il fut absous par le parlement de Bordeaux. Mais, pour retourner dans sa paroisse, il rencontra l'opposition de ses paroissiens. Un arrêté du département, du 10 septembre 1790, ordonna qu'il fût rétabli dans sa cure. Il prêta tous les serments qu'on voulut, et abdiqua les fonctions ecclésiastiques, promettant de s'occuper désormais de faire sentir à tous « l'incompatibilité de la liberté et de l'égalité avec le ministère public de toutes les religions. » Il voudrait bien remettre ses titres; mais « ils se sont perdus, dit-il, lorsque les ci-devant chanoines de Saintes et les ci-devant religieuses de Saintes, le ci-devant intendant de La Rochelle et toute la séquelle infernale de l'ancien régime m'ont rendu la victime de leur envie, de leur abus d'autorité en me faisant enlever et traîner ignominieusement dans les cachots où je suis demeuré pendant huit ans, et d'où je ne suis sorti que par le bienfait de la constitution. » Et il signe fièrement son abdication : « Varsavaud, ci-devant curé de Javrezac, sans-culotte. » Voir le *Clergé charentais*, page 145, par M. l'abbé Blanchet.

A.

BIBLIOGRAPHIE

IMBARD DE LA TOUR, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux. *La liberté commerciale en France aux XII^e et XIII^e siècles*. Paris, secrétariat de la société d'économie sociale, 1895, in-8°, 24 pages. (Extrait de la *Réforme sociale*).

Le XIII^e siècle, si grand par ses institutions, ses universités, ses arts, son idéal intellectuel, moral, religieux, fut aussi une époque d'émancipation. Il n'a pas seulement légué à l'avenir l'abolition du servage, l'avènement du tiers état, la reconnaissance du droit individuel; il a créé les corporations, organisé les marchés, fait naître le commerce. En un mot, il a affranchi le travail et les échanges, comme il a, pour des milliers d'êtres, affranchi la vie humaine. A un régime de monopole économique ou politique succéda imparfait, encore, un régime de liberté.

Et l'auteur montre par des faits quel développement avait pris le commerce intérieur et extérieur pendant cette époque, les traités conclus avec les Italiens, les Allemands, les Anglais, les Espagnols, les foires et marchés où arrivaient les richesses du nord et du levant, à Montpellier, Troyes, Beauvais, Lagny, Saint-Omer; les artisans organisés en corporations, des marchands se groupant en compagnie avec leurs consuls et leurs syndicats, avec son quartier, ses magasins, ses entrepôts, etc. C'est un point d'histoire tout nouveau, et ce substantiel mémoire est à lire par tous ceux qui veulent s'instruire sur une époque encore assez mal connue.

— *Du devoir intellectuel et social de la jeunesse chrétienne*. Marseille, imp. marseillaise, 1897, in-8°, 16 pages.

Ce discours, prononcé à la clôture du congrès des œuvres de la jeunesse à Marseille les 4-7 mars 1897, renferme d'utiles vérités qu'il était bien de faire entendre. Elles ont été fort goûtées et ont valu à l'éloquent orateur une véritable ovation.

— *La polémique religieuse à l'époque de Grégoire VII*. Bordeaux, Féret, 1898, in-8°, p. 384-398. (Extrait de la *Revue des universités du midi*, octobre-décembre 1898).

Analyse et compte rendu de l'ouvrage du docteur C. Mirbt, sur l'histoire de la controverse et des idées dans la querelle du sacerdoce et de l'empire, livre qui complète ce qui a été écrit en Allemagne et en France sur Grégoire VII et son époque. La polémique enfanta un nombre considérable d'écrits de toute sorte et d'une violence que n'a pas pu surpasser la presse sans frein de nos jours; clercs et laïques, tous s'en mêlent. Pourquoi, se demande l'auteur, le parti impérial fut-il vaincu? Les partisans de Henri IV, malgré leur nombre, malgré leur talent, malgré la puissance de l'empereur, durent leur défaite à leurs doctrines dans la lutte contre Grégoire; ce n'est pas la papauté qu'ils combattent, c'est l'homme. « En protestant contre la déposition d'Henri, ils ne contestent pas le droit de l'église, mais l'application du droit. »

Institution Notre-Dame de Recouvrance de Pons. Cours d'allemand. Classe de cinquième. La Rochelle, imprimerie nouvelle Noël Texier, 1898, in 8°, 22 pages.

JOERGENSEN (Johannes). *Le néant et la vie.* (Voir Pierre d'ARMAILHACQ, t. XIX, p. 59).

LA BOURALIÈRE (A. de). *Chapitre rétrospectif sur les débuts de l'imprimerie à Poitiers.* Paris, Paul et fils, 1898, in-8°, LXX pages.

Nous avons parlé, t. xv, 212, du grand travail de M. de La Bouralière sur les *Origines de l'imprimerie à Poitiers* et tout récemment, XVIII, 96, d'un opuscule de M. Bourlonton contre M. Claudin. La polémique n'est pas terminée : car M. Claudin a riposté dans le *Bulletin du bibliophile* de mars 1898 par un article « d'une grande violence. » A son tour, M. de La Bouralière défend ses conclusions, qui sont celles de M. Bourlonton, pour le chanoine Jean de Couzay. Il écrit non sans malice : « M. Claudin aime à suivre les sentiers déjà battus et va opérer sur les terrains défrichés : c'est ainsi qu'on l'a vu s'occuper de l'imprimerie à Reims après M. Jadart, à Limoges après M. Poyet et M. Louis Guibert, à Bordeaux après M. Gaullieur et M. Delpit, à Avignon après l'abbé Régnier, à Poitiers après nous-même. Cette méthode a l'avantage de préserver le travailleur de seconde main des périls de l'inconnu, tout en lui permettant de prendre sa part de la récolte préparée par les ouvriers de la première heure. *Sic vos non vobis.* En ce qui nous concerne il ne me déplaît pas de voir un nouvel historien s'engager sur nos traces, alors même qu'il ne nous cite guère que pour nous combattre... » Et la brochure continue sur ce ton de mordante ironie. Que ne pouvons-nous tout citer, et les arguments victorieux ? Le *Bulletin critique* du 25 juin 1898 a écrit sous la signature C. Picto : « Avec une désinvolture que ne corrige pas un imperturbable aplomb, M. Claudin fait une salade des noms, des dates, des documents, et l'acommode à son gré, selon les besoins de la cause et du moment. Il expédie le cardinal Raimond Péraud en Allemagne cinq ans avant qu'il y ait mis les pieds ; il fait venir d'un atelier typographique de la rue Saint-Etienne des Grès à Paris, atelier qui n'a jamais existé que dans son imagination, un des prototypes poitevins, Etienne de Gradibus, parce qu'il suppose, et que dès lors il affirme que son nom lui vient du quartier de Saint-Etienne des Grès. Or, dans tous les titres de cette église, on ne lit que « Sanctus Stephanus de Gressibus, » pas une seule fois « de Gradibus ; » mais M. Claudin, qui n'a rien vérifié, n'est pas arrêté par de mesquines réminiscences.

« Et il vague ainsi, à tort et à travers, tout le temps. Lisez le *Chapitre rétrospectif* pour être édifié sur la méthode rassurante et sur la critique rigoureuse du bibliographe parisien. Ces études, curieuses à tant de titres, n'ont de valeur et d'intérêt qu'à la condition d'être sérieuses, appuyées sur des documents vérifiés, discutés, et interprétés avec compétence et sincérité.

Voilà pourquoi il est bon qu'un *Chapitre rétrospectif* vienne de temps en temps venger la vérité historique, mise à mal par les téméraires entreprises d'écrivains fantaisistes et de seconde main. »

LA BOUTETIÈRE (Le comte René de). *Honorat Prévost, seigneur du Chastelier-Portault, vice-amiral de la flotte de La Rochelle pendant les guerres de religion, 1568*. Vannes, imprimerie Lafolie, 1898, in-8°, 10 pages. (Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*).

Courte notice sur un des plus actifs chefs protestants du xvi^e siècle. Quand en 1568 La Rochelle devint la « Sion des huguenots, » Chastelier-Portault eut une flotte de neuf bâtiments montés par 8,000 hommes avec lesquels il se rendit en Angleterre et traita avec la reine qui promettait aux Rochelais de l'argent et de l'artillerie ; puis, continuant sa croisière, ramena une grande quantité de prises. L'année suivante (13 mars 1569), il fut tué à la bataille de Jarnac, et condamné à mort un mois après par le parlement de Bordeaux, arrêt dont l'auteur parle comme réel ; ce fameux arrêt qui condamne 350 protestants d'un coup. Si le jugement fut vraiment rendu, il ne fut jamais exécuté, puisque les mêmes furent encore condamnés plus tard et tout aussi vainement.

LA MORINERIE (De). *Deux victimes de la révocation de l'édit de Nantes. M. des Palus et Michel Tourneur*. La Rochelle, imprimerie nouvelle Noël Texier, 1898, in-8°, 6 pages. (Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, numéro de novembre 1898).

— *Assassinat de MM. de Lisle et de Marlonges, 1614*. La Rochelle, imprimerie nouvelle Noël Texier, 1899, in-8°, 17 pages. (Tiré à 30 exemplaires de la *Revue de Saintonge*, n° du 1^{er} mars 1899, t. xix, p. 112). L'auteur y a corrigé certaines fautes laissées dans le texte de la *Revue*.

LA TRÉMOILLE (L. de). *Une succession en Anjou au XV^e siècle*. Nantes, Em. Grimaud, 5 juillet 1898, in-4°, 223 pages.

A la première page de ce recueil est le délicieux sonnet de Joachim du Belloy :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un long voyage...

La pensée est charmante ; c'était ainsi indiquer délicatement sa préférence pour ce doux pays d'Anjou.

Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,
Plus mon petit Loiré que le mont Palatin
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Or, M. le duc de La Trémouille extrait de son chartrier de Thouars une foule de documents qui regardent les châtellenies angevines qu'a possédées la maison de La Trémouille : Rochefort-sur-Loire, Châteauneuf-sur-Sarthe, Craon, La Basse-Guierche, Saint-Germain-sous-Daumeray, l'Isle-Bouchard, etc. Ce sont

des têtes de chapitres sous lesquels sont rangés une foule de documents relatifs à ces fiefs.

Voici la lettre (1515) par laquelle Gabrielle de Bourbon ordonne au receveur de Rochefort de faire prier pour l'âme de son fils tué à Marignan; une de Henri III (1585) à M^{me} de La Trémoille pour qu'elle mette à sa disposition les châteaux de Rochefort et de Craon; la supplique de frère René Martin, demandant l'ermitage vacant dans les bois de La Poissonnière, ce qui l'obligera à « prier Dieu le créateur tout le temps de sa vie pour votre haulte et noble personne et aussy pour madame, messieurs vos enfans et toute votre noble lignée. » Savez-vous ce qu'il en coûtait à cette époque pour juger et fustiger un malfaiteur; pour agrandir et réparer le château de Rochefort? Lisez la lettre de Gabrielle de Bourbon (1503); c'est une ménagère qui s'occupe de ses toiles et de ses laines et compâtit aux maux de ses tenanciers. Toute la vie ordinaire est dans ce beau volume.

N'oublions pas *Le vin d'Anjou en 1527* que chante un poète du cru. C'est au milieu de documents, de comptes et de recettes, la note gaie. Nous devons remercier l'auteur de ce nouveau volume offert aux érudits, à ceux qui aiment encore le passé de notre vieille France.

LANNOY (Pascal de), directeur de la société des excursions économiques. *Les plages charentaises*: lettre-préface du commandant Silvestre. (*Guides littéraires aux plages de France*). Niort, imp. Chiron, 1898, in-16, xii-220 pages.

LAUZUN (Philippe), membre de la société française d'archéologie et de la société historique de Gascogne, etc. *Inventaire général des piles gallo-romaines du sud-ouest de la France et plus particulièrement du département du Gers*, avec dessins de M. le commandant Luc de Bosredon, membre de la société académique d'Agen. Caen, Henri Delesque, 1898, in-8°, 68 pages (*Extrait du Bulletin monumental*). Voir plus haut, page 193.

LETARD (L'abbé), membre titulaire de la commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure et de la société des Archives de la Saintonge et de l'Aunis. *D. O. M. Saint-Just* (arrondissement de Marennnes). *Monographie. L'église. La paroisse. La commune*. Marennnes, Le Château, Royan, imprimeries Florentin-Blanchard, 1898, in-8°, 26 pages. Prix : 1 franc, au profit exclusif de bonnes œuvres.

Ce mémoire a paru dans le *Recueil de la commission des arts*, puis dans le *Conservateur de Marennnes*; il reparait en brochure.

« Donner un précis historique et topographique de l'intéressante commune et paroisse de Saint-Just; en fixer l'importance territoriale, commerciale et agricole; rappeler la renommée des personnages illustres qui ont honoré et servi utilement le pays au

civil et au religieux, tel a été l'objectif de mes recherches. Ce sera servir, je l'espère, dans une humble mesure, comme mémoire aux amis des arts et monuments... Toutefois je m'en tiendrai présentement à la description de l'église si digne d'admiration quoique incomplète ; et certes c'est justice, si on tient compte de l'usage et ici si bien justifié : Noblesse oblige. Pour être juste et sans parti pris, ne conviendrait-il pas d'assigner comme trois époques à l'église : ses commencements, l'époque critique à laquelle elle a été tristement soumise et finalement l'époque de résurrection ? » Ces quelques lignes donneront une idée et du programme qui est loind'être rempli et du style qui est à la hauteur des idées. L'auteur est un fort digne ecclésiastique qui veut être historien et un vieillard qui s'exerce à écrire.

Mais pourquoi prend-il le titre de membre de la société des *Archives* ? Croit-il l'honorer ou s'honorer ? Or, pour son travail il ne s'est pas même servi des documents qu'elle lui offrait, notamment t. XIII, 265, la visite du temple de Saint-Just et autres.

LETARD (L'abbé), chevalier du Saint-Sépulcre, auteur des *Tableaux évangéliques*, curé de Saint-Dizant-Mirambeau (Charente-Inférieure). *La Sainte-Vierge fille unique*. Marennnes. Royan, Le Château, imprimeries Florentin-Blanchard, 1899, in-12, 12 pages.

LEVESQUE (Ernest). *Recherches sur la famille Picoron de Saint-Maixent (Deux-Sèvres) et ses alliances*. 2^e partie. Saint-Maixent, imp. F. Chaboussant, 1898, in-8°, 111 pages ; dix tableaux généalogiques et LV pages et table.

La première partie a été imprimée à Saint-Maixent, par Ch. Reversé en 1894, in-8°, 75-xxxv pages et 8 tableaux.

On ne saurait, si l'on n'en a fait l'expérience, s'imaginer à quelle innombrable multitude de gens chacun de nous se trouve allié. Remontez à deux ou trois générations, et vous vous verrez parent de presque toutes les familles d'un département, et surtout si vous remontez à vos arrière-grands-pères qui avaient 18, 20 et 24 enfants. M. Ernest Levesque a dressé la filiation d'Auguste Picoron, seigneur de La Tour, gouverneur du château de Saint-Maixent, qui eut deux enfants : Auguste, qui épousa, en 1687, Elisabeth Haudry de La Violière, et Catherine, mariée, en 1690, à Guillaume Symon, écuyer, sieur de La Morillonnière, son cousin. Or du premier sont venus des Picoron de La Violière, des Faidy de La Violière, des Levesque des Maisons-Neuves, puis des Etourneau de La Touche, des Pons de La Coudre, des Lescours, des Duchesne de Vauvert, Gilbert de Gourville, Randon d'Haneucourt et de Lucenay, Besplas, Lepelletier de Saint-Fargeau, Tardieu de Maleyssie, Rougé, Du Fresne de Virel, Levezou de Vezins, Fougères, La Porte de Riantz, etc. ; et comme l'auteur s'est donné la peine de suivre la descendance des maisons qui ont eu des alliances avec les Picoron, on voit dé-

filer sous nos yeux presque toutes les familles du Poitou, de la Saintonge, du Limousin et d'ailleurs : Angély, Meschinot, de Laage, Clervaux, d'Orfeuille, Barbezières, Beaucorps, Roffignac, Verthamon, Polignac, Courbon-Blénac, Beauchamp de Grand-Fief, Green de Saint-Marsault, Castin de Guérin de La Madeleine, etc. Dix tableaux synoptiques montrent les principales généalogies ; c'est une grande clarté. Une table contribue encore à rendre les recherches faciles. Que de travail a exigé la confection de ce volume et de ces tableaux ! M. Ernest Levesque a fait une œuvre qui sera utile à beaucoup et à l'histoire en général, à cause du grand nombre de pièces qu'il transcrit. Ah ! si toutes les familles avaient ainsi le souci de leurs ancêtres !

Quelques fautes typographiques à ajouter à l'erratum : P. 12, Le Mercier de Jauvelle et non Janville ; p. 93, vicomte d'Aunay et non d'Aubay ; La Perrière de Roiffé et non Rouffé.

LIÈVRE (A.-F.). *Les fouilles de Villepouge. Isis et la magie en Saintonge au temps des Romains*. Poitiers, imp. Blais, 1898, in-8°, 20 pages. (Extrait du *Bulletin des antiquaires de l'ouest*, 2^e trimestre 1898).

Le titre est plus large que le sujet. L'auteur croit que la tête trouvée à Villepouge (voir *Revue*, xvii, 264) est une Isis et que les tablettes magiques (*idem*, p. 256) qui ont été ramassées non dans la pile, mais dans la terre végétale, doivent provenir d'un édicule funéraire voisin de la pile.

LOQUIN (Anatole), membre et ancien président de l'académie des sciences, belles lettres et arts de Bordeaux. *Le masque de fer et le livre de M. Frantz Funck-Brentano*. Paris ; Bordeaux, Féret, 1899, in-8°, 15 pages, 8^e édition.

M. Funck-Brentano, après des recherches sérieuses et considérables, avait conclu (*Revue historique*, 1894), et M. Victorien Sardou dans la préface du volume, *Légendes et archives de la Bastille*, du même, avait déclaré évident que le fameux masque de fer, qui d'ailleurs était en velours, cachait « Mattioli, confident du duc de Mantoue, qui trahit à la fois Louis XIV et son maître. » M. Loquin prétend démontrer dans deux articles que M. Funck-Brentano s'est complètement trompé, et il annonce un livre grave, sérieux, où il détruira la thèse de Mattioli et nous donnera le mot de l'énigme. Attendons.

LOTI (Pierre), de l'académie française. *Judith Renaudin*, drame en 5 actes, 1898, in-18. Prix : 2 fr. Paris, Calmann-Lévy.

— *Rapport sur les prix de vertu*, lu à la séance du 17 novembre 1898. Prix : 1 fr. *Idem*.

Delaporte, S. S., *L'aurore de Pâques*, mystère en deux tableaux. Lille, Desclée, in-12 de 34 pages, en rouge et noir. Prix : 75 centimes.

L'auteur de tant de drames en vers qui presque tous sont un hymne à la France, à ses hauts faits, à ses héros, après *Saint Louis*, *Tolbiac*, *Jeanne d'Arc*, *Louis XVII*, etc., a voulu consacrer son beau talent à célébrer la résurrection, l'aurore de Pâques. C'est une pièce très émouvante, pleine de foi, que l'auteur certainement a dû écrire à genoux comme peignait Fiesole.

L'abbé Henri Delassus, *L'américanisme et la conjuration anti-chrétienne*. Lille, Desclée, in-12, 1899, XL-448 pages. Prix : 3 fr. 50. Ceux qui ne connaissent que par le bruit qu'elle fait la question de l'américanisme liront ce volume avec l'intérêt de la curiosité, et ceux qui la connaissent y profiteront singulièrement. Il montre les liens logiques qui unissent l'américanisme à la juiverie cosmopolite et à l'israélitisme humanitaire et libéral. Il permet aussi de juger quel péril fait courir à l'église l'américanisme et d'étudier la question juive sous son aspect théologique et doctrinal. Des documents très importants, 150 pages, terminent le volume et fournissent une mine abondante pour la controverse. C'est le livre du jour.

La Quinzaine (Paris, 45, rue Vaneau; directeur : M. George Fonsegrive) contient dans son numéro du 1^{er} avril : La vallée de la Moselle. A la recherche des racines nationales. I. Maurice Barrès ; — Américanisme et Américains. George Fonsegrive ; — Histoire d'une chaire de littérature française (1845-1899). Louis Arnould ; — Notes campagnardes. VI. Le mariage de Sidone. Armand Barthe ; — L'organisation des chemins de fer en France. Exploitation commerciale des voies ferrées. Georges Guillaumot ; — Lettres à ma cousine. Petites fées. Bonnes vierges. Gabriel Aubray ; — Chronique dramatique. La nouvelle idole. Le lis rouge. Emile de Saint-Auban ; — Chronique politique. Nouvelles scientifiques et littéraires. Revue des Revues. Notes bibliographiques.

Dans le numéro du 16 avril : Essai sur Taine. Victor Giraud ; — La vallée de la Moselle. II. Maurice Barrès ; — Les idées de Dumas fils. Mariage indissoluble et divorce. Gabriel Audiat ; — Le mouvement démocratique chrétien en Italie. Abbé Boyreau ; — Notes campagnardes. VII. L'assassin. Armand Barthe ; — Bienfaits ou méfaits de la grande industrie. Urbain Guérin ; — Poésie. Sonnet. Georges Rodenbach ; — Relique d'âme. Georges Goyau ; — Critique musicale. Arthur Coquard, etc.

Abonnement : Un an, 24 fr. — Six mois, 14 fr. — Trois mois, 8 fr. ; Abonnement spécial d'un an. Pour le clergé, l'université et les instituts catholiques : 20 fr.

Etudes publiées par des pères de la compagnie de Jésus (numéro du 5 avril 1899) : Bismarck et la transformation de l'Allemagne ; I. Les préliminaires, par le P. H. Prélôt ; — Les collèges chrétiens. A propos de quelques critiques, par le P. J. Burnichon ; — Les terres rares, par le P. J. de Joannis ; — La poésie et les poètes, par le P. V. Delaporte ; — Madame de Maintenon : Le premier éditeur de ses lettres. Lettres inédites concernant le P. Le Tellier, par le P. J. Brucker ; — Nécrologie. Le R. P. Charles Clair ; — Livres ; — Evénements de la quinzaine.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 1^{er} JUILLET 1899.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Revue de la presse. AVIS ET NOUVELLES : Distinctions honorifiques : La journée canadienne; Le congrès des beaux arts; Nos artistes au salon; Erratum.

A TRAVERS LES REVUES : Verteuil et Bayers; Romegoux; Antoinette de Pons; Bouet du Portal; M^{me} de Maintenon; La famille Martell, de Cognac; Une faune d'animaux arctiques dans la Charente.

NOTES DE L'ÉTAT CIVIL. — Décès : Bertrand, Bourgeois, Corbinaud, Duret, Gaillard, Gétraud, Guillon, Louvel, Métivier, Plaize, Robin. — Mariages : Floch et Marguerite Ribéreau, Barat et Marie Schilleau, Hubert et Marguerite Orliaguet, Jacquet et Magdeleine Geay, Juglart et Marie de Montalembert de Cers, Juin et Jeanne Regnault, Massenet et Marie Belenfant, Meschinot de Richmond et Gabrielle Labrousse, Sebrou et Marguerite Chabert.

VARIÉTÉS : I. Les boutons scolaires; II. Fénelon et son *Télémaque* à Bus-sac; III. Un régiment de l'île de Ré en 1778; IV. Un épisode de l'histoire du collège de Saintes.

REVUE DES LIVRES : La rentrée des légendes (*Gerbe de légendes; Mélusine; Les Saintes-Maries, Soulac*); L'art religieux au xiii^e siècle; Le *Corpus inscriptionum latinarum*; Recueil des instructions aux ambassadeurs; *Histoire de Lyon; Fachoda* (Liotard et Marchand).

QUESTIONS ET RÉPONSES : Rambaud, fondateur d'une agence de nouvelles; Les Turgot à Rochefort; Les Bernardreau de La Briandière; Le théâtre en Saintonge-Aunis; Les Augier, de Cognac; Augier de La Sausaye; Augier des Courgeats, etc.

BIBLIOGRAPHIE : MAN-OR.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance générale du 25 avril 1899

En l'absence de M. L. Audiat, M. Termonia préside.

Le procès-verbal de la séance du 27 février est lu et adopté.

Notification du décès de MM. Sauve, commissaire de la marine en retraite, et Darcy, médecin à Etaules. (Voir *Revue* du 1^{er} mai).

Admission de trois nouveaux membres.

Le compte rendu de la situation financière de la société au 31 décembre 1898 est approuvé. — L'absence de M. L. Audiat fait ajourner l'examen d'un projet de fête, à l'occasion du 25^e anniversaire de la société.

Communication d'un travail de M. Jules Pellisson sur les boutons scolaires. (Voir plus bas page 231).

Le trésorier expose les raisons pour lesquelles il ne peut conserver ses fonctions qu'à la condition d'être secondé par un aide rémunéré par la société. Sa réclamation est admise en principe.

Séance du 23 juin (Bureau)

Lecture du procès-verbal du 25 mai. Adopté.

Admission de trois nouveaux membres.

Remerciements votés à M. de Saint-Venant pour les papiers offerts à la Société. (Voir plus bas, page 213).

La société d'ethnographie nationale et d'art populaire invite la Société à envoyer des délégués au congrès et à l'exposition de Honfleur (du 30 juillet au 10 septembre), et particulièrement à la « journée canadienne » (3 septembre) spécialement consacrée à Champlain. Ceux de nos confrères qui désireraient y être délégués sont priés d'en donner avis au président. (Voir plus bas, page 214).

A raison de circonstances particulières, l'excursion projetée à Saint-Savinien est remise à l'année prochaine. La Société fêtera son 25^e anniversaire par un banquet au mois de septembre.

SITUATION FINANCIÈRE AU 31 DÉCEMBRE 1898

Actif :

Numéraire en caisse au 1 ^{er} janvier 1898	4.898 44
Cotisations de 1896-1897.	55 10
» 1898.	5.521 83
» 1899.	3.346 10
Rentes	526 83
Vente de bulletins et de volumes.	69 00
Subvention de l'état	400 00
Total.	<u>14.817 30</u>

Passif :

Impression du <i>Bulletin</i> , y compris janvier 1899. . .	2.680 75
» volume, 1897	2.443 30
» » 1898	2.876 50
Frais de bureau et de rédaction du <i>Bulletin</i>	600 00
« poste, affranchissement, timbres-quittances, gravures, menuiserie, imprimés, etc., etc. . .	1.107 60
Loyer	250 00
Impôts	12 05
Traitement de la concierge	50 00
Total.	<u>10.020 20</u>

Ont publié le sommaire de la livraison du 1^{er} mai : *Le Sémaphore de l'ouest* du 30 avril ; *le Progrès de la Charente-Inférieure*, *l'Echo rochelais* et *la Charente-Inférieure* du 3 mai ; *le Courrier de La Rochelle*, *la Seudre*, *le Conservateur*, *le Jour-*

nal de Royan du 7; l'*Union nationale* du 11; le *Bulletin religieux* du 27.

Le *Polybiblion* de mai reproduit notre sommaire de janvier.

L'article *Un escalier renaissance à Saintes* a été reproduit par le *Progrès* du 3 mai, et *Autour du siège de La Rochelle*, par l'*Echo rochelais* du 6.

Les *Tablettes des deux Charentes* du 4 mai 1899 disent :

Dans le dernier numéro de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, M. Louis Audiat consacre un intéressant article au culte de saint Eutrope, dont notre diocèse célébrait la fête dimanche dernier. Le savant président de la société des *Archives*, qui a déjà écrit sur le premier apôtre de la Saintonge un livre qui est un véritable monument, *Saint Eutrope dans l'histoire, la légende et l'archéologie*, apporte aujourd'hui une nouvelle contribution à son travail en indiquant les divers diocèses ou paroisses où le culte du martyr santon est encore ou fut en honneur. A ce propos, M. Louis Audiat regrette qu'à Saintes même, la visite du tombeau de saint Eutrope soit devenue presque impossible. « L'accès, dit-il, n'est libre que de huit à dix heures du matin; et, comme l'écriteau indicateur, qui, du reste, est intermittent, se trouve placé dans la crypte, et seulement de temps en temps, il faut avoir la chance de se trouver là juste au moment de l'ouverture de la crypte et de la présence du tableau pour apprendre quand elle est ouverte. »

Le *Pays poitevin* de mars, paru fin mai, a reproduit notre article *Le dernier des La Rochejaquelein*. Il publie quelques lignes des *Lettres à ma cousine* de M. Gabriel Aubray sur François Coppée, saintongeais par sa mère, et non poitevin.

Lire dans le même numéro la suite de l'étude de M. Boissonnade, *La papeterie en Charente et son histoire*, *L'église Saint-Etienne*, à Niort, par M. Gustave Boucher, etc.

L'*Annuaire du conseil héraldique de France* (1899), après avoir cité les principaux articles de notre tome XVIII: *Famille Pénetreau*; *Un marin saintongeais*, *Anatole de Bonsonge*; *Tombes de la famille d'Agrippa d'Aubigné*; *La descendance du marquis de Luchet*, par le baron C. de Tourtoulon; *Famille Vivier*, de La Rochelle; *Savinien Cyrano et Bergerac*; *Famille Mercier du Paty de Clam*; Jules Pellisson, *Les cartes de visite saintongeaises*; *Les fiefs de Soubise et Mortaigne*, par S. de La Nicollière-Teijeiro; *Monument de Champlain à Québec*, par L. Audiat, ajoute: « Peu de revues savantes sont aussi brillamment rédigées; l'érudition y étincèle à chaque page; les renseignements intéressants, précieux, y abondent; chaque fascicule est

un véritable et délicat régal pour les archéologues, les lettrés, les historiens, les hérauldisants, les curieux. »

M. Jules Viard, dans le *Polybiblion* d'avril, page 309, parle ainsi des deux derniers volumes de la société des *Archives* :

« Nous avons déjà rendu compte dans le *Polybiblion* (t. LXXIX, page 315) du premier volume des *Registres de l'échevinage de Saint-Jean d'Angély*, dont la publication avait été préparée par M. Denis d'Aussy. Ce premier volume s'arrêtait au commencement de l'année 1396. Le deuxième volume de ces registres est contenu dans le tome XXVI des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* ; c'est une œuvre posthume, M. Denis d'Aussy étant mort avant d'avoir pu l'achever. Il va du mois de mars 1396 jusqu'au commencement de l'année 1412. On y trouve des renseignements très intéressants, non seulement sur la vie communale à la fin du XIV^e siècle et au commencement du XV^e, mais aussi au point de vue de l'histoire générale. Comme dans le précédent volume, nombre de lettres ou d'autres documents y sont transcrits. En le parcourant, on se rend compte des mesures prises par les villes de l'ouest pour résister aux Anglais. Aussi on ne saurait trop féliciter les *Archives historiques de Saintonge* d'avoir entrepris cette publication qui sera des plus utiles à ceux qui s'occupent de l'histoire de notre pays pendant les XIV^e et XV^e siècles. Une table onomastique termine ce volume ; elle est précédée de quatre listes alphabétiques des maires, échevins, conseillers et pairs de la ville de Saint-Jean d'Angély de 1396 à 1411. Enfin, ce volume comprend également la table chronologique des documents publiés dans les tomes XXI à XXV des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, qui permet de se rendre facilement compte des services que peut rendre à l'histoire l'ensemble des travaux de cette société.

*
* *

« L'ouvrage de M. Georges Musset sur l'*Abbaye de La Grâce-Dieu* appartient à la même collection et forme le tome XXVII des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. Il est divisé en deux parties. Dans la première, on a l'histoire très complète de l'abbaye, dans laquelle l'auteur fait connaître les circonstances de sa fondation, dresse la liste des abbés, donne des détails sur la vie religieuse et la vie matérielle des moines, sur le personnel de l'abbaye, le vestiaire, la bibliothèque, le mobilier, les domaines, les lois, la justice, etc. La deuxième partie est une sorte de cartulaire qui reproduit in extenso ou analyse 314 chartes et documents divers concernant cette abbaye. Le plus ancien, qui est la notice de la fondation de La Grâce-Dieu, remonte au 25 mars 1135 ou 1136. Cette abbaye fut fondée par Guillaume X, duc d'Aquitaine, à la suite de sa réconciliation avec l'évêque de Poitiers qu'il avait d'abord expulsé, et de sa soumission au pape Innocent II, dont le concile d'Etampes avait proclamé

la validité de l'élection contre Anaclet II, qui lui avait été opposé. Cette réconciliation s'était faite par l'entremise de saint Bernard, et la fondation de La Grâce-Dieu fut le sceau mis par Guillaume à sa conversion et à sa renonciation au schisme. Ce monastère, comme nous l'apprennent les nombreux documents publiés dans la deuxième partie et surtout les procès-verbaux de visite, suivit les vicissitudes de toutes les autres maisons religieuses. Après la première période de ferveur et de prospérité, vint la décadence. Au xvii^e siècle, il n'y a plus de vocations religieuses, aussi le nombre des moines est-il des plus restreints ; à certaine époque on ne trouve même plus qu'un religieux. A la révolution, le 25 février 1791, le domaine de La Grâce-Dieu fut vendu, et depuis lors l'abbaye ne s'est pas relevée de ses ruines. Ses archives, comme beaucoup d'archives d'abbayes de l'Aunis, n'ont pas été conservées dans les dépôts publics, et, pour refaire son histoire, M. G. Musset a dû puiser en maints endroits : aux archives de la Vienne, à la bibliothèque de Poitiers, à la bibliothèque de La Rochelle, dans les archives des notaires de la région, chez des particuliers où il retrouva de nombreux documents. Grâce à toutes ces recherches, il a reconstitué un véritable fonds qui sera fort utile à explorer pour étudier l'histoire religieuse de la région.

L'*Annuaire du conseil héraldique de France* (12^e année), reproduit par la *Revue des questions héraldiques* du 25 juin, dit, de son côté, page 340 : « Ce beau volume contient l'histoire de l'abbaye de La Grâce-Dieu, par M. Georges Musset, qui s'est efforcé de reconstituer le cartulaire de cette abbaye, la plus célèbre de l'Aunis, et complète la liste des abbés, donnée en partie par le *Gallia christiana*. Un ample index de 60 colonnes augmente encore l'importance de cette savante publication. »

AVIS ET NOUVELLES

M. R. de Saint-Venant, membre de la société archéologique du Vendômois, a offert à la société des *Archives* une liasse de papiers provenant de la terre du Treuil-Duval, commune de Champagne, canton de Saint-Aignan-les-Marais, propriété qui lui est venue par son mariage avec M^{lle} Marie-Eustelle de Saint-Légier d'Orignac, qui l'avait eue dans la succession de sa mère, Alix Herbout, comtesse de Saint-Légier, héritière elle-même d'une tante, miss Fanny Worrall, sœur de sa mère.

Par arrêté du 27 février dernier, notre confrère M. Gustave Gaucherel, rédacteur au ministère de la justice, a été nommé officier d'académie.

Dans sa séance du 10 juin, l'académie des sciences morales et

politiques a décerné le prix Le Dissey de Penaurum (2.000 fr.) à M. Ch. Dupuis, pour son livre *Le droit de guerre maritime*. Elle a accordé une mention honorable à l'ouvrage *Le commerce rochelais au xviii^e siècle*, par notre confrère, M. Emile Garnault, ancien secrétaire de la chambre de commerce de La Rochelle.

Par décret inséré au *Journal officiel* du 3 mai, la commune de Saint-Sornin, canton de Marennes, s'appellera désormais Niculle-Saint-Sornin.

La société d'ethnographie nationale et d'art populaire, qui a si brillamment inauguré son œuvre en 1896 par l'exposition de Niort et l'a si heureusement continuée en 1897 à Saint-Jean de Luz, tiendra cette année ses fêtes artistiques à Honfleur, du 30 juillet au 10 septembre. Entre autres manifestations il y aura « une journée canadienne » consacrée particulièrement à Champlain, parti de Honfleur pour coloniser le Canada. « Nous avons pensé, écrivait le 25 avril le président du *Vieux Honfleur*, M. le colonel Lachèvre, au président de la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, que cette démonstration emprunterait un caractère grandiose, en même temps qu'elle pourrait entraîner à des conséquences que votre patriotisme entrevoit, si le pays poitevin, le pays basque et le pays normand, s'associaient en un même acte d'amour et de solidarité, pour cette démonstration en l'honneur d'une terre que nous avons colonisée en commun. Par une coïncidence heureuse, il se trouve que ce sont là les trois provinces qui ont suivi l'impulsion donnée par la société d'ethnographie nationale et d'art populaire sur le terrain de la tradition locale.

Nous serions donc tout particulièrement honorés, monsieur le président, si vous pouviez répondre favorablement à l'invitation que nous vous faisons d'amener à nos fêtes le 3 septembre, date fixée pour la journée canadienne, une délégation aussi nombreuse que possible de votre société qui nous a déjà devancés dans l'hommage rendu à Champlain. Vous nous aiderez, nous en avons la certitude, en compagnie des délégués basques sur lesquels nous comptons, à donner au monde le grand spectacle d'une fête du souvenir, du patriotisme et de l'union des peuples de même origine. »

Notre confrère M. le docteur Corneille, dont le beau drame *Errina* a été si bien accueilli l'an dernier (voir *Revue*, xviii, 380), prépare pour la prochaine fête des rosières, à La Mothe-Saint-Héray, une nouvelle œuvre poitevine, *Clovis à la bataille de Vouillé*.

M. Jules Machet de La Martinière, sorti au mois de janvier de l'école des chartes avec une thèse *Les guerres anglaises dans l'ouest et le centre de la France, Poitou, Saintonge, Angou-*

mois, vient d'être nommé archiviste de la Charente, en remplacement de notre confrère M. Paul de Fleury, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

A la vente aux enchères publiques de la *Collection A. Hartmann*, en avril dernier, hôtel Drouot, *Le Rêve*, de notre compatriote M. W. Bouguereau, a été adjugé 13,200 francs.

La société qui publie *France-album* vient d'éditer *Royan*; c'est le n° 54 de la série. Chaque n° est composé de 32 pages, de gravures donnant en moyenne 50 à 60 vues, dont le prix est de 50 centimes; relié, 1 fr. Tout ce qu'il y a d'intéressant à voir à Royan et aux environs est là : les casinos, les plages, le port, l'église, les boulevards, Foncillon, Pontaillac, la grande côte, le Bureau, Saint-Palais, Cordouan, l'église et les grottes de Meschers, la tour de Pirelonge, l'abbaye de Sablonceaux, etc. On a une fort intéressante collection de 30 vues pour un très modique prix. Il n'y a pour chaque album qu'une page de texte; c'est insuffisant. La série des 51 n° se vend 21 fr. 50 (Paris, cité des Fleurs, 51, à Paris).

Le *Gaulois* du 14 mai, dans un article : *Les vieux arbres célèbres*, appelle l'attention sur l'orme colossal qui s'élève dans la cour d'honneur de l'institut national des sourds-muets, rue Saint-Jacques, à Paris. Planté en 1600 par Sully, disent les uns, par les moines de Saint-Magloire en 1572, disent les autres, il menace d'un réel danger les élèves et les passants. Peut-être à l'aide d'un porte-armature pourrait-on le conserver encore. Et l'auteur passe en revue les arbres les plus célèbres : un cèdre magnifique découvert en 1896 quand on perça la rue qui unit l'avenue d'Orléans à la rue Sarett; on l'attribuait à Bernard de Jussieu; il a été transplanté au parc Montsouris; le chêne-chapelle d'Allouville-Bellefosse, en Normandie, qui compte huit cents ans; l'if creux du cimetière de Lalande-Patry, dans l'Orne; le tri-chêne de la Côte-Rotie, dans la forêt de La Londe; le chêne de Vincennes, de Saint-Louis, etc. Et l'on oublie le fameux chêne de Pessines, près de Saintes ! (Voir *Revue*, XVIII, 50).

Au mois de mai dernier, près la route romaine de Saintes à Poitiers, à peu de distance des Eglises d'Argenteuil, auprès de Féole, on a découvert un puits de 7 mètres de profondeur. On y est descendu et au fond du puits on s'est trouvé dans une chambre de 2^m50 de haut sur autant de large et 15^m50 de long, le tout cimenté d'un mortier très dur et lisse. Dans la chambre on a trouvé des ossements et des poteries; mais on n'a pas encore découvert d'autre issue que l'entrée du puits. Il ne manquera certes pas de savants pour aller approfondir cette découverte. Elle se trouve dans le terrain d'un M. Chabasse, qui, j'en suis persuadé, sera enchanté d'en faire les honneurs. A. A.

La 23^e session des sociétés des beaux arts a eu lieu les 23-25 mai à Paris, comme à l'ordinaire.

Notre confrère M. Emile Biais, membre non résident du comité à Angoulême, a été appelé à la vice-présidence de la séance du 24. Il a parlé de Nicolas Pineau, dessinateur, sculpteur et architecte. Son mémoire fixe l'identification certaine de cet artiste trop souvent confondu avec divers membres de sa famille.

Notre confrère M. Georges Musset a lu une étude sur « le théâtre de La Rochelle, avant la révolution. » « Cette étude, ainsi que le dit le *Journal officiel* du 25, est instructive au premier chef. Elle montre combien, en province, l'art dramatique rencontrait de défiances même à la fin du dix-huitième siècle. Le théâtre à La Rochelle fut loin d'être encouragé par les pouvoirs constitués. Et c'était l'heure où Larive, enfant de La Rochelle, avait conquis la première place à la comédie française. »

A la suite d'une communication de M. Gabeau, M. Emile Biais a proposé à l'assemblée de prier le comité de vouloir bien entrer en relation avec les municipalités, afin de préserver de la destruction les objets d'art ou fragments qui ne présentent pas cet « intérêt national au point de vue de l'histoire ou de l'art » visé par la loi du 30 mars 1887 et qui est nécessaire pour autoriser leur inscription sur la liste des monuments historiques, mais qui cependant intéressent l'histoire locale. M. Biais pense que l'intervention officielle du comité dans ce sens aurait une influence heureuse au point de vue de la conservation d'objets, statues fragmentées qui auraient leur place tout indiquée dans les musées d'archéologie aujourd'hui si nombreux. L'assemblée s'associe à la proposition de M. Biais. »

A la séance du 25 mai, notre confrère M. Alfred Richard, archiviste de la Vienne, correspondant du comité, a demandé à la réunion de vouloir bien formuler le vœu que les minutes des notaires antérieures à 1790 soient réunies dans des dépôts publics et d'accès facile pour les travailleurs. Cette proposition, appuyée par M. le président, est mise aux voix et adoptée à l'unanimité.

NOS ARTISTES AUX SALONS

I

ANCIEN SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES (GALERIE DES MACHINES AU CHAMP-DE-MARS)

Peinture

MM. Louis-Augustin Auguin, né à Rochefort : *Matinée de juin : Soirée de septembre.*

William Bouguereau, né à La Rochelle : *L'admiration : l'Amour de Psyché*; ce sont les deux tableaux les plus admirés du salon.

Henri-Eugène Callot, né à La Rochelle : « Nous nous sommes assises, moi sur un rocher, elle sur le sable, et nous avons regardé la mer. » P. Louys, *Chansons de Bilitis.*

Alfred Couturaud, né à Saint-Jean d'Angély, curé de Thenac, élève de Cabié : *En Saintonge*. « M. Couturaud débute au salon avec un paysage fort bien venu ; les lointains sont éclairés d'un joli ciel. »

M^{lle} Emma Fanty-Lescure, née à La Rochelle : *Les premières fleurs*.

Jean Geoffroy, né à Marennes : *Au marché de Belleville ; Ecole professionnelle à Dellys, près Alger*.

Anatole Hillairet, né à Dompierre-sur-Charente : *Le retour du marché*.

Léonce de Joncières, né au même lieu : *La chanson du Tzigane ; Le moineau de Lesbie*.

M^{lle} Hélène de Lajallet, née à Saint-Jean d'Angély : *Coin de salon fleuri*.

Charles-Amable Lenoir, né à Châtelailon : *Dans le silence des bois*.

Félix-Hippolyte Lucas, né à Rochefort : *Divin sommeil ; Portrait de M^{me} B...*

Gabriel-Emile Nicolet, né à Pons : *Le missel*.

Gaston Rouillet, né à Ars (île de Ré) : *Barre de Tuyen, par mousson de N.-E. ; Sortie des lagunes de Hué (Annam) ; Ruines khmères dans la province de Battambang (Cambodge) ; Lever de lune*.

Dessins

Emile Demé, né à La Rochelle, demeurant à Tarbes : *Héliotropes* (pastel).

Nicolet (nommé à la peinture) : *Portrait de M^{lle} M. R...* (pastel).

Sculpture

A. de Guerre, né à Rochefort : *Portrait de M. X...* (buste en plâtre).

Ernest Mathé, né à Saint-Denis (île d'Oleron) : *Portrait de M^{me} M. P...* (buste en plâtre).

Il y a lieu de mentionner à la sculpture M. Pierre Laurent, né à Montluçon (Allier), élevé à La Rochelle, pensionnaire de la ville à l'école des beaux arts, *Héro et Léandre* (groupe en plâtre, qui a obtenu une deuxième médaille, et un buste en bronze).

II

SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX ARTS (ANCIEN SALON DU CHAMP-DE-MARS)

Peinture

M. Bracquemond, de Paris, fils du célèbre graveur Bracquemond, gendre de M. Barbedette, sénateur, à La Rochelle. Il a fait un portrait de M^{sr} Bonnefoy, évêque de La Rochelle.

Alfred Caillaud, né à La Rochelle : *Fromages* (nature morte).

Ernest-Jean Chevallier, né à La Rochelle : *L'épave*, effet de brume (marine) ; *Les chantiers de La Rochelle* (effet de neige) ; *Un coin de port la nuit* ; *Crépuscule dans le port de La Rochelle* ; *Le port de Saint-Trojan* (île d'Oleron) ; *La route en forêt* (crépuscule) ; *La lande* (lever de lune).

Henri Daras, né à Rochefort : *Le lac ; Rochers et chênes-verts ; L'étang ; Blés mûrissants ; La vieille digue* (Poitou).

Dessins

Chevallier (nommé à la peinture) : *Crépuscule aux environs de Vernon* (pastel).

Sculpture

Jean-Léon Balland, né à Saint-Jean de Liversay : buste en pierre lithographique (*Paysan*), étude.

Signalons encore les tableaux suivants, ayant trait à notre région :

M. Anglade, de Bordeaux, deux tableaux : *Le Bas-Préan* (Charente-Inférieure).

M. Grimelund, de Christiania (Norvège) : *Soir d'automne ; La Rochelle*.

M^{lle} Jeanne Toconet : *Les lauriers-roses en Saintonge*.

Gravures en médaille et sur pierres fines

Raphaël Arnold, né à Saintes : *Bernard de Saintes, président de la convention (1794)*, d'après L. David (médaillon en plâtre). Voir la photographie dans l'ouvrage de M. Lods, *Bernard de Saintes*.

Gravures et lithographies

William Barbotin, né à Ars en Ré : Une gravure au burin, *L'astronome*, d'après Roybet ; une gravure au burin, *L'amour et l'innocence*, d'après Proudhon ; une gravure (burin) originale en couleurs, *Les paludiers de l'île de Ré*. L'auteur a obtenu une première médaille pour la gravure.

Pierre-Frédéric Barré, né à Archiac : Une gravure (eau-forte), *Les chemineaux*, d'après M. J.-A. Meunier ; trois gravures (eaux-fortes) : *Portrait de Ferdinand Favre ; Portrait de Jacques Gamelin*, par lui-même ; *Médaillon de Montesquieu*, d'après Lemoyne (1759).

Stanislas-Charles Jouvenot, né à Saint-Martin de Ré : Une gravure (eau-forte) originale, *A Bethléem* : « Il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. » (Saint Luc, II).

Henri Sicard, né à Rochefort : Une gravure en bois, *Paysage*, d'après Claude Lorrain.

Arts décoratifs

Louis-Ernest Lessieux fils, né à Rochefort : *Vieille chanson*, aquarelle décorative, cadre en pyrogravure.

Monuments publics

Lucas (nommé à la peinture) : *Décoration du cabinet présidentiel* (salle des fêtes), au château de Rambouillet.

ERRATUM. — *Revue*, t. XIX, p. 151, 4^e §, ligne 1^{re} : « La duchesse d'Anville, mère des ducs de Chaulnes et de La Rochefoucauld. »
Erreur : Le titre de duc de Chaulnes appartenait aux Albert de Luynes ; il n'a jamais été dans les maisons de La Rochefoucauld. M^{me} d'Anville a eu deux enfants : M. le duc de La Rochefoucauld, assassiné à Gisors en 1792 (voir le récit dans la *Revue de Saintonge*, VI, 399), et la duchesse de Rohan-Chabot. — Page

161, 2^e §, dernière ligne, lire : *Bernardeau de La Briandière*. — Page 165, ligne 37, lire *donnait* et non *donnant*; et ligne 40, *microcosme*.

A TRAVERS LES REVUES

L'*Intermédiaire des chercheurs*, du 7 mai, publie des notes sur Samuel de Champlain et sur M^{me} de Maintenon, décidément née à Niort, dans une dépendance de la conciergerie.

Sur Antoine-Marie de Malvin, comte de Montazet, ambassadeur en Allemagne (1757), commandeur de Saint-Louis, maréchal de camp, dont le portrait est au château de Plassac, près Saint-Genis, et aux Fresnaux, près de Saintes, l'*Amateur d'autographes*, du 15 juin, publie la *Correspondance inédite* de Ducis, que Montazet avait emmené avec lui. Après cette correspondance vient le *Journal d'Italie et de Suisse* (1789) par la comtesse Diane de Polignac, etc.

Dans la brochure *Les pays de France* (Paris, Collin), où M. P. Foncin prêche si éloquemment la décentralisation, il cite comme un réveil de l'esprit provincial ces nombreuses sociétés de toute espèce, régionales, locales : « Les idiomes particuliers sont exhumés et ils reffleurissent; les moindres bourgs veulent pieusement élever une statue à leur grand homme. Les petites patries ont aussi leurs chantes, leur cigaliers, leurs félibres. Le Berri avait M^{me} Sand; la Bretagne, Brizeux; l'Agenais, Jasmin; la Normandie a André Lemoine... » André Lemoine, né à Saint-Jean d'Angély, a bien écrit une *Idylle normande*; mais toutes ses poésies sont inspirées par la Saintonge où, quoique habitant Paris, il vient passer toutes ses vacances. (Voir *Statues et statuettes. Le poète André Lemoine*, par M. Gabriel Audiat).

Le *Bibliophile limousin*, outre qu'il est précieux par l'abondance des renseignements bibliographiques de toutes les façons, continue à faire une large part à l'étude de la papeterie et de la librairie locales. Le numéro d'avril contient de M. Ducourtieux, l'intelligent directeur, *Fabricants de papier de la Creuse; Variétés bibliographiques*, par M. René Fage, etc. Il n'oublie pas de reproduire les notices publiées par la *Revue de Saintonge* dans ses deux dernières livraisons de 1898.

Le volume de l'année 1898 (*Bulletin et mémoires*) de la société archéologique de la Charente nous donne de M. Jean Georges une très importante *Topographie historique* d'Angoulême qui révèle une minutieuse étude des plans et aussi de l'histoire de cette ville; de M. Dangibeaud, *Verteuil et Bayers*, documents inédits de 1307 à 1612, et *Le tombeau d'Ansac et son secret*, par M. l'abbé Fourgeaud, doyen de Saint-Amant de Boixe.

Le *Progrès de la Charente-Inférieure* publie en feuilleton *Histoire d'une famille de Saintes à travers les siècles*, par Tristan Du Boys, et l'*Epopée de Taillebourg* où sont mis en scène divers épisodes de l'histoire de la Saintonge. Dans le numéro du 2 juin, après avoir raconté les exploits du terrible chef huguenot Acarie du Bourdet, sieur de Romegoux, M. Troche cite, d'après la *Revue de Saintonge*, la prise de Saintes par les protestants en 1568.

A travers l'histoire de la contrée. Sous ce titre l'*Echo charentais*, du 4 juin, imprime une pièce assez curieuse, « acte (7 décembre 1760) fait à la porte de l'église de Barbezieux à la requête de Pierre Berthonneau, chirurgien et marguillier dudit Barbezieux, » à propos d'un différend entre les habitants et le tribunal de l'élection de Saintes, preuve des libertés communales qui subsistaient encore, preuve aussi du suffrage universel fonctionnant dans les paroisses rurales.

Dans le t. II (4^e série, 1897-1898) des *Comptes rendus et mémoires* du comité archéologique de Senlis (1899, page 82), M. Paul Vitry, attaché au musée du Louvre, après quelques pages sur Michel Bourdin et le tombeau de Jean Bardeau à Nogent-les-Vignes, publie *Monument funéraire de Charles Duplessis et de sa femme Antoinette de Pons dans l'église de Liancourt-sous-Clermont (Oise), 1620-1632*. Deux photographies reproduisent les statues des deux défunts, que l'auteur attribue avec doute à Nicolas Guillain. Charles du Plessis, seigneur de Liancourt, terre qui passa plus tard aux La Rochefoucauld, avait été gouverneur de Metz pour Henri IV, puis gouverneur de la ville et prévôté de Paris, mourut en 1620; il avait épousé en 1594, en secondes noces, Antoinette de Pons qui mourut elle-même en 1632, après lui avoir fait élever un monument dans la chapelle Saint-Martin de Liancourt. Une plaque de marbre noir y rappelle le fait :

« Antoinette de Pons, marquise de Guercheville, dame très illustre et très vertueuse, et dame d'honneur de la reine Marie de Médicis, a fait ériger ce tombeau baigné de ses larmes perpétuelles en l'honneur de la mémoire de haut et puissant seigneur Charles Duplessis, son époux, seigneur de Liencourt, comte de Beaumont sur Oyse, marquis de Montfort, chevalier des ordres du Roy, premier écuyer de sa Majesté, gouverneur et lieutenant pour elle-même en la ville, prévôté et vicomté de Paris et chevalier d'honneur de la même rayne. »

La livraison d'avril 1899 de la *Revue historique de l'ouest*, contenant les *Preuves de noblesse des demoiselles du Poitou pour Saint-Cyr*, par M. le vicomte Paul de Chabot, cite Marie-Jeanne de Bouet du Portal, née le 23 janvier 1737, paroisse de Saint-

Martin du Chay, de François de Bouet, sieur du Portal, et d'Aimée de Luchet (contrat de mariage 16 décembre 1724), petite-fille de René et de Charlotte du Bourg. Voir Beauchet-Filleau, t. 1, p. 662.

Ceux qui s'intéressent à la linguistique consulteront dans les *Mémoires de la société d'émulation de Montbéliard* (xviii^e volume, 2^e fascicule, 1899) le *Glossaire du patois de Montbéliard* (supplément), par M. Charles Contejean.

A noter dans le tome XLVII du *Bulletin de la société archéologique du Limousin* les pages : *Une imprimerie et une librairie à Limoges vers la fin du xvr^e siècle*, par MM. Paul Ducourtieux et Louis Bourdery, complément d'un important travail sur l'imprimerie à Limoges et sur les Barbou ; la suite d'une *Monographie du canton d'Eymoutiers*, par M. Joseph Dubois, où est l'histoire de l'instruction publique, qui montre que dans le Limousin comme ailleurs on avait compris la nécessité de s'instruire et qu'il y avait des établissements pour cela puisque la convention les détruisit.

La *Revue des questions héraldiques* du 25 mai contient de M. Oscar de Poli une pièce de 1381 qui regarde le château de Lourdes ; c'est, en prévision d'une guerre du duc de Berry contre Gaston de Foix, l'ordonnance faite par le procureur du château ; on y remarque « quatre canons de fer ou de métal et deux engins jettant pierres. » Quel contraste avec le Lourdes d'aujourd'hui ! Notons aussi *Bayart à Brescia* (1512), fantaisie historique, fort joliment contée par M. François des Salles.

L'*Annuaire du conseil héraldique de France* (12^e année, 1899) contient une liste de membres qui s'augmente chaque année, preuve de l'intérêt que sait lui donner M. Oscar de Poli. Outre l'obituaire et la bibliographie des membres de la société, on y lit de fort beaux vers de M. Achille Millien, Oscar de Poli, marquis de Pimodan, de Granges de Surgères, et à côté des articles fort savants : *Sources du nobiliaire de Lorraine*, par A. B. ; *du Bourbonnais*, où l'abus des citations va jusqu'à mentionner le *Gallia*, le *Dictionnaire* de Moréri, etc. ; *Armorial* d'Ornans, les *Lettres d'anoblissement de 1316 à 1400* d'après les registres du trésor des chartes aux archives nationales, etc. Il faut noter un passage très ému sur Tamizey de Larroque, le discours de M. de Bremond d'Ars à Nantes, puis les actes d'état civil de l'année 1898, etc.

L'*Annuaire de la noblesse* de Borel d'Hauterive, que continue avec tant de compétence M. le vicomte Albert Révérend,

a paru en 1899, la 57^e fois. Nous n'avons pas à recommander cet utile instrument de travail (488 pages avec de nombreux blasons). Qui n'a besoin, à un moment donné, de savoir immédiatement l'état civil de telle ou telle famille ? Des généalogies fort bien faites nous rendent de grands services, en même temps que la *Revue héraldique* des armées de terre et de mer, des écoles militaires, du sénat, de la chambre des députés, peuvent satisfaire une très légitime curiosité. L'état des maisons souveraines, des anciennes maisons souveraines de France, des maisons ducales ou princières, nous montre les familles régnantes, leurs alliances et celles des principales familles dont les noms historiques reviennent à chaque instant et dans les livres et dans les journaux. L'*Annuaire* enregistre aussi les demandes de changement ou d'addition de nom, les procès en revendication de titre ou de noblesse ; ce n'est pas la partie la moins piquante.

M. Gelin a continué dans le *Mercurie poitevin* sa biographie de M^{me} de Maintenon. Numéro de juin, il mentionne le voyage de Françoise d'Aubigné, au printemps de 1649, à Archiac en Saintonge, où elle avait des parents et quelque bien. Le 2 mars, elle adresse à Joly de Sainte-Eugène, conseiller secrétaire du roi à Bordeaux, son cousin, une lettre au sujet d'un sieur Lafon qui désire acheter sa terre d'Arthenac, près Archiac, et le 6 avril, une autre lettre qui montre que l'arrangement n'a pu se faire.

La *Revue encyclopédique* du 27 mai publie neuf vues et une carte, la *Question de Terre-Neuve* par M. L. Tarcenay, où l'ouvrage de M. Musset est mentionné.

LA FAMILLE MARTELL, DE COGNAC. — Nous lisons dans l'*Intermédiaire* du 7 juin, page 863 : « Jean Martell naquit à Jersey. Il vint s'établir à Cognac en 1715, et fit d'abord le commerce des vins de borderies, produits surtout par le Columbard, cépage alors des plus estimés. Jean Martell, fixé à Cognac, se rendit en 1723 à Guernesey et à Londres ; puis il fonda à Bordeaux la maison Martell, Fiot et C^{ie}. Quatre ans plus tard, il centralise ses affaires à Cognac. En 1738, il épouse Jeanne-Rachel L'Allemand, fille du célèbre docteur-médecin Gabriel L'Allemand, de Cognac. Il meurt en 1753. Sa veuve s'associe avec son frère, Gabriel L'Allemand, sous la raison sociale V^{re} Martel, L'Allemand et C^{ie}. En 1767, Gabriel L'Allemand se retire des affaires et M^{me} V^{re} Jean Martell s'associe ses fils Jean et Frédéric Martell. Bientôt elle disparaît à son tour, et ses deux fils, sous la raison sociale de « Jean et Frédéric Martell, » continuent les affaires jusqu'en 1809, époque de la mort de Jean.

» Le nouveau code de commerce de 1807, interdisant de con-

server dans une raison sociale les noms des personnes décédées, Frédéric Martell, qui s'est associé ses fils Auguste et Frédéric et son neveu Gabriel, fils aîné de son frère Jean, continue les affaires sous la raison sociale Frédéric, Auguste et Gabriel Martell, avec marque J. et F. Martell, laquelle fut conservée depuis sans modification, En 1890, la maison est devenue propriété exclusive de M. Edouard Martell.

» H. LYONNET. »

ARCHIVES PRÉHISTORIQUES

Se douterait-on que le *plus beau ruisseau de France* ait charrié, à une époque fort reculée, des glaces polaires ? Brr ! j'en ai froid dans le dos. Croirait-on que l'ours blanc a sur nos rivages, aujourd'hui attiédés par le bienfaisant *gulf stream* autant que par un soleil aux cléments effluves, dansé le premier « bal saintongeais » dont nos ancêtres nous ont transmis, avec un soin jaloux, de génération en génération l'originale cadence ? J'en ai d'y penser la chair de poule. C'est pourtant ce que nous apprend le *Journal officiel*, dont la lecture apporte quelquefois une salutaire diversion aux polémiques épicées des feuilles aux nuances les plus variées, qui se disputent chaque jour les faveurs débouchantes d'un public aux illusions naïves et à la bourse docile.

Voici donc l'aliment substantiel que l'organe tutélaire du gouvernement offre à notre légitime et saine curiosité dans son numéro du 16 mai 1899, partie non officielle, sous la signature de M. Henri de Parville, au compte rendu de la séance du 8 du même mois de l'*Académie des sciences*, présidée par M. Van Tieghem. «... M. Albert Gaudry présente une note de MM. Marcellin Boule et Gustave Chauvet intitulée : *Sur l'existence d'une faune d'animaux arctiques dans la Charente à l'époque quaternaire*. En un lieu dit Champs-Gaillards, commune de Châteauneuf (Charente), on a trouvé, en exploitant une carrière de calcaire crétacé, une crevasse remplie de terre mélangée d'ossements. M. Chauvet a recueilli ces ossements et les a envoyés au laboratoire de paléontologie du muséum, où M. Boule les a soigneusement étudiés. Il en a dressé une longue liste ; c'est la première fois en France qu'on trouve sur un même point une telle quantité d'ossements indiquant un climat boréal.

» Ce qui rend surtout intéressant le gisement de Champs-Gaillards, c'est la réunion d'une multitude de tout jeunes animaux. Le seul cheval trouvé est un poulain, le seul lion est un lionceau, le seul loup est un louveteau ; la plupart des renards ordinaires ont leurs dents de lait ; il y a dix renardeaux. Plusieurs des marmottes sont jeunes. Toutes les hyènes (hyènes de cavernes) sont aussi des jeunes. M. Boule a pu mettre en série une douzaine d'humérus d'hyènes, variant de 45 millimètres à 125 millimètres (la longueur à l'état adulte est de 210 millimètres environ) ; on peut ainsi par la pensée assister au développement d'un animal

fossile. « Pour expliquer cette singulière association d'animaux non adultes, M. Boule suppose que la crevasse de Champs-Gaillards, très étroite, était dissimulée sous la neige; les petits de plusieurs animaux y sont tombés de préférence, soit parce que la crevasse n'était pas assez large pour que les gros animaux puissent y tomber, soit parce que les jeunes et, par suite, les moins forts et les moins expérimentés, s'y sont laissé tomber sans savoir s'en retirer... »

Inscrivons toujours cela dans les fastes de nos annales les plus reculées, et — quand il en sera temps — passons au déluge.

MARCEL PELLISSON.

ACTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS

Le 22 avril 1899, est décédé à Montlieu, à l'âge de 29 ans, M. le Dr Charles Bertrand. Il avait succédé comme médecin à son père Milton Bertrand, et avait, il y a à peine un an, épousé sa cousine, M^{lle} Marguerite Cabanis, fille de M. Cabanis, négociant et juge au tribunal de commerce de Jonzac. M. le curé-doyen de Montlieu présidait aux obsèques et a fait à l'église l'éloge du défunt. Au cimetière trois discours ont été prononcés par M. Perrier, maire de Montlieu, M. le docteur Pillet, médecin à Baigne, et M. Lavernhe, pharmacien.

Le 22 avril, est décédé à Chadenac, Jacques Guillon, ancien maire de cette commune, âgé de 73 ans. M. le baron Eschasse-riaux, ancien député, qui tenait un des cordons du poêle avec MM. Georges Vallein, Marcel Cadiot et Renou, maire de Chadenac, a fait un vif éloge de son vieil ami, vanté sa fidélité à ses principes politiques, son dévouement à ses concitoyens, sa droiture qui l'avaient rendu vraiment populaire. Après lui, M. Georges Vallein, maire de Chermignac, a retracé sa vie privée, son patriotisme ardent, la solidité de ses affections.

Le 23 avril, est décédé à Arvert, Jean-Laurent Gaillard, ancien curé d'Arvert, dans la 88^e année de son âge, et la 65^e de sa prêtrise. Né à Forges en 1812, après les éléments de latin appris chez le vicaire de Roulliac, il entra à douze ans au séminaire de Saint-Jean d'Angély où il eut pour directeur Mareschal; pour professeurs Brassaud, Fradin, devenu plus tard, à la fermeture du collège, curés l'un de Saint-Sauveur de La Rochelle, l'autre de Marennes; pour condisciple à qui il reconnaissait devoir sa vocation, Waldeck-Rousseau. Elève du grand séminaire de La Rochelle sous Pallu du Parc, professeur de cinquième à Pons pendant quelques mois, il fut ordonné prêtre en

1835 et envoyé à Mornac comme vicaire auxiliaire de Pain, auquel il succéda peu de temps après. D'une beauté extérieure peu commune, d'une exquise distinction, d'une bonté admirable, d'une parole ardente, il fut bientôt l'idole de ses paroissiens qui lui restèrent attachés toute la vie, même lorsqu'il les eut quittés (1858) pour l'importante commune d'Arvert, qu'il s'attacha bien vite, quoique succédant à Maussay, universellement aimé. Landriot partant pour Reims voulut l'emmener ; Thomas, lui confier des postes plus importants ; il refusa toujours de quitter sa chère paroisse. En 1870-71, pendant six mois d'épidémie de petite-vérole, il fut héroïque de dévouement envers tous, catholiques et protestants. Il y a dix ans il fut forcé de renoncer au ministère actif et eut pour successeur M. Fradin qui vient d'être nommé archiprêtre de Marennes. Voir *Bulletin religieux* du 20 mai.

Le 24 avril, est décédé à Rochefort, âgé de 81 ans, Jacques-Pascal-Emile Louvel, *, médecin de 1^{re} classe de la marine en retraite, bibliothécaire de l'école de médecine. Au cimetière, M. le docteur Guès, directeur du service de santé, a retracé la carrière du défunt. Après avoir conquis à Rochefort en 1839 le grade de chirurgien de 3^e classe, Louvel fut attaché au port de Brest et gagna au concours ses grades de 2^e et de 1^{re} classe. Il prit part aux campagnes de la Baltique et de la Crimée, et fut fait chevalier de la légion d'honneur en 1863. Sur 28 années de services, il en comptait plus de 20 à la mer. Il demanda sa retraite en 1887 et vint peu après se fixer à Rochefort où l'appelaient ses affections et ses liens de famille. A la mort de Tayau, il fut nommé conservateur de la bibliothèque de l'école de médecine et s'y consacra tout entier, « et l'on peut dire que, malgré ses 81 ans et sa retraite, il est mort en activité de service, puisqu'il n'a quitté son poste que pour mourir trois jours après. » Son successeur est M. le docteur Ardouin, ancien médecin de la marine, qui travaillait déjà avec tant d'ardeur aux classements, catalogue et description de la bibliothèque municipale de Rochefort, et des archives de la ville.

Le 25 avril, est décédé à Barbezieux Louis-François-Zacharie Gétraud, veuf d'Adèle Vincent. M. Charles Drillhon, nommé maire de Barbezieux le 23, et M. Maurice Landry, nommé 1^{er} adjoint, ont pris tous les deux la parole sur la tombe, l'un comme maire, l'autre comme président de la société populaire des beaux arts, et fait l'éloge de cet homme modeste et dévoué à toutes les œuvres charitables. Membre de la commission administrative, du bureau de bienfaisance, il a légué 5,000 fr. à la société de secours mutuels. Amateur éclairé, il avait depuis plusieurs années réuni une collection de tableaux qu'il a légués à la ville avec 5,000 francs pour les frais d'installation :

bel exemple que M. Maurice Landry a heureusement vanté en homme digne de l'apprécier. Voir l'*Echo charentais* du 30.

Le 5 mai, est décédé subitement à Cognac, âgé de 69 ans, Gervais Robin, avocat, ancien bâtonnier, ancien président du conseil d'arrondissement, ancien adjoint au maire, époux de Mathilde Bellot. Il s'est toujours fait remarquer par son grand talent et sa droiture, par son esprit conciliant, et il s'était acquis l'estime générale. Deux discours très élogieux ont été prononcés sur sa tombe et publiés dans l'*Ere nouvelle* du 11 par M. Lalut, avocat au barreau de Cognac, remplaçant M. Fragonnard, bâtonnier absent, et par M. Perrin, président du tribunal civil, qui ont vanté sa droiture, son éloquence, sa foi religieuse profonde. Il laisse un fils, M. Maurice Robin, et une fille mariée à M. Marino Planty, de Saintes, avocat à Cognac.

Le 11 mai, est décédé presque subitement aux Sables d'Olonne et le 18 a été inhumé à Semussac, canton de Cozes, Benjamin Duret, chevalier du mérite agricole, inspecteur adjoint des eaux et forêts. Sur sa tombe M. Combraud, conservateur des eaux et forêts à Niort, a fait un très juste éloge de son modeste collaborateur, son ami, qui avait consacré 40 ans de sa vie à l'administration des forêts et contribué par ses travaux de défense du littoral à lutter contre les envahissements de la mer, par l'assainissement des marais à combattre les pernicieuses fièvres paludéennes, qui font encore tant de ravages dans cette partie de la Vendée. Le défunt était frère de M. l'abbé Duret, curé de Semussac, et père de M. Ferdinand Duret, lieutenant au 21^e régiment d'artillerie à Angoulême, gendre de M. Alexandre Hus, imprimeur à Saintes.

Le 15 mai, est décédé à La Flèche, dans sa 72^e année, Jean-Jacques-Antoine-Louis-Henri Métivier, agrégé d'histoire, membre de la société des gens de lettres, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. Né à Cognac en 1827, il fit ses humanités au collège royal de Versailles et débuta dans l'enseignement au Prytanée militaire de La Flèche, où il fut successivement répétiteur, chargé de cours et professeur titulaire d'histoire. Il fut ensuite inspecteur d'académie à Melun, Arras, Auxerre, Nantes et Rouen. Il serait difficile de donner une bibliographie complète de cet écrivain cognacais qui a collaboré au *Temps*, au *Voleur*, au *Magasin pittoresque* et à quantité de journaux et de revues pédagogiques. C'est lui qui a publié sous le pseudonyme de Louis Hachem, dans *La lecture en classe et dans la famille*, la nouvelle *Grand'mère et Magrite*, analysée dans le dernier numéro de la *Revue*, page 156, pleine de souvenirs si intéressants sur le Cognac de 1837. Citons parmi les ouvrages de ce laborieux érudit : *Précis historique de la for-*

mation des états du Saint-Siège, publié après la guerre d'Italie ; *Monaco et ses princes*, deux volumes in-8° qui ont eu deux éditions ; une étude sur le château de Marchais appartenant au prince de Monaco, monographie très rare qui n'a pas été mise dans le commerce ; *Une révolution à Monaco*, publiée en feuilleton dans l'*Echo du Loir*. Henri Métivier était chevalier de la légion d'honneur, officier de l'instruction publique, officier du Nicham-Iftikar, officier de Saint-Charles de Monaco, chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand. Il a été inhumé à La Flèche, où il avait pris sa retraite. On trouvera de nombreux détails sur sa carrière d'universitaire et de publiciste dans l'*Echo du Loir* du 21 mai et le *Journal fléchois* du 24, qui reproduit les discours prononcés sur sa tombe par M. Delépine, inspecteur d'académie au Mans, et M. Laroque, inspecteur d'académie à Nantes.

Le 19 mai, est décédé, âgé de 65 ans, à Meschers-sur-Gironde où il s'était retiré depuis sa mise à la retraite, Pierre-Athanase Bourgeois, ancien receveur des postes et télégraphes. Né à Saintes, le 27 janvier 1834, de Jean-Joseph-Justin Bourgeois et de Victoire-Clorine Boucheron, il avait pour grand'mère Madeleine Garnier, fille de Jean Garnier, député de la convention. Il avait débuté à Saintes dans les postes, puis avait été employé à Guéret d'où il revint commis à Saintes. Mis en disponibilité pour refus de changement de résidence en 1869, il fut ensuite placé à Saint-Jean d'Angély comme receveur des postes et télégraphes, d'où il revint à Saintes en 1888 et où il resta jusqu'à sa retraite en 1892. Il avait épousé, le 15 février 1859, Victoire-Zélia, née à Niort le 2 février 1835, une des filles d'Antoine-Augustin Huteau, vérificateur des poids et mesures à Saintes, et de Mathilde Chrétien ; l'autre a été mariée à Longueuteau, avoué à Saintes. Le deuil était conduit par son fils et par son gendre, M. Mothe, professeur au collège de Saintes. Bourgeois à ses moments perdus s'occupait de peinture.

Le 30 mai, est décédé à Saintes, âgé de 42 ans, et a été inhumé à Taillebourg le 1^{er} juin, Marie-Louis-Auguste-Emmanuel Corbinaud, greffier du tribunal civil de Saintes. Il était né à Taillebourg de Pierre-Jacques-Eutrope-Gédéon Corbinaud et de Marie-Antoinette-Mathilde Mariaud. Il avait épousé M^{lle} Marie-Françoise-Sophie-Régine Ribéraud, dont un fils, Léon.

Le 31 mai, est décédé à Saint-Pierre du Bois, Henri Plaize, ancien aumônier de la colonie Saint-Antoine (1883), né en 1836, prêtre en 1860, dans la 63^e année de son âge et la 39^e de sa prêtrise.

II. — MARIAGES

Le 25 avril, a été béni en l'église Saint-Louis de Rochefort, par M. l'archiprêtre Bouquin le mariage de M^{lle} Marie Belenfant, fille de M. Jules Belenfant, notaire, avec M. Emmanuel Massenet, capitaine au 14^e bataillon de forteresse à Nantes, neveu du célèbre compositeur, et cousin germain du capitaine de vaisseau Massenet, qui commande le croiseur-torpilleur *La Foudre* dans l'escadre de la Méditerranée. Les témoins du marié étaient son frère, M. Georges Massenet, professeur d'hydrographie de la marine à Nantes, et son cousin, M. Baule, *, lieutenant de vaisseau en retraite ; ceux de la mariée, son frère, M. Louis Belenfant, docteur en droit, et son cousin, M. Paul Glotin, de la maison Marie Brizard, de Bordeaux.

Le 2 mai, a été béni en l'église Saint-Louis de Rochefort, par M. l'archiprêtre Bouquin le mariage de M. Louis Juin, lieutenant de vaisseau, fils du contre-amiral Louis Juin, décédé le 4 avril 1892 (voir *Revue*, XII, 169), et de Clémence Dubois, aussi décédée, avec M^{lle} Jeanne Regnault, fille de M. G.-F. Regnault, capitaine de vaisseau. Les témoins étaient, pour le marié, ses deux frères, MM. Emile Juin, chef de bataillon au 1^{er} zouaves, et Georges Juin, directeur de la société générale à Nîmes ; pour la mariée, ses oncles, MM. Raoul Regnault, négociant, et Lucien Arnoux, *, capitaine de frégate en retraite. L'orateur a rappelé avec à propos le souvenir si vivant de l'amiral Juin et les services rendus par les familles des jeunes époux.

Le 6 juin, a été béni en l'église Saint-Pallais, à Saintes, le mariage de M. Yves Sabrou, employé de commerce, né le 24 mars 1876 à Périgueux, fils de Jean Sabrou et de Marie Lacroix, avec M^{lle} Marie-Marguerite-Clotilde-Jeanne Chabert, née à Cognac le 8 août 1878, fille de M. Joanny Chabert, entrepreneur, adjoint au maire de Saintes, et de Marguerite Tiennet.

Le 6 juin, a été béni, en l'église Saint-Vivien de Saintes, le mariage de M. Louis Jacquet, ingénieur des arts et manufactures, négociant à Cognac, né à Sauviat (Haute-Vienne), le 25 août 1864, de Jules Jacquet, ancien notaire, et de Blanche-Catherine Gènesbrias des Brosses, avec M^{lle} Magdeleine Geay, née à Saintes, le 13 juin 1876, de Marcel Geay, négociant à Saintes, et Marie Coutanseaux. La bénédiction nuptiale a été donnée aux jeunes époux par M^{sr} Gilbert, évêque d'Arsinoë *in partibus*, ancien évêque du Mans, ami particulier du marié et de sa famille. Avant la messe, sa grandeur, dans un discours d'une remarquable élévation d'idées et en des termes d'une distinction rare, a su admirablement faire ressortir toute l'importance et tout l'idéal du mariage chré-

Un assistance nombreuse et choisie avait tenu à témoigner, par son empressement, de la haute et générale estime dont jouissent les familles des deux époux. Les témoins étaient, pour la mariée, son oncle, M. Justin Coutanseaux, négociant à Saintes, et M. Charles Chotard, banquier à Jonzac, son cousin ; et pour le marié, son frère, M. le docteur Lucien Jacquet, médecin des hôpitaux à Paris, et M. Pierre Baillot d'Estivaux, receveur de l'enregistrement à La Tremblade.

Le 8 juin, a été béni en l'église d'Echillais, par M. l'abbé Knell, curé de Saint-Vivien de Saintes, qui a prononcé une allocution fort délicate, le mariage de M^{lle} Marie de Montalembert, fille de M. Henri-Gatien de Montalembert de Cers, ancien avocat, ancien chef de cabinet du préfet des Pyrénées-Orientales, au château de La Bristière, commune d'Echillais, et de Sophie Renaud, de Tonnay-Charente, mariée le 28 avril 1874, petite-fille de Stanislas de Montalembert de Cers, décédé à Saintes, le 28 mars 1895 (voir *Revue*, xv, 160), et de Florence Legardeur de Tilly, décédée le 9 décembre 1888 (voir *Revue*, ix, 95), avec M. Louis Juglar, docteur en droit, fils de M. le docteur Clément Juglar, à Paris, *, membre de l'institut.

Le 20 juin, a été béni au temple de Bergerac (Dordogne), par M. le pasteur Pierre Labrousse, le mariage de sa fille, M^{lle} Adeline-Emilie-Hélène-Gabrielle, avec M. Charles-Lucien-Paul Meschinot de Richemond, docteur en médecine à La Rochelle, fils de M. Louis-Marie Meschinot de Richemond, archiviste départemental de la Charente-Inférieure, O. , et de M^{me} Lucie Guenon des Mesnards, petit-fils de Pierre-Adolphe Guenon des Mesnards et d'Anne-Charlotte-Claire de Clevaux (voir pour les Guenon, *Revue*, xvi, 121 ; xvii, 173), et de Louis-Samuel Meschinot de Richemont, capitaine de corvette, chevalier du mérite militaire. Les témoins du marié étaient : M. le docteur Paul des Mesnards, son oncle, et M. Rodolphe-Elie-André Meschinot de Richemond, son frère ; ceux de la mariée : M. Gabriel Sarlat, son aïeul maternel, et M. Alfred Rambaud, son oncle.

La famille Meschinot de Richemond, répandue en Saintonge dès le xvi^e siècle, a fourni des conseillers et des officiers au présidial, des avocats au parlement, des échevins, des pasteurs, des commissaires des guerres, des officiers aux armées de terre et de mer, des chevaliers de Saint-Louis, du mérite militaire et de la légion d'honneur, des membres du conseil municipal et de la chambre de commerce de La Rochelle. Elle s'est alliée aux familles de Vaux, Bigot, Merlin, Dumorisson, Vivier, Allenet, Michel de La Motte, Raboteau, Oualle, de Tandebartz, Perry, de Remond, de Missy, Gauvaing, Boué, Pichez, Meyer, de L'Angle, Guenon des Mesnards, Léonhardt, etc. Elle porte :

D'or au pin terrassé de sinople, fruité d'or; — alias: D'or au pin terrassé de sinople, accompagné à dextre d'un lion grimpant de gueules, à senestre de 3 étoiles d'azur posées 1 et 2; — alias: D'argent à 3 pins terrassés de sinople. Supports : deux aigles. Devise : le monogramme du Christ : IN.HOC.SIGNO.VINCES.

Les souvenirs de la famille Sarlat remontent jusqu'au grand-oncle de M. Gabriel Sarlat, Jean Rey, chimiste français, né vers la fin du xvi^e siècle à Bugues, en Périgord, mort en 1615, qui a découvert et démontré la cause de l'augmentation du poids des métaux par la calcination, dans un livre intitulé *Essays sur la recherche de la cause pour laquelle l'estain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine* (Bazas, 1630, in-8°).

Le 20, en l'église Saint-Louis de Rochefort, la bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé Bouquin, qui dans son allocution a salué l'armée française, à M. Albert-Aimé-Georges Barat, lieutenant au 6^e régiment d'infanterie, et à M^{lle} Andrée-Marie-Charlotte Sebilleau, fille de M. Abel Sebilleau, avocat, conseiller municipal de Rochefort. Les témoins étaient pour le marié : son grand-oncle, M. Adolphe Javalet, propriétaire, et M. Renaud, *, commandant le bataillon du 6^e régiment d'infanterie à Rochefort ; et pour la mariée : son oncle M. Gustave Alliez, *, commissaire adjoint de la marine en retraite, et M. Adrien Guès, O, *, directeur du service de santé de la marine.

Le 27 juin, a été béni, en l'église Saint-Vivien de Saintes, le mariage de M. Louis-Marie-Julien Floch, enseigne de vaisseau, à Brest, né le 15 août 1876, à Lorient, fils de Jules-Victor-Marie Floch, adjudant principal à la marine de Rochefort, et de Marie-Louise-Armande Landreno, avec M^{lle} Marie-Georgette-Catherine-Emilie-Marguerite Ribéraud, née le 31 juin 1881, à Saintes, de Georges-Eutrope Ribéraud, comptable, et d'Emilie-Marie-Marthe Lebouvier.

Le 28, a été béni, dans l'insigne basilique de Saint-Pierre de Saintes, le mariage de M. Charles Hubert, sous-officier au 6^e régiment d'infanterie, fils de M. Louis Hubert, négociant à Blaye, avec M^{lle} Marguerite Orliaguet, fille de Pierre Orliaguet qui fut imprimeur à Saintes et fondateur de l'*Impartial*, depuis *Progrès de la Charente-Inférieure*, sœur de M. Fernand Orliaguet, successeur de son père, et belle-sœur de notre confrère M. Paul Troche, directeur du *Progrès*.

VARIÉTÉS

I

LES BOUTONS SCOLAIRES EN SAINTONGE

J'ai lu dans le *Figaro*, vers 1869, un article où Henri Rochefort, s'égayant aux dépens des collectionneurs de boutons qui commençaient à se révéler, disait à peu près ceci :

« Je connais un homme qui vous dit en se rengorgeant : « Tel » que vous me voyez, monsieur, je possède les boutons de tous » les régiments français, anglais et prussiens qui se sont battus à Waterloo. » Eh bien, quand il a commencé cette collection, si quelqu'un lui avait dit : « Vous êtes une vieille bête, » peut-être se serait-il arrêté. »

Quand le célèbre pamphlétaire écrivait cette boutade, se doutait-il qu'avant longtemps il serait incarcéré à Sainte-Pélagie ; que la révolution du 4 septembre mettrait fin à sa détention au milieu d'une ovation enthousiaste et qu'un des petits bibelots les plus curieux du second empire serait un bouton de manchette où on le verrait, très reconnaissable, lui Rochefort, saisissant d'une main crispée les barreaux d'une fenêtre au-dessus de laquelle on lisait : SAINTE-PÉLAGIE ?

Il est plus facile de se moquer des collectionneurs que de réunir une collection de boutons comme celle dont le *Soleil illustré* du 25 avril 1897 nous fait comprendre le grand intérêt.

« On vient de vendre à l'hôtel Drouot, raconte la *Revue des jeunes filles*, la curieuse collection d'un amateur de boutons. On ne se doute plus aujourd'hui du soin artistique avec lequel cette modeste partie du vêtement fut traitée. Il y a une grande différence entre les boutons éclatants, somptueux ou délicats dont se para l'habit de nos pères, et les ternes rondelles de métal ou de bois, recouvertes d'insignifiantes étoffes, qui servent à ajuster le nôtre.

» Boutons de cuivre, d'ivoire ou de pâte de verre ; boutons d'argent ornés de filigrane et rehaussés de perles à la façon italienne ; boutons de soie brodée, dont un édit de Louis XV imposa l'usage ; boutons d'acier repoussé à la mode hollandaise ; boutons à la Montgolfière et à la Necker ; boutons Buffon, abritant, sous un mince cristal, les plumes brillantes du colibri ou du toucan ; boutons perles, boutons glaces dont se servaient les joueurs peu scrupuleux pour découvrir les cartes de leurs adversaires, boutons à peintures, à miniatures, à gravures, à découpage en silhouette ; boutons en pâte de porcelaine ; boutons de Sèvres ou de Saxe ; boutons politiques ; boutons révolutionnaires, boutons commémorant la prise de la Bastille, etc. On a pu faire une admirable collection de ces minuscules œuvres d'art. »

Je voudrais traiter en quelques mots un sujet plus modeste, nos boutons scolaires. Ils ont leur poésie, ces petits accessoires

du costume qui ont inspiré à M. Edmond Rostand ces jolis vers lus aux élèves du collège Stanislas réunis pour applaudir *Cyranos de Bergerac* :

Merci, Je voudrais vous parler. Mais qu'on me laisse,
Avant de vous parler, vous regarder encore.
Laissez que je regarde un peu cette jeunesse,
Et laissez que je reconnaisse
Ces képis et ces boutons d'or !

Le ronron glorieux du palmarès m'enivre ;
Je fais le geste encor de me serrer au flanc,
Avant d'aller chercher, sur l'estrade, mon livre,
Le ceinturon bouclé de cuivre
Où luit un S en métal blanc.

Un autre poète, Saintongeais celui-là, Edouard Gout-Desmarts, élève de rhétorique au petit séminaire de Pons, avait lu, à la distribution des prix de 1831, cette strophe mélancolique qu'on a souvent citée :

Toujours à mon bonheur le destin porte envie ;
Il veut qu'aucun espoir ne brille à mon départ.
Ah ! de combien de maux l'existence est suivie.
Nous nous sommes trouvés au matin de la vie ;
Nous rencontrerons-nous plus tard ?

Les souvenirs de cet âge heureux, où l'enfant de troupe ne se doute pas qu'un jour viendra où il lui faudra endosser l'uniforme de l'hôtel des Invalides, devraient être classés dans des musées de famille où les boutons qui ont brillé sur l'estrade officielle, au milieu des applaudissements saluant les lauréats des concours, seraient conservés avec autant de soin que ces boutons militaires si recherchés qui ont vu le feu à Iéna et à Wagram. Un Duperré se souvient encore sur le vaisseau amiral de sa tunique de collégien ; un Dufaure en habit à palmes vertes n'oublie pas celui qu'il portait à La Grande-Gorce, chez l'instituteur Toussaint.

Ce que Petit-Jean savait le mieux, c'était son commencement. Ce que nous savons le moins bien, nous tous qui voulons écrire l'histoire d'une mode, c'est son origine. A quelle époque les boutons de métal furent-ils employés pour la première fois dans les écoles de la Saintonge ? Voilà un point difficile à fixer ; mais nous savons, grâce à M. Audiat, qui nous a appris tant de choses dans son étude sur *L'instruction primaire gratuite et obligatoire avant 1789* (*Archives*, xxv, 229), qu'à la fin du XVIII^e siècle, à Cognac, chez Fillhol, maître ès-arts de l'université de Toulouse, « les enfants qui se proposent d'entrer dans la pension doivent avoir un habit bleu, revers à parements roses, boutons jaunes et unis, veste et culotte chamois. »

Voilà des boutons qui, à défaut de légende, seront aussi impossibles à identifier que les boutons unis de métal blanc adoptés par les chasseurs nationaux volontaires de la ville de Cognac,

dont le règlement, rédigé le 19 novembre 1789, fut imprimé à La Rochelle, chez P.-J. Chauvet, imprimeur du roi, 1790, in-8°, 16 pages (bibliothèque de Cognac; recueil Albert, tome xix, 1^{re} série).

A défaut de documents, je suis obligé de passer très rapidement sur nos boutons scolaires de la période révolutionnaire et de la première moitié du siècle qui finit. Je ne connais pas les boutons de nos écoles centrales; je ne sais si on se boutonnait d'étoffe ou de métal à Saintes, chez Chavignaud, le poète grotesque, qui invitait ses élèves à chanter sur l'air de *Vive la lithographie* ! les rimes de son *Histoire chronologique des rois de France* en vers lyriques; je n'ai jamais vu les boutons de l'école de la marine à Angoulême et je ne saurais dire si à La Rochelle et à Rochefort, ville maritime, il y a eu des institutions ou des écoles spéciales ornant leurs boutons de l'ancre adoptée il y a quelques années par le collège de Cherbourg et l'école des mousses et novices de Bordeaux.

La lumière est difficile à faire sur ces points et sur bien d'autres parce que, lorsqu'on a songé sérieusement à collectionner les boutons, il était trop tard. Rien n'est plus mal aisé à trouver qu'un bouton rare. J'ai laissé échapper, il y a plus de vingt ans, celui du district de Saintes et une variété du district de Cognac et je ne les ai jamais revus. On ne met pas facilement la main sur un bouton de la défunte compagnie des chemins de fer des Charentes et une pièce absolument contemporaine, le joli bouton de cuivre armorié des chemins de fer du Périgord, auquel on a substitué un type bien inférieur, sera introuvable avant peu.

A Angoulême, le triage du chiffon dans les papeteries aurait produit une collection merveilleuse et qui n'aurait rien coûté. Mais c'est toujours quand il n'est plus temps qu'on songe à ces choses-là.

Quant à nos vieux boutons scolaires, réduit que nous sommes à des conjectures, nous devons penser qu'ils furent conformes à ceux de Paris et de la province dont les types nous ont été conservés. Un collectionneur, M. Gaston Dubet, qui en a réuni beaucoup, m'a fourni des renseignements qui peuvent se résumer ainsi: de la période révolutionnaire à 1830, les boutons sont plats et de la grandeur d'une pièce de cinq centimes; après 1830 jusqu'à 1848 ils deviennent légèrement bombés. Presque tous les boutons scolaires, lycées et collèges, et les boutons d'écoles ont l'inscription sans emblèmes, pendant la révolution; l'aigle aux ailes déployées sous le premier empire, les trois fleurs de lys sous Louis XVIII, une seule sous Charles X; le coq, une patte appuyée sur une boule avec le mot *Liberté* en 1830; sous Louis-Philippe, les mots *Ecole royale* sans emblème; en 1848, le coq ou le faisceau de licteurs avec les drapeaux, et sous le second empire l'aigle aux ailes à demi fermées.

J'arrive aux pièces de ma collection. La plus ancienne que je n'ai pas encore déterminée est un bouton de cuivre massif du

diamètre d'une pièce d'un franc où je lis : *Arts et sciences* entre deux palmes entourées d'un grénétis ; il me paraît dater de l'époque révolutionnaire. Ces deux palmes, emblème devenu si banal, sont répétées au revers. Que de palmes ! que de palmes !

Je parlerai plus loin de mes boutons de la restauration et du règne de Louis-Philippe. Pour en revenir aux pièces régionales, la plus ancienne que j'ai trouvée et qui paraît appartenir à la fin du règne de Louis-Philippe est un bouton de cuivre estampé figurant entre les deux palmes en lyre au-dessus de laquelle on lit en légende circulaire : *PENSION BUZARD*, sans nom de ville. Buzard qui enseignait à Angoulême se flattait-il d'apprendre la musique mieux que ses concurrents ? voulait-il que le bouton de son établissement fût enjolivé par un emblème tempérant la vulgarité de ces éternelles palmes qui se sont perpétuées jusqu'à nous ? Je ne sais ; toujours est-il qu'il avait adopté un emblème bien peu usité sur les pièces scolaires.

La rareté des boutons qui font le sujet de cette notice et des vieux boutons administratifs en général doit être attribuée en grande partie aux réactions politiques. La révolution de juillet qui survint à la veille des distributions de prix et celle du quatre septembre qui éclata en pleines vacances ne laissèrent pas trop de temps aux fabricants de boutons pour produire des types conformes au nouvel ordre de choses, et aux tailleurs pour les coudre aux tuniques des collégiens ; les fleurs de lys et les aigles disparaissent. Le 24 février laissa subsister dans beaucoup d'établissements d'instruction les boutons aux palmes, dont l'usage fut à peu près général sous Louis-Philippe. Mais ceux qui portaient « *COLLÈGE ROYAL* » furent supprimés. Ceux du collège royal de Périgueux, qui avait pris cette nouvelle dénomination le 4 novembre 1846, sont extrêmement rares.

La restauration n'avait pas été plus tolérante pour les boutons à l'aigle du premier empire. La guerre aux monuments est dans toutes les mémoires ; la guerre aux boutons est moins connue, elle a existé cependant. Le 11 juillet 1816, un procès-verbal de gendarmerie de Barbezieux constatait qu'un petit domestique âgé de 15 ans, Baptiste Emeri, demeurant à La Grolle, commune de Touverac, portait un gilet ou veste sur lequel il y avait des boutons à l'aigle. Ce vêtement était un uniforme de postillon. Il fut traduit pour ce fait le 27 du même mois devant le tribunal correctionnel de Barbezieux. Voulez-vous connaître le jugement ?

« Le tribunal, ayant égard au jeune âge du prévenu et aux circonstances qui appartiennent à la cause, le condamne en quinze jours d'emprisonnement et aux dépens. »

Discite justitiam moniti ! C'est égal, le tribunal de Barbezieux avait la main un peu trop lourde. J'admets bien qu'un gouvernement qui se fonde ne puisse tolérer sur un bouton administratif l'emblème du gouvernement déchu ; mais ce qu'il faut blâmer, c'est l'exagération dans la répression d'un délit. Une admo-

nestation paternelle du procureur du roi à cet enfant aurait dû suffire.

A propos d'emblèmes politiques, une autre réflexion se présente à l'esprit. Une collection, grande ou petite, n'a d'intérêt qu'autant qu'on sait en tirer les conséquences qu'elle comporte. Or, on peut tirer des conséquences d'un bouton tout aussi bien que d'une statue de marbre ou d'un bronze d'art. On a toujours dit : « Collège de Navarre, collège de La Marche ; » mais faut-il dire « collège royal d'Henri IV » ou bien « collège royal Henri IV ? » La première forme que je trouve sur le bouton de ma collection du règne de Louis XVIII a trois fleurs de lys sous une couronne; je la trouve encore sous le règne de Louis-Philippe, à légende circulaire au-dessus des palmes, et cela bien que la monarchie de droit divin eût subi un échec et que le roi de France eût fait place au roi des Français. Mais la branche cadette descendait aussi bien que la branche aînée du vainqueur d'Ivry. Aujourd'hui les boutons disent : « Lycée Henri IV » comme ils disent « lycée Condorcet, collège Stanislas. » Il y a là une nuance qui n'échappera pas plus aux politiques qu'aux grammairiens.

Les boutons scolaires me paraissent susceptibles de nombreuses améliorations. Et d'abord la légende qui se borne à donner le nom de l'établissement pourrait être accompagnée d'une devise. En lisant sur le timbre-poste de la Guyane anglaise : *Petimus damusque vicissim*, j'ai admiré l'à propos de cette citation tout en déplorant qu'elle soit déparée par une faute de quantité, alors qu'il eût été si simple de nous donner le texte exact de l'*Art poétique* :

Petimusque damusque vicissim.

Or, me suis-je dit, quand Horace est mis à contribution pour un timbre-poste, je ne vois pas pourquoi on ne ferait pas appel à l'antiquité pour donner un peu de relief à un bouton. Il me semble qu'on pourrait bien faire pour de jeunes humanistes ce qu'on fait pour les cochers à qui on donne des boutons de livrée à devises latines auxquelles ils n'entendent rien. Si nous exceptons ceux qui sont pourvus du diplôme de bachelier, car il y en a, nos automédons auraient besoin qu'on leur expliquât même des devises françaises comme celle-ci : *Oncques ne dévie* qui, dans son archaïsme, a le double mérite de célébrer les vertus du maître et d'inviter le cocher à avoir l'œil sur ses chevaux.

Les vers célèbres d'Horace :

*Qui studet optatam cursu contingere metam
Multa tulit fecitque puer, sudavit et alsit,*

suffiraient au besoin à remplir une plaque de ceinturon. Etpuis, pour être complet, il faudrait ajouter :

Abstinuit venere et vino,

ce qui pourrait inculquer à quelques potaches l'attrait du fruit défendu. Il faut pour un bouton des devises plus brèves, par exemple cet aphorisme de Sénèque : *Scientiæ radices amarae, fructus vero suaves*, que je lis en 1835 sur l'ex-libris scolaire de Lemet, maître de pension à Mortagne; ou bien sur un livre ouvert, cette parole de l'écriture : *Non in solo pane vivit homo*. J'aurais vu avec plaisir le petit séminaire de Richemont adopter le bouton de métal avec ce verset que je trouve, dès 1847, sur la couverture de son palmarès, imprimé à Cognac, chez Mercier et C^{ie} : *Non coronabitur nisi legitime certaverit*, ou une bonne reproduction de la vignette de ses invitations aux distributions de prix au-dessus de laquelle on lit : *Fundamenta ejus in montibus sanctis*.

C'est à Richemont qu'un jour de fête, vers 1852, un de nos professeurs nous fit une agréable surprise en se montrant vêtu d'un bel uniforme à boutons d'or. C'était un jeune réfugié espagnol, Modesto Dominguez, professeur de mathématiques, qui avait servi dans le génie : car je lus sur les boutons : *Cuerpo de ingenieros*. Longtemps après, en lisant dans un journal une liste de députés aux cortès exilés aux Philippines à la suite d'un de ces coups d'état si fréquents en Espagne, je vis le nom de Modesto Dominguez. C'était sans doute notre ancien professeur.

A Felletin (Creuse), le collège fondé en 1589 est devenu institution ecclésiastique en 1823. Vers 1850 il a pris des armoiries; on croit qu'avant cette époque il n'avait ni uniforme ni boutons spéciaux. Je possède deux variétés du joli bouton de cet établissement, et en m'aidant de la vignette gravée qui orne les lettres de la maison et des conseils d'un ami plus compétent que moi dans l'art de lire couramment un blason, je crois pouvoir déterminer ainsi les armoiries du type actuel : « D'azur à un colombier d'argent, maçonné de sable, porté sur un roc de même et accosté de quatre pigeons de... Couronne ducale; supports, 2 anges; devise: *On y revient toujours*. Au-dessous une guirlande de fleurs.

JULES PELLISSON.

(A suivre).

II

FÉNELON ET SON *Télémaque*

On a dit, écrit, répété sur tous les tons, publié dans tous les ouvrages locaux, crié dans tous les discours, que c'était à Fontcouverte, commune limitrophe de celle de Saintes, que Fénelon avait composé son *Télémaque*.

C'est même un argument qu'on a fait valoir, il y a quelque vingt ans, à propos d'un chemin rural, quand la commune en voulait changer la direction. « Non, disaient les uns, jamais le conseil général de la Charente-Inférieure ne consentira à accepter la responsabilité de dénaturer complètement, sans utilité compensatrice, le plus beau site de la banlieue de Saintes, ce joli vallon qui, suivant la légende, inspira à Fénelon les plus

belles pages de son *Télémaque*. Ce serait un acte de vandalisme irréparable. » Voir *Revue de la Saintonge*, II, 168. A quoi d'autres répondaient tout prosaïquement par la voix du maire (séance du 21 août 1877) :

« L'autorité supérieure n'a pas les mêmes pouvoirs que Fénelon, qui faisait voyager *Télémaque* d'une manière idéale, et que d'un coup de plume il faisait trouver tantôt aux pieds des nymphes les plus belles, tantôt ailleurs, jusque même dans les Champs-Élysées ; mais l'administration, elle, ne peut pas se servir des plumes ou des ailes de Cupidon pour faire voyager, fertiliser la culture, l'industrie et le commerce de la patrie..., il lui faut des chemins viables et accessibles à tous les allants et venants pour y transporter des engrais. » (Voir aussi, t. XII, p. 417).

J'ai traité ce point d'histoire littéraire, *Le Télémaque à Bussac*, p. 276, t. VII, dans la *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou* (25 mai 1868) et dans le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle et Saintes*, t. IV, p. 390 (13 juin 1868). Pourquoi Fénelon aurait-il habité Bussac et de là parcouru la vallée d'Escambouille ? Le château de Bussac, qui, à la fin du XVIII^e siècle, appartenait aux Dupaty de Clam, était au XVII^e aux Beauchamp, réformés ardents, et rien n'appelait Fénelon chez eux. On cite encore en Saintonge le château de Gibeau, commune de Marignac, canton de Pons, qui appartient aujourd'hui à M^{me} Otard de La Grange. En effet, Fénelon a pu venir au Gibeau, où l'appelaient sa sœur et son beau-frère. Marie de Salignac avait, le 23 février 1653, épousé Henri de Beaumont, seigneur d'Usseau et de Gibeau, maréchal de camp, union d'où sortirent quatorze enfants, parmi lesquels, en 1664, au château de Gibeau, Léon de Beaumont — en famille le grand Panta — sous-précepteur du duc de Bourgogne, grand vicaire de Cambrai, nommé évêque de Saintes en 1716, mort à 80 ans en cette ville le 10 octobre 1744. Quand Fénelon passa par Saintes en 1685 pour aller à Marennes et à La Tremblade prêcher la mission aux protestants (voir *Fénelon à La Tremblade*), il a pu rendre visite à ses parents de Gibeau. Rien ne prouve un séjour, et encore moins la composition du *Télémaque*, puisqu'il écrivit ce traité pour l'éducation du duc de Bourgogne.

M. Robert Mitchell dans le *Gaulois* dit que c'est à Cambrai. Le Roi dans son *Histoire de Versailles*, t. I, p. 146, prétend que c'est à Versailles, dans une maison qu'il avait louée en 1693, 600 livres par an, sur l'emplacement d'un couvent de récollets, devenu la petite place de Bourgogne, depuis petite place Dauphine.

Dans le département du Lot, à Carennac, ancien monastère de Cluny, dont Fénelon fut doyen, on visite encore au quatrième étage d'une tour carrée, un cabinet où l'illustre archevêque composa, dit-on, une grande partie de ses ouvrages, et un bosquet où il aurait, en particulier, écrit le *Télémaque*. Un îlot y est encore appelé « l'île de Calypso » comme à Bussac, près de

Saintes, ainsi que je l'ai lu, on montre « sous le nom de Calypso, le petit réduit perdu dans les lierres et les rochers où il aimait à venir méditer. »

Le *Télémaque* fut composé vers 1693 ou 1694; la première partie en fut communiquée à Bossuet. Or, à partir de 1695, la confiance réciproque de ces deux grands génies commença à s'altérer, et après vinrent les querelles du quiétisme. De plus, Fénelon nous apprend lui-même qu'il avait écrit ce livre « dans un temps où il était charmé des marques de confiance et de bonté dont le roi le comblait. » En 1697, il était exilé de la cour. C'est donc entre 1689, année où il fut nommé précepteur du futur dauphin, et 1695, date de sa brouille avec l'évêque de Meaux. Pendant qu'il résidait à la cour, chargé de l'éducation du duc de Bourgogne qui l'occupait nuit et jour, où aurait-il pris le temps de venir passer quelques mois de villégiature à Bussac-Fontcouverte ou à Usseau-Marignac ?

L'*Intermédiaire* du 10 octobre 1898 est arrivé aux mêmes conclusions. « Un mémoire adressé par Fénelon lui-même au père Letellier, dit M. Geoffroy de Grandmaison, établit avec évidence que le *Télémaque* fut écrit pendant que Fénelon était à la cour, « dans un temps qu'il était encore charmé de la confiance et de la bonté du roi. » (*Œuvres complètes*, VII, 664; fragment d'un mémoire sur les affaires du jansénisme). Le cardinal de Bausset (*Histoire de Fénelon*, t. II, liv. IV, p. 199) confirme pour sa part cette affirmation. Dans un très récent volume sur *La duchesse de Bourgogne*, p. 376, M. le comte d'Haussonville corrobore, avec des détails intéressants, cette vérité. C'est donc à la cour que fut composé le *Télémaque*.

LOUIS AUDIAT.

III

UN RÉGIMENT A L'ÎLE DE RÉ EN 1778

M. Eusèbe Bombal a publié, dans le *Bulletin de la société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, les *Mémoires du marquis Antoine-Marie-Hippolyte de Saint-Chamans (1730-1793)* (1), fort curieux pour la vie intime du XVIII^e siècle et les mœurs de l'époque. La livraison de septembre 1898 contient quelques détails qui intéressent particulièrement notre contrée. Saint-Chamans, à la fin de 1778, fut chargé par le prince de Montbarrey, ministre de la guerre (1777-1780), d'inspecter l'infanterie, à La Rochelle, le régiment d'Aulbonne, depuis de Lullin de Châteauneuf ;

(1) Antoine-Marie-Hippolyte, comte de Saint-Chamans (terre entre Tulle et Argentat), seigneur de Frouville, second fils d'Antoine Galliot et de Marie-Louise Larcher, né le 6 février 1730, mousquetaire en 1740, guidon de gendarmerie en 1746, capitaine des gendarmes de la reine en 1763, maréchal de camp en 1770, gentilhomme d'honneur du comte d'Artois; il avait épousé le 4 août 1766 Marie-Françoise de Fougères, fille de Marie-François, comte de Fougères, maréchal de camp, maître d'hôtel du comte d'Artois. De son mariage il eut cinq enfants. Voir La Chenaye des Bois.

on verra là quelques détails sur l'armement de la défense des côtes qui nous semblent tout à fait d'actualité :

« La tenue de ce régiment, dit-il, me satisfait pleinement et l'aurais préféré pour la guerre au régiment de Salis, que j'inspectai à l'Isle de Ré.

» Ce dernier régiment étoit le modèle des manœuvres et de la tenue. Quand on avoit dit le régiment de Salis-Grisons a fait telle chose, on s'empressoit de l'imiter. Ce régiment se met en bataille devant moi, bien maquignonné. Je parcours le front et ne dis rien. Hartmanis, lieutenant-colonel, et Schmidt, le major, me disent avec étonnement : « Mais, mon général, vous ne nous » dites rien de nos deux compagnies de grenadiers ? — Non, » leur répondis-je froidement. — Mais, mon général, reprennent-ils, est-ce que vous trouvez quelque chose à reprendre ? » — Oui. Faites ouvrir les rangs. Je vais vous montrer ce que » je trouve à redire. » J'interroge un grenadier ; je lui demande son pays. — « Russe, » répond-il. Je passe à son voisin ; j'apprends qu'il est Suédois. Je dis alors à Hartmanis : — « Sont- » ils Suisses ? » Je passe à un troisième et lui demande son âge. — « Cinquante-six ans. — Depuis quand êtes-vous venu au » régiment ? — Depuis six mois. — Cet homme n'est pas jeune » pour une recrue, » dis-je. Je demande à un autre ce qu'il a aux doigts : — « La goutte. » Un autre est boiteux. J'en interroge encore un qui a le regard fixe. — « Je perds la vue, répond-il. — « Voilà, messieurs, ce que je trouve à redire : Des hommes » pour un théâtre, mais incapables de servir. »

» Lorsque les officiers du régiment de Salis virent que le maquignonnage ne m'en imposait pas, ils y allèrent beaucoup plus simplement avec moi. Ils furent les premiers à rire de toutes les ruses qu'ils avaient employées, des faux talons, des faux mollets, des fausses épaules qu'ils avaient donnés à leurs soldats. Au camp de Compiègne ensuite, je les vis manœuvrer. Ce n'étoit plus du charlatanisme. C'est d'après les meilleurs principes qu'ils s'alignoient et qu'ils faisoient leurs évolutions avec la plus grande précision et la plus grande vivacité. Les soldats étoient tenus par une discipline beaucoup trop sévère. On prenoit les plus grandes précautions pour les empêcher de désertir dans les marches. Le corps des officiers y est bien plus uni que dans le régiment d'Aulbonne, et meilleur ; mais les soldats sont moins propres à la fatigue. Les moyens de recrutement valaient aussi beaucoup mieux dans Salis.

» J'avois défense de me mêler de ce qui regardait les affaires d'argent ; j'étois curieux cependant de savoir ce que valoit une compagnie suisse, et j'y parvins à avoir beaucoup de détails que mes prédécesseurs n'avoient pu avoir. Je commençai par leur dire qu'ayant servi toute ma vie dans un corps à privilège, je respectais le leur ; que, d'ailleurs, un inspecteur attaché à M. le comte d'Artois, colonel des Suisses, ne s'aviserait pas d'aller contre les avantages accordés à ce corps. Je leur fis remarquer qu'au lieu de me demander quatre invalides ils pou-

voient en proposer huit, pourvu que quatre fussent protestants, parce que les Suisses avoient établi, pour ces soldats, un fonds différent pour celui des Invalides. En général, les Suisses ont esté contens de moi.

» Je trouvai que les pères de la Charité, qui tiennent si bien leur hôpital à Paris, le tenoient on ne peut plus mal à La Rochelle et à l'Isle de Ré; ustensiles malpropres, malades, mourants, morts dans le mémelit; nourriture mauvaise et tous les abus possibles qui, malheureusement, estoient soutenus. Je vous renvoie pour cela un mémoire que je donnai alors sur les hôpitaux.

» Un autre mémoire vous fera connaitre ma façon de penser sur la fortification nouvelle de M. de Montalembert que les suisses d'Aulbonne exécutoient à l'Isle d'Aix. J'y vis des choses à mettre en pratique; mais un inconvénient insurmontable est d'abord la fumée et l'ébranlement que cause à ces forts en bois soit le canon de l'ennemi, soit le nôtre.

» J'allai voir aussi le port de Rochefort et les travaux fort bien conçus qu'y avoit fait faire, pour la défense de la Charente, M. de La Tour du Pin, commandant en second dans le pays d'Aunis. Ils sont détaillés dans mon mémoire à ce sujet. Ils estoient d'autant plus nécessaires que nos côtes n'estoient nullement en sûreté. Nous n'estions pas précisément en guerre avec les Anglais; mais nous soutenions ostensiblement les Américains. Les corsaires anglais croisoient journellement sur nos côtes. Il n'y avoit dans l'Isle de Ré que le régiment de Salis, de 933 hommes, et les gardes-côtes, dont les femmes composoient la principale partie; nul approvisionnement. L'eau douce et le bois manquoient. Il y avoit beaucoup de canons dans le fort Saint-Martin, mais pas un grain de poudre. Dans La Rochelle, il n'y avoit que le régiment d'Aulbonne qui avoit détaché cent hommes à l'Isle de Ré. En défalquant les congés et les malades, il ne restoit pas cinq cents hommes pour la garde d'une place fort grande et dont la moitié est protestante. Aussi, fus-je fort peu flatté de me trouver commandant en chef dans cette ville pendant quelques jours. » Les choses ont-elles bien changé depuis?

L'auteur ajoute — et ce fait de désintéressement est à noter : « M. de Montbarrey, pour cette inspection m'avait donné 5.000 livres et 200 de logement. Je l'assurai que n'ayant à faire d'autre dépense que celle de la poste, c'estoit beaucoup trop et que l'on auroit fort bien pu employer deux officiers généraux avec la même somme. »

III

UN ÉPISODE DE L'HISTOIRE DU COLLÈGE DE SAINTES

C'est à propos de cette question : « Si l'érection d'une cure en prieuré simple pour l'unir à un collège est canonique ou abusive » traitée, dans le *Journal du Palais*, t. II, p. 899, que nous donnons ce fragment d'un chapitre de l'histoire du collège de

Saintes grâce à la bienveillante communication de M. Paul Leblanc :

« Tout le monde sçait que la Province de Xaintonge entre toutes celles du Royaume fut particulièrement infectée de l'Hérésie de Calvin. Pour remédier aux désordres qu'elle causoit, on eut recours aux Pères Jésuites, qui, par la sainteté de leurs exemples et par la vertu de leurs prédications, convertirent les plus honnêtes gens des Sectaires de cette nouvelle Religion, et obligèrent la plupart des autres à se retirer dans les pays étrangers, pour y vivre avec plus de liberté. En reconnaissance de ce bienfait le Clergé de Xaintes, les Magistrats et principaux Habitans de cette Ville, fondent un Collège des cinq premières classes qu'ils donnent aux Pères Jésuites, et les dotent de 3,000 livres de rente. Ce qui fut accepté et exécuté de part et d'autre le 10 Octobre 1608.

» Et d'autant que le Clergé avoit accordé au Collège entre autres biens une pension annuelle de 1,400 livres, en attendant l'occasion d'y pouvoir unir un Bénéfice de pareil revenu, M. l'Evêque de Xaintes érige en 1616 la Cure de Maqueville et ses annexes, saint Pierre de Bric et saint Jacques de Balan, en simple Prieuré, institue trois Vicaires perpétuels qu'il distribue dans ces trois Eglises, et leur assigne à chacun sur les revenus du Prieuré une portion congrue de 200 livres.

» Il unit ensuite ce Prieuré au Collège des Peres Jésuites, qui par ce moyen devinrent Curés primitifs de ces trois Eglises. Ils en prennent possession sans aucun trouble, jusques-là même que les principaux Habitans Catholiques signèrent à la prise de possession. En 1618, les Pères Jésuites font homologuer au Parlement de Bordeaux le Décret d'érection et d'union dont il s'agit.

» En 1692, ils obtiennent des Lettres Patentes qui confirment toutes les unions des Bénéfices, et même des Cures faites à leurs Collèges. Ces Lettres adressées au Conseil y sont vérifiées, sans préjudice du droit des parties intéressées, par Arrêt du 13 Mai 1692.

» Au mois de Juin suivant, Maître Jean Morin, Prêtre, Docteur en Théologie, obtient en Cour de Rome des provisions de la Cure de Maqueville, comme vacante *per obitum*. Monsieur l'Evêque de Xaintes lui donne un *Visa*, en vertu duquel il prit possession. Il obtient de nouvelles provisions en Cour de Rome, de la Cure de Maqueville avec ses annexes, comme vacante par le décès du dernier Titulaire, et par la nullité du Décret d'érection et d'union.

» Sur ces secondes provisions Monsieur l'Evêque de Xaintes lui refuse son *Visa*, disant qu'elles sont pernicieuses au bien public. Sur ce refus le sieur Morin se pourvoit devant Monsieur l'Archevêque de Bordeaux, Métropolitain, qui lui accorde *Visa* le 8 Octobre 1692. En conséquence il prend possession le 11 Novembre. Il appelle comme d'abus du Décret d'érection et d'union, et fait donner assignation aux Pères Jésuites au Parlement de Bordeaux.

» Les Pères Jesuites font de leur côté assigner le sieur Morin

au Conseil en vertu de Commission. Morin procède au Conseil, s'y oppose à l'exécution de l'Arrêt d'enregistrement des Lettres Patentes confirmatives des unions des Bénéfices, même des Cures, aux Collèges des Jésuites.

» Interviennent en faveur des Peres Jésuites le Syndic du Clergé, et les Vicaires perpétuels de Brie et de Balan. Pour l'appellant intervient le Syndic des Habitans de la Paroisse de Maqueville.

» Mais comme le succès de l'opposition et des interventions dépend de l'évènement de l'appel comme d'abus, nous n'examinerons que les moyens de cet appel.

» Le 18 Janvier 1698, Arrêt d'appointement rendu entre toutes les parties, et l'affaire distribuée au rapport de M. du Bois de Courcerières. Pour l'appellant comme d'abus, on disoit que son appel consiste en quatre moyens. »

Le premier sur une disposition du concile de Trente qui ne veut pas qu'on érige les cures en titres de bénéfices simples; le second est que cette union a été faite sans cause légitime, le collège ayant été suffisamment doté; 3^e l'union a été faite sans information *de commodo et incommodo*, formalité nécessaire; 4^e les habitants, intéressés principaux, n'ont point été appelés à cette union.

On répondait: les curés n'ont pas seuls la sollicitude pastorale et le clergé de la Saintonge, province où « l'hérésie a régné avec plus d'empire qu'en aucune autre du royaume, » eut recours aux pères.

« Mais quoiqu'elle ne manquât pas de Curés, le Clergé eut recours aux Pères Jésuites, qui donnèrent dans cette occasion des marques de leur zèle à la propagation de la Foi.

» Pour achever de rendre le calme à cette Province, le Clergé, les Magistrats et principaux Habitans de Xaintes, ont crû devoir confier aux Pères Jésuites l'éducation de la Jeunesse. Ce qu'ils ont fait par la fondation et dotation du Collège dont il s'agit.

» Et d'autant que les bénéfices sont particulièrement institués dans l'Eglise pour entretenir ses ministres, M. l'Evêque de Xaintes, ne trouvant pas de bénéfices simples à unir ce Collège, dans une Province où ils sont très rares, jugea à propos de supprimer le titre de la Cure de Maqueville avec ses deux annexes, déservie par un seul Curé. Il l'érigea en Prieuré, institua trois Vicaires perpétuels pour déservir ces trois Eglises moyennant 200 livres de portion congrue pour chacun; en sorte que les Pères Jésuites, comme Curés primitifs, étoient encore préposés à la conduite de ces trois Eglises. .

» Au fond il ne manque rien à la validité de ce Décret d'érection et d'union. Il y avoit nécessité de le faire, et pour l'utilité du Clergé de Xaintes en général, et pour le bien particulier des Habitans de Maqueville.

» A l'égard de l'utilité du Clergé de Xaintes, elle est toute évidente. Il étoit obligé de récompenser les Pères Jésuites des grands services qu'ils avoient rendus à l'église de Xaintes.

» Quant à la Paroisse de Maqueville et ses deux annexes, on leur a donné trois Pasteurs au lieu d'un, et outre cela des Curés primitifs, qui vont souvent les visiter pour les secourir dans leurs besoins temporels et spirituels. »

Les trois conditions exigées pour la validité des unions sont que le bénéfice soit vacant : il l'était ; que ceux qui en bénéficiaient soient capables : qui peut nier la capacité des pères jésuites ? enfin, que l'évêque ait le pouvoir de le faire ; ce qui ne peut être contesté dans le cas. Le second moyen d'appel comme d'abus : les intimés répondent que leurs ressources sont très maigres et que, sans les aumônes du roi, ils ne pourraient subsister. L'enquête qui est d'usage n'est pas absolument nécessaire, sauf pour les décrets d'union qui viennent de la cour de Rome. Il y a eu possession paisible de 75 ans ; donc, s'il y avait une nullité radicale, elle serait prescrite après 40 ans. Enfin il n'y avait aucune nécessité d'appeler les habitants à l'enquête, d'autant que les habitants de Maqueville sont presque tous de la religion prétendue réformée. « Mais quand ces Curés primitifs prirent possession, les principaux Habitans Catholiques y signèrent, pour marquer leur consentement.

» Sur ces différentes raisons, Arrêt est intervenu en ces termes : Le Conseil sans avoir égard à l'opposition et requête dudit Morin et à l'intervention du Syndic et Habitans de la Paroisse de Maqueville ; ayant égard aux interventions du Syndic du Clergé de Xaintes, et d'Illaroye et Maria, Vicaires perpétuels de Brie et Balan, dit qu'il n'y a abus dans ledit Décret rendu par l'Evêque de Xaintes le 28 Juin 1676, portant érection de ladite Cure et Annexes en Prieuré simple, et union d'icelui au Collège des Pères Jésuites de la Ville de Xaintes : et ayant égard aux conclusions de notre Procureur Général, et à la Requête du Syndic des Habitans de Maqueville, a ordonné et ordonne que les Pères Jésuites seront tenus de faire les aumônes ordinaires aux pauvres Paroissiens de Maqueville, de Brie et Balan, et faire les réparations du Chœur et cancel dans lesdites Paroisses, fournir les ornemens et vases sacrés, dont ils peuvent être tenus, et qui seront jugés nécessaires par l'Evêque de Xaintes ; et sur le surplus a mis et met les parties hors de Cour et de procès, et a condamné et condamne ledit Morin en soixante et quinze livres d'amende envers le Roi, et aux dépens envers les Pères Jésuites, dépens compensez entre toutes les autres parties. Fait au Conseil à Paris ce 21 Août 1694. »

REVUE DES LIVRES

GERBE DE LÉGENDES. — MÉLUSINE. — LES SAINTES-MARIES ET SOULAC. — L'ART RELIGIEUX AU XIII^e SIÈCLE. — LE *Corpus inscriptionum*. — LE RECUEIL DES INSTRUCTIONS DONNÉES AUX AMBASSA-

DEURS. — HISTOIRE DE LYON. — FACHODA (La mission Marchand et Liotard).

—

I

LA RENTRÉE DES LÉGENDES

« Nous aurons la loyauté de le constater : en France, nous perdons de plus en plus le culte du clocher et du foyer. Tout tend à disparaître de nos vieilles provinces ; et les usages naïfs ou pieux, et les antiques légendes, et le souvenir des ancêtres : rien ne reste plus pour apprendre la leçon du passé et faire savourer, comme autrefois, la douceur de la vie en plein air.

» On déserte les champs, dont on ne veut pas supporter la gêne ensoleillée, pour aller végéter et périr misérablement dans les obscurs taudis des villes ; on n'a plus l'amour du sol.

» Est-ce que tous ceux qui peuvent lutter, surtout par la plume, n'ont pas le devoir de combattre ce mal qui est non seulement un danger individuel, mais un péril social et religieux ?

» Or, pour mieux faire connaître et aimer le sol natal, il nous semble que rien ne doive être moins dédaigné que le souvenir des hommes et des événements, qui ont fait sa renommée et sont encore sa gloire. Par ces récits, arrachés au secret de poudreuses archives, ou plus ou moins fidèlement transmis de siècle en siècle, nous voyons l'origine, tantôt héroïque, tantôt gracieuse, d'un diocèse, d'une ville, d'un monastère, d'un château.

» Nous apprenons les merveilleuses légendes, âme de ces donjons en ruines, de ces gouffres insondables, de ces forêts séculaires, que nous contemplons aujourd'hui. Nous aimons à retenir, pour les exécuter, les noms des maudits et des traîtres, et, pour les bénir ou les invoquer, ceux des héros et des saints. »

Ainsi s'exprime en sa préface notre distingué compatriote, M. Ch. d'Avone. Je n'aurais pas su mieux dire pour essayer d'intéresser la Saintonge et l'Aunis à ce bon, à cet excellent livre, qui a atteint — sans nous — sa troisième édition, et que devrait aimer d'un amour particulier la petite patrie en l'amour duquel il fut écrit (1).

Ce sont neuf récits très alertes et d'une grande élévation morale, où l'histoire et la légende, mises en œuvre par la fiction et la fantaisie personnelle, évoquent : la catastrophe d'Antioche, engloutie sous les flots, en punition du crime des druides qui ont juré la mort de Coelestius et d'Eurycès, disciples d'Eutrope et dépositaires de son calice d'or ; — l'attaque par les musulmans de Chef-Boutonne ; la trahison de la fille du duc, Isèle, qui s'est livrée à un chef sarrasin, et les victoires en Saintonge de Charlemagne et d'Eudes d'Aquitaine ; — le drame de *La Repentie*,

(1) *Une gerbe de légendes saintongeaises*, par Ch. d'Avone, 3^e éd. revue et augmentée, 1899, 1 vol. in-8^o de 240 p. avec illustrations de Pichot. Broché, 1 fr. 50 ; relié, 2 fr. 25. (Paris, maison de la bonne presse, 8, rue François 1^{er}).

les naufrageurs de la côte aunisienne, et les *Jugements d'Oleron* abolissant enfin le droit d'épave; — les trois clochers de Saint-Pierre de Salles, Saint-Just et Saint-Pierre de Moëze construits par trois frères entre lesquels éclatèrent de tragiques rivalités; — et Anchoine et l'abîme de Maumusson, au-dessus duquel doit planer encore l'ombre de Régine, la bergère devenue princesse à la suite d'un pacte avec le diable; — et le château de Pons, et le puits où s'est perdue l'anguille à la clochette d'or...

Or, ce n'est pas livre de savant, encore qu'il ait au titre saintongeais sa place dans toutes les bibliothèques, et qu'il soit, *expertus crede...*, charmant à lire pour tout le monde; c'est livre populaire, livre à distribuer aux enfants de l'école, aux paysans de notre bonne terre, aux pêcheurs de nos côtes; un beau grand livre in-8° de 225 pages avec de fines images, et tel que la maison de la bonne presse seule en peut donner — c'est le mot — de pareils à 1 fr. 50!

Et c'est avec ces livres-là et ces livres-là seulement, j'en ai l'entêtée conviction, qu'on ranimera dans les cœurs l'amour aujourd'hui oblitéré du pays, le respect du passé, le sens de la tradition, je dirai aussi : ce sentiment de la poésie et du merveilleux qui fleurissait jadis en toutes les imaginations et donnait au devoir quotidien quelque charme.

Nous écouterait-on ? Voudra-t-on comprendre enfin que c'est en la rattachant aux sites, aux monuments, aux vieux murs de notre village ou de notre canton, qu'on peut nous faire aimer l'histoire de la France, que c'est de la petite patrie qu'il faut partir pour s'élever jusqu'à la grande ?

M. Ch. d'Avone donne en tous cas un utile exemple aux hommes intelligents de la province. Il a deviné Alph. Daudet, qui, avec son expérience mélancolique de provençal transplanté à Paris, disait souvent, au témoignage de son fils (*Alph. Daudet*, par Léon Daudet, 1898) :

« Pourquoi des hommes sincères et amis du réel n'écriraient-ils pas soigneusement, au lieu de se perdre dans des volumes que personne ne lit, l'histoire du coin qu'ils habitent et cultivent ? La forme romanesque s'y prêterait admirablement : habitudes, légendes, ce qui frappe l'enfance, le parti que tire l'imagination populaire ou puérile de la forêt, de la montagne, du ruisseau, du village ; ce qui subsiste d'autrefois ; ce qui ne s'est point dégradé. Je ne demande point pour chaque clocher son Mistral. Le grand poète est rare. Mais il ne manque pas d'esprit consciencieux pour cette admirable besogne. On serait stupéfait des richesses intellectuelles et morales de la France ; c'est un trésor qu'on gâche : les costumes, les patois, les récits. »

Un livre de M. Le Roy, *Le moulin du Frau*, où l'auteur, avec un souci prodigieux du vrai, racontait son Périgord, l'enchantait : « Que ne l'imite-t-on ? » s'écriait-il... *Le retour à la tradition. Voir là ce qui peut nous sauver dans la déroute contemporaine.* Toujours j'ai eu l'instinct de ces choses. Elles ne me sont apparues nettement que depuis quelques années, grâce aux ef-

forts de mes deux grands amis, Mistral et Drumont. Il est mauvais de perdre entièrement ses racines, d'oublier son clocher... Oh ! cette vie idéale ! Non seulement cultiver son jardin et sa vigne, mais encore les célébrer, ajouter par la gloire à la légende, renouer la chaîne des ancêtres ! »

Aussi, lorsque quelque bon jeune homme venait le voir, son petit volume à la main, après lui avoir demandé de quel pays il était, tout de suite il le conjurait de manière pressante : « Écoutez mon conseil, vous me remercirez plus tard. Rentrez au bercaïl. Faites-vous une solitude dans un coin de la maison ou de la ferme. Promenez-vous dans votre mémoire. Les souvenirs d'enfance sont la source vive et non empoisonnée de tous ceux qui ne possèdent pas un pouvoir d'évocation magistral. D'ailleurs vous verrez... Vous avez le temps... Faites causer ceux qui vous entourent, les fermiers, les chasseurs, les filles, les vieux, les vagabonds. Laissez cela se rejoindre. Et, si vous avez du talent, vous écrirez un livre personnel, qui aura votre marque. »

Oh ! combien de nos bacheliers, s'ils entendaient cet appel, et rentrés à la maison, se mettaient à cultiver leur vigne dans le jour, à écrire, le soir venu, l'histoire de leur village, trouveraient, à défaut de gloire, des joies très vives, et donneraient en même temps à leur vie un sens clair, un but précis, une féconde unité !



Voici qu'à son tour, et tout près de nous, un universitaire distingué, qui a été, il y a trois ans, un des meilleurs ouvriers du congrès ethnographique de Niort, et qui est un des fondateurs et des rédacteurs de cette délicieuse revue de Ligugé, le *Pays poitevin*, M. Constant Roy, semble avoir compris cela en se consacrant à la merveilleuse légende de Mélusine (1).

Non qu'il néglige aucun moyen de travailler à cette décentralisation intellectuelle qui est, de l'avis de bien des gens, la première à réaliser : c'est ainsi qu'avec ses collègues du lycée de Poitiers, MM. Henri Bornecque et Paul Laumonier, il organisait récemment au théâtre de Poitiers et faisait brillamment réussir les spectacles-conférences, si goûtés à Paris — où ils sont certainement moins utiles — et ramenait le public de province aux grands classiques par l'attrait de sa parole spirituelle et fine... Et je pensais, en lisant ces conférences qui viennent de paraître en brochure (2) avec une préface du savant doyen de la faculté des lettres, M. Hild, qu'il n'y a plus qu'à instituer des tournées circulaires, au moins des tournées de conférences, dans l'académie ;

(1) *Mélusine*, par M. Constant Roy, professeur au lycée de Poitiers, 2 brochures à l'imprimerie Saint-Martin, de Ligugé.

(2) *Conférences faites aux matinées classiques du théâtre municipal de Poitiers*, par MM. Constant Roy, Henri Bornecque et Paul Laumonier, préface de M. Hild. — 1 brochure in-8° de 79 p. Poitiers, imprimerie Masson, 1899.

que La Rochelle et Saintes par exemple fourniraient des auditoires attentifs et reconnaissants à ces messieurs de l'université; que nous aussi, Saintongeais, nous sommes des âmes à leur charge et qu'ils doivent venir nous conter notre histoire..., puis-que nous l'avons oubliée !

En attendant, M. Roy s'est attaché à la fée Mélusine, tant célébrée par les trouvères. Jadis Raymondin, chevauchant « par une vesprée belle et claire » dans la haute forêt de Coulombiers, rencontra, tout proche d'une fontaine, « en un fier et merveilleux lieu, » la dame de grande beauté qui souvent vient à la source pour s'y baigner : tout de suite il fut conquis, et, lui donnant un baiser « bien doucement et honnorablement, » il se « confia de tout en elle » et lui voua sa vie. Une aventure pareille a fait la destinée de M. Roy. Il est venu au pays de Mélusine ; il a vu l'enchanteresse, il a été vaincu, et il prépare à la fois sur ce riche et neuf sujet une thèse de doctorat pour les curieux de science, et pour nous tous, les simples, les naïfs — les poètes sans le savoir ! — il écrit le poème auquel avait rêvé Fontanes.

Ah ! n'est-il pas vrai que le jardin des légendes, le jardin de la France, va renaitre et reverdir, et se couvrir de fleurs !

Nous la verrons, — M. Roy déjà nous allèche avec son histoire esquissée à grands traits et éclairée de reproductions d'images, de sculptures, de médailles, — nous la verrons, la fée *bâtisseuse*, édifiant par tout le Poitou et toute la Saintonge, jusqu'en Dauphiné, et jusqu'à Chypre tours, donjons, murs de villes, châteaux, moutiers, églises. Il faudra seulement prendre garde : elle ne veut pas être surprise en son travail ; et si tant de châteaux, tant de vieux murs sont en ruines, c'est qu'à l'aurore, ou au clair de lune, quelque indiscret l'a guettée. Aussitôt aperçue, elle a laissé tomber les pierres qu'elle portait dans sa « dorne, » dans son « devantail » de mousseline, et qu'elle était allée prendre au lit de la Boutonne pour bâtir Salbart, Pouzauges ou Lusignan. Encore moins ferons-nous comme Raymondin son époux, qui, quelque diable le poussant, voulut, malgré la défense, l'apercevoir au jour néfaste du samedi. Car tous les samedis Mélusine est serpent à partir du nombril et se cache... Lui perça de son épée l'huis de fer qui le séparait de la bien-aimée..., et il vit Mélusine battant de sa queue l'eau d'une cuve, tandis qu'elle se peignait les cheveux. Il la vit ; mais à l'instant elle s'envola.

Elle n'a point cependant encore quitté le pays. Elle repartait pour annoncer leurs malheurs à ses enfants, à ses amis les Lusignan. Par trois fois on entendra son cri au haut de la tour dans les jours qui précéderont la mort d'Henri IV ou celle de Louis XIII. Et quand tombera le château de Lusignan, quelles lamentations sur ses ruines !

C'est sans doute depuis ce malheur suprême qu'elle a fui la France, méchante aux fées, infidèle à son passé, et qu'elle est allée en Allemagne faire les délices de Goethe enfant...

M. Roy nous la ramène, et il songe déjà, pour qu'elle ne nous quitte plus jamais, à élever, en même temps que sa thèse et son

poème, un monument de pierre ou de marbre là où fut le château de Lusignan. Saluons : c'est notre passé qui nous revient. Apportons des fleurs : c'est la poésie qui redescend vers nos plaines et nos coteaux. Réjouissons-nous : c'est la France dépossédée qui, sur les ailes de la légende, rentre enfin chez soi !

GABRIEL AUDIAT.

* *

Oui, oublions pour une fois la vérité historique; soyons infidèle à son culte, elle pour qui nous avons dû déjà blesser bien des convictions sincères. Elle est si belle qu'on la peut vénérer au prix même de quelque souffrance endurée en son honneur. Pourtant elle n'est pas seule en la vie. A côté de la réalité, il y a le rêve, il y a l'imagination. Pourquoi ne prendrions-nous pas plaisir à Peau d'Ane, si Peau d'Ane nous était contée ? Il est bon parfois de se détourner du banal, du commun, du réel, pour s'élancer dans la région du rêve, où rien ne heurte votre imagination, où l'esprit ne va pas se briser contre le mur d'airain du fait visible et tangible ! Avons-nous répété souvent que

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable !

Et puis quand on est venu nous démontrer l'erreur, dépouiller le grand homme de l'auréole menteuse, démolir une réputation surfaite, nous nous sommes sentis tristes : encore une légende qui s'en va. L'homme a besoin de croire ; sur l'arbre vigoureux des croyances ont crû des branches parasites; prenez garde d'élaguer la branche saine et fructifère. En secouant l'insecte pernicieux et dévastateur, ne faites pas tomber le germe du fruit; en tuant le moineau pillard et voleur, ayez bien soin de ne pas faire de mal au passereau qui sauve votre récolte des insectes destructeurs.

L'hypercriticisme de notre époque dans sa rage de démolition est allé plus loin que les dénicheurs de saints les plus hardis du XVIII^e siècle. Il a porté une hache savante dans la forêt des préjugés, des traditions séculaires, abattu aussi sans pitié les naïves légendes, si inoffensives pourtant. L'étude des origines a été absolument renouvelée, et le principe cartésien a été appliqué avec une rigueur qui ne s'embarrasse pas des conséquences. Des écrivains ecclésiastiques très pieux ont cru devoir demander à chaque église ses titres, et comme ces maintenues de l'ancienne monarchie qui faisaient passer à un contrôle sévère les parchemins des gentilshommes, ont enlevé ici ou là biendes traditions respectables. Peut-être est-on allé trop loin et peut-être faudra-t-il reconnaître que dans l'ardeur de la ruine on n'avait pas voulu voir certains arguments et tenir compte de certaines preuves. Heureusement c'étaient querelles de savants, joutes d'érudits, polémiques de beaux esprits. Vous avez publié par exemple de beaux ouvrages pour démontrer que toutes les traditions de la Provence chrétienne sont fausses, qu'elles ont été inventées au IX^e siècle seulement, à Vézelay.

Et jamais les livres et les brochures qui racontent les miracles des amis de Jésus-Christ sur cette terre bénie, n'ont été aussi nombreux : les *Saintes-Maries*, nouveau guide pratique ; les *Saintes-Maries de la mer*, par l'abbé Constantin (1898) ; *Notice sur l'église de Saint-Maximin*, par M. Rostan (1886) ; *Notice sur la Sainte-Baume*, par le même (1890) ; *Sainte Marie-Madeleine et la France*, par le P. Sicard (1878) ; *Les Saintes-Maries de Provence, leur vie et leur culte*, par M. le chanoine Lamoureux (1898) et autres, sans compter les deux savants volumes de Faillon, *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence* (2 vol. in-4°, 1859), ouvrage capital sur la matière.

Tous racontent la même histoire. Après la mort du Sauveur, les juifs saisirent quelques-uns de ses servents disciples, et n'osant pas les mettre à mort, les jetèrent dans une barque désemparée et les abandonnèrent aux caprices des flots.

Allez sans voile, sans cordage,
Sans mâts, sans ancre, sans timon,
Sans aliments, sans aviron,
Allez faire un triste naufrage.
Retirez-vous d'ici ; laissez-nous en repos ;
Allez périr parmi les flots.

La barque portait les saintes femmes Marie Jacobé, Marie Salomé, Marthe et Madeleine, Lazare, Maximin, Sara, servante des Maries, Trophime. Notre saint Eutrope n'avait point été oublié, lui qui s'était distingué par son zèle le jour de l'entrée triomphale à Jérusalem :

Entrez, Sara, dans la nacelle,
Lazare, Marthe et Maximin,
Cléon, Trophime, Saturnin,
Les trois Maries et Marcelle,
Eutrope avec Martial, Sidoine avec Joseph ;
Vous périrez dans cette nef.

Ils ne périrent pas. Par quel miracle ?

« Une barque entre autres, écrit le P. Lacordaire, quitta ces beaux rivages qui s'étendent du Carmel aux bouches du Nil. Elle portait dans ses flancs étroits la famille de Béthanie et quelques disciples qui s'étaient joints à sa bénédiction. La main qui dirigeait tous les apôtres conduisait aussi ceux-là ; et sous son invisible impulsion cachée par celle des flots, ils abordèrent à une ville qui était dès lors une des portes de l'Europe. Marseille les vit sans connaître le trésor qui descendait avec eux. Qui lui eût nommé Lazare, Marie-Madeleine, Marthe, n'eût rien dit à son oreille, encore moins à son esprit. Sa gloire n'était pas née pour le christianisme... » Et ces voyageurs, « c'était Lazare, le ressuscité de Béthanie : c'était Marthe sa sœur, qui l'avait vu sortir du sépulcre et qui avait cru à la puissance du fils de l'homme avant qu'elle éclatât ; c'était une autre femme, sœur de l'une et de l'autre, plus illustre encore, plus aimée, plus di-

gne de l'être, celle à laquelle il avait été dit : « Beaucoup de péchés lui seront remis parce qu'elle a beaucoup aimé... » c'était Maximin, celui que Marseille honore comme son premier évêque ; c'était Trophime, fondateur de l'église d'Arles ; c'était Eutrope, destiné à être évêque de Saintes...

Parcourez tous ces lieux sanctifiés par la vie et la mort de ces saints personnages, visitez les monuments élevés à leur gloire ; surtout, pieux pèlerins, mêlez-vous à la foule qui va les invoquer ; il est impossible de ne pas se sentir imprégné d'amour et de foi. Puis essayez donc de dire à ces populations qui chantent, prient, invoquent, qu'elles sont dupes d'une illusion. Voici la Sainte-Baume où vécut pénitente pendant 30 ans sainte Marie-Madeleine ; voici les Saintes-Maries où débarquèrent les trois Maries, objet d'un immense et séculaire pèlerinage, où Sara la servante est fêtée par la foule innombrable des bohémiens ; voici Tarascon et le tombeau de sainte Marthe. Quel enthousiasme, quelle foi vive, ardente ! Et la tradition franchit l'espace ; elle se rapproche de la Saintonge par d'autres personnages, même autres que saint Eutrope. Sainte Véronique, saint Zachée et saint Martial aborderont dans le Médoc, à Soulac ; ils y bâtirent un oratoire à la Vierge, Notre-Dame de la fin des terres ; puis continuant leurs courses apostoliques en Aquitaine, Zachée vint se fixer dans les solitudes du Quercy, à Rocamadour ; Martial, à Limoges et Véronique près de Soulac, où elle termina sa vie. Dom Bernard Maréchaux, après l'abbé Mazuret, a fait l'histoire de *N.-D. de la fin des terres de Soulac* (Bordeaux, Bellier, in-8°, 1893 ; avec des illustrations de M. Marcel de Fonrémis) et recueilli tous les faits historiques ou légendaires qui se rattachent à Soulac, livre qui ne plaira pas seulement aux âmes pieuses, mais aux touristes, aux baigneurs qui cherchent la paix des forêts de pins et l'eau bienfaisante de l'Océan. Il y a des pages bien curieuses sur l'envahissement des sables, l'érosion des côtes par la mer, les vicissitudes du monastère, la tour de Cordouan, l'église à trois nefs perdue dans les sables, sur les voûtes de laquelle j'ai passé de plain pied, puis le désensablement en 1860, enfin l'établissement d'une paroisse et d'un monastère de bénédictins olivétains (1). Un chapitre termine l'ouvrage contenant les lieux du culte

(1) Une note, page 103, de dom Maréchaux repousse dédaigneusement du pied le célèbre *Elisir dentifrice inventé en 1373 par les bénédictins de l'abbaye de Soulac*, qu'avaient imaginé l'abbé Cauderan et patroné dom Maguelonne, pensant qu'il guérissait. « Est-il besoin de dire qu'aux ^{xiii}e et ^{xiv}e siècles les moines de Soulac ne fabriquaient pas de *Dentifrices*, pas plus qu'ils n'en fabriquent aujourd'hui. Le fameux Pierre Boursaud, auquel ce produit pharmaceutique a donné une célébrité posthume, n'existe pas sur la liste des prieurs de Soulac. Au moyen âge les moines n'avaient pas besoin de faire du commerce pour se procurer les moyens d'existence. » Il y a longtemps (voir *Bulletin de la société des Archives*, t. II, 182 ; octobre 1880) que nous avons signalé ce Boursaud, prieur de Saint-Martial de Vitaterne, inventant en 1373 l'élisir dont les bénédictins actuels de Soulac ont conservé la recette. Voir aussi plus récemment t. XII, 213, 1892, un nouvel article sur ce sujet, sur le « vieux breuvage des Pharaons » de Saintes, et « les huitres au goudron » de La Rochelle.

de sainte Véronique et les églises qui possèdent de ses reliques.

II

Qui l'aurait cru, il y a même trente ans, que la grave université ferait de l'archéologie ? N'était-elle pas à perpétuité vouée à l'étude des auteurs classiques, grecs et romains ? Vous vous rappelez la querelle épique suscitée par l'abbé Gaume, pour remplacer les auteurs païens par des auteurs chrétiens. La bataille fut longue, acharnée ; avec quelle mauvaise grâce l'université finit-elle par admettre dans le programme quelques extraits d'auteurs chrétiens ! Combien y a-t-il d'années qu'on a franchi le xvi^e siècle ? Il me souvient d'un discours de distribution de prix ; vertement critiqué, blâmé, curieusement annoté — j'en conserve l'original — où le professeur de rhétorique avait émis l'idée saugrenue d'étudier un peu le xvi^e siècle qui avait certainement son mérite et expliquait un peu le xvii^e. Très peu d'années après, la pléiade entraît victorieusement dans les classes. Puis la barrière entr'ouverte, tout y passa, et la *Chanson de Roland*, qui avait contre elle de vives préventions depuis que Léon Gautier l'avait placée au-dessus de l'*Iliade*, fut mise entre les mains des élèves de seconde. Ce fut le triomphe ; et depuis, toute la littérature du moyen âge, avec l'étude des origines de la langue, l'étymologie, le phonétique, règnent en maîtres au grand détriment des vraies lettres et des intelligences d'enfants, dégoûtés, abrutis par l'amas de connaissances encyclopédiques. Evidemment on a voulu éviter le reproche d'esprit routinier qu'on s'obstinait à attribuer à l'université, au risque de mériter à plus juste titre le tort de changer sans cesse et d'innover à outrance dans un sujet où il est avant tout besoin de mesure, l'éducation d'un peuple.

Toutefois, jusqu'à présent, il est une science particulière qui n'avait point pénétré dans le sanctuaire ; à part quelques chaires de faculté consacrées à l'art antique, grec ou romain, l'architecture nationale ne compte guère que quelques fervents. Et c'est, à mon avis, l'originalité de la thèse de M. Emile Male. Il a osé présenter à la Sorbonne un livre intitulé : *L'art religieux au XIII^e siècle en France*. Cependant c'était une conséquence ; puisqu'on étudiait la langue et les écrits du moyen âge, il était naturel d'étudier les autres monuments de l'esprit humain à la même époque ; d'autant qu'il est un phénomène constaté par l'expérience : les siècles les plus florissants par la littérature, l'ont été aussi par la peinture, la sculpture, l'architecture. Or, le xiii^e siècle en France a été une des plus belles époques. Littérature trouve qu'à dater du xiv^e la langue française a commencé à dégénérer, et quant à l'architecture rien depuis n'a égalé nos cathédrales.

M. Emile Male, sur lequel déjà quelques études partielles d'archéologie avaient appelé l'attention, s'est attaché à étudier l'iconographie du moyen âge et ses sources d'inspiration. »

Et il s'est trouvé en présence de deux écoles : au ^{xviii}^e, au ^{xviii}^e siècles, à côté des Fénelon, des Labruyère, qui traitaient de barbares nos chefs-d'œuvre d'architecture, étaient les savants qui les interprétaient par l'histoire : les bénédictins, Montfaucon, voyaient dans la façade les scènes de l'histoire de France et les portraits des rois. Plus tard, on a raffiné : le Claude Frolo de Victor Hugo y vient chercher le secret de la pierre philosopale et les arcanes du grand œuvre. Victor Hugo, en son nom personnel, y voit une œuvre essentiellement laïque, une protestation contre l'idée sacerdotale et même religieuse, prouvée par quelques peintures licencieuses ou quelques sculptures obscènes. Et Viollet-Leduc, séduit par cette idée, n'hésite pas à proclamer la cathédrale une œuvre d'émancipation féodale, l'œuvre des communes affranchies, élevant leur monument en dehors de l'église, contre sa discipline : Le beffroi municipal représentant la liberté de la commune ; la cathédrale, premier monument de la libre-pensée, se dressant devant l'autocratie religieuse.

De ces systèmes conçus *a priori* un examen plus approfondi a fait ample justice. Déjà Montalembert reprochait aux romantiques leur science archéologique toute de mots et de surface. « Vous allez dans nos temples pour y rêver ; nous allons pour y prier. » On y est aussi venu pour étudier. Des travaux sérieux ont déjà été publiés ; il n'est guère de département qui n'ait sa société archéologique où se trouvent, avec beaucoup de fatras, sans doute, des mémoires partiels importants. M. Emile Male pour son livre a tout lu, et d'autre part a tout vu. Quoiqu'il se soit occupé spécialement de la France, il devait connaître les cathédrales étrangères, ne fût-ce qu'à titre de comparaison, et il a pu « se convaincre qu'à Burgos, qu'à Tolède, à Orvieto, à Cologne, à Fribourg, les grands sujets où se plaît l'art du moyen âge sont conçus comme à Paris ou à Amiens. » Admirable unité qui ne peut venir que de l'unité de pensée et de direction. Or cette pensée inspiratrice, d'où vient-elle ?

M. Emile Male a pensé qu'il ne fallait pas isoler le monument de son époque et qu'il s'expliquait par des idées régnantes. Une époque industrielle produit les gares de chemin de fer. C'est uniquement par abus du parallèle qu'on a pu, au ^{xix}^e siècle, à Paris, donner à une mairie l'aspect d'une église gothique pour faire pendant à Saint-Germain-l'Auxerrois. Le ^{xiii}^e siècle est une époque de foi et de foi vive, et le monument religieux doit en être la traduction. La cathédrale est le livre où s'instruit le peuple. Les savants ont le manuscrit ; ils étudient les textes d'ailleurs fort rares. Que reste-t-il à la foule ? Enseignement oral du prêtre et lecture figurée des images. M. Male a rapproché la littérature d'alors et l'a comparée avec les sculptures des églises. Une cathédrale est iconographiquement une encyclopédie de pierre. Le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais a réuni toutes les connaissances du siècle, et dans le miroir de la nature, miroir de la science, miroir moral, miroir historique, a fourni aux artistes tous les motifs de leur décoration ; voilà pourquoi

vous avez le sacré et le profane, la nature et l'homme, l'antiquité, les patriarches et les saints, toute la légende dorée. Il n'entre pas dans mon plan d'analyser ce livre si plein de recherches, traité complet du symbolisme ; chaque détail, chaque fait repose sur un texte. Les pères de l'église et les hagiographes lui ont fourni des explications, et les théologiens leurs commentaires.

Sans doute, il y a des choses inexplicables ; et des gens d'esprit en voulant raffiner sont tombés dans le ridicule. Que signifient ces monstres étranges ? Que signifient les gargouilles ? Qui veut trop prouver ne prouve rien. La cathédrale est l'abrégé du monde ; elle aura des animaux, elle aura des plantes, et le clergé, sévère sur l'interprétation des statues, des bas-reliefs, des verrières, laissera toute liberté à l'artiste pour la faune et la flore. On ne peut expliquer ni par les bestiaires, ni par les lapidaires ces fantaisies du sculpteur. Ce sont des charges d'ateliers. Sur les missels, sur les heures de la vierge, sur les psautiers, le miniaturiste a peint les scènes les plus folotes : un musicien donne un concert en râclant deux mâchoires d'âne ; un singe déguisé en moine marche sur des échasses ou contemple avec un sérieux doctoral le vase aux urines ; les lettres majuscules abritent des dragons à tête d'évêque ; un jambage en se prolongeant devient une souris, un oiseau, un démon qui tire la langue ; il n'y a là aucune idée maîtresse, sinon la fantaisie d'artistes inventant à qui mieux mieux les formes les plus bizarres.

Il est quelques points où M. Male, avec tout son savoir profond, déclare qu'il faut savoir ignorer. Par exemple, que doit-on penser de la déviation dans certaines églises de l'axe du chœur ? C'est l'inclinaison de la tête du Christ sur le croix, *Et inclinatio capite*, disent les uns, fêrus de symbolisme. Erreur, disent les autres ; c'est un défaut d'orientation ; c'est difficulté du sol, ou construction antérieure. L'auteur ne se prononce pas sur ce point, ce qui prouve sa prudence.

Je résume. Voilà un livre admirable qui fait le plus grand honneur et au jeune docteur et à la faculté de Paris qui a reconnu son mérite dans un sujet fort original. Dans ses nombreux chapitres sont étudiés les divers problèmes du moyen âge. Livre indispensable et tout nouveau pour qui s'occupe de symbolisme et d'archéologie religieuse. Et ce qu'il y a de remarquable c'est que ce sujet grave, ardu, qui a exigé d'immenses lectures et qui remue tant d'idées, est traité avec un soin littéraire exquis ; on lit ces 500 pages in-8° avec un intérêt qui ne se dément pas. Les nombreuses gravures répandues dans ces pages en font un vrai manuel d'archéologie.

—

III

Le 13^e volume du *Corpus inscriptionum latinarum*, publié

par l'académie de Berlin, a paru. Il comprend 3,250 textes qui appartiennent à l'Aquitaine et à la Lyonnaise. C'est là que se trouvent les inscriptions romaines de Saintes, de la page 133-148, soit 92, en y comptant onze trouvées dans le reste, l'*Ager santonium*, Annay et Angoulême.

Sa publication est due à l'éminent professeur Otto Hirschfeld, professeur à Berlin, qui deux fois est venu lui-même en Saintonge, ne se contentant pas d'une première, ni même d'une seconde lecture, sachant bien que ces inscriptions mutilées, incomplètes, rongées par le salpêtre, doivent être examinées plus d'une fois, à différentes époques, à diverses heures de la journée même. C'est là un pieux soin matériel; c'est le moindre. Ce qu'il faut surtout admirer, c'est la science immense que suppose un tel travail. D'abord, la bibliographie du sujet; il n'est si mince feuille qui ne soit scrupuleusement mentionnée, si elle a dit un seul mot d'un texte épigraphique; enfin, la lecture, l'interprétation, la traduction des sigles nombreux, des lettres à moitié effacées, des caractères souvent illisibles: M. Hirschfeld s'est acquitté avec une rare perfection de cette vaste et délicate entreprise.

Pour donner une idée de ce travail, il faut entrer dans quelques détails et indiquer le profit que l'on en peut tirer.

Un préambule indique le nom de *MEDIOLANUM SANTONUM*, Saintes, sous les différentes formes et dans les différents auteurs où il se rencontre: César: *Santoni*, *Santonas*, *Santonis* (voir *De bello gallico*, I, 11, 6; III, 11, 5, et VII, 73, 3); *Santoni* et *Santonum*; Pline: *Pomponius Mela*: Tacite, *Annales*, 6, 7: *e Santonis gallica civitate*; Lucain, I, 422, *Santonis*; Ausone: *Santonos*, *Santonorum*, *Santonus*; Sidoine Apollinaire, épist. VIII, 6, 13: *Santonis*; Venance Fortunat, *Santonus*; ... Σάντονας, dans Strabon et Ptolémée; *Santono*, *Santonos* sur les monnaies celtiques; *Sanctoni*, *Sanctonas*, sur les monnaies mérovingiennes, etc.

Viennent ensuite tous les textes qui ont mentionné les Santons et ce qu'on trouve dans les auteurs sur les frontières, sur les événements, sur les produits: l'huitre, *ostrea santonico tecta salo*, d'Ausone; la sanguenite, *herba santonica*: le vêtement, *bardocucullum*; le nom de Saintes, *Μεδιολάνιον*, *Mediolano Santonum*; ses remparts cités par Ausone, « quæ hortos hospitii, unde maxima titulorum pars extracta est, attingunt, disputavit Audiât: *Les restes des remparts gallo-romains de Saintes* dans *Revue de Saintonge et d'Aunis*, IX, p. 19, qui ea eodem tempore quo Burdigalæ aliorumque oppidorum Gallicorum an. 300 constructa esse censet; » puis les magistrats de la cité et les corps de métiers. C'est en deux pages le résumé de tout ce que l'on voit d'après les auteurs et les monuments sur Saintes.

Après les anciens M. Hirschfeld a donné la liste des écrivains modernes qui ont parlé de Saintes, depuis Pacedianus (quis?), Elie Vinet, Nicolas Alain, Peiresec, Veyrel, Brottier, Armand

Maichin, La Sauvagère, jusqu'à Bourignon, Chaudruc de Cranzannes, Lacurie, jusqu'à « Ludovicus Audiati, museo Santonico præfectus, optimeque de eo meritus, præter libros libellosque ad historiam Santonum recentiore[m] pertinentes commentarios epigraphicos edidit... Idem præterea in ephemeridibus Santonicis complures titulos ibi repertos publici juris fecit ; » René Cagnat, Julien-Laferrière, « canonicus titulos a se repertos edidit ; » Bunnell-Lewis ; Emile Esperandieu, a publié *Epigraphie romaine du Poitou*, quæ tituli adhuc extantes ab ipso diligenter delineati, deperditi ex libris schedisve deprompti, omnes amplo commentario instructi exhibentur. »

Enfin le dernier, le plus complet et le plus érudit, l'auteur lui-même, qui dit : « Ego, annis 1889 et 1895, titulos in museo Santonico examinavi, quo monumento pessime antea in vetere curia collocata nuper cura Audiati translata sunt. »

Il y a un chapitre des apocryphes : le Périgord y figure pour une douzaine ; la Saintonge, pour sept. Parmi ces dernières je ne vois pas bien à quel titre peut être citée la pierre qui est dans un mur de grange à Jarnac-Champagne :

SATOR | AREPO | TENET | OPERA | ROTAS.

l'inscription se lit en bien des endroits ailleurs qu'en Saintonge.

Il serait trop long de mentionner toutes les corrections que l'auteur a faites aux inscriptions déjà publiées, et tout ce que l'on peut tirer de cet utile travail pour l'histoire. L'ouvrage est définitif et personne ne pourra désormais écrire sur les antiquités de Saintes et de la Saintonge sans ouvrir le livre de M. Hirschfeld ; et il le remerciera de lui avoir épargné tant de recherches.

IV

On sait avec quel soin jaloux le ministère des affaires étrangères gardait ses archives. A peine quelques privilégiés de temps en temps, Thiers, M. le duc de Broglie, Haussonville pouvaient jeter un coup d'œil furtif et copier certaines pièces. Mais une fois les lettrés mis en goût par quelques publications et devinant ce qu'il y avait, il a fallu ouvrir tous les cartons et laisser le public, au moins certain public, pénétrer les vieux secrets diplomatiques. En dehors de travaux particuliers, deux collections officielles, livrent à tout le monde, à l'étranger comme aux Français, des documents qui ont une grande importance historique, mais dont la divulgation ne sera pas un *casus belli*.

L'*Inventaire analytique des archives du ministère des affaires étrangères* comprend 13 gros volumes : *Papiers de Barthélemy*, ambassadeur de France en Suisse (1792-1796) ; *Correspondance politique* de MM. de Castillon et de Marillac, ambassadeurs de France en Angleterre (1438-1448) — d'Odet de Selve (1546-1549) — de Guillaume Pellicier, à Venise (1540-1542) — des deys d'Alger (1759-1833) ; — des beys de Tunis (1577-1830). Le

recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la révolution comptait jusqu'ici 13 volumes : Autriche, Suède, Portugal, Rome, Russie, Naples, Espagne, etc. Des érudits se sont donnés à cette tâche de nous livrer ces précieux documents : MM. Albert Sorel, Alfred Rambaud, Gefroy, Caix de Saint-Aymour, Hanotaux, Joseph Reinach.

Un de nos compatriotes, M. le comte Horric de Beaucaire, ministre plénipotentiaire, a été chargé de ce qui regarde la Savoie, Sardaigne et Mantoue, deux forts volumes de près de 1,000 pages (2 volumes grand-in-8°, sur papier de Hollande ; Paris, Alcan, 1898 et 1899. Prix : 40 francs). Le premier volume, *Savoie-Sardaigne* commence avec le président Servien, ambassadeur (1648-1670) ; le second, avec le marquis de La Chétardie (1749-1752) et le marquis de Brancas (1773) ; puis *Mantoue* de l'origine 1651 jusqu'en 1708.

Une magistrale *introduction* expose la situation ; il était nécessaire de placer ces documents dans leur milieu, au moment des événements. M. de Beaucaire n'a pas manqué à ce devoir et il l'a si bien rempli qu'après l'avoir lue on pourrait presque se dispenser de lire les pièces. Mais que l'on s'en garde bien ! De quel plaisir on se priverait ! car la pièce diplomatique elle-même, parfois bien curieuse, est accompagnée de notes et de commentaires qui en doublent le prix. L'auteur connaît tout son personnel : les ambassadeurs de France et les agents de l'étranger, et nous avons beaucoup à apprendre en l'écoutant. Il retrouve là son ami Du Plessis-Besançon, fils d'une Horric de La Courade, dont il a, en 1892, publié les *Mémoires* pour la société de l'histoire de France (voir *Revue*, xii, 448) et un travail sur le siège de La Rochelle, *Les machines du Plessis-Besançon* dans nos *Archives*, xviii, 368.

Parmi les agents de Mantoue figure ce Matioli dont nous avons toute la carrière de fourberie et qui est bien le fameux *Masque de fer*.

Des appendices complètent très heureusement ces deux volumes : Liste des ambassadeurs, liste des secrétaires d'état et ambassadeurs de Savoie et de Sardaigne, ceux de Mantoue ; le tableau généalogique de la maison de Savoie, celui de la maison de Gonzague, branches de Mantoue et de Nevers.

Nous saluons avec plaisir ce nouveau labeur si consciencieux de notre éminent compatriote, en attendant la publication promise des mémoires du cardinal de Richelieu.

—
V

Le III^e volume de la *Nouvelle histoire de Lyon*, par M. André Steyert a paru (Lyon, Bernoux et Cumin, 20 avril 1899, in-4°, 666 pages). C'est le dernier, émouvante satisfaction pour l'auteur qui peut vraiment dire : *Exegi monumentum*. L'immense la-

heur est terminé. Le 3^e volume ne dépare pas les deux premiers. Il va de la renaissance aux cent jours. Quel dommage qu'ils'arrête là ! Que de belles pages, que de pages savantes nous eussions encore pu avoir ! Mais il faut se borner et l'époque contemporaine n'aurait peut-être pas fourni autant à l'auteur. Il aurait certainement trouvé le moyen de compléter son encyclopédie artistique en y comprenant tout l'art du xix^e siècle qui finit. Car, en n'oubliant rien des faits, en notant tous les événements dont Lyon a été le théâtre, même la mort d'un roi d'Yvetot à Lyon, M. André Steyert, artiste consommé, dessinateur, graveur d'une rare habileté, a fait, à propos de Lyon, un cours complet d'archéologie, de numismatique. Comme ses connaissances sont immenses. il sait où se trouvent les portraits de ses hommes illustres en tous genres ; et il les reproduit d'après leurs tombeaux, les verrières où ils figurent, leurs médailles. Il donne les vues et les plans de tous les monuments : jetons des consuls, drapeaux de la milice, armes, fusils, arquebuses ; costumes des différentes classes et à toutes les époques, boutons d'uniforme, timbres divers appliqués aux contrats, sceaux des douanes, voitures, scènes historiques, cartes de la franc-maçonnerie, forment un ensemble complet, tout cela admirablement dessiné par l'auteur lui-même. De sorte qu'on ne lit pas cette histoire de Lyon, on la voit passer sous nos yeux, en même temps qu'on voit d'une façon générale défiler devant nous le passé de la vieille France dans ses coutumes et sa façon d'être. Ce qu'un tel ouvrage a coûté d'années d'un labeur obstiné est inouï. Deux, trois, quelquefois quatre gravures par pages ! Il faut savoir trouver les sujets, et Dieu sait s'ils sont toujours sous la main ; il faut les dessiner ; il faut les disposer, les agencer avec le texte, quelquefois les discuter. Et le récit coule sans se laisser arrêter un instant ; la multiplicité des détails écrits est égale à la variété des objets représentés. Et il y a des événements importants, les guerres de religion, la révolte de Lyon contre la convention : soyez sûr que l'auteur n'oubliera rien, pas même le janséniste-archevêque, notre Malvin de Montazet, qui fit construire Plassac, pas même le vote des femmes dans les assemblées qu'il constate à Lyon, comme on l'a constaté partout ailleurs. Pour mener à bien une telle entreprise il fallait un homme d'une rare énergie ; et pour que l'ouvrage fût un tout, qu'il n'y eût pas de disparate dans le style et entre les gravures, il fallait M. André Steyert.

VI

Fachoda ! L'ouvrage arrive à son heure, juste au moment où l'héroïque commandant Marchand met le pied en France. Il importait qu'un livre d'une lecture facile, bien documenté (1), ra-

(1) *Fachoda. La France et l'Angleterre*, par le vicomte Robert de Caix. Paris, André, 1899, in-18, 324 pages, avec un portrait du commandant Marchand et trois cartes. Prix : 3 fr. 50.

contât de nouveau et avec ensemble cette aventureuse campagne. Il en faut lire tous les détails pour se faire une idée de la grandeur de l'entreprise et des difficultés de l'exécution, et l'on se rendra compte comment l'expédition devait échouer. Il y a deux choses à remarquer dans nos expéditions coloniales : le génie de la race et la maladresse de nos gouvernements. Elle a toujours ces hardis aventuriers qui partent sans se demander où ils vont, qui recherchent les grands coups d'épée, qui bravent à plaisir les dangers, qui ne comptent pour rien leur vie. Les croisés s'en allèrent ainsi à la délivrance d'un tombeau, séduits par l'attrait de l'inconnu, entraînés par la foi, par l'espoir de prier là où avait prier l'homme-Dieu, et, s'il le fallait, de périr là où il avait péri. A travers les âges on constate le même goût du péril lointain et des expéditions guerrières. Partout où en Europe il se donne un coup d'épée, soyez sûrs qu'il y a un Français ; un capitaine a besoin de soldats, il jette un cri et les bataillons se forment à son appel. Nos hardis matelots s'embarquent pour des destinations inconnues, avec l'espoir de découvrir de nouvelles terres et de les donner à la mère-patrie. Même dans les époques les plus prosaïques, il se rencontre des âmes que le terre-à-terre de l'existence ne satisfait pas et qui ont besoin d'une activité plus généreuse. Le comte de Raousset-Boulbon tend les mains au marquis de Morès. Même quand tout se matérialise, que les dévouements se monétisent et que les nobles idées, les pensées chevaleresques font place aux calculs, qu'on n'est plus assez bête pour se sacrifier à une cause qui ne rapporte rien, il y a encore de ces esprits audacieux que les calculs n'embarrassent pas. On fera des rentes, des dotations au sirdar Kitchener. Quel est le compagnon de Marchand ou de Liotard qui ait consenti à s'exposer aux tourments endurés, moyennant une somme d'argent ? Ils sont partis suivant le drapeau qu'ils portent, ayant devant les yeux le but à atteindre, la mission à remplir, enivrés de la passion du devoir, enthousiasmés d'amour pour la France, bravant tout, même le découragement et les obstacles même d'où ils ne devaient pas venir. C'est là la vertu de l'individu, la valeur personnelle, la foi vivante, et à côté l'indifférence, la négligence, l'oubli.

M. Robert de Caix ne peut s'empêcher de faire un douloureux parallèle entre les deux nations, l'Angleterre et la France. Quand on veut faire une expédition, il faut en assurer les moyens ; il faut savoir où l'on va, jusqu'où l'on ira. Il ne suffit pas de dire à une troupe d'hommes déterminés : « Voici un drapeau ; allez le planter au Soudan, sur le Nil, à Madagascar. » Il montre comment l'Angleterre depuis 13 ans avait préparé l'expédition : « Tous ces grands résultats ont été obtenus avec une somme relativement modeste. Toutes les opérations militaires, depuis 1896, n'ont coûté que 2,600,000 livres (65 millions de francs). Sur cette somme, l'Angleterre n'a donné que 798,000 livres, « avancées » à l'Égypte, condamnée dans l'affaire de la caisse de la dette. Le reste a été supporté par le budget khédivial. Sur ces 2,600,000 livres, 1 million n'a pas été dépensé pour toujours, puisqu'il re-

présente la somme qu'a coûté la construction du chemin de fer du Soudan, qui restera l'œuvre capitale du sirdar.

« Ce dernier n'a peut-être pas été un si grand homme de guerre ! Il n'était sans doute pas fort difficile de vaincre, avec une ligne de communication si bien assurée, un ennemi le plus souvent immobile ; mais il a tiré grand parti des ressources que l'Angleterre a mises, sans marchander, au service de sa politique. Tout était prévu dans la marche sur Khartoum, et comme le dit le *Times*, par cela seul qu'il avait mené en bon état son armée jusqu'aux abords du repaire du mahdisme, « le sirdar avait gagné la bataille d'Omdourman trois semaines avant de combattre. »

« L'adversaire modeste qui tentait par le sud de disputer à l'Angleterre les pays du Haut-Nil, Marchand, avait lui aussi tout prévu, du moins autant que la pauvreté de ses moyens lui permettait de prévoir. Dans l'insuffisance de ses ressources, sa marche n'était pas moins méthodique que celle du sirdar. Mais quelle différence dans les résultats ! Tandis que le sirdar, suivi d'une flottille, d'un chemin de fer, d'un télégraphe, se trouvait à Khartoum, à cinq jours du Caire, Marchand, à Fachoda, était à cinq mois de Brazzaville. La distance est plus grande, il est vrai ; mais la parcimonie de la métropole n'avait rien fait pour la vaincre, pas même en assurant les transports fluviaux sur le Bas-Oubangui. Cette différence seule, en dehors de la disproportion de l'armée du sirdar et de la compagnie sénégalaise de Marchand, devait d'avance désigner laquelle l'emporterait, des deux politiques adverses de ces deux éminents Africains. »

M. Robert de Caix a raconté avec émotion les expéditions Liotard et Marchand. Quel homme énergique et patient a eu Marchand dans notre compatriote saintongeais Liotard ! C'est lui qui part en avant, et grâce à sa valeur, à sa loyauté, bien appréciées de ces populations sauvages, parvient à préparer des traités de paix. Que de fois on était près d'en venir aux mains avec ces tribus féroces qui eussent peu à peu décimé notre petite troupe lorsque l'intervention de Liotard faisait tomber les armes ! « Liotard, a dit un voyageur, fait du pays ce qu'il veut. »

Parfois on vit des convois de 70 pirogues et de 900 payeurs, recrutés en vertu d'un roulement entre les villages et payés en barrettes de cuivre, l'or de l'Oubangui, remonter ensemble vers l'est, portant les charges de la mission Marchand. Il fallut plus de 59,000 journées de piroguier pour transporter les 12,000 caisses de la mission. Heureusement la main-d'œuvre n'est pas chère et cet énorme travail ne coûta pas plus de 13,000 francs. A terre, les embarcations, placées sur des rouleaux, avaient été tirées par 1,700 à 1,800 hommes ; et puis il faut remettre à flot les embarcations, éviter les rapides, briser à la hache les lianes qui embarrassent le passage, se garer des attaques d'hippopotames et des rencontres d'éléphants. On vivait de chasse ; un coup de fusil rapportait 2 à 3,000 kilos de viande. Les tribus du reste opéraient au comptant, vendant aisément des troupeaux. On a un

mouton pour 8 sous et un bœuf pour 14 francs 50. Il faut de temps en temps lutter. Avec 98 hommes valides, Marchand mit en fuite une petite armée du khalife, 1,200 hommes d'élite et une flottille de 12 bâtiments. Nous ne referons pas ce récit si pathétique et si émouvant : oui, nos officiers avaient fait tout ce qui était humainement possible avec les ressources si limitées mises dès le début à leur disposition et ils avaient atteint leur but. Mais leur héroïsme met d'autant plus en lumière la médiocrité de ceux qui les ont lancés dans l'entreprise, la pauvreté de leur politique, l'incohérence de leurs moyens et de leurs vues. Quel malheur d'avoir ainsi gaspillé tant d'efforts et rendu vains par impéritie des dévouements si désintéressés !

LOUIS AUDIAT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N° 679. — Je m'occupe en ce moment d'un certain Rambaud qui avait eu, vers 1735, un emploi à la généralité de La Rochelle et qui avait depuis fondé à Paris une agence très importante de nouvelles à la main. Le personnage est très curieux ; il employa comme copistes et comme distributeurs des gens de Saintes qui vivaient à Paris et qu'il y avait peut-être fait venir. Il fut très ardemment pourchassé par la police vers 1746. Connait-on quelque chose du personnage ?

P. D'E.

N° 680. *Les Turgot à Rochefort.*

La généalogie des Turgot, dont était le célèbre intendant de Limoges (1761), contrôleur général des finances, a été faite plusieurs fois. On rencontre ailleurs des personnes de ce nom qui ont appartenu au port de Rochefort. Joseph Turgot, écrivain de la marine à Brest en 1674, à Toulon le 1^{er} février 1691, le fut à Rochefort le 1^{er} janvier 1697, et maître d'écritures des gardes de la marine le 1^{er} mai 1698. Il est mort à Rochefort le 16 octobre 1706, âgé d'environ 55 ans. Il s'était marié en 1678 à Landerneau avec Marie Jullon de Knezay, dont il a eu : 1° Françoise née à Brest le 7 août 1680 ; 2° Jean, officier de marine, né à Rochefort, le 16 février 1682, mort à Rochefort, le 7 avril 1725 ; 3° Antoine, conseiller du roi, receveur des tailles et finances à Vezelay, mort en 1757 ; 4° Claire, décédée à Rochefort, le 21 mai 1757, à l'âge de 75 ans ; 5° François. Antoine et Claire, enfants de feu Joseph Turgot et Marie Jullon, achètent une maison à Rochefort le 2 octobre 1735. On demande les ascendants surtout, le père de ce Joseph, et ce que quelqu'un de nos confrères pourrait avoir sur ces Turgot.

D.

N° 681. *Les Bernardeau de La Briandière.*

Je lis dans la *Revue* de mai dernier (t. xix, p. 161) que le général baron Muller avait épousé à Saintes Marie-Anne Bernardeau — imprimé à tort *Briandeau* — de la Briandière. Pourrait-on me donner quelques renseignements sur les représentants actuels de cette famille.

LÉVÊQUE.

N° 682. *Théâtre en Aunis-Saintonge.* — Au printemps de 1805 les artistes du théâtre français ou des variétés, de Bordeaux, étaient en représentation à La Rochelle. Ils écrivirent de cette ville au maire de Fontenay-le-Comte pour lui demander la salle de spectacle :

« La Rochelle, ce 27 prairial an xiii.

Monsieur, une société des artistes des théâtres variétés de Bordeaux, réunis avec M. Meyer, ci-devant musicien de l'électeur palatin, et dont la réputation est répandue dans toutes les cours, et principalement dans l'empire français, désirant jouir de la salle de spectacle de votre ville pour le temps de la foire, ont cru devoir vous écrire pour obtenir votre agrément, en vous envoyant un aperçu de nos spectacles accoutumés. Nous osons espérer que vous daignerez nous répondre de suite en honorant de votre protection des artistes qui se feront toujours un devoir d'être, monsieur, vos dévoués serviteurs.

DUMOULIN, pour la société.

P. S. — Nous vous prions de mettre la réponse à l'adresse de M. Duport, à la Table nationale, rue du Petit Saint-Louis, près la Porte-Royale, n° 6, pour remettre à M. Meyer, artiste à La Rochelle. » (Archives municipales de Fontenay-le-Comte. Original).

Quelqu'un de nos collègues pourrait-il nous renseigner sur M. Meyer, artiste à La Rochelle, ci-devant musicien de l'électeur palatin? Est-ce un Rochelais? Sa réputation était-elle bien aussi universelle que l'écrivait le régisseur de la troupe des variétés de Bordeaux?

HENRI CLOUZOT.

II. — RÉPONSES

N° 637: XIV, 29; XVI, 134. *Les Augier de Cognac, les Augier des Courgeals, les Augier de La Sauzaye et Blanchon.*

Philippe Augier pourrait très bien n'être qu'un frère de Pierre-Etienne Augier de La Jallet. Voyant que celui-ci avait ajouté de *Lajallet* à son nom il ne voulut pas être en reste et ajouta de *La Sausaie* à son Augier, prenant le nom d'une propriété appartenant aussi aux Augier et qui se trouve à 7 ou 800 mètres de La Jallet. Ce qui ferait voir qu'il a pu s'appeler Augier de La Sausaie, sans épouser pour cela une Masson. C'est sans doute

cet Augier qui fut sous-préfet de Rochefort et délégué avec Joly d'Aussy et Fleuriau-Bellevue pour aller assister à la fête du 1^{er} vendémiaire an ix.

« Le vingt deuxième avril mille sept cent cinquante-huit, a été baptisé Philippe Augier, né le même jour fils naturel et légitime de M. Philippe Augier négociant, écuyer, exempt des gardes de M. le maréchal de... et de dame Magdeleine Drahonnet, ses père et mère. Le parrain a été Jean Torchut, natif de la paroisse de Saint-Hilaire, et la marraine Françoise Duranseau, de la Jarrie-Audouin, lesquels ont déclaré ne savoir signer. Le père du baptisé a signé avec moi. PH. AUGIER. J.-CHRISTOPHE CHAPOT, curé de Saint-Jean d'Angély. »

Voici quelques autres Augier : 21 juillet 1823, *décès* à Saint-Denis-du-Pin de Pierre-Etienne Augier, marié à Elisabeth-Victoire Blactot de La Billardière ; 23 janvier 1843, *décès* à Saint-Jean de Marguerite-Elisabeth Augier de La Jallet, épouse d'Augustin-Benoît Péraudeau ; 29 avril 1850, *mariage* à Saint-Jean de Pierre-Evariste Augier et de Marie de Reboul ; 25 décembre 1850, *décès* à Saint-Jean de Marie-Sophie Augier de Saint-André ; 6 août 1857, *décès* à Saint-Jean de Madeleine-Bathilde Augier, veuve de Philippe-Maurice Charrier ; 12 juin 1871, *décès* à Saint-Jean d'Auguste Domitile-Victor Augier de La Jallet ; 21 germinal an II, *naissance* de Madeleine-Bathilde Augier, fille d'Ambroise Augier et de Julie Delestang.

A. A.

Etienne-Jean Augier, député, né à Cognac le 15 février 1735, fut anobli le 10 mars 1815. Ce sont ses enfants qui ont demandé à ajouter à leur nom celui de *La Sauzaye*. L'un d'eux, tué en 1812, avait été le 2^e mari d'une maîtresse de Napoléon I^{er}. Louis Augier, né à Cognac le 12 avril 1731, fut président du tribunal criminel de Bourges. Ses enfants ont formé deux rameaux, l'un éteint dans la maison de Bosredon en Combrailles ; l'autre fixé dans la Sarthe.

R.

— Etienne Augier, grand négociant à Charente (sur le port), était oncle de Philippe Augier de La Sauzaye, député. En 1768, il échange des immeubles avec M^e Louis-Alexandre Courtois de Guigneville, commandant les milices, seigneur de L'Isle-Oué en Charente. Il joua un rôle modérateur sous la révolution.

Anne Augier, sa sœur, est veuve de Simon Guérinet, négociant de Pons, riche propriétaire à Charente, seigneur de La Petite-Forêt en Saint-Clément, (2 métairies, 3 borderies, 2 maisons). Les propriétés passent par décret rendu aux requestes de l'hostel de Paris, après adjudication, à Ch. Beziaud, contrôleur des tailles, à Charente.

Philippe Augier, né à Saint-Jean, fit ses études à Sorrèze, vint s'établir à Charente comme négociant ; épousa Marie-Félicité Hébre de Saint-Clément, fille de Pierre-André, contrôleur général des guerres, trois fois maire de Rochefort, administrateur

du département, mort en 1805, laissant : François-Nathanaël Hèbre, marié à Anne-Félicité Augier, fille d'Etienne; Marie-Amélie, mariée à Pierre-Simon Augier; Marguerite-Françoise, mariée à Marc Barbot de La Trésorière, beau-frère de Philippe. Il habite sur le quai de Tonnay-Charente; il acquiert les métairies de Chanteloube, Le Jaguenaud, en Charente, les grands magasins construits sous Louis XIV au pied du château. Délégué à Saintes en 1789, il fut choisi pour député à la constituante. Champion ardent des réformes sages à l'ordre du jour. Discours connu. Il ne fut pas réélu à la convention, comme trop modéré. Dirigea les affaires de la commune de Charente, pendant la révolution, en vrai libéral. Accusé de réaction par les clubistes de Bordeaux, il répond, comme président des *Amis de la constitution* de Charente, une très noble lettre. En 1795, il fut envoyé au conseil des cinq-cents, des anciens. Il fut le 1^{er} sous-préfet de Rochefort, sous le consulat; en brumaire de l'an XII, député au corps législatif. En 1811, commissaire du gouvernement à Hambourg, et remplit diverses autres fonctions. Il est auteur de *Mémoires* où il établit la possibilité de mettre les établissements français de la côte septentrionale d'Afrique sous le régime de ceux de la côte occidentale. Mort, sans enfants, en 1837, il eut pour héritiers des neveux qui habitaient le Rousseau. J'ai égaré les noms.

Pierre-Simon Augier, son frère, époux, puis veuf de Marie-Amélie Hèbre, de Saint-Clément, reçut en jouissance, en 1825, en attendant majorité de sa fille Agathe-Ernestine Augier, le domaine de Saint-Clément dont le revenu était de 3,606 livres, la borderie de Monplaisir, le pré de La Grande-Sole (20,000), de la Chapelle (4,800); ensemble : 67,800 livres.

Un troisième frère s'appelait Pierre-Etienne et se remaria à Victoire-Elisabeth Blactot de La Billardièrre.

M. Augier de La Jallet, de Saint-Jean d'Angély, est certainement parent des Augier de La Sauzaye.

Tous ces détails sont disséminés dans mon livre; mais je n'ai étudié que la vie de Philippe, en particulier.

M. BRODUT.

M^{me} Amélie de Bournonville, à Cognac, est à présent la seule descendante directe et héritière des Augier de Cognac. Fille unique d'Etienne Augier, négociant à Cognac, petite-fille de Daniel aussi négociant à Cognac, elle est donc l'arrière petite-fille du constituant de 1789, Etienne Augier, député d'Angoulême, anobli par Louis XVIII.

D.

Il y a eu à l'assemblée constituante de 1789 deux Augier, tous deux députés du tiers; l'un, Etienne-Jean, négociant, protestant et très monarchiste, né à Cognac le 15 janvier 1735, mort à Cognac le 20 juillet 1826, député d'Angoulême, qui fut anobli le 6 septembre 1814 et fait chevalier de la légion d'honneur (voir ce qui a été dit de lui, *Revue*, XIX, p. 8); l'autre, Philippe Augier de La Sauzaye, négociant à Tonnay-Charente, neveu

d'Etienne, né à Saint-Jean d'Angély le 22 avril 1758, mort à Paris le 2 mars 1837, député de Saintes. Il fut sous-préfet de Rochefort, commissaire du gouvernement à Hambourg, etc. Les portraits d'Etienne et de Philippe Augier sont dans la collection Déjabin.

La *Biographie moderne* (Paris, Alexis Emery, 1815) s'exprime ainsi sur Augier de La Sausaye : « Augier-Sauzaye, négociant et neveu du précédent dont il était loin de partager les principes, fut aussi nommé en 1789 député du tiers état de la sénéchaussée de Saintes, aux états généraux. Il fut, dans l'assemblée nationale, du comité de liquidation, puis attaché à la section chargée des dettes de la guerre. Le 20 octobre 1790, le parti de la révolution ayant appuyé vivement un projet de Menou, tendant à demander le renvoi des ministres, il y eut de la part du côté droit une lutte violente d'où il sortit triomphant par un appel nominal. On publia alors une liste fautive des membres ministériels, et on y plaça Augier-Sauzaye en le confondant avec le précédent; mais il réclama quelques jours après par une lettre contre cette allégation. Depuis la session de la constituante on ne le retrouve plus dans les fonctions publiques, jusqu'après l'époque du 18 brumaire que Bonaparte l'appela à celle de sous-préfet de Rochefort, par arrêté du 1^{er} avril 1800. »

J. P.

— Etienne-Jean Augier, né à Cognac le 15 janvier 1735, fils de Philippe, négociant, et de Marie-Françoise Brunet, s'est marié à Cognac le 15 avril 1762, par le ministère de Martin, pasteur, avec D^{lle} Marthe-Catherine Martell, fille de feu Jean Martell, l'aîné, négociant, et de D^{lle} Jeanne-Rachel Lallemand, demeurant tous à Cognac. Il fut député du tiers état en 1789, a été anobli en 1814 par le roi Louis XVIII.

Il ne fit pas partie de la législative, se désintéressa de la politique, s'occupa d'être utile à ses concitoyens, aux moments de la rareté des blés, qu'il fit venir de Marans et d'ailleurs. Il a été père de : 1^o Jeanne Augier, née le 13 février 1763 ; 2^o Louis-Etienne Augier, né le 2 novembre 1764 ; 3^o Philippe-Ferdinand Augier, né le 19 janvier 1766 ; 4^o Jean-Henry Augier, né le 3 mai 1767 ; 5^o Jean-Victor Augier, né le 18 mai 1779. Il est décédé à Cognac le 20 juillet 1826, chevalier de la légion d'honneur, âgé de 91 ans et 6 mois.

A côté de ces Augier, je cite, quoique n'appartenant pas à la même famille, quelques autres Augier. Ainsi :

Le 22 octobre 1707, à Cognac, meurt Pierre Augier, maître ès arts, sieur de La Perdasse.

Louis Augier, né à Cognac le 12 avril 1731, fils de Pierre Augier et d'Anne-Jacquette Georget, mariés à Cognac en 1729 ;

Enfin, les Augier des Courgeats, dont voici quelques noms :

A Cognac, le 8 janvier 1733, est baptisé Jean, fils de sieur Bernard Augier des Courgeats, employé aux aydes, et de Françoise Thiboyaud ; parrain et marraine, sieur Jean-Baptiste Forest, bourgeois, et D^{lle} Jeanne Bidon.

Le 12 mars 1735, baptême de Pierre, fils de sieur Bernard Augier, sieur des Courgeats, et de D^{lle} Marie-Françoise Thiboyaud; parrain et marraine, maître Pierre Balme, procureur au siège royal, et M^{lle} Marie Forest. — BERNARD, *curé de Saint-Léger*.

Le 6 avril 1739, mariage de Bernard Augier des Courgeats et de D^{lle} Marthe-Julie Dumas, fait par le père de Pindray, gardien des pères cordeliers de cette ville, en présence de M^e André Bernard, notaire et procureur au siège royal et élection; sieur Perrin, bourgeois, etc. — Signé: AUGIER DES COURGEATS; Marthe-Julie DUMAS; BERNARD; PERRIN; F. PINDRAY, *religieux cordelier et gardien*; BERNARD, *curé*. (*Registres de Saint-Léger*).

Le 1^{er} juillet 1742 sont suppléées les cérémonies du baptême à Marc-Pierre-Jean-Charles, ondoyé précédemment, fils de sieur Bernard Augier des Courgeats, receveur général des aydes de Saint-Jean d'Angély, et de Marthe-Julie Dumas; parrain, haut et puissant seigneur messire Pierre de Voyer de Paulmy, chevalier, comte d'Argenson, conseiller d'état ordinaire, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et intendant de la généralité de Paris, représenté par messire Jean-Benoit-Léonard Huon, écuyer, seigneur de Jarlac, Orignac et Orville; marraine, dame Charlotte Huon-Yongue, dame de La Ferrière. — BERNARD, *curé de Saint-Léger*.

On ne trouve pas à Cognac d'autre enfant né de ce mariage.

P. DE L.

— « Brevet d'une pension de 1,200 livres produisant net 1,071 pour tenir lieu des grâces si après détaillées :

A Pierre Augier, S. de St-André Descourgeats, né le onze mars mil sept cent trente-cinq à Cognac, généralité de La Rochelle, et baptisé le lendemain dans l'église paroissiale de Saint-Léger de la dite ville; capitaine en second réformé du régiment de Lally. Savoir :

600 sur l'extraordinaire des guerres, qui lui ont été réglés pour sa réforme, en vertu de l'article 54 de l'ordonnance du roy du 21 décembre 1762, concernant l'infanterie irlandaise; lesquels appointements, déduction faite d'un 10^e sur lesdites 600 livres et de 4 sols pour livre sur le restant sont de . . . 531 l.

600 sur le trésor royal, qui lui ont été conservés par brevet du quatorze octobre 1767, en considération de ses services en qualité de porte-manteau de madame Louise de France; lesquels appointements, déduction faite d'un 10^e, sont de 540

Total net 1,071 l.

Il revient audit S. Augier de Saint-André Descourgeat pour le d^e de ses appointements sur le trésor royal, réduite à 540 depuis le 1^{er} janvier 1778 jusqu'au 1^{er} janvier 1779, 540.

Aujourd'hui premier septembre mil sept cent soixante-dix-neuf, le roi étant à Versailles, sa majesté s'étant fait repré-

senter, en conséquence de ses lettres patentes du 8 novembre 1778 et de sa déclaration du 7 janvier 1779, les titres en vertu desquels les grâces annuelles ci-dessus désignés, montant net annuellement à mille soixante-onze livres, ont été accordées audit S. Pierre Augier de Saint-André Descourgeats, elle lui en a confirmé la jouissance, à titre de pension sur son trésor royal; et lui a de plus assuré le payeman du décompte de ce qui lui en reste dû, montant à cinq cent quarante livres pour en être payé conformément à l'article 4 de ladite déclaration. Et pour assurance de tout ce que dessus, sa majesté m'a commandé d'expédier le présent brevet, qu'elle a signé de sa main, et fait contre-signer par moi son conseiller-secrétaire d'état et de ses commandemens et finances.

LOUIS.

Et plus bas : LE P^{re} DE MONTBARREY. »

J'ai transcrit la pièce entière sans trop pouvoir rattacher à quelqu'un de nos Augier ce Pierre, sieur de Saint-André des Courgeats, capitaine au régiment de Lally, porte-manteau de madame Louise de France.

Il a déjà été question des Augier et de leur filiation dans cette *Revue*, xiv, 29. Nous y renvoyons le lecteur. A.

— Lors de la révocation de l'édit de Nantes, la branche cadette collatérale de la famille Augier de Cognac, qui fonda en 1643 la première maison d'exportation des vins et eaux-de-vie de la région, retourna au catholicisme. Le chef de cette branche se fixa à Saint-Jean d'Angély, où il obtint un emploi, soit dans la judicature, soit dans l'administration. Il s'ensuivit une scission entre les deux branches, sans que cependant il y ait eu rupture absolue : aussi la généalogie de la branche établie à Saint-Jean n'a-t-elle pas été suivie par celle de Cognac.

Voici néanmoins les quelques notes qui peuvent être fournies à son endroit :

A la suite de la ruine générale causée par l'effondrement du système de Law (1718-1722), la branche de Cognac se releva assez rapidement sous la direction de Philippe Augier en donnant un nouvel et plus grand essor à ses affaires commerciales sur les marchés étrangers, notamment dans les villes hanséatiques, la Hollande, l'Angleterre et le pays de Galles, où la maison Augier expédiait des quantités considérables de vin des Charentes, et notamment de vins de *colombard*, qui y étaient très appréciés.

A peu près vers la même époque, un des Augier de Saint-Jean d'Angély, qui s'appelait aussi Philippe, comme tous les aînés de la famille, vint s'établir à Tonnay-Charente où il créa et dirigea lui-même jusqu'à sa mort survenue vers 1790 une très importante maison comprenant toutes les branches de commerce de la région : vins, eaux-de-vie, grains, céréales, bois, etc.

Ce Philippe Augier était célibataire. Mais il avait deux arrière-neveux de l'éducation desquels il se chargea. L'un d'eux, l'aîné,

portant lui-même le prénom de Philippe, était né à Saint-Jean d'Angély en 1758. Il ne résida, son éducation terminée, que peu d'années auprès de son oncle à Tonnay-Charente, et ce fut lui qui fut nommé député aux états généraux en 1789 par le tiers de Saintes. Il se maria probablement avec une Masson de La Sauzaye, et eut de ce mariage deux fils : 1^o l'ainé, Aimé ou Amédée Augier, officier d'artillerie sous le premier empire, fut le héros de la déplorable aventure de la comtesse de Luxembourg, fille du général Deroy (comte Léon : papiers des Tuileries); 2^o le second fils, Félix Augier, fut marié trois ou quatre fois. Sa dernière femme fut une demoiselle de Kolly, fille d'un directeur des douanes à Bordeaux. Il a eu un fils qui a disparu.

Le Philippe Augier, député aux états généraux, dont il est parlé ci-dessus, après avoir rempli divers postes dans l'administration sous le directoire, le consulat et l'empire, fut, vers 1808, grâce à ses liaisons et son intimité avec Fouché, duc d'Otrante, nommé ministre de la police des villes hanséatiques.

Lors de l'insurrection des pays du nord de l'Allemagne (1812-1813), il dut se réfugier à Hambourg, sous les ordres du maréchal Davoust, gouverneur général de l'Allemagne du nord, et ne rentra en France qu'en 1814, en même temps que la garnison française d'Hambourg. Il ne vécut à partir de ce moment que d'expédients peu avouables dans la basse police et mourut vers 1838.

Ce n'est pas ce Philippe Augier qui fut anobli par Louis XVIII le 6 septembre 1814, lors du retour des Bourbons, mais bien Henri-Etienne Augier, dit Plantet, de la branche aînée restée protestante et demeurée dans le commerce, et établie à Cognac, qui était aussi ancien constituant, comme député du tiers de l'Angoumois. Il fut fait écuyer en même temps que 21 autres anciens constituants pour avoir donné un gage de leur fidélité à la monarchie en votant une motion ultra-royaliste. Les armoiries, communes à ces anoblis, consistaient en *un lys d'argent sur fond d'azur*, accompagné d'une harquette d'écuyer, en chef, et comme légende : *Deo et regi fides impavida*.

Charles Augier, second petit-neveu de Philippe Augier, de Tonnay-Charente, frère cadet par conséquent du constituant Philippe Augier, ministre de la police des villes hanséatiques sous le 1^{er} empire, était marié à une Drahonnet, de Saint-Jean d'Angély. Sa petite-fille ou arrière petite fille, épousa vers 1870, un M. Durepaire, des environs de Saintes.

La très importante maison de commerce fondée et dirigée par Philippe Augier, à Tonnay-Charente, s'éteignit par la mort de son chef vers 1790. Elle fut liquidée par deux employés allemands. L'un d'eux, un nommé Freytag, se fit naturaliser Français et fut président de la société révolutionnaire de Rochefort. On découvrit après sa mort, survenue vers 1799 ou 1800, qu'il était le chef de bande des chauffeurs qui dévastèrent la région.

Le second, nommé Fels, ne laissa au contraire que de bons souvenirs.

La branche aînée de la famille Augier, de Cognac, s'y est perpétuée jusqu'à aujourd'hui et y possède toujours la maison de commerce « *Augier frères* », la plus ancienne du commerce d'eaux-de-vie de la région.

A. V.

*
* *

BLANCHON

On a demandé quelques renseignements sur Jean-François Blanchon, né à Saint-Maurice (Charente), député de la Charente à l'assemblée législative, etc. Voici l'article Blanchon, qu'on lit dans la *Biographie moderne* (Paris, Emery, 1815) : « Blanchon, député à l'assemblée nationale législative. Il était, à l'époque de la révolution homme de loi à Confolens, devint ensuite administrateur du département de la Charente, puis fut élu en septembre 1791, député de ce département à l'assemblée législative. Il s'y fit peu remarquer, et ne parut que deux fois à la tribune nationale : la première pour demander la suspension de l'envoi des troupes dans les colonies, et la seconde pour donner à l'assemblée des renseignements sur le rassemblement des réfugiés brabançons à Lille et à Douai. Après la session, il fut nommé commissaire des guerres, puis employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, où il fut envoyé en l'an vi, en qualité de commissaire ordonnateur. On le compte encore aujourd'hui parmi les administrateurs militaires de l'armée française. »

On peut aussi consulter sur ces deux personnages le *Dictionnaire des parlementaires*.

J. P.

BIBLIOGRAPHIE

MANO (Le capitaine). *123^e régiment d'infanterie. Conférences sur Madagascar faites aux officiers de la garnison de La Rochelle les 26 février et 5 mars 1898*. La Rochelle, imp. nouvelle Noël Texier, 1898, in-8°, 78 pages et 4 cartes.

Conclusion : « Cette colonie peut devenir un marché important pour notre industrie et nous affranchir, pour un assez grand nombre de produits, du tribut que nous payons aux colonies étrangères. Pour arriver à ce résultat, il faudra, il est vrai, une colonisation méthodique menée avec une grande idée de suite par des colons ou des sociétés disposant de capitaux suffisants... »

MIRABEAU. *Lettres inédites de « l'ami des hommes » et du bailli de Mirabeau*, publiées et annotées par L. de Berluc-Perussis. Digne, imp. Chaspoul, 1899, in-8°, 55 pages. (Extrait du *Bulletin de la société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*).

Les deux frères, le marquis et le bailli de Mirabeau, avaient réuni en douze énormes in-folios les quatre mille lettres qu'ils

avaient échangées entre eux. Cette immense et précieuse collection, qui a servi aux Loménie pour leur ouvrage, sera-t-elle jamais publiée ? Prendra-t-elle jamais place dans les *Documents inédits sur l'histoire de France* ? En attendant, comme faisait Philippe Tamizey de Larroque pour Peiresc, l'ami dévoué de notre très regretté confrère, M. Léon de Berluc-Perussis détache de cette correspondance volumineuse les lettres qui, écrites en 1765-1767, rappellent plus spécialement un coin de la Provence (*Une cure aux bains de Digne ; Le bailliage de Manosque ; Les Riquet de Seyne*). Elles sont intéressantes par une foule de détails, et M. de Berluc-Perussis en a encore augmenté l'intérêt par ses notes abondantes qui éclairent si bien le texte, en montrant l'étendue des connaissances du savant éditeur.

MOUCLIER (Le docteur J.), à Romazières (Charente-Inférieure). *Notice historique de la commune de Saleignes*. Poitiers, typ. Oudin, 1898, in-12, 15 pages.

Cette nouvelle *Notice* (voir *Revue*, xviii, 270) de la commune de Saleignes, canton d'Aunay, 279 habitants en 1841, 224 en 1898, contient la liste des curés, des instituteurs, des maires dont le premier (30 septembre 1792) écrivait : « Aujourd'hui, l'an 1^{er} de l'arrêt public française... » puis le récit d'un procès à propos de bois communaux, intenté à la paroisse en 1757 par Vincent-Etienne Roujault, président au parlement de Paris, seigneur du marquisat de Chef-Boutonne, gagné par lui, repris en 1792 sur le neveu de Roujault, Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, condamné à mort et exécuté le 22 avril 1794, plus tard sur les héritiers de celui-ci, enfin définitivement jugé par arrêt de la cour de Poitiers (5 mai 1812), malgré une tentative infructueuse en 1834, repoussée par la cour de Poitiers (7 juin 1838), qui condamna Saleignes aux frais, 1.212 francs. Les registres d'état civil portent quelques uns le visa de Jean-Jacques-Marie Fradin, seigneur de Belabre, écuyer, conseiller du roi, lieutenant général du comté, sénéchaussée et siège royal de Cibray.

MOULINIER (Le docteur René), médecin de la marine, lauréat de la faculté de médecine... *Du mécanisme des troubles circulatoires dans l'intoxication diphtéritique expérimentale aiguë*. Bordeaux, imp. Cadoret, 1898, in-8°, 54 pages.

MUSSET (Georges). *L'abbaye de La Grâce-Dieu*. Paris, Picard ; Saintes, Mortreuil ; La Rochelle, imp. Noël Texier, 1898 ; in-8°, 559 pages. Publication de la société des *Archives historiques de Saintonge*, t. xxvii.

— *Les Rochelais à Terre-Neuve. 1500-1789*. La Rochelle, l'auteur, 1899, in-18, 135 pages.

L'opuscule n'est pas nouveau ; il avait été déjà publié dans le

Bulletin de géographie historique et descriptive du ministère en 1891. Mais voici que les événements lui donnent un nouvel intérêt ; il vient d'être inséré dans le *Courrier de La Rochelle* et paraît en brochure. La question de Terre-Neuve, qui semblait sommeiller depuis quelque temps, s'est réveillée. Elle est d'une importance majeure pour nos marins et notre marine. On saura gré à M. Musset d'en avoir recherché les origines et montré les droits antiques de la France. C'est en même temps une page de l'histoire de La Rochelle. Si l'on en croit Thevet, c'est en 1488 que les Rochelais auraient navigué dans les eaux de Terre-Neuve, deux ans avant le voyage de Christophe Colomb, ce qui n'a rien d'in vraisemblable quand on sait avec quelle ardeur ils se livraient à la pêche de la baleine. Les Basques de leur côté revendiquèrent cette priorité. On peut affirmer que les véritables découvreurs de Terre-Neuve et du Saint-Laurent furent Jacques Cartier, Roberval et le pilote Jean Fonteneau, dit Alfonse de Saintonge. La preuve, c'est que les Espagnols leur contestèrent leurs droits et qu'il fallut pourtant reconnaître que ces terres étaient françaises. Que pêchait-on là-bas ? les baleines, les merlus, harengs, morues, maquereaux. Comment se faisaient ces expéditions ? Grâce à des recherches très fructueuses, M. Musset a pu donner des contrats d'armateurs où tous les détails sont spécifiés ; salaire, nourriture, parts de chacun, etc. De plus quand M. Harisse, l'américaniste le plus compétent en ces matières, n'a pu relever que 54 expéditions ayant Terre-Neuve ou le Canada pour objectif jusqu'en 1550, M. Musset pour cette même période de temps en a constaté 68 en plus et pour La Rochelle seulement, et il en donne la liste. On lira tout cela avec fruit et aussi le chapitre *L'Aunis et la Saintonge à la conquête de la Nouvelle-France*, où nous retrouvons nos vieilles connaissances : et Champlain et Dominique de Gourgues, et Pont-Gravé, et Pierre du Gua de Mons, et cette Antoinette de Pons, marquise de Guercheville, qui s'était déclarée la protectrice des missions d'Amérique. Les vieilles familles rochelaises ont là leurs exploits ; c'est une page bien intéressante de l'histoire du commerce rochelais.

L. A.

Notice généalogique sur la maison de Keith Otard, (sans nom, lieu, ni date), 1898, in-4°, 20 pages.

La *Revue*, t. VIII, p. 338, a donné déjà, d'après l'*Annuaire de la noblesse* (1888), avec quelques notes particulières une filiation sommaire de la famille Otard. Nous résumons la présente *Notice*.

Cette plaquette fort bien éditée commence ainsi : « Un descendant du jarl norvégien Otar, Roger, fils de Nigel, construit en 1079 sur les rochers de Fowlheugh, en Ecosse, le château fort de Dunôtar, qui fut, pendant plusieurs siècles, le « caput baroniæ » de l'illustre maison de Keith. Un frère aîné de Roger, Robert Otar, avait épousé Hawise de Longchamps. Un fils de Roger Otar,

Warren, sous le règne de David 1^{er}, acquit la moitié des terres de Keith. Le fils de Warren, Hervey of Keith and Dunotar, était maréchal du roi sous Malcolm IV. Le 10^e descendant de Hervey en ligne directe fut créé comte-maréchal en juillet 1458 et mourut en 1476... La branche française des comtes de Keith vient de Robert Keith-Otar, 3^e fils de William, 6^e comte-maréchal ; il était en 1688 un des cent gentilshommes de la garde du roi Jacques II exilé. Il eut un fils, baptisé le 17 novembre 1667 à Saint-Germain en Laye, James Keith-Otar, baron de La Grange, mort en 1709 dont le fils, Jacques de Keith-Otar, *alias* Otard, (1705-1790), épousa (1728) Jeanne Fougeron du Vivier et eut trois fils. L'aîné, Guillaume Keith-O Tard de La Grange, chevalier, seigneur de Mérignac, du Rieu, Droguet, Puyguilliers, né le 19 juin 1732 au château de La Mothe, mort le 25 avril 1782, épousa, par contrat du 16 avril 1757, Antoinette de Puypérour, fille de Pierre-Antoine de La Tour, vicomte de Puypérour, maréchal de camp en 1770, et d'Isabelle-Jeanne-Françoise de Montaut, dont Pierre qui fut chef de la branche établie en Périgord, et Jacques-Jean-Baptiste-Antoine, seigneur de Mérignac, né le 12 septembre 1773, (*alias*, 12 décembre 1763), maire de Cognac pendant 30 années, député de la Charente de 1821 à 1824, officier de la légion d'honneur, qui épousa le 2 germinal an II Jeanne Nicolas de Lisleferme, fille de Nicolas de Lisleferme, seigneur de Jarlac, capitaine d'infanterie, et de Françoise Boucher. Antoine laissa : 1^o Pierre-Guillaume né à Chérac le 10 germinal an III ; 2^o Léon né en juillet 1799, marié en juillet 1829 à Hortense Marsay ; 3^o Marie-Louise, née en décembre 1796, mariée à Hippolyte-Charles Béraud du Pérou, décédée en janvier 1885. Le petit-fils de Pierre-Guillaume, Jacques-Jules-René, baron de La Grange O'Tard, né le 31 juillet 1863, au Château-Chesnel (Charente), de Jean-Auguste et de Marie-Berthe Pastré, est le chef actuel du nom. Il a épousé le 17 juin 1893 M^{lle} Adeline Outrey. » Espérons qu'à cette filiation l'auteur ajoutera, comme c'est l'usage en pareil cas, un appendice contenant toutes les preuves.

Quelques fautes typographiques : P. 10 et 13. *Biographie saintongaise*, par A. Rainguet ; c'est P.-D. Rainguet. A. Rainguet est le frère ; page 19 : *Nobiliaire de Saint-Aulaye*, ne serait-ce pas *Saint-Allais* ? On cite *Nobiliaire et armorial du Périgord*, par de Bonnets ? — Page 14, il est écrit : « Cette famille de Polignac était une branche fixée en Saintonge de l'illustre maison de Polignac, du Velay ; c'est Laine qui dit cela, mais c'est une erreur depuis longtemps rectifiée.

Ordo divini officii recitandi sacrique peragendi a clero rupellensi... editus pro anno Domini 1899. Rupellæ, ex typis Noël Texier, 1899, in-12, 78-115 pages.

L'Américanisme et la conjuration antichrétienne, par M. l'abbé Henri Delassus, chanoine de Cambrai, in-12, XL-448 pages. Prix : 3 fr. 50 ; Paris, 30, rue Saint-Sulpice, Desclée, de Brouwer et Cie.

La question si actuelle et si importante de l'*Américanisme* est étudiée à un point de vue entièrement nouveau dans ce livre.

Cent cinquante pages de documents terminent le volume et forment une mine abondante pour l'étude de la controverse.

La **Revue du monde catholique** du 1^{er} juin : I. La campagne de la *Naïade*. Mission Audéoud à Abomey (1891), A. de Salinis ; — II. La justice militaire et la discipline dans l'armée, Jean d'Estoc ; — III. Soirées franco-russes, A. Savaète ; — IV. Le monachisme africain, Dom Besse ; — V. Les représentants et généraux à l'armée des Pyrénées-Orientales (1793-1795), P. Bonnal de Ganges ; — VI. Le géant Haymon (poésie), Clair, S. I ; — VII. Le roi de Rome, Norbert Lallié ; — VIII. La fleur merveilleuse de Voxindon, Spillmann ; — IX. Autour du monde, Arthur Savaète ; — X. A travers les revues, Henri d'Hesserd.

Études publiées par des pères de la compagnie de Jésus (20 mai 1899) : Bismarck et la transformation de l'Allemagne : Les trois guerres, par le P. H. Prélôt ; — La vie et l'œuvre de madame Julie Lavergne, par le P. H. Bremond ; — Comment lire saint Paul, par le P. F. Prat ; — Les idées d'un professeur en Sorbonne sur l'enseignement congréganiste, par le P. P. Brucker ; — Le cardinal de Bouillon, d'après de nouvelles publications, par le P. J. Le Génissel ; — Bulletin littéraire : Mouvement d'idées dans le roman et au théâtre, par le P. C. de Beaupuy ; — Livres ; — Événements de la quinzaine.

La Quinzaine (Paris, 45, rue Vaneau ; directeur, M. George Fonsegrive) contient dans son numéro du 1^{er} juin : Louis Veuillot : ses débuts dans le journalisme. Eugène Veuillot ; — La vallée de la Moselle. A la recherche des racines nationales. Maurice Barrès ; — Un auteur et un critique : Henri Becque et Francisque Sarcey. Paul Souday ; — Le fondement du droit d'association. George Fonsegrive ; — Les salons de 1899. Louis Flandrin ; — Notes campagnardes : l'oncle Polyte. Armand Barthe ; — Quelques livres. Camille Vergniol ; — Chronique politique ; — Nouvelles scientifiques et littéraires. Revue des revues. Notes bibliographiques. — Dans le n° du 45 : la bataille de Chantilly ; le catholicisme social, par Max Turmann ; Welschinger Louis XVIII et le comte d'Artois ; Gabriel Audiart, les idées de Dumas fils. Mariage indissoluble et divorce, etc.

Abonnement : Un an, 24 fr. — Six mois, 14 fr. — Trois mois, 8 fr. Abonnement spécial d'un an. Pour le clergé, l'université et les instituts catholiques : 20 fr.

Courrier de la Presse. — Pouvoir recueillir dans les journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper ; — surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes ?

Le *Courrier de la Presse*, fondé en 1880 par M. Gallois, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude.

Le *Courrier de la Presse* lit 6,000 journaux par jour.

Le *Courrier de la Presse* reçoit sans frais les abonnements et annonces pour tous les journaux et revues.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 1^{er} SEPTEMBRE 1899

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Revue de la presse.

AVIS ET NOUVELLES : Correspondants du ministère ; Bibliothèque japonaise de M. Duret ; M. Bouguereau à Bordeaux ; Le docteur Emily ; Pillet et le *Vengeur* ; Monuments historiques ; Beaux arts ; Hommage à Tamizey de Larroque ; Distribution de prix ; Changements de noms de rues ; Congrès de la Sorbonne en 1900.

A TRAVERS LES REVUES : MM. Garnault, Musset ; Un soldat malgré lui ; La terre de Montchaude ; Abjuration de protestants à Salles ; Protestants fugitifs ; Mariages à la huguenote ; Autographes de Lemercier, Regnault de Saint-Jean d'Angély, etc. ; Liotard et le Congo ; Les Galiffet en Saintonge-Aunis ; Un document inédit sur Champlain.

ACTES D'ÉTAT CIVIL. — *Décès* : Bartette, Bertin, Curnillon, Dasque, Delamain, Lussan, M^{me} Masson de La Sauzaye, M^{me} de Reboul, Rouzeau, Th. de Saint-Martin, Vermot. — *Mariages* : Aubusson et Amélie Benon ; Charles Green de Saint-Marsault de Châtelailon et Paule Chérade de Montbron ; Jeandeau et Thérèse Pinasseau.

VARIÉTÉS : I. Une paroisse de Saintonge ; — II. L'instruction primaire en Saintonge avant 1789 ; — III. Un mariage de ministre protestant ; — IV. Un décès de prisonnier de guerre ; — V. Les conventionnels Borie et Roux-Fazillac ; — VI. Les boutons scolaires.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Un poète charentais correspondant de Victor Hugo ; Les Fourrestier et les Chambres ; Les Gavaches de Monséguir ; Origine de l'épithète *Ventre rouge* ; Patate et tartoufle.

BIBLIOGRAPHIE : PA—RO.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Dans sa dernière séance, la Société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* a admis comme membres :

MM. l'abbé A. André, curé de Nancras, présenté par MM. Louis Audiat et Laverny ;

Chavanon, archiviste départemental du Pas-de-Calais, à Arras, présenté par MM. Audiat et Musset ;

Cormier-Lasauzaye, maire de Saint-Simon de Pelouaille, par Gemozac, présenté par MM. Pommereau et Louis Audiat ;

Le docteur Pierre Corneille, médecin à La Mothe Saint-Héraye, présenté par MM. Eugène Giraudias et Louis Audiat ;

Léon Cassereau, libraire à Saintes, présenté par MM. Audiat et Gury ;

Joseph-Eugène Costin, inspecteur général des compagnies

d'assurances *le Sand*, 280, rue Sanguinet, à Montréal (Canada), présenté par M. l'abbé Gelézeau et M. Louis Audiat ;

Jules Machet de La Martinière, archiviste de la Charente, à Angoulême, présenté par MM. Louis Audiat et Emile Biais ;

Mabaret du Basty, conservateur des hypothèques à Saintes, présenté par MM. Pinasseau et Meaume ;

Alfred Mortreuil, *, médecin de la marine de première classe, à Rochefort, présenté par MM. Louis Audiat et Jules Gandaubert ;

René Philippon, à Paris, avenue Malakoff, 142, présenté par MM. Louis Audiat et Abel Mestreau ;

L'abbé Fernand Strauss, vicaire à Royan, présenté par M. l'abbé Gelézeau et M. l'abbé Brodut ;

M^{lle} Saint-Alary, directrice de l'institution Magistel, à Saintes, présentée par MM. Gandaubert et Audiat ;

Henri Tamizey de Larroque, membre du conseil héraldique de France et de diverses sociétés savantes, pavillon Peiresc. par Gontaud (Lot-et-Garonne), présenté par MM. Louis Audiat et le comte de Dienne ;

Paul Victor, professeur de musique, à Matha, présenté par MM. Frédéric Bouyer et Pierre Bouhard.

—
Ont reproduit le sommaire du 1^{er} juillet : *L'Echo rochelais* du 12, le *Progrès* du 14, l'*Union nationale* et l'*Echo charentais* du 16, le *Bulletin religieux* du 22.

—
L'*Indépendant de la Charente-Inférieure* du 29 juin a reproduit l'article de notre numéro de mai, *Un escalier renaissance à Saintes*, ainsi que le *Moniteur de la Saintonge* du 16 juillet.

—
Le *Courrier de La Rochelle* du 2 juillet reproduit notre question sur *Le théâtre à La Rochelle*.

—
Le *Pays poitevin* d'avril a reproduit notre sommaire de mars et rappelle ce que ce numéro a dit du *Pays poitevin*, « auquel il adresse des éloges qui nous sont un précieux encouragement. »

—
A la séance du 30 mai de la société archéologique du Limousin, le président, M. l'abbé Arbellot, a signalé dans notre livraison de mai « un mémoire de M. Louis Audiat, relatif au culte de saint Eutrope, qui relate les souvenirs de ce culte en Limousin et surtout à Limoges, d'après des publications de MM. Louis Guibert et Lecler. »

—
Le *Bibliophile limousin* de juillet, qui continue avec persévérance

rance et talent l'étude sur les libraires, imprimeurs, fabricants de papier limousins, et réunit toutes les indications qui peuvent servir à la bibliographie de la contrée, analyse notre livraison de mai et reproduit de notre article *Le culte de saint Eutrope* ce qui concerne le Limousin; et dans notre livraison de juillet, plusieurs notes relatives au *Bibliophile limousin* et à la société archéologique de Limoges.

Dans la *Revue des recueils périodiques*, du numéro de juillet de la *Revue des questions historiques*, p. 280, on lit: « L'espace nous fait défaut pour accorder autre chose qu'une brève mention aux articles suivants. M. Louis Audiat complète d'une heureuse façon (*Revue de Saintonge* du 1^{er} mai) les renseignements sur le culte de saint Eutrope contenus dans son beau livre sur ce saint. Il nous fournit quelques renseignements biographiques sur les pasteurs du désert à La Rochelle et en Poitou au siècle dernier... »

Les *Tablettes de la Charente-Inférieure* du 3 août disent: « On a dit, écrit, répété sur tous les tons, dans tous les ouvrages locaux, que c'était à Fontcouverte, commune limitrophe de celle de Saintes, que Fénelon avait composé son *Télémaque*. Dans le dernier numéro de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, M. Louis Audiat fait une dernière fois justice de cette assertion, et conclut, avec le cardinal de Bausset et le comte d'Haussonville, que c'est à la cour et non pas en Saintonge que fut écrit le *Télémaque*. »

Parmi les témoignages d'estime, nous citons avec reconnaissance les lignes suivantes d'un éminent homme de lettres du midi, qui écrit à propos de notre dernier numéro :

« Je ne sais s'il existe un périodique provincial qui puisse lutter avec votre précieux recueil. Je me plais à le citer comme le meilleur modèle à imiter. Vous ne laissez rien passer inaperçu de ce qui touche, voire qui frôle, votre chère Saintonge. Que n'avons-nous en Provence un *Bulletin* analogue et des hommes tels que les Audiat père et fils? Vos articles jumeaux sur nos légendes communes m'ont charmé au plus haut point. Sus aux hypercritiques et vivent les nobles esprits qui écrivent que les traditions valent bien une charte et que l'histoire n'est complète qu'avec un couronnement de poésie. »

Le *Bulletin de la société historique du Périgord* (mai-juin 1899), page 198, mentionne l'article de M. Jules Pellisson, *Les journaux manuscrits en Saintonge*, où sont cités pour le lycée de Périgueux trois de ces journaux. « Un quatrième tiré en autographie, l'*Etudiant*, pourrait être ajouté à cette liste. M. Dujarric-

Descombes communique un exemplaire du 1^{er} numéro qui comprend en frontispice gentiment groupés la tour de Vésonne et Saint-Front. » Il note aussi la mention en termes élogieux de la *Généalogie de la maison d'Hautefort*, par M^{me} la marquise de Cumont.

La chronique de la *Revue historique de l'ouest*, de mai, signale : *L'abbaye de La Grâce-Dieu*, par M. Georges Musset, puis, dans la *Revue de Saintonge*, xix^e volume : « *Les journaux manuscrits dans les collèges*, par Jules Pellisson ; *Autour du siège de La Rochelle*, par Gabriel Audiat ; *La Milletière*, par M. de La Morinerie ; *Les pasteurs du désert à La Rochelle et en Poitou*, par Louis Audiat ; *Le culte de saint Eutrope*, très curieuse étude, par le même ; enfin, *Les piles gallo-romaines*, par le même. »

On annonce pour paraître à la librairie Plon, en septembre, la seconde série des *Lettres à ma cousine* de notre confrère M. Gabriel Aubray.

La *Revue historique* de juillet dit, page 337 : « L'abbaye de La Grâce-Dieu, ordre de Cîteaux, près de Benon en Aunis, passe pour avoir été fondée par Guillaume X, duc d'Aquitaine, en 1135 ; ce prince aurait ainsi remercié le ciel de l'avoir arraché au schisme d'Anaclet, grâce aux exhortations de saint Bernard. Les archives de la maison sont aujourd'hui dispersées, et le cartulaire paraît avoir péri, si tant est qu'il ait jamais existé. M. G. Musset a recueilli dans les dépôts de Paris et retrouvé dans certaines collections particulières de nombreux documents relatifs à l'abbaye et en a composé un recueil fort intéressant qui remplit le tome xxviii des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. Beaucoup de ces textes sont assez modernes et datent seulement du xviii^e siècle ; mais ces derniers eux-mêmes ne manquent pas d'importance ; ils font connaître l'état moral et matériel d'une maison cistercienne en pleine décadence, et renferment de curieux détails sur l'administration des domaines ruraux et la situation de l'agriculture dans l'ouest de la France. En tête, l'éditeur a mis une introduction étendue ; outre une liste à peu près complète des abbés de La Grâce-Dieu, on y trouvera des renseignements sur les privilèges de la maison, le régime des terres, l'administration intérieure, etc. C'est, en somme, une excellente étude sur ce petit coin de France durant quelques siècles. On y voit l'abbaye, d'abord asile de la ferveur, tomber peu à peu en décadence, devenir au xvi^e siècle, par voie simoniaque, la propriété de la famille de Surgères, enfin se relever un peu de cet abaissement, sans jamais retrouver la splendeur d'autrefois. Toute cette préface est à lire ; nous y

noterons tout particulièrement un long chapitre sur l'exploitation de la grande forêt de Benon, qui, voisine de l'abbaye, fournissait à celle-ci une bonne part de ses revenus. »

AVIS ET NOUVELLES

Par arrêté ministériel du 6 juillet, M. Emile Biais, correspondant du ministère de l'instruction publique, membre non résidant du comité des beaux arts de Paris et des départements, est nommé correspondant de la commission des monuments historiques, pour les objets mobiliers, dans le département de la Charente.

Par arrêté du 1^{er} août, M. le ministre de l'instruction publique, sur la proposition de la commission centrale du comité des travaux historiques et scientifiques, a nommé membres correspondants du ministère de l'instruction publique MM. Louis Audiat, Georges Musset, bibliothécaire à La Rochelle, Louis de Richemond, archiviste départemental.

Le prix d'histoire en rhétorique, offert par la société des *Archives* au collège de Saintes, a été obtenu par l'élève Henri Braud, de Jonzac.

Notre confrère M. Théodore Duret, l'habile collectionneur qui contribua avec Burty, Cernuschi, Gonse, à former les premiers cabinets de japonaiseries en France, vient de céder à la bibliothèque nationale une bibliothèque de 1.350 volumes contenant dans des tirages exceptionnels tous les types précieux de la bibliothèque japonaise. « Cette acquisition met le dépôt à Paris, assez pauvre de cet élément, tout à fait au bon rang. Les Japonais eux-mêmes, pour étudier leurs arts anciens, pourront à Paris consulter ces ouvrages, leurs tremblements de terre, leurs incendies et leurs insectes ayant à peu près complètement détruit nombre de ceux qui leur restaient encore. »

Notre confrère, M. William Bouguereau, membre de l'institut, a présidé, comme délégué du ministre de l'instruction publique, la distribution des récompenses à l'école des beaux arts de Bordeaux. La ville, les artistes, les élèves de la cité ont fait au maître un chaleureux et sympathique accueil. Il a prononcé un discours salué par des applaudissements enthousiastes, surtout quand il a rappelé ses souvenirs d'enfant et d'adolescent laborieux : « Je vous salue, belle ville de Bordeaux;

c'est avec attendrissement que je vois les flèches de vos églises qui s'élancent dans le ciel, que j'entends les cloches qui sonnent vos dévotions, vos joies, vos deuils ; que je retrouve vos longues avenues, gaïement peuplées, vos arbres, vos ponts, votre port, votre grand port avec ses forêts de mâts... » Voir ce discours dans l'*Echo rochelais*, la *Charente-Inférieure* du 9 août et le *Courrier de La Rochelle* du 10.

Les ovations n'auront pas manqué à l'héroïque Marchand et à ses compagnons: on les a fêtés un peu partout; on l'eut fait davantage, si la gloire ne portait pas ombrage. Les villes où ils sont nés, les institutions où ils ont été élevés, les corps auxquels ils ont appartenu ont tenu à honneur de leur témoigner leur admiration: Marchand à Thoissey (et pas à Saint-Maixent), Largeau à Niort, etc. Parmi les banquets citons celui qui fut offert, le 5 juin, à Paris, au docteur Emily par ses collègues, les médecins de la marine, parce que, ce qui n'est point banal du tout, un de nos compatriotes, M. Charles Delavaud, ancien inspecteur du service de santé à Rochefort, qui avait eu Liotard pour élève, a célébré les héros du jour dans des vers que nous donne le *Concours médical* du 10 juin et qui prouvent que le cœur et le talent sont de tout âge:

Vous êtes de ceux-là, vous, docteur Emily,
Vous nous fîtes honneur; nous vous disons merci.
Tour à tour médecin, soldat à la bataille,
Vous vous trouviez partout, et vous fûtes de taille
Dans ce combat de paix que la France entreprit,
Vous pansiez les héros et puis Dieu les guarist.

Le 3 juillet, M. Pierre Gaudet de Lestard, avocat à La Rochelle, a passé, devant la faculté de droit de Poitiers, sa thèse de doctorat, *Des conditions impossibles ou illicites insérées dans les libéralités entre vifs ou testamentaires*.

M. A. Turpain, de La Rochelle, qui s'est distingué dans cette ville par ses brillantes conférences, a obtenu le 27 juillet, devant la faculté des sciences de Bordeaux, le titre de docteur ès-sciences physiques pour une thèse qui lui a mérité la mention *très honorable*.

Le *Pauvre peuple*, « journal républicain hebdomadaire, » qui paraissait à Saintes, à l'imprimerie Chassériaud, depuis le 21 août 1898, annonce, dans son numéro du 30 juillet, qu'il cesse sa publication.

Une souscription a été ouverte pour réparer le monument élevé en 1886, à Cozes, par le docteur Moinet, à la mémoire de

Louis-Gabriel Pillet, enseigne à bord du vaisseau le *Vengeur* ; elle a produit 72 fr. 50 centimes, que viendra augmenter une subvention de la société le *Souvenir français* ; la dépense est estimée 150 francs. On se rappelle dans quelle circonstance la pyramide en question a été dressée dans un terrain particulier, près de la gare, la commune ayant refusé un emplacement. Le décret d'érection, signé Grévy, d'une statue au Gue, pour le contre-amiral Renaudin, avait été rapporté ; à défaut du capitaine du *Vengeur*, on prit le second, Louis-Gabriel Pillet, né à Arces en 1760, mort à Cozes en 1856, lieutenant de vaisseau en retraite. Voir sur cet assez pauvre personnage *Bulletin de la Société des Archives*, t. vi, p. 264, et *Revue de la Saintonge et de l'Aunis*, t. xii, p. 287.

Un négociant à La Rochelle, M. Toussaint, a donné aux archives départementales des documents inédits sur la révolution dans l'ouest et la Vendée, sur la liberté des cultes, des sermons par le clergé non assermenté qui composait la petite église.

La commission départementale de la Charente-Inférieure, dans sa séance de juillet, a accordé à la commune de Saint-Quentin de Ransannes une somme de 200 francs sur les fonds d'aumônes de la police correctionnelle pour l'achat d'une cloche, et à la commune de Saint-Césaire, 300 francs sur les fonds départementaux pour la réparation de son église.

Le ministre de l'instruction publique contribuera pour la moitié de la somme, soit 25,000 francs, à la restauration de la maison dite d'Henri II, à La Rochelle.

Dans sa séance du 19 août, le conseil municipal de Saintes a décidé de prier le ministre des beaux arts de mettre à la disposition du conseil les 15,000 francs précédemment offerts par sa dépêche du 17 novembre 1894, afin de continuer les fouilles, et vote des remerciements à M. Guillet qui offre un terrain pour y déposer les terres provenant des fouilles.

Les éloges, biographies, notices, vers et prose, langue d'oc et langue d'oïl, rien n'aura manqué à notre cher Tamizey de Larroque. Il y a plus d'un an que ce grand travailleur se repose, et les hommages à sa mémoire continuent. Le *Bulletin de la société d'études des Hautes-Alpes*, dans sa livraison du 2^e trimestre 1899, outre un article nécrologique, lui dédie : « A notre ami Felip Tamizey de Larroque, félibre majourau » des stances, des triolets, des tercets signés de Mistral, de Gagnaud, Vidal, Lieutaud, etc. Nous publions la traduction des quatrains de

M. de Berluç-Perussis : « Peiresc était sorti de sa tombe sous le nom de Tamizey ; aujourd'hui, chacun pleure : car le gigantesque savant est mort de nouveau, » et ce triolet :

A l'ombre de ton châtaignier
Peiresc t'apportait la Provence ;
Tu te croyais sous l'amandier,
A l'ombre de ton châtaignier.

Nous, au pays de l'olivier,
Nous vivons en ta souvenance.
Comme toi sous ton châtaignier,
Avec Peiresc tu vivais en Provence.

M. le marquis de Laborde, président de la société de l'histoire de France, dans son rapport annuel, publié par le *Bulletin* de la société, 2^e fascicule de 1899, p. 91, a payé à son tour un tribut d'hommages à notre regretté confrère.

A l'hôtel Drouot, le 28 juin, a été mis en vente et adjugé 15.000 francs un buste de François I^{er}, en terre cuite émaillée, de grandeur naturelle, provenant du château de Sansac, près de Loches (Indre-et-Loire). Il est daté de 1529. C'est le plus authentique que nous possédions. Le souverain est représenté encore jeune, les cheveux longs, la barbe courte ; il est coiffé d'une toque à plumes et vêtu d'un pourpoint qui laisse à nu le haut de la poitrine ; une draperie est passée sur l'épaule droite. Le château de Sansac fut construit par un compagnon de François I^{er}, Louis Prévost, seigneur de Sansac, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de 50 hommes d'armes de ses ordonnances, grand fauconnier de France, gouverneur et lieutenant général d'Angoumois, un des plus grands capitaines de son siècle, né à Cognac en 1486, mort dans la même ville en 1566. Il avait assisté à 15 sièges et 11 batailles rangées.

DISTRIBUTION DES PRIX. — Le 24 juillet, à l'école Montfort de Jonzac, présidée par M. l'abbé Letard, curé de Saint-Dizant du Gua.

Le 25 juillet, à l'institution diocésaine de Pons, présidée par M. Hertzog, curé de la Madeleine, qui a rappelé les liens qui l'unissent au diocèse de La Rochelle ; à l'institution Saint-Jean, de Saint-Jean d'Angély, présidée par M. Fabien, vicaire général ; au petit séminaire de Montlieu, présidée par M. le chanoine Manseau, curé-doyen de Saint-Martin de Ré, qui a prêché le travail ; à l'école Fénelon, de La Rochelle, présidée par M. Beausant, ancien préfet.

Le 29, à l'institution secondaire de Royan, discours du directeur, M. Fohrwerck, ancien professeur d'allemand au collège de Blaye, sur l'amitié. Voir *Gazette* de Royan du 6 août.

Le 30, au lycée de Rochefort, sous la présidence de M. le contre-amiral Pottier, préfet maritime, qui a prononcé avec

énergie une allocution pleine de cœur. Le discours a été prononcé par M. Chabot, professeur de rhétorique, qui a parlé de l'utilité des études littéraires. Voir les *Tablettes* du 2 août ; au collège de Cognac, sous la présidence de M. Izenic, inspecteur d'académie, qui a adressé de sages conseils aux élèves. Le discours a été prononcé par M. G.-L. Duprat, docteur ès-lettres, professeur de philosophie. Voir ces deux morceaux d'éloquence dans l'*Ere nouvelle* du 3 août.

Le 31, au collège de Barbezieux, sous la présidence de M. Charles Drillhon, maire, qui a analysé un article de M. Alphonse Aulard, dans la *Revue bleue*, sur les dangers de l'enseignement dans les écoles congréganistes. Voir le *Barbezilien* du 10 août. Le discours a été prononcé par M. Fourès, professeur d'anglais, sur l'amour de la patrie. Voir le *Barbezilien* du 3. Les deux discours ont été publiés par l'*Echo charentais* du 6 ; au lycée de La Rochelle, sous la présidence de l'inspecteur d'académie, M. Bellanger. Le discours d'usage a été prononcé par M. Eugène Bourgeois, professeur de rhétorique, sur « l'éducation du goût par les études classiques. » Voir le compte rendu dans le *Courrier de La Rochelle* du 3 août ; au collège de Saintes, sous la présidence de M. Xambeu, principal honoraire, conseiller municipal. Voir son allocution dans l'*Indépendant* du 1^{er} août et aussi le *Peuple* du 4, le *Moniteur de la Saintonge* du 3. Le discours d'usage a été prononcé par M. Abadie, professeur d'anglais, qui a traité de l'enseignement secondaire en Angleterre. Voir ce discours dans l'*Indépendant* du 3.

C'est notre confrère M. l'abbé Brodut, curé-doyen de Tonnay-Charente, qui a présidé, les 26 et 27 juillet, à Rochefort les deux distributions de prix aux élèves des écoles chrétiennes. Il a prononcé deux très beaux discours, l'un, chez les filles, sur ce thème d'un moraliste : « La femme qui n'est pas un ange n'est pas loin d'être un démon ; » l'autre, chez les garçons, sur l'enseignement et les luttes qu'il suscite. Voir les *Tablettes de Rochefort* du 29 juillet.

CHANGEMENT DES NOMS DE RUES

L'*Echo rochelais* et la *Charente-Inférieure* du 21 juin, le *Courrier de La Rochelle* du 22 ont publié un projet de dénomination de rues nouvelles dans les quartiers de La Pallice, Laleu, La Genette ; rapporteur : M. Dusser, au nom de la commission de l'instruction publique, qui avait réclamé « l'obligeant concours de nos savants archivistes, MM. de Richemond et Musset. » Même, dès le 15 juin, le *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français* en annonçait un peu prématurément le vote. M. de Richemond y disait : « A côté des noms de MM. Emile Delmas et Wladimir Morch, le conseil municipal vient de faire revivre pour les avenues et rues de La Pallice, de Laleu et de La Genette, les noms historiques des Philippe Vincent, des Tessereau, des Des Aguliers, des Rambouillet, des Bernon, des De

Missy, qui ont honoré le protestantisme à La Rochelle. » Ce projet suscita quelques critiques et provoqua des observations. La *Charente-Inférieure* du 24 signala l'absence de Théophile Babut, président de la chambre de commerce, dont le nom eut été mieux là que celui de rue des Antilles ou du Canada. L'*Echo rochelais* du 28 demanda pourquoi Beltrémieux est le seul maire du XIX^e siècle qui ait trouvé grâce devant « les chercheurs de célébrités » et rappela que les Beaussant, les Fournier, les Emery ont aussi bien mérité de la ville. Et dans son numéro du 1^{er} juillet, il ajouta : « Puisque pour le port de La Pallice on omet le nom de l'ingénieur hydrographe, M. Bouquet de La Grye, véritable inventeur du nouveau port, est-ce que le nom du vaillant connétable Du Guesclin ne ferait pas bonne figure pour rappeler la délivrance de la ville du joug anglais ? et à côté d'illustrations civiles et militaires, maritimes et littéraires, ne pourrait-on pas rendre hommage à l'évêque Landriot, resté populaire à La Rochelle par ses vertus, son éloquence, ses écrits ? »

Le *Courrier de La Rochelle* du 23 proposait : Nicolas de Grouchy, Colomiez, Des Aguliers, Esprinchard, Claude d'Angliers, Claude Huet, David Oualle, Missy, le colonel Vivier, Pierre-Simon Callot, Edouard Dupont, Ernest Jourdan, le connétable de Richemond, Catherine, l'émule rochelaise de Jeanne d'Arc, etc. Heureuses les villes qui ont plus de grands hommes, plus de célébrités, que de rues à illustrer de leurs noms !

Enfin, le 13 juillet, le conseil a adopté le rapport présenté par M. Dusser, et le 22 juillet, après les propositions par la municipalité d'appliquer le nom de rue *Dor*; par M. Gougnard, celui de *Boisfleuri* pour rappeler qu'autrefois le quartier de Chef-de-Baie était boisé, et par M. Chatonet, celui de rue de Rougemont, en souvenir du poète de ce nom né à La Rochelle en 1781, les dénominations furent arrêtées comme il suit : Les noms de *Canada*, *Saint-Marsault*, de *Madagascar* et des *Antilles*, qui figuraient sur le projet de la commission, ont été supprimés.

Ainsi, au lieu de la nomenclature banale : quai de la République, cours Gambetta, avenue Thiers ou Carnot, boulevard Alsace-Lorraine, des rues Denfert-Rochereau ou Victor Hugo, qu'on trouve dans toutes les villes et villasses, on a à La Rochelle, avec quelques noms anciens conservés comme typiques, des noms chers à la cité ou rappelant des faits locaux, des souvenirs historiques, des services rendus à la cité.

A La Pallice : Boulevards *Emile Delmas*, maire (1884-1893), député de La Rochelle (1885-1893); *Morch*, président de la chambre de commerce (1880-1897); rues *Théophile Babut*, *Eugène Dor*, *Montcalm*, *Champlain*, *Montréal*, *Québec*, *Duquay-Trouin*, *Jacques Cartier*, *Alfonse de Saintonge*, du *Boisfleuri*, *Edouard Beltrémieux*, maire de La Rochelle (1870-74, 1876-79);

A Laleu : Rues *Carnot*, de *La Chapelle*; *Trudaine*, seigneur de Montigny et de Laleu, prévôt des marchands de Paris (1761); *Sénectère*, gouverneur de La Rochelle (1771); de *Béthencourt*;

rue de l'Eglise, rue Notre-Dame, rue de la Muse, rue de Passy, rue des Halles (anciens noms), rue de La Clocheterie, commandant de la Belle-Poule (1778); rue de L'Houmeau (ancien nom); Rambouillet (les seigneurs de Rambouillet étaient aussi seigneurs de Laleu); rue Anne Forestier, fondatrice de l'hôpital de La Rochelle; Paul Yvon, maire en 1616, seigneur de Laleu, oncle de Tallemant des Réaux; Foran, chef d'escadre au xvii^e siècle; Amiral Duperré (maison de la famille Duperré); Pierre Doriolle, chancelier de France, deux fois maire de La Rochelle en 1450 et 1456; Jacques Henry, maire de La Rochelle pendant le siège de 1672;

A La Genette: Avenues Guiton, Coligny, Carnot; rue des Quatre Sergents (qui n'étaient pas Rochelais); rue de la Pépinière (ancien nom); Jeanne d'Albret; Michelet (1798-1874); Montmirail, premier maire de La Rochelle (1199); Tessereau, historien rochelais; Emile Racaud, bienfaiteur de la ville de La Rochelle; Jean Godefroy, maire, prédécesseur de Guiton (1627); Alsace-Lorraine; Général Dumont; Philippe Vincent, historien de La Rochelle (1595-1651). Voir le tableau avec la concordance des noms anciens et des noms nouveaux dans le *Courrier de La Rochelle* du 20 août.

Le conseil municipal de Rochefort, moins bien inspiré, dans sa séance du 19 août, a donné à une partie de la rue des Fonderies le nom de rue de la République.

LE 38^e CONGRÈS DE LA SORBONNE

Le 38^e congrès des sociétés savantes de Paris et des départements s'ouvrira le 5 juin 1900. Le texte des mémoires et des analyses devra être parvenu avant le 30 mai prochain au ministère de l'instruction publique. Voici le programme: il ressemble beaucoup à celui de 1899, que nous avons publié dans la *Revue* de novembre 1898 (Voir t. xviii, p. 285). Aussi nous nous bornons à un résumé de chaque article déjà imprimé.

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE.— 1^o Déterminer les systèmes successivement suivis dans les différentes provinces pour le changement du millésime de l'ère chrétienne.— 2^o Signaler les actes apocryphes conservés dans les archives publiques et particulières.— 3^o Indiquer les manuscrits exécutés au moyen âge dans un établissement ou dans un groupe d'établissements d'une région déterminée.— 4^o Indiquer les collections particulières renfermant des correspondances ou des documents relatifs à notre histoire politique, administrative, diplomatique et militaire.— 5^o Indiquer les mesures prises dans certains départements pour assurer la conservation des minutes notariales et pour en faciliter la communication en vue de travaux historiques.— 6^o Registres paroissiaux antérieurs à l'établissement des registres de l'état civil: mesures prises pour leur conservation; services qu'ils peuvent rendre pour l'histoire des familles ou des pays, pour la statistique et pour les autres questions économiques.—

7° Documents relatifs à l'histoire des anciennes bibliothèques. — 8° Origines et histoire des anciens ateliers typographiques en France. — 9° Démontrer par les textes à quelle époque, selon les lieux, les idiomes vulgaires se sont substitués au latin pour la rédaction des documents administratifs. — 10° Noms de baptême plus ou moins usités, suivant les époques, dans une localité ou dans une région. En donner, autant que possible, la forme exacte ; rechercher quelle peut avoir été la cause de la vogue plus ou moins longue de tel ou tel nom. — 11° Renseignements qui peuvent jeter de la lumière sur l'état du théâtre, sur la production dramatique et sur la vie des comédiens en province depuis la renaissance. — 12° Chercher dans les registres de délibérations communales et dans les comptes communaux les mentions relatives à l'instruction publique : subventions, nominations, matières et objet de l'enseignement, méthodes employées. — 13° Comment et sous quelles formes les nouvelles politiques et autres, de la France et de l'étranger, se répandaient-elles dans les différentes parties du royaume avant 1789 ? — 14° Chronologie des fonctionnaires ou dignitaires civils ou ecclésiastiques dont il n'existe pas de listes suffisamment exactes. — 15° Relever dans les chartes antérieures au xiii^e siècle, et pour une région déterminée, les noms des témoins ; les classer de manière à fournir des indications précises pour aider à la chronologie des documents qui ne sont pas datés. — 16° Signaler, pour les xiii^e et xiv^e siècles, les listes de vassaux ou les états de fiefs mouvant d'une seigneurie ou d'une église quelconque ; indiquer le parti qu'on en peut tirer pour l'histoire féodale et pour la géographie historique. — 17° Pièces manuscrites ou imprimés rares qui contiennent des textes inédits ou peu connus de chartes ou de coutumes. — 18° Etudier l'administration communale sous l'ancien régime, à l'aide de registres de délibérations et des comptes communaux. — 19° Signaler les plus anciennes lettres d'anoblissement conservées dans les archives publiques ou privées, jusqu'à la fin du xiv^e siècle. — 20° Comment furent organisées et comment fonctionnèrent les assemblées municipales établies conformément à l'édit de juin 1787 ? — 21° Etudier les délibérations d'une ou de plusieurs municipalités rurales pendant la révolution, en mettant particulièrement en lumière ce qui intéresse l'histoire générale. — 22° Fonctionnement, dans un département, dans un district ou dans une commune, du gouvernement révolutionnaire institué par la loi du 14 frimaire an II. — 23° Tracer, d'après les archives départementales et communales, l'histoire des fêtes nationales qui furent célébrées dans un chef-lieu de district sous le directoire.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE. — I. *Archéologie préromaine*. — 1° Relevé des sépultures préromaines en les divisant en deux catégories : sépultures par inhumation, sépultures par incinération. — 2° Monnaies gauloises que l'on recueille habituellement dispersées sur le sol. — 3° Légendes des monnaies gauloises, les noms géographiques qui y sont inscrits ; noms de divinités

et noms de personnes. — II. *Archéologie romaine*. — 4° Divinités indigènes d'après les monuments figurés et les monuments épigraphiques. — 5° Signaler en France et dans l'Afrique française les mosaïques antiques non relevées jusqu'à présent. — 6° Rechercher les centres de fabrication de la céramique dans la Gaule et dans l'Afrique ancienne ; liste des noms de potiers. — 7° Pierres gravées qui se trouvent, en France, dans les trésors d'églises. — 8° Fouilles ou découvertes récentes. — 9° Textes épigraphiques encore inédits ou inexactement publiés. — 10° Décrire et classer les plombs monétiformes portant des sujets figurés ou des inscriptions. — 11° Documents d'archives, manuscrits anciens ou correspondance des antiquaires des derniers siècles. — 12° Monuments grecs qui se trouvent dans les musées de province, en préciser la provenance. — 13° Relever sur les monnaies romaines les types et les légendes se rapportant à la Gaule. — III. *Archéologie du moyen âge*. — 14° Étudier les monnaies féodales de la France, surtout à l'aide des documents d'archives. — 15° Noms des chapitres, abbayes et prieurés ayant eu sur la fabrication de la monnaie des droits complets ou restreints. — 16° Jetons des corporations et des états provinciaux. — 17° Sceaux conservés dans les archives publiques ou privées. — 18° Décrire, avec plans et dessins, les édifices chrétiens et les monuments sculptés, réputés antérieurs à la période romane. — 19° Caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane. — 20° Rechercher, dans chaque département ou arrondissement, les monuments de l'architecture militaire en France aux diverses époques du moyen âge. — 21° Centres de fabrication de l'orfèvrerie pendant le moyen âge. — 22° Documents écrits ou figurés intéressant l'histoire du costume dans une région déterminée. — 23° Carrelages de terre vernissée, documents relatifs à leur fabrication. — IV. *Archéologie orientale*. — 24° Monuments antiques de provenance africaine. — 25° Objets d'art musulmans et, en particulier, monuments céramiques, provenant de nos possessions africaines.

SECTION DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES. — 15° Histoire d'une exploitation minière dans l'ancienne France. — 16° Fonctionnement d'une administration de district (1790-95). — 17° Statistique de la vente des biens nationaux dans une commune rurale. — 18° Etat de la population : les naissances, les mariages, les divorces et les migrations dans une commune de France, de 1789 à 1801. — 19° Esquisser l'histoire d'une école centrale, d'un lycée ou d'un collège communal, etc.

Nous tenons des exemplaires de ce programme à la disposition de nos confrères.

ERRATUM. — *Revue*, t. XVIII, p. 16, dernier §, Bouchard d'Esparbès de Lussan, canton de Tonnay-Charente, lisez : « de Lussan, près d'Auch. »

A TRAVERS LES REVUES

M. Musset a publié dans la *Gazette de numismatique* et tiré à part (3 pages in-4°) *Un médaillon à l'effigie de Claude d'Expilly, conservé à la bibliothèque de La Rochelle*. Claude d'Expilly, né à Voiron (Dauphiné) en 1561, mort à Grenoble en 1636, avocat, conseiller, puis président au parlement de Grenoble, fut partisan zélé de Lesdiguières, si mêlé à tous les événements en Poitou, Saintonge, surtout au siège de Saint-Jean d'Angély en 1621. On croit que ce médaillon, peut-être de Guillaume Dupré, vient probablement de l'ancienne académie de La Rochelle.

M. G. Monod, directeur de la *Revue historique*, dans la livraison de juillet, analyse les publications historiques de notre confrère M. Emile Garnault sur *Le commerce rochelais au XVIII^e siècle*, dont quatre volumes ont déjà paru et que complétera un cinquième sur les entreprises maritimes des Rochelais de 1763 à 1791 ; il termine ainsi son appréciation : « L'ouvrage de M. Garnault est un exposé très lucide, très complet, avec de nombreux documents cités in extenso de faits qui sont presque tous nouveaux et qui ajoutent beaucoup à notre connaissance de l'histoire maritime et économique du XVIII^e siècle. C'est une œuvre de science et de patriotisme à la fois qui fait honneur à son auteur et à la chambre de commerce de La Rochelle qui l'a encouragé à ses débuts. » Voir aussi la *Charente-Inférieure* du 15 juillet.

Tous les ans à pareille époque, comme jadis le grand serpent de mer du *Constitutionnel*, reparaît la légende de la fille d'Alfred de Musset — et de George Sand quelquefois — morte à La Rochelle en 1875, invention de M. Aurélien Scholl. L'an dernier, c'était le tour de la *Charente-Inférieure* (30 novembre 1898) qui rééditait l'histoire d'après une brochure de M. Mailloux, de Nantes. Cette année, c'est le *Courrier de La Rochelle* du 31 août, qui dit : « Nous recevons une brochure qui vient de paraître à Nantes : *Une fille d'Alfred de Musset*, par M. Mailloux, » et qui répète tout ce que nous avons dit, contredit, démenti depuis l'article d'octobre 1882 de notre *Revue*, jusqu'à celui du 1^{er} janvier 1899, en y comprenant les mémoires ou réfutations des tomes XVI, p. 335, et XVII, p. 31. Il n'y a pas un seul fait nouveau : inutile d'y revenir.

L'*Echo charentais* continue à publier de temps en temps quelque pièce ancienne, *A travers l'histoire de la contrée*. Son numéro du 2 juillet contient : « Déclaration de Jean Goy, de Barret, et autres, du 25 mai 1752. » Jean Jallet, de la paroisse de Lagarde sur le Né, âgé de 18 ans, « de l'hauteur de 4 pieds 11 pouces et 4 lignes, le visage auval, les zieux roux, le ned bien fait, » tout à coup a reçu, stupéfait, anéanti, l'ordre de

rejoindre son régiment de la marine-infanterie à Saint-Jean Pied de Port. « Ayant aucunes connaissances de s'estre engagé, ni estre sa volonté de se mettre en aucun régiment, » il proteste devant Braud, notaire royal à Saint-Seurin : évidemment, on a surpris son « seing manuel. » Pierre Nadeau, de la paroisse de Lagarde, et Jean Goy, de Barret, expliquent l'affaire. Jean Mousseau, soldat, François Augereau, tous deux de Saint-Maigrin, et Alexis Hitier, de Lamerat, avaient pénétré dans la maison d'école, et trouvant parmi les cahiers des élèves épars une signature en blanc de Jallet, Mousseau y avait inscrit un bel et bon engagement. Et voilà comment le pauvre instituteur Jallet s'était un beau matin trouvé soldat, quoiqu'il ne fût pas en sa « volonté de se mettre en aucun régiment. »

Dans le numéro du 6 août est le procès-verbal (10 juin 1777) fait à la requête de messire Isaac de Gain, marquis de Linars, et de sa femme, Marie de Livenne, dame de Montchaude, et constatant que le revenu annuel de la terre de Montchaude est de 18,000 livres environ. A cette pièce on a ajouté la liste des seigneurs de Montchaude. Isaac de Gain, marquis de Linars, capitaine au régiment de Lunan-dragons, chevalier de Saint-Louis, mort au château de Montchaude en 1779, avait épousé : 1^o M^{lle} Chapelle de Jumilhac ; 2^o en 1769, Marie de Livenne, qui fut représentée aux assemblées pour les états généraux par Henry-Gaspard de La Porte-aux-Loups.

Dans le *Bulletin... du protestantisme français*, p. 370, numéro du 15 juillet, M. de Richemond reproduit quelques notes extraites du registre d'état civil de la paroisse de Salles, près La Jarrie, arrondissement de La Rochelle. C'est le curé, Debruxelles, qui rappelle les abjurations : 15 novembre 1685, d'André Bernon l'aîné, marchand de La Rochelle ; 24 novembre et jours suivants, d'une foule de gens ; 1^{er} mars 1686, démolition « du fameux prêche de La Rochelle. » On y lit : « La conversion des huguenots de Salles se fit sans qu'aucun d'eux ayt souffert la moindre chose, les dragons n'ayant fait qu'entrer et sortir dans le bourg, » la peur des dragons et de leurs vexations a suffi. Le 23 décembre, abjure messire Pharamond Green de Saint-Marsaud, baron de Châtelailлон et seigneur de Salles.

Page 370, est une note sur la fondation à La Rochelle des religieuses de la communauté des nouvelles catholiques de Saint-Joseph de la Providence, par trois jeunes filles, en 1659. Voir sur ce sujet la lettre d'Anne d'Autriche publiée dans le 1^{er} volume des *Archives*, page 330.

Dans le numéro d'août-septembre, M. Louis de Richemond publie encore, p. 454, une liste des rochelais fugitifs et de ceux de leurs parents entrés en possession de leurs biens en conséquence de jugements rendus par le présidial de La Rochelle pendant l'année 1690 ; puis, p. 465, l'interrogatoire (3 juin 1710) d'un clerc tonsuré de 22 ans, Jean Gorrin, instituteur à Niort,

dont le rédacteur fait hardiment « un *prêtre* catholique, » qui mariait les gens en leur lisant la liturgie du mariage dont se servaient les pasteurs. Une femme, la Morvande, facilitait ces unions et procurait des certificats signés de Durand, prêtre ; Gorrin recevait 10, 15 et 20 livres par mariage ainsi béni par l'instituteur. Un autre clerc tonsuré, Vinet, faisait le même trafic.

La *Revue des autographes* d'août 1899 (Paris, M^{me} Gabriel Charavay, rue Faubourg-Poissonnière, 34) annonce la mise en vente, au prix de 10 francs, d'une lettre du comte Regnaud de Saint-Jean d'Angély (M.-L.-E.), publiciste et homme politique, l'un des plus fidèles conseillers de Napoléon 1^{er}, né à Saint-Fargeau (Yonne) en 1762, mort en 1819, à sa femme (M^{lle} de Bonneuil), datée de Venise, 5 prairial.

Et dans son numéro de septembre, une lettre (3 thermidor an XIII) du comte Lemer cier, président du conseil des anciens au 18 brumaire, pair de France, né à Saintes. On a joint deux lettres de son fils, colonel de la 10^e légion de la garde nationale ; 8 francs.

Une lettre de Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, brave guerrier du siècle de Louis XIV, gouverneur du grand dauphin, à M. de Folleville (Angoulême, 7 juin 1652), 2 p. in-4^e, cachet ; prix : 15 francs.

Il est plus à portée d'attaquer les frondeurs à Saint-Séverin (Charente-Inférieure), canton de Loulay, qu'à Blanzac, canton d'Angoulême, ou à Montmoreau (Charente), canton de Barbezieux ; le Périgord est ainsi protégé ; d'ailleurs M. de Folleville sera bientôt rejoint par les garnisons de Saintes et de Cognac, par les régiments du Périgord et de Jonzac ; il aura en outre des renforts du Poitou et du duc de Saint-Simon, gouverneur de Blaye. Il semble, d'après cette lettre, que les protestants s'alliaient aux frondeurs pour faire la guerre aux royalistes.

Rochechouart-Mortemart. — Pièce signée Montpipeau en Baucé (Loiret), 29 septembre 1626. « Contrat de mariage de Jean de Rochechouart, chevalier, marquis de Saint-Victorien en Poitou, seigneur de Vivonne, fils de Jeanne de Saulx-Tavannes et de feu René de Rochechouart, prince de Tonnay-Charente, avec demoiselle Françoise de Dampierre, demoiselle d'honneur de la reine Anne d'Autriche, fille de feu Gilles de Dampierre, seigneur de La Chesnelière, et de Suzanne de Charmières ; 6 p. in-folio, 20 francs.

Angoumois. Pièce latine sur vélin, Gourville (Charente), 7 mai 1261 ; Testament de Jean du Breuil, « valet » de Gourville ; legs en faveur du couvent de N.-D. d'Anville et d'autres monastères à Marcillac, Bonneville, Angoulême ; dispositions en faveur de son fils Géraud et de sa fille Amélie, à laquelle il donne ses revenus sur Combiers et Rouzet. Son exécuteur testamentaire est le chevalier Landri de Marcillac. Prix : 15 fr.

M. LIOTARD ET LE CONGO FRANÇAIS (1)

« C'est à M. Liotard que le Congo français est en grande partie redevable de son expansion vers l'est. Des rives du M'Bomou, il s'est avancé dans le Bahr-el-Ghazal, et de là il a envoyé sur le Nil la mission Marchand. »

Ainsi s'exprime dans le *Journal des voyages* (29 juin) M. Gustave Regelsperger; et, après avoir rappelé la naissance à Pondi-



chéry, le 17 juillet 1858, de Victor-Théophile Liotard, son séjour à Pont-Labbé, ses études à Saintes et à Rochefort, l'auteur raconte sa carrière de pharmacien de la marine. « C'est alors qu'il se mit à la disposition de M. de Brazza et qu'il commença dans l'Afrique centrale des expéditions qui ne durèrent pas moins de sept ans divisés par une période de repos de quelques mois en France. Envoyé au Congo en décembre 1891, M. Liotard eut à défendre nos nouveaux établissements contre les empiètements des agents de l'état du Congo; il se heurta à de grandes difficultés.

En mai 1892, M. de Poumayrac, le second de M. Liotard, fut

(1) Le portrait de M. Liotard, que nous donnons ici d'après une photographie de M. Eugène Pirou, nous a été obligeamment communiqué par M. Dewez, directeur du *Journal des voyages*.

tué par les Boubous au cours d'une reconnaissance. L'expédition du duc d'Uzès et du lieutenant Julien permit à M. Liotard de châtier les Boubous; mais bientôt il se trouva presque sans ressources pour faire face à une situation difficile.

On avait bien décidé en 1893 d'envoyer le commandant Monteil au secours de M. Liotard; mais une petite partie des renforts partit sous les ordres du capitaine Decazes. Ce fut seulement avec 250 Sénégalais que M. Liotard et le capitaine Decazes durent procéder au renforcement de nos postes du Haut-Oubanghi et tenir tête aux agents de l'état du Congo.

Après la convention franco-congolaise du 14 août 1894, M. Liotard, qui avait passé sept mois en France, revint au Congo au commencement de 1895, et, en sa qualité de commissaire de la république et de lieutenant-gouverneur du Haut-Oubanghi, il occupa Semio le 10 juillet.

M. Liotard put alors reprendre l'exécution du programme de pénétration vers le Nil, et commença l'occupation progressive de la province du Bahr-el-Ghazal que les Congolais belges venaient de nous abandonner. En février 1896, M. Liotard, accompagné du capitaine Hossinger, arrivait à Tamboura. Ayant préparé cette route à l'est, M. Liotard s'occupa d'en ouvrir une autre au nord. A cet effet, il prit possession, en juin 1897, de Dem-Ziber, l'ancienne résidence de Lupton bey. C'est ainsi que M. Liotard avait préparé la marche de la mission Marchand. L'occupation effective du Haut-Oubanghi et du Bahr-el-Ghazal a été réalisée par M. Liotard avec une ténacité rare, un courage et une habileté qui lui font le plus grand honneur. L'occupation de Fachoda par le commandant Marchand avait achevé son œuvre; l'abandon de cette position est la plus cruelle déception qu'il pouvait éprouver. »

LES GALIFFET EN SAINTONGE-AUNIS. — Un homme qui pour une cause ou pour une autre arrive à la célébrité, même à la notoriété, excite la curiosité; on recherche ses antécédents, sa famille, sa généalogie. Le général marquis de Galiffet, ministre de la guerre, est redevenu à la mode. Il occupe l'attention du public. Les érudits eux-mêmes veulent en savoir plus que les autres sur son compte; ils ont publié sur ses ancêtres les histoires les plus singulièrement fausses, jusqu'à prétendre qu'ils sont de date récente et d'origine plébéienne. Et voici que, dans le *Salut public* de Lyon du 21 août, un savant des plus remarquables, M. André Steyert, intitule son article: *L'origine juive du général de Galiffet*. Il donne comme preuve l'extrait manuscrit de la *Critique du Nobiliaire de Provence* par un héraldiste très estimé et très consciencieux, Barcillon de Mauvans, dont deux exemplaires manuscrits existent dans des bibliothèques particulières à Lyon. Le nom patronymique de la famille de Galiffet, établie à Aix, serait Coulet. Perron Coulet, chef de la branche du nom de Galiffet et fils de Coulet, de Carpentras, obligé de fuir sous l'ac-

cusation de « crimes énormes, » se fixa en Provence et fut obligé pour cela de se faire baptiser. Etabli à Aix en 1581, il prit, pour dérouter la justice, le nom d'Alexandre et le surnom de Galiffet. En 1615, il acquit un office de président aux enquêtes. Son fils Jacques fut reçu en survivance et le résigna ensuite à son fils Alexandre de Galiffet. C'est de là que la famille tire sa noblesse. Et pourtant La Chenaye-Desbois a fait à cette famille « dont, dit-il, l'origine se perd dans la nuit des temps, » une filiation qui remonte au XIII^e siècle et dont cependant il ne donne la suite que depuis Jean de Galiffet (1424). On sait que le *Dictionnaire de la noblesse* est sujet à caution. L'*Armorial de France* de d'Hozier, registre V, 1^{re} partie, ne fait remonter la filiation qu'à Guillaume de Galiffet en 1489.

Les Galiffet, établis en Provence, Dauphiné et Savoie, ont été aussi possessionnés en Saintonge. C'est à Philippe-Christophe-Amateur de Galiffet, né en 1717, maréchal de camp en 1759, fils de Philippe, lieutenant des maréchaux de France en Aunis, marié à Marguerite-Suzanne Huet, que la marquise de Fontenille, Marie-Thérèse de Mesmes, vendit en 1752 Dampierre sur Boutonne. La terre passa à Louis-François-Alexandre, comte de Galiffet, prince de Martigues, chef de la seconde branche, par son mariage (9 août 1772) avec sa cousine Marie-Louise, une des deux héritières de Philippe-Amateur de Galiffet. Les Galiffet ayant émigré, la propriété de Dampierre fut saisie (8 août 1795) et vendue nationalement. Voir les détails dans *Une commune de la Charente-Inférieure. Dampierre sur Boutonne, église et château*, par M. Louis Audiat (1884), ou dans le *Bulletin de la société des Archives*, t. iv, p. 297.

UN DOCUMENT NOUVEAU SUR CHAMPLAIN

On sait combien sont rares les documents sur Samuel de Champlain.

Il y a quelques jours, je recevais de Montréal (Canada) une demande (11 août 1899) de renseignements sur l'illustre fondateur de Québec. On désirait savoir ce qu'était le fief de Champlain. « Je suis porté à croire que cette terre devait se trouver dans la seigneurie d'Hiers, qui devint en 1578 la propriété de Henri III suivant les pièces publiées par M. Audiat. Il m'est difficile d'indiquer la direction à suivre : consulter les papiers terriers de la seigneurie d'Hiers ou les archives de la famille de Pons de Mirambeau, s'il en existe encore quelque chose. Les greffes des notaires de l'époque (1550-1600) ne doivent pas être très nombreux. Peut-on connaître les possesseurs actuels ? Y a-t-il quelque probabilité d'obtenir plus de renseignements en s'adressant à La Rochelle ou à Pau ? L'amirauté avait-elle un bureau à Brouage ou à La Rochelle ? Nous pourrions peut-être y découvrir quelques détails sur la personne de Champlain.

» Vous me pardonnerez toutes ces questions ; mais j'ai commencé une étude sur la noblesse de Champlain, et, un peu

comme tous les chercheurs, je m'obstine à découvrir l'inconnu. M. Audiat, par la publication de son étude *Brouage et Champlain*, nous a ouvert un nouvel horizon, où nous finirons, j'en espère, par découvrir quelque chose... »

En attendant que l'on puisse répondre aux désirs du docte Canadien et des amis de Champlain, citons la pièce suivante que vient d'imprimer dans la *Revue des questions héraldiques* (25 août) le directeur de la *Revue*, M. le vicomte Oscar de Poli, si passionné pour la gloire de Champlain et pour bien d'autres illustres œuvres. Elle lui a été communiquée par M. Théodore Courteau, qui l'a trouvée aux archives nationales, registres des insinuations du châtelet de Paris, registre Y, 172, folio 302, d'après les minutes de Taconnet et Guyon, aujourd'hui en l'étude de M^e Edmond Leroy, boulevard Saint-Denis, 9, à Paris. C'est la donation mutuelle (13 février 1632) entre Champlain et sa femme Hélène Boullé, fille de Nicolas Boullé, secrétaire du roi, et de damoiselle Marguerite Alix, appelée aussi Hélène du Boulay et dite femme de « Samuel de Champlain, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, » dans l'acte de baptême de Pierre Siron, dont elle était marraine à Saint-Gervais de Paris le 7 juillet 1630 avec Pierre de Berton, écuyer, sieur de Hautbertin, trésorier de France à Orléans. Voir les *Notes et documents* sur Samuel de Champlain, insérés par M. de Poli dans l'*Annuaire du conseil héraldique de France*, t. VII et VIII.

« Pardevant les notaires garde-nottes du roy nostre sire en son chastelet de Paris, soubssignez, furent présens en leurs personnes : Samuel de Champlain, cappitaine pour le roy en la marine de Ponant, demeurant à Paris, rue d'Orléans cousture du Temple, parroisse de Saint-Jehan en Grève, d'une part, et damoiselle Hélène Boullé, sa femme, de luy auctorisée, laquelle auctorisation elle a acceptée pour l'effect qui ensuict, d'autre part ; lesquelles parties, considérant le long temps qu'il y a qu'il a pleu à Dieu les unir et conjoindre ensemble par mariage et les peynes et travaux qu'ilz ont pris et prennent journellement à gagner et conserver les biens qu'ilz ont de présent sans que de leur dict mariage ils ayent à présent aucuns enfans vivans, et désirans rémunérer et récompenser le survivant d'eux deux pour luy donner meilleur moyen de vivre et s'entretenir honnestement, selon sa qualité, le reste de ses jours ; pour ces causes et autres considérations à ce les mouvans, de leurs bons grez et bonnes volontez, sans aucune force ny contraincte, recogneurent et confessèrent avoir faict, feisrent et font entre elles les don mutuel, esgal et réciproque et conventions qui ensuivent, c'est assavoir que lesdicts sieur Champlain et damoiselle sa femme, de luy, comme dict est, auctorisée, se sont, par ces présentes, faict et font don mutuel, esgal et réciproque et au survivant d'eux deux, de tous et chacuns les biens meubles et conquestz immeubles qui se trouveront appartenir au premier mourant au jour de son décedz, pour en jouir par le survivant du jour dudict décedz, à sa caution juratoire, sa vie durant, pour-

veu toutesfois qu'il n'y ayt lors d'iceluy décedz aucuns enfans lors vivans de leur dict mariage... »

L'acte du 13 février 1632 a été insinué au greffe du châtelet de Paris le lendemain. On sait que Champlain quitta la France l'année suivante et qu'il mourut le 25 décembre 1635 à Québec. Sa femme, qui avait toujours eu une grande piété, entra au couvent des ursulines du faubourg Saint-Jacques. Elle avait 35 ans. Treize ans plus tard, l'évêque de Meaux, Dominique Séguier, accordait, le 10 mars 1648, « à sœur Hélène Boullé dite de Saint-Augustin, veuve de Samuel de Champlain, ancien capitaine de la marine du Ponent, lieutenant général pour le roy en la Nouvelle France et gouverneur pour sa majesté audit pays, » (voir *Samuel de Champlain, de Brouage, fondateur de Québec*, par M. Louis Audiat, p. 23) l'autorisation de fonder à Meaux un couvent d'ursulines.

ACTES D'ÉTAT CIVIL

1. — DÉCÈS

La Société a deux nouvelles pertes à déplorer :

I. — Le 19 juillet, est décédé, dans son domaine de Bois-Clair, près Jarnac, en sa 81^e année, *Henry-Ferdinand Delamain*.

Il était né le 23 mars 1819 de Anne-Henry-Philippe Delamain et d'Isaure Levallois, de Saint-Jean d'Angély. Nous avons, en novembre 1898, donné la généalogie des Delamain, vieille famille huguenote de l'Angoumois. (Voir *Revue*, xviii, 265).

Henry Delamain fit de très fortes études au lycée de Bordeaux, et bien qu'ayant embrassé la carrière commerciale, il s'occupa toujours d'archéologie, de littérature, et surtout d'histoire naturelle. C'était un homme universellement estimé par son caractère, ses connaissances variées, sa bonté. Il était un des plus anciens membres de la société archéologique de la Charente, de la société des archives historiques de Saintonge et d'Aunis, et de la société entomologique de France. Il laisse une des plus belles collections locales de lépidoptères qui existe en France ; le catalogue raisonné en sera publié. Il avait épousé en 1846 Sophie-Louisa Admirault, de La Rochelle, dont il laisse trois enfants : *Philippe-Henry-Albert Delamain*, *Louis-Gabriel Delamain*, et *Marguerite-Isaure Delamain*, qui a épousé en 1875 *Henry-Dyke Gautier*, de Cognac.

II. — Le 25 juillet, est décédé à Cognac, âgé de 68 ans, le baron Théodore de Saint-Martin, président de la société Saint-Vincent de Paul, véritable homme de bien, dévoué à toutes les œuvres charitables. Ses obsèques avaient attiré une grande affluence, et tout le monde faisait son éloge.

Le 24 juin, est décédée à Saint-Jean d'Angély, âgée de 91 ans, Hélène de Rechignevoisin, née le 19 août 1807 d'Alexandre de Rechignevoisin de Guron et de Marie-Esther de Bobène, veuve d'Aristide de Reboul. Présidente de l'orphelinat de cette ville, elle était en outre toujours prête à secourir les pauvres et ceux qui avaient besoin de ses services. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Alfred Audouin-Dubreuil, président du tribunal de commerce ; Alfred d'Aussy, ancien notaire ; Alfred Meunier, avoué honoraire, et le marquis de Vittré, colonel de cavalerie en retraite.

Le 4 juillet, est décédé à Saintes, dans sa 80^e année, Joseph-Jules-Ernest Vermot, conservateur des hypothèques en retraite. Né à Saujon de René-Just Vermot et de Françoise-Henriette-Joséphine Dubois, il avait épousé Marie-Mélanie-Antoinette Perruchon. Surnuméraire de l'enregistrement en 1843, il fut successivement receveur à Rohan (Morbihan), La Mothe Saint-Héraye, Airvault, La Châtaigneraie (Vendée), les Sables-d'Olonne, Rennes, enfin conservateur à Civray, Blaye et Marmande. Il fut retraité comme conservateur en 1884 et vint se fixer à Saintes où il se créa de nombreuses relations.

Le 10 juillet, est décédé à Fouras où il habitait depuis plusieurs années, et a été inhumé au cimetière du Breuil, à Cognac, Charles-Edmond Curnillon, âgé de 70 ans, président du conseil de fabrique de Fouras, ancien gérant de la maison de commerce Renaut et compagnie, ancien président du syndicat des patrons et ouvriers du commerce des eaux-de-vie de Cognac dont il avait été membre fondateur, bienfaiteur de toutes les sociétés locales de bienfaisance ou d'agrément. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Edouard Martell, sénateur, Jules Brunet, conseiller municipal, Victor Huvet et Armand Castillon du Perron, négociants. Le deuil était conduit par MM. Gabriel Curnillon, son fils ; Edouard Glatin, son gendre ; Henri et René Formey de Saint-Louvent, ses neveux.

Le 16 juillet, est décédé à Saintes, à l'âge de 59 ans, Auguste-Amédée Dasque, professeur de musique, né à Vic-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées) de Jean-Louis Dasque et de Fortunée-Laure-Pélagie Espagnac. Il avait succédé à son père et enseigné la musique pendant 35 ans à plusieurs générations de jeunes gens dont il s'était fait des amis. Veuf de Marie-Hortense-Léa Tessier, il était frère de M^{me} veuve Célarié et beau-frère de M. Régulus, conseiller municipal. Au cimetière, M. Pelletier, professeur de rhétorique au collège, a adressé au défunt un adieu plein de cœur.

Le 19 juillet, est décédé, à Grézac, Bertin, pourvu du brevet

supérieur, instituteur dans cette commune depuis près de 40 ans, homme affable, bon, toujours prêt à rendre service, estimé de tous, un des artisans de cette paix qui a régné dans cette paroisse. Toute la commune assistait à ses funérailles. A l'église, le curé, au cimetière M. Gabriel Dufaure, qui avait pour lui une estime particulière, et M. Artus, instituteur à Cozes, ont fait l'éloge de cet excellent maître, de ce chrétien convaincu.

Le 19 juillet, est décédé subitement à Saintes, âgé de 44 ans, Jean-Théodore Bartette, capitaine au 6^e régiment d'infanterie. Né à Bordeaux de François Bertette et de Claire Pillot, il avait épousé Jeanne Beaudin.

Les obsèques ont eu lieu en l'église Saint-Vivien. M. le général Gaschet conduisait le deuil, et après un dernier adieu de M. le colonel Mercier, le corps a été dirigé pour l'inhumation à Saint-André de Cubzac.

Le 19 juillet, est décédée à Saintes, dans sa 72^e année, Marie-Antoinette Perraudau de Beaulief, née à Saint-Jean d'Angély d'Augustin-Benoit Perraudau et de Marguerite-Euphémie-Elisabeth Augier de La Jallet; elle était veuve de Marie-Antoine-Alexis-Edouard Masson de La Sauzaye, inspecteur des eaux et forêts en retraite. Le deuil était conduit par ses deux petits-fils, Henri et René de La Sauzaye, fils de Marie-Auguste-Albert et de Marie-Suzanne Petimaud de Champagnac, tous deux décédés.

« Les grandes qualités et les vertus qu'elle pratiquait en chrétienne ne l'empêchaient pas d'être femme du monde accomplie, dit le *Moniteur de la Saintonge* du 23; d'un abord simple et facile, d'une conversation agréable, d'une grande aménité de caractère, elle savait conquérir les sympathies et l'affection de ceux qui l'approchaient. »

Le 30 juillet, est décédé à La Rochelle et a été inhumé à Poitiers, à l'âge de 59 ans. John-Frédéric Lusson, O. , professeur honoraire de l'université au lycée de La Rochelle, directeur du laboratoire municipal, président de la société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure. Célibataire, il avait une sœur mariée à M. Boffinet. Né le 29 novembre 1830 à Niort, où son père était professeur d'histoire au collège, neveu d'un oncle mort proviseur du lycée de Bar-le-Duc, il débuta à 20 ans avec son double baccalauréat comme maître d'études au collège de Cosne, puis après 8 mois passa maître répétiteur au lycée de Poitiers, puis au lycée Saint-Louis. Il entra à l'école normale en 1864 et trois ans après était installé dans la première chaire de physique du lycée de La Rochelle, qu'il occupa pendant près de 30 ans. Officier de l'instruction publique en 1884, il avait été fait chevalier du mérite agricole au 1^{er} janvier 1888. Trois discours ont été prononcés sur son cercueil à la gare de La Ro-

chelle par M. Lebourg, proviseur du lycée, par M. Meyer, vice-président de la société, qui a dépeint le savant dans les réunions mensuelles où il apportait sa simplicité charmante et ses connaissances étendues, et par M. Bellanger, inspecteur d'académie, qui a vanté l'universitaire attaché à ses devoirs. Ces trois discours ont été imprimés dans le *Courrier de La Rochelle* du 6 août.

Le 9 août, est décédé à Rochefort, âgé de 77 ans, François-Zacharie Rouzeau, O. , commissaire de la marine en retraite, veuf d'Elise Neveur. Il fut pendant de longues années chef du secrétariat de la préfecture maritime et maire à Rochefort du 6 février au 7 mai 1882. Il était né à Saint-Martin de Ré, le 1^{er} février 1822.

II. — MARIAGES

Le 11 juillet, en l'église Saint-Pallais de Saintes, a été béni par M. l'abbé Boulle, premier vicaire, qui a prononcé une allocution, le mariage de M. Pierre-Henri-Amable Aubusson, receveur de l'enregistrement à Belabre (Indre), né à Ainay-le-Château (Allier) le 23 mai 1870 d'Alfred-André Aubusson, décédé à Valençay (Indre) le 3 février 1884, et de Louise-Marie-Célestine Béraud, demeurant à Ainay, avec M^{lle} Marguerite-Amélie Benon, née à Saintes le 29 juin 1873 de Nicolas-Charles Benon, propriétaire, et de Marie-Esther-Marguerite Rougerie. Les témoins étaient pour la mariée : ses oncles, MM. Henry Benon, négociant à Cognac, et Emmanuel Rougerie, directeur des magasins généraux, à Limoges ; pour le marié : M. le docteur Gabriel Mérigot de Treigny, médecin à Paris, et René Bujon, sous-inspecteur de l'exploitation des chemins de fer de P.-L.-M., à Paris.

Le 12 août, en l'église Saint-Pierre de Saintes, a été béni par M. Gabriel Jeandeau, professeur à l'institution diocésaine de Pons, frère du marié, le mariage de M. Paul Jeandeau, clerc de notaire, né à Saujon le 24 juin 1871, fils d'Eugène-Joseph Jeandeau, notaire honoraire à Saujon, et de Marie-Victorine-Elisabeth-Juliette Saugé, avec M^{lle} Thérèse Pinasseau, née à Saintes le 23 octobre 1879, fille de M. François Pinasseau, officier d'académie, ancien notaire, et de Marie-Thérèse Chassaigne.

Les témoins étaient pour la mariée : son oncle, M. Gaston Pinasseau, propriétaire à Montagnier (Dordogne), et M. Pierre-Jules Dupain, clerc de notaire à Paris ; pour l'époux : son frère, M. Eugène-Médéric Jeandeau, notaire à Saujon, et son beau-frère M. Henri Atgier, receveur d'enregistrement à Meung-sur-Loire. Voir, dans le *Moniteur de la Saintonge* du 19, la touchante allocution adressée aux époux par M. le chanoine Jeandeau, leur frère.

Le 23 août, a été béni en l'église de La Jarne le mariage de M^{lle} Paule-Louise-Mathilde Chérade de Montbron, née en 1878, au château de Buzay, de M. le comte Alexandre-Edouard-Marie Chérade de Montbron, maire de La Jarne, et de demoiselle Marthe-Clémentine Renaud d'Avesne des Méloizes, avec M. le vicomte Charles-Marie-Joseph Green de Saint-Marsault de Châtelailion, né en 1872 de M. le vicomte Louis-Alexandre-Georges de Saint-Marsault de Châtelailion et de demoiselle Marthe-Marie de Laubier. La bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé Louis du Boulet de La Boissière, curé de Saint-Ciers du Taillon, que des alliances de famille unissaient aux deux jeunes époux. Dans une allocution d'une grande élévation et en des termes d'une rare distinction, M. l'abbé du Boulet a fait ressortir toute l'importance du mariage chrétien en même temps que les souvenirs de joie et de tristesse qui se rattachaient aux deux familles patriarcales des Montbron et des Saint-Marsault. Par une faveur spéciale, la bénédiction apostolique avait été accordée comme gage des bénédictions du ciel. Pendant la cérémonie religieuse, M. l'abbé Rudelin dirigeait la partie musicale alors que M^{me} X... donnait le concours de son harmonieuse et puissante voix. Les témoins du marié étaient ses oncles, M. le vicomte Maurice Green de Saint-Marsault de Châtelailion et M. Edouard Parenteau du Beignon, professeur de droit à la faculté de Poitiers; ceux de la mariée, M. le vice-amiral Jean-Olivier de La Boussinière de Beaumont, commandeur de la légion d'honneur, et M. le comte Maxime-Marie-Joseph Chérade de Montbron.

Après la bénédiction nuptiale et la messe dite par M. l'abbé Pichot, curé de La Jarne, une nombreuse élite de la société rochelaise, des départements de la Charente-Inférieure, de la Vienne et des Deux-Sèvres, se pressait dans les salons de Buzay, une des merveilles de notre département, pour présenter ses hommages et ses félicitations aux deux jeunes époux et participer au lunch princier offert par les deux familles aux invités. La fanfare Sainte-Cécile de Salles-sur-Mer prêtait son concours gracieux sous les allées ombrées du parc du château. Notons aussi l'adieu touchant et spontané de toutes les jeunes filles de la commune de La Jarne à la jeune épouse. On sentait vraiment qu'on assistait à une fête de famille; puissent les communes se multiplier avec le même esprit de charité fraternelle et chrétienne. Voir, pour les Chérade de Montbron, *Revue de Saintonge et d'Aunis*, xi, 355; xiv, 41-47 et 128; le *Dictionnaire de Beauchet-Filleau*, II, 337; et, pour les Green de Saint-Marsault, Lainé, *Archives de la noblesse de France*, t. II.

VARIÉTÉS

I

UNE PAROISSE DE L'ANCIENNE SAINTONGE (1)

A M. Papillaud,

Monsieur, j'ai parcouru le manuscrit de vos recherches sur Montboyer, et j'ai été émerveillé de tout ce que vous avez pu réunir sur une paroisse qui n'est pas une des plus célèbres ni des plus importantes de la Saintonge.

L'histoire proprement dite, c'est-à-dire les événements y sont rares ; les livres d'auteurs sont là pour nous raconter les faits qui sont communs à toutes les bourgades. Mais il y a une histoire intime, celle de la population, des habitants ; c'est l'existence journalière, quotidienne, partant un peu monotone de vos compatriotes, en différents siècles, y compris le nôtre, pour lequel, après une comparaison raisonnée, vous ne paraissez pas professer une admiration sans réserve sous le rapport moral, tout en rendant justice à ses prodigieux progrès matériels.

A l'aide de vieux papiers puisés dans tous les coffres, autrefois écrits à la lumière du chaudière ou de la résine ; à l'aide de quittances, de vieux contrats, de bribes de comptes, vous avez reconstitué l'existence entière du paysan ; vous avez eu du plaisir à y trouver quelque chronique ou même quelques faits pour l'histoire. La guerre des Anglais, les ravages des huguenots, les pillages de 1793 ne vous ont laissé que des débris. Il a fallu créer de pièces et de morceaux tout un passé de cinq ou six siècles. Mais tout est là : habitations, ameublement, vêtements, ustensiles de ménage, poterie à fleurs, plats et brocs d'étain, vieilleries fort recherchées des amateurs, le chalit, la paillasse, la balle d'avoine, le chapeau à larges bords, les amples coiffes et les lourdes galoches qui venaient des Gaulois, nourriture, introduction du maïs en 1630 ; en somme, vie austère et rude qui n'empêchait pas la population de croître. Au milieu du xvii^e siècle, les ménages avaient 8, 10 et même jusqu'à 15 enfants, et les impositions s'élevaient en 1669 pour toute la commune à 3.730 livres. La population était de 2.500. Pour une population de moitié, elle paie (chiffre officiel) 33.525 fr. 25 en 1895.

Vous aimez vos modestes héros, ces paysans qui ont constitué la France par leurs labeurs accumulés, par leurs vertus de chaque jour ; vous les avez suivis du berceau à la tombe, partageant leurs joies, toujours un peu mélancoliques, et leurs peines patiemment endurées. A force de travail, d'épargnes, de privations, ils sont parvenus à arracher au seigneur — qui d'ailleurs, ruiné par la guerre, et besoigneux, ne demandait pas mieux, — un champ, une vigne, un pré. Les voilà propriétaires

(1) *Montboyer du XIV^e siècle jusqu'à nos jours*, par M. Papillaud, instituteur en retraite, officier d'académie. Voir plus bas, p. 324.

à leur tour; ou bien ils ont obtenu gratis un morceau de terre inculte moyennant une légère redevance qui, une fois le souvenir perdu du bienfait, paraîtra fort onéreuse, — origine de la dime — ou bien, quand les habitants veulent avoir une église, un curé, un instituteur, ils se cotisent pour assurer leur fondation: chacun s'engage à payer en nature une partie de sa récolte. Et voilà comment les curés étaient plus ou moins riches suivant la générosité première des fidèles.

Illettré, le paysan envoie son fils à l'école: peu à peu il en fait un instituteur, un notaire, un juge, un curé, un chirurgien, même un conseiller au présidial, un avocat au parlement. Fils d'instituteur, vous avez une affection particulière pour ces dévoués maîtres de l'enfance dont vous appréciez le rôle moral si important.

Vous avez tout un chapitre sur l'éducation au village. Votre liste est incomplète de ces maîtres de l'enfance dont vous ne trouvez les noms que depuis 1553, avec des lacunes. Mais vous avez vu les signatures des gens sur les registres de l'état civil, et vous avez conclu qu'il devait y avoir là quelqu'un qui leur avait mis la plume à la main. L'aurore n'est pas le soleil, mais elle le prouve. Le primitif instructeur de la jeunesse n'est ni un monsieur, ni un savant; il gagne petitement sa vie comme un de ces laboureurs dont il a l'enfant: « Je confesse, dit l'un d'eux, en 1553, avoir reçu, pour avoir nourri de toutes choses, enseigné, correctionné et logé Jehan Giraud, fils de Salmon Giraud, un an entier, la somme de 18 livres, une pinte d'huile et une charretée de bois. » A ce métier-là, on ne devenait pas millionnaire; mais, avec de la conduite et de l'intelligence, on acquerrait parfois une certaine aisance; vous le savez. Il y a parfois plusieurs régents en même temps; la plupart enseignaient les éléments du latin.

Une jolie scène est celle où un fonctionnaire, le procureur fiscal de Montboyer, dénoncé au marquis de Gassion, lieutenant général des armées du roi, par un mauvais drôle d'instituteur, en appelle à tous les habitants de la commune. Dans une assemblée générale, présidée par le syndic, le maire d'alors, les braves habitants déclarent attester unanimement l'honnêteté du procureur; et à leur tour se plaignent hautement et ouvertement du calomniateur. « Il ne s'occupe pas des élèves; tous les parents retirent leurs enfants, les envoient chez d'autres maîtres; même les plus aisés sont contraints d'avoir chez eux des régents, ce qui les entraîne à de fortes dépenses. Même, plusieurs fois, ils ont été obligés de requérir le curé de le chasser de la maison commune, qu'il occupait inutilement, empêchant ainsi le logement d'un autre précepteur plus digne. » Les pères de famille avaient alors voix au chapitre quand il s'agissait de leur enfant!

Puis il fallait faire l'histoire des seigneuries et de leurs possesseurs: La Boisse, Magesir, Château-Jollet, Montboyer. Avec bien des peines, vous êtes arrivé à les connaître à peu près tous: les Beaupoil, les Bragier qui furent aussi seigneurs de Bri-

sambourg, de Bourg-Charente, de Montembœuf; les Talleyrand de Grignols et de Chalais; les Caumont-la-Force, les Gassion. A côté de ces hauts et puissants seigneurs, vous avez placé toutes les familles anciennes, jugeant avec raison que ces familles autochtones avaient droit à une place dans cette monographie, puisque ce sont elles qui ont formé la paroisse. Aussi bien elles ont fourni des notaires, procureurs, magistrats, officiers de l'armée: le nombre en est considérable: Les Filhol de La Boisse, les Egreteaux, les Cholous, les Bouchers, les Piraut, les Durandeu, les Daniaud, les Montrignac, les Brisson, les Ganivet-Desgraviers et tant d'autres.

Vous n'avez pas oublié la série des curés et des vicaires, la liste des syndics, des gens de justice: sénéchaux, procureurs, greffiers, sergents, de tous ceux qui ont occupé une position quelconque, y compris les modestes sacristains, les clercs, les praticiens, les étudiants, etc.; enfin, les professions diverses: cultivateurs, marchands, tisserands chervains, etc. Il n'y a point d'habitant de Montboyer qui ne trouve là quelqu'un des siens. On vous devra aussi des détails précis sur l'église et ses vicissitudes; sur les protestants, et comment, grâce probablement au curé Cochois, docteur et écrivain, les huguenots, fort nombreux, ont fini par disparaître à peu près.

Vous avez donc fait une œuvre vraiment utile, et vos compatriotes ne manqueront pas, je l'espère, d'apprécier comme elle le mérite une histoire de Montboyer qui est l'histoire de chacun d'entre eux, et de vous remercier d'avoir, par vos recherches, retrouvé leurs ancêtres.

LOUIS AUDIAT.

II

L'INSTRUCTION PRIMAIRE EN SAINTONGE

C'est un thème connu, banal, que dans l'ancienne France tout le peuple était illettré, ignorant, abruti, et que les maîtres d'école sont le produit de générations spontanées; qu'ils ont un beau jour paru sur notre terre, sachant lire, écrire et compter, sans l'avoir jamais appris, sans avoir eu personne pour leur apprendre l'orthographe et les quatre règles. Notre xxv^e volume des *Archives*, tout entier consacré à l'instruction primaire, a dû détromper bien des gens de bonne foi. Voir aussi la *Revue de Saintonge*, ix, 173, 264, et notre brochure *Note sur l'instruction primaire en Saintonge-Aunis avant 1789* (1891) ou *Revue*, x, 383. M. le docteur Vigen, qui avait déjà trouvé tant de maîtres d'école (voir *Revue*, ix, 264) dans la région de Montlieu-Montandre, en a découvert depuis 1889 un bien plus grand nombre. Nous donnons ici le résultat de ses fructueuses recherches poursuivies avec tant de zèle et pendant de longues années. L. A.

MONTLIEU et ROCH. — DESCHAMPS, régent de Montlieu en 1620-1622, est plusieurs fois témoin aux baptêmes. — Pierre HIL-

LAIRET, sieur de Beauchamp, précepteur au bourg de Montlieu, 1668. — M^e Jehan BELLOT, notaire et praticien, instruisant la jeunesse au bourg de Montlieu, 1678, 1691, 1697, époux de Marguerite Cellier. Il transcrit, d'une écriture très régulière et enjolivée, le censif de la seigneurie de Montlieu, 1686 à 1695. — André ROY, maître d'école à Montlieu, 1709 à sa mort (20 novembre 1749), âgé de 60 ans, fils de Jean Roy, praticien, de Fontaines d'Ozillac, et de Catherine Roche; il épouse en 1711 Marie Rocher, et en 1713 Marguerite Cellier, toutes deux de Montlieu. — Pierre-René LAVILLE, maître d'école, demeurant au bourg de Roch (1740). En 1743 il épouse Catherine Duret, et acquiert un office de sergent royal, qu'il exerce ensuite. — Jean GRÉGOIRE, instructeur de la jeunesse, épouse, le 17 février 1756, Louise Goumard, tous deux de Saint-Pallais. Il demeure ensuite à Transac en Roch, et y meurt régent à 52 ans, le 28 décembre 1792. Ses descendants y sont encore établis. — Pierre-André VALOIS, maître d'école au bourg de Montlieu en 1765. — Jean-François-Charles ROCHER-MAISONNETTE, demeurant au bourg de Roch, fils de Jean Rocher, huissier aux tailles, et d'Anne Bodard; maître d'école en 1776 et à sa mort en 1782, âgé de 40 ans. En 1780, il prend 4 livres par mois pour aller « montrer à lire » à la petite Rippe de Beaulieu, âgée de 6 ans, et demeurant à La Ravallerie, à un quart de lieue de Roch. — Jean-Jacques POULLET, instituteur à Montlieu en 1811, témoin au mariage Braud-Saint-Aulaire. — Jean DUTREUIL, instituteur à Montlieu en 1812, 1820, 1830; époux d'Anne Jacques, de Montandre. Il était très sévère dans ses corrections; quelques vieillards s'en souviennent encore. Il tenait aussi une sorte de demi-pensionnat pour quelques enfants des familles bourgeoises voisines.

CHALLAUX et SAINT-VIVIEN, ORIGNOLLES et CHEPNIERS. — Bertrand PIOT, précepteur de Saint-Vivien, demeurant au village du Fauconnier, est témoin (31 décembre 1689) au partage de la recette de Montlieu, entre les fermiers Marchand La Paillerie et Marchais Terrefranche; père et grand-père de sergents royaux, il est lui-même sergent ordinaire. — Joseph HEUSTACHE, régent à Orignolles en 1715. — Louis GASTINEAU, précepteur de La Ruscade, originaire de Chepniers. Par acte du 6 janvier 1735, il somme sa femme, Françoise Bertrand, de Bédénac, de revenir habiter avec lui. — Jean CRAMON, précepteur, demeurant en Challaux (1743, 1747); il est ensuite commis des aides au bureau de Montlieu. — Jean LAUGEAY, dit VENDÔME, maître d'école des petits enfants (1765), demeurant Chez-Vendôme en Orignolles. Il épouse (1751) Jeanne Marchais, de La Rivière en Chepniers, où il s'établit; il y est en 1786 et y meurt à 68 ans, en 1791. — Alain ROSNEVEN, maître ès-arts, régent, demeurant à La Garde en Saint-Vivien (1744). Il est en Chierzac (1745), en Chepniers (1746). Il est dit originaire de Maël, au diocèse de Quimper, et épouse, le 15 août 1746, Marguerite Estanchaud, de Challaux.

MONTGUYON, VASSIAC, CLÉRAC. — Pierre HUGONIN, régent, mort à 72 ans, le 10 décembre 1686, inhumé en l'église de Vassiac. — Pierre LESNARS, maître escrivain, marié à Vassiac en 1702. — Pierre BAYLAC, hermite, pieux, faisant la petite école, est inhumé dans l'église de Vassiac, le 3 janvier 1716. — En 1686, un Baylac est greffier de Montguyon, et lui ou un autre commis aux aides. — Jean SOUEF, précepteur à Montguyon (1724-1742), marié (9 avril 1724) à Marguerite Bousquet; leurs dots sont de 500 liv. et 150 liv. — Georges DE MALEZAC, précepteur de Clérac, épouse (3 septembre 1724) Anne Pillot. — François DUMON, maître d'école au bourg de Clérac en 1737; il est aussi sergent, père d'un sergent, aïeul d'un notaire. Né en 1696 et mort en 1772. — Louis CHAUVIN, instructeur de la petite jeunesse, épouse en 1721 Elisabeth Roy, de Neuviq, et demeure ensuite à Brie sous Chalais. — André MAIRAN, approuvé, le 3 novembre 1730, par Marquantin de Closmorin, vicaire général de Saintes, pour enseigner et tenir les petites écoles de garçons dans la paroisse de Vassiac (contrôle de Montguyon, 24 novembre 1730). — Barthélemy REY, nouveau converti, né en 1711, était fils de Jean Rey, maître sellier à Montguyon, et d'Anne Billoque, qui, pour se marier en 1706, avaient fait acte de catholicité; et frère cadet d'Esprit Rey, notaire royal de Neuviq, aïeul des Rougier. Les habitants de Vassiac, par acte capitulaire du 5 décembre 1734, consentent à ce qu'il touche les 150 livres sur eux imposées pour un maître d'école, en le nommant à ce titre (Dutour, contrôle de Montguyon). Mais, le 1^{er} novembre 1740, lesdits habitants, par un acte semblable, supplient l'évêque de Saintes de révoquer le nommé Rey, maître d'école de Montguyon, à cause de son incapacité, et de le remplacer par Pierre Roy (acte de Mauget). Et le 27 décembre suivant, l'évêque Léon de Beaumont donne en effet des lettres de provision à Pierre Roy, pour instruire la jeunesse en la paroisse de Vassiac, sous la rétribution ordinaire (contrôle de Montguyon, 7 novembre 1740 et 14 janvier 1741). Cependant Barthélemy Rey est encore précepteur en 1748. Le 19 décembre 1753, les principaux habitants de Vassiac déclarent que Barthélemy Rey était de la R. P. R., ainsi que ses père et mère, qu'il s'est converti, et qu'il est dans un état voisin de la pauvreté. — Pierre-Paul Roy, maître ès arts et régent en 1742, 1750, 1769, puis bourgeois à Montguyon, fils d'André Roy, maître d'école à Montlieu, frère et oncle d'employés aux aides, vient en 1742 remplacer à Montguyon son frère, décédé. Il y épouse (1743) Jeanne Labarrière. Il est le père d'André Roy, notaire royal au bourg de Montlieu. Dans un projet de requête vers 1750, adressée à l'évêque de Saintes par une partie des habitants de Montguyon, ceux-ci exposent que, depuis 8 ou 10 ans (ou plutôt 16 ans), Barthélemy Rey avait obtenu (en 1734) des lettres d'approbation pour régenter les enfants; mais qu'il y montre tant d'incapacité qu'en 1740 ils durent demander sa destitution à feu M^{sr} de Beaumont, évêque de Saintes (mort en 1744); que celui-ci ayant fait faire une

enquête par M. Goursaud, curé de Saint-Aigulin et archiprêtre de Montguyon, qui constata l'inaptitude de Barthélemy Rey, envoya (décembre 1740) des lettres de provision de maître d'école à Pierre Roy, mais que celui-ci mourut un an et demi après environ. Les suppliants firent venir à Montguyon le frère du décédé, Pierre-Paul Roy, alors adjoint à Piveteau, écrivain-juré à Châteauneuf, qui depuis huit ans a tenu dignement l'emploi de régent en leur paroisse, et dont ils désirent le maintien, conformément aux certificats annuels de Ménard, curé de Vassiac. En conséquence, ils supplient l'évêque de Saintes de révoquer les anciennes lettres envoyées par surprise à Barthélemy Rey, de lui défendre de régenter en ladite paroisse, et d'accorder à Pierre-Paul Roy des lettres d'approbation exclusives pour cet emploi. Signé seulement de P. Dupuy (bourgeois); J. Guillier, procureur fiscal; Genet (notaire royal); Genet (notaire); Fréneau (sergent); David (sergent); Paul Nau, bourgeois (protestant); Dubois, écuyer; B. et P.-P. Labarrière, serruriers (alliés de P.-P. Roy); Genet (marchand); Lassalle (arquebusier); J. Marcadier, Sadou. (N'ont pas signé un grand nombre de principaux habitants: F.-M. Arnould, juge sénéchal; J. Brusley, juge lieutenant; Paul Deluze, contrôleur; Joseph d'Abzac de Mayac, seigneur de Douzac, et beaucoup d'autres que je ne puis retrouver (1).

(1) A monseigneur l'illustrissime et révérendissime seigneur évêque de Saintes.

Supplient humblement les habitants de la paroisse de Vassiac soubz Montguyon, disant que, depuis huit ou dix ans, le nommé Barthélemy Rey auroit obtenu lettres d'approbation pour régenter en ladite paroisse, et en vertu d'icelles se seroit immiscé en cet exercice, et s'y étant si mal comporté que les enfents qui luy furent confiés ne firent aucun progrez, ou bien que très peu, joint à tout cela son peu d'expérience et de capacité, pour l'élève de la jeunesse ignorant les véritables principes de la lecture, écriture et l'arithmétique, ce que considérant les supplians, la plupart d'iceux se voyant obliger d'envoyer leurs enfents ailleurs ou de travailler pour avoir un autre maître d'école plus expérimenté et mieux principé pour cet effet, ils se seroient assembles devant la principale porte de l'église dudit Vassiac jour de dimanche, et là ayant délibéré sur cet avis, ils firent dresser un acte capitulaire qui est signée de tous ceux qui alors le savoient faire, et qui fut lue à haute et intelligible voix à l'issue de la sainte messe par laquelle tous d'un commun accord demandoient la destitution dudit Rey, et qu'ils envoyèrent justement à feu M. de Beaumont, cy-devant évêque de glorieuse mémoire, et que vous trouverez cy-jointe, Monseigneur, lequel dit seigneur évêque pour vérifier l'exposé desdits supplians en cet acte, envoya ses ordres à M. Goursaud, qui étoit archiprêtre à Saint-Aigulin, lequel, en exécution desdites ordres, se transporta au bourg de Montguyon, et là étant, après avoir examiné ledit Rey, il le trouva incapable d'exercer cet employ, et en ayant dressé son rapport, il l'envoya à son supérieur qui l'avoit chargé de cette commission, qui fit expédier d'autres lettres d'approbation en faveur de Pierre Roy, qui ne fut dans cette occupation qu'un an et demy ou environ, et étant décédé les supplians se voyant sans maître d'école appellèrent Pierre-Paul Roy, frère du décédé, qui alors étoit à Châteauneuf comme adjoint à M. Piveteau, écrivain juré, ce que ledit Pierre-Paul Roy accepta et qui dans ledit exercice a dignement rempli son devoir comme il résulte par les certificats annuels que M. Mesnard, prêtre et curé dudit Vassiac, a bien voulu luy accorder et notamment le dernier cy-joint qui prouve sa possession de régent dans ladite paroisse depuis huit ans, et qui en conti-

23 Dans un acte capitulaire des habitants de Vassiac, reçu par E. Rey, notaire royal (frère de Barthélemy), du 14 juin 1767. cité au contrôle de Montguyon, ceux-ci présentent une requête à l'intendant de La Rochelle, pour faire révoquer une pension de 150 livres accordée jadis au sieur Roy, précepteur de ladite paroisse, attendu son incapacité. Il est pourtant encore en titre en 1769.

François JOLLIT, précepteur à Clérac en 1785; il partage alors avec ses frères la succession paternelle, évaluée à 900 livres.

CHEVANCEAUX et POUILLAC, SAINT-PALLAIS, MÉRIGNAC. — Antoine HÉROLE, précepteur de Pouillac, témoin (1695) au mariage de L. Martinon, chirurgien, avec Marie Gaboriaud. — Pierre NEPVEU, précepteur à Mérignac (1676), où meurt sa femme Catherine Louassier, et 1685. — Pierre BELLET, instruisant la jeunesse, demeurant à Saint-Pallais (1718-1723). — Claude MASSÉ, sieur de Beaurenou, précepteur à Chevanceaux (1701), imposé à 4 liv. 15 sols, taxe moyenne d'un laboureur à bras. Il est notaire en 1690, notaire et chirurgien en 1697, bourgeois en 1709 et demeure à Montlieu, où il épouse Jeanne Gaboriaud. — Martial DOUSSIN, régent à Chevanceaux (1739), imposé à 5 liv. 11 sols, taux ordinaire d'un métayer. — Mathurin BENNAUVIGNE, instructeur de la jeunesse à Saint-Pallais en Angoumois, époux de Marguerite Gagner; est nommé en 1771 marguillier par le prieur de la paroisse; il teste (1775), sans enfants. — Claude NÉAUX, instructeur de la jeunesse au bourg de Chevanceaux (1776-1777). — Jean-Pierre GEAY y est au même titre en 1779. — Jean BELLET, maître écrivain à Chevanceaux (1780 et suivants), mari d'Anne-Geneviève Serré-Laugeay. — Jean MAURICE, demeurant au Carrefour de Pouillac (1776 à 1786), est, tout à la fois, maître d'école, tressier en toile, marchand de tabac et débitant de vin. — Jean GIRAUD, précepteur de Sainte-Colombe en 1788, beau-père de P. Grégoire, laboureur; sous la révolution il est arpenteur et expert pour les biens nationaux. — Jean-Baptiste GUILLOUT, instructeur de la jeunesse en 1790 à Chevanceaux.

MONTANDRE, JUSSAS, POMMIERS, POLIGNAC, BRAN. — Pierre de CAPS DU VERGER, régent, mort (1697) à Jussas. — Michel GUÉRY,

nue journallement l'exercice avec fruit, et que lesdits supplians désirent être maintenu en ladite fonction, et pour obtenir l'effet de leur désir ils ont recours à l'autorité de votre grandeur. Ce considéré, Monseigneur, il vous plaise de vos grâces au vu de ladite acte capitulaire, certificat de M. Mesnard, curé dudit Vassiac, et requête desdits supplians, révoquer des lettres obtenue par ledit Roy, comme obtenue par surprise, et sans nouveau certificat de vie et mœurs, en lui faisant inhibitions et défences de révenir à l'avenir dans l'enceinte de ladite paroisse sous peine de désobéissance, et en conséquence accorder audit Pierre-Paul Roy lettres d'approbation aux fins qu'il ne soit troublé en ledit exercice, ce que les supplians espèrent de votre justice et équité, et ils continueront leurs prières pour la santé et prospérité de votre grandeur à qui Dieu donne de longues et heureuses années, et ont signé ceux qui le savent faire.

Suivent une quinzaine de signatures.

maître d'école à Montandre (1706), mort (1717) à 54 ans. — Claude ANDRÉ, précepteur de la jeunesse, mort à Montandre en 1724. — Jacques JOUBERT, maître d'école à Montandre en 1728. — Annet BASQUE, instructeur de la jeunesse au bourg de Pommiers en 1750-1760, épouse en 1753 Jeanne Héraud, teste (1774) pour ses enfants. — Pierre Fougères, précepteur à Polignac en 1721. Il teste pour ses sœurs et meurt en 1733, 30 décembre, à Joyeux en Saint-Vivien, chez Loysellot du Breuil, dont il enseigne les enfants. Il est maître d'école à Lugéras en Bussac le 4 avril 1730, et traite avec sa sœur Anne, femme d'Etienne Grenet, arquebusier à La Ruscade, pour la succession de leurs père et mère Pierre Fougère et Marguerite Coustolle ; il a les biens de Lugéras et paie 600 liv. (Furet). — Jean GAIGNÉ, demeurant à Bran, cidevant charron et aujourd'hui instructeur de la jeunesse à cause de l'accident qui lui est arrivé, vend, le 28 octobre 1769 (acte J. Laugeay), à J. Godet, des biens au Pas-des-Ecots, à Challaux. — Antoine JACQUES, instructeur de la jeunesse et praticien, épouse : 1^o Anne Charroppin ; 2^o en 1744, à Coux, Marguerite Bourdeleau ; il abjure le 7 janvier 1753, mais paraît rester protestant. Il teste, vieux et malade, en 1763 pour ses deux fils, praticiens. — Jean-David JACQUES, l'un d'eux, est régent à Montandre, en 1773 et après. Le 14 juin 1791, le directoire du district lui alloue 150 livres par an pour continuer ses fonctions.

BROSSAC, SAINT-VALLIER. — Pierre CROZIN, régent à Saint-Vallier (1660-1662) et notaire à Coyron. — Jehan MIOULLE, régent à Saint-Vallier (1666). — Gabriel JOUANNET, régent et praticien à Brossac (1730-1740). Signature prétentieuse. Epoux de Catherine Barbotin, sergent royal, mort (1754) à 42 ans. — Simon GUIBERT, régent d'école à Brossac (1741). — DAUPHIN DE LABATUT, précepteur au bourg de Brossac (1750).

D^r C. V.

III

UN MARIAGE DE MINISTRE PROTESTANT

Louis de La Forest de Puycouvert et Esther Suyre (6 mai 1660).

Parmi les *Documents sur la réforme en Saintonge et en Aunis*, publiés par M. G. Musset (*Archives*, t. xv), se trouvent deux lettres dans lesquelles il est question d'un ministre de la R. P. R., nommé La Forest. Rappelant, en note, les personnes de ce nom que l'on retrouve à La Rochelle et dans le Poitou de 1604 à 1682, M. Musset ne semble pas être arrivé à déterminer exactement le ministre du nom de La Forest dont fait mention la lettre du 23 janvier 1604, aussi bien que celui qui a signé celle du 4 décembre 1682.

Nous avons rencontré dans les registres de Treton, notaire à Marans, en l'étude de M^e Mion, un document qui nous paraît de nature à résoudre le problème. Ce sont les promesses de mariage passées, le 12 juin 1660, entre « Louis de La Forest, escuyer, sieur de Puycouvert, ministre à Mauzé, et damoiselle Esther Suyre,

demeurant à Marans. » A la lecture de ce document on reconnaitra que le ministre La Forest, dont parle la lettre de 1604 et dont le fils s'appelait Samuel, est l'aïeul de Louis de La Forest, écuyer, sieur de Puycouvert, marié à Marans en 1660 avec Esther Suyre, et enfin que c'est ce dernier qui a écrit et signé la lettre du 4 décembre 1682.

CAPPON.

1660, 6 may. — « Convenances et promesses de mariage faites et accordées entre Louis de La Forest, escuyer, sieur de Puycouvert, ministre à Mauzé en ce gouverneman et y demeurant, fils de deffunct Samuel de La Forest, escuyer, sieur de Puycouvert, ministre à Mauzé, et de damoizelle Jeanne Raymond, ses père et mère, d'une part, et Esther Suyre, natifve de ce lieu de Marans, fille du sieur Pierre Suyre, marchand, et de deffuncte Marguerite Sabourault, ses père et mère, d'autre part. Lesditz proparlez à marier pour ce personnellement establis par devant le notaire au conté de Marans soubz signé de leurs bonnes volontés, ledit sieur estant majeur et de ses droits, et encores de l'advis et consseil de Second de Chauffepié, escuyer, ministre à Chandeniers, son beau-frère à cause de damoizelle Claude de La Forest, son espouse, et ladite proparlée du conseil, constamment et otorité dudit sieur Suyre, son père, de Marie Suyre, veuve de Jean Boudinot, sa tante, de Jean et Pierre Boudinot, ses cousins germains, du sieur Nicolas Taray, marchand, son cousin et parrin, présens en personnes, ont promis et promettent respectivement de soy prandre à mary et femme, espoux et légitime, toutesfois et quantes qu'ils en seront l'un par l'autre ou par quelques de leurs amis requis et interpellés, les sollempnitez de la religion réformée, dont les parties font profession, préalablement observées et gardées.

» Et ledit mariage ainssi fait, consommé et acomply, seront lesditz proparlez comungs en tous et chacuns leurs biens meubles qu'ilz ont du présent et en tous et chacuns leurs autres biens meubles, acquetz et conquetz, immeubles qu'ils seront et aquerront durant et constant la conjunction de leur dit mariage et auront à la fin d'icelluy. En faveur et traitté duquel mariage, ledit sieur proparlé prandra, ainssi qu'il promet, ladite proparlée, sa future espouse, avecq tous et ungs chacuns ses droits mobiliers et immobiliers qui luy peuvent compettir et appartenir tant du chef de ladite deffuncte Sabourault, sa mère, que tout autrement; lesquelz droits il pourra poursuivre ainssi que bon luy samblera et baillera quittance desdits droits mobiliers à ladite proparlée ainssi et à mezure qu'il les recevra, etc. (*Suivent les détails et les formules*).

» Faict et passé audit Marans, dans la maison de résidence dudit sieur Suyre, le sixiesme may mil-six-cents-soixante, présence des dessus dictz et encore de David Gorribon et Jacques Treton le jeune, clerq, demeurant à Marans, tesmoins requis.

» L. DELAFOREST, ESTHER SUIRE. P. SUIRE. CHAUFFEPIÉ. THARAY. J. BOUDINOT. TRETON, *présent*. TRETON, *notaire à Marans*.

IV

UN DÉCÈS DE PRISONNIER DE GUERRE

1713, 4 septembre. — Constatation du décès de Marillet de La Boullée, de Thouars, enseigne de vaisseau sur la *Diane*, mort prisonnier de guerre à Plymouth. — *Original sur papier, appartenant au docteur Phelippeaux, de Saint-Savinien. Communication de M. Louis Audiat.*

L'an mil sept cents traize, le quatrième jour du mois de septanbre avant mydy, pardevant nous, nottaires royaux et apostoliques héréditaires établis à Saint-Malo soussignés, ont personnellement comparu le sieur Louis Maugeis, bourgeois et négociant audit Saint-Malo et y demeurant, cy devant armateur du navire la *Dianne*, et le sieur Elloy Ladure, demeurant pareillement en cette ditte ville, cy devant capitaine dudit navire. Lesquels ont déclarés et atesté en foy et thémoinage de vérité avoir bonne et parfaite connaissance que le sieur Boullée Marillet, de la ville de Touars, province de Poittou, s'embarqua en quallité d'enseigne sur le vaissau la *Dianne* lors armé en guerre contre les ennemis de l'estat, sous le commandement dudit sieur Ladure dont estoit armateur ledit sieur Maugeis, en l'année mil sept cents neufs; lequel vaissau fut pris dans le mois de septembre de la mesme année par une escadre anglaise nommée de l'amiral Laic, et fut menné avecq son équipage à Plimouth où ledit sieur de La Boullée Marillet y est decédé aux prisons dudit lieu; laquelle déclaration lesdits sieurs attestants affirment véritable avecq offre de la repetter en justice toutes fois et quantes et où il appartiendra; de quoy nous dits nottaires avons rapporté acte pour valloir et servir ce que de raison. Fait et passé audit Saint-Malo, à l'estude de Lhospitallier, l'un de nous dits nottaires, ledit jour et an que devant. MAUGEIS. LADURE. L. DESDOT, nottaire royal. LHOSPITALIER, nottaire royal.

V

LES CONVENTIONNELS BORIE

(Erratum à tous les dictionnaires biographiques)

ET ROUX-FAZILLAC

On se perd dans tous ces Borie, et les ouvrages biographiques contribuent pour une bonne part à la confusion. Le *Dictionnaire des parlementaires français* (1891) compte : 1^o Jean Borie, député à la législative et à la convention, né à Saint-Basile de Meyssac (Corrèze), mort à une date inconnue, vota la mort du roi, fut envoyé en mission à l'armée du Rhin avec Milhaud et Ruamps, puis dans la Lozère où il montra la plus grande férocité, fut décrété d'accusation le 1^{er} prairial an III; 2^o Nicolas-Yves Borie, député au corps législatif en l'an X, né à Tréguier

en 1757, mort à Rennes en 1805; 3° Etienne-Léon Borie, député de 1885 à 1889, maire de Tulle en 1882; 4° Etienne-Marie Borie-Camber, né à Sarlat en 1737, membre de la convention où il vota la mort du roi, juge au tribunal civil de Cognac où il mourut.

On ne pourrait, avec la meilleure volonté du monde, confondre Nicolas Borie, député au corps législatif pour l'Ille-et-Vilaine, et Etienne-Léon Borie, ancien maire de Tulle, entre eux ou avec les deux autres; mais on pourrait aisément attribuer aux deux conventionnels les actes de l'un et de l'autre. Ce que n'ont pas manqué de faire tous les historiographes qui se sont successivement copiés et avec eux l'historien pourtant si consciencieux M. Henri Wallon, membre de l'institut, t. v, 375, des *Représentants du peuple en mission*, qui attribue au juge de Cognac les méfaits de son homonyme.

L'ouvrage *Les missionnaires de 93* (Paris, 1819), dont M. Paul de Lacroix nous donne un extrait, parle ainsi, p. 155, de la mission de Borie dans les départements du Gard et de la Lozère: « Borie, député de la Corrèze à l'assemblée législative et ensuite à la convention, vota la mort du roi sans appel ni sursis, et se mit dans les rangs des représentants appelés à remplir des missions; il fut d'abord envoyé à l'armée du Rhin avec Milhaud et Ruamps, et il écrivit, le 19 août 1793, une lettre où étaient détaillés tous les moyens qu'il avait pris avec ses collègues pour exterminer les hordes combinées des despotes. De retour de cette mission, où il justifia parfaitement la confiance du comité de salut public, il fut envoyé dans les départements du Gard et de la Lozère, pour y organiser le gouvernement révolutionnaire, qui avait été décrété le 14 frimaire an II. C'est précisément l'époque du retour de Poulthier, dont Borie fut le successeur dans ces contrées. Il y agit beaucoup et écrivit peu. Le *Moniteur* ne renferme qu'une seule de ses lettres, où il retrace en peu de mots ses opérations. « Citoyens, écrivait-il de Mende le 25 prairial an II, le gouvernement révolutionnaire marche » avec régularité, précision, promptitude dans le Gard; les mal- » veillants sont poursuivis dans les montagnes de la Lozère: » quatre prêtres réfractaires furent saisis avant-hier à Mende. » (*Moniteur* du 7 messidor an II, 25 juin 1794). C'est à ce peu de mots que se réduit la correspondance de Borie pendant sa mission dans le Gard et dans la Lozère; si l'on désire de plus amples détails, on est obligé de les chercher dans les pétitions que plusieurs communes du département du Gard présentèrent à la convention après le 9 thermidor.

« La commune d'Uzès l'accusa d'avoir imité dans ce pays les Carrier, les Collot, les Joseph Lebon; d'avoir volcanisé les » têtes les plus scélérates; d'avoir créé un grand nombre de » bastilles, dont il ordonnait de fermer hermétiquement les fe- » nêtres, afin de faire mourir les prisonniers par le méphitisme; » d'avoir fait embastiller des cultivateurs et des négociants à la » veille de la foire de Beaucaire. » (*Moniteur* du 28 germinal an

III, 17 avril 1795). Un mois après, la commune de Saint-Jean du Gard le dénonça, « pour avoir fait une farandole à Nîmes autour » de la guillotine, revêtu de son costume de représentant, et » assisté à ce spectacle avec Courbis, Lantegrès, Ramas et plusieurs autres...; pour avoir recommandé aux autorités de ne » rien signer en faveur des détenus, lors même qu'ils seraient » innocents...; pour avoir donné un bal à Meyrueis, où il força » les épouses des détenus de figurer pour égayer le représentant du peuple, et varier ses plaisirs; enfin pour avoir, contre » l'avis favorable des autorités, envoyé des pétitionnaires à la » commission populaire d'Orange. » (*Moniteur* du 27 floréal an III, 16 mai 1795).

« Cette dénonciation fut suivie de plusieurs autres, notamment de celle de la commune d'Alais, qui, « pour donner une idée de » la conduite de Borie, déclarait que dans une seule matinée il » avait fait incarcérer trois cents personnes. » (*Moniteur* du 30 floréal an III, 19 mai 1795). Tous ces crimes, auxquels Borie n'eut à opposer que les décrets de la convention, aboutirent à faire amnistier leur auteur. Il fut compris dans le décret du 4 brumaire an IV.

« Nous ignorons si Borie a augmenté le nombre des victimes de la terreur de 1815; c'est aux avocats des bannis que nous oserons le demander. Ils doivent connaître la liste de leurs clients (1). »

Le *Dictionnaire historique, critique et biographique*, par une société de gens de lettres (Paris, Ménard, 1821), semble le premier avoir fait un même personnage du Borie de la Corrèze et du Borie de la Dordogne.

On lit, tome IV, page 292: « BORIE-CAMBORT (Jean), député à la convention nationale, dont le nom figure dans l'histoire à côté de ceux des Collot, des Carrier, des Lebon, des Maignet. Il vota la mort de Louis XVI, etc. (Le reste comme ci-dessus). Borie est mort paisiblement à Sarlat en 1806, où il exerçait les fonctions de juge. »

La *Nouvelle biographie générale* (Paris, Didot, 1855) dit aussi, tome VI, colonne 723, d'après la *Biographie des contemporains* et la *Galerie des contemporains*: « Borie-Cambort (Jean), jurisconsulte français, mort à Sarlat en 1805. Il fut député à la convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Envoyé en mission dans les départements du Gard et de la Lozère, il y signala son zèle par des excès qui le firent dénoncer à la convention comme l'imitateur de Carrier. Il fut signalé comme l'un des instigateurs de la révolte qui, le 20 mai 1795, causa la mort de Féraud, et il ne dut son salut qu'à l'amnistie prononcée pour tous les délits révolutionnaires. Il obtint,

(1) *Les missionnaires de 93*, par l'auteur du *Génie de la révolution considéré dans l'éducation*; PARIS, Le Normant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8; Roy et Gravier, libraires, 1819.

après le 18 brumaire, une place de juge au tribunal de Cognac, mais ne conserva ce poste que peu de temps. »

Le *Grand dictionnaire de Larousse*, tome II, p. 1006, répète : « Borie-Cambort (Jean), conventionnel, d'un républicanisme exalté. A l'époque de la révolution, il était avocat à Tulle, et fut envoyé à l'assemblée législative, puis à la convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel au peuple ni sursis. Après le 18 brumaire, il fut nommé juge au tribunal de Cognac, et alla finir ses jours à Sarlat, en 1805.

» Borie-Cambort peut être considéré comme une de ces scories impures qui se produisent à la surface de tous les bouillonnements politiques. »

Il y a aussi sur « Borie-Camber (J.), avocat, administrateur du département de la Corrèze, » quelques détails dans la *Biographie moderne...* (2^e édition, Leipzig, Besson, 1806, in-8°).

Il fallait débrouiller l'art confus de nos meilleurs biographes.

Dans le t. XVIII, p. 317, de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, à propos d'Etienne Borie-Cambort et non Camber (Etienne-Marie), M. Pellisson s'est demandé avec sa sagesse cartésienne s'il n'y aurait pas deux Etienne Borie-Cambort; si Borie-Cambort, juge au tribunal civil de Cognac, qui s'y maria, le 26 juin 1798, à Geneviève Dabescat, veuve de Pierre Delestre, et qui y mourut le 18 juillet 1804, était bien le conventionnel « Borie-Cambort, de la Corrèze, qui a laissé une mémoire si odieuse. »

Les actes trouvés par notre excellent collègue M. Paul de Lacroix, bibliothécaire de Cognac, et publiés dans la *Revue*, XVIII, p. 317, ne laissent pas de doute sur l'identité des deux personnages. Le conventionnel de Sarlat est mort dans la peau d'un juge à Cognac en 1804. Le fait est confirmé par M. Joseph Durieux, dans le *Bulletin de la société archéologique du Périgord*, avril 1899, p. 99, qui dit : « Borie-Cambort, né à Sarlat le 1^{er} juillet 1737, mort juge à Cognac le 18 juillet 1804, s'appelait Etienne, et non Marie-Etienne, ainsi qu'il résulte du texte même de son acte de naissance dont j'ai sous les yeux une copie. » Et pourtant l'acte de mariage à Cognac le nomme Marie-Etienne. « Avocat et membre de la municipalité de sa ville natale, Borie-Cambort fut nommé député en 1792 par 437 voix contre 661 suffrages. Il vota pour la culpabilité et la mort de Louis XVI, mais ne se prononça pas sur le sursis : car il était absent au quatrième appel nominal pour cause de maladie, n'ayant pu résister aux fatigues des dernières séances. Réélu aux cinq-cents le 24 vendémiaire an IV par 167 voix sur 425 votants, il soutint une vive polémique de presse avec un jeune officier de cavalerie, François Fournier, son compatriote, qui ne fut autre, je crois, que Fournier-Sarlovèze, et sur laquelle je reviendrai quelque jour. Nommé juge au tribunal civil de Cognac le 11 prairial an VIII, il décéda en cette ville le 2^e messidor an XII. »

..

Dans la même page 317, t. xviii de la *Revue*, il est aussi question de Pierre Roux-Fazillac, qui fut un conventionnel en mission dans la Charente. M. Paul Durieux nous donne (*loco citato*) sur lui les renseignements suivants qui complètent la notice du *Dictionnaire des parlementaires* : « Roux-Fazillac, de son vrai nom Pierre Roux, né le 18 juillet 1746 à Excideuil, avait dès 1767 appartenu à la compagnie écossaise de la garde du corps du roi. Il était adjudant général, lieutenant-colonel depuis le 1^{er} avril 1791 et administrateur du département lorsqu'il fut, au 9 septembre suivant, nommé député de la Dordogne à l'assemblée nationale législative, le neuvième sur dix, à la pluralité des voix. La convention, dont il fut aussi membre, le chargea de plusieurs missions. C'est lui qui envoya de Périgueux au comité de sûreté générale, d'Abzac, originaire du Bugue, ancien capitaine au 11^e régiment d'infanterie, ci-devant marine, dont il avait surpris la correspondance avec les émigrés, et qui livra au tribunal criminel départemental son collègue girondin Valady, arrêté aux Rivaux, près Montpon. Un moment chef de division au ministère de l'intérieur, Roux-Fazillac abandonna définitivement la politique. La loi de 1816 l'obligea comme régicide à échanger sa retraite d'Excideuil contre un village des environs de Lausanne, où il séjourna près de quinze ans. Rentré en France après la révolution de juillet, il mourut un peu plus tard, en 1833.

» Roux-Fazillac publia, en 1784, une traduction des *Mémoires militaires* inachevés du général-major anglais Lloyd sur la guerre de sept ans, qu'il compléta lui-même ultérieurement et qui parurent sous ce titre : *Histoire de la guerre d'Allemagne* pendant les années 1756 et suivantes entre le roi de Prusse et l'impératrice d'Allemagne et ses alliés... Déjà, en 1801, il avait écrit des *Recherches historiques et critiques sur l'homme au masque de fer*, d'où résultent des notions certaines sur ce prisonnier, ouvrage rédigé sur des matériaux authentiques (Paris, Valade, an IX, in-8°, xxiv. 117 p.). Enfin on lui attribue des *Pensées, Anecdotes et Portraits* qui n'ont jamais été publiés. »

La *France pittoresque* d'Abel Hugo cite, parmi les célébrités révolutionnaires de la Dordogne, Elie Lacoste, qui contribua efficacement à la défense de Landau, et Roux-Fazillac; il omet Borie-Cambort qui n'est mentionné ni dans le département de la Corrèze, ni dans celui de la Creuse.

LOUIS AUDIAT.

VI

LES BOUTONS SCOLAIRES

Voir tome xix, p. 231 (juillet 1899).

Les armoiries, les vues de monuments, les statues, les portraits seraient aussi d'une grande ressource pour l'ornementation des boutons. Au collège Stanislas, où nous sommes encore

en Saintonge, puisque M. Gabriel Audiat y professe, on avait d'abord adopté le bouton aux palmes, type que la troisième république a emprunté aux boutons universitaires du gouvernement de juillet et qui a subi une éclipse sous Napoléon III, du moins sur les boutons à l'aigle des lycées impériaux. Le bouton de Stanislas ne différait de ses pareils que sur un point accessoire : les palmes et les mots *Collège Stanislas* étaient gravés en creux. Le bouton actuel a été créé par l'abbé de Lagarde, et je trouve des renseignements intéressants sur cette création dans la brochure : *Blason et devise du collège Stanislas* (Paris, imprimerie Noizette, 8, rue Campagne-première, 1892, in-8°, 8 pages) avec vignette sur le titre et une planche d'héliogravure reproduisant la statue du chevalier Bayard, érigée le 18 avril 1892 dans le jardin du parloir du collège. La devise : *Français sans peur, chrétien sans reproche*, adoptée par l'abbé de Lagarde, rappelle celle de Bayard.

J'extraits de cette élégante plaquette, dont M. Gabriel Audiat a bien voulu enrichir ma bibliothèque, ces quelques lignes tirées du discours prononcé par l'abbé de Lagarde le 13 août 1872 à la distribution des prix :

« Le blason rappelle le nom du collège et indique son double caractère religieux et universitaire. Il emprunte quelque chose aux armes de Stanislas Leczinski, parrain de celui qui a donné son nom au collège. Il présente le livre, symbole de l'étude, et la palme offerte par l'université au plus méritant dans les luttes annuelles de la Sorbonne. Il est écartelé d'une croix, que Dieu vous montre, jeunes gens, comme autrefois à Constantin le Grand, en vous répétant cette parole mystérieuse, mais éternellement vraie : *In hoc signo vinces*. C'est l'étendard qui vous conduira à la victoire. Enfin, ce blason est surmonté du chiffre de la dame, bonne et puissante entre toutes, dont nous portons le nom, sinon les couleurs, et à qui nous avons confié ce qui nous est le plus cher au monde : le salut de vos âmes.

» Quant à la devise, elle est empruntée à l'un des types de la chevalerie française. Elle dit clairement jusqu'où va notre ambition pour vous, jeunes gens. Revenant fréquemment sous votre regard, elle vous montrera chaque fois le but auquel vous devez tendre. Adoptée au lendemain de nos désastres, elle sera notre perpétuel, mais sage cri de revanche. Elle sera plus, mes chers enfants ; elle sera le serment de votre jeunesse ; elle sera l'engagement sacré de servir efficacement votre pays et d'honorer fidèlement votre Dieu. »

Une vignette coloriée jointe par M. Audiat à la brochure permet de lire ainsi le blason du collège Stanislas : « *Ecartelé aux 1 et 4 d'azur au livre d'or posé sur une palme de même ; aux 2 et 3 de gueules au cavalier armé d'argent, tenant une épée nue en sa main dextre, et de l'autre un bouclier de même ; à la croix d'or fleuronée portant au centre l'écu de France brochant sur le tout*. Quant au chiffre, c'est le monogramme A. M. « A Marie, » qu'on peut lire aussi : *Ave Maria*. Je le retrouve

en lettres cursives entre les palmes de trois boutons de ma collection, ceux du petit séminaire de Brives, du petit séminaire de Saint-Flour et de la pension d'Abzac, à Périgueux.

Je lis dans un journal :

« M. Félix Faure a offert aux ministres qu'il avait laissés à Paris un souvenir de son voyage en Russie. Hier, après le conseil des ministres, il leur a remis à tous le petit souvenir en question. La plupart des ministres ont reçu qui des boutons de manchette, qui des parures de chemise, en or, d'un joli travail et sortant de chez un de nos plus grands bijoutiers. Sur chaque bouton, en or mat, l'artiste a gravé deux ravissantes figures de femme, représentant la Russie et la France, étoiles brillant gracieusement associées. »

Que le collège Stanislas s'inspire de cet exemple et fasse exécuter pour ses lauréats du concours général, qui sont du bois dont on fait les ministres, de beaux boutons de manchette émaillés reproduisant son blason ainsi que le chiffre et la devise qui ne sont pas sur le bouton de tunique, et ces petits monuments artistiques marcheront de pair dans les archives de famille avec les souvenirs les plus précieux.

Ce n'est pas seulement le collège Stanislas que nous voyons rompre avec les palmes, emblème de victoire je le veux bien, mais emblème bien monotone ; disons pour être exact qu'il n'a rompu qu'à moitié ; car elles entourent le blason. Si tous les lycées, la plupart des collèges communaux et beaucoup d'établissements congréganistes, tels que l'institution Saint-Joseph, à Périgueux, et le pensionnat des petits Carmes, à Cahors, conservent le bouton aux palmes, nous constatons que, sur tous les points du territoire, le règne du bouton scolaire historié a commencé et que le branle paraît avoir été donné par les pensions ecclésiastiques.

Voici d'autres emblèmes. A Castelnau-dary, le bouton de l'école Saint-François de Sales est illustré d'une ruche et d'abeilles qui symbolisent le travail ; celui de l'institution Liart, à Nantes, représente une abeille entre deux palmes. A Aix, nous voyons sur le bouton du collège du Sacré-Cœur un cœur saignant et flamboyant surmonté d'une croix ; à Poitiers, sur celui du collège de la Grand'Maison, les cœurs de Jésus et de Marie entre les palmes ; sur celui de l'institution Saint-Joseph, à Baugé, le monogramme A. M. couronné de douze étoiles. Sur un petit bouton de manche du séminaire Saint-Léger, à Soissons, on distingue entre les palmes une fleur de lys, une étoile et un emblème à déterminer. A Angers et à Aix, les écoles d'arts et métiers en sont encore aux boutons aux palmes de l'école d'arts et métiers du règne de Louis-Philippe ; le mot « Royale » seul a disparu ; mais à l'école pratique de Cluny, un marteau, un ciseau, un compas et une équerre sont figurés entre les palmes.

Si j'examine le contingent apporté par la Saintonge à la réforme du bouton scolaire, je trouve trois pièces dans ma collection : 1° PENSION AMOUROUX, SAINTES : entre les palmes les armes

de la ville : *De gueules à un pont surmonté de trois tours et d'une porte de ville, le tout d'argent ; au chef de France ;* 2° Institution NOTRE-DAME, SAINTES : dans le champ les initiales N. S. séparées par une croix; 3° COLLÈGE DE SAINT-JEAN D'ANGÉLY : Armes de la ville : *D'azur semé de fleurs de lys d'or au franc quartier de gueules, à une tête du précurseur dans une coupe d'argent.*

Ce bouton a succédé à un premier type que je possède aussi, le bouton aux palmes qui paraît dater du second empire. Il n'y a pas de couronne sur le bouton d'Amouroux; celui de Saint-Jean d'Angély est surmonté d'une couronne royale. Un bon point à la municipalité de cette ville qui a su s'affranchir de la sempiternelle couronne murale.

Les boutons historiques sont entrés dans le domaine de la curiosité, et depuis quelques années les catalogues de ventes de médailles leur font une petite place. Des pièces comme j'en vois quelques unes dans ma collection : les vieux boutons de livrée aux armes de La Tour d'Auvergne et de la ville d'Orléans; boutons administratifs de la restauration, eaux et forêts et postes aux lettres, la poste aux chevaux du règne de Louis-Philippe; des boutons politiques tels que Napoléon lauréat sur un bouton de pantalon à pont, la révolution de juillet sur un bouton de chemise monté en or, le retour des cendres de Napoléon sur un bouton de gant; Henri Rochefort à Sainte-Pélagie; les boutons militaires et maritimes de la révolution et de l'empire; ceux du district de Cognac dont les deux légendes : *La loi et le roi ; La nation, la loi et le roi*, nous font assister à la marche ascendante de la révolution; celui de la milice d'Orange, armorié et daté 1789; celui du lycée Louis-Napoléon à la fin de la seconde république, où l'aigle apparaît déjà comme un signe des temps, sont en effet des documents dignes de s'annexer aux curiosités d'un médailler (1).

(1) Voici à propos de boutons révolutionnaires un curieux document tiré de ma collection (24 nivôse an II), à Paris, de l'imprimerie nationale exécutive du Louvre, an II^e de la République, in-4^o, 3 pages :

« La convention nationale, après avoir entendu le rapport de son comité de subsistance, habillement et charrois de l'armée, décrète :

ARTICLE PREMIER. — Tous fabricans, marchands, débitans et tailleurs de Paris, qui ont des boutons d'uniforme, sont tenus de les apporter dans le délai de vingt-quatre heures après la promulgation du présent décret, à l'administration de l'habillement, séante au ci-devant Oratoire.

II. — Tous ceux qui ne se seront pas conformés au présent décret et qui se trouveraient avoir des boutons désignés ci-dessus après le délai, seront punis de deux années de fers.

III. — Les comités révolutionnaires des sections sont autorisés à faire des visites domiciliaires, pour s'assurer de l'exécution de la présente loi.

IV. — L'administration de l'habillement payera les boutons versés, d'après l'estimation qui en sera faite par des commissaires nommés par la municipalité.

V. — L'administration rendra compte au comité, le 4 pluviôse, de la quantité de boutons qu'elle aura reçue.

VI. — Le présent décret ne sera publié que dans la commune de Paris. »

On voit par ce qui précède combien il serait facile, en rompant avec la routine, de nous donner une série de boutons scolaires régionaux qui deviendraient des pièces de musée. Les armoiries et les devises des villes, les portraits de nos gloires nationales, comme celui du grand archevêque de Cambrai sur le bouton de l'école Fénelon à La Rochelle, et celui de François I^{er}, le père des lettres, sur le bouton du collège de Cognac; des reproductions de statues et de monuments : Palissy à Saintes, Duperré à La Rochelle, le château de Barbezieux, voilà des sujets qui méritent d'être proposés par nos édiles et nos chefs d'institution à nos meilleurs graveurs.

Cette réforme une fois adoptée, d'autres s'imposeraient pour faire du bouton scolaire une pièce mêlant l'agréable à l'utile. Disons tout d'abord qu'il est trop étriqué et que rien n'a été prévu pour assurer sa conservation. Avant 1848, le bouton était à l'origine plat, puis légèrement bombé; aujourd'hui il est devenu de plus en plus convexe. Eh ! bien, on a eu tort. Quand on prétend améliorer quoi que ce soit, il faudrait toujours avoir présent à la mémoire ce vers attribué à Louis XVIII qui le citait à tout propos :

Qui meliora petit caveat peccare novando.

L'expérience démontre que l'œil se fatigue à déchiffrer un blason sur un bouton convexe dont la partie saillante s'use si rapidement. Qu'on revienne résolument au bouton plat qui, pour ne parler que des pièces scolaires, nous a donné les jolis boutons des règnes de Louis XVIII et de Charles X qui sont au nombre des meilleurs de ma collection : Collège royal de Besançon, pour pantalon à pont; collège royal d'Henri IV, collège royal de Marseille, collège d'Epernay.

Ce n'est pas tout. Un bouton scolaire devrait toujours donner la date de fondation de l'établissement, pour ne pas obliger à des recherches souvent infructueuses les futurs historiens de l'instruction publique, et le nom de lieu, pour ne pas nous contraindre à deviner que l'école Fénelon est à La Rochelle. Des Périgourds à qui je montrais le bouton de la pension d'Abzac m'ont soutenu qu'elle n'a jamais existé à Périgueux, tandis que d'autres m'ont affirmé l'avoir vue il y a environ quarante ans, rue d'Angoulême, aujourd'hui rue Victor Hugo.

Enfin il faudrait renoncer à ces boutons estampés, vrais boutons de pacotille que le moindre choc suffit à déformer et nous donner de belles pièces en cuivre massif dans le genre de deux boutons saintongeais contemporains, celui du rally Pas des Chaumes si joliment gravé, et celui du C. R. C., à qui je reproche toutefois de ne pas dire en toutes lettres *Cognac rowing club*, avec la date de fondation de cette société nautique. Pourvues de cette armure solide, elles feraient meilleure figure au jeu des boutons aussi détesté des collectionneurs que le jeu du palet où les monnaies et les médailles sortent des

maines des enfants dans l'état où Juvénal nous représente les bustes des héros de l'antiquité : *Dimidios nasoque carentes*.

Je ne risquerais peut-être pas grand-chose à parier mon bouton fleurdelisé du bataillon de Gorée contre le premier bouton de guêtre venu, que les réformes que je recommande ne seront pas adoptées, tant la routine est forte. Mais je suis persuadé que l'histoire locale y trouverait un jour son compte et j'ai cru devoir les proposer.

Je termine par quelques renseignements sur le costume scolaire, glanés çà et là, grâce à l'obligeance de quelques amis, notamment de M. Charles Daubige, bibliothécaire adjoint de la ville de Périgueux, qui m'a été d'un grand secours dans ce travail.

Sous Louis-Philippe, les élèves du petit séminaire de Pons portaient la redingote bleu de roi avec boutons dorés unis, la casquette plate même drap, macaron au-dessus avec gland de soie noire, bande en velours noir, le pantalon bleu sans passe-poil de couleur. Ce fut vers 1857 que cet établissement inaugura les boutons marqués : *Institution de Pons*.

Sous le même règne, au collège de Saint-Jean d'Angély, on porta d'abord l'habit dit vulgairement à queue de morue et le chapeau à haute forme, puis l'habit à la française ; je ne sais si les boutons étaient d'étoffe ou de métal. Au prytanée d'Azerat (Dordogne), 1838-1848 environ, établissement très florissant qui comptait parmi ses élèves Henri Lasserre et fut dirigé par l'abbé Peyrot avec des professeurs laïques et ecclésiastiques, il y avait un uniforme consistant en casquette plate, habit à boutons de métal unis et pantalon de drap bleu marin.

Dans beaucoup de nos petites villes il n'y eut d'abord ni uniforme ni boutons de métal. Les réformes se firent graduellement ; ce n'était pas le bouton qui préoccupait beaucoup ce chef d'institution saintongeais disant, vers 1850, dans un discours de distribution de prix : « Jeunes élèves, rien n'a été négligé pour améliorer votre sort ; cette année, nous vous avons donné un plat de plus, et l'an prochain vous aurez des pommes au dessert (1). »

(1) Il y aurait toute une étude à faire sur les brouillilles de la littérature et de l'iconographie scolaires : certificats de prix, cartes de contentement, témoignages d'application, bons points, billets de satisfaction, exemples de lecture et d'écriture, etc.

Les certificats de prix que j'appelle ex-libris scolaires et dont quelques uns peuvent soutenir la comparaison avec les ex-libris gravés, sont curieux à étudier pour l'histoire du costume et bien des rapprochements avec le temps présent.

Il y avait sous la restauration un artiste nommé Sampier qui exécutait des passe-partout que les libraires vendaient aux établissements d'éducation. J'en ai un du 11 septembre 1825, figurant, au centre d'une guirlande de feuillage, une sainte nimbe couronnant une petite fille de la main droite et de l'autre lui tendant un livre de prix. « De la librairie d'éducation de Louet, place du Plâtre, n° 14, à Lyon. Dessiné et gravé par Sampier, à Lyon. Déposé. »

Voici une lithographie du 7 septembre 1845, « à Paris chez Daudin, rue des Bernardins, 9, » qui représente à gauche une pensionnaire, à droite un collégien portant l'un et l'autre des couronnes ; le collégien est en habit.

Ce genre d'illustration redevient à la mode. En 1894, la ville de Périgueux

A Cognac et à Barbezieux notamment, où les boutons des colléges actuels n'ont rien qui mérite d'être signalé, les anciens pensionnats n'avaient pas, m'a-t-on dit, de boutons spéciaux. Il est de fait que je n'en ai pas trouvé ; mais je ne suis pas revenu bredouille de la chasse à la plaque de ceinturon. car en voici une où je lis dans un médaillon entre deux palmes : **PENSION LAROCQUE, COGNAC.** Cette pension existait sous le second

a fait lithographier chez Ronteix et Bonhur des certificats d'inscription au tableau d'honneur, destinés à ses écoles primaires. A gauche, une écolière écrit les mots : « La cigale et la fourmi ; » à droite, un écolier trace les noms de Metz et de Strasbourg. C'est l'économie et le patriotisme qui se font vis-à-vis.

La rédaction des certificats, souvent en latin, mérite de nous arrêter un peu. En 1732, chez les jésuites de Bordeaux, le prix « strictæ orationis » est décerné à l'élève de rhétorique Guillaume de Biran, de la famille du grand philosophe Maine de Biran, « corporis præstantia, morum comitate, ingenique amantitate omnium sibi devinciens animos. »

Les curés des paroisses de Paris faisaient imprimer des certificats pour les enfants de la classe de catéchisme, dont voici un spécimen :

« Je, soussigné, docteur de la maison et société de Sorbonne et curé de Saint-Nicolas du Chardonnet, ai donné ce présent prix à... pour son exactitude, sa modestie et sa science au catéchisme. A Paris, ce 24 août 1768. HYLARE. »

Voici un curieux certificat saintongeais imprimé dans un encadrement :

« L'an de N. S. J. C. 1820, ce 25 du mois de septembre, jour de la distribution des prix, dans la maison d'éducation de Saint-Jean d'Angély, mademoiselle Perpétue Bouviera, élève de la seconde classe, a mérité et obtenu, en présence de ses compagnes, le premier prix d'écriture. Sur quoi j'ai signé la présente attestation aux jour et année ci-dessus.

La supérieure, Sœur Sainte-Sophie. »

Un mot maintenant de quelques emblèmes. Le pensionnat de Jonzac fait usage, le 31 août 1829, d'un certificat passe-partout, édité par la librairie Brunot-Labbé, illustré, à droite et à gauche, de deux saints dans leurs niches et en tête d'une croix, d'un livre, d'une couronne et d'une draperie entourés de rayons.

Ce jour-là le prix d'orthographe est décerné à l'élève Pierre Mayaudon, né le 30 septembre 1817, à Jonzac.

Je ne vois pas d'emblème politique le 19 fructidor de l'an VIII sur le certificat de l'école centrale d'Indre-et-Loire, ni le 16 août 1808 sur celui du lycée impérial de Paris ; mais, le 20 août 1829, je vois l'écu de France à l'école royale militaire préparatoire de La Flèche et le coq, le 25 août 1839, au collège de Pamiers. A Thiviers (Dordogne), le 4 septembre 1830, un fleuron sur bois assez bizarre, mélange d'attributs militaires, musicaux et scolaires, pourrait bien avoir été substitué à un attribut fleurdéliné de l'année précédente.

Les dates ci-dessus prouvent qu'autrefois les distributions de prix étaient plus tardives qu'aujourd'hui. Voici quelques autres dates : Au collège de Saintes le 22 août 1777 ; à Mortagne, au pensionnat Lemet, le 31 août 1835 ; au Bug (Dordogne), le 11 octobre 1821. C'est la date la plus reculée que j'ai constatée. Le certificat, jolie petite pièce lithographiée figurant une guirlande de fleurs, constate que, dans la dixième classe d'enseignement mutuel, le prix de lecture est accordé à M. Paitoureau.

Le certificat était souvent manuscrit, par exemple à la maison de l'Immaculée-conception, à Pauillac, le 5 septembre 1831. Le 9 septembre 1845, les religieuses de Saint-Léonard (Haute-Vienne) ne sont pas riches ; il leur faut bien dix bonnes minutes pour calligraphier sur chaque livre de prix : « Pensionnat de Notre-Dame » et le mot « décerné. » Le 23 août 1847, leur voisin, le pensionnat universitaire de Saint-Léonard, plus fortuné, fait lithographier son certificat chez Tripon, à Paris.

Il y a quelquefois, au bas de ces petits documents, des noms d'imprimeurs qui peuvent nous intéresser, comme celui de Beau jeune, à Versailles, sur un certificat du 18 septembre 1854 orné d'attributs scolaires de l'institution Pier-

empire. Le fils de Larocque a publié : *Campagne des francs-tireurs de Cognac, guerre de 1870-1871* ; en vente chez les principaux libraires de Cognac et chez l'auteur. Cognac, imprimerie G. Béraud, 1871, in-8°. Je possède deux livraisons de cette publication et j'ignore s'il en a paru davantage.

son et fils, rue Coq-Héron, 15. Son frère, Beau aîné, établi à Saint-Germain-en-Laye, a une place dans l'histoire politique du second empire, ayant été condamné à l'emprisonnement pour avoir imprimé la célèbre brochure du duc d'Angoulême : *Lettre sur l'histoire de France*, en réponse au discours du prince Napoléon au sénat. Les deux frères étaient originaires de Saint-Même, canton de Segonzac.

On ne connaît généralement que le livre de prix ; il y avait aussi l'image. Pendant la révolution, à Périgueux notamment, les écoles centrales donnèrent en prix de belles estampes de grand format sur des sujets antiques. Une pièce de ma collection sans lieu ni date, qui doit être de la restauration, constate que, dans une école élémentaire, une image in-folio de sainte Marguerite, à Paris, chez Fontana, rue Saint-Jacques, n° 38, fut décernée à Valéry aîné, de Sarlat, pour prix d'application à l'histoire, au catéchisme et à l'orthographe.

Il a souvent été question, dans nos volumes, des anciennes thèses historiques dont il nous reste encore d'assez nombreux exemplaires ; mais n'a pas qui veut les rarissimes invitations illustrées aux soutenances de thèses. Un érudit périgourdin, M. Dujarrie-Descombes, a bien voulu me communiquer cet imprimé :

« Monsieur,

Vous êtes prié par M. de Chevalier de lui faire l'honneur d'assister à un acte de philosophie qui lui est dédié, et qui se soutiendra au petit séminaire, à deux heures après-midi, le 23 du mois de juillet 1749. »

Cette thèse soutenue à Périgueux était dédiée à un ami intime de Lagrange-Chancel, Pierre-Joseph Chevalier, seigneur de Cablane, Saint-Mayme, Marsaneix, Atur, etc., marié à Suzanne du Lau de La Cotte. Leurs armes très finement gravées ornent cette lettre d'invitation. Si pareil usage a existé en Saintonge, il sera bon de le signaler.

Une autre pièce très rare et d'un véritable intérêt historique, c'est la belle carte de contentement de la maison impériale Napoléon, à Ecouen : « Dessiné par F. A. B. de Balzac, dame maîtresse de la maison Imp. Napoléon. » Cette carte gravée par Villerey est ornée d'un encadrement où la croix de la Légion d'honneur et l'aigle sont reliés par de très nombreux attributs où l'on remarque un hibou, un autre oiseau, une palette, des livres, une page de musique, des jouets, une sphère, un tableau, etc.

A Bordeaux, le 30 mai 1837, un témoignage d'application et de bonne conduite, jolie lithographie, représente trois pensées au centre d'une guirlande de fleurs. Vers 1840, à Périgueux, un artiste de talent, Arvengas, dessine pour les écoles primaires des bons points devenus bien rares.

Je possède deux billets de satisfaction décernés à Barbezieux, l'un manuscrit et sans date, lithographie à encadrement bleu pour une école de filles, l'autre du 2 novembre 1879, imprimé pour l'école communale de garçons. Au collège de Bergerac, en 1880, cette pièce se nomme *satisfecit* du principal.

J'ai trouvé chez un paysan des environs de Barbezieux un imprimé sans lieu ni date de l'époque révolutionnaire d'une page in-10 oblong à deux colonnes. C'est un exemple de lecture qui débute ainsi :

« Alphabet qu'une mère patriote par principes et désirant voir ses enfants libres suivant la loi offre à ses concitoyennes, afin qu'elles élèvent les leurs dans les mêmes sentiments.

Première leçon.

« Les hommes naissent et de meurent libres et égaux en droit : les distinctions sont ici les ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. » Evariste Parny a eu ses fanatiques. Un avocat charentais, né sous la restauration, me disait : « Je dois mon prénom d'Evariste au culte que mon père avait pour Parny. » Je ne suis donc pas trop surpris de trouver dans mes cartons un exemple d'écriture de dimensions colossales, orné d'arabesques et daté d'août 1832 qui reproduit l'éloge : *Au gazon foulé par Eléonore*.

Il m'a été affirmé que ces francs-tireurs équipés à grands frais par la ville de Cognac, ce qui fit dire au *Réveil*, journal de Delécluze : « Bravo, Cognac, la patrie te remercie, » n'avaient pas de boutons distinctifs. Prière de vérifier.

Voilà tout ce que je sais sur nos boutons scolaires saintongeais : on voit combien cette étude est incomplète. Nos collègues pourront y suppléer par des recherches dans les vieux tiroirs et les papiers de famille qui doivent recéler des boutons intéressants et d'anciens prospectus de pensionnats. Le plus ancien document de ma collection saintongaise est le prospectus d'un pensionnat de demoiselles de Cognac, daté par la rentrée des classes, fixée au 15 octobre 1837. J'en extrais ceci :

« L'enseignement comprend : la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la grammaire française, l'orthographe, la rhétorique française, les éléments de littérature, la géographie, l'histoire et la mythologie. Les ouvrages à l'aiguille, tels que la couture, la broderie en tous genres, raccommoder les dentelles, les ouvrages en perles et en chenilles, points de tapisserie, fleurs artificielles, marque, tricot, etc., sont regardés comme objets essentiels de l'éducation, et on met un soin particulier à ce que les élèves ne soient point étrangères à aucune des connaissances nécessaires à une maîtresse de maison. »

Voilà qui est parler d'or. Si les demoiselles ne portent pas de boutons d'uniforme, elles sont appelées à en coudre, et il faut songer pour elles aux maris qui vont venir, grâce à l'influence du bouton sur nos destinées. Savez-vous pourquoi tant de célibataires endurcis se sont décidés à prendre femme ? « Je mets en fait, disait Henri Monnier, que, sur vingt mariages, dix-neuf se font parce que les hommes ne savent pas coudre un bouton (1). »

JULES PELLISSON.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N° 683. *Un poète charentais correspondant de Victor Hugo. Désyr Ravon.* — Dans un article intitulé : *Les manuscrits de Victor Hugo* et signé Pontarmé, le *Petit Parisien* du 10 juillet 1899 nous initie, d'après MM. Paul et Victor Glachant, aux pro-

1) Pendant l'impression de cette notice, j'ai trouvé une des nombreuses variétés du bouton du collège Stanislas portant la devise : *Français sans peur, chrétiens sans reproche*, et deux variétés du bouton de la célèbre école de Sorèze. Devise : *Religioni, scientiis, artibus et armis*. J'ai trouvé aussi un volume donné en prix de lecture qui révèle un usage peu connu. En dehors des distributions de prix, il y avait des récompenses décernées le jour de l'an. C'est ce qui eut lieu à Lyon le 1^{er} janvier 1839, chez Laurent, directeur d'un pensionnat de jeunes gens, place Louis XVIII et cours du Midi. Le certificat est illustré d'une croix.

cédés de travail du grand poète sur lesquels ces derniers ont rapporté d'une exploration qu'ils viennent de faire à la bibliothèque nationale « des observations singulièrement curieuses et fines. » Je prends la liberté de citer en entier le paragraphe suivant qui a pour nous une saveur toute locale : « Chose curieuse, une partie de ces manuscrits, ceux qui contiennent les vers, sont écrits, nous allions dire jetés, au verso de papiers de toutes sortes, lettres intimes, prospectus, faire-part, etc. » Et ces lettres ne sont pas toujours du premier venu. Il y en a d'inédites, qui sont signées Sainte-Beuve. Toute une liasse des *Orientales* est écrite au verso des pages où un obscur collaborateur de Hugo, Ernest Fouinet, consignait hâtivement le résultat de ses lectures sur les poètes arabes. Mais c'est dans *L'art d'être grand-père* qu'on fait la rencontre la plus originale. L'œil y est accroché au verso d'un feuillet, par cet envoi signé *Désyr Rayon* : « Cher et illustre maître, permettez à un humble rimeur, dont vous avez daigné accueillir les vers d'une indulgente parole, de vous offrir une truite de La Touvre, la petite rivière d'Angoulême, que Marot, dans une alerte épître adressée au *Roi qui s'amuse*, a célébrée jadis et qu'il a appelée la rivière « pavée de truites, lardée d'anguilles et bordée d'écrevisses. » Des détails sur cette muse charentaise dont *les lignes et les vers* — prose et poésie — bout à bout, dévastaient nos rivières et ravageaient les blanches rames du papier indigène en l'honneur et au profit de la plus illustre de ses sœurs, intéresseraient assurément les lecteurs de la *Revue*.

MARCEL PELLISSON.

N° 684. — Jean Le Forestier acheta en 1495 la seigneurie de Vannert, dans le Bas-Languedoc. Il était fils d'Yvon Le Forestier et de Marguerite de Chambes, mariés en 1421 par contrat reçu Desages, notaire sous le scel de Parcoult (Saintonge, confins de l'Angoumois, diocèse de Périgueux). Je désirerais connaître les armes de ces Forestier, l'ascendance de Marguerite de Chambes (rien dans Nadaud et Beauchet-Filleau) et si les Chambes ou Le Forestier ne possédaient pas une maison noble dans cette petite ville qui fut siège de la sénéchaussée de Saintonge et dont je prépare une étude pour la *Revue*.

Nous ferons observer que nous croyons les Chambes et les Jambes en Angoumois, de même maison : ils portent mêmes armes; mais ni Nadaud, ni Beauchet-Filleau, ni Bremond d'Ars ne l'ont signalé.

ST-SAUD.

II. — RÉPONSES

N° 295, t. V, p. 59 ; VII, p. 378. — *Les Gavaches de Monséqur* (Gironde). — Outre les Gavaches de Saintonge ou Gabayes, dont il a été question déjà et qu'on rencontre dans les cantons de Guitres et de Coutras, sur la limite géographique de la langue

d'oc et de la langue d'oïl, il existe à Monségur, en plein pays de langue d'oc, une colonie saintongeaise qui parle un saintongeais mitigé de gascon, mais où le patois ancestral domine surtout. Dans le « *Ventre-Rouge* » du 15 juillet, meître Grandgorjhe (M. Emile Bodin, directeur de la *Revue*), en nous présentant un poète gavache de cette contrée, signale spirituellement dans les termes suivants cette particularité ethnographique : « Après le déluge, une colonie saintongeaise, sauvée miraculeusement des eaux et montée « sù in' cabourne d'aubié, » aborde à Monségur (près de La Réole), en terre d'oc. En dépit du temps, de l'espace et du milieu ambiant, cette colonie a conservé jalousement sa langue, son esprit et ses dieux. C'est comme un îlot « saintonjhoué » en pleine mer gasconne. Les Gabayes de Monségur ont donc bien mérité de la Saintonge. Certes, leur patois n'est pas le vrai « parlanjhe saintonjhoué ; » il a subi l'empreinte indélébile et le baiser caressant du gascon ; cependant, il est infiniment savoureux. »

A-t-on des données certaines sur l'origine de cette colonie saintongeaise et sur l'époque de son émigration ?

PIARE MARCUT.

N° 243, t. IV, p. 92, 152 ; XV, p. 452 ; XVI, p. 145, 222, 302. — *Origine de l'épithète Ventres rouges donnée aux Saintongeais.*

Le *Ventre Rouge*, revue bimensuelle du patois saintongeais, dont le *Bulletin* a signalé l'apparition, a eu l'idée de mettre au concours l'explication de son titre, tiré du « châtre » dont les Saintongeais s'honorent sans en connaître au juste l'origine. Les deux meilleures réponses (sur dix) ont été insérées dans le numéro 4 (1^{er} juillet). Tofile Petoux, 1^{er} prix du concours, fait remonter ce surnom jusqu'à Charlemagne, alors que le grand empereur guerroyait contre les Sarrasins. Je cite :

«... Charlemagne pàssit feire ine tòrnée dan noute Saintonjhe prr' emm'né aveuc li thiellei-là thi veürian l'ajhué... I-l-arriviyan trr'toù aveuc dei pit, dei palle, dei marre, dei dail, minme étout dei couitià de thieüsine... Quant nou gran-père fuyiyan ouprei dei Sàb-Rasin, i coursiiyan d' sù thiellei méchan gâ coume dei cheun enrijhé. Is'battiyan coum' dei yon étout aveuc leù-z-arme tarrib'ye. Ah ! dam ma foué d'Guieu, o-l-eit qu'i-l-étian émalzit voué ! O durit d'minme troué jhoür et troué neut san buffé. Enfin, à la fine force, au bout de thieù temp, o-z-i restait pù in Sàb-Rasin, pù in chamià, pù reun, enfin, reun que dau sang thi leù-z-y montait jhusqu'au jhabot et dei pilot de cadàbre jhaut coume l'iyèse de Jharnouzeau... Quant Charlemagne les vouéyit si jharassé, i-n-en bromit maugré li d'leü fatic, et i-leü-z-i deicit : « Vent'-Roujhe, c'-t-i (en vouéyan leù vent' couvrit d' sang), jh'seü c'-t-i, contan d'vou-z-aut'... Et vouélà, boune jhen, couman jh'avon-t-été app'lé Vent'-Roujhe. »

Jhan Bâme, second prix : « Jhe son trr'toù des Vent'-Roujhe me disan lei Parigort et lei Gassecon, en badan la goule me dei

cagouye (pac'qu'i savan poin que thiau châte eit magnifique), son trr'tou et prr' tout étitulé de minme pac'que nou pépé et nou rîpépé portian, dan l'ancien temp, dei jhilet roujhe et dei ceinture de laine en coton roujhe.

» Don, boune jhen, en prr' se recoueûte dans la batâye et coume sine de courajhe et de bravoure, i portian trr'tou de grande ceinture de laine en coton roujhe; et peû, saprr'biou, quant lei Anyei lei vouéyan venit à vint-cin yeue, i s'ensauvian en gueulan: Fouyon! fouyon! thieu lei Vent'-Roujhe! »

Et rendant compte du concours, numéro du 15 juillet, meite Grandgorjhe (M. Emile Bodin) rappelle ce passage de M. Eveillé: « Bourignon prétend que les Gaulois, considérant le rouge comme la plus belle couleur, s'en teignaient le corps et que les Romains appelèrent pour cela quelques uns des peuples *Pictes* (*picti*, hommes peints). Cet antiquaire ajoute que le surnom de *Ventre-Rouge* indique à la fois l'antiquité et la valeur de nos ancêtres (A. Eveillé, *Glossaire saintongeais*, page 372), et ajoute: « Cette origine est plus séduisante que solide et ne saurait nous satisfaire entièrement, pas plus que l'opinion de notre érudit confrère la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, qui donne deux versions: 1° Il faut chercher l'origine du mot *Ventre-Rouge* dans l'habitude séculaire des pêcheurs saintongeais et notamment des parqueurs et parqueuses de Marennes et de La Tremblade, de porter des vêtements rouges; 2° ou bien encore dans ce fait historique que les soldats saintongeais parurent en habits rouges devant Louis XIII, lors de son entrée à Saintes. Ces versions sont infiniment respectables, mais combien je préfère celles de Tosile Petoux et de Jhan Bâme. « Prr'sidan de la R'pub'yique, ne peu; gare champeite, m'en fiche; Vent'-Roujhe jhe seû; » et si mon ventre est rouge, j'en suis fier; car je puis dire, en paraphrasant un vers fameux:

Du sang de ses ennemis, il rougit, le câlin.

Si vous êtes contents et satisfaits...

PIARE MARCUT.

N° 559, t. XIV, p. 153, 234, et XVI, 441. *Patate et tartoufle: Parmentier et Charles de L'Escluse.*

La *Revue* a déjà démontré que l'introduction de la pomme de terre dans certaines provinces de la France, et notamment en Saintonge, était antérieure à Parmentier. Le *Petit Parisien* du 15 juillet, dans un article sur *les noms des rues*, signé Valensol, et ayant trait « au vœu formulé par la commission du vieux Paris, dans sa séance du 13 avril, tendant à la conservation des noms des rues, noms qui appartiennent à l'histoire et qui souvent aident à en fixer les événements, » s'élève avec raison contre la disposition du conseil municipal de Paris à substituer le nom de Delescluze, le fameux communard de 1871, à celui de L'Escluse, le célèbre botaniste, attribué naguère à une rue des Batignolles; et au sujet du botaniste inconnu et mé-

connu, il n'hésite pas à s'attaquer lui aussi à la légende de Parmentier, ou plutôt à ramener simplement à la place qu'il mérite, d'ailleurs assez glorieuse, le célèbre agronome de Montdidier : « Il ne viendrait à l'idée de personne de protester contre le nom de Parmentier donné à l'avenue qui traverse l'onzième arrondissement. Parmentier, c'est l'agronome qui, par ses écrits et ses efforts, généralisa l'emploi de la pomme de terre en France. L'écluse est un nom non moins célèbre : c'est celui du savant botaniste qui, vers la fin du xvi^e siècle, introduisit et répandit la pomme de terre dans une grande partie de l'Europe. Dans son *Histoire des plantes rares*, qui fut publiée en 1601, L'écluse, ou mieux Charles de L'Escluse, mentionne que Philippe de Sivry, préfet de la ville de Mons, fut le premier qui lui fit connaître cette solanée. Il reçut de lui deux tubercules de cette plante, alors qu'il se trouvait à Vienne, en Autriche, au commencement de l'année 1588. C'est la plus ancienne mention certaine que l'on possède de l'introduction en Europe de la pomme de terre, qui y fut apportée du Pérou par les Espagnols. Charles de L'Escluse décrivit longuement cette plante et conseilla avec insistance d'en faire entrer les tubercules dans l'alimentation. Le nom de ce savant, né à Arras, alors que cette ville faisait partie des Flandres et se trouvait sous la domination espagnole, n'est donc nullement déplacé sur les plaques d'une rue parisienne. On le voit cité dans le catalogue que les organisateurs du *Jardin royal des plantes médicinales* (aujourd'hui notre musée) consacrèrent en 1665 aux plantes cultivées dans ce jardin, ce qui nous prouve que la pomme de terre, déjà à cette époque, faisait partie des cultures de notre pays. Mais ce sont là des détails que le conseil municipal a cru devoir ignorer. A un conseiller qui disait que L'écluse était un botaniste connu par la propagation qu'il fit de la pomme de terre, un autre répondit sèchement que « jusqu'à présent c'est surtout Parmentier qui était célèbre pour ce motif. » De grâce, qu'on s'explique et que l'on reconnaisse que L'écluse n'a pu faire aucune concurrence déloyale à Parmentier : car il vivait plus de cent ans avant lui. C'est un précurseur, et Parmentier en a plusieurs autres encore. Est-ce que vraiment on prétendrait, au conseil municipal, que Parmentier a découvert à lui tout seul la pomme de terre ?

Non, la disgrâce de L'écluse ne se comprend point. Il a droit à nos hommages, cet Arrageois. Les Allemands, qui ont érigé une statue à l'importateur de la pomme de terre, ont méconnu, eux aussi, ce qu'a fait L'écluse, puisque c'est l'amiral anglais Drake qu'ils ont représenté dans le monument commémoratif d'Offenbourg. Il est prouvé aujourd'hui que c'est L'écluse qui introduisit et répandit la pomme de terre en Allemagne. Drake aurait, lui, importé en 1586, en Angleterre, des patates de Virginie. Mais ce n'est pas cette variété de pomme de terre dont L'écluse reçut en 1588 quelques tubercules. Ces tubercules lui furent envoyés de Mons, où les avaient apportés des Italiens. Ce

fut la pomme de terre du Pérou qui se cultiva ainsi en Allemagne. Ce fut celle aussi qui, dès le commencement du ^{xviii}^e siècle, fut importée de Suisse dans l'est de la France. Méconnu en Allemagne, Lécuse l'est encore à Paris. C'est le comble de la guigne, on l'avouera. Maintenant, faisons observer que le nom de Lécuse est mal écrit sur les plaques de la rue des Batignolles. Le vrai nom du célèbre botaniste d'Arras est Charles de L'Escluse. Son père, Michel de L'Escluse, était seigneur de Watènes, près d'Armentières. Il convient donc de ne point séparer son nom de sa particule. En substituant le nom de Delescluze à celui de Lécuse sur les plaques de cette rue, le conseil municipal ne fait ainsi que corriger la mauvaise orthographe de l'inscription. La concordance des noms du botaniste et du membre de la commune de 1871 est en effet complète. Et l'on avait déjà un semblable calembourg, quand le conseil municipal de Paris s'amusa, pour faire endéver les catholiques, à transformer la rue d'*Enfer* en rue *Denfert-Rochereau* ; il avait même failli en même temps, sur la proposition de M. Mesureur, donner à une rue le nom du *général* !! Campo-Formio, pendant qu'il maintenait le nom d'une sainte, Sainte-Opportune, uniquement parce qu'elle rappelait un système politique. Il va sans dire que le préfet de la Seine a formulé les réserves de rigueur au sujet des noms de personnages politiques proposés pour la désignation des rues.

Mais qu'advierait-il si, pour cette rue des Batignolles, le conseil se bornait à exiger la rectification d'un nom mal écrit ? On se perd en conjectures sur les développements que pourrait atteindre un tel conflit...

MARCEL PELLISSON.

BIBLIOGRAPHIE

PAPILLAUD (G.-E.), instituteur en retraite, officier d'académie. *Une paroisse de l'ancienne Saintonge. Montboyer, du ^{xiv}^e siècle jusqu'à nos jours.* Montboyer, chez l'auteur ; Angoulême, Barraud ; Poissy, imprimerie S. Lejay, 1899, in-8°, 380 pages. Prix : 5 francs. Voir plus haut, page 298.

PÉRIER (Jean). *La prospérité rochelaise au ^{xviii}^e siècle et la bourgeoisie protestante.* Préface par Edmond Demolins. Mesnil (Eure), typographie Firmin-Didot, 1899, in-8°, 83 pages.

Nous avons signalé (xviii, 390), quand il a paru dans la *Science sociale* de septembre-décembre 1898 et janvier 1899, ce mémoire de M. Jean Périer. C'est une monographie dans le genre de Le Play, et l'on sait l'importance de ces études de sociologie. Celle-là nous touche de près. La Rochelle est en effet une ville exceptionnelle. Sa situation topographique lui a donné un caractère particulier. Sur l'Océan, isolée du continent par des marais, ses habitants devaient forcément être marins et com-

merçants, parce qu'ils ne pouvaient être agriculteurs. De là des mœurs différentes de celles des autres villes de la région ; de là aussi un passé historique que n'ont point les autres cités. Il y a donc un type que l'on avait intérêt à décrire. Son sol est particulièrement favorable à la vigne ; la mer fournissait le sel, deux productions qui par l'exploitation donnaient leurs moyens d'existence aux habitants de ce petit coin de terre. Le commerce avec l'étranger exigeait certaines conditions ; de là des privilèges auxquels les Rochelais tenaient singulièrement, et qui, malgré leur attachement à la royauté, en firent des révoltés et créèrent une espèce de république. Cet esprit d'indépendance, fortifié par le contact avec les nations étrangères, cette hardiesse d'initiative nécessaire à des marins et à des colons, étaient une merveilleuse disposition à recevoir les doctrines calvinistes ; l'opposition à la royauté s'augmenta de la révolte contre le catholicisme. La Rochelle fut un centre où se réfugièrent les protestants. Quand la loi leur interdit les emplois publics, ils se jetèrent dans le commerce, et fondèrent des comptoirs partout. Cette organisation est admirablement exposée. Les enfants, dès l'enfance mis au comptoir, faisaient un voyage de quelques années à l'étranger et aux colonies, puis revenaient travailler avec le père sans autre ambition que d'accroître le nombre des armements. Ainsi se constituèrent des familles puissantes grâce à leur persévérance, grâce à leur union où, quoique le partage égal entre enfants fut légal, ils savaient, dans l'intérêt supérieur de la maison, renoncer à leurs intérêts particuliers, grâce à des mariages entre gens de même religion, de même position, de mêmes vues. Quand la persécution générale, qui n'avait jamais été bien dure à La Rochelle, se fut fort adoucie, les fils de négociants enrichis se détournèrent un peu des dangers des expéditions maritimes, de l'aléa des entreprises commerciales et cherchèrent, comme les autres, des fonctions publiques. Combien achetèrent même une savonnette à vilain !

La décadence arriva assez vite. C'est un vrai charme que la description de La Rochelle au XVIII^e siècle : fêtes continuelles, bals, concerts, théâtre, sociétés joyeuses. « La vie mondaine était pour La Rochelle un tel besoin qu'après les orages de la révolution, après la dépréciation du papier-monnaie, la perte de Saint-Domingue, la ruine d'une foule de familles, il vint à l'idée de quelques dames de s'associer pour la création d'un salon commun. »

Le travail de M. Périer est le fruit de longues recherches et d'un grand esprit d'observation. M. Garnault a essayé de le réfuter, sur des points spéciaux ou quelques détails particuliers dans la *Revue historique* de mai. Il n'en a point nié la valeur, ni détruit l'autorité.

PIETTE (E.) et S. DE LAPORTERIE. *Etudes d'ethnographie préhistorique. V. Fouilles à Brassempouy en 1797*. Paris, Mas-

son, 1898, in-8°, 25 pages avec 37 figures dans le texte. (Extrait de l'*Anthropologie*, t. ix).

PINEAU (Docteur Emmanuel). *Une gerbe, notes littéraires et philosophiques*. Rochefort, imp. Thèse, 1899, in-18, 115 pages.

Heureux ceux qui laissent après eux quelques amis dévoués et intelligents, et quelques pages qui puissent aider leurs souvenirs ! Ils ne meurent pas tout entiers. Le docteur Emmanuel Pineau a été une âme d'élite : cela ne suffit pas ; il a été un savant distingué doublé d'un lettré délicat : cela ne suffit pas encore ; il a eu de plus la bonne fortune d'avoir un ami, cette « douce chose ; » et comme cet ami était lui-même un grand cœur et un poète admirable, nous avons un petit volume exquis. M. Georges Gourdon a recueilli les feuilles éparses, les fragments dispersés, les pensées détachées, les réflexions obvies et quotidiennes laissées par Emmanuel Pineau. C'était son désir. Le souhait a été accompli. En tête de ce petit volume est une biographie émue qui fait comprendre l'homme et explique les pages qui suivent. Homme excellent, médecin dévoué, savant écouté, chrétien solide, il se délassait parfois en écrivant ce qui lui venait à l'esprit, les scènes dont il avait été témoin, les idées que lui suggéraient un incident, une lecture. Il y a quelques divisions : *Marines, Notes champêtres, La femme et l'amour, Notes d'art et de littérature, science et philosophie*. Que de pages ravissantes ! Quels tableaux vivants a peints ce Fromentin de l'île d'Oleron ! Quelles judicieuses réflexions ! C'est une vive jouissance que la lecture de ce charmant volume, et l'on saura gré à M. Gourdon de nous l'avoir donné. Ceux qui n'ont pas connu Pineau, l'aimeront d'après son livre, et l'on peut répéter le vers de Musset :

Du moment qu'on l'écoute, on lui devient ami.

POLI (Le vicomte Oscar de), ancien préfet, ancien sous-préfet d'Abbeville. *La fête patriotique de la commune d'Hénencourt, 25-26 juillet 1897*. Albert, imprimerie du *Journal d'Albert*, 1898, in-12, 162 pages.

C'est bien d'ériger des monuments aux héros, de fêter même des savants qui ont fait leur devoir, de rendre hommage à ceux qui sont morts pour la patrie. Mais il faut aussi conserver par l'impression le souvenir de ces fêtes. Le monument reste où il a été placé. Combien le voient ? La brochure va partout et fait participer chacun aux émotions des rares témoins. Un monument avec une statue de l'Espérance a été élevé aux combattants de 1870-71 de la commune d'Hénencourt par le maire, M. le marquis de Lameth, ancien commandant des volontaires de la Somme en 1870 ; l'inauguration a été présidée par M. le vicomte Oscar de Poli, ancien sous-préfet d'Abbeville, ancien lieutenant au 28^e régiment de Paris (1870), qui a bien voulu en

faire le récit. Il y a prononcé un magistral discours où aux pensées les plus nobles et les plus élevées il a mêlé les souvenirs historiques les plus émouvants. Et de plus il a raconté dans ce livre l'histoire du régiment de Bussy-Lameth et du régiment de Picardie. De nombreuses illustrations ornent ce beau livre.

POUDENSAN (H.-J.). *De l'art de la lecture et de l'utilité de son enseignement dans les lycées et collèges*. Saintes, imp. H. Chas-sériaud, 1898, in-8°, 55 pages.

On sollicitait Berryer de poser sa candidature à l'académie française : « Que ferais-je là ? dit-il. Je ne sais ni lire ni écrire. » Combien de gens, en effet, ne savent pas lire et qui devraient pourtant le savoir ! M. Poudensan, professeur au collège de Saintes, a été frappé de ce défaut dans l'éducation ; et il a traité ce sujet *La lecture*, dans des conférences pédagogiques devant ses collègues du collège de Saintes ; ce sont ces instructions familières qu'il a imprimées, en leur conservant, à tort selon nous, leur forme oratoire, en même temps que par la plume, dans la presse périodique, critique d'art distingué, il raconte, excite, vante, célèbre les jeunes talents, dont les efforts ont besoin de bienveillance et d'encouragements. Double mission qu'il s'est donnée et qu'il remplit avec conscience et dévouement. Ah ! oui, s'écriait l'instituteur de Saint-Sauvan à une distribution des prix : « Enseigner la philosophie, c'est difficile ; mais enseigner le *b a ba*, c'est autrement poignant. » Si l'on voulait bien donner quelques leçons dans les classes en suivant les sages conseils de M. Poudensan, on arriverait bientôt à façonner les jeunes gens à lire convenablement dans un salon un article de journal, une page d'un livre, au besoin à déclamer une scène dramatique ; cela vaudrait peut-être une leçon de cyclisme. M. Antoine Albalat offre l'*art d'écrire enseigné en vingt leçons* et 110 pages. M. Poudensan voudrait en 55 pages seulement apprendre à lire ; son désir est plus facile à réaliser. Qui veut essayer ?

RÉVEILLAUD (Eugène). *La vie et l'œuvre de Robert-W. Mac-All, fondateur de la mission populaire évangélique de France*. Fragments et souvenirs rassemblés par M^{me} Mac-All, traduits et complétés par son ami E. R. Paris, Fischbacher, 1898, in-16, xiii-522 pages.

RIVIÈRE (Emile), sous-directeur adjoint de laboratoire au collège de France à Paris. Voir CHAUVET, t. XIX, p. 55.

RODOCANACHI (E.). *Les derniers temps du siège de La Rochelle, 1628*. Voir *Revue*, XIX, p. 60.

La société de Saint-Augustin, rue de Metz, Lille, vient de publier :

Fantaisies et souvenirs, par G. Mailhard de La Couture, in-8° de 232 pages ; prix : 1 fr. Que d'humour dans ces fantaisies, que d'émotion dans ces souvenirs ; que de travers gaiment raillés, mais avec le ton de la bonne compagnie ; que de nobles sentiments inspirés, mais comme la chose la plus naturelle du monde ! Le rire et les larmes se partagent ces pages, ainsi que notre vie, mais sans bruit, sans effort, sans grimace, et la rosée du cœur n'est pas encore sèche en nos yeux que déjà les fusées de l'esprit y ont ramené le sourire.

Fleurs et Guirlandes. Méthode pour faire les fleurs en papier, par M^{me} A. de Gentelles, 1 vol. gr. in-8° raisin de 240 pages, illustré d'un très grand nombre de vignettes ; prix : 1 fr. 50. Le tort des fleurs artificielles, c'est qu'on s'imagine volontiers qu'elles ne se fanent pas. Or, elles se fanent, elles se fripent. Si elles vivent plus que les roses, elles durent moins que les immortelles ; et leur intérêt même exige qu'on les renouvelle. Grâce à l'aimable livre de M^{me} de Gentelles, nous ne verrons plus dans les vases de nos salons, et moins encore sur l'autel, ces bouquets décolorés et poudrés de poussière ; il sera si facile, si amusant de les remplacer par des fleurs si fraîches que ce sera printemps toujours.

Une gerbe d'or. Recueil de bonnes pensées et de maximes, par le P. Bischoff, 1 vol. de 156 pages, orné de 4 grav. ; prix : 0 fr. 50. *La gerbe d'or* est un délicieux petit livre qui est pour l'âme ce que le lait, le miel, le baume, toutes les choses les plus suaves, sont pour le corps. Il nourrit, adoucit, console, fortifie, ramène la paix, la confiance et la joie. Il ouvre les yeux sur le néant de ce monde et donne le goût des biens éternels.

Mes vacances sanctifiées par une courte méditation chaque jour, 1 vol. in-32. Relié percaline, tranche rouge, 1 fr.

Repos pour l'esprit, joie pour le cœur, les vacances, qui ramènent la jeunesse au foyer, sont aussi pour elle une initiation et comme un prélude aux combats de la vie. Il lui importe donc de demeurer armée de toutes pièces, si elle veut passer sans blessures à travers ces deux mois, qui lui donneront la mesure de ses forces en lui fournissant l'occasion de les essayer.

Petit guide du pèlerin à Lourdes, 1 vol. in-18 de 96 pages. Prix, broché : 0 fr. 90 ; cartonné, papier cuir, empreinte : 0 fr. 50.

La Quinzaine (Paris, 43, rue Vaneau. Abonnement : Un an, 24 fr. ; six mois, 14 fr. ; trois mois, 8 fr. Directeur : M. George Fonsegrive) contient dans le numéro du 16 juillet : De l'avenir des peuples catholiques, Aristide Prat ; — L'Afrique du nord. IV, Le Maroc, Paul Thirion ; — Fiancés (étude). I, Paul Renaudin ; — Les idées de Dumas fils, mariage indissoluble et divorce, Gabriel Audiat ; — Notes campagnardes. IX, Le chemin de fer, Armand Barthe ; — Recherches démographiques sur le siècle de la vaccine en France, J. Lefèvre, etc.

Et dans le numéro du 1^{er} août : Un mystique au XIX^e siècle, L. Laberthonnière, de l'Oratoire ; — Le drame d'Alexandre Dumas, Ch.-M. des Granges ; — Fiancés (étude). II, Paul Renaudin ; — Sous les décombres (1870-1873), Gabriel Syveton ; — Le vingt-quatre mai, J. Buisson ; — De l'émigration française aux colonies. Quels sont ceux qui doivent y émigrer ? J.-B. Piolet, S. J. ; — Chronique politique, Σ ; — Nouvelles scientifiques et littéraires ; — Revue des Revues ; — Notes bibliographiques.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 1^{er} NOVEMBRE 1899

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Revue de la presse; vote des femmes.

AVIS ET NOUVELLES : Le XXVIII^e volume des *Archives*; insigne de la société; médaille de Taillebourg; *Lettres à ma cousine. L'allée des demoiselles*; le buste de Réaumur; erratum, page 332.

A TRAVERS LES REVUES : Campagnes du comte de Tilly; une histoire de Rochefort; Raissac, fondateur de l'imprimerie à Marennes; les demoiselles du Poitou à Saint-Cyr; *Histoire d'Auvergne*; Littré à Cognac; Louis II de Bourbon; M. Luguet à Clermont; la Saintonge chez les Boërs; Champlain à Honfleur, p. 335.

ACTES D'ÉTAT CIVIL. — *Décès*: Barbot, Bezie, Frérot, Gaiffe, Giraud, Lair, Pillot, Rivaille, Taillasson, p. 341. — *Mariages*: Chabert et Fernande Nivault, Diard et Marie de Saint-André, Frèche et Marthe Crépel, Guérin de Sossiondo et Marie-Louise Pain, Hus et Isabelle Viehn, p. 344.

ARCHÉOLOGIE : Une déesse maire; ossuaire à Saint-Hilaire de Villefranche, p. 348; le souterrain-refuge de Féole, p. 350.

VARIÉTÉS : I. Deux reines à Cognac et à Saintes, p. 351; II. A travers l'histoire de la contrée, p. 353; III. Saint Vincent de Saintes est-il de Saintes? p. 354; IV. Un épisode de l'inoculation, p. 356; V. Une épouse abandonnée, La marquise de Schomberg, p. 356; VI. Un poète charentais, p. 360; VII. Théâtre populaire à La Mothe-Saint-Héraye. *Par la clémence*, p. 362; VIII. Fêtes et réjouissances publiques à Cognac (1784-1800), p. 365; IX. Le poète Bernard de Javerzac, p. 372.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Usages particuliers à l'église de Saintes; la complainte du maire de Bouthiers; les bains romains de Royan; le prieuré « de Lonato » en Saintonge; une salutation saintongaise; l'auteur des *Réflexions aristocratiques*; Poudensan et son oraison funèbre du sire de Pons; Dampierre et Roy de Loulay, officiers de marine; Bernard de Javerzac et sa famille; Ventres rouges et Russie rouge; Le Fourestier d'Orignac et les Chambres, p. 383.

BIBLIOGRAPHIE : SO — VI, p. 388.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 23 juin 1899.

Le procès-verbal de la séance du 25 avril est lu et adopté.

Admission de trois nouveaux membres.

Remerciements votés à M. de Saint-Venant, membre de la société archéologique de Vendôme, pour son envoi d'une liasse de papiers concernant la terre du Treuil située dans la commune de Champagne, canton de Saint-Aignan-les-Marais.

La société d'ethnographie nationale et d'art populaire invite la Société à envoyer des délégués au congrès et à l'exposition de Honfleur, qui aura lieu du 30 juillet au 10 septembre, et par-

ticulièrement à la « Journée canadienne » (3 septembre), spécialement consacrée à Champlain.

L'excursion projetée à Taillebourg et Saint-Savinien, à l'occasion du 25^e anniversaire de la fondation de la Société, est remise à l'année prochaine. Cet anniversaire sera célébré par une messe commémorative pour les confrères défunts, et le soir par un banquet. La date en sera ultérieurement fixée.

—
Ont publié le sommaire du numéro de septembre : *L'Echo rochelais*, le *Progrès de la Charente-Inférieure*, la *Charente-Inférieure* du 13, le *Peuple* du 15, le *Courrier de La Rochelle* du 17, le *Phare des Charentes* du 22, le *Bulletin religieux* du 23, l'*Union nationale* du 24.

—
Ont reproduit le liste des admissions : *L'Echo rochelais*, le *Progrès*, la *Charente-Inférieure* du 13 septembre ; le *Clairon* du 17, le *Phare* du 22, le *Bulletin religieux* du 30, l'*Union nationale* du 8 octobre.

—
Le *Progrès de la Charente-Inférieure* du 29 septembre a reproduit l'article *Gallifet*.

—
Dans les *Tablettes* du 9 septembre : « C'est un thème connu, banal, que dans l'ancienne France tout le peuple était illettré, ignorant, abruti, et que les maîtres d'école sont le produit de générations spontanées. Le xxv^e volume des *Archives de Saintonge et d'Aunis*, tout entier consacré à l'instruction primaire, a déjà détrompé bien des gens de bonne foi. Dans le dernier numéro de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, le docteur Charles Vigen apporte une précieuse contribution à ce travail pour la région de Montlieu-Montandre. Dans le même numéro, M. Louis Audiat mentionne avec éloge *Montboyer au xiv^e siècle*, histoire d'une paroisse de Saintonge par M. Papillaud, instituteur en retraite, en souhaitant que ce travail, où se trouve reconstituée l'existence entière du paysan, ait des imitateurs. »

—
L'*Ere nouvelle* du 21 reproduit la note (t. xix, p. 280) sur le buste de François I^{er} provenant du château de Sansac, et fait remarquer que le château de Sansac n'est pas, — comme l'a écrit une revue parisienne, l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, page 36, numéro du 7 juillet, et nous après elle, — « près de Loches (Indre-et-Loire), » mais bien dans la commune de Beaulieu, canton de Saint-Claud, arrondissement de Confolens, dont l'abbé Michon a donné une description dans sa *Statistique monumentale de la Charente*.

—
Dans la *Revue de l'art chrétien* de juillet, M^{sr} Barbier de

Montault signale les deux inventaires (1397) de Guillaume Boutin et d'Arnaut Richard, bourgeois de la ville de Saint-Jean d'Angély, publiés p. 82 et 87 du tome xxvi des *Archives de Saintonge*.

Les *Tablettes des deux Charentes* du 7 septembre reproduisent la note de notre numéro de mars sur le combat de Cluse en 1870 et le contre-amiral Pallu de La Barrière, à propos du fils, de l'amiral cité comme témoin à décharge dans le procès Dreyfus.

Le *Bulletin héraldique de France* de novembre-décembre 1898, paru en septembre 1899, a reproduit, col. 681, notre article de décembre 1898 et janvier 1899 sur *Les Guitard de Ribérolle*, t. xviii, 358, et xix, 32, dont les armes sont *D'azur au mouton d'argent paissant* et la devise : *Jubeas in grege numerari*.

La *Revue historique* de septembre-octobre, p. 193, mentionne dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, 1899, 1^{er} mars : « E. G., Les familles rochelaises (suite) ; La famille Admyrauld ; — La Morinerie, Assassinat de MM. de L'Isle et de Marlonges, 1614 ; — G. Audiat, Autour du siège de La Rochelle (quelques documents inédits) ; — Puits gallo-romains à Saintes. — Du 1^{er} mai : L. Audiat, Les pasteurs du désert à La Rochelle et en Poitou ; — *id.*, Le culte de saint Eutrope (article très documenté). — 1^{er} juillet : L. Audiat, Fénelon et son *Télémaque* (le *Télémaque* ne fut composé ni à Bussac-Fontcouverte, ni à Usseau-Marignac, mais à la cour, et quand Fénelon jouissait encore « de la confiance et de la bonté du roi. » Il est de 1693 ou 1694) ; — Un épisode de l'histoire du collège de Saintes, 1692-1694. »

Le *Ventre rouge* du 15 octobre mentionne : *Les gabaches de Monségur* et *Origine du mot ventre rouge*.

Dans les *Bulletins de la société des antiquaires de l'ouest* (2^e trimestre de 1899), je note la description d'un jeton d'un intendant du Poitou, Aunis, Saintonge et Angoumois, François de Villemontée, 1598-1670. Voir pour ce personnage le travail si complet de M. Henri Renaud dans le t. viii des *Archives historiques de la Saintonge* et le *Bulletin de la société*, iii, 145.

On lit dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 7 octobre : « Les femmes électeurs. — Le cahier des doléances rédigé par Marie Sauvo, veuve Vignérias, et publié par M. Gratzilier, est bien intéressant. Mais l'auteur, en réclamant pour les femmes chefs de famille le droit de vote, ne fait qu'enfoncer une

porte ouverte. Il était de droit que toute femme chef de maison votât aux assemblées de paroisse où le suffrage universel décidait toutes les questions intéressant la communauté : école, chemin, presbytère, impositions, taxes et détaxes, milice, service militaire, etc. La *Révue de Saintonge et d'Aunis* a publié un certain nombre de notes de procès-verbaux d'assemblées de tous les habitants de la paroisse où figurent des femmes. »

AVIS ET NOUVELLES

Le xxviii^e volume des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* qui va paraître contient des documents très importants et d'une grande variété. Il y en a pour toutes les parties de la Saintonge. D'abord, *Un fief en Saintonge. La maison de La Madeleine à Cognac*, où M. Charles Dangibeaud a réuni et transcrit les pièces données à la Société par M. Maufras. Une préface les explique et raconte l'histoire de la destruction d'un banc en l'église Saint-Léger d'où un procès qui mit aux prises les premières familles du pays, les Lacour, les d'Authon, les Barbezrières, des enquêtes pleines de détails sur le pays, les mœurs et coutumes des habitants, etc.; puis viennent des pièces diverses: Echange de la terre de Rochefort (1301); Correspondance d'Antoinette de Pons et de la duchesse de La Trémoille (1605); Documents relatifs à Taillebourg, Didonne, Talmont (1708-1717); à Brouage, Arvert (1599-1763); Vente par le duc d'Aiguillon au maréchal de Sennectère des baronnies d'Arvert et de Saujon (1758); Etat des paroisses de l'élection de Saint-Jean d'Angély (1686); Domaines du roi engagés dans la généralité de La Rochelle à la fin du xviii^e siècle; Relation d'un voyage en Poitou, Aunis et Saintonge par Claude Perrault (1669); Poitiers, Lusignan, Saint-Maixent, Niort, Fontenay, Luçon, La Rochelle, Rochefort, Brouage, Saujon, Royan, etc.; Erection en marquisat de la baronnie de Pisany (1586); Partage de la seigneurie de Saint-Germain de Vibrac entre les Chesnel (1612); Lettre du comte de Pons sur diverses familles saintongeaises (1713); Transaction entre Emmanuel de Guibal, seigneur de Préguillac, et Jean d'Agoult, prieur des Arènes de Thenac (1752); le fief de La Vigerie en Saint-Savinien; Protestations d'Emery de Chaumont et Louis Dubois contre une sentence du présidial de La Rochelle (1606); Arrêt du parlement de Bordeaux contre deux parricides. Joseph de Palme et Pierre de Goumiers (1696); Dessèchement des marais de Rochefort (1782-1786); Acte de translation à Saint-Jean d'Angély d'une relique de saint Jean-Baptiste (1683); Journal de ce qui s'est passé au siège de Saintes (1652), etc., dûs à la collaboration de MM. Audiat, d'Aussy, Dangibeaud, Delavaud, Paul d'Estrée, Henri Joyer, Lucien Merlet, etc.

Le xxviii^e volume des *Archives* sera mis en distribution à la fin de novembre. Comme les précédents, il est expédié directement aux souscripteurs qui ont payé le prix d'un colis postal, 85 centimes. Pour les autres membres, leur exemplaire sera déposé chez nos correspondants ordinaires où ils le pourront réclamer : A Paris, chez M. Picard, libraire, rue Bonaparte, 82; à Angoulême, chez M. Jules de La Martinière, archiviste, à la préfecture ; à Bordeaux, chez M. Fèret, 13, cours de l'Intendance; à Cognac, chez M. Callandreau, notaire; à Jonzac, chez M. Gaboriau, imprimeur ; à La Rochelle, chez M. Georges Musset, bibliothécaire, à la bibliothèque, 35, rue Gargoulleau ; à Marennnes, chez M^{me} Gautier-Abram, libraire ; à Niort, chez M. Clouzot, libraire, place des Halles ; à Pons, chez M. Charroppin, pharmacien ; à Rochefort, chez M. Allègre, ancien notaire, rue Martrou ; à Saintes, chez M. Audiat, à la bibliothèque ; à Saint-Jean d'Angély, chez M. Saudau ; à Royan, chez M. Lussaud, pharmacien. S'il y avait lieu de changer, nos confrères voudraient bien nous avertir.

Comme d'usage, les cotisations pour 1900 seront mises en recouvrement dans la seconde quinzaine de décembre. Une quittance sera présentée de 13 francs, augmentée de 50 centimes pour frais de recouvrement et de 85 centimes, prix d'un colis postal, si l'on veut recevoir le volume franco. On peut, ce qui est de beaucoup préférable, envoyer dès le 15 décembre, au trésorier de la société, une somme de 13 francs par mandat-poste ou autrement.

Les exemplaires de l'insigne de la Société étaient épuisés depuis longtemps. Nous en avons fait fabriquer d'autres. Ils sont à la disposition de nos confrères. Cet insigne en argent, fort artistique, monté sur ruban rouge et bleu, couleurs de la Société, leur sera livré au prix de 3 francs, et 3 francs 10 par la poste.

Il reste quelques exemplaires de la médaille frappée à l'occasion de l'inauguration du monument de saint Louis à Taillebourg. C'est un souvenir à conserver. Le prix est de 3 francs en bronze, 10 francs en argent.

Nous prions nos confrères de nous avertir de leur changement d'adresse afin d'éviter des erreurs.

La liste générale des membres de la Société va être réimprimée ; il est temps de nous faire connaître les modifications qu'il y a lieu d'y faire.

La 2^e série des *Lettres à ma cousine* de notre confrère Gabriel Aubray (Gabriel Audiat) paraîtra en même temps que ce nu-

méro chez les éditeurs Plon et Nourrit (8, rue Garancière), sous le titre l'*Allée des demoiselles*.

La lettre-préface en a été publiée sous ce même titre dans le *Mois littéraire et pittoresque* d'octobre. Elle est datée de Pranzac (Charente), et contient, avec des croquis de la campagne charentaise et une évocation des légendes qui se rattachent à la forêt de la Braconne, un aperçu du livre : c'est dans un cadre de fantaisie, en forme de causeries le long de « l'allée des demoiselles, » de lettres, ou de nouvelles, le livre de la femme, fait pour la mener depuis la poupée, le piano et la bicyclette jusqu'aux fiançailles, au mariage, au doctorat — et au célibat ; en somme, tout le roman du féminisme.

Ainsi que le précédent volume, nos confrères trouveront celui-ci aux bureaux de la *Revue de Saintonge* (3 fr. et 3 fr. 50 franco).

Le 20 septembre, à La Rochelle, dans le petit square de la rue Lanoue, on a placé le buste en bronze du célèbre naturaliste et physicien René-Antoine Ferchaud de Réaumur, né à La Rochelle le 28 février 1683 de René Ferchaud, seigneur de Réaumur, conseiller du roi au présidial de cette ville, et de Geneviève Bouchet, décédé le 17 octobre 1757, membre de l'académie des sciences de Paris, de celles de Saint-Petersbourg et Berlin, de la société royale de Londres, de l'institut de Bologne, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, etc. Le buste, reproduction de l'œuvre du sculpteur Jean-Baptiste Lemoine, qui est au Louvre, repose sur un socle de pierre de taille où se lisent ces mots : RÉAUMUR, 1683-1757.

On se rappelle que, sur la proposition de notre confrère M. Alfred Vivier, juge honoraire, la société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure, sous la présidence d'Edouard Beltrémieux, avait décidé l'érection d'un monument à l'illustre physicien. Les adhésions arrivèrent de toutes parts, non les fonds, et le projet sommeillait ; il dormirait encore. Le maire de La Rochelle, M. Alcide Dessalines d'Orbigny, qui porte un si beau nom dans la science (voir *Biographie saintongeaise* et *Biographie de la Charente-Inférieure*), a voulu payer lui-même la dette de la cité rochelaise, et a pris à sa charge personnelle les frais du monument. Voir *Le monument de Réaumur* dans la *Charente-Inférieure* du 23 septembre.

ERRATA. — *Revue*, page 280, § 4, ligne 4^e, au lieu de « Loches » lire : « commune de Beaulieu ; » page 295, § 5^e, ligne 2, lire 69 et non 59 ; page 314, au lieu de « lycée Louis-Napoléon, » lire « collège Louis-Napoléon. »

A TRAVERS LES REVUES

Le *Bulletin de la société de géographie de Rochefort* (n° 1 de 1899) contient la fin de la monographie de Marillac Le Franc en Angoumois, par M. Vincens ; *Ma captivité chez les nègres du Congo* (1792), par le lieutenant de vaisseau Jean-Auguste Besson, né à Paris en 1760, mort à Bourg sur Gironde en 1847, fragment communiqué par son petit-fils, le contre-amiral Besson ; une conférence de M. Etienne Richet sur les mines d'or du Klondyke, et l'analyse d'un livre de M. le docteur L. Chastang, médecin de la marine, *Nos pêcheurs d'Islande*, récit de sa campagne faite en Islande à bord du navire-hôpital le *Saint-Paul*, de la Société des œuvres de mer.

Le n° 2 (avril-juin) nous donne : « Précis en forme de journal de mes campagnes, tant à bord de la frégate de sa majesté la *Concorde* que de son vaisseau *l'Eveillè*, dont je pris successivement le commandement durant la dernière guerre, 1778-1788. » L'auteur, Armand Le Gardeur, comte de Tilly, né à Rochefort le 14 janvier 1733 de Jean-Baptiste Le Gardeur de Tilly, capitaine de vaisseau du roi, et de Geneviève-Anne de Robert, tenu sur les fonts baptismaux par Armand de Béthune, capitaine au régiment royal de Piémont cavalerie, et par Marie-Thérèse Lemoine de Sérigny, entra dans la marine en 1756 et 20 ans après obtenait le grade de lieutenant de vaisseau et le commandement de la frégate la *Concorde*. Sa brillante campagne de 1778 le fit nommer capitaine de vaisseau. L'année suivante, nouvelle action d'éclat. Commandant de *l'Eveillè*, il prit part aux derniers événements de la guerre contre l'Angleterre en 1782, et quelque temps après il fut nommé chef d'escadre des armées navales (contre-amiral). Il fut à 60 ans enfermé comme suspect. Devenu libre, il vécut dans la retraite et mourut le 1^{er} janvier 1812. Il avait épousé, le 18 mars 1760, Jeanne-Rosalie Magnan de Montaigu, dont une fille et trois fils. Son petit-fils a été notre confrère dévoué à la société des *Archives*, Hippolyte de Tilly, décédé le 7 juin 1885.

Après le récit de ces campagnes sur mer, M. Toureille étudie *Les peuples égyptiens*. Enfin nous trouvons un travail sur Rochefort. M. le commandant Sylvestre a pensé qu'une étude sur Rochefort serait peut-être bien à sa place dans un bulletin d'une société savante de Rochefort. Il a recherché patiemment et recueilli avec soin tout ce que l'on sait sur les origines de Rochefort, *Château et châtellenie de 1047 à 1666*. Ce premier mémoire s'arrête à 1387 ; il aura une suite. Nous l'attendons.

Le *Patriote saintongeais*, de Marennes, a publié une note sur Jacques-Sylvestre Raissac, instituteur communal et fondateur de l'imprimerie à Marennes. Le *Conservateur* du 1^{er} octobre

donne quelques détails complémentaires empruntés à l'*Essai sur l'imprimerie en Saintonge-Aunis*, par M. Louis Audiat (Noël Texier, imprimeur, 1880). On y lira l'amusante anecdote de la contrefaçon des ouvrages classiques de Chapsal, l'abbé Gauthier, Meisas et Michelot, Burnouf, etc. ; et Chapsal flairant le lieu du délit, arrivant à Marennes et demandant des renseignements à Raissac qui invite l'enquêteur à déjeuner, et pendant le repas fait disparaître par ses ouvriers toutes traces du délit, puis montre à son hôte tous les détails de l'imprimerie.

Dans la *Revue historique de l'ouest* d'août, M. le vicomte de Chabot continue la liste des demoiselles du Poitou admises à Saint-Cyr : Françoise de Bourdeille (1686), née le 14 juillet 1686 de Claude de Bourdeille, comte de Matha, mort subitement à Blois en novembre 1704, et de Marie Boutet. (Arrêt du parlement de Grenoble du 8 août 1678 qui déclare que la substitution faite par Jacquette de Montberon les 22 avril 1594 et 29 avril 1595, en faveur de Claude de Bourdeille, son second fils, est ouverte au profit de Claude de Bourdeille, son petit-fils, ainsi maintenu dans la possession des terres de Bourdeille, Matha, La Tour Blanche et Archiac). Il était fils de Barthélemy de Bourdeille, comte de Matha, et d'Anne Coutance, petit-fils de Claude de Bourdeille, seigneur de Saint-Amand, et de Marguerite du Breuil de Théon, arrière-petit-fils d'André de Bourdeille, baron d'Archiac, et de Jacquette de Montberon. (Arrêt du parlement (11 septembre 1481) entre Alain de Coëtivy, cardinal d'Avignon, Olivier de Coëtivy, seigneur de Taillebourg, enfants d'Alain, amiral de France, et François et Louis de Montberon, etc., sur le partage des biens de François de Montberon et de sa femme, Louise de Clermont, vicomtesse d'Aunai, dame de Matha); Anne de Brach de Montussan, de Brettes, de Bridier, etc.

Parmi les publications des sociétés savantes, il nous faut signaler celles de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand. Outre son bulletin, elle édite divers travaux dont chacun forme un fascicule, quelquefois d'une grande importance.

Le 10^e est de M. l'abbé Crégut, qui a recueilli des glances de Massillon, *Visite à Hières et à Clermont*. Il y a là bien des petits faits nouveaux, sans compter nombre de pièces inédites. Le 11^e, par M. Marcellin Boudet, étudie *La légende de saint Florus et ses fables* (additions aux nouveaux Bollandistes) qui dit tout ce qu'on sait sur saint Flour et ce qu'on ne sait pas.

Le morceau capital est cette *Histoire d'Auvergne* par le chanoine Pierre Audigier, qui doit avoir 7 à 8 volumes. Le premier volume, 560 pages in-8°, a paru ; c'est une introduction à l'œuvre entière. Des notes étaient nécessaires ; elles sont dues aux érudits d'Auvergne qui ont consacré leur science à cette œuvre

MM. Antoine Vernière, Paul Leblanc, Vimont, Rouchon. L'affaire est en bonnes mains. Nous souhaitons que les volumes suivants hâtent leur apparition.

Dans la même publication (VIII, 2^e partie), il est aussi fait mention du « Prioratus Trisiaci Xanctonensis subiectus monasterio Casæ Dei Claromontensi » (anno 1320) et (X, 1^{re} partie) « prioratus de Trisiado, » le prieuré de Trizay, diocèse de Saintes, dépendant de l'abbaye de La Chaise-Dieu, diocèse du Puy, longtemps diocèse de Clermont, que tous nos auteurs locaux et le vulgaire transforment en abbaye de Trizay, confondant avec l'abbaye de Trizay, au diocèse de Luçon.

La *Revue encyclopédique*, n° 316 (23 septembre), contient : *Revue géographique : Le Soudan, le bassin du Niger et la Guinée*, avec de nombreuses gravures, par M. Gustave Regelsperger.

Le n° 363 (24 septembre 1899) des *Contemporains*, signé P. Delbarre, est consacré à une très sympathique biographie de Maximilien-Paul-Emile Littré (1801-1881), « ce saint laïque » qui n'avait point été baptisé et ne le fut que le jour de sa mort. On a oublié de dire qu'il avait dans sa jeunesse habité Cognac, où son père, François Littré, était employé des contributions indirectes. Il y a des détails bien curieux sur le *Dictionnaire*, cette œuvre colossale, que Littré commença en 1848 et dont l'impression dura plus de douze ans (1859-1872). La copie, sans le *Supplément*, comptait 415,636 feuillets ; s'il eût été composé sur une seule colonne, cette colonne aurait eu 37,525 mètres, la distance de Paris à Meaux. Les caisses contenant le manuscrit, déposées dans les sous-sols de la maison Hachette, faillirent périr dans les incendies de la commune. L'auteur a prouvé la fin très chrétienne de ce grand pionnier qui, peu à peu, par le travail intérieur, était arrivé à reconnaître l'inanité de ses théories positivistes et voulut des obsèques religieuses.

Les lecteurs qui — souvenir de notre histoire locale — se rappellent le duc Louis II, duc de Bourbon, « le bon duc, » assiégeant Taillebourg occupé par les Anglais (juillet 1385), venant à Saintes chercher une relique de saint Eutrope (voir : *Saint Eutrope et son prieuré*, p. 36, ou *Saint Eutrope dans l'histoire, la légende et l'archéologie*, p. 165) pour la collégiale (aujourd'hui cathédrale de Moulins), puis faisant avec du Guesclin le siège de Broue où sa mère était prisonnière (voir, page 37, *Fêtes de Broue, Nieulle*), liront avec intérêt dans la *Quinzaine bouronnaise* des 1^{er} et 15 octobre une étude bien documentée : *Une décoration et un ordre de chevalerie bouronnais*, par M. l'abbé Joseph Clément, un de nos plus sérieux et féconds érudits bouronnais. C'est la création par Louis II de Bourbon de l'ordre de Notre-Dame du Chardon.

Nous le recommandons en particulier à notre confrère, M. le capitaine Poitou, pour complément à son travail sur les ordres de chevalerie français.

M. HENRI LUGUET. — M. E. Joyau, professeur de philosophie à la faculté de Clermont, étudiant *La chaire de philosophie à la faculté des lettres de Clermont*, arrive, dans la *Revue d'Auvergne* de juillet-août dernier, à notre compatriote Henri Luguët, dont il donne la biographie sommaire. Henri-Pierre-Désiré Luguët, né le 28 janvier 1833 au Château d'Oleron, élève de l'institution diocésaine de Pons, reçu à l'école normale en 1855, ne put y accomplir la période de trois ans. Il se prépara à la licence ès lettres et fut nommé professeur de philosophie à Fontenay-le-Comte, d'où il passa à Saintes en 1867-1877. Pendant ces dix ans il obtint des congés qui lui permirent de préparer ses thèses de doctorat et de les passer en 1875, l'une : *Etude sur la notion d'espace d'après Descartes, Leibnitz et Kant* ; l'autre, *Essai d'analyse critique sur le texte inédit du traité de l'âme de Jean de La Rochelle*, moine franciscain du xiii^e siècle, dont l'abbé Cholet avait déchiffré les manuscrits et préparé la publication dans la patrologie de l'abbé Migne. Profitant du passage au ministère de l'instruction publique de M. Brunet, au 16 mai, il fut, non sans protestations de quelques chefs universitaires, nommé professeur à la faculté de Clermont (1877). Il y demeura jusqu'en 1893. « C'était un esprit ferme, patient, tenace, capable, d'une vraie puissance de méditation ; ses leçons, très nourries et très fortement préparées, avaient un tour personnel et original. Le 15 juin 1886, il fit à Clermont une conférence sur l'hypnotisme ; il y relatait les expériences dont il avait été témoin à l'école de médecine navale de Rochefort dans le service des docteurs Bourru et Burot. Au mois de décembre il en fit une autre à Riom sur Pascal ; il explique que la légende si répandue de l'accident du pont de Neuilly et des hallucinations qu'en auraient été la conséquence ne présente aucune garantie d'authenticité, et que rien n'est plus faux que de considérer le génie de Pascal comme une forme de folie. » De 1881 à 1889 il ne fit pas de cours public et s'occupa exclusivement des conférences aux étudiants. En 1889 il reparut devant le public et pendant quatre ans il fit sur les principes philosophiques des beaux-arts une série de cours extrêmement intéressants et remarquables. Il cultivait aussi avec un goût passionné l'archéologie et la musique. « Il n'est pas étonnant que, partagé entre des goûts si divers, détourné d'un travail soutenu par les soins d'une santé toujours précaire, M. Luguët n'ait pas donné dans un grand ouvrage la mesure de ce qu'il était capable de faire... Et quand la mort de M. Arren rendit vacante la chaire de Poitiers qu'il avait toujours désirée, car elle le rapprochait de sa famille, il quitta Clermont sans regret. M. Luguët a pris sa retraite, il y a deux ans. Il avait été pendant quelque temps conseiller général pour le can-

ton du Château, son lieu natal, et s'était un jour présenté au sénat.

CHAMPLAIN A HONFLEUR

Les fêtes canadiennes ont eu lieu à Honfleur comme nous l'avions annoncé (xix, 214). Le 3 septembre, inauguration d'une plaque commémorative en l'honneur de Samuel de Champlain, fondateur de Québec. Sur cette plaque est l'écusson de Québec avec la devise : *Je me souviens* ; puis en lettres d'or :

LE 3 SEPTEMBRE 1899
A LA MEMOIRE DE
SAMUEL DE CHAMPLAIN
LA SOCIÉTÉ DU VIEUX HONFLEUR
A CONSACRÉ CE SOUVENIR

AVEC DES NAVIRES ET DES EQUIPAGES
DE HONFLEUR,
IL EXPLORA L'ACADIE ET LE CANADA
DE 1603 à 1607
PARTI DU MEME PORT EN 1608, IL FONDA
LA VILLE DE QUÉBEC

EMBARQUEMENTS DE CHAMPLAIN A HONFLEUR
AVRIL 1603, 13 AVRIL 1608, 18 AVRIL 1610, 4^{re} MAI 1611
6 MAI 1613, AVRIL 1615, AVRIL 1617, MAI 1620

M. Hector Fabre, qui présidait nos fêtes de Champlain à Saintes en 1893, présidait aussi la fête canadienne à Honfleur. Dans le beau discours qu'il a prononcé, nous citons ces phrases : « Je ne cherche à diminuer la gloire d'aucun autre ; mais Champlain est resté le plus grand homme de la France en Amérique. Il est le père authentique, incontesté, de la colonisation française au Canada. C'est lui qui, de sa main puissante, a formé notre pays. Nous lui devons tout. Et vous, c'est lui que vous pouvez évoquer lorsqu'on dit que vous n'êtes pas colonisateurs. Et c'est grâce à lui enfin si la colonisation française a pu survivre à la conquête, si elle a gardé une telle prise sur notre pays qu'aujourd'hui, après plus d'un siècle et demi de séparation, ici à Honfleur d'où il partit, je puis, au nom de plus de deux millions de Français canadiens, sans éveiller aucune susceptibilité, dire avec sincérité, avec émotion, du fond du cœur : « Vive la France ! » Le succès des fêtes a été complet.

A cette occasion il y a eu exposition de beaux-arts, exposition normande, comprenant types normands, reproduction fidèle de la vie normande, mœurs, usages ; conférence sur Champlain qui est le résumé de l'ouvrage que l'orateur, M. Gravier, président honoraire de la société de géographie, prépare sur le fondateur de Québec, « étude très attachante, pleine de particularités curieuses et nouvelles, d'observations ingénieuses ; » au théâtre, causerie sur la tradition au Canada, par M. Soudan de Pierrefitte ; poésies canadiennes de Cremazie, de Fréchette, dites par M^{me} Marie Marcelly, du théâtre du Gymnase : *La Nouvelle France*, épopée canadienne, composée et chantée par M. Georges Frogerolle ; vieux airs canadiens et français, chantés par

la société chorale ; conférence sur l'Acadie par M. Richard ; causerie sur *Honfleur à Québec* par M. Fabre. Il faut lire dans *Paris-Canada* du 1^{er} octobre ce morceau étincelant de verve et d'esprit : Champlain. « Il a été le grand colonisateur de ce pays, que la France et l'Angleterre se sont disputé, qu'aujourd'hui se partagent des populations rivales ou plutôt émules dans l'œuvre de la colonisation d'un territoire qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique. Il a d'un grand geste, d'un geste démesuré, tracé ce cercle immense dans lequel il rêvait d'enserrer la plus grande portion de l'empire colonial de France ; il a, du premier jour, sans hésiter, sans se tromper, indiqué la voie où il fallait s'engager, dicté pour ainsi dire à la destinée les conditions dans lesquelles l'établissement et la colonisation de cet empire devaient se faire d'abord et ensuite se développer. Et s'il descendait aujourd'hui du piédestal que lui a dressé Paul Chevré, s'il ressaisissait la vie que lui a prêtée le sculpteur, il trouverait réalisée, accomplie, se développant toujours, envahissant l'ouest, après l'est, la conception des choses que son puissant cerveau avait livrée à son indomptable énergie. »

Écoutez ce qu'il dit de Lafayette, le premier chevalier libéral que le monde ait connu : « Les États-Unis lui doivent infiniment ; il a mis une fleur à la boutonnière sévère de Washington. Mais, enfin si les États-Unis lui doivent beaucoup, les Canadiens ne lui doivent rien ; il nous a offert la liberté ; mais, comme elle venait, non de France, mais de Boston, nous n'en avons pas voulu ! Tandis que Champlain, Américains, Canadiens, nous sommes tous ses débiteurs, ses obligés : nous ne pourrions jamais nous acquitter d'une dette que nos voisins tardent à payer, quoique leur brillant historien Parkman l'ait reconnue en leur nom. »

Et les anecdotes arrivent charmantes, topiques. Par exemple ce candidat échouant à la députation, parce que dans un pays où les familles sont de 24 filles et garçons, douze et quinze en moyenne, il n'avait pas d'enfants. « Si on appliquait cette règle à votre parlement, je ne sais ce qui adviendrait. Le sénat pourrait invoquer des raisons tirées du grand âge, de la réserve que garde à son égard les dames qui fréquentent le Luxembourg ; mais la chambre des députés, à commencer par son très séduisant président ? Je ne sais même pas comment l'académie pourrait se tirer d'affaire. Elle ne voudrait pas invoquer les mêmes excuses que le sénat. »

Terminons par ce passage : « Vous cherchez à l'heure qu'il est des modèles pour vos colonies ; les voilà, et vous n'avez qu'à puiser dans notre histoire du Canada.

» Cartier a découvert le Canada, Frontenac l'a gouverné, Montcalm l'a héroïquement défendu, mais Champlain a esquissé le cadre et posé les assises de sa colonisation.

» Et quelle colonisation ? Du premier jour, solide et régulière ; depuis lors, active et puissante. C'est elle que vous pouvez montrer aujourd'hui au monde entier comme une réponse victorieuse à ceux qui disent que la France n'est pas colonisatrice.

Pas colonisatrice ! lorsque de Québec est parti l'élan qui s'est étendu jusqu'à l'océan Pacifique et que d'une poignée de 10.000 Français et Normands est sortie une population de deux millions et demi, en majorité paysans et colons ; lorsque la colonisation du Canada tout entière s'est formée sur elle ! Mais alors qu'on nous montre un autre exemple de telle vitalité, qu'on nous montre un autre arbre transplanté, puis déraciné, enfin reprenant racine, qui ait porté de tels fruits ! » A.

LA SAINTONGE CHEZ LES BOERS

Le *Petit parisien* du 13 octobre, dans un article, *Chez les Boërs*, rappelle que le nom du général Joubert, leur commandant en chef, descend d'une famille des environs de Blois, qui, avec tant d'autres, alla se réfugier chez les Hollandais pendant les guerres de religion ; ces Français émigrèrent avec eux les uns dans la Guyane hollandaise, les autres dans l'Afrique australe. C'est en 1688 qu'arrivèrent les premiers convois d'émigrants français au Cap. Ils se fixèrent dans cette belle vallée qui reçut d'eux le nom encore persistant de « Vallée de France, » et donnèrent à cette terre lointaine des noms qui rappelaient les provinces abandonnées comme Champagne, Berri, Saintonge. En même temps ils faisaient revivre les coutumes du pays, reprenaient les cultures françaises et plantaient leurs belles vignes, filles de celles de la Bourgogne et de la Provence. Les Desmarts créèrent ce vignoble de « Constance » dont la réputation est restée si fameuse. Près de cent familles françaises s'installèrent ainsi dans la colonie du Cap. Privés de toute relation avec la France, perdus au milieu des colons hollandais, forcés de s'isoler les uns des autres, les descendants de nos compatriotes perdirent peu à peu l'usage de la langue de leurs ancêtres. Quand Levaillant visita le Cap en 1780, il ne trouva plus guère que des vieillards parlant encore le français ; mais, écrivit-il, « je me crus encore en France, pourtant, en mangeant du pain des colons, meilleur qu'en tout autre lieu ; car la méthode française apportée par les émigrants s'y était conservée de père en fils sans altération. » Hommes intrépides, les fils des colons français et hollandais s'avancèrent vers le nord, chassant devant eux la barbarie... Quelle a été la part des Saintongeais dans la fondation de cette colonie hollandaise du Cap, où ils ont donné à une province le nom de leur province d'origine ?

MARCEL PELLISSON.

ACTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS

Le 31 août, est mort au château de La Forêt, âgé de 71 ans, Félix Gailfe, négociant, ancien juge au tribunal de commerce de Rochefort, membre du conseil de fabrique de la paroisse

Saint-Louis et du comité des écoles libres. Il avait, dans une vie toute de travail, fait la part aux œuvres de charité chrétienne et aux pauvres qu'il visitait assidûment.

Le 4 septembre, est décédé à Jonzac, dans sa 66^e année, Alexandre-Théobald Barbot, docteur en médecine, licencié en droit, médecin en chef de l'hôpital, ancien premier adjoint au maire de Jonzac, suppléant du juge de paix, ancien président de la société médicale, membre du conseil d'hygiène, médecin des chemins de fer de l'état. Issu d'une vieille famille saintongaise, il s'était acquis par sa science, par son dévouement, l'estime universelle. Républicain de la première heure, il avait mis en pratique ses sentiments de démocrate, tout en restant chrétien convaincu et catholique pratiquant. Connaissant le danger et voyant sa fin, il avait reçu les sacrements en pleine connaissance et fait ses dernières recommandations à ses deux fils, Edouard et Théobald Barbot. En 1895, le 12 novembre, il avait perdu un autre fils, Rémy Barbot, conseiller à la cour d'appel du Sénégal. (Voir *Revue*, xvi, 21). Il laisse sa mère et sa veuve. L'*Echo de Jonzac* du 10 septembre, qui fait du défunt un grand éloge, raconte qu'il y a une quinzaine d'années, nommé suppléant du juge de paix, il voulut, pour être à la hauteur de la situation, faire son droit et, à cinquante ans passés, passa son examen de licence. Il y a un an, la société de médecine de l'arrondissement avait, à l'unanimité, demandé pour lui au gouvernement la croix de la légion d'honneur, que l'opinion publique eût accueillie avec satisfaction.

La foule était nombreuse à ses obsèques le 5. M. l'abbé Trébuchet, archiprêtre de Jonzac, a fait après l'absoute l'éloge du défunt. Cinq discours ont été prononcés sur sa tombe par M. le docteur Fichot, maire, au nom de la ville de Jonzac ; par M. le docteur Canolle, d'Ozillac, comme président de la société médicale de Jonzac ; par M. David, sous-préfet, au nom du comité d'hygiène ; par M. Pommeray, député de l'arrondissement, et par M. Guérin, ancien juge de paix, aujourd'hui à Saintes.

Le 16 septembre, est décédé à Angoulême, âgé de 69 ans, Jean-Baptiste Frérot, évêque d'Angoulême depuis 1892. Né le 12 juillet 1830 à Buncey-sur-Seine, au diocèse de Dijon, élève du petit et du grand séminaire de Dijon, prêtre en 1854, il professa quelques années l'histoire au petit séminaire de Plombières, fut curé de Ruffey, curé-doyen de Genlis, et plus tard archiprêtre de Châtillon-sur-Seine, puis vicaire général de l'évêque de Dijon, M^{gr} Lecot, et de son successeur, M^{gr} Oury. Nommé évêque d'Angoulême par décret du 2 avril 1892, préconisé le 16 juillet, il fut sacré à Dijon le 24 août. Pendant ses sept ans d'un épiscopat volontairement effacé, il se montra bon, affable, charitable, intelligent.

Un frère du prélat, curé de Verrey-sous-Salmaise, avait été en 1870 fusillé par les Prussiens, auxquels il avait refusé de servir de guide dans la montagne. Un de ses autres frères a pu recevoir le dernier soupir du défunt.

Ses obsèques ont été présidées par son ami l'archevêque de Bordeaux, le cardinal Lecot ; il a été inhumé dans le parvis de la sainte Vierge. M^{sr} Bonnefoy, évêque de La Rochelle, a prononcé l'oraison funèbre. Le prélat a défini avec une grande hauteur de vue le rôle du clergé et en particulier le rôle de l'épiscopat. L'éloquence simple, dit le *Matin charentais*, et les qualités de style de l'orateur ont été vivement goûtées de l'auditoire...

Le 18 septembre, est décédé à Royan, âgé de 72 ans, Louis Lair, ingénieur des eaux de Royan. Il est l'auteur du projet d'adduction des eaux de Pontpierre à Royan. A ses obsèques purement civiles, M. Garnier, maire de Royan, a retracé la vie du défunt et fait l'historique de ses travaux.

Louis Lair, cousin de Joseph Lair, décédé maire de Saint-Jean d'Angély, homme politique, économiste et écrivain, était né le 25 janvier 1827 à Collioure, où son père, né Saintongeais, professeur d'hydrographie, habitait alors ; après ses études à Narbonne et à Toulouse, il obtenait au concours, âgé de 21 ans, l'emploi d'agent voyer en chef du département du Gard qu'il n'accepta pas ; en juin 1854, il était attaché à la construction des chemins de fer du Midi, où il se distingua par l'édification d'importants travaux d'art. En février 1859, appelé par le comité des chemins de fer romains, il est nommé ingénieur à la section de Rome à Monte-Orso ; en juillet 1861 il entre à la compagnie des chemins de fer napolitains avec vingt-cinq ingénieurs sous ses ordres. Revenu en France dans sa propriété des Brandes de Semussac, il s'occupait de travaux d'histoire naturelle, de recherches géologiques, de photographie, de chimie, d'instruction populaire, quand le conseil municipal le chargea d'amener de l'eau à Royan, entreprise qui, entravée, discutée, réussit parfaitement. Lair avait épousé à Bologne, en 1867, M^{lle} Adélaïde-Henriette-Mathilde Grandi, décédée à Royan. Voir la *Gazette des bains de mer* du 1^{er} octobre.

Le 28 septembre, est décédé à Rochefort, âgé de 65 ans, Jean-Baptiste-Alfred Giraud, époux de Madeleine-Laure-Zélia Billeau, magasinier principal de la marine en retraite, membre du conseil de fabrique de la paroisse de Notre-Dame. Les *Tablettes* du 30 font le plus grand éloge de son profond amour des pauvres, de sa foi exemplaire, de sa charité qui l'avaient rendu très populaire.

Le 29 septembre, est décédé à Champagnac, âgé de 77 ans,

Jean Bezie, maire de cette commune pendant 35 ans sans interruption. A l'église, le curé, M. l'abbé Pelluchon, au cimetière, M. Gabillot, instituteur, ont fait l'éloge du chef de famille chrétienne, de l'administrateur dévoué. Une foule nombreuse assistait à ses funérailles.

Le 6 octobre, est décédé à Montmorillon (Vienne), âgé de 57 ans, Maurice Pillot. Elève du lycée de La Rochelle, il alla à Porto-Rico diriger l'exploitation de vastes domaines appartenant à sa famille, puis vint à La Rochelle se mettre à la tête d'une maison de commerce. Il fut membre du conseil municipal, président du comité républicain, puis maire de Périgny, conseiller général de La Jarrie, siège que lui enleva M. Godin quand il alla à Montmorillon diriger une importante brasserie. Le *Courrier de La Rochelle* du 19 fait du défunt un grand éloge.

Le 8 octobre, est décédé à Saintes, âgé de 81 ans, Alexis Taillasson, ancien négociant, chef d'une des plus importantes maisons de commerce. Né à Saintes de Charles Taillasson et de Marie Jobit, veuf d'Amélie Tabois, époux de Louise Leblanc, il avait une nombreuse postérité. Ses compatriotes l'avaient maintenu de longues années au conseil municipal et au tribunal de commerce.

Le 16 octobre, est décédé à La Rochelle, âgé de 66 ans, Amédée-Alcide Rivaille, époux Billard, négociant, ancien membre du tribunal et de la chambre de commerce, qui, dans le monde musical, avait joué un rôle important. La société philharmonique s'est fait entendre à ses obsèques.

II. — MARIAGES

Le 29 juillet 1899, a été béni à Poitiers, dans l'église Saint-Porchaire, par M. l'abbé de Vareilles-Sommières, vicaire général, le mariage de M. Marie-Charles-Paul-Eugène Guérin de Sossiondo, lieutenant de vaisseau, attaché au port de Rochefort, domicilié de droit en la commune de Saint-Estèphe (Charente) où il est né, le 29 octobre 1868, de Jean-Charles-Paul Guérin, propriétaire, et d'Anne-Zoé-Eulalie-Clarisse Boileau, tous deux demeurant dans la commune de Saint-Estèphe, avec M^{lle} Marie-Louise-Madeleine-Marguerite Pain, demeurant à Poitiers, née le 19 février 1877, à Romagne (Vienne), fille d'Alexandre Pain, marchand de biens, décédé à Romagne le 16 septembre 1898, et de Léonie Lavallée, nièce de François-Théophile-Agnor Pain, notaire, puis marchand de biens, député de la Vienne de 1881 à sa mort, à Paris, en 1889.

Les témoins étaient pour le marié : son cousin, Georges-Tiburce Durand, juge de paix du canton de Burie, et Pierre-Alfred

Fouquet, receveur des domaines en retraite à Tours ; pour l'épouse : son frère, M. Maurice Pain, âgé de 32 ans, député de l'arrondissement de Civray, demeurant à Romagne, et son beau-frère, M. Ernest Nicias-Gaillard, 37 ans, propriétaire à Poitiers ; et ont signé à l'acte : MM. L. Pain, C. Guérin de Sossiondo, Guérin de Sossiondo, A. Fouquet, P. Guérin, etc.

L'époux, fils de M. Paul Guérin, auteur de l'ouvrage *Le phylloxera et les vignes de l'avenir* (in-8°, 1875), a un frère, Jean-Charles-Eugène-Paul, médecin consultant au Mont-Dore, né à Rochecorbon (Indre-et-Loire), qui s'est marié, le 24 mai 1898, à M^{lle} Delphine-Gabrielle-Suzanne Boyer, fille de feu Jacques-Ferdinand Boyer, greffier du tribunal civil de Cusset, et d'Anne-Marie Suzier, de Cusset.

La famille de Sossiondo ou Sociando est tombée en quenouille au commencement de ce siècle. Le nom doit être celui de la grand'mère du nouvel époux. Les Socciando paraissent à Archingeay au milieu du XVIII^e siècle. Le 23 octobre 1751, Joseph de Sossiondo est parrain avec Marie de Larade, en présence d'Hippolyte d'Aiguières et d'Anne de Sociando.

Nicolas-Joseph-Théodat de Socciando, seigneur de La Vallée, paroisse d'Archingeay, eut de son épouse, Marie-Angélique Frotier, un assez grand nombre d'enfants : 1^o Marie-Elisabeth, née le 13 juillet 1770, tenue le 14 sur les fonts de Saint-Martin d'Archingeay par Charles de Socciando et Elisabeth de Saint-Martin ; elle fut marraine en 1775 avec Louis, vicomte de Sainte-Hermine ; elle est morte aux Nouillers le 11 mai 1855. Le 2 floréal an iv, en présence de « Théodore Socciando, âgé de 22 ans, cultivateur, » elle avait épousé à Archingeay Jean-Jacques Venant, originaire de la paroisse de Cars, arrondissement de Blaye, sous-chef de l'administration de la marine au port de Rochefort, dont est venu Alexandre Venant ; 2^o Marie-Anne-Victoire, baptisée le 6 juillet 1772 ; 3^o une fille née le 10 décembre 1775 ; 4^o Joseph-Théodat, né en 1775, maire des Nouillers, où il est mort le 27 décembre 1847. C'est lui qui acheta, en la paroisse des Nouillers, Bois-Charmant, appartenant en 1736 à Pons d'Heudicourt, grand louvetier de France, et qui le vendit en 1788 à Faure-Douville. Voir, p. 97, *Pierre-Louis de La Rochefoucauld, évêque de Saintes* (1897) ; 5^o Marie-Adélaïde, née le 4 janvier 1777, mariée le 4 thermidor an v ; 6^o Charles, né en 1778 : est-ce le même que le suivant ? 7^o Pierre-Charles, décédé aux Nouillers le 21 mars 1860, âgé de 74 ans, époux de Marie Goujeau ; 8^o Nicolas-Joseph, tenu sur les fonts de baptême, le 2 février 1790, par son frère Nicolas-Joseph-Théodat de Sossiondo et par Anne de La Vernède, comtesse de Ponthieu ; ont signé : Anne de La Vernède de Ponthieu, Théodore de Sossiondo, Frotier de Socciando, Angélique de Socciando, le chevalier Frottier, Louise-Françoise Frottier, de La Rochecorbon, d'Aiguières, Boffinet, Lavernède de Bernéré, Badiffe de Vaujombe, Ponthieu, commandant de la troupe nationale de Saint-Savinien ; Charrier, maire d'Archingeay et notaire.

Pierre-Théodore de Sossiondo eut de Marie Binaud, qui mourut aux Nouillers le 30 avril 1869, âgée de 83 ans : 1° Joseph-Théodat, né le 5 janvier 1810, décédé le 24 février suivant ; 2° Charles, né le même jour ; 3° Angélique, née le 23 avril 1806, morte le 4 septembre 1869, femme de Pierre-Auguste Beaussant, de Rochefort, président du tribunal civil de Marennes, puis de La Rochelle, conseiller à la cour de Poitiers. Sa fille a épousé M. Gillot Saint-Evre, professeur à la faculté des sciences de Poitiers. Son fils est M. Ernest Beaussant, ancien préfet.

La *Gazette des bains de mer de Royan* du 3 septembre dernier signale la présence à Royan de M^{me} la « comtesse de Guérin de Sociando, rentière à Fonfrède. »

Le 17 août, en l'église Saint-Louis de Rochefort, M. l'archiprêtre a donné la bénédiction nuptiale à M. M.-P. Diard, lieutenant au 3^e régiment d'infanterie de marine, et à M^{lle} Marie de Saint-André, fille de Michel-Auguste-Léon de Saint-André, décédé à Saintes le 7 avril 1895, inspecteur des chemins de fer de l'état, et de Marie-Victoire-Stéphanie Piotrowska. (Voir *Revue*, xv, 162). Les témoins du marié étaient ses oncles, MM. Alphonse Lubin, architecte à Paris, et Joseph Lubin, *, chef d'escadron d'artillerie de marine ; et pour la mariée, son beau-frère, M. L. Bauche, *, chef de bataillon au 7^e d'infanterie de marine, et son cousin, M. Déodat de Saint-Laurent, propriétaire.

Le 25 septembre, en la basilique Saint-Eutrope, a été béni le mariage de M. Louis-Joseph-Eutrope-Pierre-Alexandre Hus, imprimeur à Saintes, né à Saintes, le 16 septembre 1869, de Pierre-Henri-Alexandre Hus, imprimeur, et de Marie-Thérèse-Inès Ollivier, décédée à Saintes le 24 septembre 1873, avec M^{lle} Isabelle-Marie-Louise-Gabrielle Viehn, née à Saintes, le 10 juillet 1878, de Pierre-Narcisse Viehn, propriétaire à Gâtérat, conseiller municipal de Saintes, et de Lucie-Gabrielle-Delphine Souchet.

Les Hus, répandus un peu partout, sont nombreux en Bretagne, surtout à Rennes. Indépendamment de ceux que cite Potier de Courcy dans l'*Armorial de Bretagne*, nommons la célèbre actrice Adélaïde-Louise-Pauline Hus, baptisée le 31 mars 1734 en l'église Saint-Etienne, fille de noble homme François Hus et de Françoise-Nicole de Kanfar. Le premier qu'on trouve à Saintes est Jean-Baptiste-François Hus, né à Rennes le 17 août 1764, de Louis Hus et de Marie Guiny ; il vint à Saintes en 1790, et à la faveur du décret du 17 mars 1791 qui supprimait les brevets et lettres de maîtrise, il établit une presse nouvelle à Saintes en compagnie de Jean-Baptiste Couraing, dit Corinthe, de Montauban, apprenti imprimeur à Saintes depuis 1782. Trois ans après, le 16 septembre 1793, il épousait Marie Fayard, âgée de 25 ans, fille de Benoît Fayard, lieutenant de la gendarmerie

nationale, et d'Eustelle Gautier. Voir *Essai sur l'imprimerie en Saintonge-Aunis*, page 89. C'est lui qui fonda en 1810 l'*Almanach de Saintes*, puis avec Corinthe, le 1^{er} mars 1810, le *Journal hebdomadaire, politique et littéraire de Saintes* qui vécut un an, et le 24 février 1816 les *Affiches, annonces et avis divers de l'arrondissement de Saintes* qui durèrent jusqu'en 1852. Il mourut à Saintes le 6 janvier 1832, laissant deux fils, Prosper et Martin-Alexandre. Ce dernier lui succéda. Il mourut le 12 mai 1866, ayant eu de Jeanne-Henriette Lagorce, décédée à 73 ans, le 26 septembre 1884, une fille (M^{me} Quentin) et trois fils, Prosper, Léon qui succéda à sa mère comme imprimeur (mort le 20 mars 1886) et Alexandre.

Les témoins étaient pour l'épouse : son frère, M. Gaston Viehn, interne de l'hôpital civil de Tunis, et son oncle, M. Wilfrid Viehn, propriétaire à Beillant ; pour l'époux : M. Ferdinand Duret, son beau-frère, lieutenant au 21^e régiment d'artillerie à Angoulême, et M. Georges Dumontet, avoué à Saintes.

La messe nuptiale a été dite par M. l'abbé Duret, curé de Semussac, oncle de M^{me} Duret, née Hus, et la bénédiction donnée par un condisciple de M. Viehn au collège de Saintes, M. l'abbé Grateau, curé-doyen de Saint-Savinien, qui a prononcé une très délicate allocution. Cérémonie brillante ; rien n'y a manqué : affluence nombreuse d'amis et connaissances, discours du maire, M. Genet, à l'hôtel de ville ; à l'église, chants de la « schola cantorum » de Saint-Eutrope, « société naissante, » sous la direction de M. l'abbé Chevreux, vicaire de la paroisse ; soli de M. Ganivet ; fanfares de « la société des trompes de chasse la Saint-Hubert, qui en cette solennelle circonstance a joué avec beaucoup de brio plusieurs beaux morceaux de son répertoire ; » la basilique « ornée pour la circonstance avec un goût exquis. » Voir, dans le *Moniteur de la Saintonge* du 28, le compte rendu par M. Hus père du « mariage de son fils et collaborateur, M. Alexandre Hus, » et autres journaux de Saintes, le *Progrès*, l'*Indépendant*.

Le 27 septembre, a été béni en la cathédrale de Saint-Pierre, à Saintes, le mariage de M. Ernest-Maurice-François Chabert, employé de commerce, né à Cognac le 19 septembre 1874, fils de M. Joannès Chabert, entrepreneur de travaux publics, premier adjoint de la ville de Saintes, et de Marguerite Tiennet, avec M^{lle} Fernande-Henriette Nivault, née à Cognac, le 31 juillet 1878, de Henry-Auguste Nivault, négociant, et d'Anna Bidouaud.

Le 4 octobre, en l'église Saint-Vivien de Saintes, a été béni le mariage de M. Dominique-François Frèche, docteur en médecine, né à Bordeaux le 9 novembre 1870 de Dominique Frèche, décédé à Bordeaux le 28 octobre 1878, et de Léonarde François, décédée à Bordeaux le 3 décembre 1875, avec M^{lle} Marthe Crépel, née à Saintes le 10 février 1876, fille de Gérard-Marie-

Pierre-Camille Crépel, receveur des postes et télégraphes, et d'Elisa Rivaille.

ARCHÉOLOGIE

I

LES DÉESSES MAIRES

Notre confrère M. Albert Bailleau, en continuant ses fouilles dans les puits gallo-romains, si nombreux sur le plateau Saint-Vivien, a trouvé deux blocs sculptés, malheureusement fort mutilés, qu'il a offerts au musée de Saintes : l'un, de 0,60 de hauteur et 0,40 de largeur, représente deux statues assises et drapées, tenant des fruits dans le pli de la robe ; la partie supérieure manque jusqu'à mi-corps ; le second, haut de 0,50 et large de 0,34, n'a qu'un personnage. On voit là les déesses maires, divinités champêtres assez connues. Elles forment ordinairement un groupe de trois. Montfaucon, dans l'*Antiquité expliquée*, en a dessiné plusieurs. Le musée de Saintes en possède déjà une, don de M. Théodore Guillet.

II

UN OSSUAIRE A SAINT-HILAIRE DE VILLEFRANCHE

Le 25 juillet dernier, en l'église Saint-Hilaire de Villefranche, la corde qui porte le poids de l'horloge s'est rompue, vieille habitude qui se continue. C'est la douzième fois en 30 ans. Le poids de 250 à 300 livres est trop lourd, ou bien le chanvre n'est pas assez fort ; ordinairement le poids se borne à laisser son empreinte sur le sol, et épargne le sacristain, le sonneur et le curé, voire les fidèles. Cette fois, en tombant du haut du clocher, il a défoncé une voûte. Des ouvriers sont descendus par l'orifice et ont constaté un caveau : 3^m50 de long sur 3^m50 de large ; 2 regards tous deux fermés par des pierres de taille : l'un au fond de 50 centimètres au carré ; l'autre à gauche de la clef de voûte, un peu plus grand, et un amas considérable d'ossements humains, une couche épaisse de 1^m50 environ de crânes, tibias, vertèbres, toutes les parties du corps, enfouies là pêle-mêle, jetées au hasard.

On a creusé extérieurement, dans le jardin du curé, au pied du clocher ; à 3 mètres de profondeur, est apparue l'entrée de 50 centimètres, bouchée par un amoncellement de terre et de moellons sans ciment. Cette ouverture régulière était jadis fermée par une porte ; on voit les traces de gonds. Il y a des siècles peut-être qu'existe cet ossuaire moins considérable pourtant que ceux de Meursac et de Berneuil, mais semblable à une foule d'autres qui existent presque dans chaque église ; on en avait déjà perdu le souvenir lorsqu'en 1786 on désaffecta le

vieux cimetière qui s'étendait autour de l'église. Le terrain fut nivelé et des charretées de corps humains furent jetées dans un trou au fond du jardin du presbytère.

On pense si cette trouvaille, si simple, excita les esprits. Que peuvent bien signifier ce caveau et cet amas de cadavres ? Au lieu d'y voir un endroit où l'on recueillait les ossements quand on déplaçait un cimetière, ou quand, creusant une nouvelle fosse, on rencontrait des débris d'ossements, l'imagination populaire, qui ne se contente pas du réel, rêva vite d'une vaste tuerie, d'une gigantesque bataille, dont les cadavres entassés avaient pourri là. Quelques-uns, tout farcis des manuels Paul Bert et Compayré, proclamèrent que c'étaient des oubliettes, où dans l'ancien temps les nobles jetaient vivant le pauvre monde, qui se laissait faire en douceur.

Un archéologue du cru, voulant faire preuve de connaissances anatomiques et de science ethnographique, plus malin que le vulgaire, a compté, « étendus symétriquement, vingt cadavres réduits à l'état de squelettes. » Vingt cadavres seulement dans cet amas de 18 mètres cubes d'ossements !

Et à l'inspection des cadavres il a reconnu que c'étaient des hommes, qu'ils étaient jeunes : car il ne leur manquait pas même la dent de sagesse ; qu'ils avaient péri de mort violente ; plus, qu'ils étaient mariés, et que...

Un mathématicien, à qui l'on avait posé ce problème : Des clients ont, chez un pâtissier, mangé des gâteaux : l'un pour 75 centimes, celui-ci pour 56, les autres ensemble pour 2 fr. 85 ; dire le nombre des personnes, leur sexe et leur nationalité, avait, après bien des calculs, trouvé : 4 Françaises. Plus fort est certainement le savant de Saint-Hilaire de Villefranche qui, voyant des squelettes dans un ossuaire, y reconnaît des hommes assassinés et mariés « à de jolies femmes. »

Et vite il fait part de sa découverte à la presse : et le *Peuple de Saintes* du 1^{er} août, reproduit par le *Phare des Charentes* du 3, le *Courrier de La Rochelle* du 7, se hâte d'annoncer : « La semaine dernière, on a découvert, dans l'église de Saint-Hilaire de Villefranche, un caveau où se trouvaient symétriquement étendus vingt cadavres réduits à l'état de squelettes. Tout porte à croire que ce sont des hommes jeunes qui ont été ainsi enfouis : car il ne manque pas une dent aux squelettes. »

» Il est tout probable qu'on se trouve en présence d'un des nombreux crimes que commettaient de compte à demi, avant la révolution de 1789, les seigneurs et les moines, les maîtres d'alors. Ils ne se gênaient pas, en effet, pour faire disparaître les hommes qui les gênaient, soit pour ne pas s'être montrés assez dociles, soit pour avoir eu le tort de posséder de jolies femmes que désiraient les curés et les châtelains. »

Le renseignement est incomplet : car enfin vingt maris supposent vingt femmes ; et d'un autre côté ils n'étaient que deux, le seigneur et le curé. Mais peut-être, en ce temps, le conseil municipal n'avait pas supprimé le vicaire !

III

LE SOUTERRAIN-REFUGE DE FÉOLE (CHARENTE-INFÉRIEURE)

Le 16 avril dernier, M. Henri Chevalier, propriétaire à Féole, commune de Saint-Pierre de Juillers, canton d'Aunay, et trois jeunes gens de bonne volonté, domestiques aux environs, mirent à jour un souterrain dont on parlait depuis vingt-cinq ans dans le pays, et qu'ils avaient la bonne curiosité de rechercher. Ils y employèrent plusieurs dimanches successifs, ne disposant que de ce jour de liberté. Leurs efforts furent suivis de succès, et nous ne pouvons que les féliciter de leur travail.

Nous avons visité ces jours-ci le souterrain avec plusieurs membres de la société des *Archives*, notre président en tête. C'est un souterrain-refuge de plus à ajouter à ceux déjà nombreux, que l'on connaît en Saintonge, sur tous les points du territoire. Creusé au pic dans la pierre, à 4 ou 5 mètres au-dessous de la surface du sol, celui-ci forme une longue chambre, où l'on peut se tenir debout. On communiquait du dehors par une sorte de puits couvert d'une large pierre, auquel faisait suite un étroit couloir contourné. Comme ce puits est incomplètement déblayé, il se peut qu'il soit l'entrée commune de plusieurs chambres divergeant tout autour. Quant à celle qui a été découverte, elle a été attaquée par l'autre bout, au point où, se relevant vers la surface, elle pouvait avoir une prise d'air. Une sorte de maçonnerie grossière en pierres sèches soutient les terres au pourtour du puits d'entrée.

On y a trouvé des os d'animaux (vertèbres de bœuf) très après au toucher et des tessons de poteries grossières ; mais pas plus là qu'ailleurs, rien qui puisse fixer sur l'époque de la construction ou de l'habitation. Cette absence à peu près complète de toute trace historique est très caractéristique pour tous ces souterrains-refuges, et permet déjà de les reporter à une haute antiquité, très probablement à l'époque gauloise.

César nous apprend (1), en effet, que les Gaulois connaissaient l'art de construire toute sorte de couloirs souterrains et qu'ils s'en servaient, soit dans les travaux de mines, soit dans les travaux de sièges, soit autrement. Il signale notamment les Aquitains comme très habiles dans ce genre de travail, à cause des mineurs en cuivre et des carriers qui abondaient dans le pays.

A ces présomptions d'antiquité reculée s'ajoute la preuve suivante : Il existe à Pont-Labbé d'Arnoult (Charente-Inférieure) un souterrain-refuge du type ordinaire, que j'ai visité et dans lequel on pénètre par un puits vertical jusqu'à une hauteur d'homme. A la suite, un couloir étroit, en pente et contourné, qui conduit à 2 ou 3 chambres creusées à la pioche de fer dans la roche

(1) C. J. Caesaris Commentarii, *De bello gallico*, lib. VII, chap. XXII. « Et aggerem cuniculis subtrahebant, eo scientius, quod apud eos magnæ sunt ferrariæ, atque omne genus cuniculorum notum atque usitatum est. »

Voir aussi lib. III, chap. XXI.

crétacée. Le puits est ouvert dans une cour qui touche l'église et l'excavation, d'après la direction du couloir, doit se trouver sous le chevet de l'édifice. Ce souterrain est évidemment antérieur à l'église actuelle qui est du ^x^e siècle, et aux soubassements romains sur lesquels elle semble reposer. La localité, du reste, est gallo-romaine, pour bien des raisons. Il est donc naturel d'en conclure que ce souterrain-refuge est antérieur, c'est-à-dire gaulois.

Notre nouveau souterrain où les habitants ont vite vu « une prison perpétuelle, une oubliette » est près du village de Féole, au lieu dit le Champ des Rentes, en bordure de grands bois, non loin de la route de Saintes à Aunay, ancienne voie romaine de Saintes à Poitiers. L'endroit est élevé et domine la vallée de la Boutonne. Le village de Féole est lui-même en bordure des bois et l'on remarque tout auprès, dans le taillis le plus proche, un petit camp retranché avec fossés et grands parapets de terres assez bien conservés. Il pouvait contenir deux cents hommes au plus, et s'appelle, dans le pays, d'un nom significatif : le château des Sarrazins. Aux alentours du village s'étendait autrefois la ville des *Goths* ou des *Gaules*. On trouve dans un champ des pierres triangulaires aplaties qui paraissent appartenir à un pavage antique. Ce sont là vagues souvenirs de vagues choses, qui font toujours rêver les archéologues et même ceux qui ne le sont pas.

Toujours est-il que nous sommes là en pleines possessions de l'ancienne abbaye de Saint-Jean d'Angély. Les paroisses et églises de Paillé, de Cherbonnières, de Saint-Pierre de Juillers, de Varaize et de Poursay-Garnaud lui appartenaient et lui avaient été données aux ^x^e et ^x^e siècles. Nombre de biens presbytéraux ou laïques lui appartenaient aussi. Le village de Féole n'est pas indiqué parmi ces possessions (1). Mais cela ne prouve rien quant à son ancienneté. Son nom Féole, qui se prononce *Fiole* dans le pays, semble provenir de *feudiola*, petit fief, bien inféodé ou tombé dans le domaine public, et à ce titre remonter à l'occupation visigothe ou franque.

D^r G.

VARIÉTÉS

I

DEUX REINES A COGNAC ET A SAINTES (2)

L'itinéraire raisonné de Marguerite de Valois en Gascogne (1578), par M. Philippe Lauzun dans la *Revue de l'Agenais* de

(1) Ni sous ce nom, ni sous celui de *Gothrille* ou de *Godeville*.

(2) On pourrait même ajouter et « une à Rochefort. »

Le 8 octobre, la reine Nathalie de Serbie, en littérature Carmen Sylva, est arrivée incognito à Rochefort, répondant à l'invitation de M. Lucien Viaud (Pierre

juillet-août, contient aussi l'itinéraire en Angoumois et en Saintonge. L'auteur y mentionne souper et coucher à Verteuil le 25 août 1578, coucher à Aigre le 26, à Neuvicq le 27; le jeudi 28, « ladite dame et son train disne et soupe à Cognac. » Du 29 au 31 août, séjour à Cognac. Total des dépenses pour le mois d'août : 2,167 écus 8 sols 6 deniers.

Septembre 1578. Du 1^{er} au 5, séjour à Cognac : « Je me souviens, car j'y estois, écrit Brantôme, que, lorsque la royne, mère du roy, mena ceste royne, sa fille, au roy de Navarre, son mary, elle passa par Coignac où elle fit quelque séjour; et là, plusieurs grandes, belles et honnestes dames du pays les vindrent voir et leur faire la révérence; que toutes furent ravies de voir la beauté de cette royne de Navarre, et ne se pouvoient saouler de la louer à la royne, sa mère, qui en estoit perdue de joie, » etc.

Catherine espérait, en s'arrêtant à Cognac, que le prince de Condé, gouverneur d'Aunis et de Saintonge, viendrait la saluer en ce lieu; mais Condé, jaloux de plus en plus du roi de Navarre, n'en eut garde; si bien qu'après l'avoir attendu cinq jours, la reine mère, dépitée profondément, dut continuer son chemin.

Le samedi, 6^e jour de septembre, « ladicte dame et son train disne et soupe à Pons. Du dimanche 7 au mardi 9, séjour à Pons. Le 10, disner et coucher à Plassac; le 11, à Etauliers... »

On ne parle pas de Saintes; pourtant les deux reines Catherine de Médicis et sa fille, la reine de Navarre, honorèrent la ville de leur présence. Les *Entrées royales à Saintes*, par M. Louis Audiat (1873), comblent cette lacune, d'après les registres municipaux. Les pairs et conseillers décident qu'on ira au devant d'elles. Le 27, ils apprirent leur arrivée. Six échevins les recevront : Relyon, de Prahec, Senné, Le Berthon, Grelaud et Pichon. On fait un poêle que porteront Relyon, de Prahec, Senné

Loti). Une soirée en son honneur a été donnée, dont les *Tablettes des deux Charentes* du 10 ont décrit les splendeurs :

« Dans la merveilleuse salle qui servait de cadre à la fête, avec ses tapisseries renaissance à bordures moyen âge, représentant l'empereur Constantin, et par l'escalier monumental tout enguirlandé de verdure et de roses, la reine, au bras de M. Pierre Loti, en uniforme, a fait son entrée aux accords de l'hymne serbe, joué par l'orchestre que dirigeait M. Figeac. Le vice-amiral Pottier, commandant en chef, préfet maritime, portant sur son uniforme le grand cordon du Sauveur de Grèce, est venu saluer sa majesté.

« La soirée a commencé par le chant des *Gas d'Irlande*, dit par M^{me} Léon Leps; puis M^{lle} Isabelle Levallois, accompagnée par sa sœur, a fait entendre un air de Thomé. M. Gerval a déclamé avec talent plusieurs petits chefs-d'œuvre poétiques, et notamment la romance d'*Eviradnus*, de Victor Hugo.

« La reine a ouvert le bal par un quadrille avec M. Pierre Loti, ayant pour vis-à-vis le commandant Richard Foy et M^{me} Du vignau. Le buffet était servi dans la salle à manger Louis XI, et de là, les invités ont pu se rendre au second étage, visiter la mosquée syrienne avec son plafond superbe en cèdre du Liban, ses boiseries et ses faïences magnifiques. C'est une des parties les plus riches et les plus curieuses de cette maison dont Pierre Loti a fait un poème d'art unique au monde.

« A deux heures, la reine Nathalie se retirait dans ses appartements, et peu après finissait le bal. »

et Aymar. Tout est à l'œuvre ; les poètes ont monté leur lyre. Johanneau et Gasteuil ont composé des « dixains et des vers tant en latin qu'en français. » Toutefois, le corps municipal n'était pas très rassuré sur la valeur de cette poésie, et il avait un peu raison. Présenter aux deux reines de mauvaises pièces, c'était déshonorer Saintes à jamais. Il commet donc deux échavins, François Eschasseriaux et Jehan Aymar, au soin de revoir les dizains et les hexamètres latins. Nous n'avons pas ces échantillons de poésie officielle et saintongeaise, je le regrette. Le gouverneur de la ville, M. d'Escoyeux, écrit bien de ne rien faire sans lui, toutefois de mettre la jeunesse en armes. On ne l'écoute guère. Deux hommes sont désignés par paroisse pour faire rassembler les habitants ; mais on ne portera pas d'armes. A quoi bon effrayer deux femmes par la vue des arquebuses ? De plus, le maire, Henri Moyne, seigneur de L'Espineuil, a visité par lui-même les caves de la rue Saint-Maur ; Pichon et Goy sont chargés de descendre dans les autres. On cherche, on goûte le meilleur vin qu'on offrira aux augustes étrangères.

Le 2 septembre, au soir, la reine mère et la reine de Navarre se présentent. La troupe officielle est à la porte de la ville. A chacun des cantons deux ou trois douzaines de petits enfants offrent des fleurs aux reines. Touchant hommage qui valait peut-être les dizains. Le 9, Catherine de Médicis alla à Pons.

On voit qu'il y a quelques petites divergences entre les deux récits. Peut-être M. Lauzun nous en donnera-t-il l'explication.

II

A TRAVERS L'HISTOIRE DE LA CONTRÉE

Sous ce titre l'*Echo charentais* publie : 1^o (3 septembre) la pièce suivante : Pierre Dumontet, boucher, au village des Petits-Chirons, paroisse de Chillac, acquiert, le 10 mai 1752, de Jean-Baptiste-Louis Robert, directeur des aides et droits y joints de la régie de Barbezicux à Baignes, pour M^e Claude de Verdavoine, fermier desdits droits des généralités de Poitiers et de La Rochelle, le droit de débiter, étaler, vendre toutes viandes dans les paroisses de Chillac, Berneuil, Salignac et Condéon, moyennant la somme de dix livres quatre sols par année, pendant cinq ans, « afin de rendre son commerce libre, lui procurer la faculté de l'étendre... »

2^o Dans le n^o du 1^{er} octobre, un certificat (Beaulieu, 22 juin 1763) d'indigence en faveur de Jean de La Mothe-Criteuil, écuyer, et de Louise-Monique Bardon, son épouse, délivré par Antoine de Montalembert, écuyer, seigneur de Saint-Aulais en partie, de La Mothe de Brie et Longeville ; de Jacob de Chièvre, écuyer, seigneur de Curton et autres lieux ; Gabriel Galliot, écuyer, sieur de La Taillandrie ; Jacques de Saint-Martin, écuyer, seigneur de La Vivétrie ; Eslié-François de Pindray, écuyer, seigneur de Gadebois et de Milcent ; Charles Dubois, sieur de La

Gravelle, écuyer, seigneur en partie de Saint-Aulais ; Jean Delage, écuyer, seigneur Ducoureau ; Pierre de Toyon, écuyer, seigneur des Clairons et autres lieux, demeurant sçavoir : lesdits sieurs de Montalembert, de Chièvre, Ducoureau, Dubois et de Toyon en la ville de Barbezieux ; ledit sieur de La Taillandrie, en la paroisse de Reignac ; ledit sieur Saint-Martin, en la paroisse de La Chapelle-Magenaud ; ledit sieur de Fontenille, en la paroisse de Saint-Aulais et ledit sieur de Pindray, en la paroisse de Condéon. » Ils déclarent que du mariage de ces deux époux, demeurant au logis de Beaulieu, paroisse de Reignac, « tous les deux vivants, mariés l'an 1731 en face de l'église, sont issus dix-huit enfants mâles, sans mélange d'aucunes filles, desquels dix-huit enfants il en reste encore huit quy sont : Pierre Delamothe, âgé de 28 ans ; Gabriel, de 26 ; Jean, de 24 ; Jacques, de 20 ; autre Pierre-Antoine, de 19 ; autre Jean, de 15 ; autre Jean, de 10 ; autre Pierre Delamothe, de 7 ans 1/2, et que tous lesdits enfants sont robustes et d'un tempérament bien constitué aussy bien que leur père et mère, sy ce n'est l'accident quy arriva audit sieur Delamothe père en 1755, quy eut le malheur de se casser une jambe lors de l'assemblée du ban à Saintes et quy a été très mal accomodée ; ce qui lui occasionne d'estre très boisteux, et quy sont âgés sçavoir : ledit sieur Delamothe, de 53 ans, et laditte dame son épouze, de 49 ; que cette grande famille a épuisé leurs facultés et qu'ils sont hors d'estat de mettre et d'entretenir au service de sa majesté leurs dits enfants quy brûlent du désir d'y aller. » Ont signé avec les susdits (Montalembert, de Chièvres, Saunier Ducoureau se disent parents) les témoins Guillaume Braud, notaire et procureur au marquisat d'Archiac, Jean Bruslon, sergent au marquisat de Barbezieux, demeurant en la paroisse de Saint-Seurin de Barbezieux ; Blondel, notaire royal, et Braud, notaire royal et garde-minutte. Et voilà comment ceux qu'on nommait des seigneurs n'étaient souvent que de pauvres diables, réduits à la misère, tout nobles qu'ils étaient. Au ban de 1755, à Saintes, où notre personnage s'était malencontreusement cassé la jambe, la moitié des gentilshommes sont dispensés (les 28 jours de l'époque) pour cause d'indigence, n'ayant pas de quoi s'équiper ; les municipalités ne donnaient pas de secours aux femmes et aux enfants, même s'ils étaient 10 ou 18.

III

SAINT VINCENT DE SAINTES ÉTAIT-IL DE SAINTES ?

Oui, il était de Saintes, si l'on en croit le *Propre* du diocèse de La Rochelle, révisé ou rédigé en 1879 par l'abbé Augustin Rainguet, qui au 7 septembre met : « S. Vincentii, episcopi et martyris. *Duplex* (1) ; » ou l'abbé Vallée, mort curé de Fontcou-

(1) LECTIO IV. *Vincentius, Santonis oriundus, Novempopulaniam divino lu-*

verte (1888), qui, dans la *Petite revue d'Aire et de Dax* d'abord (1874), puis dans le *Bulletin de la société de Borda* (1885), a demandé, en y répondant affirmativement, *Saint Vincent de Xaintes, premier évêque de Dax, est-il saintongeois ?* (Saintes, Bouricaud, 1885, in 8°, 12 pages).

Vallée apporte trois raisons en faveur de sa thèse : l'appellation de *Xaintes* ajoutée au nom de Vincent ; l'autorité de Du Saussay, qui n'ont aucune valeur, et la troisième qui n'a pas plus de force : « parce qu'il a vu saint Eutrope honoré dans le diocèse de Dax et saint Vincent dans 13 paroisses de l'ancien diocèse de Saintes. Vallée en a conclu que saint Vincent devait être originaire de ce diocèse et disciple de saint Eutrope. Et lui-même avoue ingénument qu'il ne sait s'il s'agit de saint Vincent de Dax. Voilà un argument bien décisif quand on songe que l'église n'honore pas moins de vingt saints du nom de Vincent. Il n'est pas plus heureux pour le diocèse de Dax. Sur quatre paroisses où il aurait découvert des traces du double culte de saint Vincent et de saint Eutrope deux n'appartiennent pas à l'ancien diocèse de Dax, et dans aucune il n'est dit qu'il s'agisse de saint Vincent de Dax. » Or, le mot primitif *Sentes* en langue d'oc se traduit par l'adjectif féminin *saintes* : d'où l'on a fait *Saintes* ! nom propre de ville, puis *Xaintes* ; et Du Saussay n'a pas hésité à écrire *Origine santonenensis*. « Saint Vincent de Saintes lez Dacs, » c'est-à-dire : « Vincent des saintes, à cause des nombreuses reliques que contenait l'église près de Dax. » Rien de saintongeois là, si ce n'est un contresens des traducteurs.

Voilà ce que prouve M. l'abbé Degert, dans l'article *Saint Vincent, évêque de Dax*, de la *Revue de Gascogne* de juillet-août et septembre-octobre. La plus ancienne mention du saint est dans le *Martyrologe hiéronymien* édité en 1894 par J.-B. de Rossi et M. l'abbé Duchesne, où l'on dit : « In Aquis civitate passio sancti Vincentii episcopi et martyris, » manuscrit de l'an 772. Vient ensuite le bréviaire de Dax qui est de la seconde moitié du XIII^e siècle et qui raconte que saint Vincent, évêque et martyr, subit son supplice avec son compagnon Lætus auprès des remparts de Dax. Tout autre récit, qu'il vienne d'Espagne ou de Saintonge, est de création récente et n'a aucune valeur historique.

M. l'abbé Degert a résumé son mémoire dans un chapitre *Saint Vincent de l'Histoire des évêques de Dax*, p. 97, 2^e trimestre 1899, du *Bulletin de la société de Borda*. Il conclut : Tous les détails sur notre saint Vincent sont empruntés à des *Mémoires de Tolède*, qui ne sont qu'une amplification de la *Chronique de Dexter*, œuvre d'un faussaire. André Du Saussay s'est laissé induire en erreur par l'appellation de « *Xaintes* »

mine illustratus ad Christi cultum convertit et beatissimæ Mariæ Virgini primam in ea regione ædem sacravit. Aquæ Tarbellæ, seu Augustæ, quarum ecclesiam episcopus gubernavit, eum suum Apostolum agnoscunt et venerantur. Fuso demum sanguine assertionem evangelicæ veritatis obsignavit.

accolée du nom du saint depuis le bas moyen âge : *collis de Sanctis* a été traduit par « le puy de Xaintes, » et cette lourde méprise du martyrologe gallican a servi à étayer l'opinion récente de l'abbé Vallée qui fait de saint Vincent non seulement un enfant de Saintes, mais un disciple de saint Eutrope.

IV

UN ÉPISODE DE L'INOCULATION

Jean Bohe-Moreau (voir *Revue*, VIII, 49 et 219, *Les essais de la vaccine en Saintonge*) Jean Bohe-Moreau a été à Saintes, à Rochefort, un des propagateurs de la vaccine (1800) ; on a même prétendu qu'il l'avait pratiquée simultanément avec les médecins de Paris. Or, dès le mois de juin 1772 (Bohe était né en 1761), Louis XVI, Marie-Antoinette, le comte et la comtesse d'Artois s'étaient fait inoculer. Le peuple était si convaincu des dangers de la vaccine qu'il ne fallait rien moins que l'exemple de la famille royale pour l'amener à accepter cette innovation, dont du reste après plus d'un siècle d'engouement on commence à contester les bons effets comme on avait déjà fait au début. (Voir par exemple, dans la *Quinzaine* des 16 juillet et 1^{er} août 1899, *La vaccine en France*, qui prouve que, si la préservation des enfants au début a été remarquable, elle a été suivie promptement d'une aggravation pour la jeunesse; qu'en un mot, il meurt moins d'enfants depuis qu'on les vaccine, mais qu'il meurt beaucoup plus de jeunes gens des deux sexes). Les gazettes pendant tout le mois de juin entretenirent le public de tous les détails de l'opération : « l'éruption commence ; l'éruption continue ; les boutons suppurent ; les boutons se dessèchent..., etc. » Des vœux se faisaient de toutes parts pour que la santé du roi ne fût pas compromise par cette épreuve. M^{me} de Parabère, abbesse de Notre-Dame-lez-Saintes, dit la *Gazette de France* du 18 juillet, prenait l'engagement de « recevoir gratis, dès que le roi serait rétabli, deux demoiselles de condition, d'en élever deux autres et de nourrir et entretenir deux pauvres jusqu'à ce qu'ils eussent appris un métier. » M^{me} de Quélen, prieure du monastère royal de Poissy, fondait à perpétuité une messe solennelle pour la conservation des jours précieux de leurs majestés.

Pourrait-on savoir quelles sont les demoiselles, quels sont les pauvres dont M^{me} de Parabère s'est chargée pour le succès de l'inoculation de la famille royale ? A.

V

UNE ÉPOUSE ABANDONNÉE. LA MARQUISE DE SCHOMBERG (1667)

Dans les papiers de Conrart, à la bibliothèque de l'Arsenal, t. XI, in-folio, j'ai copié les pièces suivantes :

I. — *Placet de M^{me} de Schomberg au roy.*

Sire, Louise Rizze, damoiselle du Montferrat, femme du mar-

quis de Schomberg, second fils du sieur comte de Schomberg, remontre très humblement à vostre majesté que Hiérôme Rizzo, son père, cy-devant capitaine d'une compagnie des gardes de feu monseigneur le duc de Mantoue, et Marguerite Callori, sa mère, l'ayant fait instruire dès son enfance à la musique, avec de très grands soins, dans les villes de Thurin, Vérone et Venise, elle fut demandée et donnée dès l'âge d'unze ans par lesdits père et mère à l'impératrice douairière, pour la servir à sa chambre, ce qu'elle fit pendant trois années, après lesquelles sesdits père et mère l'ayant ramenée en leur pais, elle y fut demandée et par eux accordée à feu monseigneur le duc et madame l'archiduchesse de Mantoue, son épouse, leur souveraine, pour estre auprès de ladite archiduchesse, laquelle elle eut aussi l'honneur de servir quelque temps en la mesme qualité, avec des appointements très considérables, jusqu'à ce que, la mort dudit duc estant arrivée, ses père et mère l'emmenèrent à Rome pour achever de la faire instruire, d'où, après un séjour d'une année, ils la conduisirent, il y a environ deux ans, en cette ville de Paris, dans le dessein de présenter ses très humbles services à vostre majesté. Là, dès son arrivée, ledit marquis de Schomberg, alors âgé de vingt-sept ans, et commandant un régiment de cavalerie en Portugal, l'ayant recherchée en mariage et demandée à sesdits père et mère, pendant trois mois, avec toutes les instances possibles ; et mesme sur le refus que faisoit ledit Rizzo, son père, de luy donner ladite suppliante sans le consentement dudit comte de Schomberg, ledit marquis, ayant menacé plusieurs fois ledit Rizzo, son père, de le tuer, elle luy fut enfin par eux accordée, et ensuite, conduite avec ledit marquis en la ville de La Rochelle, où, avec le consentement et permission de monsieur l'évesque de La Rochelle, le curé de Saint-Jean du Perrot, paroisse de ladite ville, maria ledit marquis avec la suppliante, alors âgée de dix-sept ans, en présence de sesdits père et mère, des témoins requis et avec toutes les solennités accoutumées, ainsi que votre majesté le verra par le certificat dudit curé cy-attaché. Ensuite ledit marquis vécut avec ladite suppliante et sesdits père et mère, pendant quelques mois, dans ladite ville de La Rochelle, après lesquels il les fit passer avec luy en Portugal dans la ville de Lisbonne, où estant il les logea dans ladite ville et traita la suppliante comme sa femme pendant quelque temps, jusqu'à ce que, pour complaire audit comte de Schomberg, son père, il l'abandonna grosse de quelques mois, elle et ses père et mère, sans aucune assistance, prétendant par la force de son crédit et de la nécessité de les réduire à consentir à la rupture de son mariage, lequel il prétendoit estre nul à son égard, attendu qu'il avait été fait dans nostre église, aux sacrements et aux prestres de laquelle il ne croyoit pas et dont il se mocquoit, ainsi que ladite suppliante fera voir par une lettre écrite de sa main. Ensuite lesdits comte et marquis de Schomberg estant revenus en France, lesdits père et mère la conduisirent en Angleterre dans la ville

de Londres pour la passer en France; mais, peu de mois après, ledit marquis, son mary, estant venu de France en ladite cour d'Angleterre pour s'y establir, elle apprit qu'il y dénioit son mariage et la decroit comme une fille perdue : ce qui l'obligea de paroistre en ladite cour, et là, soustenir dans la maison du roy, en présence dudit marquis, son honneur et son mariage, et luy reprocher sa lâcheté, dont il eut une telle confusion qu'il repassa en France, où elle, sesdits père et mère l'ont suivy, dans la confiance qu'ils ont eue, fondée sur la réputation de la grandeur et de la bonté de votre majesté répandue par toute l'Europe, qu'elle ne les abandonneroit pas et que la justice qu'ils n'ont peu trouver contre ledit marquis en Portugal, ni en Angleterre, à raison du crédit qu'a dans ces deux royaumes ledit sieur comte son père, ils la trouveront dans un royaume de police et d'équité, aux pieds du plus juste et du plus grand des roys. Ils la demandent donc, sire, à votre majesté et la supplient très humblement, pendant le cours des poursuites qu'ils prétendent faire en justice contre ledit marquis, de les garantir des violences qu'il pourroit leur faire et de les prendre dans sa protection et sauvegarde. Que si votre majesté veut avoir la bonté de connoître elle-mesme la vérité de toutes les choses sus-alléguées, outre les certificats de service desdites dames impératrice et douairière de Mantoue, qu'ils luy feront voir en bonne forme, outre les informations de la naissance, vie et conduite de la suppliante, et de ses père et mère, qu'elle pourra prendre, tant de l'empereur, de l'impératrice douairière et de ladite archiduchesse duairière de Mantoue que de la reine Christine de Suède, dont ils ont eu l'honneur d'estre connus à Rome; du duc de Savoye, des roy et reine d'Angleterre et des personnes les plus qualifiées d'Italie, ladite suppliante, et ses père et mère, au cas que la moindre des particularités cy-dessus ne se trouve ponctuellement véritable, ou qu'on leur puisse reprocher aucune action indigne de personne d'honneur et de qualité, se soumettent, comme ils ont fait cy-devant en Angleterre, non seulement à la rupture dudit mariage, mais à la punition que mériteroit la témérité d'avoir osé imposer à la majesté d'un si grand roy pour la santé et la prospérité duquel ils continueront à Dieu, le reste de leur vie, leurs vœux et leurs prières.

II. — *Certificat de mariage.*

Ego, infrascriptus presbyter, necnon rector ecclesiæ parochialis Sancti Joannis du Perrot urbis Rupellæ, fidem facio et attestor me, ex consansu et potestate mihi concessâ ab illustrissimo et reverendissimo domino Henrico de Laval, episcopo Rupellensi, mutuum consensum matrimonii accepisse ab illustri viro Marchione de Schomberg, ex Germaniâ prope Rhenum oriundo filio secundo illustris viri domini comitis de Schomberg in exercitu Portugalliæ ex parte regis Galliæ christianissimi generalissimo, et dominâ Barbarâ Ludovicâ Rizze, filiâ domini Joannis Hieronymi Rizze et Mariæ-Margaritæ Callori, ex

statu Montisferratensi in Italia; quæ omnia gesta sunt in domo Andreæ Moreau in arte corioria opifice, extra et prope muros urbis Rupellæ, die mercurii tertia mensis et anni infrascriptorum, idque præsentibus domino Michaële David, presbytero parrochiæ Turris Landricæ diocæsis Rupellensis, et patre ac matre prædictis, Barbarâ Ludovicâ Rizzo mecum in his attestatoriis litteris subsignatis, quas ad maiorem fidem sigillo Sancti Joannis Baptistæ, ecclesiæ nostræ patroni, munitas concessi.

Datum Rupellæ, die octava mensis augusti, anno Domini millesimo sexcentesimo sexagesimo septimo. Sic signatum: Io Giogieralamo Rizzi, padre della sudetta Barbara Ludovica son stato presente, io Maria-Margarita Rizza, e Callori, madre della sudetta, fui presente; ego supradictus præsens fui Michaële David, Petrus Malle, rector supradictus ecclesiæ Sancti Joannis du Perrot, et sigillatum sigillo ejusdem ecclesiæ.

..

Ces Schomberg étaient d'origine allemande comme les Schomberg que leur dévouement à la cause des rois de France (1575-1632) ont rendus si célèbres. Le comte et le marquis de Schomberg visés par le placet étaient issus d'une famille établie dans le diocèse de Trèves sur le Rhin. Le comte de Schomberg fut un homme de guerre très estimé de ses contemporains. Il fit ses premières armes dans l'armée suédoise pendant la guerre de trente ans. Puis il passa au service de la France et se distingua dans la lutte contre l'Espagne que termina la paix victorieuse des Pyrénées (1659). Son activité, ne trouvant plus matière à s'exercer, le poussa en Portugal où il servit encore secrètement les intérêts de la France en acceptant un commandement contre l'Espagne qu'il battit complètement et en plusieurs rencontres. Rentré en France, il reprit du service dans l'armée du roi, lit glorieusement la campagne de Flandre; puis, après la révocation de l'édit de Nantes, il passa successivement en Portugal, en Hollande et en Angleterre, où il mourut dans son triomphe à la bataille de la Boyne (1690). Son second, ou plutôt son troisième fils (le second fut tué au siège de Valenciennes en 1656), s'appelait Ménard. Il porte, dans tous les nobiliaires, le titre de comte, puis de duc de Schomberg. Il suivit en France, en Angleterre et en Portugal la fortune de son père. Mais, fatigué de ses campagnes et mécontent de la froideur que lui témoignait la maison royale d'Angleterre, il rentra dans la vie privée, et mourut en 1719, âgé de près de 80 ans. C'est bien lui qui épousa Louise Rizza. En 1683, il prit pour seconde femme Caroline Rhingrave, fille naturelle de Charles-Louis, électeur palatin. Quant à la première, je n'ai trouvé nulle part la moindre trace de son existence, de son mariage, de ses revendications et du dénouement qui dut en résulter. Seul, Conrart fait mention de cette singulière histoire ou plutôt de cette énigme dont le mot est encore à découvrir.

PAUL D'ESTRÉE.

VI

UN POÈTE CHARENTAIS

I

Désyr Ravon, poète charentais, vice-président de l'académie des *Muses santones*, est mort à 30 ans en décembre 1878. Ses funérailles eurent lieu au Pontouvre, près d'Angoulême. Ce poète, qui était un savant, avait remporté le premier prix de mathématiques au concours entre tous les lycées de France. Il a publié à Paris, chez Jouaust, trois recueils : *Roses noires*, les *Poèmes contemporains* et les *Oiseaux sauvages*.

M. Victor Billaud a consacré une étude à Ravon dans la *Chronique charentaise* du 24 novembre 1878, feuille hebdomadaire imprimée à Saint-Jean d'Angély par Lemarié. J'en extrais ceci : « Pendant que d'autres rééditent à grand peine, dans un langage toujours uniforme, les banalités des impressions reçues dans tous les pays et dans tous les temps, Désyr Ravon étale avec savoir, sous nos regards éblouis, une multitude de détails qui, avant Baudelaire et Leconte de Lisle, nous étaient complètement inconnus. A côté de pièces philosophiques de la plus haute portée, on rencontre à chaque instant dans ses œuvres, alternativement avec les ravissants paysages, des soleils, des aubes, des matins dont l'azur imite les agates, des rubis, des turquoises, des saphirs, des profusions de pierreries et d'or disposés en colliers, en bracelets, en bagues, en pendeloques. et toutes ces teintes, tous ces mirages, tous ces bijoux qui chatoient dans les phrases de son style magnifique et savant, ces expressions techniques puisées dans tous les vocabulaires, ces détails multiples et précis qui font miroiter l'imagination par la variété de leurs couleurs éclatantes ; tout cela est à la fois son lot et l'ensemble des attributs de l'art tel qu'il l'envisage. Désyr Ravon est un de nos plus grands espoirs, à nous les jeunes, et dès aujourd'hui Victor Hugo a pu lui écrire : « Il y a » à cette heure une noble légion d'esprits en marche. Cet essaim » de poètes s'envole dans l'aurore. Vous êtes un de ceux qui pla- » nent le plus haut. Votre poésie est altière en même temps que » douce, et j'aime en elle l'âpre accent de la liberté ! »

Je profite de cette occasion pour appeler l'attention sur les correspondants saintongeais de Victor Hugo. En voici un autre, Louis Chalmeton, dont la *Chronique charentaise* du 31 mars 1878 reproduit cette pièce :

A VICTOR HUGO

26 février.

A pareil jour, naissait un enfant doux et frêle !
Son berceau rayonnait pourtant et des lueurs
S'échappaient vaguement de cette humble nacelle
Qui, du siècle nouveau, contenait les splendeurs !

Cet enfant, c'était vous ! Cet astre à son aurore,
Devant toujours monter, devant monter encore
Sans atteindre jamais son zénith, était vous,
Vous, l'immense soleil qui nous éclaire tous
Et dont le monde est plein ! O poète, ô mon maître.

O génie immortel ! vos soixante-seize ans
Accomplis aujourd'hui ne vous sont qu'un printemps
De plus en plus vermeil et vous bravez le temps
Qui cherche près de vous à se glisser en traître !

Victor Hugo répondit :

« Vos généreux vers m'apportent votre âme, et c'est tout mon cœur qui vous remercie, cher poète. »

J. P.

II

J'étais à Saint-Jean d'Angély le jour de la fondation de l'*Académie des Muses santones* ; c'était dans une très modeste salle de l'ancienne mairie ; on se pouvait alors réunir à la maison commune, et les sociétés savantes y étaient bien accueillies. Depuis qu'il y a un splendide hôtel de ville, on a peur d'y laisser pénétrer le public qui pourrait bien en user les marches ; même un jour nous ne pûmes obtenir la salle des fêtes pour y tenir une séance. Vous souvient-il, docteur Normand du Fief, que vous fûtes obligé d'offrir à la municipalité de payer les bougies qui devaient nous éclairer (1) ? Donc il y avait, rangées autour des murs nus et hospitaliers, sur des bancs et quelques chaises, une vingtaine de personnes et une demi douzaine de muses santones. M. Victor Billaud doit se les rappeler, au moins une. Eugène Lemarié, hardi à toutes les entreprises, prompt à toutes les œuvres intellectuelles, y était ; je crois même qu'il y était pour une bonne part. On parla beaucoup, on discuta peu ; tout le monde était d'accord avant de commencer. Les statuts furent vite adoptés. Ils étaient d'une rare simplicité et l'économie du projet était élémentaire ; on payait dix francs et l'on était muse santone avec le droit d'imprimer ses vers dans un recueil où l'on admettait aussi Victor Hugo, Musset, Leconte de Lisle, François Coppée, Sully Prudhomme et autres Parnassiens. Où est maintenant le *Bulletin* de l'académie des muses santones, qui donnait tous les mois seize grandes pages de vers ? Où sont les muses d'antan ? Ce jour-là, tout était à la joie, à l'espérance, à l'avenir. M. Billaud annonça que les élections étaient faites et que les futurs sociétaires avaient nommé les membres du bureau. Le président était M. Victor Billaud ; le vice-président, M. Désyr Ravon, etc. Personne ne dit mot ; c'était un consentement unanime ; les choix n'étaient pas plus mauvais que si le suffrage universel les avait faits. Alors un monsieur se leva lentement, tira plus lentement de sa poche un papier qu'il dépla

(1) On me dit qu'aujourd'hui l'on est plus généreux ; la municipalité actuelle est plus hospitalière et d'un esprit plus large. Nous en félicitons en particulier notre confrère M. Amédée Mesnard, l'un des adjoints.

solennellement, et d'une voix un peu caverneuse et tremblante par l'émotion, épela assez péniblement ces mots : « Messieurs, mesdames, je ne m'attendais pas à l'honneur que vous venez de me faire... » C'était Désyr Ravon.

L. A.

VII

LE THÉÂTRE POPULAIRE A LA MOTHE-SAINT-HÉRAYE

I. — LA FÊTE DES ROSIÈRES

Les 12, 13 et 14 septembre ont eu lieu les fêtes traditionnelles des rosières de La Mothe-Saint-Héraye. Comme d'habitude, elles ont attiré un nombreux public qui n'a pas eu à regretter son déplacement, la municipalité ayant mis tout en œuvre pour la satisfaction de ses hôtes. Salves et feu de joie ; sous les halles, aménagées pour la circonstance, représentation, en tableaux vivants, de dix scènes historiques : *Væ victis* de Brennus ; Vercingétorix se rendant à César ; Clovis et le vase de Soissons ; Les bourgeois de Calais remettant les clefs de la ville à Edouard III ; Jeanne d'Arc faisant sacrer Charles VII à Reims ; Saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes ; Enrôlement des volontaires de 1792 ; Rouget de Lisle chantant la Marseillaise ; Napoléon à la bataille d'Iéna ; Autour du drapeau. Grâce à M. Gollier, l'intelligent et actif commissaire, grâce à une volonté énergique et à un travail inouï, ces divers épisodes de notre histoire ont été reproduits avec une fidélité de décors, de costumes et d'attitudes qui lui ont conquis tous les suffrages.

Dimanche soir, représentation au théâtre en plein air du Parc de la pièce de M. le docteur Corneille, *Par la clémence*. Depuis trois ans, M. Corneille a fait jouer successivement sur la même scène *La légende de Chambrille*, *Erinna*, *prêtresse d'Esus*, et, cette année, *Par la clémence*.

Un de nos confrères s'étant chargé de la juger au point de vue littéraire, nous ne rechercherons si, parmi de nombreux vers bien frappés, il ne s'en trouve pas de médiocres (1) ; nous dirons

(1) Ceux-ci, par exemple, sont bien modernes, trop peut-être :

... Cela fait paraître les nuits
Plus courtes et moins en-nuyées les journées...
Tous les abris de vos-chariots sont mal faits...
Demain j'ai cent soixan-te mille combattants...
Depuis le jour où sur-la terre de Touraine...
La ville est forte et la-garde sûre...

On pourrait multiplier des citations de ce genre.

Je note aussi un vers faux :

Mon attitude calme, sage et pacifique,
qui n'est sans doute qu'une inadvertance typographique :

Mon attitude calme et sage et pacifique,
mais aussi une faute de français :

Avant que, dès le jour, l'affaire ne commence...

seulement que l'ensemble a été bon ; que mise en scène, décors et accessoires n'ont rien laissé à désirer ; que l'interprétation, excellente chez quelques-uns, a été bonne chez tous, y compris les jeunes Mothaises qui ont étonné par la pureté de leur diction. M. Louis Giraudias, auteur de la musique des chœurs, a su trouver des motifs d'une heureuse simplicité et d'un archaïsme ingénieux ; l'exécution a été parfaite. Enfin, réussite complète, et M. le docteur Corneille a tout lieu d'être fier de son œuvre (1).

Lundi 13, continuation de la fête par le mariage civil et le mariage religieux des trois rosières ; banquet traditionnel avec toasts de M. Giraudias, maire, de M. Hélie (Clovis de la pièce) ; remise des dots, avec quelques mots du trésorier, M. Caillon. Puis, 2^e représentation, toujours avec le même succès, de *Par la clémence*.

Mardi 13, reprise des tableaux vivants, et en avant pour la ballade du Fouilloux, rendez-vous annuel d'une brillante collection de gracieux minois et de ravissantes toilettes, avec, pour couronnement, le pimpant cayon mothais.

Inutile d'ajouter que les trois journées ont fini par des bals pleins d'entrain où ont évolué, une grande partie de la nuit, les couples infatigables.

Ah ! les jambes des Mothaises !... Gazelles, vous êtes de la Saint-Jean.

C.

II. — « PAR LA CLÉMENCE, » TRAGÉDIE DE M. P. CORNEILLE

D'où qu'il le tienne, c'est un lourd héritage que le nom que porte notre confrère, M. Pierre Corneille... Et signer de ce nom-là une tragédie, c'est une bien dangereuse provocation à la critique ; cela risque même être une profanation.

Contre ces trois actes en vers, originaires de province et joués sur le théâtre de La Mothe-Saint-Héraye, j'avais bien de la défiance ; ou plutôt, très partisan de toute décentralisation littéraire, et de tout essai tenté pour ressusciter le vieux théâtre populaire qui fit jadis la joie et l'édification de nos pères, qui pourrait faire la nôtre encore, je craignais fort une de ces œuvres informes ! dont la décevante platitude décourage toutes les tentatives de ce genre.

Eh bien, j'ai lu — et je suis content. L'auteur de *Par la clémence* fait honneur à son nom.

On ne lui demandait pas sans doute le génie de l'auteur du *Cid* : c'est entendu, il ne l'a pas ; et je crois même qu'il n'aura jamais rien de son esprit inventif, curieux de situations originales et fécond en « trouvailles. » Je lui adresse tout de suite ma plus grosse critique : de la tragédie de Corneille au drame ro-

(1) Voir dans le *Mercure poitevin* d'octobre, p. 245, un compte rendu très élogieux, par M. Georges Bourdeau.

manquie il a un peu trop lu ; et il ne sait plus — c'est si difficile ! — sortir du moule usé, où sont désormais coulées toutes les pièces historiques en vers. Dans le détail même il manque un peu de jeunesse ou au moins d'audace. Je ne trouve presque jamais la fleur qui éclot au bout du vers, imprévue et charmante, ou le trait d'éloquence qui part, vigoureux et pénétrant et qui fait crier : bravo !

Mais on demandait à M. Pierre Corneille, *junior*, de n'être pas ridicule : et il ne l'est pas. Il n'est même pas médiocre ; ce qu'on lui aurait encore pardonné eu égard à l'intention, et en faveur de l'œuvre de décentralisation poitevine ! à laquelle avec le concours des Giraudias il travaille si intelligemment.

Non, sa pièce n'est pas médiocre. On ne dira pas d'elle : c'est très bien. Mais en toute sincérité on dit : c'est bien. Cela en effet a de la tenue. Ni comme sentiments, ni comme expression ! il n'y a faiblesse ou maladresse. C'est correct toujours, intéressant toujours, je n'ose pas dire : très vivant, puisque Corneille le Grand lui-même ne l'est pas toujours, mais d'un mouvement oratoire suffisant :

La gloire ! le joyeux frisson qui vous secoue,
L'onde chaude du sang qui vous monte à la joue,
Quand dans l'air matinal sifflent les javelots,
Lorsque les combattants roulent, comme les flots,
Et que les bataillons au loin, vivantes vagues,
Déroulent leur ruban comme de longues algues ;
Alors, quand l'étalon, que le combat rend fou,
Bondit sous l'éperon, les rênes sur le cou,
Se jeter, l'arme au poing, dans la mêlée ardente,
Voilà vivre, voilà la fête qui nous tente,
Celle où pour mon vieux cœur se trouvent des appas
Dont ma froide raison ne me console pas !

« Les appas, » « la froide raison : » bien dix-septième siècle sont ces deux derniers vers... Et les sentences à la Corneille ne manquent pas non plus. Ecoutez la fille de Clovis, nouvelle Chimène, parlant à un Amaury-Curiace qui hésite à faire son devoir et à combattre le père de celle qu'il aime :

Vous parlez en amant et moi je parle en reine.

.

Je vous veux brave et fier, et s'il faut tout vous dire,
Vous voulez être aimé, faites qu'on vous admire.

Avec ces trois vers — et les souvenirs du théâtre classique — on reconstituerait aisément toute la pièce.

La péripétie centrale, c'est la bataille de Vouillé, le choc décisif entre Clovis et Alaric. Chants de guerre, morceaux de bravoure, couplets patriotiques ; et les angoisses du chef, qui ne voit pas arriver les renforts promis ; et le coup de théâtre des signaux qui dans la nuit soudain les annoncent ; et les transes mortelles dans la tente des femmes pendant la bataille ; et le récit héroïque de la victoire : c'est *Horace* marié à la *Fille de Roland*.

Mais Clotilde, la fille du roi franc, aime, vous l'avez deviné, Amaury, le fils du roi visigoth. En petite-nièce de Corneille, c'est elle qui ranimera son courage chancelant et fera de lui un héros :

Faites votre devoir et Dieu fera le reste !

Dieu a voulu qu'Alaric soit vaincu et Amaury prisonnier... Quelle sera la loi de son vainqueur ? Qu'il épouse Clotilde et renonce à ses droits :

Vous perdez un état ; je vous donne ma fille...

Mais il a le cœur trop généreux pour consentir à cette déchéance. Mieux vaut qu'à l'honneur renoncer à l'amour et renoncer à la vie :

Un soldat peut se rendre, un prince doit mourir.

Alors, ému par tant de grandeur d'âme, et par les supplications de sa fille et par les avertissements du prêtre, ministre du Dieu de clémence, Clovis, qui est aussi de la famille d'Auguste, par un acte magnanime tend la main au vaincu : « Oublions le passé, soyez mon allié,

Avec la liberté je vous rends la couronne. »

On voit de quelles idées simples et de quels sentiments élevés est tramée la pièce de M. P. Corneille, et c'est bien là ce qui convient au théâtre populaire. Bien dites, ces fortes tirades de soldats, bien soupirées par de jolies filles de La Mothe ! ces causeries féminines dans la tente des femmes ! avec l'intermède de la gracieuse chanson des « Fileuses de clair de lune ! » ont dû produire grand et sain effet.

Et vraiment si l'on veut bien noter l'égalité très soutenue des vers qui expriment ces belles pensées, on reconnaîtra que bien des pièces en vers jouées à l'Odéon, voire aux Français, où la *Douceur de croire* tient encore l'affiche, ne sont pas supérieures à cette tragédie de province, écrite par un bon Français — en bon français.

GABRIEL AUDIAT.

VIII

LES FÊTES ET RÉJOUISSANCES PUBLIQUES A COGNAC (1)

1784-1800.

A. — *Après la guerre contre les Anglais en Amérique (1784).*

I. — Lettre du roi à M. de Reverseaux, intendant de la généralité de La Rochelle :

« Monsieur de Reverseaux, après avoir posé les fondements de

(1) On pourra consulter : *Fêtes révolutionnaires*, documents publiés par M. de Jarnac de Gardépée (Bordeaux, Paul Chollet, 1882, in-8°, 20 pages, tirage à

la paix par les articles préliminaires que j'ai signés avec le roi de la Grande-Bretagne, je n'ai point différé à travailler à la conclure définitivement. Les conférences tenues à cet effet ont eu le succès que je pouvais désirer, et le traité définitif de paix auquel l'empereur, roi de Hongrie et Bohême, et l'impératrice de toutes les Russies ont concouru comme médiateurs, a été signé à Versailles le trois du mois de septembre. Les ratifications de ce traité ayant été solennellement échangées, et l'ouvrage de la paix étant par là entièrement consommé, mon intention est de rendre à Dieu de nouvelles actions de grâces de la tranquillité qu'il veut bien accorder à mes peuples ; c'est dans cette vue que j'écris aux archevêques et évêques de mon royaume, de faire chanter le *Te Deum* dans toutes les églises de leurs diocèses, et je vous fais cette lettre pour vous dire d'assister à celui qui sera célébré dans celles des villes de votre département que bon vous semblera, et de donner ordre tant aux officiers de justice que des villes et autres corps d'assister à semblable cérémonie ; de faire faire des feux de joie et tirer le canon, ainsi qu'il est d'usage pour marque de réjouissance publique ; vous donnerez aussi les ordres nécessaires pour faire publier et afficher l'ordonnance ci-jointe de la paix, en la manière accoutumée dans les lieux ordinaires de l'étendue de votre département, afin qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance ; et la présente n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, monsieur de Reverseaux, en sa sainte garde. Écrit de Fontainebleau, le 23 novembre 1783. Signé : Louis, et plus bas : GRAVIER DE VERGENNES. »

Et sur le repli est écrit : « A monsieur de Reverseaux, conseiller en mes conseils, maître des requestes ordinaires de mon hôtel, intendant de justice, police et finances en ma province d'Aulnis, à La Rochelle. »

II. — Lettre de M. de Reverseaux, intendant de la généralité de La Rochelle, au corps de ville de Cognac :

« La Rochelle, le 5 décembre 1783.

» J'ai l'honneur, messieurs, de vous envoyer un exemplaire de l'ordonnance du roi pour la publication de la paix. Sa majesté

part à 25 exemplaires de la *Revue des bibliophiles*, publiée à Sauveterre de Guyenne). Ces documents sont : 1^o *Fête du printemps*, célébrée le décadi 20 floréal an II, dans la commune de La Rochelle ; 2^o *Fête de l'être suprême*, célébrée à Cognac, le 20 prairial an II ; 3^o *Fête du 10 août*, célébrée à Cognac, le 29 thermidor an II.

En 1880, M. Jules Pellissou a publié dans cette *Revue*, avec tirage à part de 50 exemplaires (Sauveterre, Paul Chollet, 8 pages), *Deux fêtes publiques à Barbezieux sous le directoire* : anniversaire de la fondation de la république, célébré le 1^{er} vendémiaire an VI, et fête de la souveraineté du peuple, célébrée le 30 ventôse an VII.

Voir enfin dans le même recueil, 1882, page 211 : *L'entrée triomphante des Français en Savoie*, célébrée à Saintes, octobre 1792, « *Journal patriotique et littéraire de Saintes*, n^o XLIII, page 169, vendredi 26 octobre 1792, l'an 1^{er} de la république, 4^e éleutherie. »

me charge de vous ordonner de sa part d'assister en corps au *Te Deum* qui sera chanté en actions de grâces de cet heureux événement, dans celle des églises de votre ville qui sera désignée pour cette cérémonie, et au jour et heure qui seront indiqués par les mandemens de M. l'évêque. Sa majesté ordonne pareillement que vous fassiez faire les réjouissances usitées en pareil cas. Vous prendrez en conséquence les mesures nécessaires pour que la ville soit illuminée le jour du *Te Deum*. Je ne doute pas que vous ne vous conformiez avec empressement aux intentions du roi. Je joins ici une copie signée de moi de la lettre du roi, que vous voudrez bien inscrire sur registres.

» J'ai l'honneur d'être avec un parfait attachement, messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur.

» DE REVERSEAUX. »

III. — Délibération des officiers du corps de ville de Cognac :

« Aujourd'hui, 6 janvier 1784, en l'assemblée de l'hôtel de ville, messieurs les officiers ayant été convoqués en la manière accoutumée, M. le maire a dit qu'il avait reçu des ordres de monsieur l'intendant pour la publication de la paix, pour faire faire à cette occasion des réjouissances publiques et assister en corps au *Te Deum* qui seroit chanté dans l'église indiquée par Mgr l'évêque, et après avoir fait faire lecture de la lettre de M. l'intendant et de la copie de celle du roi, il a demandé que l'une et l'autre fussent inscrites sur le registre et qu'on eût à délibérer tout présentement, tant à cet égard que sur la manière dont on procéderoit aux réjouissances et sur la somme qu'on pourroit y employer.

» Et aussitôt, par avis de l'assemblée, il a été arrêté que la lettre de M. l'intendant seroit inscrite sur le registre à la suite de la présente délibération, de même que celle du roi, qu'en exécution de ses ordres, au jour indiqué par le mandement de Mgr l'évêque, à deux heures après-midi, on feroit faire dans tous les carrefours la publication de la paix par un hérault d'armes, accompagné d'une escorte à cheval et précédé des trompettes ; qu'à quatre heures, les officiers en corps, toute la milice bourgeoise étant sous les armes, se rendroient au *Te Deum*, et de là au feu de joie qu'on feroit dresser en conséquence sur la place de la porte Angoumoisine ; qu'on distribuerait de la poudre aux canonniers et à la milice bourgeoise pour quatre décharges, et qu'après avoir pris les mesures nécessaires pour que la ville soit illuminée, qu'on donneroit l'exemple par une illumination brillante à l'hôtel de ville ; arrêté, en outre, qu'on alloue pour tous ces objets de dépense la somme de deux cent quarante livres, que M. l'intendant sera supplié d'approuver et dont M. le maire sera prié d'en faire l'emploi, et que pour son remboursement de ladite somme de 240 livres, il sera tiré un mandement qu'on enverra à M. l'intendant pour être par lui

visé et ensuite remis audit sieur maire pour en recevoir le montant des mains du sieur Albert, receveur des octrois, qui sera alors en exercice, lequel dit sieur Albert sera tenu d'acquiescer ledit mandement et à ce faire contraint par les voies de droit. Fait et arrêté à l'hôtel de ville les jour, mois et an susdits.

» BOUTELLEAU, *maire*. ESRAÏE DES BARRIÈRES. FOREST DE LA COINCHE, *assesseur*. BENATÉ, *échevin*. BERNARD, *échevin*. CAMINADE DE CHATENET. »

« Vu la délibération prise en exécution de nos ordres, nous, intendant, avons icelle autorisée pour sortir son plein et entier effet, à la charge de joindre au mandement qui sera expédié pour la dépense dont il s'agit un état détaillé de ladite dépense. Fait à La Rochelle, le 4 février 1784.

» DE REVERSEAUX. »

IV. — Etat des dépenses pour les réjouissances à l'occasion de la paix.

Feu de joie :

Deux cents fagots à 12 livres le cent	24 l.
Charrois	12
Mât	12
Deux fagots de paille, 5 sols.	5 s.
Torche pesant cinq livres et demie, à raison de deux livres 12 sols la livre	14 6

Salves d'artillerie :

Pour quatre décharges d'artillerie, douze livres de poudre à 2 liv. 2 sols la livre, 25 liv.	25
Quinze livres distribuées à la mousqueterie	31 10

Illumination de l'hôtel de ville :

Deux cents lampions à 2 s. la pièce	20
Douze pots de feu à 10 s. la pièce	6
Suif pour les lampions et pots de feu vingt-cinq livres, à 11 s. la livre	13 15
Clous, grappes et plancher pour attacher les lampions.	7 10
Mèches pour les lampions et pots de feu, une livre de coton	1 10
Salaire de l'ouvrier qui en a eu la direction.	6
Vingt-cinq fusées à 15 s.	18 15

Divertissement pour le peuple :

Violons	12
Vin, bois et chandelle	18

240 l.

Arrêté le présent état de dépense le 2 février 1784.

BOUTELLEAU, *maire*.

*
* *

B. — La première paix de la république avec l'Autriche.

Aujourd'hui, seize brumaire an six de la république une et indivisible, nous soussigné, agent municipal de Cognac, vu l'arrêté de l'administration centrale de la Charente du 9 brumaire et la lettre du représentant du peuple Bellegarde, annonçant la signature de la paix avec l'empereur, et l'ordre donné à l'administration municipale de publier la paix dans toute l'étendue de son ressort, sitôt la réception dudit arrêté; considérant qu'on ne peut mettre trop d'empressement ni de publicité à un acte qui annonce enfin à tous les citoyens la cessation des crises révolutionnaires et de l'effusion du sang humain, et qui doit porter dans tous les cœurs le calme et l'espérance; considérant que l'enthousiasme dont sont transportés tous les citoyens à cette grande nouvelle, ne peut se manifester en ce moment que par les signes publics d'allégresse à la disposition de l'autorité;

Arrêtons : — ARTICLE 1^{er}. Les cloches sonneront une demi-heure; il sera tiré sept coups de canon; les tambours battront aux champs, et le drapeau tricolore sera arboré au haut de la tour de la commune (1). — ART. 2. Il sera donné lecture au temple (2) dudit arrêté de l'administration centrale du département et de la lettre du représentant Bellegarde. — ART. 3. Tous les citoyens seront invités à illuminer et à donner à la joie qu'ils éprouvent tous les signes ostensibles qu'ils jugeront convenables.

Fait et arrêté à l'agence municipale les jour, mois et an susdits.

ALBERT aîné, agent municipal.



C. — La fête de la souveraineté du peuple.

Décadi 20 ventôse an VII (11 mars 1799).

Vu l'arrêté du directoire exécutif du 23 pluviôse an VII, relatif à la fête de la souveraineté du peuple;

Considérant que cette fête doit être célébrée dans toutes les communes de la république; — considérant que, s'il n'est pas au pouvoir de l'agence municipale de Cognac de remplir toutes les dispositions du programme inséré dans l'arrêté du directoire pour la célébration de cette importante cérémonie, il est de son devoir d'adopter des mesures qui se rapprochent, autant que les moyens pourront le permettre, de celles indiquées par le directoire; arrête :

ARTICLE 1^{er}. Cette fête sera annoncée la veille et le matin de ce jour, par trois salves d'artillerie. — ART. 2. Le pavillon tricolore sera mis sur la flèche de la salle décadaire dès le lever du soleil. — ART. 3. Des inscriptions couvriront le mur du temple;

(1) Clocher de l'église Saint-Léger

(2) Au temple décadaire, ci-devant église Saint-Léger.

on y lira les quatre indiquées dans l'arrêté du directoire. — ART. 4. A dix heures du matin, les administrateurs municipaux et les autres fonctionnaires publics sortiront de l'administration en ordre et précédés d'un corps de musique. — ART. 5. Des détachements de la garde nationale protégeront le cortège. — ART. 6. L'appariteur, portant un faisceau, marchera devant les autorités. — ART. 7. Le cortège se rendra au temple décadaire. — ART. 8. La musique et l'orgue exécuteront des airs patriotiques. — ART. 9. Le plus âgé des vieillards du cortège se lèvera et adressera aux magistrats un discours. Le président y répondra. — ART. 10. La musique se fera de nouveau entendre. — ART. 11. Le président lira à la tribune la proclamation du directoire relative aux élections. — ART. 12. Un chœur général terminera cette cérémonie. — ART. 13. Le cortège retournera à l'administration dans l'ordre établi pour la première marche.

Fait à l'agence municipale le dix-huit ventôse an sept de la république française.

CAMINADE, agent.

* *

D. — *La fête de la concorde.*

25 messidor an viii (14 juillet 1800).

Aujourd'hui vingt-quatre messidor an huit de la république française, une et indivisible, les adjoints du maire, en l'absence de ce dernier, ont arrêté ce qui suit :

Demain sera célébrée la fête du 14 juillet ou de la concorde. Les facultés de la commune ne permettant pas de donner à cette fête tout l'éclat que mérite son double objet, on tirera, la veille au soir, trois coups de canon : à sept heures, à 8 et à 9 heures. Les cloches sonneront depuis 6 jusqu'à 7 heures. Les tambours battront la retraite. Demain matin, trois coups de canon se feront entendre : l'un dès l'aurore, un autre à cinq heures et le dernier à 6 heures. La générale battra ; on déploiera le drapeau tricolore sur le clocher. A dix heures précises, on tirera un coup de canon et la générale sera battue pour rassembler la garde nationale ; les corps constitués se rendront à la maison commune. A onze heures, un autre coup de canon annoncera le départ du cortège :

Le sous-préfet et les adjoints en tête ; le tribunal civil, le tribunal de commerce, les juges de paix et assesseurs ; les receveurs national et d'enregistrement, les notaires, les défenseurs de la patrie, blessés et vétérans ; les instituteurs et leurs élèves : l'un d'eux portera un tableau où est inscrit : LE PEUPLE FRANÇAIS EST CONTENT DE SON ARMÉE ; un autre : GLOIRE IMMORTELLE SOIT RENDUE AU PREMIER CONSUL ; un autre : ACHILLE PLEURE SUR LE TOMBEAU DE PATROCLE. Le dernier enfin portant ces mots : DESAIX MORT A LA BATAILLE DE MARENGO A ÉTERNISÉ SA MÉMOIRE.

Le cortège commencera sa marche, ira joindre le corps de la troupe et fera le tour de l'arbre de la Liberté, longeant la rue

Angoumoisine, de la rue devant la porte se rendra au temple. En entrant dans le temple, l'orgue jouera l'hymne des Marseillais. Les autorités se mettront chacune à leurs places, le sous-préfet montera à la tribune pour annoncer la fête. Le second adjoint prononcera un discours analogue à la fête ; on chantera plusieurs hymnes et la musique jouera différents airs.

Sortant du temple, la troupe tournera à gauche par la grande rue et se rendra à l'arbre de la Liberté sur la place de l'arbre de vie (ancienne halle), retournera ensuite sur la place d'armes, d'où l'on conduira le cortège à la maison commune. Le soir, il y aura illuminations.

Fait à la mairie, les jour, mois et an susdits.

SARRAZIN, adjoint.

Quelques jours après cette fête, paraît un arrêté des consuls qui ordonne de frapper une médaille pour éterniser l'entrée des Français à Munich et la conquête de toute la Bavière par l'armée du Rhin (1^{er} thermidor an VIII).

* *

E. — *La fête de la jeunesse.*

Dimanche 31 mars 1798.

La jeunesse vit d'espérance, la vieillesse de souvenir.

MONTAIGNE.

Aujourd'hui neuf germinal an six de la république française, une et indivisible, nous, agent de la commune de Cognac, vu l'arrêté de l'administration municipale de ce canton portant que la fête de la jeunesse, ordonnée par la loi du 3 pluviôse de l'an quatre, sera célébrée le dix germinal présent mois, à neuf heures du matin ;

Considérant que l'heure indiquée pour cette célébration ne permet pas que les assemblées communales soient convoquées à la même heure, en ce que les citoyens ne pouvaient tout à la fois assister à la fête et concourir à la formation des assemblées communales ; que voulant néanmoins que les lois sur ces objets puissent recevoir leur entière exécution,

Arrête : que les citoyens seront à l'instant invités, à son de caisse, à assister à la fête de la jeunesse, qui aura lieu à neuf heures du matin, et par cela même convoqués de se réunir dans la salle décadaire, à deux heures de relevée, à l'effet de se former en assemblée communale pour la nomination d'un agent et de son adjoint.

A l'agence municipale de Cognac, le 9 germinal an six républicain.

DEDÉ, agent municipal.

Le programme de la *fête de la jeunesse* n'ayant pas été transcrit sur le registre, il est resté tout à fait inconnu.



E. — *La fête des époux.*

Dimanche 30 avril 1798 (1).

Aujourd'hui dix floréal an six de la république française, une et indivisible, nous, adjoint municipal de la commune de Cognac, sur l'invitation qui nous a été faite par le président de l'administration municipale, qui nous rappelle l'exécution de la loi relative à la célébration de la fête des époux,

Considérant que pour rendre cette fête brillante et solennelle il est instant de prendre la marche suivante, nous avons arrêté ce qui suit :

1° On a écrit au commandant de la garde nationale pour l'inviter à commander le bataillon à se trouver sur la place, à dix heures. — 2° Tous les fonctionnaires publics, la gendarmerie, les instituteurs, de même que les amateurs de musique, ont aussi été invités à la fête. — 3° Il a été chanté plusieurs hymnes à la liberté. L'arrêté du directoire exécutif, concernant la stricte exécution du calendrier républicain, a été lu, ainsi que l'arrêté de l'administration municipale sur le même objet. Le citoyen Lecoq, commissaire du directoire exécutif, a prononcé un discours analogue à la fête, qui a reçu les acclamations du peuple. — 4° Le même jour, est entré dans nos murs un détachement d'infanterie de la 70^e demi-brigade et un détachement de cavaliers du 21^e régiment, conduisant des individus condamnés à la déportation et destinés pour Rochefort. Ils ont été invités à la fête et y ont assisté. Ensuite il y a eu un banquet fraternel.

Fait à l'agence municipale, les jour, mois et an que dessus.

SARRAZIN, *adjoint municipal.*

Dans toutes les fêtes données depuis 1792, on ne voit pas figurer de feux d'artifices; à cela il y avait une raison. Un décret du 9 fructidor an II (26 août 1794) avait prononcé l'interdiction de l'usage de la poudre dans toutes les fêtes publiques, pendant la durée de la guerre. Ce décret n'avait pas été abrogé.

Il n'y a pas d'autres fêtes mentionnées sur nos registres avec programme.

P. DE LACROIX.

—

IX

LE POÈTE BERTRAND BERNARD DE JAVERZAC ET SA FAMILLE

(Voir *Bulletin de la société des Archives*, t. III, p. 253 et plus bas, 286.)

La question que j'ai posée m'a valu une obligeante communication de M. Jouan sur les Bernard de Javerzac établis à La

(1) 27 germinal an IV (16 avril 1796), arrêté du directoire exécutif, qui détermine la manière dont sera célébrée, le 10 floréal, la fête des époux. DREVIER, *Lois, décrets et ordonnances.*

Richarderie, paroisse de Saint-Seurin d'Uzet. Si les détails qu'on va lire sont insuffisants pour rattacher les Bernard actuellement vivants et descendants d'Alexandre Bernard de Monsanson et de Marie-Rose de Barbezières à Gédéon Bernard, époux de Suzanne de La Garde (1), frère du poète, ils donnent du moins beaucoup de renseignements sur cette ancienne famille et pourront servir de point de repère à de nouvelles recherches pour une généalogie complète. D'un autre côté, j'ai trouvé à Cognac dans les minutes de M^r Seguin et de M^r Callandreau, des actes fort importants sur notre poète cognacais et sur sa famille et celle de sa femme, Julienne Penot. Commençons par faire connaître les documents trouvés chez M^r Seguin.

Le 17 janvier 1669, par acte reçu Fouques, notaire à Cognac, Charles Penot, sieur de Pailleron, demeurant à Cognac, expose que, le même jour, il a passé acte avec Guy Dexmier, seigneur de Richemont, Jean Roux, sieur de La Rouhaudrie, Philippe Laisné, sieur de La Barde, et honnête femme Marguerite Penot, épouse de Samuel Marot, procureur, « pour raison des procès et différens quy estoient entre eux pendant en la chambre de l'édit du parlement de Bourdeaux, par lequel acte il est entre autres choses convenu et arrêté que pour quarante-quatre années d'arrérages de rante de deux barriques de vin blanc, fût et lie, et autres articles de ranthe d'heus à ladite seigneurie de Richemont par les biens dellaissés par feu Pierre Penot, escheues à la Saint-Luc dernière, despans et frais faits par ledit sieur de Richemont, ils en ont composé à la somme de 1,250 livres que Penot s'oblige à payer comme aussi les dépens. » Comme on prévoit qu'il sera nécessaire d'en venir à nouvelle enchère des biens de Penot, suivant qu'il sera ordonné à ladite chambre, Jean Brun, marchand à Cognac, partie à l'acte, s'oblige à les porter à 1,650 livres sur lesquelles il paiera à la décharge de Penot, audit lieu de Richemont, ladite somme de 1,250 livres et les 400 livres restant audit sieur Penot. Brun s'engage en outre à payer annuellement à la seigneurie de Richemont, à la Saint-Luc, deux barriques de vin, fût et lie, et en décharge ledit Penot pour les lieux qu'il tient dans le fief Grisars (?),

(1) Voici quelques actes tirés des registres protestants de Cognac :

1649, 13 mai. — Bertrand-Isaac de Pontlevain, fils d'Isaac, chevalier, seigneur de Saint-André, Pommier et autres places, et de damoiselle Marie Bernard, nay le neuvième du présent mois, a esté cejourd'huy baptisée : parrain, noble homme escuyer Bertrand Bernard de Javersac, et marrine, damoiselle Suzanne de Pontlevain. B. BERNARD DE JAVERSAC. ISAAC DE PONLEVAIN. LAGARIE, pasteur.

1650, 19 avril. — Jeanne Bernard, fille de Gédéon Bernard, sieur de Javersac, et de damoiselle Suzanne de La Garde, née le dernier mars, a esté cejourd'huy baptisée : parrain, messire Isaac de Pontlevain, chevalier, seigneur de Saint-André, et marrine, damoiselle Jeanne Bernard. ISAAC DE PONLEVAIN.

1656, 7 mai. — Pierre, fils de Gédéon Bernard, sieur de Javersac, et de damoiselle , est né le et baptisé cejourd'huy septiesme may mil six cents cinquante-six ; parrain, Pierre Lesné, escuier, sieur de Gondeville ; marraine, Elizabeth Lesné. — LAISNÉ DE GONDEVILLE. T. ROSSEL, COUVRELLES, ancien.

Le nom et la date sont en blanc.

« suivant le contrat de partage fait entre ledit feu Pierre Penot, deffunt Charles Penot, père dudit Charles, et Samuel Penot, frères, » du 17 décembre 1613. Témoins : Jean Ferragut, ci-devant procureur, et Jean Théroulde, marchand, bourgeois de Cognac.

Transportons-nous maintenant dans l'étude de Dorlu, notaire royal à Saint-Jean d'Angély. Nous y voyons que, le 21 janvier 1669, « damoiselle Francoize Bernard, espouze de Héliès de Lacombe, sieur de La Fontaine, et d'icelluy bien et duhemant othorisée pour l'effaict du contenu en ses présantes, demeurantz aux faulx bourgs de Saint-Hutrope de Laleu de cette ville Saint-Jean, » cède et transporte « à Jacques Bernard, escuier, sieur de Javrezac, son frère, capitaine réformé dans la compagnie des chevaux légers de la garde de monseigneur le Dauphin, demeurant en la ville de Cougnac..., tous les droitz, noms, raisons et actions rescindantes et rescisoires qui luy peuvent estre dheubs, compéter et appartenir et escheus par la succession de deffuncte damoiselle Jullienne Penot, sa mère, et dudict sieur de Javrezac, son frère, qui est la moitié au total, et ce, en quallité d'héritière soubz bénéfice d'inventaire de sadite feue mère, et icelle héritière de deffunte Jacqueline Guérin, sa mère, comme créancière de deffunt Pierre Penot, son père et ayeul desdicz sieur et damoiselle de Javrezac ; lesdites cessions et transport ainsy faict par ladite damoiselle Bernard, autorisée comme dessus de sondict mary audit sieur de Javrezac, son frère, et en considération de l'amour, inclination et affection qu'elle a pour luy, secours, services et assistance qu'il luy a ci-devant rendus à ses besoins et nécessités... Faict et passé en ladite ville, les jour et an susdicts, estude dudit notaire, présans tesmoins à ce apellé et requis maître Dominique Micheau, procureur au siège royal de ladite ville, et Pierre Dorlu, praticien, demeurans en icelle. » L'expédition qui est jointe à l'acte reçu Foucques, notaire à Cognac, le 27 janvier 1669, est signée ainsi que la minute : DELACOMBE. F. BERNARD. J. BERNARD DE JAVREZAC. MICHEAU. DORLU. DORLU, *notaire royal*.

Voici l'acte passé à Cognac devant Foucques, en vertu de la cession qu'on vient de lire. On aurait été heureux d'y trouver les dates précises du décès de Julienne Penot et du poète son mari ; il n'en est pas moins précieux pour l'histoire encore si obscure de l'auteur de l'*Entière description de la ville de Cougnac*.

« Aujourd'huy vingt-septiesme janvier mil six cens soixante-neuf, après midy, pardevant le notaire royal en Angoumois soubsigné et présens les tesmoins basnommés, furent présens en personnes Jacques Bernard, escuyer, sieur de Javresac, capitaine réformé dans la compagnie des chevaux-légers de monseigneur le dauphin, tant en son nom que comme cessionnaire et ayant les droitz de damoiselle François Bernard, espouze de Héliès Delacombe, sieur de La Fontenne, comme apert par cession du vingt-uniesme du présent mois, receut et passé par Dorlu, notaire royal à Saint-Jean d'Angély, laquelle demeura

attachée à ces présentes pour y avoir recours quand besoin sera, iceux Bernard frère et sœur, comme héritiers soubz bénéfice d'inventaire de deffunte damoiselle Jullienne Penot, leur mère, icelle Penot, aussy comme héritière de défunte demoiselle Jacqueline Guérin, sa mère, vivant femme de Pierre Penot, ayeul et ayeule maternelle desdits sieur et damoiselle Bernard, d'une part, et le sieur Jean Brun, marchand, d'autre, demeurant les parties en cette ville de Cognac ; entre les quelles parties, sur ce que ledit sieur de Javresac et audit nom, a déclaré que les biens et immeublés délaissés par ledit feu Pierre Penot, quy consistent en maisons, chaix, basse cour, et vignes, estant en chaume, brandes, ronces, buissons, le tout situé en la paroisse de Richemond, ayant esté saizi par décret il y a longtemps et les criées poursuivies au siège présidial de Xaintes, tant sur ledit feu Pierre Penot qu'après le décedz d'icelluy sur maistre Pierre Marchal, procureur audit siège présidial de Xaintes, comme curateur pourveu à la sucession vacante d'iceluy, aux quelles criées ladite feu Guérin, veuve dudit Penot, s'estant opozée pourses deniers dotteaux et aultres droits et prétentions, après le décès d'icelle advenu, ladite damoiselle Julhienne Penot, sa fille et son héritière, auroit repris ladite oposition, et, exerçant les droitz de sadite mère, jouy desdits biens jusqu'à son décedz, lors duquel lesdits sieurs et damoiselle de Javersac, sa sœur, estant demeurés mineurs et soubz la puissance de leur père quy auroit abandonné lesdits biens et esté faire sa demeure à Paris, où il est decedé, lesdits biens ont demeuré en friche et en ruine, et l'instance desdites criées par apel d'icelles portée au parlement de Bourdeaux, en laquelle ledit sieur de Javresac prétant bientost obtenir arest portant qu'il sera proceddé à nouvelle enchère et adjudication par décret desdits biens audit présidial de Xaintes, ayant intérest pour la conservation de leurs droitz d'empescher l'entière ruine d'iceux biens, et ledit Brun désirant s'aproprier iceux biens, au cas que l'adjudication par décret s'en ensuive, a esté entre lesdites parties faict le traicté et accord quy s'en suit : sçavoir que ledit sieur de Javresac, et audit nom, a promis de poursuivre ou faire poursuivre la vente et adjudication par décret desdits biens, soit audit présidial de Xaintes, ou audit parlement de Bourdeaux, et de rendre icelle adjudication en estat preste à livrer dans deux mois prochain, moyennant que ledit sieur Brun a promis de se rendre adjudicataire d'iceux pour la somme de seize cens cinquante livres une fois payée pour estre distribuée aux créantiers desdits biens, suivant l'ordre quy en sera faite par la justice et à la charge de payer outre ladite somme les rentes nobles dont lesdits biens sont chargés annuellement, dans les quelles rentes est comprise une pipe de vin du creu dudit lieu que lesdits biens doivent annuellement à la seigneurie dudit Richemond, payable suivant la baillette et le partage faict entre ledit feu Pierre Penot et Charles Penot, son frère ; et en attendant ladite adjudication, ledit Brun pourra faire faire les

réparations des bastiments desdits biens pour empescher la ruine entière d'iceux, et aussy faire planter en vigne telle partie des vignes en chaume ou vigne en friche desdandant desdits biens, ainsy que bon luy semblera... (*Clauses sans intérêt*). Et afin de donner connoissance de l'estat présent desdits biens, a esté acordé entre lesdites parties qu'il sera faict en leur présence procès verbal de l'estat d'iceux par devant mesme notaire et en présence de Jean Favreau, maistre charpentier, et de Pierre Cruon, maistre tailleur de pierre, demeurant audit Cognac, et de François Moret, laboureur, demeurant en la paroisse de Richemond, et de Laurant Joussan, laboureur, demeurant en la paroisse de Louzac, que lesdites parties se sont accordés pour leurs arbitres... Faict et passé à Cognac, estude dudit notaire, ès présence de Jean Marie, praticien, et de Michel Myot, clerc, demeurant audit Cognac, tesmoins requis, et ont tous signé. — J. BERNARD DE JAVERZAC. J. BRUN. MARIE. MIOT. J. FOUCQUES. *notaire royal héréditaire.*»

Il y a enfin dans les minutes de M^e Seguin un acte passé devant Foucques, le 4 février 1669, par lequel Jacques Bernard de Javerzac, prenant les mêmes qualités qu'aux actes précédents, tant en son nom que comme ayant les droits et actions de Françoise Bernard, sa sœur, épouse d'Hélie Delacombe, sieur de La Fontaine, par acte du 21 janvier précédent reçu Dorlu, notaire à Saint-Jean d'Angély, cède à Charles Penot, sieur de Paulleron, demeurant à Cognac, tous les droits qui peuvent lui appartenir, tant en son nom que comme ayant les droits et actions de sa sœur, sur les biens de Pierre Penot, leur aieul, lui appartenant ainsi qu'il est dit ci-dessus. La cession est faite pour 325 livres que Charles Penot lui paie comptant.

Il résulte des actes qu'on vient de lire que du mariage de N. Penot avec une dame dont le nom m'est inconnu, étaient nés au moins trois enfants: Samuel Penot, Charles Penot, père d'autre Charles, et Pierre Penot, qui figurent dans l'acte de partage du 17 décembre 1613. A cette même famille appartenait Marguerite Penot, épouse de Samuel Marot, procureur, nommée à l'acte du 17 janvier 1669. Du mariage de Pierre Penot avec Jacqueline Guérin, était née Julienne Penot, épouse du poète Bertrand Bernard de Javerzac. J'ai donné dans le *Bulletin*, t. III, p. 254, le baptême de leur fils Pierre (10 avril 1627), qui eut pour parrain Pierre Penot, marchand, sans doute son grand-père, et pour marraine Marie Courrillaut, femme de François Guérin, avocat au siège royal de Cognac. Ce qu'on ne savait pas et ce que les minutes de M^e Seguin nous apprennent, c'est que le poète eut au moins deux autres enfants de Julienne Penot, Jacques Bernard de Javerzac, qui en 1669 habitait Cognac, et était alors capitaine réformé dans la compagnie des chevaux-légers du Dauphin, et Françoise Bernard, épouse de Hélie Delacombe, sieur de La Fontaine, qui, à la même date, habitait Saint-Jean d'Angély. Quant à l'enfant baptisé le 10 avril 1627, il

n'en est fait aucune mention dans la cession de droits successifs du 21 janvier 1669, où il est dit que l'épouse Delacombe amende pour une moitié dans la succession de sa mère, Julienne Penot, ce qui implique qu'à cette date Pierre Bernard était mort.

Où et quand mourut l'autre fils du poète, Jacques Bernard de Javerzac ? Laissa-t-il des descendants ? Dans le cas de l'affirmative, quels sont aujourd'hui ses représentants ? Mêmes questions pour sa sœur Françoise Bernard, épouse Delacombe. Les minutes des notaires de Saint-Jean d'Angély doivent donner là-dessus des éclaircissements.

Eudore Soulié dit dans son introduction aux *Recherches sur Molière et sur sa famille* (Paris, Hachette, 1863, in-8°) : « Les actes de baptême, de mariage et de décès se complètent surtout par les actes notariés qui, presque toujours, les ont précédés ou suivis : un contrat de mariage stipule les conventions antérieures à l'accomplissement des formalités civiles et religieuses ; un testament fait connaître les dispositions prises avant la mort ; un inventaire établit les droits des héritiers, constate la valeur des biens laissés après le décès et donne une analyse sommaire des papiers de famille. L'espoir de retrouver quelques actes de ce genre et d'ajouter ainsi des documents nouveaux et authentiques à la vie si peu et si mal connue de Molière m'a conduit à faire des recherches dans les anciennes minutes des notaires ; mais, pour entreprendre ces recherches, la première difficulté consistait dans le choix du point de départ. J'ai heureusement réussi à surmonter cette difficulté, et en faisant connaître la marche que j'ai suivie, j'ai la conviction d'indiquer une méthode presque certaine pour arriver à des découvertes analogues sur d'autres personnages historiques. » Soulié explique ensuite comment en recherchant toujours la pièce la plus récente pour remonter après à une plus ancienne, il débuta par les actes relatifs à M^{me} de Montalant, fille de Molière. C'est cette méthode qui l'a conduit à de si grands résultats qu'il convient d'employer dans nos recherches sur Javerzac et sa famille. Mettons à contribution les archives du ministère de la guerre pour les états de service du capitaine Jacques Bernard de Javerzac, et, puisque nous savons qu'il avait une sœur habitant avec son mari à Saint-Jean d'Angély en 1669, compulsions les minutes des notaires de cette ville, qui peuvent nous renvoyer à des documents précieux pour la vie du poète mort à Paris, où l'inventaire de son mobilier doit exister dans quelque étude de notaire, probablement aussi bien conservé que l'inventaire de Molière que Soulié trouva « tellement intact au bout de cent quatre-vingt-neuf ans que la poudre de buis dont s'était servi le scribe adhérerait encore à l'écriture. »

Ce qui me surprendrait beaucoup, ce serait de trouver chez Javerzac, comme chez Molière, deux cent quarante mares de vaisselle d'argent, poinçon de Paris, prise à raison de vingt-six livres le marc, revenant audit prix à six mille deux cent qua-

rante livres. Plus près de Colletet que de Molière par la fortune aussi bien que par le génie poétique, l'homme que nous avons vu partir de Cognac laissant ses biens en friche appartenait à une famille où l'or et l'argent étaient surtout connus par oui-dire. Un pauvre hère, à coup sûr, ce fut son frère, Gédéon Bernard, dont voici l'inventaire que j'ai trouvé à Cognac, dans les minutes de M^e Callandreau.

« Aujourd'huy, neufiesme d'avril 1663, après midy, a compareu par devant moy, notaire royal en Angoumois, soussigné, et tesmoins basnommés, Gédéon Bernard, fils de deffuncts Gédéon Bernard, escuier, sieur de Javerzac, et de damoiselle Suzanne de La Garde, ses père et mère, demeurant en la ville de Pons, lequel m'a dit et desclaré que, despuis quatorze ou quinze mois en sa, ledit feu sieur de Javerzac, son père, seroit décédé en cette dite ville de Cougnac, en la maison de Benjamin Bouhet, maistre tailleur d'habits, dans laquelle maison il y auroit délaissé des meubles dont il se servoit, quy auroient demeuré en la puissance dudit Bouet. C'est pourquoy ledit sieur Bernard, sans préjudicier aux droits et ypothèque qu'il a sur les biens de sondit feu père, et sur les protestations qu'il fait de tout ce qu'il peut et doit protester et excepter, et que ses présentes ne luy pourront nuire ne préjudicier, m'a prié et requis me vouloir avecq luy et tesmoins basnommés, transporter en la maison et domicile dudit Bouet, aux fins de faire inventaire des meubles délaissés par sondit feu père et quy sont dans la chambre de la maison où demeure ledit Bouet, ce que je luy ay accordé ; où estant et antrés en ladite chambre haute, avons trouvé : 1^o Deux chaslits de bois de nouyer fonssé par (mot illisible) fort uzés ; 2^o plus deux lits de plume avecq leur traversier, une coiste pointe, deux couvertes de laine verte, le tout fort uzé et gasté de tigne ; 3^o plus un petit meschant mathelat de boure, deux garnitures de lit à housse, l'une de serge verte et l'autre de petite sargete grize avec de la frange et (illisible) de laine, le tout aussy fort uzé et gasté ; 4^o plus un grand coffre de bois de nouyer fort uzé, fermant à clef ; 5^o plus cinq linceuls de grosse toille d'estoupe fort uzé ; 6^o plus un petit behut couvert de petites bandes de fer sur soubassement, fermé à clef, fort vieux ; 7^o plus une petite meschante boiste, aussy garnie de bandes de fer avecq une serrure sans clef, tout rompu et cassé ; 8^o plus un grand behut tout cassé, dans lequel y a quelques livres ; 9^o plus une table de nouyer carrée, avecq un tapis de sarge verte, le tout fort uzé ; 10^o plus une petite meschante table à deux (illisible) avecq deux fleaux de fer, aussy toute gastée et cossonnée ; 11^o plus cinq chaises de bois quy ont esté garnies de cuir, deux grandes et trois petites, le tout fort uzé ; 12^o plus huit chaises de paille, deux grandes et les autres moyennes, fort gastées ; 13^o plus une bible garnie de cuir assez bonne ; 14^o plus deux chaudrons d'airin, un grand et un petit, un poison, un chandelier et une poissonne aussy d'airin fort uzés ; 15^o plus une cramailière, une grisle, une broche, une pelle de fouyer, le tout de fert, uzé et

gasté; 16° plus un miroir en casdre ayant esté doré, fort vieux et cassé; 17° plus trois plats, six assiettes et une escuelle à oreille, le tout d'estain; 18° plus un petit fuzil de trois pieds de canon.

» Lesquels meubles ledit sieur Bernard a fait hoster de la maison dudit Bouet et s'en est chargé pour empescher qu'ils ne se consommassent et tant par le moyen du loyer de la chambre où ils sont que à cause qu'ils se seroient gastés en icelle... Fait et passé audit Cognac, maison dudit Bouhet, présens Jean Benoist, clerc, demeurant audit Cognac, et Jean Boguier, laboureur à bras, demeurant au village de Chés-Taveaux des Bois, paroisse de Javrezac, tesmoins requis; et a ledit Boguier desclaré ne savoir signer. GÉDÉON BERNARD DE JAVERZAC, BENOIST, NOUVEAU, *notaire royal héréditaire.* »

Vingt ans après, le 27 juin 1683, devant André, notaire à Cognac (*minutes de M^e Callandreau*), le même Gédéon Bernard, écuyer, sieur de Javrezac, « faisant tant pour luy que pour damoiselle Suzanne de La Porte, son espouze, à laquelle il promet faire ratiffier ses présantes toutes fois et quantes, à paine de tous despens, dhommages et intérêts, demurant au bourg de Brive en Xaintonge, estans de présent en ce lieu... vend au sieur Jean Touillet l'esné, marchand, demeurant en cette ville de Cougnac, présent et acceptant, savoir est : une pïesse de pré audit sieur de Javrezac appartenant, scituée au lieu apellé Grassoille, au-dessous du lieu du Breuil, parroisse de Saint-Martin, contenant trois journauds et demy ou environ, tenue à rante avecq autres lieux de mesme prize, soubs l'article de six sols de la seigneurie de Saint-Bris, de rante noble par chacun an, jour et feste de Saint-Michel, confrontant d'un costé au pré du sieur Nicollas Maillard, fossé entre deux mitoyen, d'autre costé et d'ung bout au pré et terre du sieur Civadier, fossé mitoyen entre deux et d'autre bout à la rivière de Charante. » La vente eut lieu moyennant quatre cents livres, « laquelle somme ledit sieur Touillet a promis bailler et payer à l'acquit et descharge dudit sieur vandeur audit nom, aux sieurs Jean Dupuy, sieur de Landotrie, et Charles Robin, sieur des Rozières, son nepveu, comme héritiers de deffunct sieur Dupuy, leur frère et oncle, en desduction de plus grande somme que ledit sieur vandeur leur est desbiteur par contract resçu et passé par Rossignol, notaire royal à Mortaigne en Xaintonge. » Touillet paye en outre comptant à Gédéon Bernard de Javrezac, « par forme de pot de vin, la somme de vingt livres.... Fait et passé audit Cougnac, estude dudit notaire, és présence de André Pottier, chirurgien, et de Hellie de Montallambert, clerc, demeurant audit Cougnac, tesmoins requis, et ont tous signé. ANDRÉ POTTIER. G. BERNARD DE JAVERZAC. J. TOUILLET. DE MONTALLEMBERT. ANDRÉ, *notaire royal héréditaire.* »

Au pied de cet acte est un advenant du 3 juillet 1683, contenant la ratification de Suzanne de La Porte. Charles Robin, sieur des Rozières, demeurant audit lieu, paroisse de Chadenat, tant en son nom que comme ayant les droits de Jean Dupuy,

sieur de Ladotrie, et autres ses cohéritiers en la succession de Jean Dupuy, de Ribéron, comparait et reçoit de Touillet la somme de quatre cents livres. Témoins Etienne Choisme, notaire royal et juge de la seigneurie d'Usson, demeurant au lieu de Coussac, paroisse d'Echebrune, et Hélié de Montallembert, clerc à Cognac. G. BERNARD DE JAVERZAC. ROBIN. SUSANE DE LA PORTE. DE J. TOUILLET. DE MONTALLEMBERT. CHOISME. ANDRÉ. *notaire royal héréditaire.*

Ainsi, il est établi, par les deux actes qui précèdent, qu'en 1663 Gédéon II Bernard de Javerzac, neveu du poète, habitait à Pons et qu'en 1683 il habitait Brives avec sa femme, Suzanne de La Porte ; il faudra compulser les archives de ces deux localités. Allons maintenant à Saint-Seurin d'Uzet et utilisons les renseignements suivants que nous tenons de l'obligeance de M. Jouan.

Veuf en premières noces de Marie Rodier, Gédéon II s'était remarié avec Suzanne de La Porte. Il fut enterré à Saint-Seurin d'Uzet, le 9 mars 1727, âgé de 75 ans. De son second mariage étaient nés : Josué Bernard, baptisé à Saint-Seurin le 4 février 1686, et Jacques Bernard, écuyer, seigneur des Rivières, de Baisne et des Salles de Rioux en partie, chevalier de Saint-Louis, capitaine pensionné des grenadiers au régiment de Beauvoisy, demeurant à La Richarderie, paroisse de Saint-Surin d'Uzet. Le 28 décembre 1713 il épousa Marie Jolly et mourut à La Richarderie le 6 juillet 1759. De son mariage étaient nés : 1° Jean-Pierre Bernard, baptisé en 1714, chevalier, marié en 1760 avec Madeleine Dumontiers, de Pont l'Abbé, enseigne, puis lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis en 1776, habitant la paroisse de Saint-Aignan ; 2° Gabriel, né le 11 septembre 1716, baptisé le 22 ; 3° Michel-Alexandre Bernard des Rivières, baptisé le 18 septembre 1718, écuyer, prêtre, curé de Saint-Simon de Bordes en 1758, prieur de Saint-Hilaire de Couture en 1776, mais résidant alors à Paris ; 4° Elie, né le 24 décembre 1721, baptisé le 5 janvier suivant, chevalier, baron de Chauverac, capitaine de grenadiers au régiment de Beauvoisy ; il s'embarqua en 1757 pour l'île de Grenade, où il épousa une demoiselle Rochard, annonça plus tard son retour en France, mais ne reparut plus ; 5° Joseph, baptisé le 15 janvier 1724, ayant pour parrain Jean-Joseph Bernard, écuyer, sieur de Monsanson, époux de Marie d'Aulnis ; 6° Jacques-Pierre, baptisé le 9 septembre 1725 ; 7° Jacques, né le 8 novembre 1728, inhumé à Saint-Seurin le 13 mars 1744.

J'ai sous les yeux beaucoup d'autres notes sur les Bernard de Javerzac et leurs alliances ; mais, comme je ne puis en vérifier l'authenticité, je m'en tiendrai là pour aujourd'hui et attendrai que l'enquête ouverte sur cette famille ait produit, grâce à nos collaborateurs, de nouveaux résultats. Je me bornerai à dire que, d'après les notes auxquelles je fais allusion, Gédéon II aurait eu de son second mariage avec Suzanne de La Porte, indépendamment des deux enfants que M. Jouan m'a signalés, Joseph Bernard, écuyer, seigneur de Javerzac et de Monsanson, né à

La Richarderie en 1684, qui avait épousé à Sainte-Même, près Saint-Jean d'Angély, le 20 juin 1717, Catherine Griffon de Terrefort, et serait, ainsi que je l'ai indiqué, l'arrière-grand-père des Bernard et autres représentants de la famille, descendants d'Alexandre Bernard de Monsanson, époux de Marie-Rose de Barbezières, avec laquelle il habitait à Houlette en 1784. D'après les mêmes notes, Gédéon II avait eu de sa première femme, Marie Rodier, Daniel Bernard, chef de la branche de Luchet.

Je termine par la copie d'une pièce importante qui se trouve à la bibliothèque de Cognac, fonds Albert, mss., t. LXXVII, p. 112. C'est une expédition sur timbre incomplète des derniers mots; mais on lit en tête de cette pièce : 5 septembre 1689.

Extrait des registres de l'eslection de Xaintes :

Entre Gédéon Bernard, escuyer, sieur de Javerzac, demandeur en radiation de rolles et des charges de taxe, d'une part. Et Izaac Dumas, mareschal, sindicq des manans et habitans de la paroisse de Saint-Seurin d'Uset, Daniel Moussard et autres assésurs collecteurs des tailles d'icelle l'année présante 1689, deffandeurs, d'autre part. Veu le rapport des assignations donnée aux deffandeurs, à la requeste du demandeur contenant ses conclusions devant nous du treisiesme novambre dernier, signé Charrau, sergent royal, conterollé à Mortaigne ledit jour par Moreau; coppie des lettres de provision de l'office de consellier et secrétaire de la maison et couronne de Navarre, en faveur de Pierre Bernard, escuyer, datté du unziesme juillet 1588, avecq coppie de l'arests de sa reception au conseil privé du vingt-deux septembre audit an collas-sionné et signé : Turpain, consellier et secrétaire du roy; extrait de l'estat du roy auquel Pierre Bernard est employé comme secrétaire ordinaire aux gages de trois cents livres, aussy collassionnée et signée : Turpain, consellier et secrétaire du roy; coppie d'acte de résignation dudit office de secrétaire à la maison et couronne de Navarre, faite par Pierre Bernard, escuyer, sieur de Javresat, en faveur de Gédéon Bernard, escuyer, sieur de Javresat, son fils, du quinziesme novambre 1620, signé par vidimus : G. Bernard Javresat, Bilard, notaire royal, et Chollet, notaire à Mortaigne et Saint-Seurin; contrat de vanthe d'une maison et autres biens faite par Sallomon de Bresmond, escuyer, seigneur de Balanzat, à Pierre Bernard, escuyer, sieur de Javresat, du vingt-cinquesme juin 1598, signé : Mesgreau, notaire royal en Xaintonge; autre contrat de vanthe faite par ledit Pierre Bernard, escuyer, sieur de Javresat, consellier du roy, et l'un des secrétaires en Navarre, eslu en l'eslection de Saint-Jean d'Angély, et Jacques Seguin, sieur de Bellejoix, comme père sepirituel du convant de Saint-François de la ville de Cognac, du vingt-un may 1608, signé : Martineau, notaire royal; grosse originalle de contrat de mariage de Pierre Bernard, escuyer, sieur de Javresat, fils légitime de Jacques Bernard, escuyer, sieur de la grand-vigne noble de Javresat, maistre des requeste en la maison et couronne de Navarre, et damoizelle Judicq Roux, avecq damoizelle Jeanne Roux, du vingt-six janvier 1658, signés : Denis, notaire royal, escrite en papier; coppie d'autre contrat de mariage de Gédéon Bernard, escuyer, sieur de Javresat, fils légitime de Pierre Bernard, escuyer, sieur de Javresat, secrétaire de la maison et couronne de Navarre, avecq demoiselle Suzanne de La Garde, datté du douze mars 1630, signé par Collas père, G. Bernard, Vérit et Baurivier, notaires royaux en Angoumois; autre grosse originalle de contrat de mariage de Gédéon Bernard, escuyer, sieur de Javresat, fils légitime d'autres Gédéon Bernard, escuyer, et de

damoizelle Suzanne de La Garde, avecq demoiselle Marie Rodier, du premier octobre 1669, signé : Moreau, notaire royal ; autres grosses originales de contrat de mariage de Gédéon Bernard, escuyer, sieur de Javresat, fils légitime dudit sieur Gédéon Bernard, et damoizelle Suzanne de La Garde, avecq damoizelle Suzanne Delaporte, du vingt-un mars 1678, signé : Petit, notaire royal ; coppie d'autre contrat de mariage de Gédéon Bernard, sieur de Javresat, secrétaire de la maison et couronne de Navarre, et damoizelle Jeanne Roux, avecq damoizelle Suzanne de La Garde, du douze mars 1675, signé par Colas père : Dumontet, notaire royal ; arrests des requestes du pallais obtenu par damoizelle Jeanne Roux, vefve de Pierre Bernard, escuyer, sieur de Javresat, conseiller secrétaire du roy, maison et couronne de Navarre, contre maistre Samuel Epifanie et Jacques Bernard, du neuf septembre 1628, collassionné et signé : Dupuy ; contrat de vanthe d'une maison faite par Bertrand Bernard, escuyer, sieur de Javresat, et Jullienne Penot, sa femme, à Gédéon Bernard, son frère, escuyer, sieur de Javresat, du sixiesme febvrier 1638, signée : Pissot, notaire royal en Angoumois ; autre contrat de vanthe faite par Gédéon Bernard, escuyer, sieur de Javresat, à André Jolly, du onze febvrier 1638, signé : Boug, notaire royal en Angoumois ; extrait de l'avenant mis au bas de la transaction passée entre les seigneurs et dame de Nanteuil et le sieur de Javresat, du vingt-huitiesme aoust 1649, devant Dubois, notaire royal, et ledit avenant du vingtiesme aoust 1651, signé par collassion : G. Bernard, Vérit et Borivier, notaires royaux ; transaction passée entre ledit Gédéon Bernard et lesdits seigneurs et dame de Nanteuil, dudit jour vingt-huit aoust 1649, signé : Dubois, notaire royal ; acte de cession faite par lesdits seigneur et dame de Nanteuil audit Gédéon Bernard, escuyer, sieur de Javresat, du mesme jour, aussy signé par collassion : G. Bernard, Véryt et Baurivier, notaires royaux ; autres cession faite par Gédéon Bernard, escuyer, sieur de Javresat, à Jacques Bernard, aussy escuyer, sieur de Javresat, du second mars 1646, estant en son auriginal réseu Roux, notaire royal ; grosse originale de contrat de vanthe faite par Gédéon Bernard, escuyer, sieur de la grand vigne noble de Roumilac en Javresat, à Jean Boulanger, docteur en médecine, du quatorze novembre 1659, signé : Nouveau, notaire royal en Angoumois ; contrat d'aranthemant fait par Gédéon Bernard, escuyer, sieur de Javresat, à Jacques Delaporte, du dix-sept aoust 1679, signé : Petit, notaire royal ; articles du mariage de Gédéon Bernard, escuyer, sieur de Javresat, et damoiselle Marie Rodier, du dernier aoust audit an 1669 ; deux appointement randus en ce siège, entre le demandeur et le seindicq de laditte parroisse de Saint-Seurin, des dix-sept décembre 1681 et quatorze janvier 1682, signés : Arnauld, greffier ; extrait de la taxe imposée sur le demandeur es rolles dudit Saint-Seurin l'année dernière du neufiesme novembre 1688, signé dudit Arnauld ; acte capitulaire des habitants de laditte parroisse de Saint-Seurin du vingt-uniesme novembre dernier, receu Marchais, notaire, conterollé par Moreau ; defiances fournies en conséquence par les def-fandeurs, signifiée le premier desembre aussy dernier par Michel, huissier ; autres jugement dudit jour premier desembre dernier, signé dudit Arnauld ; répliques audittes defiances fournies par ledit demandeur contenant ses faits de généralogie et noblesse, signifiée le douziesme dudit mois de desembre par Dubreuil, huissier ; invantaire de communication de piesses faite par le procureur du demandeur à celluy des def-fandeurs du dix-neuf janvier dernier ; notre appointement portant que pour faire droit les parties donneront leurs requeste du troisesme febvrier aussy dernier, signé dudit Arnauld ; requeste des def-fandeurs contenant leurs réponcée aux frais de généralogie dudit demandeur, du

troisiesme mars aussy dernier, signifiée par ledit Dubreuil ; requeste d'escritures et contredits dudit demandeur du treisiesme juillet dernier, signifié par Baudain, huissier ; deux requestes de communication pour la remise du procès contre le procureur des deffandeurs, signifiée par Baudain les vingt-cinq et vingt-sept dudit mois d'aoust ; extrait des taxes imposée sur le demandeur ès rolles des tailles de la parroisse de Mortaigne les année 1671, 1672 et 1673, et de ceux dudit Saint-Seurin des année 1674, 1676, 1677, 1678 et 1681, signés dudit Arnould, greffier ; jugement de prise d'expers d'office dans l'ainstance de surtaux poursuivie au présent siège par ledit demandeur contre les sindicqs et collecteurs dudit Saint-Seurin du vingt-un novembre 1663, signé dudit Arnould ; autres requeste desdits deffandeurs, contenant leurs réponces à celle du demandeur des vingt-neuf aoust dernier, signifiée avecq lesdits extrait et jugement par ledit l'audain ; autres requeste dudit demandeur contenant aussy ses réponce et contredits à celle des deffandeurs, du second [du] présant mois, aussi signifié par ledit Baudain, le tout produit par les parties respectivement avecq les conclusions du procureur du roy, signée : Renaud, et tout considéré, nous, auparavant faire droit deffinitivemant aux parties, avons ordonné que le demandeur rapportera le contrat de mariage de ses père et mère en bonne et due forme, ou coppie d'icelluy duemant collassionnée en présance du sendicq de laditte parroisse de Saint-Seurin d'Uset ou apellé pour ce voir faire dans les delais de l'ordonnance pour ce fait, ou à faute de ce faire estre fait droit ainsy qu'il apartiendra, despans remis en diffinitive. Mandons au premier huissier ou sergent royal sur ce requis de faire tous exploits requis et nécessaires pour l'exécution des présante en faizant relation. Fait et arrêté à Xaintes, au bureau et chambre du conseil de l'eslection, le cinquiesme septembre 1680.....

Taxés six escus, conclusions quatre escus, passe de saqs, seize sols, 2 sols pour livre d'espices trante-six sols. Retiré le saq, 5 sols, distribution 3 sols.

JULES PELLISSON.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N° 685. — *Nos vieilles maîtrises*, tel est le titre d'un travail qui a paru dans les *Etudes publiées par les P. de la compagnie de Jésus*, le 5 septembre 1899. Le P. Alexandre Brou cite ce passage de Grancolas, *Traité de l'office divin* : « A Saintes, en signe de joie, pendant tout le temps pascal et au-delà, les enfants de chœur se couronnaient de fleurs. » Puis, énumérant les usages divers, fête des innocents, fête de l'âne, fête des fous, ce mélange du sacré et du profane, il raconte : « A la pentecôte c'était une colombe qu'on lâchait du haut de la voûte, ou comme à Saintes une pluie de pains d'autel, de flammèches, de gouttes d'eau, symbole de la nourriture, de la chaleur, de la pureté qui nous vient de Dieu. » Connait-on d'autres usages particuliers aux clergeons de l'église de Saintes ?

L.

N° 686. — Le *Ventre-rouge* du 1^{er} septembre 1899 a publié la *Complainte du maire de Boutiers-Saint-Trojan*, en patois saintongeais, par laquelle les habitants de cette petite commune voisine de Cognac exhalaient, il y a une quarantaine d'années, leur verve satirique contre ce malheureux maire qui, paraît-il, était devenu la terreur des conscrits obligés de confier leur sort à sa main :

Deipeû que jhe gouvarne
La coumun' de Boutiers,
Sei pâ queû diâb s'acharne
A prendre lei troupiers
De Boutiers-Saint-Trojhan
Considérab'yeman.

Hounourab'ye assistance
De Boutiers-Saint-Trojhan,
Lei conscrit n'ont pouin d'chance :
Deipeû beintoû di-z-an
Jh'ameune à toû lei cot
Dei mouvei limérot.
.

Cela se chante sur l'air du *Juif errant*. Il y a six couplets. Quel est l'auteur de cette boutade contre le vieû *Daniau* :

Jh'ei vut le vieû Daniau,
S'en arriché lei piâ ?

Piâre MARCUT.

N° 687. — Dans son petit guide *Royan ancien et moderne*, M^{me} Emma Ferrand parle « de bains romains qui furent découverts près de la ville, et que malheureusement le propriétaire fit combler afin de se soustraire à la visite des curieux. » Il est difficile de vérifier le fait auprès de témoins oculaires : car le guide de M^{me} Ferrand est de 1846. Mais, comme les renseignements historiques donnés par l'auteur sont en général exacts, il n'y a pas de raison de douter de la véracité du renseignement. Les journaux du temps, les recueils archéologiques en font-ils mention ? Quelqu'un de nos confrères pourrait-il me donner quelque utile indication ?

H. C.

N° 688. — On trouve dans les *Schedæ* du Vatican de Jean XXII. t. III. 1130 (année 1319), la mention « Prioratus de Lonato Xantonensis pertinens ad monasterium de Ebrolio Claromontense. » Quel est ce prieuré du diocèse de Saintes qui dépendait de l'abbaye d'Ebreuil (Allier) au diocèse de Clermont ?

E.

N° 689. — M. Léonce Couture signale (*Revue de Gascogne*, septembre-octobre 1899) l'existence, à la bibliothèque d'Auch,

de deux pièces imprimées : 1^o *Oraison funèbre de messire Dominique de Vic, archevêque d'Auch*, par le R. P. Jean-Ph. Poudensan, provincial de la province occidentale des frères prêcheurs (Auch, Daurio, 1662. in-4^o) : 2^o *Oraison funèbre de messire Henri d'Albret, sire de Pons*, souverain de Bedeille, comte de Miossens, seigneur et baron de Corraze, Jardres et autres places, prononcée le 4 may 1650 au monastère de Prouille, par un religieux de l'ordre des frères prêcheurs (45 pages in-4^o, s. l. n. d.); on a mis sur le titre à la main le nom de l'auteur : *Poudensan, prieur de Prouille*. Pourrait-on avoir quelques renseignements et sur ce prince de Pons et sur son panégyriste ?

N^o 690. — Dans une chronique du *Journal des voyages*, numéro 927, du 14 avril 1895, signée Brau de Saint-Pol Lias, sous le titre *Ce bon Falançois* et la rubrique *Souvenirs d'exploration en Malaisie*, l'auteur fait intervenir un escroc chinois qui se donne comme ayant été cuisinier à bord du bateau *La Fronde*, capitaine Roy de Loulay, lieutenant Dampierre. Y a-t-il vraiment deux officiers de marine portant ces noms honorés en Saintonge et ayant commandé un bateau dénommé comme ci-dessus, ou bien ne faut-il voir là que le produit de l'imagination d'un chroniqueur fécond ?

P.

N^o 691. — Quel est l'auteur d'une brochure intitulée : *Réflexions aristocratiques sur le mandement constitutionnel d'Isaac-Etienne Robinet, évêque du département de la Charente-Inférieure*, avec cette épigraphe : « Mali homines et seductores projiciunt in pejus, errantes et in errorem mittentes. » (Epist. 2 ad Thimo., vers. 13), 14 pages d'impression in-8^o; sans date ni nom d'imprimeur ?

D.

II. — RÉPONSES

N^{os} 178, 196, 197, 296, 357, 398 : t. III, p. 169, 177, 205, 209, 244 ; iv, 59 ; v, 109, 146, 222, 381 ; vi, 73, **251, 336**, 414 ; vii, 89, **96**, 285 ; viii, **84**, 380, 467. *Proverbes, dictons, usages saintongeais*.

J'ai noté pour la *Revue* une jolie salutation que les amoureux de Saintonge adressent à leur *bonne amie* qui vient d'éternuer :

Le bon Dieu vous contente
D'amour et de patience,
De richesse et de beauté :
Mademoiselle, vous en avez.

La jeune fille répond :

Je n'ai ni richesse ni beauté,
Mais j'ai l'honneur de vous remercier.

La mesure laisse à désirer ; la rime n'est pas riche : elle consiste en simples assonances comme dans la plupart des dictons

populaires; mais ce petit compliment, avec la réponse modeste et un peu cérémonieuse de la jeune personne qui en bénéficie, a une fraîcheur tout idyllique qui en fait une vraie petite perle.

PiÈRE MARCUT.

N° 215 : t. III, p. 253. *Le poète Bertrand Bernard de Javerzac et sa famille.* — La question a été posée dans le *Bulletin* du mois de janvier 1882. La réponse vient après dix-sept ans; elle n'en a pas moins d'intérêt. Donc, il ne faut jamais désespérer : tout arrive. Voir plus haut, page 272.

N° 243 : t. IV, p. 92, 152; xv, 452; xvi, 145, 222, 302; xix, 321. *Origine de l'épithète Ventres rouges donnée aux Saintongeais. Ventres rouges... russes.* — Comme la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, plusieurs journaux et périodiques ont une partie consacrée aux questions et réponses par lesquelles leurs lecteurs exercent leur sagacité ou montrent leur érudition. Tel est le cas des *Récréations géographiques et historiques* du *Journal des voyages*. Dans son numéro 921, du 3 mars 1895, cette revue mettait au concours la question suivante posée par M. Georges Gibert, d'Asnières : « Qu'appelait-on la *Russie rouge* ? » Sous la rubrique *Histoire de la géographie*, le numéro 926 du 7 avril de la même année contient la réponse à cette question, signée *Omnes*, signature collective qui en résume soixante-quatorze donnant la solution. « On lit dans le *Dictionnaire de géographie* de Vosgien, dit *Omnes* : « La *Russie rouge*, ou la *Petite Russie*, s'étend depuis les frontières méridionales de la Lithuanie jusqu'à l'embouchure du Boristhène dans la mer Noire. Elle comprend le palatinat de Russie ou de Lemberg, les palatinats de Belez, de Volhynie, de Podolie, de Kiovic et de Braclaw. » — « D'aucuns, ajoute *Omnes*, donnent le même nom à l'Ukraine, qui, dès le XII^e siècle, formait un état indépendant dont Kiew était la capitale... Quant au nom de *Russie rouge*, il proviendrait, suivant les uns, des guerres qui ensanglantèrent le pays, et, suivant les autres, du goût de ses habitants pour la couleur rouge, dans leurs monuments et jusque dans leur costume. »

Il est intéressant de constater qu'en Russie comme en France il existe une province à qui la valeur guerrière des habitants, s'unissant à leur goût pour la couleur rouge dans leur vêtement, a fait décerner l'épithète dont s'enorgueillit la Saintonge. C'est une analogie de plus entre les deux pays.

PiÈRE MARCUT.

N° 681 : t. XIX, p. 320. — *Le Fourestier d'Orignac et les Chambres ou Jambes.*

De la « Description de la généalogie d'Orignac, faite par Jehan Le Fourestier, escuyer, seigneur de la terre et seigneurie

dudiet Orignac, le 10^e jour de janvier 1564, signée Jehan Le Fourestier, » que nous devons à M^{me} la comtesse de Saint-Léger d'Orignac, je tire ce qui suit :

Du mariage de Denis Le Fourestier et de Béatrix Ferrand vinrent Yvon et Ysabel, laquelle fut mariée avec Perrotin Ardillon. Yvon fut marié en premières nocces avec dame Catherine Marchande, veuve de messire Foulques Vigier, chevalier de Cosnac, par contrat passé devant Roux, notaire sous le scel de Pons, le 1^{er} avril 1410, mariage sans enfants. En secondes nocces Yvon épousa demoiselle Marguerite de Jambes, sœur de Jehan de Jambes, chevalier, conseiller et premier maître d'hôtel du roi Charles, gouverneur de La Rochelle, seigneur de Montsoreau et Argenton, dont naquirent Jehan, Chardon, Catherine, Héliette et Anna Le Fourestier.

Outre différentes lettres patentes, je trouve les mentions suivantes : « Ledict Yvon avait une maison au dedans les murailles du chasteau de Pons ; aussy en avait-il une autre au dedans du chasteau de Cosnac. Il fit hommage à Jehan de Harpedanne, seigneur de Belleville et de Mirambeau, le 19 juin 1419... Il fit hommage et aveu au roi de tous les fiefs et terres qu'il tenait de lui à cause de son chastel de Pons. »

Jehan de Jambes maria son neveu Jehan Le Fourestier à Rite de Jehangeusse. Jehan Le Fourestier était chevalier, conseiller du roi, seigneur des châtellenies de Vauvert, Marguerite et Caudine au pays de Languedoc, garde de la ville d'Aigues-Mortes.

Il donna aussi à Chardon Le Fourestier, son neveu, la capitainerie de la ville de Talmont-sur-Gironde, par lettres ainsi conçues : « Jehan de Jambes, chevalier, seigneur de Montsoreau, conseiller et premier maistre d'hostel du roy, gouverneur de la ville de La Rochelle et capitain de Talmont-sur-Gironde, à tous ceux qui... »

Je ne vois nulle part mention de Parcoult.

Yvon Le Fourestier fut inhumé au couvent des frères mineurs de Pons.

Les Le Fourestier portent : *D'argent au lion de gueules couronné d'or*. La maintenue de d'Aguesseaud (1667) dit : *Le lion de gueules armé, lampassé et couronné de même*.

A.

— L'identité des de Chambes et de Jambes ne fait aucun doute. Les règles philologiques montrent, pour ainsi dire, la nécessité de ces deux orthographes. Il nous suffira de citer à leur appui Charles de *Jambes* qui, ainsi mentionné dans le corps d'un acte, signe *Chambes* au bas du même acte, le 23 janvier 1596 (Petiot, notaire à Fouquebrune). On pourrait multiplier les exemples grâce aux notes généalogiques précieuses réunies aux archives de la Charente par M. de Fleury. Pour les de Chambes, elles ne remontent malheureusement pas au-delà de 1456.

J. M. M.

— Trompé par des souvenirs datant de quarante ans, je suis

allé à Villhonneur, commune du canton de Montbron (Charente), chercher la pierre tombale d'un chevalier de Chambes ou Jambes, représenté là couché dans son armure de guerre avec une inscription autour. Désappointement. Plus de pierre sépulcrale, plus de chevalier, plus de Chambes, plus d'écusson, plus de légende; mais dans l'église une belle inscription rappelant que cet intéressant monument a été transporté au musée d'Angoulême, en échange par la société archéologique de la Charente d'une reproduction de l'inscription sur le mur de l'église. Un de nos confrères nous donnera sans doute quelques détails sur ces Chambes et le monolithe, si on le désire.

A.

N° 683 : t. xix, p. 319. *Un poète charentais correspondant de Victor Hugo*. Voir plus haut, p. 360.

Ravon, dans sa lettre, ne veut-il pas faire une allusion flatteuse pour son correspondant en citant l'épître de Marot où il serait question de la Touvre? Marot aurait dit cette rivière « pavée de truites, lardée d'anguilles et bordée d'écrevisses. » Clément Marot, dans une pièce sur le trépas de Louise de Savoie, écrit :

La pauvre Touvre arrousan Engoulesme
A son pavé de truites tout détruit,
Et sur son eau chantent de jour et nuit
Les cygnes blancs dont toute elle est couverte.

Ne serait-ce pas le passage qu'aurait interprété Ravon? De qui est le dicton? Pierre de Corlieu a décrit la Touvre dans un poème sur la Charente, mais c'est en latin. Thevet, dans sa *Cosmographie universelle*, livre xiv, chap. v, a cité la fontaine de Touvre « remplie d'un grand nombre de cygnes et des meilleures truites, les plus grosses et en plus grande abondance qu'en aucun lieu de France. » Elie Vinet, de Barbezieux, consacre un chapitre de sa *Recherche de l'antiquité d'Engoulesme* (1567) à la Touvre. « C'est la rivière couverte de cygnes, pavée de truites et bordée d'anguilles et d'écrevisses, » qui est ce qu'a voulu dire Clément Marot.

L.

BIBLIOGRAPHIE

Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure. Installation du bureau triennal. Allocutions de M. H. Le Meignen, président sortant, et de M. A. de Bremond d'Ars, président, etc. Nantes, imp. Emile Grimaud, 1899, in-18, 76 pages. (Voir t. xix, p. 69).

Société de Saint-Vincent de Paul. Conférence de Cognac. Assemblée générale du 13 décembre 1898. Cognac, imp. V° Bérauld, 1899, in-8°, 20 pages.

Simple et intéressant exposé des œuvres diverses soutenues par la société de Saint-Vincent de Paul de Cognac. Chaque société devrait avoir ainsi un rapporteur fidèle qui la fit mieux connaître du public.

Statuts de la caisse de secours de l'imprimerie nouvelle Noël Texier, fondée le 1^{er} février 1891. La Rochelle, imprimerie nouvelle Noël Texier, 1899, in-18, 11 pages.

TABUTEAU (G.-A.), pharmacien supérieur, licencié ès sciences naturelles. *Etude sur l'eau d'Archingeay.* Bordeaux, imp. Cassignol, 1899, in-8°, 548 pages.

La source d'Archingeay n'est connue que de quelques savants. Bourignon (*Recherches*, p. 266) la croit romaine ; et avec son imagination d'antiquaire il y a vu des canaux, des tuyaux, des rigoles amenant l'eau à un couvent de moines entre l'église d'Archingeay et la vallée, qui la recevaient dans une espèce de lavacrum : « ceci donne à penser qu'il y avait là un dépôt d'eau dont la distribution était confiée aux moines. » Il sait même qu'un tombeau découvert près de l'église renfermait « une dame chrétienne de première qualité, » qui, venue là au iv^e siècle pour prendre les eaux, y était morte, malgré leur efficacité, et que c'était Attisia Lucana, belle-sœur d'Ausone, à laquelle la *Biographie saintongeaise* a consacré un article qui ne nous apprend rien. La belle Emmeline, l'héroïne du comte de Vaudreuil (*Tableau des mœurs françaises au temps de la chevalerie*), avait fait aussi usage de ces eaux.

En 1777, Marchant, médecin à Saint-Jean d'Angély, publia à Saintes, in-4°, *Analyse raisonnée des eaux minérales de la vallée d'Archingeay*, essayant de les mettre en faveur ; pour peu de temps, hélas !

Il fallut qu'en avril 1898 le conseil général de la Charente-Inférieure invitât le préfet à lui présenter un rapport sur les eaux minérales du département, Archingeay, La Rouillasse. L'ingénieur en chef fit un rapport constatant qu'elles étaient abandonnées. Voilà pourquoi M. le docteur Guillaud engagea M. Tabuteau à les étudier. D'où le présent opuscule, où elles sont envisagées à tous les points de vue, analysées avec un soin minutieux, comparées aux autres, et finalement jugées excellentes « dans les cas d'affections de l'estomac, d'anémie, de leucorrhée, etc. » Il ne leur manque pour avoir la vogue que d'être dans un site admirable, ou bien d'avoir une compagnie qui y crée une ville d'eaux ; on a bien créé La Pallice ! En tous cas elles pourraient, convenablement exploitées, servir à beaucoup de malades du pays. Un de nos premiers souvenirs de bibliothécaire est la visite d'un fort brave homme qui se mit à me vanter sa fille, une fille de 20 ans, belle, charmante, magnifique, superbe, qui hélas ! s'en allait de la poitrine ; il voulait chercher dans le roman

de Vaudreuil comment la belle Emmeline avait été guérie par les eaux d'Archingeay. S'il revenait à présent, je pourrais lui montrer le *Tableau des mœurs françaises*, où il n'y a rien de tel, mais surtout l'ouvrage de M. Tabuteau.

TAMIZEY DE LARROQUE (Ph.) et Alex. MOUTTET. *Autour de Peiresc*. Aix en Provence, imp. Barthélemy, 1898. in-8°, 55 pages avec deux illustrations.

Grâce à des amis dévoués, dévoués même après la mort, ce qui ne laisse pas d'être touchant et rare, une partie des travaux de notre grand travailleur ne périra pas : ce qu'il avait préparé ou commencé lui-même d'imprimer verra le jour. Voici une foule de notices ou mémoires relatifs à Peiresc : Le baptistaire de Nicolas Fabri, sa biographie anecdotique par Bouchard, les jardins de Belgentier, le testament de Peiresc, son tombeau, ses héritiers et continuateurs ; ce sont les chapitres d'une biographie presque complète du vieil érudit provençal ; et l'on sait si Tamizey de Larroque a oublié d'y semer des notes curieuses.

— *Le chroniqueur Proché*. Documents inédits publiés et annotés. Agen, imp. Agenaise, 1898, in-8°, 30 pages. (Extrait à 50 exemplaires de la *Revue de l'Agenais*).

Joseph-Noël Proché (1744-1826), tour à tour chef d'institution et conservateur de la bibliothèque publique d'Agen, avait été quelque temps « régent pour le latin et le français » à Gontaud. Cela suffit pour que Tamizey, dans ses recherches sur sa ville natale, ait voulu conserver quelques lettres du maître ès arts. Les notes, comme souvent, sont plus intéressantes que la correspondance du régent, qui recevait des consuls de Gontaud 200 livres, et qui aurait bien voulu en obtenir 240, l'ambitieux !

Notre docte confrère M. Oscar de Poli raconte, à ce propos, p. 380 (*Annuaire du conseil héraldique de France*, 1899), que cette dédicace « A mon cher confrère et ami le vicomte O. de Poli, souvenir d'outre-tombe transmis par mon fils T. de L., » l'a ému jusqu'aux larmes. « Et c'est avec un soin pieux que j'ai lu ces pages suprêmes du fécond et tant regretté savant qui m'honorait de son amitié, pages dans lesquelles brillent du plus vif éclat ses inoubliables qualités de styliste et d'érudit ; nous remercions son digne fils de les avoir publiées. » Il avait d'ailleurs en annonçant sa mort, p. 314, dit de lui : « C'est un des meilleurs d'entre nous qu'a repris à la terre Dieu dont cette âme d'élite était toute remplie ; c'est un prestigieux modèle de foi, d'honneur, d'intelligence, de talent, de vraie science qui disparaît avec Tamizey de Larroque... »

L'*Annuaire du conseil héraldique* de 1898 avait dit du *Vieux châtiaignier* : « Œuvre collective et toute charmante de notre très honoré président d'honneur et de ses amis les meilleurs, entre autres nos chers et bons collègues MM. Louis Audiat et

Léon de Berluc-Perussis (A. de Gagnaud) ; c'est l'oraison funèbre, pourrait-on dire, d'un grand châtaignier qu'admiraient tous les visiteurs du pavillon Peiresec et qu'ont mis à mal de cruels ouragans... Et voilà ce grand moribond immortalisé par cette luxueuse publication, par la belle prose de son seigneur, par les vers exquis de Louis Audiat, superbement traduits en vers provençaux par A. de Gagnaud et heureusement mis en musique par Désiré Granier... Ah ! si les arbres parlaient ailleurs que chez les fabulistes, quel savant impeccable, captivant, admirable, admiré, serait le vieux châtaignier du pavillon Peiresec ! Il n'aurait qu'à redire ce qu'il entendit. »

VALLAT née ROUY. *Les poésies posthumes*. Paris, Perrin, 1898. Victorine Rouy, née à La Rochelle le 6 avril 1814, était fille de Rouy, directeur général des subsistances de la marine à Rochefort, mort en 1819. Sa veuve sans fortune avec deux filles avait accepté la direction d'un externat à Paris ; mais elle mourut bientôt, laissant deux orphelines qui furent recueillies par une tante âgée et malade, Lecomte des Maretz. L'une survécut peu à sa mère ; l'autre, tout en veillant au ménage, se mit à l'étude, lut Molière, Beaumarchais, Walter Scott, Shakespeare, et s'essaya à la poésie. Elle y réussit. En 1832, le ministre de l'instruction publique lui accorda une pension qu'elle conserva jusqu'à sa mort. Elle épousa Vallat, professeur de l'université, qui professa longtemps l'anglais au lycée de Moulins. C'est là qu'elle mourut, le 18 février 1888, à l'âge de 74 ans. Son fils, aussi professeur de l'université, a recueilli pieusement quelques-unes des poésies qu'il a pu retrouver. Il faut citer *Ma vieille tour*, *La Rochelle et Beauvais*, *La femme du pêcheur*, *Il faut aimer*, pièce qui a été mise en musique par le compositeur Endres. Voir le *Conservateur* de Marennes du 8 janvier 1899.

VERNIÈRE (A.). *Itinéraires des rois de France et des papes dans l'Auvergne et le Velay*. Clermont-Ferrand, typ. Malleval, 1898, in-8°, 27 pages.

Qu'il serait à souhaiter qu'il se trouvât dans chaque province un érudit pour faire l'œuvre que vient de faire M. Vernière pour l'Auvergne ! On sait en effet quelles difficultés on éprouve souvent à établir l'itinéraire des rois de France, et quelle est l'importance de ces voyages pour fixer les dates de leur actes et correspondance.

Ville de Saintes. *Annales municipales. Année 1898*. Saintes, typ. Gay, 1899, in-12, 346 pages.

Contient délibérations du conseil municipal en 1898 et *Rapport de la commission des finances, comptes et budgets*.

M. Arthur Savaète, éditeur et rédacteur en chef de la *Revue du monde catholique*, 76, rue des Saints-Pères, à Paris, l'a rendue bimensuelle à partir du 1^{er} octobre dernier. Cet important organe des intérêts catholiques et français est favorisé des patronages les plus élevés et puise ses documents et ses articles aux meilleures sources françaises et étrangères. Non seulement M. Savaète améliore la périodicité de la *Revue du monde catholique*, il en augmente aussi le volume et le texte ; il double la qualité du papier et s'adjoint de nouveaux et éminents collaborateurs, sans augmenter le prix, qui est de 25 francs par an. Fondée il y a plus de quarante ans, elle n'a cessé de se maintenir au premier rang des grands périodiques. Elle peut être mise en toutes les mains. Un numéro spécimen est envoyé gratuitement à toute personne qui en fait demande, et une prime d'une valeur égale au prix de l'abonnement est accordée à tout nouvel abonné. Voici le sommaire du numéro du 1^{er} octobre : *Le péril protestant*, Abbé Cornut ; — *La contradiction de la libre-pensée*, M^{re} Justin Fèvre ; — *Le monachisme africain*, Dom Besse ; — *La franc-maçonnerie contre la liberté*, François Veuillot ; — *L'ours de saint Lukan* (poésie), Ch. Clair, s. j. ; — *Autour du monde*, Arthur Savaète ; — Questions scientifiques, Jean d'Estienne ; — *La fleur merveilleuse de Woxindon*, R. P. Spillman ; — *Dreyfus devant ses juges*, Arthur Savaète ; — *Revue des livres*, XXX ; — *Bulletin financier*, X.

La Quinzaine (Paris, 45, rue Vaneau ; directeur, M. George Fonsegrive) contient dans son numéro du 1^{er} septembre : La répression de l'hérésie au moyen âge. Jean Guiraud ; — Pèlerinages d'autrefois. P. Pisani, où est raconté le pèlerinage à Jérusalem de Louis de Rochecouart, évêque de Saintes, en 1461, d'après le manuscrit publié, en 1893, par M. Couderc. Voir *Revue*, xii, 227 ; — Le docteur Verny (roman). Victor de Marolles ; — Le catholicisme social. Max Turmann ; — Saint Antoine d'après un manuscrit du xv^e siècle. Alexandre Harmel ; — Un Richelieu inconnu. C. Calvet ; — Chronique politique ; — Nouvelles scientifiques et littéraires. Revue des revues. Notes bibliographiques. — Dans celui du 16 : L'idée de l'église. J.-V. Bainvel, s. j. ; — La note secrète de 1818 et la libération du territoire. Henri Welschinger ; — La jeunesse de Louis Veuillot. L'abbé L. Follioley ; — Le sens social. George Fonsegrive ; — La fête annuelle de Jeanne d'Arc, et poésie au commandant Marchand. Emmanuel des Essarts ; — Lettres à ma cousine. Les vraies vierges fortes. Gabriel Aubray ; — Chronique politique ; — Nouvelles scientifiques et littéraires. Revue des revues. Notes bibliographiques. — Dans celui du 1^{er} octobre : Une poignée de braves gens (nouvelle). Masson-Forestier ; — Le romantisme français et l'influence anglaise. Henri Potez ; — L'accord commercial franco-italien. XXX ; — L'idée de l'église. J.-V. Bainvel, s. j. ; — Lettres à ma cousine. Les vraies vierges fortes (deuxième partie). Gabriel Aubray ; — Chronique politique ; — Nouvelles scientifiques et littéraires. Revue des revues. Notes bibliographiques.

Abonnement : Un an, 24 fr. — Six mois, 14 fr. — Trois mois, 8 fr. Abonnement spécial d'un an. Pour le clergé, l'université et les instituts catholiques : 20 fr.

Le Courrier de la Presse (bureau de coupures de journaux, 21, boulevard Montmartre, Paris, fondé en 1880 ; directeur : A. Gallois) fournit coupures de journaux et de revues sur tous sujets et personnalités. Le *Courrier de la Presse* lit 6,000 journaux par jour, tarif : 0 fr. 30 par coupure ; le *Courrier de la Presse* reçoit sans frais les abonnements et annonces pour tous les Journaux et Revues.

TABLE DES MATIÈRES

Par M. HENRI JOYER

ACTES CONCERNANT LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES : Admission de membres, 275 ; Budget de 1899, 210 ; Compte rendu des séances, 65, 145, 209, 210, 329 ; Rachat de cotisation, 68 ; Subvention à la société, 66, 68.

ARCHÉOLOGIE. — *Epoque préhistorique :* Animaux arctiques dans la Charente, 223.

Epoque gallo-romaine : Les déesses maires, 348 ; Noms de potiers romains, 193 ; Les piles gallo-romaines, 25, 193 ; Puits gallo-romains à Saintes, 131.

Moyen âge : L'art religieux au ^{xiii}^e siècle, 251 ; Le souterrain-refuge de Féole, 215, 350 ; Tombes à Avy, 197 ; Un ossuaire à Saint-Hilaire de Villefranche, 348.

Epoque moderne : Un escalier renaissance à Saintes, 198 ; Tombes à Saint-Jean de Liversay et à Courçon, 29.

BEAUX-ARTS : Buste de Réaumur, 334 ; Buste de François I^{er}, 280 ; Claude d'Expilly, 286 ; Médailles de saint Louis, 333 ; Nos artistes au Salon, 216 ; *Royan*, 215.

AVIS ET NOUVELLES. — *Distinctions honorifiques :* Arnoux, 68 ; Louis Audiat, 4, 277 ; A. de Barthélemy, 68 ; Biais, 4, 216, 277 ; Biteau, 147 ; Boutiron, 68 ; Braud, 277 ; Anatole de Bremond d'Ars, 4 ; Cornet, 68 ; Dupuis, 214 ; Gaillard, 69 ; Gandaubert, 68 ; Garnault, 214 ; Garrigues, 4 ; Gaucherel, 213 ; Gaudet de Lestard, 278 ; Girard, 148 ; Gontier, 4 ; Lasteyrie, 148 ; Nelly Lieutier, 4 ; Machet de La Martinière, 148, 215 ; G. Musset, 277 ; L. de Richemond, 277 ; Tamizey de Larroque, 279 ; Turpain, 278.

Dons : Don de manuscrits à la société des Archives, par M. Jules Pellisson, 3 ; — par M. R. de Saint-Venant, d'une liasse de papiers, 213 ; — par M. E. Maufas, de pièces concernant le fief de La Madeleine et énumération desdites pièces, 39 ; — aux archives départementales, de registres protestants de l'île de Ré, 3 ; — de documents inédits, 279 ; — au musée de Saintes, d'un chapiteau romain, 7.

Errata : 8, 72, 151, 218, 285, 334.

Nouvelles diverses : Allocation à l'église d'Esnandes, 7 ; — de 25.000 francs pour la restauration de la maison dite d'Henri II, à La Rochelle, 279 ; Célébration à Périgueux du centenaire de l'introduction du livre en Périgord, 6 ; Cession, par M. Th. Duret, à la bibliothèque nationale, de 1.350 volumes, 277 ; Changements de noms de communes, 4, 69 ; Demande de documents sur l'abbaye de Notre-Dame de Celle, 4 ; — de manuscrits concernant la bataille d'Aix, 149 ; Discours de distribution des prix, 280 ; Distribution de récompenses à l'école des beaux-arts de Bordeaux, 277 ; Distribution du ^{xvii}^e volume des archives, 2 ; — du ^{xviii}^e volume, 333 ; Cartes et appareils de géographie à l'exposition universelle,

70; La société d'ethnographie nationale et d'art populaire à Honfleur, 214; L'hôtel Royaumont, 148; Journaux : naissances et décès, 5, 148, 215; Ouations à Marchaud et à ses compagnons, 278; Publications de M. Edouard Noël, 6; Restauration de la tombe du contre-amiral Renaudin, 71; — du monument élevé à Pillet, 278; Représentation de *Judith Renaudin*, 5; Réunion de la société des beaux-arts des départements, 149; Sommes dépensées pour la réparation de monuments, 199; Subventions aux communes de Saint-Quentin de Ransanne et de Saint-Césaire, 279; — pour la restauration du clocher de l'abbaye de Saintes, 70; Témoignages d'estime au bulletin de la société des *Archives*, 275; Thèses à l'école des chartes, 148; — pour le doctorat en droit, à Poitiers, 4, 278; — à Paris, 4, 69; — de doctorat ès-sciences, à Bordeaux, 278; Vélocipèdes du bureau des postes de Marennes, 81; Vente d'autographes, 7, 71; — d'un tableau de W. Bouguereau, 215; Vœu pour la continuation des fouilles aux arènes de Saintes, 279; Vote de fonds pour la réparation de l'église bénédictine de Saint-Jean d'Angély, 30.

BIBLIOGRAPHIE. — I. Abell (Lucia-Elisabeth), née Betzy Balcombe; Arbellot, 48; Armaillacq (P. d'), 59; Arnould, 49; Audiat (Gabriel), 50; Audiat (Louis), 49.

Baraveau; Barbaud; Belabre (L. de), 50; Berluc-Perussis (L. de), 268; Béraud, 51; Blanchet; Bonhomme, 52; Bonnefoy, 53; Bourelly, 70; Bremoud d'Ars (Comte A. de), 53; Brion (Noël Noirba); Brutails, 54.

Chauvet; Chérot, 55; Claudin, 56; Clercq (J. de), 57; Clouzot, 57; Corneille, 54, 58; Coudreau, 58; Cumont (Marquise de), 140.

Déroulède, 60; Dessendier, 60; Dupuy, 142; Duret, 62; Duval, 63.

Estrée (P. d'), 60.

Faneau, 137; Frazine (M^{me} Marie Garnier), 137; Froidevaux, 137; Fromaget, 138.

Gaillard, 138; Garnault, 138; Garrigues, 139; Gelineau, 140; Gilles, 140; Giraudias, 141; Granges de Surgères, 141; Grison, 142; Guibert, 142.

Imbard de La Tour, 202.

Joergensen, 203.

La Bouralière (A. de), 203; La Boutelière (Comte R. de); La Morinerie (De), 204; Lannoy (P. de), 205; La Trémouille (L. de), 204; Lauzun, 205; Letard, 205, 206; Levesque, 206; Lièvre; Loquin, 207; Loti (Pierre), 5.

Male, 251; Mano, 268; Mouclier; Moulinier; Musset (G.), 269.

Papillaud; Périer, 324; Piette, 325; Pineau, 326; Poli (Vicomte O. de), 326; Poudensan, 327.

Réveillaud, 327; Rivière, 55, 327; Rodocanachi, 327.

Tabuteau, 389; Tamizey de Larroque, 390.

Vallat, née Rouy, 391; Vernière, 391.

II. Ouvrages anonymes: *Compte rendu des travaux du congrès mutualiste tenu à Saintes*, 57; *Congrès archéologique de Mortaix et de Brest*, 61; *Cours supérieur. Fête en l'honneur de Jeanne d'Arc, etc.*, 58; *Externat de Saint-Pierre de Saintes*; *Distribution des prix*, 136; *Notice généalogique sur la maison de Keith Otard*, 270; *Saint Vincent de Paul. Conférence de Cognac*, 388; *Statuts de la caisse de secours de l'imprimerie nouvelle Noël Texier*, 389.

HISTOIRE : Amateurs angoumoisins (xv^e-xviii^e siècles), 76; Anniversaire du combat de La Cluse, 80; Assassinat de MM. de L'Isle et de Marlonges (1614), 112; A travers l'histoire de la contrée, 353; Les Augier de Cognac; — des Courgeats; — de La Sauzaye, 361; Autour du siège

de La Rochelle, 124, 168 ; Blanchon, député à l'assemblée législative, 268 ; Brachet de La Milletière, 171 ; Les bonbons d'autrefois, 73 ; Les boutons scolaires, 231, 311 ; Les cartes de visite saintongeaises, 34 ; Le clergé charentais pendant la révolution, 21 ; Les conventionnels Borie, 307 ; Le culte de saint Eutrope, 175, 199 ; Un décès de prisonnier de guerre, 307 ; Un document nouveau sur Champlain, 291 ; Un épisode de l'histoire du collège de Saintes, 240 ; Une épouse abandonnée : la marquise de Schomberg, 356 ; Fénelon et son *Télémaque*, 236 ; Les fêtes et réjouissances publiques à Cognac, 365 ; Une fille d'Alfred de Musset, 20, 286 ; Le Fourrestier d'Orignac et les Chambres ou Jambes, 386 ; La famille Admyrault, 102 ; — Harouard, 134, 200 ; — du député Levrault, 6 ; — Martial de Cognac, 222 ; Les Galiffet en Saintonge-Aunis, 290 ; Les Guitard de Ribérolle, 32 ; Pierre-Raphaël Joubert de Douzanville, 136 ; L'instruction primaire en Saintonge, 300 ; Les journaux manuscrits en Saintonge, 92 ; Un mariage de ministre protestant, 305 ; Mercier du Rocher, 153 ; Noms de lieux et d'hommes de la période révolutionnaire, 44, 136 ; Une paroisse de l'ancienne Saintonge : Montboyer, 298 ; Les pasteurs du désert à La Rochelle et en Poitou, 173 ; Le poète Bertrand Bernard de Javerzac et sa famille, 372 ; Un poète charentais, correspondant de Victor Hugo : Désyr Ravon, 319, 360, 388 ; Un régiment à l'île de Ré en 1778, 238 ; Deux reines à Cognac et à Saintes, 351 ; Jacques Roux, 99 ; Saint Vincent de Saintes était-il de Saintes ? 354 ; Les Turgot à Rochefort, 260 ; Usages, superstitions : Les seaux vidés, 95, 136 ; *Les veillées charentaises* et Le Camus de Néville, seigneur de Bourg-Charente, 45.

LIVRES ET PÉRIODIQUES. — I. Livres : *L'abbaye de La Grâce-Dieu*, 212 ; *Corpus inscriptionum latinarum*, 253 ; *Fachoda*, 257 ; *Une gerbe de légendes saintongeaises*, 244 ; *Lettres à ma cousine*, 2^e série, 276, 333 ; *Mélusine*, 246 ; *Nouvelle histoire de Lyon*, 256 ; *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, etc., 255 ; *Registres consulaires de la ville de Limoges*, 5 ; *Les Saintes-Maries et Souillac*, 248.

II. Périodiques : *Académie de La Rochelle. Bulletin de la société de médecine*, 48 ; *Almanach des typographes*, 74 ; *Amateur d'autographes*, 219 ; *Annales municipales de la ville de Saintes*, 48, 391 ; *Annuaire de la noblesse*, 221 ; — du conseil héraldique de France, 211, 213, 221 ; — de la presse française et du monde politique, 76 ; *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, 49, 212, 332 ; — du département de la Gironde, 48 ; *Association amicale des anciens élèves de l'école Fénelon*, 49 ; *Bibliophile du Limousin*, 67, 274 ; *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques*, 75 ; — de la *Diana*, 147 ; — de la société archéologique du Limousin, 221 ; — du Vendômois, 73 ; — des antiquaires de l'ouest, 18, 331 ; — des études du Lot, 75, 154 ; — des sciences historiques de l'Yonne, 75 ; — de géographie de Rochefort, 154 ; — historique de la Saintonge, 54 ; — du Périgord, 275 ; — du protestantisme, 73, 287 ; — héraldique de France, 331 ; — religieux, 67 ; — et mémoires de la société archéologique de la Charente, 219 ; — de la société nationale des antiquaires de France, 17 ; *Comptes rendus de l'académie des inscriptions et belles-lettres*, 154 ; — et mémoires du comité archéologique de Senlis, 220 ; *Contemporains*, 337 ; *Correspondant*, 18 ; *Courrier de La Rochelle*, 72, 146, 286 ; — du centre, 2 ; — du livre, 19 ; *Echo charentais*, 153, 220, 286 ; — rochelais, 72 ; *Ere nouvelle*, 330 ; *Etudes religieuses, publiées par les pères de la compagnie de Jésus*, 18, 67 ; *Gaulois*, 73, 215 ; *Gazette de numismatique*, 286 ; — des bains de mer de Royan, 73, 74 ; *Grand almanach de Saintes*, 142 ; *Intermédiaire des chercheurs*, 219, 331 ; *Lecture en classe et dans la famille*, 156 ; *Lemouzi*, 2 ; *Mémoires de la société archéologique de la Charente*, 79 ; *Mercur*

poitevin, 75, 156, 222 ; *Mois littéraire et pittoresque*, 79 ; *Ordo divini officii recitandi sacrique peragendi... pro anno 1899*, 271 ; *Patrie*, de Mont-réal, 19 ; *Patriote saintongeais*, 335 ; *Pays poitevin*, 146, 154, 211, 274 ; *Polybiblion*, 211, 212 ; *Progrès de la Charente-Inférieure*, 220 ; *Quinzaine*, 20 ; — *bourbonnaise*, 337 ; *Revue bénédictine*, 18, 66 ; — *blanche*, 18, 155 ; — *de l'art chrétien*, 330 ; — *de l'ouest*, 66, 152 ; — *des autographes*, 288 ; — *des questions héraldiques*, 80, 153, 221 ; — *des recueils périodiques*, 275 ; — *des sciences ecclésiastiques*, 154 ; — *encyclopédique*, 77, 153, 222, 337 ; — *historique*, 147, 276, 331 ; — *de l'ouest*, 74, 146, 220, 276, 336 ; — *politique et littéraire*, 74 ; *Science sociale*, 18 ; *Société archéologique de Nantes. Installation du bureau triennal*, 388 ; *Tablettes des deux Charentes*, 2, 146, 211, 275, 330, 331.

ACTES DE L'ÉTAT CIVIL. — I. *Mariages* : Aubusson et Amélie Benon, 296 ; Barat et Andrée Sebillieu, 230 ; Beaucorps (Vicomte de) et Marie Périgord de Villechenon, 17 ; Belenfant et Eugénie Fontorbe, 164 ; Chabert et Fernande Nivault, 347 ; Chastanet et Marie-Jeanne Latreuille, 17 ; Diard et Marie de Saint-André, 346 ; Drillon et Madeleine Strauss, 87 ; Floch et Marie Ribéraud, 230 ; Frèche et Marthe Crépel, 347 ; Green de Saint-Marsault et Paule Chérade de Montbron, 297 ; Guérin de Sossiondo et Marie-Louise Pain, 344 ; Hubert et Marguerite Orliaguet, 230 ; Hus et Isabelle Viehn, 316 ; Irasque et Gabrielle Lacouture, 16 ; Jacquet et Madeleine Geay, 228 ; Jeanneau et Thérèse Pinasseau, 296 ; Juglar et Marie de Montalembert de Cers, 229 ; Juin et Jeanne Regnault, 228 ; Loyer et Lucie Loyer, 88 ; Massenot et Marie Belenfant, 228 ; Meschinot de Richemont et Gabrielle Labrousse, 229 ; Sabrou et Marie Chabert, 228.

II. *Décès* : Amblard (Mariette), 14 ; Avice Mougon de Surimeau, 84 ; Barbot, 342 ; Bartette, 295 ; Bertin, 294 ; Bertrand, 224 ; Boscal de Réals de Mornac (Henriette), 160 ; Bosson, 13 ; Bourgeois, 227 ; Cloquette, 11 ; Corbinaud, 227 ; Curnillon, 294 ; Darcy, 157 ; Dasque, 294 ; De-forge, 159 ; Delamain, 293 ; Deléonnet, 161 ; Delusset, 84 ; Duchâtel, 163 ; Duret, 226 ; Faustin, 84 ; Foucaud, 158 ; Frérot, 342 ; Fumé, 158 ; Gaiffe, 341 ; Gaillard, 224 ; Gautreau, 159 ; Gendre, 158 ; Géraud, 225 ; Girard du Demain, comtesse Le Gardeur de Tilly, 11 ; Giraud, 343 ; Goizet, 14 ; Guillement, 158 ; Guillon, 224 ; Jaguenaud, 163 ; Julion, 13 ; Lair, 343 ; Lalardrie, 85 ; Lamirault de Noircourt (Charlotte), 9 ; Louvel, 225 ; Lusson, 295 ; Martin de Bonsonge (Berthe), 163 ; Menut, 162 ; Métivier, 226 ; Oudet (Louise), 85 ; Oui, 85 ; Palustre de Virsay (Louise), 13 ; Pelletier, 10 ; Perraudau de Beaulieu (Marie-Antoinette), 295 ; Pilastre, 163 ; Pillot, 344 ; Plaize, 227 ; Rabault, 87 ; Reboul (De), 14 ; Rechinnevoisin (Hélène de), 294 ; Rivaille, 344 ; Robin, 226 ; Rouzeau, 296 ; Saint-Martin (Baron de), 293 ; Sauve, 157 ; Taillasson, 344 ; Valin (Françoise), 13 ; Valteau, 81 ; Vermot, 294.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Auteur d'une boutade contre le *vieil Darnau*, 381 ; — d'une brochure intitulée *Réflexions aristocratiques sur le mandement de Robinet, évêque constitutionnel*, 385 ; Un curé de Javrezac assassin, 135, 201 ; Demande de renseignements sur l'ascendance d'Isabeau Guitton ou Guyton de Maulévrier, 44 ; — sur les Augier de La Sauzaye, 134 ; — sur la famille de Bonnegens, 47 ; — sur le capitaine Roy de Loulay et son lieutenant Dampierre, 385 ; — sur la défense d'aller labourer dans les vignes, 43 ; — sur un prince de Pons et son panégyriste, 385 ; — sur les Forestier et les Chambres, 320 ; — sur Meyer, artiste à La Rochelle, 261 ; — sur les Bernardeau de La Briandière, 260 ; — sur Rambaud, employé à la généralité de La Rochelle, 260 ; — sur les Turgot, 260 ; — sur l'architecte François Le Duc dit Toscane, 199 ; Descendance de l'intendant Begon, 135 ; Nom d'un fondeur, 199 ;

Prieuré du diocèse de Saintes dépendant de l'abbaye d'Ebreuil, 384 ; Proverbes, dictons et usages saintongeais, 385 ; Traditions en Saintonge ; prière appelée *Verren-Dieu*, 42 ; Usages particuliers aux clerges de la ville de Saintes, 383 ; Les *Ventres-rouges*, 321, 341.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET CONFÉRENCES. — *I. Sociétés savantes* : Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand, 336 ; Congrès des sociétés savantes, 149 ; — de la Sorbonne en 1899, 69 ; Installation du nouveau bureau de la société archéologique de Nantes. Discours, 69 ; Lecture d'un manuscrit à la société de géographie de Rochefort, 71 ; Programme du 38^e congrès de la Sorbonne en 1900, 283 ; 23^e session des sociétés des beaux-arts, 216.

II. Conférences : A Ars en Ré, 72 ; au Breuillet, 74 ; à Cognac, 8, 72 ; à Epernay, 8 ; à Gemozac, 72 ; à La Rochelle, 71, 150, 151 ; à Paris, 151 ; au Port d'Envaux, 7 ; à Royan, 71 ; à Saint-Aignan-les-Marais, 8 ; à Saintes, 71, 150, 151 ; à Saint-Sulpice de Royan, 74.

VARIÉTÉS : Les arbres de justice, 75 ; Autour des manuscrits inédits de Tallement des Réaux, 31 ; Champlain à Houffleur, 333 ; Changements des noms de rues, à La Rochelle, 281 ; Doit-on imprimer les textes intégralement, 89 ; Un épisode de l'inoculation, 356 ; Les Gavaches de Monséguir, 320 ; Introduction du mûrier en Angoumois, 151 ; Les journaux manuscrits dans les collèges, 164 ; Lieu de naissance de Deibler, exécuter des hautes œuvres, 72 ; M. Liotard et le Congo français, 289 ; Henri Luguët, 338 ; Patate et tartouille. Parmentier et Charles de L'Écluse, 322 ; Preuves de la noblesse des demoiselles du Poitou reçues à Saint-Cyr, 152 ; Origine de l'épithète *Ventres rouges*, donnée aux Saintongeais, 321, 341 ; La Saintonge chez les Boërs, 341 ; La fille d'Alfred de Musset à La Rochelle, 20 ; Souvenirs de Cognac, 156 ; Un théâtre populaire à La Mothe Saint-Héraye, 362.

TABLE DES GRAVURES

Plaque de garde-champêtre	43
Ex-libris de M. Le Camus de Néville	77
La Tourasse d'Aiguillon	194
La Peyrelongue de Saint-Pierre de Buzet	195
Un escalier renaissance à Saintes	198
Portrait de M. Liotard	299

TABLE ONOMASTIQUE

Par M. HENRI JOYER

A

- Abadie, professeur d'anglais, 281.
Abain, com. de Saint-Genest d'Am-
 bière, cant. de Lencloître, arr. de
 Châtellerault, 155.
Abein (D'), ambassadeur d'Henri III
 à Rome, 155.
Abelin, médecin principal de la ma-
 rine, 85.
Abeline, prêtre, 185.
Abell (Lucia-Elisabeth), (Betzy Bal-
 combe), 48.
Abillon (Jean d'), — (Simon d'), 172.
Abraham (Dom Denis), religieux de
 La Couture, 190.
Abzac (D'), capitaine, 311 ; — de
 Mayac (Joseph d'), 303.
Acarie du Bourdet, 220.
Aché (Comte d'), 150.
Admirault, 146, 331 ; — (Sophie),
 293 ; — (Famille), de La Rochelle,
 102-112.
Agathe (Sainte), 183.
Agoult (Jean d'), prieur des arènes
 de Thenac, 332.
Aguesseau (H. d'), 34.
Aigre, chef-lieu de cant., arr. de
 Ruffec, 352.
Aigues-Mortes, chef-lieu de cant.,
 arr. de Nîmes, 387.
Aiguères (D') ; — (Hippolyte d'), 345.
Aiguillon (Duc d'), 332.
Aiguillon, cant. de Port-Sainte-Ma-
 rie, arr. d'Agen, 194, 195.
Ainay-le-Château, cant. de Cérilly,
 arr. de Montluçon, 296.
Aiript, com. de Romans, cant. de
 Saint-Maixent, arr. de Niort, 175.
Airvaux, chef-lieu de cant., arr. de
 Parthenay, 294.
Aix en Provence (Bouches-du-Rhône),
 177, 249.
Alain (Nicolas), 254.
Alais (Gard), 151, 152.
Albalat (Antoine), 327.
Albert, receveur des octrois, 368 ; —
 agent municipal, 369 ; — (Pierre-
 Etienne), 24.
Albi (Tarn), 176.
Albignac de Castelnau (Ph.-Fr. d'),
 évêque d'Angoulême, 22.
Albret (Le maréchal d'), 82 ; — (Gé-
 raude d'), 33 ; — (Jeanne d'), 149.
Alexandre (Le R. P.), capucin, 161.
Alix (Marguerite), 292.
Allaire, com. de Ploërmel, arr. de
 Vannes, 183.
Allègre, 62.
Allemans, com. du cant. de Lauzun,
 186.
Allenet, 229.
Alliez, commissaire-adjoint de la
 marine, 230.
Allouville-Bellefosse, com. du cant.
 d'Yvetot, 215.
Amblard (Marianne) ; — (Claude), 14,
 198.
Amblerille, cant. de Segonzac, arr.
 de Cognac, 6.
Amoureux, maître de pension, 313,
 314.
Anaclel, 276.
Anais, cant. de La Jarrie, arr. de La
 Rochelle, 160.
Anchoine, com. de La Tremblade,
 245.
Andard, com. du cant. d'Angers,
 196.
Andigné, cant. du Lyon d'Angers,
 arr. de Segré, 180.
André (A.), curé de Nancras, 273 ;
 — notaire, 379, 380 ; — précep-
 teur de la jeunesse, 305.
Angély, 207.
Angers (Maine-et-Loire), 180.

Anglade, artiste peintre, 218.
 Angliers (Claude d'), 282.
 Angot (Marie), 42.
 Angoulême (Le comte d'), 39; — (La duchesse d'), 41.
Angoulême, ou Montagne-Charente, 136, 178, 254.
Angous, pour *Angos*, chef-lieu de cant., arr. de Tarbes, 98.
Antezan, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 13.
 Antoine de Padoue (Saint), 192.
Antonares, com. du cant. de Ribiers, arr. de Gap, 188.
 Anville (Duchesse d'), 151, 152, 218.
Anville, cant. de Rouillac, arr. d'Angoulême, 288.
 Aotourou, tahitien, 104.
 Apollinaire de Valence, 154.
 Aquitaine (Guillaume d'), 67, 212, 276.
 Arbellot (L'abbé), écrivain, 48, 274.
Arces, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 279.
Archiac, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 218, 222, 336, 354.
Archingeay, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 345, 389, 390.
 Ardant (E.); — (J.-B.), imprimeur, 93.
Ardennes, fief des Billaud, 200.
 Ardillon (Perrotin), 387.
 Ardin, archevêque de Sens, 83.
 Arduin, médecin de la marine, 225.
Argenson, fief des Voyer, 265.
Argenson, forêt, près de Benon, 67.
Argentat, chef-lieu de cant., arr. de Tulle, 238.
Argenton, chef-lieu de cant. arr. de Bressuire, 387.
 Armaillacq (Pierre d'), écrivain, 59, 203.
 Armand (Edmond), prêtre, 79.
 Arnaud, Arnauld (Claire), 32; — (Pierre), avocat, 198; — greffier, 382, 383; — intendant, 71; — juge sénéchal, 303.
 Arnold (Raphaël), graveur, 218.
 Arnould, 79, 124; — professeur à l'université de Poitiers, 49.
 Arnoux, 159; — capitaine de frégate, 68, 228; — négociant, 160.
Ars en Ré, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 72, 217, 218.
 Arnetet de La Sauvagère, 60.
Arthenac, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 85, 222.

Artois (Comte d'), 239, 356; — (Comtesse d'), 356.
 Artus, instituteur, 295.
 Arvengas, dessinateur, 318.
Arvert, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 54, 157, 224, 225, 332.
Asnières-sur-Nouère, cant. d'Hiersac, arr. d'Angoulême, 97.
Assier, cant. de Livernon, arr. de Figeac, 154.
 Atgier, 74; — (Henri), receveur de l'enregistrement, 296.
 Athanase (Le P.), capucin, 60.
Atur, cant. de Saint-Pierre de Chignac, arr. de Périgueux, 318.
 Aubert, 23.
Aubeterre, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 54, 73.
 Aubigné (D'), 118; — (Constant d'), 76; — (Françoise d'), 156, 222.
 Aubigné-Villette, 56.
 Aubigny (Comte d'), 7.
Aubigny, com. du cant. de La Rochesur-Yon, 181.
 Auboyneau (Elisabeth), 102.
 Aubray (Gabriel). Voir Gabriel Audiat.
 Aubusson (Pierre), receveur de l'enregistrement; — (Alfred), 296.
Aucainville, cant. de Verdun, arr. de Castelsarrazin, 187.
 Audiat (Gabriel), (Gabriel Aubray), professeur, 8, 20, 50, 79, 131, 146, 214, 219, 248, 275, 276, 312, 331, 333, 365; — (Louis), 2, 4, 21, 25, 49, 66, 74, 95, 146, 147, 154, 171, 193, 197, 209, 211, 232, 238, 255, 260, 274-277, 292, 293, 300, 311, 330-332, 335, 352, 390, 391.
 Audigier (P.), chanoine, 336.
Audignon, com. du cant. de Saint-Sever, 161.
 Audouin (Jean), seigneur des Brousses, 119.
 Audouin-Dubreuil (Alfred), 14, 294; — (Jean), 14.
 Aufré, prieur de Saint-Eutrope de Laleu, à Saint-Jean d'Angély, 178.
 Augereau (François), 287.
 Auger de Montyon, philanthrope, 18.
 Augier (Etienne), négociant, 8; — de Cognac (Les); — des Courgeats; — de La Sauzaye; — de La Jallet, 261-268; — de La Jallet, 14; — Eugénie), 295; — (Pierre-Etienne), 261; — de La Sauzaye

- (Philippe), 134 ; — de Saint-André (Marie-Sophie), 262.
 Augouard, évêque, 8.
 Auguin, artiste peintre, 216.
 Aulan, cant. de Séderon, arr. de Nyons, 200.
 Aulard (Alphonse), écrivain, 281.
 Aulas, com. du cant. du Vigan, 173, 174.
 Aulbonne, 238.
 Aulnis (Marie d'), 380.
 Aumale (M^{le} d'), 7.
 Aunac, cant. de Mansle, arr. de Ruffec, 33.
 Annay, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 15, 19, 43, 44, 114, 123, 254, 269, 336, 350, 351.
 Ausone (Saint), 22, 192.
 Aussy (Alfred d'), 14, 294 ; — (Denys d'), 67, 154, 212. Voir Joly.
 Austerive, chef-lieu de cant., arr. de Muret, 187.
 Authon, Auton, 332 ; — (Jean d'), 154.
 Autremencourt, com. de Marle, 110.
 Auzuret, curé d'Usseau, 15.
 Avenet (Henri), publiciste, 76.
 Avice (Jean), docteur-médecin, 84 ; — de La Carte et de Surimeau, 84 ; — de Mougon (Charles) ; — (Michel) ; — (Pauline), 85 ; — de Surimeau, propriétaire, 84 ; — (Marthe), 85.
 Avoine, prêtre, 22.
 Avon (Fernande), 11.
 Avone (Ch. d'), écrivain, 244-246.
 Avrilleaud, conducteur principal des ponts et chaussées ; — médecin de la marine, 88.
 Azy, com. du cant. de Pons, 145, 197.
 Aymard, évêque de Saintes, 54 ; — échevin de Saintes, 353.
 Ayraud, avocat, 113.
 Aytré, com. du cant. de La Rochelle, 130, 159, 168.
 Azé, com. du cant. de Château-Gontier, 98.
 Azerat, cant. de Thenon, arr. de Périgueux, 316.
- B**
- Babaud-Laribière, 93.
 Babin, instituteur, 151.
 Babut (Théophile), 282.
 Badiffe de Faujompe, 345.
 Bagnault, com. d'Exoudun, 174, 175.
 Baigne, ou Baigne Sainte-Radegonde, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 224.
 Bailleau (Abel), ingénieur, 133 ; — (Albert), docteur-médecin, 133, 193, 348.
 Baillot d'Estivaux, receveur de l'enregistrement, 229.
 Baisne, fief des Bernard, 380.
 Balan. ou Ballans, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 241-243.
 Balanzac, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 41, 381.
 Balcombe (Betzy), 48.
 Balland, sculpteur, 218.
 Balme (Pierre), procureur, 265.
 Balu, architecte, 7.
 Baluze (Etienne), 92.
 Balzac (De), 76 ; — (F. de), 318 ; — (Honoré de), 143.
 Barat, lieutenant de ligne, 230.
 Baratier, capitaine, 155.
 Baraud-Châteauneuf, 159.
 Baraveau (René), juge, 50.
 Barbaud (R.), architecte, 50.
 Barbedette, sénateur, 217.
 Barbet, avocat, 72.
 Barbeyrac de Saint-Maurice (Zoé de), 160.
 Barbezrières (De), 207, 332 ; — (Marie-Rose de), 373, 381.
 Barbezieux (Charente), 3, 153, 154, 220.
 Barbier, 18.
 Barbier de Montault (X.), 78-80, 179, 180, 330, 331.
 Barbot, curé constitutionnel de Jarnac, 23 ; — (Théobald), docteur en médecine ; — (Edouard) ; — (Rémy), magistrat, 342.
 Barbot de La Trésorière (Marc), 263.
 Barbotin (Catherine), 305 ; — (W.), graveur, 218.
 Barbou, imprimeurs, 221.
 Barcillon de Mauvant, héraldiste, 290.
 Bardeau (Jean), 220.
 Bardon (Louise-M.), 353.
 Baron, curé de Coutras, 182.
 Barraud, 58 ; — prieur de Saint-Vien de Pons, 13 ; — (P.-B.), 50.
 Barré (P.-F.), graveur, 218.
 Barreau de Girac, 46.
 Barrère, naturaliste, 138.
 Barret, com. du cant. de Barbezieux, 286, 287.

- Barrière-Flavy (G.), archéologue, 188.
 Bartette, capitaine ; — (François), 295.
 Barthélemy (Anatole de), 68.
 Bartscheid, cercle d'Aix-la-Chapelle, 111.
 Barzan, com. du cant. de Cozes, 196.
 Basque, instructeur de la jeunesse, 305.
 Bassac, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 19.
 Bassompierre, 170.
 Bassonnières (De), 10.
 Bauche, chef de bataillon, 346.
 Baudain, huissier, 383.
 Baudreuil (Jean) ; — (Durand), 192.
 Baudrit, garde-champêtre, 43, 44.
 Baudry (Marguerite), 198.
 Baule, lieutenant de vaisseau, 228.
 Baurivier, notaire, 381, 382.
 Bausset (De), cardinal, 275.
 Baylac, ermite, 302.
 Baynaud de Langlardie (Célestine), 163.
 Bazadais (Gironde), 185. Voir *Calen*.
 Bazard (Armand), 23.
 Bazas (Gironde), 185.
 Beau, imprimeur, 317, 318.
 Beauchamp, fief des Hillairet, 301.
 Beauchamp de Grand-Fief, 207, 237.
 Beaucorps (De), 207 ; — (Vicomte Henri de) ; — (Vicomte Maxime de) ; — (Adalbert de) ; — (Octave de), 17 ; — (Joséphine de), 14 ; — de Guillonville ; — de l'Epineuil ; — de La Bastière ; — de Parençay, 17.
 Beaudin (Jeanne), 295.
 Beaudoy (Jeanne), 102.
 Beaufief, fief des Abillon, 172.
 Beaulieu, en la ville d'Angoulême, 24 ; — com. de Lalaigne, 107, 109, 110 ; — com. de Reignac, 353, 354 ; — com. du cant. de Saint-Claud, 330, 334.
 Beaulieu-Cloutas, com. de Dignac, cant. de La Valette, arr. d'Angoulême, 178.
 Beaumont (Henri de), 237 ; — (Léon de), évêque de Saintes, 237, 302-304.
 Beaumont-sur-Oise, cant. de L'Isle-Adam, arr. de Pontoise, 220.
 Beaupoil, 399.
 Beurenom, fief des Massé, 304.
 Beaurivage, capitaine de navire, 105.
 Beausoudrun, fief des Admyrault, 102.
 Beaussais, cant. de Celles, arr. de Melle, 174.
 Beaussant, 160 ; — (P.-A.), magistrat, 346 ; — préfet, 280, 282, 346.
 Beausset (De), cardinal, 238.
 Beaussier, chirurgien, 190.
 Bechefer (François de), 72.
 Béchet (Cosme), jurisconsulte, 112, 113, 115, 118, 119.
 Bedeau, général, 20.
 Bedeille, fief des Albret, 385.
 Bédénac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 301.
 Begon (Michel), intendant de la marine, 46, 135 ; — de La Rouzière (Marquis de) ; — (Mathilde de), 135.
 Beillant, com. de Saint-Sever, cant. de Pons, arr. de Saintes, 347.
 Belabre (L. de), 50, 51.
 Belabre, fief des Fradin (Deux-Sèvres), 269 ; — chef-lieu de cant., arr. du Blanc, 296.
 Belenfant (Henri), 164 ; — (Marie), 228 ; — commissaire de la marine, 84 ; — docteur en droit, 164, 228 ; — notaire, 84, 164, 228 ; — propriétaire, 164.
 Bellanger, inspecteur d'académie, 281, 296.
 Bellecombe (De), gouverneur de Pondichéry, 105, 106.
 Bellefonds (Le maréchal de), 55.
 Bellegarde, représentant du peuple, 369.
 Bellejoix, fief des Seguin, 381.
 Bellet, instructeur de la jeunesse ; — maître écrivain, 304.
 Belleville, fief des Harpedanne, 387.
 Bellot (Fanny), 158 ; — (Mathilde), 226 ; — notaire et praticien, instructeur de la jeunesse, 301.
 Beltrémieux, maire de La Rochelle, 282, 334.
 Benate, échevin de Cognac, 368.
 Benezin (De), 57.
 Bennaunigne, instructeur de la jeunesse, 304.
 Benoist (Jean), clerc, 379 ; — (Léon), greffier, 116, 117.
 Benon (Amélie) ; — (Charles), 88 ; — (Charles), propriétaire ; — (Henry), négociant, 296.
 Benon, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 19, 67, 276.
 Bentivoglio, cardinal, 125.
 Béraud, Bérauld (Adélaïde-Marie),

- 87; — (Louise), 296; — (Pierre), pasteur, 129, 130; — publiciste, 51, 88; — du Pérou (Hippolyte-Charles), 271.
- Bergues (De), 130.
- Berlaud (Marie); — (Prudent), 87.
- Berliet, bénédictin, 190.
- Berluc-Perussis (De), (A. de Gagnaud), 268, 269, 280, 391.
- Bermondet (Jean de), seigneur de Cromières; — de Cromières (Louise-Marie de); — (Armand-Charles de), 152.
- Bernard (Saint), 67, 276.
- Bernard (Anne), 16, 201; — (André), notaire, 265; — échevin de Cognac, 368; — curé de Saint-Léger de Cognac, 265; — (Famille), 372-383; — de Javrezac (Bertrand), poète charentais, 372-383, 386; — (Famille), 372-383.
- Bernard de Luchet, 381; — de Marigny (Gaspard de), 200; — (Jacqueline de); — (Marie-Louise de), 152; — de Monsanson, 373.
- Bernardeau (Marie), 103; — de La Briandière; — (Marie-Anne), 161, 219, 261.
- Berneuil*, com. du cant. de Barbezieux, 353; — cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 348.
- Bernier (Hortense), 17.
- Bernon, 281; — (André), armateur, 200; — (André), marchand, 287; — (Marie-Suzanne), 200; — (Suzanne), 134.
- Bernot de Charant (Françoise), 12.
- Berr (Emile), 6.
- Bertaud, capitaine de navire, 104, 105.
- Berthelot, prêtre; — (Jeanne); — (Mathieu), 94; — (Antoine), sieur du Couret; — (Mathieu), sieur du Couret; — du Couret (Pierre), 152.
- Berthonneau, chirurgien, 220.
- Bertin, instituteur, **294**.
- Berton (Pierre de), 292.
- Bertrand, capitaine de navire, 104; — (Françoise), 301; — (Charles); — (Milton), docteurs médecins, **224**; — de Brosse, typographe, 56.
- Besplas, 206.
- Besse (Dom), bénédictin, 18, 19, 66, 67, 78.
- Besson (Antoine), tailleur, 80; — lieutenant de vaisseau; — contre-amiral, 335.
- Béthune (Armand de), duc de Chabrost, 55; — (A. de), capitaine, 335.
- Bétrine, pasteur, 173.
- Beziaud, contrôleur des tailles, 262.
- Bezie, maire de Champagnac, **344**.
- Béziers* (Hérault), 188.
- Bezombes (Ed.), 54.
- Bezu La Forêt*, cant. de Lyon-la-Forêt, arr. des Andelys, 180.
- Biais (Emile), 4, 46, 47, 76, 79, 216, 277.
- Bibard, notaire, 381.
- Bidon (Jeanne), 264.
- Bidouaud (Anna), 347.
- Bigot, 229.
- Billard, 344; — (Eugène), poète, 151.
- Billaud (Madeleine), 343; — (Victor), 360, 361.
- Billaud (S.), sieur d'Ardenne, 200; — Dardenne, 134.
- Billocque (Anne), 302.
- Billot, général, 80.
- Binaud (Marie), 346.
- Biran (Guillaume de), 317.
- Biron*, com. du cant. de Pons, 177; — (Gers), 196.
- Biro, curé de Saint-Nicolas de La Rochelle, 82.
- Biteau (Auguste-Mathurin), 147.
- Blachon, père et fils, pasteurs, 173.
- Blactot de La Billardière (Elisabeth), 262, 263.
- Bladé, écrivain, 149.
- Blaise (Saint), évêque, 179, 185.
- Blaméré*, com. de Puyravault, cant. de Surgères, 178.
- Blanchet l'abbé, écrivain, 21-25, 152.
- Blanchon (Jean-François), député à l'Assemblée législative, 134, 268.
- Blanzac*, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 288.
- Blassel, 141.
- Blois (J.), notaire, 181.
- Blondel, graveur, 60; — notaire, 354.
- Blosseville (Marquise de), 180.
- Bohe-Moreau (Jean), 356.
- Bobène (Marie-Esther de), 294.
- Bodard (Anne), 301.
- Bodin, 133; — (Anne), 16; — (Emile), 148, 322.
- Boessin, Boissin (N.), prêtre, 181, 182.
- Boffinet, 295, 345.
- Boffraud (Germain), 141, 142; — (Jean), 142.

- Boguiet, laboureur à bras, 379.
 Boichot, sergent-major, 139, 140.
 Boileau, 55 ; — (Anne), 344.
Bois-au-Geai, com. de Saint-Gervais, cant. de Ruffec, 179, 180.
Bois-Charmant, com. des Nouillers, 345.
Boisclair, près Jarnac (Charente), 293.
Bois de Cené, cant. de Challans, arr. des Sables d'Olonne, 181.
 Boislile (De), 32.
 Boislinauds (Léon de) ; — (Marie-Madeleine de) ; — (Léonard) ; — (Sylvain de), 152.
 Boisseau de La Galernerie (Louis) ; — (Sophie), 152.
 Boissier (Gaston), 4.
 Boissier de Sauvages, prêtre, 151, 152.
 Boissin de La Guierche (Gabrielle), 153.
 Boissonnade, professeur, 154, 211.
 Boissoye (Marguerite de), 16.
 Boistard (C.), bénédictin, 189.
 Boiteau, curé constitutionnel du Tâtre, 23.
 Bombal (Eusèbe), 238.
 Bonaparte (Le prince), 70, 164.
 Bonfils, capitaine de navire, 105.
 Bonhomme, 101 ; — (Frédéric), auteur dramatique, 52.
 Bonhur, lithographe, 317.
 Bonneau (Louise), 134, 200 ; — (O.), 95.
 Bonnefon (P.), bibliothécaire, 31, 153.
 Bonnefoy, évêque de La Rochelle, 49, 53, 83, 217, 343.
 Bonnégens (De) ; — (Jean), seigneur des Hermittans ; — (Jean), seigneur du Breuil-Dignay ; — de La Chaume ; — des Hermittans (Adèle) ; — (Henri-Joseph) ; — (Jean-Joseph), lieutenant de la sénéschaussée de Saint-Jean d'Angély ; — (Marie-Louise), 47.
 Bonnet, archiprêtre de Saintes, 82 ; — industriel, 87.
 Bonnetié de Saint-Ruth (Marie-Anne de), 153.
 Bonneuil (De), 288.
Bonneral, abbaye, 190.
 Bonneville, président de la société de la Croix-Rouge, 162.
Bonneville, cant. de Rouillac, arr. d'Angoulême, 288.
 Bony de La Vergne (Marie-Madeleine), 153.
 Bordas, conventionnel, 2.
Bordeaux (Gironde), 185.
 Bordery (Louis), 221.
 Borel d'Hauterive, 221.
 Borelli (Comte Jules), 80.
 Borie (Etienne-Léon), député ; — (Etienne-Marie), député à la convention, 308 ; — (Nicolas), 307 ; — Cambort, conventionnel, 2, 307, 310 ; — (Etienne) ; — (J.), avocat, 310 ; — (Jean), député à la convention, 307, 309, 310 ; — (Nicolas), député au corps législatif, 307.
 Born (De) ; — (Bertrand de), troubadour, guerrier, 140. Voir Faye.
Born, fief des Durfort, 155.
 Bornecque, professeur, 246.
 Boscal de Réals (Comte), maire de Saintes ; — de Mornac (Marie-Charlotte) ; — (Marie-Caroline) ; — (Marie-Aimée) ; — (Marie-Anne), religieuses, 161 ; — de Mornac (Henriette), 160 ; — (François-Léon), colonel ; — (Léon-Joseph-Charles), lieutenant ; — (Louis-Victor), colonel ; — (Raoul), général, 160.
 Bosredon (Luc de), 205.
 Bosredon en Combraille, branche de la famille Augier, de Cognac, 262.
 Bossebeuf, prêtre, 196.
 Bosson (Jules), prêtre, 13.
 Boubée de Lespin (Sélina-Victoire) ; — (Louis), 86.
 Bouchard, 390 ; — d'Aubeterre (Jean) ; — (Jeanne), 33 ; — d'Esparbès de Lussan, 285.
 Boucher, 300 ; — (Françoise), 271 ; — (Gustave), 78, 211.
 Boucher de Molandon (Elisabeth), 17.
 Boucheron (Victoire), 227.
 Boucherot (J.), notaire, 181.
 Bouchet (Geneviève), 334.
 Boudet (Dom), bénédictin, 18, 19, 66 ; — (Marcellin), écrivain, 336.
 Boudinot (Jean) ; — (Pierre), 306.
 Boué, 229.
 Bouet (François de), sieur du Portal ; — (Marie-Jeanne de) ; — (René de), 220, 221.
 Bouffar, capitaine de navire, 105.
 Boug, notaire, 382.
 Bougainville, 104, 105.
 Bougarel (Ch.), prêtre, 24.
 Bouge, curé de Marencennes, 76.

- Bouguereau (W.), artiste peintre, 94, 146, 215, 216, 277.
- Bouhel, maître tailleur d'habits, 378, 379.
- Boulanger, docteur en médecine, 382.
- Boule (Marcelin), 223, 224.
- Boulle, prêtre, 296.
- Boullé (Hélène), 292, 293 ; — (Nicolas), 292.
- Bouniceau, marchand, 23.
- Bouquet, instituteur, 150, 151.
- Bouquet de La Grye, 149 ; — ingénieur hydrographe, 282.
- Bouquin, archiprêtre de Rochefort, 228, 230.
- Bourat, contrôleur des contributions directes, 49.
- Bourbaki, général, 80.
- Bourbon (Gabriel de), 205 ; — (Louis, duc de), 337.
- Bourbon-l'Archambault*, chef-lieu de cant., arr. de Moulins, 25.
- Bourcard, négociant, 107 ; — (Mathilde), 109.
- Bourcefranc*, com. du cant. de Marennes, 82, 83.
- Bourdé, curé de Saint-Eutrope de Saintes, 178.
- Bourdeau (Georges), 363.
- Bourdeille (André de) ; — (Barthélemy de) ; — (Claude de) ; — (Françoise de), 336.
- Bourdeille*, com. du cant. de Brantôme (Dordogne), 336.
- Bourdeleau (Marguerite), 305.
- Bourdin, sculpteur, 2 ; — (Michel), 72, 220.
- Bourelly, général, 70.
- Bourg*, com. du cant. de La Rochesur-Yon, 180.
- Bourg-Charente*, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 45-47, 76, 77, 300.
- Bourg-sur-Gironde*, ch.-lieu de cant., arr. de Blaye, 335.
- Bourgeois, professeur, 281 ; — (Athanasé) ; — (Jean), receveur des postes, 227.
- Bourgueil*, chef-lieu de cant., arr. de Chinon, 102.
- Bourignon, archéologue, 26, 28, 253, 389.
- Bourloton, écrivain, 56, 203.
- Bournezeau*, cant. de Chantonay, arr. de La Roche-sur-Yon, 109.
- Bournonville (Amélie de), 263.
- Bourra, 63.
- Bourru, directeur du service de santé de la marine, 338.
- Boursaud (Pierre), prieur de Vitalterne, 250.
- Bousquet (Marguerite), 302.
- Boutelleau, maire de Cognac, 368.
- Boutet, capitaine de navire, 105 ; — (Marie), 336.
- Bouteville (M^{me} de), 149.
- Bouthier, juge au Canada, 19.
- Bouthillier, tailleur de pierres, 82.
- Boutiers-Saint-Trojan*, com. du cant. de Cognac, 384.
- Boutin, 87 ; — (G.), bourgeois, 331.
- Boutiron, docteur-médecin, 72 ; — propriétaire, 68.
- Bouviera (Perpétue), 317.
- Bouyer, docteur-médecin, 191.
- Boyard*, fort, com. de Saint-Georges d'Oleron, cant. de Saint-Pierre, arr. de Marennes, 20, 21.
- Boyer (Delphine) ; — (Jacques), greffier, 343.
- Boys*, fief des Gerault, 39.
- Brach de Montussan (Anne de), 336.
- Brachet (Ignace), sieur de La Milletière, 172, 173 ; — (Suzanne), 172 ; — (Théophile), 172, 173 ; — (Théophile), sieur de La Milletière, pasteur renégat, 171-173.
- Braconne*, forêt, ar. d'Angoulême, 334.
- Bracquemont (De), artiste peintre ; — (De), graveur, 217.
- Bragier, 299.
- Bran*, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 304, 305.
- Brancas (Marquis de), 256.
- Bras*, cant. de Charny, arr. de Montmédy, 98.
- Brassaud, curé de Saint-Sauveur de La Rochelle, 224.
- Brassaud*, fief des Goumard, 172.
- Brau de Saint-Pol Lias, 385.
- Braud (Henri), 277 ; — notaire, 287, 354 ; — Saint-Aulaire, 301.
- Braun, délégué de la société populaire des beaux-arts, 151.
- Brazza (De), explorateur, 289.
- Brecey (De) ; — greffier, 63.
- Brédif (Augustine-Lidy), 111.
- Bremond (Salomon de), 381 ; — (Jean de), seigneur de Balzac, 41 ; — d'Ars (De), 221 ; — (Comte Anatole de), 4, 32, 53, 70, 117, 136 ; — (Théophile de), 33.
- Bretinauld de Saint-Surin, 33.
- Brettes (De), 336.

Bretteville (Seine-Inférieure), 13.
Briandeau de La Briandière, pour Bernardeau de La Briandière, 161.
Briault, docteur médecin, 191.
Bridier, propriétaire, 17; — (De), 336.
Brié, com. de Deviat, 24.
Brie-sous-Chalais, ou *Mont-Lozone*, cant. de Chalais, arr. de Barbezieux, 24, 136, 302.
Brie-sous-Matha, com. du cant. de Matha, 39, 241-243.
Brion (A.-L.), (Noël Noirba), 54.
Brioude (Haute-Loire), 176.
Brisson, 300; — (Ernest), 153; — maire de Cognac, 159.
Brive (Corrèze), 196.
Brives, cant. de Pons, arr. de Saintes, 379, 380.
Brizamboury, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 299, 300.
Brizard (Marie), négociant, 228.
Brizeux, poète, 219.
Brodut, curé-doyen de Tonnay-Charente, 88, 281.
Broglie (Duc de), 255; — (Joseph-Amédée de), 22.
Brossac, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 305.
Brosset, curé de Mareil, 191.
Brottier, 254.
Brou (Le P. Alexandre), jésuite, 383.
Brouage, com. d'Hiers-Brouage, cant. de Marennes, 7, 147, 291, 332.
Broue, com. de Nieulle-Saint-Sornin, cant. de Marennes, 337.
Brun (Pierre), 32, 74, 147; — marchande, 373, 375, 376.
Brunet (Jules), 294; — (Marie-Anne), 15; — (Marie-Fr.), 264; — ministre de l'instruction publique, 338.
Brunot-Labbé, libraire, 317.
Brusley, juge lieutenant, 303.
Bruslon (J.), sergent, 354.
Brutails (J.-A.), archiviste, 54.
Brutus, nom de *Saint-Just* pendant la révolution, 44.
Buckingham, 130.
Bueil (De), 49.
Bugeaud, maréchal de France, 140, 162; — (Louise), 162.
Bugues, ou *Le Bugue*, en Périgord, chef-lieu de cant., arr. de Sarlat, 230.
Buirette de Verrières (Baron), 161.
Bujon, sous-inspecteur des chemins de fer, 296.

Buncey-sur-Seine, com. du cant. de Châtillon-sur-Seine, 342.
Bunnell-Lewis, archéologue, 255.
Bunzac, com. du cant. de La Rochefoucauld, 179.
Burguet, entrepreneur, 48.
Burie, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 68, 201, 344.
Burot, médecin en chef de la marine, 338.
Burty, collectionneur, 277.
Bussac, com. du cant. de Saintes, 62, 237, 238, 331.
Buzard, maître de pension, 234.
Buzay, com. de La Jarne, 200, 297.

C

Cabanis, 23; — négociant; — (Marguerite), 224; — (Le comte), sénateur; — (Annette-Paméla), 71.
Cabié, artiste peintre, 217.
Cablanc, com. de Périgueux, 318.
Cadiot (Marcel), 224.
Cagnat (René), archéologue, 255.
Cahors (Peronnelle de), 40.
Caillaud, 27; — artiste peintre, 217.
Caillon, poète, 363.
Caix (Robert de), écrivain, 257-260; — (de Saint-Amour), 256.
Callaman (Marie de), 12.
Callandreau, notaire, 373, 377.
Callen, ancien *Bazadais*, cant. de Sore, arr. de Mont-de-Marsan, 185.
Callori (Marguerite), 357-359.
Callot (Eugène-Henri), artiste peintre, 216; — (Pierre-Simon), 282.
Cambacérès, 164.
Caminade (J.), bourgeois, 103; — agent municipal, 370; — de Chantenet, 368.
Campagnol (Marie), 14.
Camus (Adèle), 162; — (J.), notaire, 181.
Canolle, docteur-médecin, 342.
Cante (Etienne), 154.
Cante, com. du cant. de Saverdun, 188.
Cappon, 306.
Caps du Verger (Pierre de), régent, 304.
Captieux, chef-lieu de cant., arr. de Bazas, 185.
Carayon, négociant; — (Louise-Elisabeth), 107.
Carbonas, fief des Foissac, 123.

Carcassonne (Aude), 176.
Cardailhac (Jeanne de); — (Françoise de), 76.
Carennac, cant. de Vayrac, arr. de Gourdon, 237.
Carrier, 308.
Cars, com. du cant. de Blaye, 343.
Cartellier, sculpteur, 71.
Cartier (Jacques), navigateur, 270, 340.
Cassaux (N. de), 135.
Cassereau (Léon), libraire, 273.
Castaigne (E.), bibliothécaire, 46; — (Noëmi); — (Sophie), 88.
Castellane (Comtesse de), 86.
Castello (Bernard de), 121.
Castelnau, chef-lieu de cant., arr. de Bordeaux, 185.
Castillo (Leon y), ambassadeur, 51.
Castillon (De), ambassadeur, 255; — du Perron (A.), négociant, 87, 88, 294; — du Perron (Elisabeth); — (Edmond); — (Gabriel); — (Henri); — (Jeanne), 88.
Castin de Guérin de La Madeleine, 207.
Catelan (Français), 172.
Catherine (Sainte), 188.
Catherine, de La Rochelle, 282.
Catherine de Médicis, 351-353.
Caudéran (L'abbé), 250.
Caudéran, com. du cant. de Bordeaux, 16.
Caudine, en Languedoc, 387.
Caumartin (M^{me} de), 55.
Caumont (Arcisse de), archéologue, 196.
Caumont-la-Force, 300.
Cauroy, prêtre assermenté, 23.
Caussade, chef-lieu de cant., arr. de Montauban, 128, 130, 186.
Cavaroquo (Pierre de), 188.
Cazères, chef-lieu de cant., arr. de Muret, 187.
Célarie, 294.
Celle-sur-Belle, chef-lieu de cant., arr. de Melle, 4, 5, 15, 66, 199.
Cellier (Marguerite), 301.
Ceris (Marie de), 40, 41.
Cerizy, com. de Cerizy-Buleux, cant. de Gamaches, arr. d'Abbeville, 97.
Cernuschi, 18, 277.
Cette, chef-lieu de cant., arr. de Montpellier, 173.
Chabannes (De), 140.
Chabasse, propriétaire, 215.
Chabert (J.), entrepreneur, 228, 347; — (M.), employé de commerce, 347; — (Marie), 228.

Chabot, professeur, 281; — (Paul de), 220; — (Pierre de), 152; — (Comte de), 78; — (Vicomte de), 336.
Chachoyne (Jacquette), 40.
Chadenac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 199, 224.
Chagnon, com. d'Aumagne, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 17, 25, 27, 28, 193, 197.
Chalais, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 79.
Chalignac, com. du cant. de Barbezieux, 3.
Challans, chef-lieu de cant., arr. des Sables d'Olonne, 181, 182.
Challaux, com. de La Garde-Montlieu, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 301.
Chalus, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Yrieix, 184, 196.
Chamard (Dom), 180.
Chambes ou *Jambes*, 387, 388; — (Charles de); — (Jean de), 387; — (Marguerite de), 320, 387.
Chambon, cant. d'Aigreffeuille, arr. de Rochefort, 115.
Champagnac, com. du cant. de Jonzac, 85, 86, 343.
Champagne, com. du cant. de Saint-Aignan, 82, 213, 329.
Champdeniers, chef-lieu de cant., arr. de Niort, 42, 306.
Champlain (Samuel de), 2, 19, 147, 151, 214, 219, 270, **291-293**, 330, 339-341.
Champlain, en la seigneurie d'Hiers, 291.
Champniers, com. du cant. d'Angoulême, 97.
Champrolin en Anjou, fief des Admyrault, 102.
Champs-Gaillards, com. de Châteauf-neuf-sur-Charente, 223, 224.
Chanteloube, com. de Tonnay-Charente, 263.
Chantillac, cant. de Baignes, arr. de Barbezieux, 157.
Chantreux, 54.
Chapelle de Jumilhac, 287.
Chapot, curé de Saint-Jean d'Angély, 262.
Charente, pour *Tonnay-Charente*, 262.
Charles (Marie-Jacquette), 103.
Charmières (Suzanne de), 288.
Charost, com. de Béthune, 55.

- Charrau, sergent royal, 381.
 Charrette, colonel, 9.
 Charrier (Françoise), 102; — (Marie), 15; — (Philippe), 262; — maire d'Archingeay, 341.
 Charroppin (Anne), 305.
 Charruyer (Edouard); — (Etienne), négociants, 111.
 Chartier, prêtre, 59.
 Chassagne, com. d'Arvert, cant. de La Tremblade, 124.
 Chassaigne (Marie), 296.
 Chassereau, notaire, 177.
 Chassériaud, imprimeur, 278.
 Chastanet, lieutenant de ligne; — (Jean), chef armurier, 16.
 Chastang (L.), médecin de la marine, 335.
 Chasteigner (Louis), seigneur d'Aubain, 155; — des Delfends (Eutrope), 179; — de La Rochepozay (Vicomte P. de), 155.
 Chastelier-Portault, fief des Prévost, 204.
 Chastenet (Salomon de), 120.
 Chastenet, fief des Chastenet, 120.
 Chastillon, ingénieur, 26; — (De), 128, 130.
 Chastres, abbaye, com. de Saint-Brice, cant. de Cognac, 50.
 Château-Fromage, com. de Bourg, cant. de La Roche-sur-Yon, 180.
 Château-Jollet, com. de Montboyer, 299.
 Château-Landon, chef-lieu de cant., arr. de Fontainebleau, 182.
 Châteauneuf, ou Val-Charente, chef-lieu de cant., arr. de Cognac, 76, 136, 223, 303.
 Châteauneuf-sur-Sarthe, chef-lieu de cant., arr. de Segré, 304.
 Châtelaillon, com. du cant. de La Rochelle, 76, 217, 287.
 Chatenet, prêtre, 15.
 Chatonet, 282.
 Chaudruc de Crazannes, archéologue, 75, 196, 255.
 Chaulnes (Duc de), 151, 218.
 Chaumont (Catherine de), 119, 120; — (Eléonore de), 119; — (Emery de), 119, 120, 123, 322; — (Jeanne de), 119, 120; — (Joachim de), 114, 117, 119, 120, 123.
 Chaussat, maire de Ciré, 85.
 Chausse (Suzanne), 152.
 Chauverac, fief des Bernard, 380.
 Chauvet, archéologue, 55, 79, 223; — imprimeur, 233; — notaire, 149.
 Chauvin, 35; — instructeur de la jeunesse, 302.
 Chavanon (Jules), archiviste, 273.
 Chavigny (Comtesse de), 76.
 Chef-Boutonne, chef-lieu de cant., arr. de Melle, 269.
 Chef-de-Baie, com. de La Rochelle, 282.
 Cheminant (Eugénie), 58.
 Chemiré-sur-Sarthe, cant. de Châteauneuf-sur-Sarthe, arr. de Segré, 180.
 Chénau-Baillabér, 45.
 Chenazé, pour Chemazé, com. du cant. de Château-Gontier, 98.
 Chénérille, cant. des Mées, arr. de Dignac, 12.
 Chepniers, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 301.
 Chérac, cant. de Burie, arr. de Saintes, 271.
 Chérade (Etienne-Pierre), comte de Montbron, 135, 201; — de Montbron (Paule); — (Alexandre); — (Comte Maxime), 297.
 Cherbonnières, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 158, 351.
 Chéreau (Urbain), 57.
 Chermeneuil, com. de Vandré, cant. de Surgères, arr. de Rochefort, 201.
 Chermignac, com. du cant. de Saintes, 224.
 Chérot (Le R. P. Henri), 18, 55, 56.
 Cherouvrier (J.), syndic, 190.
 Cherves, fief des Ribemont, 119.
 Cherveuse, cant. de Saint-Maixent, arr. de Niort, 174.
 Chesnel, 332.
 Chesnelière, fief des Dampierre, 288.
 Chevallier (Ernest-Jean), artiste peintre, 217, 218; — (Henri), propriétaire, 350; — (Pierre-Joseph), 318; — (Ulysse), chanoine, 145; — de Puilboreau (Sophie); — Jean-Jacques, propriétaire, 110.
 Cheranceaux, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 304.
 Chevré (Paul), sculpteur, 340.
 Chevreuse (Duc de), 168.
 Chevreuse, chef-lieu de cant., arr. de Rambouillet, 157.
 Chevreux, prêtre, 347.
 Chez-Chevalier, 75.
 Chez-Tareaux des Bois, com. de Javerzac, 379.

- Chez-Vendôme*, com. d'Orignolles, 301.
Chierzac, com. de Bédénac, 301.
Chièvre (Jacob de), 353, 354.
Chillac, cant. de Brossac, arr. de Barbezieux, 353.
Choiseul (Duc de), 137, 139, 140.
Choisme, notaire, 380.
Cholet, Cholle (Paul), 366 ; — notaire, 381 ; — prêtre, 338.
Cholous, 300.
Chotard, banquier, 229.
Chouet, notaire, 121.
Chourgnac, com. du cant. d'Haute-
 fort, 37.
Chrétien (Mathilde), 227.
Chuisnes, cant. de Courville, arr. de Chartres, 98.
Cintray, chef-lieu de cant., arr. de Chartres, 98.
Ciré, cant. d'Aigrefeuille, arr. de Rochefort-sur-mer, 49, 85, 102.
Civadier, 379.
Clairac, cant. de Tonneins, arr. de Marmande, 173.
Claretie (Jules), 6, 93.
Claud (Saint), 179.
Claudin (A.), libraire, 7, 56, 203.
Clément V, pape, 33.
Clément (L'abbé Joseph), 337.
Clérac, cant. de Montguyon, arr. de Jonzac, 302, 304.
Clercq (Jules de), consul général de France, à Gènes, 57.
Clermont (Louise de), 336.
Clervaux (De), 207 ; — (Anne de), 229.
Clèves (Catherine de), 168.
Clinchant, général, 80.
Clisson (Olivier de), connétable, 182.
Cloquette, commissaire de la marine, 11.
Clou (Saint), 185.
Clouzot (Henri), 57, 66, 71, 156, 261.
Cochin, graveur, 73.
Cochois, prêtre, 300.
Coëtivy (Alain de), cardinal d'Avignon ; — (Alain de), amiral ; — (Olivier de), 336.
Cœuret-Varin, évêque d'Agén, 83.
Cognac (Charente), 156, 332, 365-372.
Cognande (Guillemine), 39.
Cognehors, com. de La Rochelle, 97.
Colas, notaire, 381, 382.
Colbert-Chabanais, 76.
Collet (Jean) ; — (Marie-Anne), 15.
Collin, ingénieur, 88 ; — (Marie), demoiselle de La Brizelaine, 12.
Collioure, cant. d'Argelès, arr. de Céret, 343.
Collot, 308.
Colomb (Christophe), 270.
Colombe (Michel), 142.
Colombe de Lys, chapelain de la chapelle de Saint-Eutrope de Notre-Dame de Paris, 182.
Colomiez, 282.
Combeau, maire de Loulay, 15.
Combes, sénateur, 82.
Combières, com. de La Valette, arr. d'Angoulême, 288.
Combraud, conservateur des eaux et forêts, 226.
Commings (Elisabeth de), 143 ; — (Isabeau de), 118, 122 ; — (Samuel de), 120.
Commissaire, sous-officier, 139.
Compiègne (Oise), 192.
Conchil-le-Temple, chef-lieu de cant., arr. de Montreuil, 98.
Condé (Le prince de), 55, 82, 127, 352.
Condéon, cant. de Baignes, arr. de Barbezieux, 353, 354.
Conneré, cant. de Montfort-sur-Huy-
 nes, arr. du Mans, 98.
Constantin, prêtre, 249.
Conte (Guillaume), marchand, 39.
Contejeau (Charles), 221.
Coppée (François), 59, 79, 151, 211, 361.
Coras (Alphonse), 20.
Corbinaud, Corbineau, instituteur, 150, 151 ; — (Marie-Hortense), 10 ; — greffier ; — (Pierre) ; — (Léon), 227.
Cordouan, phare (Gironde), 215, 250.
Corentin (Saint), 192.
Corlieu (Pierre de), 388.
Corme-Royal, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 7.
Cormier-Lasauzaye, maire de Saint-Simon de Pellouaille, 273.
Corneille (Docteur Pierre), auteur dramatique, 2, 54, 58, 78, 214, 273, 362-365.
Cornet, docteur médecin, 68, 95.
Corot, artiste peintre, 112.
Corraze, cant. de Clarac, arr. de Pau, 385.
Cortet, évêque de Troyes, 59.
Cosnac, com. de Saint-Thomas de Cosnac, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 387.

Costin, inspecteur des compagnies d'assurance, 273.
 Cot, professeur, 71.
 Coudreau (Henri), 58.
 Coulet ; — (Perron), 290.
 Coupris, vicaire général du Mans, 191.
 Couraing, dit Corinthe, imprimeur, 346, 347.
Courbefy, com. de Saint-Nicolas, cant. de Chalus, 184.
 Courbis, 309.
 Courbon-Blénac (De), 207.
Courcelles, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 13.
Courçon, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 29, 30, 107.
 Courillault (Marie), 376.
 Courteau (Théodore), 292.
 Courtois de Guigneville, commandant des milices, 262.
 Cousin, archidiacre de Saint-Jean d'Angély, 115, 117.
Coussac, com. d'Echebrune, 380.
 Coustin de Manasdeau (Jeanne), 152.
 Coustolle (Marguerite), 305.
 Coutance (Anne), 336.
 Coutanseaux, négociant, 88, 162, 229 ; — (Marie), 228.
 Couturaud, curé de Thenac, artiste peintre, 217.
 Couture (Léonce), 384.
 Couvrelles, 373.
Couz, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 305.
 Couzay (Jean de), chanoine, 203.
 Coyault, dit Deschamps, pasteur, 174.
Coyron, com. de Bardenac, cant. de Chalais, arr. de Barbezieux, 305.
Cozes, chef-lieu de cant. de Saintes, 97, 196, 226, 278, 279, 295.
Cramchaban, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 108.
 Cramon, précepteur, 301.
Craon, chef-lieu de cant., arr. de Château-Gonthier, 180 ; — fief des La Trémoille, 204, 205.
 Crassous, notaire, 200.
Cravans, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 24, 72.
Crazannes, com. du cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 63, 86, 147, 178.
 Crégut, prêtre, 336.
Crémarest, cant. de Desvres, arr. de Boulogne-sur-mer, 97.
 Crémazie, poète canadien, 339.

Crépel (Marthe), 347 ; — (Gérard), receveur des postes, 348.
Croix-Chapeau, cant. de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 201.
Cromières, com. de Cussac, cant. d'Oradour-sur-Vayres, arr. de Rochechouart, 152.
 Crozin, régent et notaire, 305.
 Cruon, maître tailleur de pierres, 376.
 Crussol d'Uzès (De), évêque de La Rochelle, 10 ; — de Montausier (Antoinette de), 9, 10.
 Cumont (Hugues de), maire de Saint-Jean d'Angély, 67 ; — (marquise de), 140, 276.
 Curnillon (Charles) ; — (Gabriel), 294.
Curton, com. de Challignac, cant. de Barbezieux, 333.
Cussac, cant. de Saint-Mathieu, arr. de Rochechouart, 152.
Cusset, chef-lieu de cant., arr. de La Palisse, 345.
 Cymont (Marie-Anne de), 152.

D

Dabescat (Geneviève), 310.
 Dalvy, imprimeur, 75.
 Damas (Maxence, baron de), 140.
 Dampierre, officier de marine, 385 ; — (Françoise de) ; — (Gilles de), 288.
Dampierre-sur-Boutonne, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 19, 33, 87, 291.
 Dangibeaud (Charles), 8, 41, 91, 147, 219, 332.
 Daniaud, 300.
 Daras, artiste peintre, 218.
 Darcy, docteur-médecin, 157.
 Dasque (Auguste) ; — (Jean), professeur de musique, 294.
 Dast Le Vacher de Boisville, 48.
 Daubige, bibliothécaire, 316.
 Daudet (Alphonse), écrivain ; — (Léon), écrivain, 245.
 Daunou, 164.
 Dauphin de Labatut, précepteur, 305.
 David (Louis), pasteur, 175 ; — (Michel), prêtre, 359 ; — sous-préfet de Jonzac, 342.
Dax (Landes), 186, 355.
 Debas, photographie, 157.
 Debidour, 154.
 Debruxelles, curé de Salles, 287.

- Decazes, capitaine, 290.
 Decheverry, prêtre, 11.
 Dechézeaux, capitaine de navire, 104, 105.
 Decout, président du tribunal de commerce de La Rochelle, 84.
 Dédé, imprimeur, 92 ; — agent municipal, 371.
 Deforge, avocat, **159**.
 Degert, prêtre, 355.
 Degunes, bénédictin, 190.
 Deibler, exécuteur des hautes œuvres, 72, 146 ; — (Marie), 72.
 Delacombe. Voir Lacombe.
 Delage (Jean), seigneur Ducoureaux, 354 ; — de Luget, conseiller général, 88.
 Delamain (Henry), 111, 293 ; — (Aimé-Henry-Philippe) ; — (Louis) ; — (Marguerite) ; — (Philippe), **293**.
 Delamalle (Vicomte), général, 32.
 Delamothe. Voir La Mothe.
 Delaporte (Jacques) ; — (Suzanne), 382.
 Delarc, 154.
 Delaunay, 159 ; — instituteur, 150, 151.
 Delavaud (Louis), 332 ; — (Charles), inspecteur du service de santé, 278.
 Delavigne (Casimir), 151.
 Delayant, 169.
 Delharre (P.), 337.
 Delécluze, communard, 319, 322.
 Deléonnet, chef de bataillon, **161**, **162** ; — (Martial), 161 ; — (Jeanne-Mariel), 162 ; — (Madeleine), 88, 162.
 Delépine, inspecteur d'académie, 227.
 Delestang (Julie), 262.
 Delestre (Pierre), 310.
 Delmas (Emile), 281.
 Delphieux, curé de Brie-sous-Chalais, 24.
 Delpit, 203.
 Delusset, capitaine, 65, **84** ; — (François), 84.
 Deluze, contrôleur, 303.
 Demé, dessinateur, 217.
 Denans, fief des Tiraqueau, 121.
 Denifle (Le P.), 180.
 Denis (Marguerite), 172 ; — notaire, 381.
 Dergny, 96, 98.
 Deribes, notaire, 103.
 Deroulède (Paul), poète, 60.
 Deroy, général, 267.
 Desages, notaire, 320.
 Des Aguliers, 281, 282.
 Des Bordes (Marie-Charlotte), 44 ; — de Jansac (Henri), 47.
 Des Brosses (Marie-Madeleine), 12.
 Des Cars, 140.
 Descartes (René), 9.
 Deschamps (Gaston), 153 ; — (Maurice), prêtre, 25 ; — régent, 350.
 Des Chapelles (Comte), 248.
 Descordes, curé de Dolus, 24.
 Desdot (L.), notaire, 307.
 Desfriches, dessinateur, 73.
 Desmarests, 341.
 Des Mesnards (Paul), docteur-médecin, 229.
 Desmier de Saint-Simon d'Archiac (Suzanne), 33.
 Des Palus, 147.
 Dessalines d'Orbigny (A.), maire de La Rochelle, 344.
 Des Salles (François), 221.
 Dessendier (E.-V.), 60.
 Deriat, cant. de Montmoreau, arr. de Barbezieux, 24.
 Dewez, 289.
 Dexmier (Guy), 373.
 Diard, lieutenant d'infanterie de marine, 346.
 Didonne, com. de Saint-Georges de Didonne, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 332.
 Dielfart (Ch.), 149.
 Dienne (Le comte de), 123.
 Dolus, cant. du Château d'Oleron, arr. de Marennes, 24, 85.
 Dominguez (M.), professeur, 236.
 Dompierre-sur-Charente, cant. de Burie, arr. de Saintes, 217.
 Donnissan (Marie de), 52.
 Donzole (Jean), maire d'Angoulême, 45.
 Dor (Eugène), 111.
 Dorlu, notaire, 123, 374, 376 ; — praticien, 374.
 Doublet, docteur-médecin, 85.
 Doussin, régent, 304.
 Douy-la-Ramée, cant. de Lizy-sur-Ourcq, arr. de Meaux, 120.
 Douzac, fief des Abzac de Mayac, 303.
 Douzat, cant. d'Hiersac, arr. d'Angoulême, 97.
 Drahonnet, 267 ; — (Madeleine), 262.
 Drake, 323.
 Dreux-Brézé (De), évêque, 10.
 Drilhon (Charles), maire de Barbezieux, 225, 281 ; — (Marie-Thérèse) ; — (Noémi) ; — (Joseph) ; —

- (Paul), avoué ; — (Paul), sous-commissaire aux colonies, 87.
Drouhet (J.), apothicaire, 57.
Drumond, écrivain, 246.
Dubet (Gaston), collectionneur, 44, 233.
Dubois, écuyer, 303 ; — (Clémence), 228 ; — (Françoise), 294 ; — (Joseph), 221 ; — (Louis), 332 ; — sieur de La Gravelle, 353, 354 ; — de Landes (Auguste), 86.
Du Boulay (Hélène), ou Boullé, 292.
Du Boulet de La Boissière (Louis), curé de Saint-Ciers du Taillon, 297.
Du Bourg (Charlotte), 221.
Du Boys (Tristan), 220.
Dubreuil, Du Breuil, huissier, 382, 383 ; — (Jean) ; — (Géraud) ; — (Amélie), 288.
Du Breuil de Théon (Marguerite), 336.
Duchâtel (Alexandre), conducteur principal des ponts et chaussées, 163.
Du Châtellier (P.), 496.
Duchesne, prêtre, 353 ; — de Vauvert, 206.
Ducis, auteur dramatique, 249.
Ducourtieux (Paul), 67, 219, 221.
Dufaure (Gabriel), 295.
Dufay (Pierre), 73.
Duffau, 154.
Du Fouilloux (Jacques), 78.
Dufresne de Virel, 206.
Du Grenier (Françoise), 419.
Dugrot, notaire, 122.
Du Gua de Mons (Pierre), 270.
Du Guesclin (Bertrand), 282, 337.
Duguet, 158.
Dujaric-Descombes, 7, 275, 276, 318.
Du Lau de La Cotte (Suzanne), 318.
Dumas, dit Pajou, pasteur, 173 ; — (J.), maréchal, 381 ; — (Marthe), 265.
Du Mesnil-Simon, 42.
Dumon, maître d'école, 302.
Dumontet (G.), avoué, 347 ; — notaire, 382 ; — (Pierre), boucher, 353.
Dumontiers (Madeleine), 380.
Dumorisson, 229.
Du Moulin, Dumoulin (Louise), 413, 415-423 ; — artiste, 261.
Dünotar, château en Ecosse, 270.
Dupain, clerc de notaire, 296.
Dupallu, commandant, 162.
Dupaty, 62 ; — de Clam, 237.
Duperré, trésorier des invalides, 408.
Dupeux (Georges), prêtre, 68.
Du Plessis (Charles), gouverneur de Paris, 220 ; — (François), 419.
Du Plessis-Besançon, 256.
Dupont (Edouard), 282 ; — (Louise), 46 ; — lithographe, 35.
Duport, 261.
Duprat, professeur, 281.
Dupré (Guillaume), 286.
Dupuis (Ch.), 214.
Dupuy, 382 ; — (Albert), auteur dramatique, 142 ; — (P.), bourgeois, 303 ; — (Jean), de Ribérou, 380 ; — (Jean), sieur de La Dotrie, 379 ; — professeur, 71.
Durand, juge de paix, 344 ; — prêtre, 288 ; — sergent-major, 128, 129.
Durandau, 300.
Dureau de La Malle, de l'institut, 32.
Durepaire, 267.
Duret, inspecteur des eaux et forêts ; — prêtre ; — lieutenant d'artillerie, 226 ; — (Catherine), 301 ; — (F.), lieutenant d'artillerie ; — curé de Semussac, 347 ; — (Léon), écrivain, 62 ; — (Théodore), 18, 155, 277.
Durfort (Jean de), 455.
Durfort-Léobard (Gabrielle de), 187.
Durieux (Joseph), 310 ; — (Paul), 311.
Durivault, notaire, 198.
Dusault (Jean-Jacques) ; — (Philibert), évêques de Dax, 54.
Du Saussay (André), 355.
Du Solier, 116.
Dusser, 281, 282 ; — entrepreneur, 48.
Du Tillet, 76.
Dutreuil, instituteur, 301.
Duval (Louis), 63.
Du Vauroux (P.), prêtre, 49, 59.
Du Vergier, 372 ; — (Guy), 51.
Duvignau, 352.
Du Vivier, artiste peintre, 407, 410.

E

- Ebbon*, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 26, 193, 196.
Ebvreuil, chef-lieu de cant., arr. de Gannat, 384.
Echebrune, cant. de Pons, arr. de Saintes, 380.

Echillais, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 12, 229.
Echiré, com. du cant. de Niort, 78.
Ecouen, chef-lieu de cant., arr. de Pontoise, 164.
Ecoyeux, cant. de Burie, arr. de Saintes, 155.
Effiat (Le maréchal d'), 130.
Egreteaux, 300.
Elbène (D'). Voir Abein.
Elie, évêque de Saintes, 54.
Elue, com. du cant. de Perpignan, 176.
Emeri, Emmery, 282 ; — domestique, 234.
Endres, compositeur, 391.
Epernay (Marne), 8.
Epernon (D'), 76, 118, 127-130.
Epifanie (Samuel), 382.
Errard (Charles), graveur, 142.
Escambouille, vallée, com. de Fontcouverte, cant. de Saintes, 237.
Escandes, cant. de Captieux, arr. de Bazas, 185.
Eschasseriaux (Baron), ancien député, 164, 224 ; — (François), échevin de Saintes, 353.
Escoyeux (D'), gouverneur de la ville de Saintes, 353.
Esnandes, com. du cant. de La Rochelle, 7.
Espagnac (Fortunée), 294.
Espérandieu (Emile), 255.
Esprinchard, 282.
Esrable des Barrières, 368.
Esser, instituteur, 151.
Estaing (Comte d'), amiral, 150.
Estanchaud (Marguerite), 301.
Estrée (Paul d'), écrivain, 59, 168, 169, 332, 359.
Etaules, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 157, 177.
Etauliers, cant. de Saint-Giers-la-Lande, arr. de Blaye, 352.
Etourneau de La Touche, 206.
Eury, pharmacien, 150.
Eustelle (Sainte), 2, 177.
Eutrope (Saint), évêque de Saintes, 83, 175-193, 211, 249, 250, 274, 331, 337, 355.
Eveillé, 322.
Evrard (Marie-A.-G.), 22.
Exideuil, chef-lieu de cant., arr. de Périgueux, 311.
Exoudun, cant. de La Mothe Saint-Héraye, arr. de Melle, 174, 175.
Expilly (Claude d'), 286.

Eyssautier, directeur de l'institution diocésaine de Pons, 158.

F

Fabien, vicaire général de La Rochelle, 178, 280.
Fabre (Hector), 339, 340.
Fachoda, 257-260.
Fage (René), 219.
Faidy de La Violière, 206.
Faneau, prêtre, 76, 137.
Fanton, curé de Ciré, 85.
Fanty-Lescure (Emma), artiste peintre, 217.
Faure (Félix), président de la république, 160, 313.
Faure-Douville, 245.
Faustin (Georges), armateur, 84, 145.
Favars (Limousin), 184.
Favereau (Jacques), 76.
Favreau, maître charpentier, 376.
Fayard, lieutenant de gendarmerie ; — (Marie), 346.
Faye (Les), dits Born, 140 ; — d'Es-
poisses (Antoinette), 172, 173.
Felletin, chef-lieu de cant., arr. d'Au-
busson, 236.
Fellmann (F.), 30.
Fels, employé de commerce, 267.
Fénelon, 236-238, 275.
Fenionx, cant. de Saint-Savinien,
arr. de Saint-Jean d'Angély, 147,
199.
Féole, com. de Saint-Pierre de Juil-
lers, 215, 350.
Féraud, 309.
Ferchaud de Réaumur, naturaliste et
physicien, 334.
Ferragut, procureur, 374.
Ferrand (Béatrix), 387 ; — (Emma),
384.
Fèvre, chapelain de Saint-Eutrope à
Angoulême, 178 ; — curé consti-
tutionnel de Rouillac ; — (Louis),
curé constitutionnel de Mérignac,
23.
Fichot, maire de Jonzac, 342.
Figeac, chef d'orchestre, 352.
Figeac (Lot), 186, 195.
Filhol, maître ès-arts, 232.
Filhol de La Boisse, 300.
Fiot, 222.
Fleuriau (P.), négociant, 103.
Fleuriau-Bellevue, 262.
Fleury (M^{me} de), 163 ; — (Paul de),
archiviste, 79, 215, 387.

- Floch, enseigne de vaisseau ; — adjudant principal de la marine, 230.
Flour (Saint), 336.
Foissac (Antoine de), 123.
Foix (Gaston de), 221.
Foix, fief des Boislinards, 152.
Foix-Rabat (De), 188.
Folleville (De), 288.
Foncillon, com. de Royan, 215.
Foncin (P.), 219.
Fonfrède, com. de Saint-Estèphe, cant. d'Angoulême, 346.
Fonrémis (Marcel de), 250.
Fonsale (Lucie), 14.
Fonsegrive, 20.
Fontaine d'Ozillac, com. du cant. de Jonzac, 301.
Fontclaireau, cant. de Mansle, arr. de Ruffec, 97.
Fontcouverte, com. du cant. de Saintes, 236, 238, 275, 331, 354, 355.
Fonteneau (Dom), bénédictin, 18, 19, 66, 67 ; — dit Alfonse de Saintonge, pilote, 270.
Fontenille, 354 ; — fief de Marie-Thérèse de Mesmes, 291.
Fontorbe, médecin en chef de la marine ; — architecte ; — (Eugénie) ; — (Charles), lieutenant de vaisseau, 164.
Forès, curé de Villefagnan, 23.
Forest (Louis), 73 ; — (Marie), 265 ; — bourgeois, 264.
Forest de La Coinche, 368.
Forges, cant. d'Aigrefeuille, arr. de Rochefort, 224.
Formey de Louvent (Henri) ; — (René), 294.
Foubert, docteur-médecin, 83.
Foucaud, Foucault (A.), notaire, 49 ; — capitaine de navire, 106 ; — conservateur des hypothèques, 114 ; — négociant, **158** ; — (Edmond) ; — (Marc) ; — (Paul), 159.
Fouché, duc d'Otrante, 267.
Foucher, 74.
Fouchier (Marthe), 39.
Foucques, notaire, 373, 274, 376.
Fougères, 206 ; — précepteur ; — (Anne) ; — (Pierre), 305.
Fougeron du Vivier (Jeanne), 271.
Fougières (Marie-François), comte de), maréchal de camp ; — (Marie-Françoise de), 238.
Fouinet (Ernest), 320.
Fouquebrune, cant. de La Valette, arr. d'Angoulême, 387.
Fouquel, receveur des domaines, 345.
Fouras, com. du cant. de Rochefort-sur-mer, 294.
Fourès, professeur d'anglais, 281.
Fourgeaud (L'abbé), doyen de Saint-Amand de Boixe, 219.
Fournas (De), colonel, 157.
Fournier, 282 ; — notaire, 111 ; — (François) ; — Sarlovèze, 310.
Foussais, com. de Saint-Hilaire des Loges, arr. de Fontenay-le-Comte, 175.
Foy (Richard), commandant, 352.
Fradin, curé de Marennes, 224, 225 ; — (Ambrois), maire de Saint-Jean d'Angély, 67 ; — (M^{lle} de), 35 ; — seigneur de Belabre, 269 ; — de Belabre, 62.
Fragonard, avocat, 226.
François 1^{er}, 76.
Françoise (Léonarde), 347.
Frazine (M^{me} Marie Garnier), professeur, 137.
Frèche, médecin ; — (Dominique), 347.
Frechette, poète canadien, 339.
Frédoux, prêtre, 85.
Frémont, prêtre, 59.
Fréneau, sergent, 303.
Frérot, curé de Verrey-sous-Salmaise, 343 ; — évêque d'Angoulême, **342**.
Freytag, employé de commerce, 267.
Frogerolle (Georges), 339.
Froidevaux (Henri), 137.
Fromaget, docteur-médecin, 138.
Fromentin (Eugène), artiste peintre, 112.
Front (Saint), 192.
Frontenac, gouverneur du Canada, 340.
Frottier (Chevalier) ; — (Louise-Françoise), 345 ; — (Jeanne), 152 ; — (Marie-Angélique), 345.
Frouville, fief des Saint-Chamans, 238.
Frucourt, cant. d'Halbucourt, arr. d'Abbeville, 98.
Fumé, curé de La Couarde, **158**.
Funck-Brentano, 207.
Furet, 305 ; — assassin, 73.

G

- Gabaret (Gabriel-Antoine de), 134 ;
— (Gabriel-Jean-Nicolas de), 200.
Gabeau, 216.
Gabillet, instituteur, 344.
Gaboriaud (Jeanne) ; — (Marie), 304.
Gadebois, fief des Pindray, 353.
Gagnaud (A. de), 279, 391.
Gagnier (Marguerite), 304.
Gaiffe (F.), négociant, **341**.
Gagné, charron, instructeur de la jeunesse, 305.
Gaignères, collectionneur, 55.
Gaillard, curé d'Arvert, **224** ; — docteur en droit, 138.
Gain (Isaac de), 287.
Gaisser (Dom Hugues), 67.
Galiffet ; — (le général marquis de), 290 ; — (Alexandre de) ; — (Jean de) ; — (Guillaume de) ; — (Louis de) ; — (Marie de) ; — (Philippe de), maréchal de camp ; — (Philippe), lieutenant des maréchaux de France, 291.
Galliot, Galliot (Antoine), 238 ; — de Genouillac (Jacques), 154 ; — (G), seigneur de La Taillandrie, 353, 354.
Gallais, prêtre, 16.
Gallocheau, capitaine de navire, 105.
Gamin, dit Lebrun ou Moinier, pasteur, 174.
Gandauvert (G.), pharmacien en chef de la marine, 68.
Gandelin (Marie), 87.
Gandobert (François) ; — (Bernard) ; — (Jean), prêtres, 178.
Ganivet, 347.
Ganivet-Desgraviers, 300.
Gannes (Elisabeth de), 153.
Garnault (Emile), 107, 138, 139, 140, 214, 286, 325.
Garnier, député à la convention ; — (Madeleine), 227 ; — maire de Royan, 343 ; — (Marie) ; — (Frazine), 137.
Garrigues (Ch.), avocat, 4, 72, 139, 150.
Garrisson (Charles), écrivain, 124, 125, 126, 130, 131.
Gaschet, général, 295.
Gassion (Marquis de), lieutenant général des armées du roi, 299, 300.
Gasteuil, poète, 353.
Gastinaud, précepteur, 301.
Gaucherel (Gustave), 213.
Gaudet de Lestard, avocat, 71, 278.
Gaudin-Belcour, négociant, 157.
Gaudry (Albert), 223.
Gauguié (A.), professeur, 45.
Gaulleux, 203.
Gaultier (M.), bénédictin, 177.
Gaume (L'abbé), 251.
Gaurin (Angélique), 16.
Gauthiot, 149.
Gautier, Gauthier, commandant, 7, 14 ; — (Eustelle), 347 ; — (Henri-Dyke), 293 ; — (Judith), 36 ; — (Léon), 251.
Gautreau, chef d'escadron de gendarmerie, **159**.
Gauvaing, 229.
Gauvry, curé de Beaulieu-Cloulas, 178.
Gayot, capitaine de navire, 108.
Geay, instructeur de la jeunesse, 304 ; — (Madeleine) ; — (Marcel), négociant, 228 ; — (Marguerite), 41.
Geléeau, curé de Salles, 10, 65, 66, 136.
Gelin (H.), écrivain, 75, 156, 222.
Gelineau, docteur-médecin, 140.
Gemozac, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 72, 273.
Gendre (L'abbé Pierre), professeur, 166 ; — curé d'Etaules, 177 ; — curé-doyen d'Ars en Ré ; — (Emmanuel), séminariste, **158**.
Gencbrias des Brosses (Blanche), 228.
Genet, maire de Saintes, 347 ; — notaire ; — marchand, 303.
Génis, cant. d'Excideuil, arr. de Périgueux, 149.
Genlis, chef-lieu de cant., arr. de Dijon, 342.
Genlé, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 41.
Geoffroi, Geoffroy, 256 ; — archevêque, 142 ; — artiste peintre, 217.
Georgeon, avocat, 151.
Georges (Saint), 188.
Georges (Jean), 219.
Georget, poissonnier, 39 ; — (Anne), 261.
Gérault (Marc) ; — (Rogier), seigneur de Boys, 39.
Gergeau (Marie), 171-173 ; — procureur, 171, 172.
Germain, curé de Taillebourg, 178.
Germaine (Sainte), 188.

- Gerval, 352.
 Gétraud (Louis), **225**.
 Gèvre (André de), 178.
 Gez (Ain), 81.
 Gibaud, dit Quasei, pasteur, 175.
 Gibeau, com. de Marignac, 237.
 Gibert d'Asnières (Georges), 386.
 Gignac, cant. de Martigues, arr. d'Aix, 173.
 Gigou de La Croix (Jeanne), 14.
 Gilbert, évêque d'Arsinoé, 228.
 Gilbert de Gourville, 206.
 Gilles (F.), 140.
 Gillier (Pierre), seigneur de Salles ; — (Renée), 155.
 Gillot de Saint-Evre, professeur, 346.
 Gimard (Pierre), 154.
 Girard (B.), consul de Grèce, 148 ; — notaire, 181 ; — (Les), sieurs de l'Isle-Sellé ; — sieurs du Demaine, 11, 12 ; — du Demaine (Marie-Amélie) ; — (Emile-Henri), **11**.
 Giraud (Antoine), conseiller du roi, 29 ; — percepteur, 304 ; — (Marie), 87 ; — magasinier principal de la marine, **343** ; — (Jehan) ; — (Salmon), 299.
 Giraudeau (Marie-Marguerite), 107, 108.
 Giraudias, maire de La Mothe Saint-Héraye, 363, 364 ; — avocat, 63 ; — (Emile), 141 ; — (Louis), 54, 363.
 Gisors, chef-lieu de cant., arr. des Andelys, 218.
 Glatin (Édouard), 294.
 Glotin (Paul), 228.
 Gluze, dit Clarens, pasteur, 173.
 Gobel, évêque de Paris, 22.
 Gobinaud, dit Bazel, pasteur, 175.
 Godefroy de Tennacourt (Suzanne), 14.
 Godet (J.), 305.
 Godin (Eugène), 160 ; — conseiller général, 344.
 Goffier, 362.
 Goizet (Laurent-Paul), notaire, **14-16** ; — (François), **15** ; — (Jean), marchand ; — (Louis), curé de Saint-Médard ; — (Pierre) ; — (Jean), archiprêtre de Notre-Dame de Niort, 15, 179 ; — (Catherine), 15 ; — (Marie-Anne) ; — (Marguerite) ; — (Marie) ; — (Jean-Pierre) ; — (Reine), 16 ; — (Pierre) ; — (Laurent) ; — (Paul), avoué ; — (Georges), inspecteur des forêts, 16.
 Gondeville, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 373.
 Gonse, collectionneur, 277.
 Gontard (Bertrand), 41.
 Gontaud, com. du cant. de Marmande, 274, 390.
 Gontaut ; — (Jean), 140.
 Gontier (Eugène), 4.
 Gonzague (De), 256.
 Gorribon (David), 306.
 Gorric (Jean), marchand, 40.
 Gorrin (Jean), instituteur, 287, 288.
 Gorron (P.), orfèvre, 190.
 Goth (Hélis de) ; — (Bertrand de), 33.
 Goué (De), lieutenant-colonel, 161.
 Gougnard, 282.
 Goujeau (Marie), 345.
 Goujon (Jules), 154.
 Gouly, lieutenant, 155.
 Goumard (Louise), 301 ; — (Antoine), seigneur de Torsay, 172.
 Goumiers (Pierre de), 332.
 Gourdon (Georges), 326.
 ourgues (Dominique de), 270.
 Gourraigne, professeur, 151.
 Goursaud, curé de Saint-Aigulin, 303.
 Gourville, cant. de Rouillac, arr. d'Angoulême, 288.
 Goy (Jean), 286, 287 ; — échevin de Saintes, 353.
 Grammont, abbaye en Limousin, 184.
 Gramont (Le maréchal de), 55.
 Grancolas, 383.
 Grand-Fief, château, 19.
 Grandi (Adélaïde), 343.
 Grandmaison (Geoffroy de), 238.
 Granges de Surgères (Marquis de), 141, 142, 221.
 Granier (Désiré), 391.
 Gras, général ; — (Jules) ; — (Marie), 187.
 Grasilier (Léonce), écrivain, 48, 331.
 Grassouille, com. de Saint-Martin de Cognac, 379.
 Grateau, curé de Saint-Savinien, 178, 347.
 Gravier, 339.
 Gravier de Vergennes, 366.
 Green de Saint-Marsault, 10, 207 ; — de Châtelailon (vicomte Charles de) ; — (vicomte Georges de) ; — (vicomte Maurice de) ; — (Pharamond), **287**. Voir Lamirault.

Grégoire, instructeur de la jeunesse, 301 ; — laboureur, 304 ; — (Marie), 136.
 Grégoire de Tours (Saint), 177.
 Grelaud, échevin de Saintes, 352.
 Grelet du Peyrat (Gabrielle), 84, 85 ; — (Pierre), prêtre, 85.
 Grenet, arquebusier, 305.
 Grenon (Thomas), 181, 182.
 Grévy (Jules), président de la république, 192.
Grézac, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 294.
 Griffon de Terrefort (Catherine), 381.
Grignon, com. de Thiverval, cant. de Passy, arr. de Versailles, 109.
 Grimelaud, sculpteur, 218.
 Grimoard, évêque d'Angoulême, 143.
Grisars (?), fief, 373.
 Grison (Georges), écrivain, 142.
Groffliers, chef-lieu de cant., arr. de Montreuil, 98.
 Grouchy (Nicolas de), 282.
 Groussaigne (Laure-Joséphine de), 111.
 Groussard (Jean), procureur ; — (Mathieu), 172.
 Guenon des Mesnards (Lucie) ; — (Pierre-Adolphe), 229.
 Guepratte (Charles), 88.
Guercheville, cant. de La Chapelle-la-Reine, arr. de Fontainebleau, 220, 270.
 Guérin, juge de paix, 342 ; — (François), 376 ; — (Jacquette), 374 ; — 376 ; — (Marcel), 49 ; — (Marcellin), 4 ; — (C. de) ; — (Jean de), docteur-médecin, 345 ; — (Eugène), lieutenant de vaisseau ; — (Paul), propriétaire, 344, 345.
 Guérinet, négociant, 262.
Guernesey, île anglaise, 222.
 Guerre (De), sculpteur, 217.
 Guéry, avoué, 109 ; — maître d'école, 304.
 Guès, directeur du service de santé de la marine, 225, 230.
 Guibal (Emmanuel de), 332.
 Guibert (Louis), 142, 143, 183, 203, 274 ; — régent, 305.
 Guidi, évêque de Cervera, 73, 169.
 Guillain (Nicolas), 220.
 Guillaud, docteur-médecin, 17, 29, 147, 389.
 Guillaume, évêque de Saintes, 54.

Guillebaud (Pierre), 76.
 Guillem de Piton (Louis), 200.
 Guillement, prêtre ; — professeur, 158.
 Guillemot, notaire, 103.
 Guillet, 87 ; — (Gabriel), 87 ; — négociant, 279.
 Guillier, procureur fiscal, 303.
 Guillon, maire de Chadenac, 224 ; — directeur de la station viticole de Cognac, 72.
 Guillot, instituteur, 150, 151.
 Guilloteau (Etienne), 181.
 Guillouet d'Orvilliers, gouverneur de la Guyane, 138.
 Guillout, instructeur de la jeunesse, 304.
 Guiny (Marie), 346.
 Guise le Balafré (Henri de), 168.
 Guitard, seigneur de La Borie, 32-34 ; — de Ribérolle, 147 ; — de Saint-Constant, 33.
 Guiton, maire de La Rochelle, 127, 283.
Guitres, chef-lieu de cant., arr. de Libourne, 320.
 Guillon ou Guyton de Maulévrier (Isabeau), 44.
 Guyon, notaire, 292 ; — prieur de La Trinité de Vendôme, 190.
 Guyonnet, lieutenant-colonel, 162.

H

Hachem (Louis) ; — (Métivier), 156, 226.
 Hamon (Françoise) ; — (François), vice-amiral de Bretagne, 33.
 Hammon, artiste peintre, 112.
 Hanotiaux, 256.
 Harcourt (Dⁿ), 140.
 Harel (Paul), 79.
 Harisse, 270.
 Harmand, représentant du peuple, 23, 47.
 Harouard (Famille), de La Rochelle, 200, 201 ; — du Beignon, 200 ; — de Saint-Sornin (famille), 134, 135.
 Harpedanne (Jean de), 387.
 Hartmanis, lieutenant-colonel, 239.
 Haudry de La Violière (Elisabeth), 206.
 Haultin, 74.
 Haumont (Bernard de), avocat, 102.
 Haussenville, 255 ; — (Comte d'), 238, 275.

Hautbertin, fief des Berton, 292.
Hautbosc, 98.
Hautefort (Félix), 71.
Hautefort (Charlotte de), 140.
Hautefort, chef-lieu de cant., arr. de Périgueux, 37, 140.
Hèbre de Saint-Clément, contrôleur général des guerres; — (Marie-F.), 262; — (François); — (Marguerite), 263.
Heine (Henri), 38.
Hénencourt, cant. de Corbie, arr. d'Amiens, 326.
Hélie, 363.
Henri III, roi de France, 205.
Henri, évêque de Saintes, 54.
Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, 59.
Héraud (Jeanne), 305.
Hérauld de Gourville, 76.
Herbout (Alix), comtesse de Saint-Légier, 213.
Hérole, précepteur, 304.
Héron de Villefosse, archéologue, 149.
Hertzog, curé de La Madeleine, 280.
Heudicourt (Pons d'), grand loup-tier de France, 345.
Heurtaumont (Henri de), 14.
Heustache, régent, 301.
Hève (Lucien d'), auteur dramatique, 6.
Hiers, com. d'Hiers-Brouage, cant. de Marennes, 291.
Hilaire (Saint), 192.
Hild, doyen de la faculté des lettres de Poitiers, 246.
Hillairet, artiste peintre, 217; — sieur de Beauchamp, précepteur, 300, 301.
Hillierin, prieur de Saint-Eutrope de Blameré, 178.
Himbourg (Marie-J.-B.), 87.
Hirschfeld, professeur à Berlin, 254, 255.
Hitier (Alexis), 287.
Honfleur, chef lieu de cant., arr. de Pont-l'Evêque, 339-341.
Honoré, 190.
Horric de Beaucaire (Comte), 256; — de La Courrade, 256.
Houdon, sculpteur, 71.
Houlette, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 381.
Hubert, négociant; — sous-officier, 230.
Hue de Miromesnil, garde des sceaux, 46.

Huet (Claude), 282; — (Etienne), 30; — (Jean), capitaine; — (Marguerite), 33; — (Marguerite-Suzanne), 291.
Hugo (Abel), 311; — (Victor), poète, 21, 36, 360, 361, 388.
Hugonin, régent, 302.
Humereuil, cant. de Saint-Pol-sur-Ternoise, 97.
Humières (D'), 140.
Huon, seigneur de Jarlac; — Yonique, dame de La Ferrière, 265.
Huré, château, près La Rochelle, 110.
Huriel, chef-lieu de cant., arr. de Montluçon, 183.
Hurlot, 61.
Hus (Alexandre), imprimeur, 226, 246; — (Louis), imprimeur; — (Adélaïde), actrice; — (François); — (Jean-Baptiste), 346; — (Prosper); — (Martin-Alexandre), 347.
Huteau, vérificateur des poids et mesures; — (Victoire), 227.
Huvet (Victor), négociant, 294.
Huysmans (J.-K.), 77, 78.
Hylaïre, curé de Saint-Nicolas du Chardonnet, 317.

I

Idlaroie, vicaire perpétuel, 243.
Ihoissey, chef-lieu de cant., arr. de Trévoux, 278.
Imbart de La Tour, professeur, 202.
Irasque, lieutenant d'artillerie; — (Auguste), négociant; — docteur en médecine, 16.
Islon, évêque de Saintes, 143.
Isoard de Chénérilles (Mathilde d'), 12.
Izenic, inspecteur d'académie, 281.

J

Jacques (Anne), 301; — (Antoine), instructeur de la jeunesse; — (Jean-David), régent, 305.
Jacquet, ingénieur; — ancien notaire, 228; — médecin des hôpitaux, 229.
Jacau de Fredmont, commandant de la Guyane, 137.
Jadard, 203.
Jaguenaud, ex-commandant de la garde impériale, 163.
Jallet (Jean), instituteur, 286, 287.

Jamain (Jeanne), 20.
 Jambes. Voir Chambes.
 Jardin de Champfleury, capitaine aux gardes, 172.
 Jardon (Catherine), 37.
Jardres, cant. de Saint-Julien-Lars, arr. de Poitiers, 385.
 Jarente, évêque constitutionnel, 22.
Jarlac, com. de Montils, cant. de Pons, arr. de Saintes, 265, 271.
 Jarnac (Comte de), 46.
 Jarnac de Gardépée (De), 365.
Jarnac-Champagne, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 255.
Jarnac-Charente, chef-lieu de cant., arr. de Cognac, 17, 111, 204.
Jarnages, chef-lieu de cant., arr. de Boussac, 185.
 Jasmin, poète, 219.
 Javalet, propriétaire, 230.
Javerzac, Javrezac, com. du cant. de Cognac, 23, 135, 201, 372-383.
 Jay (Jean), pasteur, 173.
Jazennes, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 97.
 Jeandeau (Gabriel), prêtre, 49; — (Paul), clerc de notaire; — (Eugène), notaire; — (Eugène-Médéric), notaire, **296**.
 Jeanne d'Arc, 282.
 Jeanton (Jeanne), 161.
 Jégu, curé de Rouffiac, 82.
Jersey, île anglaise, 222.
 Jobit (Marie), 344.
 Jocard, intendant militaire, 12.
 Joergensen (Johannes), 59, 203.
 Johanneau, poète, 353.
 Jolly, précepteur, 304; — (André), 382; — (Marie), 380.
 Joly d'Aussy, 262; — (Denys), 86; — (Jean-César); — sous-lieutenant, 86; — de Sainte-Eugène, 222. Voir Aussy.
 Joncières (De), artiste peintre, 217.
 Jonzac (La comtesse de), 172.
 Jouan, 380.
 Jouannet, régent, 305.
 Joubert, curé, évêque d'Angoulême, **22**, 23; — (Roch), préfet du Nord, 23; — docteur en médecine, 22; — (Mathieu), administrateur de l'octroi de Paris, 23.
 Joubert, général des Boërs, 344.
 Joubert, maître d'école, 305.
 Joubert (Pierre-Raphaël-Xavier), de Douzanville, prêtre, **136**.

Joubert de Langlade (Eutrope); — (Marie-Elisabeth), 136.
 Joubert de Saint-Christophe (Françoise), 152.
 Joucla, 6.
 Jourdan, maréchal de France, 2.
 Jourdan (Ernest), écrivain, 282; — vicaire général de La Rochelle, 49.
Journet, cant. de La Trimouille, arr. de Montmorillon, 180.
 Joussan, laboureur, 376.
 Jouvenet, graveur, 218.
Joux, fort, 80.
 Joyau (E.), professeur, 338.
 Joyer (Henri), 332.
 Joyeuse (Marguerite), 387.
 Joyeux (Albert), avoué, 49.
Joyeux en Saint-Vivien, com. de La Garde-Montlieu, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 305.
 Juglar, docteur-médecin; — docteur en droit, 229.
 Juin, contre-amiral; — lieutenant de vaisseau; — chef de bataillon; — directeur de la société générale à Nîmes, **228**.
 Julien, lieutenant, 290.
 Julien-Laferrière, évêque de Constantine, 255.
 Julion, curé de Courcelles, **13**.
 Jullian (Camille), 17, 25.
 Jullon de Knezay (Marie), 260.
Jully, près Vierzou, 10.
Jussas, cant. de Montlandre, arr. de Jonzac, 304, 305.
 Jussieu (Antoine de), naturaliste, 138; — (Bernard de), botaniste, 215.

K

Kaiser (Isabelle), écrivain, 20.
 Kanfar (Françoise de), 346.
 Keith Otar, 270, 271.
 Kempf, 49.
 Kirsh (J.-P.), professeur, 2.
 Kitchener (Le sirdar), 258.
 Knell, curé de Saint-Vivien de Saintes, 59, 161, 229.
 Kolly (De), directeur des domaines, 267.

L

Laage (De), 207.
La Barde, fief des Laisné, 373.
La Barre, fief des Harouard, 201.

- La Barre de Sepvret* (Deux-Sèvres), com. de Sepvret, cant. de Lezay, arr. de Melle, 174.
Labarrière (Jeanne), 302 ; — serrurier, 303.
La Basse-Guierche, com. de Chaudfonds, cant. de Chalonnes, arr. d'Angers, 204.
La Bastide d'Armagnac, cant. de Roquefort, arr. de Mont-de-Marsan, 186.
Labat (Gustave), 48.
Labbé (Loyse), dite la Belle Cordière, 6.
La Berge (De), 78.
La Bergerie (De), 170.
La Berthe (Comte de), 248.
La Bocagerie-Dupouzal, com. de Salles-lès-Aunay, 43.
La Boisse, com. de Monthoyer, 299.
Laborde (Marquis de), 280.
Laborde-Lassalle (Eugène de), 160, 161 ; — (Victor), capitaine de frégate, 161.
La Borie, fief des Guitard, 32-34.
La Bouralière (A. de), 203.
Labouré, évêque du Mans, 191.
La Boussinière de Beaumont (De), vice-amiral, 297.
La Boutetière (Comte René de), 204.
La Brande (Jean de), prêtre recteur de Brie-sous-Matha, 39.
La Brée, com. de Saint-Georges d'Oleron, 177.
La Brisetière, com. d'Echillais, 229.
La Brizelaine, fief de Marie Colin, 12.
Labrousse, pasteur ; — (Gabrielle), 229.
La Bruchardière, fief des Thouron, 103.
La Capelle, com. de Marioles, 184.
La Chaise, com. de Chourgnac, 37.
La Chaise-Dieu, chef-lieu de cant., arr. de Brioude, 337.
La Chambre (Jacqueline de), 121.
La Chapelle, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 13.
La Chapelle, pré, 263.
La Chapelle-Majenaud, 354.
La Chapelle des Pots, com. du cant. de Saintes, 63.
La Chapellière, 172.
La Châtaigneraye, chef-lieu de cant., arr. de Fontenay-le-Comte, 294.
La Chaume, fief des Bonnégens en Angoumois, 47.
La Chétardie (Marquis de), 256.
Lachèvre, colonel, 214.
La Cluse, village près de Pontarlier (Doubs), 80, 331.
Lacombe, prêtre assermenté, 25 ; — (Hélie de), 374, 376, 377.
Lacordaire (Le P.), 249.
Lacoste (Elie), 311.
La Côte-Rôtie, 215.
La Couarde, cant. d'Ars en Ré, arr. de La Rochelle, 81, 82, 158.
La Coubre, com. de La Tremblade, arr. de Marennes, 48.
Lacour (De), 332.
La Cour d'Igonie (Guillaume de), 44.
Lacouture (Gabrielle) ; — (Jacques), négociant, 16.
La Couture du Mans, 189-192.
La Crestinière, fief des Chaumont, 120.
Lacroix (Marie de), 228 ; — (Paul de), 308, 310, 372 ; — de Suarez d'Aulan (Denis-F.-M.-J. de), 135, 200.
Lacrousille (De), 6.
Lacurie (L'abbé), archéologue, 63, 255.
La Dotrie, fief des Dupuy, 379, 380.
Ladure (Eloy), 307.
Lafarge (M^{me}), (Daniel Léo), 93.
La Faye (Jean), 44.
La Faye de Génis (De), 44.
La Ferrière, com. d'Avy, 265.
La Flocellière, en Vendée, 33.
La Flotte, cant. de Saint-Martin de Ré, arr. de La Rochelle, 82, 97.
Lafon, 222 ; — (Gabriel), 7.
Lafond, com. de Cognehors, cant. de La Rochelle, 108, 110.
La Fontaine, fief des Lacombe, 374, 376.
La Fontaine des Houx, com. de Bézu-la-Forêt, cant. de Lyon-la-Forêt, arr. des Andelys, 180.
La Forest (Claude de), 306 ; — (Thomas), 40 ; — de Puycouvert (Louis de), ministre protestant, 305, 306 ; — (Samuel), 306.
La Forêt, com. de Rochefort-sur-mer, 341.
Lafutun de La Carre (Thérèse), 12.
Lagarde, curé de Sérignac, 187 ; — (De), prêtre, 312 ; — (Suzanne de), 373, 378, 381, 382.
La Garde, com. de Saint-Vivien, 301.
Lagarde sur le Né, com. du cant. de Barbezieux, 284, 285.

La Garde aux Valets, com. de Croix-Chapeau, 135, 201.
Lagarie, pasteur, 373.
La Genelle, com. de La Rochelle, 281.
Lagorce (Jeanne-Henriette), 347.
Lagord, com. du cant. de La Rochelle, 110.
La Grâce-Dieu, abbaye, com. de Benon, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 3, 49, 212, 213, 276.
La Grande-Sole, pré appartenant aux Augier, 263.
La Grange, fief des Otard, 271.
Lagrange-Chancel, 318.
La Gravelle, com. de La Garde sur le Né, cant. de Barbezieux, 354.
Lagroix, capitaine de navire, 105.
La Grolle, com. de Touverac, 234.
La Guinandie, fief des Périgord, 17.
La Guirlande, vallée (Charente), 97.
La Haye (De), gouverneur des Indes, 137.
Lahondès (J. de), 196.
L'Aiguillerie de Pousais, 175.
Lainé, Laisné, généalogiste 34 ; — (Ph.), sieur de La Barde ; — (Pierre), sieur de Gondeville ; — (Elisabeth), 373.
Lair (Louis), ingénieur des eaux ; — (Joseph), maire de Saint-Jean d'Angély, 343.
Laissard, capitaine de navire, 105.
Laistre (Comtesse de), 9.
La Jallet (Hélène de), artiste peintre, 217.
La Jallet, fief des Augier, 261.
La Jarne, cant. de La Jarric, arr. de La Rochelle, 130, 134, 170, 200, 201, 297.
La Jarric, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 97, 177, 187, 344.
La Jarric-Audouin, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 262.
Lalaigne, com. du cant. de Courçon, 107-110.
La Laigne, fief des Abillon, 172.
Lalande-Patry, cant. de Flers, arr. de Domfront, 215.
Lalanne (De), magistrat, 116.
Lalardrie, curé de Champagnac, 85.
Laleu, com. du cant. de La Rochelle, 281.
L'Allemand (G.), docteur-médecin ; — (Jeanne), 222 ; — (Jeanne-Rachel), 264.
Lally-Tollendal, 150.

La Londe, forêt, 215.
Lalondre, graveur, 35.
Lalut, avocat, 226.
La Madeleine (Christophe de), 41 ; — (Jacques de), 39-41 ; — (Jacques-Pierre de), 39 ; — (Jean de), 39, 41.
La Madeleine (Charente), 39-41, 147.
Lamartine, 21.
Lambert, 4 ; — (Le P.), 76.
Lambertie (Catherine de), 44.
Lamerat, pour *Lamérac*, cant. de Baignes, arr. de Barbezieux, 287.
Lameth, avocat, 113.
Lameth (Marquis de), commandant, 326.
La Milletière, fief des Brachet, 171-173.
Lamirault de Noircourt (Charlotte-Léonie), 10 ; — (Edgard), 9 ; — (Charlotte), comtesse Green de Saint-Marsault de Châtelailon ; — (Charles-Antoine), 9.
Lamoignon (C.-F. de), avocat général, 55, 56 ; — de Malesherbes (Chrétien-Guillaume de), 269.
Lamoricière (Juchault de), général, 140.
La Morinerie (Le baron de), 89-91, 123, 146, 147, 173, 204, 276, 331.
La Mothe (Amanieu de) ; — (Bertrand de) ; — (Gaillard de), cardinal ; — (Guillaume de) ; — (Guillelmine de) ; — (Hervé de), sire de Ruffec, 33 ; — (Pierre de) ; — (Gabriel de) ; — (Jean de) ; — (Jacques de) ; — (Pierre-Antoine de), 354.
La Mothe, château, 271.
La Mothe-Criteuil (Jean de), 353.
La Mothe d'Ardus, fort, 129.
La Mothe de Brie, fief des Montalembert, 353.
La Mothe Saint-Héraye, chef lieu de cant., arr. de Melle, 2, 10, 55, 58, 141, 175, 214, 273, 294, 362-365.
La Moulinette, com. d'Aytré, 170.
Lamourette, prêtre, 22.
Lamoureux, prêtre, 249.
Landerneau, chef-lieu de cant., arr. de Brest, 260.
Landreño (Marie), 230.
Landriot, archevêque de Reims, 59, 82, 225, 282.
Landry, adjoint au maire de Barbezieux, 225, 226.

- Lanes de Saint-Michel de La Roche-Chalais (Henri de), 127, 128, 129.
 L'Angle (De), 229.
 Langon, com. du cant. de Fontenay-le-Comte, 33.
 Lannoy (Pascal de), 205.
 Lantegrès, 309.
 La Pallice, port de La Rochelle, 281, 282.
 La Perdasse, com. de Baignes Sainte-Radegonde, 264.
 La Perrière de Roiffé, 207.
 La Petite-Forêt, com. de Saint-Clément, 262.
 La Peyrelongue de Saint-Pierre de Buzet, com. de Saint-Pierre de Buzet (Lot-et-Garonne), 193.
 La Pinade, 130.
 La Plume, chef-lieu de cant., arr. d'Agen, 186.
 La Poissonnière, bois, 205.
 La Porte (De), 48 ; — (Marie-Honorée de), 152 ; — (Suzanne de), 379, 380 ; — aux-Loups (Henry-Gaspard de), 10, 287.
 La Porte de Riantz, 206.
 Laporterie (S. de), 325.
 Larade (Marie de), 345.
 La Ravallerie, com. de Montlieu, 301.
 Larcher (Marie-Louise), 238.
 Lard (Emile de), 187.
 Largeault (Alfred), prêtre, 5, 15, 199.
 La Richarderie, com. de Saint-Seurin d'Uzet, 373, 380, 381.
 Larive, comédien, 216.
 La Rivière, com. de Chepniers, 304.
 Laroche, directeur d'école, 150, 151.
 La Roche-Canillac, chef-lieu de cant., arr. de Tulle, 184.
 La Rochecourbon (De), 345.
 La Rochefoucauld (De), 76, 151, 218, 220 ; — (François-Joseph de), évêque de Beauvais, 152 ; — (Louis-Alexandre, duc de), 154 ; — (Pierre-Louis de), évêque de Saintes, 83.
 La Rochefoucauld, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 50, 179.
 La Rochejaquelein (De) ; — (Henri de), 51, 52 ; — (Julien de), 52.
 La Rochejaquelein, com. de Voultegon, cant. d'Argenton-Château, arr. de Bressuire, 51.
 La Rochelle, 103, 107, 110, 124-131, 168-171, 279, 281-283, 324, 325.
 La Rochepozay, fief des Chasteigner, 155.
 La Roche-sur-Yon (Vendée), 180.
 La Rochette, subrécargue, 104.
 La Rochette, fief des La Croix de Suarès, 200.
 Larocque, maître de pension, 317, 318.
 Larocque-Latour (Jean-Marie de), 135, 201.
 La Ronze de Verrines, com. de Verrines-sous-Celle, cant. de Celle, arr. de Melle, 174.
 Laroque, inspecteur d'académie, 227.
 La Rouhaudrie, fief des Roux, 373.
 La Rouillasse, com. de Soubise, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marrennes, 389.
 La Rouvière (Anne de), 12.
 La Ruscade, 305.
 Larye (Vicomte J. de), 78.
 La Sainte-Baume, com. du Plan d'Aups, cant. de Saint-Maximin, arr. de Brignoles, 249, 250.
 La Sainte-Trinité de Vendôme, monastère à Vendôme, 180, 190-192.
 Lasouque, colonel, 17.
 Lassalle, arquebusier, 303.
 Lasserre (Henri), 316.
 Lasteyrie (Ch. de), 148.
 Lastours (Guy de), 140.
 La Sauvagère, 255.
 La Sauzaie, fief des Augier, 261, 262, 263, 264, 267.
 La Sauzaye. Voir Masson.
 La Taillandrie, fief des Galliot, 353, 354.
 La Touderie, com. de Saint-Maurice, cant. de Confolens, 17.
 La Tour (Pierre-Antoine de), 271.
 La Tour, fief des Picoron, 206.
 La Tourasse d'Aiguillon, com. d'Aiguillon (Lot-et-Garonne), 194, 195.
 La Tour Blanche, cant. de Verteillac, arr. de Ribérac (Dordogne), 336.
 La Tour du Pin (De), commandant en second en Aunis, 240.
 La Tour Landry, cant. de Chemillé, arr. de Cholet, 359.
 La Tremblade, chef-lieu de cant., arr. de Marrennes, 229, 237.
 La Trémoille (Louis de), 204 ; — (duchesse de), 332.
 Latreuille (E.), propriétaire ; — (Marie), 17.
 Laubessin (Charles de), 76.

- Laubier (Marie de), 10 ; — (Marthe de), 297.
- Laugeay (J.), notaire, 305 ; — dit Vendôme, maître d'école, 301.
- Laugerat (Barthélemy), 153.
- Laumonier, professeur, 246.
- Launay (Louise de), 152.
- Laurens (Guyon) ; — (Louis), 40.
- Laurent (Justin), adjoint au maire de Saintes, 72, 150 ; — directeur de pension, 319 ; — sculpteur, 217.
- Laurier (Wilfrid), 19.
- Lausanne (Suisse), 311.
- Lauzerte, chef-lieu de cant., arr. de Moissac (Tarn-et-Garonne), 187.
- Lauzun ; — (Philippe), archéologue, 193, 196, 197, 205, 351, 353.
- Lauzun, chef-lieu de cant., arr. de Marmande, 186.
- La Vallée (Le sieur de), 115 ; — (Léonie), 344.
- La Vallée, com. d'Archingeay, 345.
- La Vallette, com. de Valleraugue, (Gard), 173.
- Lacasseau, en Poitou, 102, 103.
- Lavergne, archéologue, 193.
- Lavergne (François de) ; — Montenard de Tressan (Louis de), évêque du Mans, 190.
- La Vernède (Anne de) ; — de Berneret, 345.
- Lavernhe, pharmacien, 224.
- Laverny (Anatole), 67, 188.
- Lavie, ingénieur, 88.
- La Vigerie, com. de Saint-Savinien, 332.
- Laville, maître d'école, 301.
- La Villegille (A. de), 92.
- Lavillet, 199.
- La Vivétrie, com. de Saint-Aulais de La Chapelle-Conzac, cant. de Barbezieux, 353.
- Le Beignon, fief d'Angélique de Meynard, 134.
- Le Berthon, échevin de Saintes, 352 ; — (François), seigneur de Ransanne ; — (François-Gabriel) ; — (Pierre), 152 ; — de Ransannes (Marie-Simon), 152.
- Leblanc (Louise), 344 ; — (Paul), 241, 337, 341.
- Le Blavel, rade en Bretagne, 126.
- Le Bois, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 227.
- Lebon, ancien ministre des colonies, 151 ; — conventionnel, 308.
- Lebourg, proviseur du lycée de La Rochelle, 296.
- Lebouvier (Emilie), 230.
- Lebret, avocat général, 113.
- Le Breuil, com. de Cognac, 159, 294.
- Le Breuil, com. de Saint-Martin de Cognac, 379.
- Le Breuil-Dignay, fief des Bonnengens, 47.
- Le Bug, Le Bugue, chef-lieu de cant., arr. de Sarlat, 311, 317.
- Le Bureau, com. de Saint-Palais-surmer, 215.
- Le Camus de Néville, 45-47, 76, 77, 79.
- Le Caron de Fleury (Charlotte), 9.
- Le Caron de Troussure, commandant, 9.
- Le Carrefour de Pouillac, com. de Pouillac (Charente-Inférieure), 304.
- Le Cellier, curé de Saint-Ciers du Taillon, 158.
- Lecesve, évêque de la Vienne, 22.
- Le Chambon, fief des Guitard, 31.
- Le Champ des Rentes, com. de Saint-Pierre de Juillers, 351.
- Le Charpentier de Lonchamps, bibliothécaire, 173, 174.
- Le Château-Chesnel, com. de Cherves, cant. de Cognac, 86, 271.
- Le Château d'Oleron, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 15, 200, 205, 206, 338, 339.
- Le Clain, vallée, près Poitiers, 78.
- Lecler, 274.
- Le Clerc, vice-sénéchal, 116, 117.
- Lécluze ou L'Escluze (Charles de), botaniste, 322-324 ; — (Michel de), 324.
- Le Coigneux (Jacques), président du parlement de Paris, 119.
- Lecomte des Maretz, 391.
- Leconte de Lisle, poète, 361.
- Le Coq, 47.
- Lecot, évêque de Dijon, cardinal, 342, 343.
- Le Coureau, fief des Delage, 354.
- Le Courret, fief des Berthelot, 152.
- Lecourt, notaire, 103.
- Lécuilliez (Louis) ; — (Pierre), 87.
- Le Demaine, fief des Girard, 12.
- Ledrain, docteur-médecin, 191.
- Le Droquet, com. de Chérac, 271.
- Le Duc (Fr.), architecte, 199.
- Le Fa, com. de Sireuil, 196.
- Le Fauconnier, 301.
- Lefèvre (Marie), 17.

- Le Forestier (Jean); — (Yvon), 320.
Le Fouilloux, com. de Pressigny, cant. de Thenezay, arr. de Parthenay, 363.
Le Fouilloux, fief des Comminges, 120.
 Le Fourestier (Anna); — (Catherine); — (Chardon); — (Charles); — (Hélie); — (Jehan), 387; — (Denis), 387; — (Ysabel); — (Yvon), 386; — (Jean), seigneur d'Orignac, 386, 387.
 Le Gardeur (Armand), comte de Tilly, 335; — de Tilly, 71; — (Hippolyte), capitaine de vaisseau, 335; — (Florence), 229; — (Gustave); — (Charles); — Marie-Thérèse); — (Jean); — (Pierre); — (Jacques), 11; — (Théodule), 12.
Le Gatérat, com. de Saintes, 346.
Le Grand-Breuil de Vaize, fief des Lésignac, 114.
Le Gua, com. du cant. de Marennes, 14, 71, 279.
 Lehoux (M^{me}), 8.
Le Jaguenaud, com. de Tonnay-Charente, 263.
 Lelarge (Gabrielle), 102; — (Pierre-Antoine), 103.
 Lem, préfet de l'Indre, 3.
Le Maine de Vaux en Arvert, 157.
Le Mans (Sarthe), 180.
 Lemarié (Eugène), 361.
 Lemastin (Jacques), 51.
 Lemeignen, président de la société archéologique de Nantes, 69.
 Lemerrier (Le comte), président du conseil des anciens, 288.
 Le Mercier de Jauvelle, 207.
 Lemet, maître de pension, 236.
Le Mont-Dore, com. des Bains du Mont-Dore, cant. de Rochefort, arr. de Clermont Ferrand, 345.
 Lemousin (Françoise), 152.
 Lemoyne (André), poète, 219; — (J.-B.), sculpteur, 334; (Marie-Louise); — (Le R. P.), jésuite, 56; — de Sérigny (Marie-Thérèse), 335.
 Lenoir, artiste peintre, 217.
 Leonhardt, 229.
Léoville, com. du cant. de Jonzac, 158.
Le Pas des Ecots, à Challaux, 305.
 Le Peletier, contrôleur général des finances, 55.
 Lepelletier de Saint-Fargeau, 206.
Le Percot, près Saint-Jean du Mont (Vendée), 158.
 Le Play, 324.
 Le Plessis-Mornay, 118.
Le Pontouvre, com. de Champniers, cant. d'Angoulême, 360.
Le Port Bertheau, com. de Saintes, 62.
Le Portal, fief des Bouet, 221.
Le Port d'Envaux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 7, 147.
Le Poult en Persis, fief des La Croix de Suarès, 200.
 Le Prestre, conseiller du roi, 113.
 Leps (Léon), 351.
Le Rieu, fief des Otard, 271.
 Le Roi, historien, 237.
Le Rousseau, 263.
 Le Roy, écrivain, 245; — notaire, 292; — (René), chapelain de Saint-Eutrope, 180.
Les Aiguilles de Figeac, com. de Figeac, 195.
Les Aliscamps, com. d'Arles, 180.
Les Arènes de Thenac, com. de Thenac, cant. de Saintes, 332.
Les Bordes, fief des Mayonade, 123.
Les Brousses, fief des Audouin, 119.
Lescar, chef-lieu de cant., arr. de Pau, 176.
Les Champs Serdinies, com. de Salles-les-Aunay, 43.
Les Clairons, com. de Barbezieux, 354.
Les Contes, ou *Coutes*, com. de Cognac, 40.
Les Courgeats, com. de Péreuil, cant. de Blanzac, arr. d'Angoulême, 261, 264, 265, 266.
 Lescours (De), 206; — (comtesse de), 9; — (Julia de); — (Charles de), 10.
 Lescure (De), 52.
 Lesdiguières, 286.
Les Eglises d'Argenteuil, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 245.
Les Fresnoux, près Saintes, 219.
Les Gonds, com. du cant. de Saintes, 5.
Les Hermittans, fief des Bonnegens, en Vendée, 47.
 Lésignac (Claude de), 114; — (Eli-sabeth de), 114, 120-123; — (Jacob de), 114, 115, 118, 122, 124.
Les Mathes, arr. des Sables (Vendée), 51.
Les Mauds, com. de Thenac, 75.
Les Mongougnons, com. de Saintes, 84.

- Lesnars, maître écrivain, 302.
 Lesné. Voir Laisné.
Les Nouillers, cant. de Saint-Savien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 43, 345, 346.
Les Petits Chirons, com. de Chillac (Charente), 353.
L'Espineuil, com. de Saintes, 353.
Les Portes, cant. d'Ars en Ré, arr. de La Rochelle, 477.
Les Rivaux, près Montpon, 311.
Les Rivières, fief des Bernard, 380.
Les Rozières, com. de Chadenac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 379.
Les Saintes-Maries, chef-lieu, de cant. arr. d'Arles-sur-Rhône, 249, 250.
Les Salles de Rioux, com. de Rioux, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 380.
Les Salles de La Vauguyon, com. du cant. de Rochechouart, 184.
 Lesseps (Ferdinand de), 32.
 Lessieux, aquarelliste, 70, 218.
 Lestang (Antoinette de), 47.
L'Etang, fief des Lavergne, 190.
Les Ternes, com. de Pionnat, 185.
 Lestonnac (M^{me} de), 161.
 Lestranges (De), 140.
Le Sudre, fief des Abillon, 172.
 Letard, curé de Saint-Dizant du Gua, 205, 206, 280.
Le Tâtre, cant. de Baigne, arr. de Barbezieux, 23.
 Letellier (Le P.), 238.
Le Tillou, com. de Bourg-Charente, cant. de Jarnac, 46.
 Le Tourneur, 164.
Le Trouil, com. de Champagne, 329.
Le Treuil, com. de Burie, 68.
Le Treuil-Dural, com. de Champagne, cant. de Saint-Aignan, 213.
 Levacher, receveur du marquisat de Barbezieux, 154.
 Le Valois (Philippe), 56.
 Levallois (Isabelle), artiste, 352; — (Isaure), 293.
 Levant, capitaine de navire, 108.
 Levasseur, capitaine de navire, 108.
 Lévesque, Lévesque, 261; — (Ernest), 206; — de Maisons-Neuves, 206.
 Levezou de Vezins, 206.
Le Vigan (Gard), 174.
Le Vigeots, chef-lieu de cant., arr. de Brive, 34.
 Levraud (Edouard), docteur médecin, député; — (Benjamin), mé-
- decin; — (J.-E.), curé d'Ambleville, 6.
 Levrier (P.), pasteur, 174.
 Leygues, ministre de l'instruction publique, 149.
L'Herbauge, fief des Harouard, 201.
 L'hospitallier, notaire, 207.
L'Houmeau, com. du cant. de La Rochelle, 84.
 Liadouze (Marie), 87.
Liancourt, chef-lieu de cant., arr. de Clermont (Oise), 220.
 Lieutaud, 279.
 Lieutier (Nelly), 4.
 Lièvre (A.-F.), archéologue, 18, 25, 29, 193, 196, 197, 207.
 Ligoure (Isaac de), receveur des tailles, 123.
Ligugé, com. du cant. de Poitiers, 67, 77, 78, 246.
Limoges (Haute-Vienne), 142, 143, 183.
 Limousin (Georges), 159.
Linars, cant. d'Hiersac, arr. d'Angoulême, 178.
Linars, fief des Gain, 287.
 Liotard, explorateur, 155, 258, 259, 289.
L'Isle (De), 112, 114, 119, 146, 331.
L'Isle, com. de Saint-Pierre de l'Isle, cant. de Loulay, 112, 124.
L'Isle-Bouchard, chef-lieu de cant., arr. de Chinon, 204.
L'Isle-Oué, com. de Tonnay-Charente, 262.
L'Isle-Sellé, fief des Girard, 12.
 Littre (Maximilien-Paul-Emile); — (François), 337.
 Livenne (Marie de), 287.
Loches (Indre-et-Loire), 280, 330, 334.
Lodève (Hérault), 188.
Longeville, fief des Montalembert, 353.
 Longuet, 72.
 Longueteau, avoué, 227.
Lonzac, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 154.
Lonzay, fief des Castello, 121.
 Loquin (A.), membre de l'académie des sciences de Bordeaux, 207.
 Lorens, Laurent (Jean), prêtre, 181, 182.
 Lorraine (Claude de), prince de Joinville; — (Charles), duc de Guise, 168, 169.
 Loti (Pierre) (Viaud), académicien, 5, 207.

Louassier (Catherine), 304.
 Loubez (Saint), 185.
 Loué, chef-lieu de cant., arr. du Mans, 191.
 Louis XI, 5 ; — XVI, rois de France, 99, 356.
 Loulay, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 14-16, 87, 288.
 Lourdes, chef-lieu de cant., arr. d'Argelès, 221.
 Louvel, médecin de la marine, **225**.
 Louzac, com. du cant. de Cognac, 376.
 Loyer (Edouard) ; — (Emile), chef de bataillon ; — (Jean) ; — (Lucie) ; — (Marie) ; — (Nicolas), **88**.
 Loysellot du Breuil, 305.
 Lozon (J. de) (Jean Donzole), 48.
 Lubin, architecte ; — chef d'escadron d'artillerie, 346.
 Lucana (Attisia), 389.
 Lucas, artiste peintre, 217, 218.
 Lucazeau, notaire, 7.
 Luchat, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 7.
 Luchet (Aimée de), 221.
 Luçon, chef-lieu de cant., arr. de Fontenay-le-Comte, 181, 199, 332.
 Lucy-sur-Eure, cant. de Vermenton, arr. d'Auxerre, 95.
 Luga (Jean), 186.
 Lugéras, com. de Bussac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 305.
 Luguët (Henri), professeur, **338**.
 Lullin, de Châteaueux, 238.
 Lunneau ou Lonneau (Marthe de), 102.
 Lusignan, chef-lieu de cant., arr. de Poitiers, 175, 247, 248, 332.
 Lussan, cant. de Gimont, arr. d'Auch, 285.
 Lussion (Frédéric), professeur, **295**.
 Luther (Hope), capitaine anglais, 107.
 Luxembourg (Le maréchal de), 149 ; — (Comtesse de), 267.
 Luynes (Albert de), 218.
 Luzenac, 196.
 Lyonnet (H.), 223.

M

Mabaret du Basti, conservateur des hypothèques, 274.
 Machet de La Martinière (Jules), archiviste, 148, 214, 274.

Mâcon (Saône-et-Loire), 176.
 Maël, chef-lieu de cant., arr. de Guingamp, 301.
 Mager (Henri), 72.
 Magesir, com. de Montboyer, 299.
 Magistel, curé de Bric, 24.
 Magnan de Montaigu (Jeanne), 335.
 Maguelonne (Dom), 250.
 Mahudel (Nicolas), 60, 61.
 Maichin (Armand), historien, 255.
 Maillard (Léon), 35 ; — (Nicolas), 379 ; — (Th.), pasteur, 174.
 Mailloux, 286 ; — (Auguste), 20, 21.
 Maindron (Ernest), 35.
 Maine de Biran, philosophe, 317.
 Maintenon (M^{me} de), 7, 55, 56, 75, 82, 219, 222.
 Mainxe, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 41.
 Mairan, instituteur, 302.
 Maire (Athanasie), 8.
 Mairêt, poète, 130, 131.
 Maisonneuve, directeur du service de santé de la marine, 164.
 Malat, 23.
 Male (Emile), 251-253.
 Malemfort (Engelzie de), 140.
 Malezac (Georges de), précepteur, 302.
 Malherbe, poète, 126, 130, 146.
 Malicorne, chef-lieu de cant., arr. de La Flèche, 98.
 Malle (Jean), recteur de l'église de Saint-Jean du Perrot, 359.
 Malvin (Antoine-Marie de), maréchal de camp, 219 ; — Montazet, archevêque de Lyon, 257.
 Mamès (Saint), 184.
 Manceau (Daniel), historien, 124.
 Mandé-Dupont, 16.
 Manet, 155.
 Mano, capitaine de ligne, 268.
 Manseau, curé de Saint-Martin de Ré, 24, 280.
 Manteuffel, général, 80.
 Maqueville, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 241-243.
 Marans, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 49, 264, 305, 306.
 Marcadier, 303.
 Marcel (Saint), 184.
 Marcellly (Marie), artiste, 339.
 Marchadier (Marc), 135.
 Marchais (Jeanne), 301 ; — notaire, 382 ; — Terrefranche, fermier, 301.
 Marchais, château du prince de Monaco, 227.

- Marchal, prêtre, 79; — procureur, 373.
- Marchand, 19; — (David), 117; — (Le commandant), explorateur, 155, 257-260, 278, 290; — médecin, 389; — La Paillerie, fermier, 301.
- Marchande (Catherine), 387.
- Marchive, curé de Saint-Palais de Saintes, 88.
- Marcillac (Anne de), 17; — (Landri de), 288.
- Marcillac, cant. de Rouillac, arr. d'Angoulême (Charente), 288.
- Marcut (Piare), 99, 146, 148, 321, 322, 384, 386. Voir Marcel Pellisson.
- Maréchaux (Dom Bernard), historien, 250.
- Maredsous (Belgique), 18, 67.
- Mareil en Champagne, cant. de Brulon, arr. de La Flèche, 188, 189, 190, 191, 192.
- Marencennes, cant. de Surgères, arr. de Rochefort-sur-Mer, 76.
- Mareschal, prêtre, 224.
- Marguerite de Navarre, 351-353.
- Marguerittes, en Languedoc, fief des Le Fourestier, 387.
- Maria, vicaire perpétuel, 243.
- Mariaud (Marie), 227.
- Marie (Jean), praticien, 376.
- Marie-Antoinette, reine de France, 356.
- Marniac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 237, 238, 331.
- Marilhaud, notaire, 44.
- Marillac (De), garde des sceaux, 130; — ambassadeur, 255.
- Marillac le Franc, cant. de La Rochefoucauld, arr. d'Angoulême, 154, 155, 335.
- Marillet de La Boulée, enseigne de vaisseau, 307.
- Marioles, com. du cant. de Saint-Mamet La Salvétat, 184.
- Marion du Fresne, lieutenant de frégate, 105.
- Marle, chef-lieu de cant., arr. de Laon, 110.
- Marlones (De), 112, 146, 331; — (Renée de), 114, 118.
- Marlones, com. de Chambon, 115, 118, 120.
- Marnet (Jérôme de), imprimeur, 176.
- Marot, poète, 320, 388; — (S.), procureur, 373, 376.
- Marquantin de Closmorin, vicaire général de Saintes, 302.
- Marquis (Berthomé), maire de Saint-Jean d'Angély, 67.
- Marsac, cant. de Saint-Pierre de Chignac, arr. de Périgueux, 318.
- Marsay (Hortense), 271.
- Marseille (Bouches-du-Rhône), 181.
- Marteau (Jean), pasteur, 175.
- Martell; — (Jean), 222, 264; — (Frédéric), 222, 223; — (Auguste); — (Gabriel); — (Edouard), sénateur, 223, 294; — (Marthe), 264.
- Marthe (Sainte), 185.
- Marthon, cant. de Montbron, arr. d'Angoulême, 79.
- Martial (Saint), 183, 184.
- Martignac, ministre de Charles X, 143.
- Martiques, chef-lieu de cant., arr. d'Aix, 291.
- Martin, pasteur, 173, 264; — (P.), avocat, 120, 122, 123; — (René), religieux, 205; — de Bonsonge (Berthe), carmélite; — (Ernest); — (Jules), 163; — des Pallières; — général; — (Bernard), député de la Vendée; — (Charles-Bon), 63.
- Martineau, notaire, 381.
- Martinon, chirurgien, 304.
- Marval, cant. de Saint-Mathieu, arr. de Rochecouart, 184.
- Massé, sieur de Beaurenom, précepteur, 304.
- Massenet, colonel d'artillerie, 16; — capitaine; — capitaine de vaisseau; — professeur d'hydrographie, 228.
- Masson, 261; — de La Sauzaye, 267; — inspecteur des eaux et forêts; — (Albert); — (Henri); — (René), 295.
- Matha, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 26, 39, 163, 274, 336.
- Mathé, sculpteur, 217.
- Matioli, 207, 256.
- Maufras (Emile), 48, 145, 147, 197, 332.
- Maugeis (L.), de Saint-Malo, 307.
- Mauget, notaire, 302.
- Maumusson, pertuis, dans les couraux de l'île d'Oleron, 245.
- Mauny, curé de Cravans, 72.
- Maurice, maître d'école, 304.
- Mauzy, docteur médecin; — photographe, 157.
- Maussay, curé d'Arvert, 225.

- Mauzé*, chef-lieu de cant., arr. de Niort, 56, 305, 306.
Max (Roger), 78.
Maximin, évêque de Marseille, 249.
Mayaudon (Pierre), 317.
Mayonade (Jacques de), 123.
Mazet (Hugues), 49.
Meaux (De), 117 ; — (Charles de), 123 ; — (Paul de), 120, 123 ; — du Fouilloux (Charles de), capitaine enseigne, 124.
Méchin, 177.
Médis (Marie de), 168, 220.
Meillard, cant. de Montet, arr. de Moulins, 75.
Méline, clerc d'avoué, 36.
Mélinge (C.), prêtre, 164.
Ménard, curé de Vassiac, 303 ; — (Le R. P.), missionnaire, 71 ; — (Joséphine-Marie) ; — (Charles), tisserand, **20, 21**.
Menou, 264.
Menton, chef-lieu de cant., arr. de Nice, 70.
Menut, contrôleur des douanes, **162**.
Mercier, 41 ; — colonel, 17, 295 ; — (Jaspar), 41 ; — du Rocher, bourgeois, **153** ; — Dupaty (Ch.-H.), statuaire, 71.
Mérélessart, cant. d'Hallencourt, arr. d'Abbeville, 98.
Mérignac, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 23.
Mérignac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 304.
Mérignac, com. de Montils, cant. de Pons, 271.
Mérigot de Treigny, docteur médecin, 296.
Merlet (Lucien), archiviste, 332.
Merlin, 164, 229.
Merpins, com. du cant. de Cognac, 156.
Mervault, 170.
Meschers, ou *Meschers-sur-Gironde*, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 54, 69, 215, 227.
Meschinet, 207 ; — (L'abbé Alexis de), professeur, 165 ; — de Richemont (André) ; — (Louis), archiviste ; — (Louis), capitaine de corvette ; — (Paul), docteur-médecin, **229**.
Mesgreau, notaire, 381.
Mesmes (Marie-Thérèse de), 291.
Mesnard, curé de Vassiac, 304 ; — officier municipal, 361.
Mesnier, substitut du procureur de la république, 109.
Mesnil (Eure), 324.
Mester, cafetier, 24.
Mesureur, député, 324.
Métayer, dit La Fontaine, pasteur, 175 ; — dit La Barre, pasteur, 175.
Métivier, agrégé d'histoire, **226**.
Meung-sur-Loire, chef-lieu de cant., arr. d'Orléans, 296.
Meunier (Alfred), avoué, 294 ; — (Marie), 11.
Meursac, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 348.
Meyer, 229, 296 ; — (L.-E.), 162 ; — musicien, 261.
Meynard (Angélique de), 134, 200 ; — (Charles-Cosme-Marie de), 135, 201.
Meyrueis, chef-lieu de cant., arr. de Florac, 309.
Mezuret (L'abbé), historien, 250.
Michaud, Micheau, industriel, 81 ; — procureur, 374.
Michel, huissier, 382 ; — (Marguerite), dame de Chassagne, 124 ; — de La Motte, 229.
Micheneau (Gratienne), 181.
Michon, prêtre, 50.
Miermaignes, cant. d'Authon, arr. de Nogent-le-Rotrou, 98.
Migault, dit Prêneuf, pasteur, 174.
Migne, prêtre, 338.
Migré, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 33, 155.
Migron, cant. de Burie, arr. de Saintes, 39.
Milcent, fief des Pindray, 353.
Milhaut, conventionnel, 307, 308.
Millet, négociant ; — (Marie-Françoise), 111.
Millevoye, poète, 143.
Millien (Achille), 221.
Millieurenche, prêtre, 85.
Miossens, fief des Albret, 385.
Mioulle, régent, 305.
Mirabeau (Marquis de), 268.
Mirambeau, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 177, 206, 387.
Mirbt (Le docteur C.), historien, 202.
Miremont, com. du cant. d'Auterive, 187.
Missy (De), 229, 282.
Mistral, poète, 245, 246, 279.
Mitchell (Robert), 237.

- Moëze*, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 245.
Moinet, docteur médecin, 278.
Moirax, com. du cant. de La Plume, 186.
Molière, 180, 377, 378.
Mollières-Carailiac, com. du cant. du Vigan, 174.
Monaco, principauté, 70.
Mondon, prêtre, 79.
Monmerqué, 32.
Monnet, pharmacien, 49.
Monnier (Henri), 37.
Monod (G.), 286.
Monplaisir, borderie appartenant aux Augier, 263.
Monsanson, fief des Bernard, 373, 380, 381.
Monségur, chef-lieu de cant., arr. de La Réole, 320, 321.
Montagne-Fayel, com. de Molliens-Vidame, arr. d'Amiens, 97.
Montagrier, chef-lieu de cant., arr. de Ribérac, 296.
Montaigne (Michel de), 155.
Montalant (M^{me} de), 377.
Montalembert (De), 76, 240 ; — (Antoine de), 353, 354 ; — (Hélie de), clerc, 379, 380 ; — de Cers (Henri de), 88, 229 ; — (Marie de) ; — (Stanislas de), 229.
Montandre, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 300, 301, 304, 305, 330.
Montardit (De), 47.
Montauban (Tarn-et-Garonne), 124-130.
Montausier (Duc de), 76.
Montausier, com. de Baigne, arr. de Barbezieux, 288.
Montaut (Isabelle de), 271.
Montazel, fief des Malvin, 219.
Montbarrey (Le prince de), 238, 240, 266.
Montberon (François de) ; — (Jacquette de) ; — (Louis de), 336.
Montboyer, cant. de Chalais, arr. de Barbezieux, 136, 298-300.
Montbron, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 135, 201, 388.
Montchaude, com. du cant. de Barbezieux, 287.
Montclara (Marquis de), 130.
Mont-de-Marsan (Landes), 185.
Montdidier (Somme), 323.
Monte-Carlo, 70.
Monteil, commandant, 290.
Montembœuf, com. du cant. de Confolens, 300.
Montespan (M^{me} de), 76.
Montesquieu (Gers), 187, 188.
Montet (Joseph), 93.
Monteynard (Louise de), 190.
Montferrat (Italie), 356, 359.
Montfort, fief des Du Plessis, 220.
Montfreufeuf (Marie de), 32.
Montgomery, 149.
Montguyon, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 302, 303.
Montierneuf, com. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 177.
Montigny, fief des Trudaine, 282.
Montjoffre, fief des Guitard, 34.
Montlieu, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 85, 165, 177, 224, 280, 300, 301, 304, 330.
Montmoreau, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 179, 288.
Montmorency (De), 131 ; — Bouteville, 148.
Montmouton, fief des Rolland, arr. de Saint-Jean d'Angély, 121, 122.
Montour, prieuré, 23.
Montpipeau, com. de Huisseau-sur-Mauves, cant. de Meung-sur-Loire, arr. d'Orléans, 288.
Montpon, chef-lieu de cant., arr. de Ribérac, 311.
Montravail, com. de Pessines, cant. de Saintes, 75.
Montréal, chef-lieu de cant., arr. de Carcassonne, 176.
Montréal (Canada), 274.
Montrignac, 300.
Montsoreau, fief des Chambres, 387.
Morand, 76.
Morch (Vladimir), 281.
Moreau, 381, 382 ; — (Andrée), 359 ; — (Hégésippe), 93 ; — (L'abbé), professeur, 165 ; — imprimeur, 93 ; — notaire, 381.
Moreno de Mora (Jeanne), 10.
Morès (Marquis de), 258.
Moret, laboureur, 376.
Morez, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Claude, 80.
Morin (Jean), notaire, 87 ; — (Jean), curé de Macqueville, 241-243.
Mornac (De), général, 161.
Mornac, ou *Mornac-sur-Seudre*, cant. de Royan, 4, 161, 225.
Mornay (De), 117.
Mornay, com. de Saint-Pierre de

l'Isle, 114, 115, 119, 120, 122 ; —
Ribemont, 115, 123, 124.
Morpain (J.), publiciste, 5.
Mortagne-sur-Gironde, cant. de Co-
 zes, arr. de Saintes, 236, 317, 379,
 381, 383.
Mortreuil, médecin de la marine,
 274.
Morvande, 288.
Mothe, professeur, 227.
Mouchier (J.), docteur médecin, 269.
Moulhon, fief des Perin, 173.
Moulidars (J.-T. de), Jules Troussset,
 45, 46.
Moulidars, cant. d'Hièresac, arr. d'An-
 goulême, 45, 46, 97, 147.
Moulineuf, com. de Bourg-Charente,
 cant. de Segonzac, arr. de Cognac,
 41.
Moulinier, médecin de la marine,
 269.
Moulins (Allier), 192.
Moussac, com. de Gignac, 173.
Moussard (Daniel), 381.
Mousseau (Jean), soldat, 287.
Musset, avocat, 8.
Mouttet (Alexis), 390.
Moyne (Henri), maire de Saintes,
 353.
Muller (Baron Léonard), 161, 261 ; —
 (Zélie), 161.
Munroë, général anglais, 106.
Mursay (Comtesse de), 55.
Mursay, com. d'Echiré, cant. de
 Niort, 56.
Musset (Georges), bibliothécaire,
 avocat, 3, 31, 32, 49, 67, 68, 72, 73,
 149, 212, 213, 216, 222, 269, 270,
 276, 277, 281, 286, 305.
Musset (Alfred de), poète, 20, 21, 31,
 286, 361.
Myot (M.), 376.

N

Nadaud (L'abbé), 183 ; — curé de
 Crazannes, 178 ; — (Alfred), 49 ;
 — (Pierre), 287.
Nancras, cant. de Saujon, arr. de
 Saintes, 273.
Nanglard, prêtre, 178.
Nanteuil (De), 382.
Nanteuil en Vallée, com. du cant. de
 Ruffec, 180.
Narbonne (Aude), 177.
Nargy, cant. de Ferrières, arr. de
 Montargis, 182.

Nathalie, reine de Roumanie (Car-
 men Sylva), 351, 352.
Nau, bourgeois, 303.
Néaux, instructeur de la jeunesse,
 304.
Nègre, commissaire général de la
 marine, 11.
Nepveu (Jacques), 179.
Neuiller (Elisabeth), 82.
Neuricq, cant. de Matha, arr. de
 Saint-Jean d'Angély, 352.
Neuricq, cant. de Montguyon, arr.
 de Jonzac, 302.
Neveu (Elise), 296.
Néville, fief des Le Camus, 46.
Nicias-Gaillard, propriétaire, 345.
Nicolaï, archéologue, 193.
Nicolas (Saint), évêque, 179.
Nicolas de Lisleferme ; — (Jeanne),
 271.
Nicolet, artiste peintre, 217.
Nicollière-Teijeiro (S. de), 211.
Nieulle-Saint-Sornin, anciennement
Saint-Sornin, com. du cant. de
 Marennes, 214.
Nieul-sur-Mer, com. du cant. de
 La Rochelle, 173.
Nieul-sur-l'Autize, cant. de Saint-
 Hilaire des Loges, arr. de Fonte-
 nay-le-Comte, 180.
Nigot, charpentier, 15.
Ninon de l'Enclos, 82.
Niort (Deux-Sèvres), 179.
Nivault, négociant ; — (Fernande),
 347.
Noailles (Le maréchal de), 55.
Noailles, com. du cant. de Brives,
 184.
Noël (Edouard), lecteur de la comé-
 die française, 6.
Ngent-les-Vignes, 220.
Noguès (L'abbé), écrivain, 96, 97.
Noguiér, 196.
Noirba (Noël), 54.
Normand (Baron Frédéric) ; — (Ba-
 ron), sous-préfet ; — (Baron), gé-
 néral, 32.
Normand du Fié, docteur médecin,
 163.
Notre-Dame de Celle. Voir *Celle-sur-
 Belle*.
Noüard, curé de Mareil, 190.
Nouveau, notaire, 379, 382.
Nuailhé, cant. de Courçon, arr. de La
 Rochelle, 160.
Nussac (Louis de), 184.

O

Odeau (Jacques), 40.
Oleron, ile, arr. de Marennes, 4, 12, 24, 97.
 Olivier, maire de Marennes, 81 ; — (Marie-Thérèse), 346.
Orange (Vaucluse), 177.
 Orbigny (D'), maire de La Rochelle, 84, 160 ; — (Charles d'), père, 75.
 Orceau (Elisabeth), 136.
 Orfeuille (D'), 207.
Orignac, com. de Saint-Ciers du Taillon, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 265, 386, 387.
Orignolles, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 301.
Oriou, fief des Ravard, 114, 120.
 Orléans (Charles d') ; — (Jean d'), 76 ; — (Gaston d'), 119.
 Orliaguet (Ernest), imprimeur, 248 ; — (Marguerite) ; — (Pierre) ; — (Fernand), imprimeurs, 230.
Orville, com. de Saint-Seurin de Palenne, cant. de Pons, arr. de Saintes, 265.
 Otard (La famille), 270, 271 ; — de La Grange, 237 ; — (Jean-Auguste), 86 ; — (Léon), 35 ; — (René, baron) ; — (Baronne), 86.
 Ottero Acevedo, docteur médecin, 42.
 Oualle, 229 ; — (David), 282.
 Oudet (Louise) ; — (Baron Amédée) ; — (Jacques-Nicolas), 86.
 Oui (Jules), docteur médecin ; — (Jules), pharmacien ; — (Marcel), docteur médecin, 85, 151 ; — (Paul), docteur médecin, 85 ; — (Marguerite) ; — (Marie) ; — (Renée), 85.
 Oury, évêque de Dijon, 342.
 Outrey (Adéline), 86, 271 ; — ministre plénipotentiaire au Japon ; — (Henry) ; — (Fernand), 86.
Ozillac, com. du cant. de Jonzac, 75, 342.

P

Pacedianus, écrivain, 254.
 Paget (Marie), 134.
 Pagez (Marie), 200.
Paillé, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 351.
Pailleron, com. de Richemont, cant. de Cognac, 373, 376.

Paillet (Pierre-Elisée), 109.
 Pain, curé de Mornac, 225 ; — (Marie-Louise) ; — (Alexandre), commerçant ; — (François), notaire, 344 ; — (Maurice), député, 345.
 Paitoureau, 317.
Palaminy, cant. de Cazères, arr. de Muret, 187.
 Palissy (Bernard), 74.
 Pallu de La Barrière, contre-amiral, 80, 331.
 Pallu du Parc, évêque de Blois, 13 ; — professeur, 224.
 Palme (Joseph de), 332.
 Palustre de Montifaut ; — (Léon), artiste archéologue, 14 ; — de Virsay (Louise) ; — (Dominique), 13.
Pamproux, cant. de La Mothe Saint-Héraye, arr. de Melle, 174.
Panloy, château, com. du Port d'Envaux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 63, 147.
 Papillaud, instituteur, 43, 44, 136, 298, 324, 330.
 Papillaude, 43, 44.
 Parabère (M^{me} de), abbesse de Notre-Dame de Saintes, 356.
Parançay, com. de Bernay, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 155.
Parcoult, cant. de Saint-Aulaye, arr. de Ribérac, 320, 387.
 Parent, 163 ; — capitaine, 17.
 Parenteau du Beignon, professeur de droit, 297.
Parentis en Born, chef-lieu de cant., arr. de Mont-de-Marsan, 186.
Parently, cant. d'Hucqueliens, arr. de Montreuil, 98.
 Paris, docteur médecin, 45.
 Parmentier, agronome, 322-324 ; — professeur de dessin, 198.
 Parny (Evariste), 318.
 Parvelle (Henri), 223.
 Pasquier (Nicolas), 76.
Passy-Rompsay, près La Rochelle, 109.
 Pastré (Marie-Berthe), 86, 271.
Patay, chef-lieu de cant., arr. d'Orléans, 9.
 Paulmier, bénédictin, 190.
 Paulmy d'Argenson, 76.
Paysac, 184.
 Péconnet (Jean), orfèvre, 143, 183 ; — du Châtenet (Adolphe), 143.
 Pehuet (Antoine), bénédictin, 177.
 Peiresc, 254, 269, 286, 390, 391.

- Peiresc*, par Gontaud, 274.
Peirot (P.), pasteur, 173.
Péllissier (L.-G.), 154.
Pelletier, professeur, 10, 294; — (I.), colonel; — (J.-B.-Guillaume), gendarme, **70**.
Pellicier (Guillaume), 255.
Pellisson (Alexandre); — (Elisabeth); — (Georges), 16; — (Jules), juge, 3, 8, 39, 44, 65, 73, 99, 146, 164, 209, 211, 236, 275, 276, 310, 319, 366, 383; — (Marcel), (Marcut Pierre), 15, 19, 99, 168, 320, 324, 341; — (Marie), 16; — (Maurice), inspecteur d'académie, 156.
Pelluchon, curé de Champagnac, 344.
Peltier (Jean), clerc tonsuré, 180.
Penard, prêtre, 181, 182.
Pencran, cant. de Landerneau, arr. de Brest, 182.
Penhoat, amiral, 80.
Pénières, conventionnel, 2.
Penot (Charles), 373-375; — (Julienne), 373-377, 382; — (Marguerite), 373, 376; — (Pierre), 373-375; — (Samuel), 374, 376.
Pépin (René), conseiller du roi, 120.
Pératé, écrivain, 20.
Péraud (Raimond), cardinal, 203.
Péraudeau (Augustin), 262.
Péré, cant. de Surgères, arr. de Rochefort, 102.
Péret (Jean), prêtre, 181.
Périer, 18; — prêtre, 22; — (Jean), 324, 325; — maire de Montlieu, 224.
Périgny, com. du cant. de La Rochelle, 344.
Périgord (Ambroise), seigneur de La Guinandie; — (Jean); — de Villechenon (Marie); — (Hippolyte), lieutenant-colonel; — (Ambroise), 17.
Périgueux (Dordogne), 6.
Peronneau, imprimeur, 93.
Pérot (F.), écrivain, 75.
Perpignan (Pyrénées-Orientales), 176.
Perradeau de Beauclief (Marie); — (Augustin), **295**.
Perrault (Claude), 332.
Perrin, 265; — magistrat, 226; — seigneur de Moulhon, 173.
Perrot (Olympe), 61.
Perruchon (Marie), 294.
Perry, 229.
Persac, com. de Villepouge, 26.
Pessines, com. du cant. de Saintes, 7, 215.
Petiot, notaire, 387.
Petit (Ernest), 75, 95; — archevêque de Besançon, 59, 83; — notaire, 381, 382; — de Julleville, 35; — du Petit-Val (Marie-Agathe), 135, 201.
Petitniaud de Champagnac (Marie), 295.
Peyrot, prêtre, 316.
Phelippot, 49.
Phelypeaux de Pontchartrain, ministre d'état, 55.
Philippon (René), 274.
Piacé, cant. de Beaumont-sur-Sarthe, arr. de Mamers, 98.
Picard (Joseph), pasteur, 173.
Pichez, 229.
Pichon, échevin de Saintes, 352, 353.
Pichot, curé de La Jarne, 297.
Picoron (Ernest), seigneur de La Tour; — (Auguste); — (Catherine); — de La Violière, 206.
Pierre (Saint), 177.
Pierre (Albert), négociant, 35.
Piette (E.), 325.
Pignant, com. du cant. de Montpellier, 173.
Pilastre, capitaine d'artillerie, **163**.
Pillet, docteur médecin, 224; — enseigne de vaisseau, 279.
Pillot (Anne), 302; — (Claire), 295; — commerçant, **344**.
Pimodan (De), 221.
Pinasseau, notaire, 198, 296; — (Thérèse); — (Gaston), propriétaire, 296.
Pinault (Nicolas), prêtre, notaire, 181.
Pindray (F.), cordelier, 265.
Pindray (Elie-François de), 353, 354; — (Sophie de), 14.
Pineau, 76; — docteur médecin, 72, 326; — (Nicolas), dessinateur, sculpteur et architecte, 216.
Piot, précepteur, 301.
Pionnat, com. du cant. de Jarnages, 185.
Piotrowska (Marie), 346.
Pipron (Perrotin), 40.
Piquenot de La Croix (M^{lle}), 60.
Piraut, 300.
Pirelonge, com. de Saint-Romain de Benet, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 26, 193, 196, 215.

- Pirou (Eugène), 289.
Pisany, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 7, 332.
 Pissot, notaire, 382.
 Pitou, 134.
 Piveteau, écrivain-juré, 303.
 Plaideau (Marie); — (Mathieu), marchand, 82.
 Plaize (Henri), prêtre, 227.
 Plantard, capitaine de navire, 104.
 Planty (Marino), avocat, 226.
Plassac, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 219, 352.
Plassac, com. de Saint-Genis de Saintonge, 257.
Plombières, com. du cant. de Dijon, 342.
 Pocquelin (Nicolas), chanoine, de Saint-Julien du Mans, 180.
Poitiers (Vienne), 179.
 Poitou, capitaine, 338.
 Poli (Vicomte Oscar de), écrivain, 221, 292, 326.
 Polignac (De), 207, 271; — (Christophe de), 155, 156; — (Diane de), 209; — (Louise de), 155, 156; — (Renée de), 149.
Polignac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 304, 305.
 Pommeray, député de Jonzac, 342.
Pommiers, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 179, 304, 305.
 Pompadour (De), 140.
 Poncher, 142.
Poncin en Bresse, 95.
 Pons (De), 332; — (Antoinette de), 220, 270, 332; — de La Coudre, 206; — de Mirambeau, 291; — d'Heudicourt, 140.
Pons, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 7, 13, 19, 82, 83, 85, 91, 94, 99, 149, 158, 165, 172, 177, 197, 199, 217, 237, 262, 280, 296, 338, 352, 353, 378, 380, 385, 387.
Pontailiac, com. de Royan, arr. de Marennes, 215.
 Pontard, évêque constitutionnel de la Dordogne, 23.
 Pontarmé, 319.
 Pont-Gravé, navigateur, 270.
Ponthieu, fief de La Vernède, 345.
 Ponthieu, commandant, 345.
Pont-Labbé, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 289, 350, 380.
 Pontlevain (Bertrand); — (Isaac de); — (Isaac de); — (Suzanne de), 373.
Pontpierre, com. de Saujon (Charente-Inférieure), 343.
Port-Navarre, fief des Le Camus, 46.
 Pottier, chirurgien, 379; — prêtre-archéologue, 186; — vice-amiral, 280, 351.
 Poudensan (H.-J.), professeur, 327; — (Le R. P. Jean-Ph.), frère prêcheur, 385.
 Pournard, dit Deserit, pasteur, 174.
Pouillac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 177, 304.
Poujol, com. du cant. de Lodève, 188.
 Poulet, instituteur, 301.
 Poulter, 308.
 Poumayrac (De), explorateur, 289.
Poursay-Garnault, com. du cant. de Saint-Jean-d'Angély, 351.
Pouzauges, chef-lieu de cant., arr. de Fontenay-le-Comte, 174, 247.
 Poyault, chapelain de Saint-Léger, 40.
 Poyet, 203.
 Prahec (De), échevin de Saintes, 352.
Pranzac, cant. de La Rochefoucauld, arr. d'Angoulême, 99, 334.
Pravie, com. de Meillers, cant. de Souvigny, arr. de Moulins, 25.
Préchac, cant. de Villandraut, arr. de Bazas, 185.
Préciné, cant. de Sablé, arr. de La Flèche, 98.
Préguillac, com. du cant. de Saintes, 332.
 Preveraud (Pernelle de), 39.
 Prévost, bénédictin, 60; — (Jean), 178; — (Jean), procureur du roi, 121; — (Louis), seigneur de Sansac, 280; — seigneur du Chastelier-Portault, vice-amiral, 204.
 Proché (Joseph-Noël), chroniqueur, 390.
 Profiton, 135.
Prouille, 385.
 Proust (Jeanne), 9.
Puilhoreau, com. du cant. de La Rochelle, 110.
Puycouvert, fief des La Forest, 305, 306.
Puyguilliers, fief des Otard, 271.
Puy-Lévêque, chef-lieu de cant., arr. de Cahors, 187.
 Puy-Montbrun (De), demoiselle de Villefranche, 56.
 Puypéroux (Antoinette de), 271.
Puypéroux, fief des La Tour, 271.
Puypéroux, com. d'Aignes-et-Puypé-

roux, com. de Bouchage, cant. de Villejoubert (Charente), 50.
Puyravault, com. du cant. de Surgères, 178.

Q

Québec (Canada), 2, 19, 339, 341.
Quélen (M^{me} de), prieure du monastère de Poissy, 356.
Quentin, 347.
Quéré (Rose), 85.
Quesnoy-sur-Airaines, cant. de Moliens-Vidame, arr. d'Amiens, 97.
Quinault, poète, 142.
Quinsac (Anne-Louise de), 152.

R

Rabault, maire de Dampierre-sur-Boulonne ; — (André) ; — (Marie) ; — (André-Joseph) ; — (Clémentine), 87.
Raboteau, 229.
Racan, poète, 49, 124, 130, 146.
Racine, ancien notaire ; — (Fanny) ; — (Marguerite) ; — (Marie-Amélie) ; — (Maurice), 88 ; — courtier maritime, 162.
Radégonde (Sainte), 179.
Rainguet (Augustin), prêtre, 165, 354 ; — (P.-D.), écrivain, 271.
Raison (Jean), dit des Couraulx, 41.
Raissac, instituteur, 335, 336.
Ramas, 309.
Ram baud, 46 ; — (Alfred), 229, 256 ; — employé à la généralité de La Rochelle, 260.
Rambouillet, 281 ; — (M^{me} de), 7.
Rambouillet (Seine-et-Oise), 218.
Randon d'Hanencourtet de Lucenay, 206.
Rang, pasteur, 174.
Ransanne, com. de Saint-Sulpice d'Arnoult, cant. de Saint-Porchaire, 152.
Raoul (Michel), évêque de Saintes, 141.
Raousset-Boulbon (Comte de), 258.
Rapatel, général, 140.
Rasteau (Elisabeth), 111 ; — (Jacques), député, 110 ; — (Marie), 109 ; — (Marie-Anne), 107.
Rattier, sergent, 139, 140.
Rausan, domaine, dans le Bordelais, 110.
Ravaillac, assassin, 118.

Ravard (De), 114 ; — (Amaury de), 114 ; — (Benjamin de), 121 ; — (Catherine de), 120, 121, 123 ; — (Charlotte de), 121, 123 ; — (Elie de), 114-118, 121, 123 ; — (Esther de), 121, 123 ; — (Isaac de), 120 ; — (Jean de), 121 ; — (Suzanne de), 114, 121, 122.
Ravon (Désyr), poète charentais, 360-362, 388.
Raymond (Jeanne), 306.
Raymond (Marie de), 32 ; — (François de), 33.
Raynardi de Sainte-Marguerite (Marie), 12.
Raynaud, avocat, 37.
Ré, île, arr. de La Rochelle, 4, 49, 81, 82, 126, 173, 177, 238-240.
Read (Charles), 6.
Réalmont, chef-lieu de cant., arr. d'Albi, 129.
Réaumur, physicien, 153.
Réaumur, cant. de Pouzauges, arr. de Fontenay-le-Comte, 334.
Reauville (Marquis de), 61.
Reboul (Aristide de), 14, 294 ; — (Charles de) ; — (André) ; — (Jacques), général ; — (Louis) ; — (Louis-André) ; — (Caroline), 14 ; — (Marie de), 14, 262.
Rechignevoisin (Hélène de), 14, 294 ; — de Guron (Alexandre), 234.
Regelsperger (Gustave), 70, 155, 289, 337.
Regnaud, *Regnault* (Guillaume), 142 ; — (Madeleine), 41 ; — capitaine de vaisseau ; — négociant ; — (Jeanne), 228 ; — de Saint-Jean d'Angély (Le comte), 70, 288 ; — (Le maréchal), 163.
Régnier, prêtre, 203.
Régulus, conseiller municipal, 294.
Reignac, cant. de Baignes, arr. de Barbezieux, 354.
Reinach (Joseph), 256.
Relyon, échevin de Saintes, 352.
Réméon (Gilles de), sous-prieur de la Trinité de Vendôme, 190.
Remond (De), 229. V. *Raymond*.
Remuzat, chef-lieu de cant., arr. de Nyons, 188.
Rémy (Le R. P.), missionnaire, 7.
Renaud, *Renault* (A.), (Dr Paris), 45 ; — (Accile), notaire, 17 ; — commandant, 230 ; — (Henri), 331 ; — (Marie), 88 ; — (Sophie), 88, 229 ;

- (Théodore), 88 ; — négociant, 294.
 Renaud d'Avesne des Méloizes (Marthe), 297.
 Renaudet (Catherine), 172.
 Renaudin, amiral, 5, 71, 279.
Renazé, cant. de Saint-Aignan-sur-Roë, arr. de Château-Gontier, 98.
 Rencogne (Gustave Babinet de), 46.
 Renon de La Bourdonnerie, 87.
 Renou, maire de Chadenac, 224.
Restaud, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 17, 33.
 Réveillaud (Eugène), écrivain, 327.
 Révérend (Vicomte Albert), 221.
 Reversé, imprimeur, 206.
 Reverseaux (De), intendant de La Rochelle, 365-368.
Rerillé, 175.
 Rey, évêque de Dijon, 177 ; — (Barthélemy), maître d'école, 302-304 ; — (Jean), maître sellier, 302 ; — notaire, 302, 304 ; — chimiste, 230.
 Rhingrave (Charles Louis), électeur palatin ; — (Caroline), 359.
 Ribemont (De), 116, 118, 119.
Ribemont, *Ribemont-Mornay*, com. de St-Pierre de l'Isle, 114, 116.
 Ribéraud, comptable ; — (Marguerite), 230 ; — (Régine), 227.
Ribérolle, com. de Rivière, cant. de La Rochefoucauld, 32-34.
Ribérou, com. de Saujon, 380.
Ribiers, chef-lieu de cant., arr. de Gap, 488.
 Richard, 340 ; — (Alfred), archiviste, 216 ; — (Arnaud), bourgeois, 331.
 Richelieu (De), cardinal, 57, 124, 125, 130, 168, 170, 171, 256 ; — (Duc de), 7.
 Richemond (De), connétable, 282 ; — docteur médecin, 72 ; — (Louis de), archiviste, 10, 72, 91, 276, 281, 287.
Richemond, com. du cant. de Cognac, 236, 373, 375, 376.
 Richet, explorateur, 150, 135.
 Richier (Jean), receveur des domaines, 40.
 Ricochon, docteur médecin, 42, 43.
 Riollat de Mortreuil, 135.
Rionx, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 33.
 Rippe de Beaulieu, 301.
 Rivaille (Alcide), négociant, **344**.
Rivarennas, diocèse de Bourges, 152.
 Rivière (Emile), 55, 327.
 Rizze (Louise), demoiselle de Montfermat, 356-359 ; — (Hiérosme), capitaine, 357-359.
 Robbé de Beauveset, poète vendômois, 73.
 Robert (J.-B.-L.), directeur des aides, 353 ; — (Samuel), 88.
 Robert (Geneviève de), 335.
 Roberval, navigateur, 270.
 Robin, avocat ; — (Maurice), **226** ; — capitaine de navire, 105.
 Robin, sieur des Rozières, 379, 380.
 Robinet, évêque de la Charente-Inférieure, 385.
 Roborel de Climens, curé d'Escandes, 185.
 Robuchon, artiste photographie, 78.
Rocamadour, cant. de Gramat, arr. de Gourdon, 250.
Roch, com. de Montlieu, 300, 301.
 Rochard, 380.
 Roche (Catherine), 301.
 Rochechouart (Jean de) ; — (René de) ; — Mortemart, 288.
Rochecorbon (Indre-et-Loire), 345.
 Rochefort (Henri), publiciste, 20, 21, 231, 314.
Rochefort-sur-Loire, cant. de Chalonnes, arr. d'Angers, 204, 205.
 Rocher (Marie) ; — huissier ; — Maissonnette, maître d'école, 301.
 Rocquemadour, greffier, 121.
 Rodier (Marie), 380-382.
 Rodocanachi (Emmanuel), écrivain, 73, 169, 170, 327.
 Roffignac (De), 207 ; — (Elie de), 16.
 Rohan (De), 118 ; — (M^{me} de), 127, 128 ; — (Marguerite de), 76 ; — Chabot (De), 76 ; — (Duchesse de), 218 ; — Soubise (Benjamin de), 124, 126, 127, 128, 129, 130.
Rohan, chef-lieu de cant., arr. de Ploërmel, 294.
 Rolland (Jacques), sieur de Montmouton, 121.
Romagne, cant. de Couhé, arr. de Civray, 344, 345.
Romazières, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 269.
Romegoux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 220.
 Roncin, 104.
 Ronteix, lithographe, 317.
Roquemaure, cant. de Rabastens, arr. de Gaillac, 200.
 Rosé, maître de pension, 157.

Rosneven, maître ès-arts, régent, 301.
 Rossel (Th.), pasteur, 172, 373.
 Rossi (J.-B. de), 355.
 Rossignol, notaire, 379.
 Rostang (Edmond), 232.
 Rouchon, 337.
Rouffiac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 82, 224.
 Rougé, 206 ; — instituteur, 20.
 Rougerie (Marie) ; — (Emmanuel), 296.
 Rougier, 302.
Rouillac, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 23.
 Roujault, président au parlement de Paris, 269.
 Roullet, artiste peintre, 217.
 Roullet de La Bouillèrie (André), 135.
 Roumejoux (De), 6, 7.
 Rouspeau, ministre protestant, 173.
 Rousseau, capitaine de navire, 104.
 Roussel, commandant, 80, 81.
 Roux (Jacques), 99-102 ; — (Jeanne), 381, 382 ; — (Judicq), 381 ; — notaire, 382, 387 ; — (Jean), sieur de La Rouhaudrie, 373.
 Roux - Fazillac, conventionnel, 307, 311.
 Rouy, directeur général des subsistances de la marine, 391. Voir Vallat.
 Rouzeau, commissaire de la marine, 296.
Rouzet (Charente), 288.
 Roy, 78 ; — (Constant), professeur, 78, 246-248 ; — maire de Thairé, 85 ; — (André), maître d'école, 301, 302 ; — (André), notaire, 302 ; — (Jean), praticien, 301 ; — (Pierre), maître d'école ; — (Pierre-Paul), maître d'école, 302-304 ; — (Elisabeth), 302.
 Roy de Loulay, sénateur ; — (Louis), député, 15 ; — (Olivier), 14 ; — capitaine de navire, 383.
Royan, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 4, 69, 71, 74, 97, 170, 205, 206, 215, 274, 332, 343, 384.
 Ruamps, conventionnel, 307, 308.
 Rudelin, prêtre, 297.
 Ruffec (Marquis de), 76.
Ruffec (Charente), 179.
Ruffey, com. du cant. de Beaune, 342.
 Rullier, architecte, 30, 199 ; — (Julia), 157.

Ruyssen (Th.), professeur, 72.
 Ryoux (M^{me} de), 173.

S

Sabathier, 196.
Sablonceaux, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 215.
 Sabouraud, Sabourault, 163 ; — (Marguerite), 306.
Sabre, chef-lieu de cant., arr. de Mont-de-Marsan, 186.
 Sabrou, employé de commerce ; — (Jean), 228.
 Sadou, Sadoux, 303 ; — (Eugène), dessinateur, 46.
 Sain de Bois (Le Comte), 9.
Saint-Aignan-les-Marais, ou *Montagnant*, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 8, 44, 102, 177, 213, 329, 380.
Saint-Aigulin, cant. de Montguyon, arr. de Jonzac, 303.
 Saint-Alary, directrice de l'institution Magistel, 274.
Saint-Alyre, com. de Clermont-Ferrand, 19.
Saint-Amand, fief des Bourdeille, 336.
Saint-Amand de Boixe, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 219.
Saint-Amand de Graves, ou *Amand-Charente*, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 136.
 Saint-André (Marie de) ; — (Michel de), 346.
Saint-André, com. du cant. de Cognac, 373.
Saint-André de Cubzac, chef-lieu de cant., arr. de Bordeaux, 295.
 Saint-Ange Charly (Louis) ; — (Suzanne), 14.
Saint-Antonin, chef-lieu de cant., arr. de Montauban, 186.
Saint-Aubin de Baubigné, cant. de Châtillon-sur-Sèvre, arr. de Breussire, 52.
Saint-Aulais, com. du cant. de Barbezieux, 353, 354.
Saint-Basile de Meyssac, cant. de Meyssac, arr. de Brive, 307.
Saint-Bertrand de Comminges, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Gaudens, 178, 186.
Saint-Bonnet de Barbezieux, ou *Bonnet-Rouge*, com. du cant. de Barbezieux, 136.

Saint-Bonnet de Mirambeau, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 75, 136.
Saint-Brice, com. du cant. de Cognac, 86, 379.
Saint-Césaire, cant. de Burie, arr. de Saintes, 279.
Saint-Chamans (Antoine - M. - H., comte de), 238.
Saint-Chamans, cant. d'Argentat, arr. de Tulle, 238.
Saint-Christophe de Tude, ou *La Rivière* (Charente), 136.
Saint-Ciers du Taillon, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 158, 297.
Saint-Cirgues (Corrèze), cant. de Saint-Privat, 184.
Saint-Claud, chef-lieu de cant., arr. de Confolens, 330.
Saint-Clément, cant. de Tonnay-Charente, arr. de Rochefort, 262, 263.
Saint-Clément, prieuré à Craon, 180.
Saint-Constant, com. de Saint-Projet Saint-Constant, cant. de La Rochefoucault, 33.
Saint-Cybard, abbaye, à Angoulême, 179.
Saint-Denis d'Oleron, cant. de Saint-Pierre, arr. de Marennes, 217.
Saint-Denis du Pin, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 262.
Saint-Dizant du Gua, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 206, 280.
Sainte-Colombe, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 304.
Saint-Elix-Theux, com. du cant. de Mirande, 188.
Sainte-Marie de Chalais, ou *Mère-la-Patrie*, cant. de Chalais, arr. de Barbezieux, 136.
Sainte-Marie de Ré, cant. de Saint-Martin de Ré, arr. de La Rochelle, 82.
Sainte-Maure (Charles de), 288.
Sainte-Même, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 381.
Saintes (Charente-Inférieure), 7, 18, 44, 45, 70, 72, 131-134, 141, 161, 193, 196, 198, 199, 220, 240-243, 274, 348, 353-356, 366 ; — EGLISES : de l'Abbaye, 70 ; — Saint-Aignan, 198 ; — Saint-Eutrope, 18 ; — Saint-Palais, 199 ; — Saint-Pierre, 141 ; — couvent de Notre-Dame, 161 ; — MONUMENTS : Thermes de Saint-Saloine, 196 ; — collège,

240-243 ; — école Nicolas Lemercier, 150.
Saint-Estèphe, com. du cant. d'Angoulême, 344.
Saint-Estève (Françoise-Esther de), 135, 200.
Sainte-Eulalie en Born, cant. de Parentis en Born, arr. de Mont-de-Marsan, 186.
Saint-Eutrope (Loire-Inférieure), 180.
Saint-Eutrope, chapelle, à La Fontaine du Iloux (Eure), 180.
Saint-Eutrope, chapelle, com. d'Antonaves, cant. de Ribiers, arr. de Gap, 188.
Saint-Eutrope, prieuré, com. de Craon, 180.
Saint-Eutrope, com. d'Allaire, 183.
Saint-Eutrope des Landes, près Montmoreau, 179.
Saint-Eutrope de Rosne, chapellenie, cant. de Saint-Aignan, 136, 177.
Saint-Fargeau, chef-lieu de cant., arr. de Joigny, 288.
Saint-Félix de Brossac, ou *La Montagne*, cant. de Brossac, arr. de Barbezieux, 136.
Saint-Gelais (Barbe de), abbesse de Saint-Ausone d'Angoulême, 33 ; — (Jacques de) ; — (Octovien de), 76.
Saint-Genis, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 219.
Saint-Georges d'Oleron, cant. de Saint-Pierre, arr. de Marennes, 12, 177.
Saint-Germain Beaupré, cant. de La Souterraine, arr. de Guéret, 97.
Saint-Germain en Laye, chef-lieu de cant., arr. de Versailles, 271, 318.
Saint-Germain-sous-Daumeray, fief des La Trémoille, 204.
Saint-Germain de Vibrac, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 332.
Saint-Gouard, fief des Vivonne, 7.
Saint-Hermine (Louis, vicomte de), 345.
Saint-Hermine, chef-lieu de cant., arr. de Fontenay-le-Comte, 175.
Saint-Hilaire de Villefranche, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 262, 348, 349.
Saint-Jacques de Balan, com. de Balan, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 241.
Saint-Jean d'Angély (Charente-Inférieure), 124, 178.

Saint-Jean du Gard, chef-lieu de cant., arr. d'Alais, 309.
Saint-Jean de Liversay, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 29, 218.
Saint-Jean de Luz, chef-lieu de cant., arr. de Bayonne, 214.
Saint-Jean du Mont, chef-lieu de cant., arr. des Sables, 158.
Saint-Jean-Pied de Port, chef-lieu de cant., arr. de Mauléon, 287.
Saint-Jean du Perrot, com. de La Rochelle, 107, 359.
Saint-Just, com. du cant. de Marennes, 81, 205, 206, 245.
Saint-Just de Vast, fief des Durfort, 155.
Saint-Laurent (Déodat de), propriétaire, 346.
Saint-Laurent de Belzagot, ou *Bellevue*, cant. de Montmoreau, arr. de Barbezieux, 136.
Saint-Laurent des Combes, ou *Les Combes*, cant. de Brossac, arr. de Barbezieux, 136.
Saint-Léger, com. de Cognac, 40.
Saint-Léger, com. de Saint-Mandé, 43.
Saint-Léger d'Orignac (Comtesse de), 387; — (Marie-Eustelle de), 213.
Saint-Léonard, chef-lieu de cant., arr. de Limoges, 317.
Saint-Lupercé, cant. de Courville, arr. de Chartres, 98.
Saint-Macaire, cant. de Monfaucon, arr. de Cholet, 20.
Saint-Maigrin, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 287.
Saint-Maixent, chef-lieu de cant., arr. de Niort, 19, 57, 175, 199, 206, 278, 332.
Saint-Mamel la Salvétat, chef-lieu de cant., arr. d'Aurillac, 184.
Saint-Mandé, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 44.
Saint-Mard, cant. de Langeais, arr. de Chinon, 26, 193, 194, 196.
Saint-Marsault (De); — (Louis de), maréchal de camp; — général, 9, 10; — de Châtelailon (Edmond de), 9, 10; — (Georges de); — (Maurice de); — (Charles de), 10.
Saint-Martial, 87.
Saint-Martial de Villerecognade, ou *La Recognade*, 136.
Saint-Martial de Vitaterne, com. du cant. de Jonzac, 250.
Saint-Martin (Elisabeth de), 345; —

(Jacques de), 353, 354; — (Théodore de), **293**; — de Puimoreau (Jeanne de), 152.
Saint-Martin, com. du cant. de Cognac, 379.
Saint-Martin d'Ars, com. de Sainte-Hermine, 175.
Saint-Martin d'Auzé, cant. de Beauvoir, arr. de Niort, 87.
Saint-Martin de Rê, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 218, 240, 280, 296.
Saint-Mathieu, chef-lieu de cant., arr. de Rochecouart, 184.
Saint-Maurice (Charente), canton de Confolens, 17, 134, 268.
Saint-Maxent (Le R. P. de), 17.
Saint-Mayme, fief des Chevalier, 318.
Saint-Médard, com. du cant. de Celles-sur-Belle, 15.
Saint-Même, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 318.
Saint-Michel en l'Herm, cant. de Luçon, arr. de Fontenay-le-Comte, 199.
Saint-Nicolas, com. du cant. de Chalus, 184.
Saint-Palais, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 301, 304.
Saint-Palais, *Saint-Palais-sur-mer*, cant. de Royan, arr. de Marennes, 48, 215.
Saint-Palais ou *Saint-Palais du Né*, com. du cant. de Barbezieux, 304.
Saint-Pardoux, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 13.
Saint-Pardoux la Croisille, cant. de La Roche-Canillac, arr. de Tulle, 184.
Saint-Paul-Trois-Châteaux, chef-lieu de cant., arr. de Montélimar, 33.
Saint-Pierre du Bois, com. du Bois, canton de Saint-Genis, 227.
Saint-Pierre du Bois (Guernesey), 174.
Saint-Pierre de Brie, com. de Brie-sous-Matha, 241.
Saint-Pierre de Buzet, cant. de Damazan, arr. de Nérac, 195.
Saint-Pierre de La Cour au Maine, 180.
Saint-Pierre de l'Isle, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 114, 116, 117, 123.
Saint-Pierre de Juillers, com. du cant. d'Aunay, 350, 351.

- Saint-Pierre le Moutiers*, chef-lieu de cant., arr. de Nevers, 192.
Saint-Pierre d'Oleron, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 5, 82.
Saint-Pierre de Salles, église de Marennes, 245.
Saint-Porchaire, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 86.
Saint-Privat, cant. de Saint-Aulaye, arr. de Ribérac, 44.
Saint-Privat, chef-lieu de cant., arr. de Tulle, 184.
Saint-Quentin de Ransannes, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 279.
Saint-Romain de Benet, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 7.
Saint-Salvi, cant. de Vabre, arr. de Castres, 188.
Saint-Saud (De), 320.
Saint-Sauran, ou *Sylvain la Roche*, cant. de Burie, arr. de Saintes, 44.
Saint-Sauveur de Nuaillé, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 97.
Saint-Savinien, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 49, 85, 147, 178, 330, 332, 345, 347.
Saint-Seurin, com. de Barbezieux, 3, 287, 354.
Saint-Seurin, com. de Bordeaux, 180.
Saint-Seurin d'Uzet, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 373, 380-383.
Saint-Séverin, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 288.
Saint-Simon (Le duc de), 288.
Saint-Simon, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 97.
Saint-Simon de Bordes, com. du cant. de Jonzac, 380.
Saint-Simon de Pellouaille, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 24, 273.
Saint-Sorlin, ou *Fleurus-sous-Broue*, *La Bertèche*, *La Réunion-sur-Seudre*, *Saint-Sornin de Marennes*, com. du cant. de Marennes, 44, 136. Voir *Nieulle-Saint-Sornin*.
Saint-Sornin, fief des Gabaret, 200. — des Harouard, 134, 135, 201.
Saint-Sulpice, com. du cant. de Cognac, 39.
Saint-Sulpice de Royan, cant. de Royan, arr. de Marennes, 74.
Saint-Taurin d'Evreux, abbaye, à Evreux, 33.
Saint-Thomas de Cosnac, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 99.
Saint-Trojan, ou *Saint-Trojan les Bains*, cant. du Château d'Oleron, arr. de Marennes, 4.
Saint-Vallier, cant. de Brossac, arr. de Barbezieux, 305.
Saint-Venant (De), 210, 329 ; — (R. de), 213.
Saint-Victorien, cant. de Saint-Junien, arr. de Rochechouart, 288.
Saint-Vivien, com. de La Garde-Montlieu, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 301.
Salaunes, cant. de Castelnau, arr. de Bordeaux, 185.
Salbart, com. d'Echiré (Deux-Sèvres), 247.
Salbert, ministre, 129.
Saleignes, com. du cant. d'Aunay, 269.
Salembier, 154.
Salignac, curé de Verfeil, 186.
Salignac (Marie de), 237.
Salignac, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 353.
Sallé, maire de Sainte-Marie de Ré, 82 ; — instituteur, 150, 151.
Salles, fief des Gillier, 155.
Salles, ou *Salles-sur-Mer*, cant. de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 177, 245, 287 297.
Salles, château, cant. de La Mothe Saint-Héraye, arr. de Melle, 10.
Salles, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 3, 41.
Salles les Aunay, com. du cant. d'Aunay, 43, 44.
Sampier, graveur, 316.
Samson, bourreau, 102 ; — (Justilien), 13.
Sancerre (De), 49.
Sand (Georges), écrivain, 21, 219, 286.
Sansac, com. de Beaulieu, cant. de Confolens, 330.
Sansac, com. de Loches, près de Beaulieu, 280.
Santeul, poète, 55.
Sarcey (Francisque), 31.
Sardou (Victorien), écrivain, 207.
Sarlat ; — (Gabriel), 229, 230.
Sarrazin, officier municipal, 371, 372.
Sartine (De), ministre de la marine, 106.
Saudau, 67.
Saugé (Marie), 296.
Saujon, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 13, 294, 296, 332.
Saulnier, curé de Saint-Simon de Pelouaille, 24.

- Saulx-Tavannes (Jeanne de), 288.
 Saumur (Ambrois de), maire de Saint-Jean d'Angély, 67.
 Saunier-Ducourneau, 354.
 Sauve, commissaire adjoint de la marine, 157, 209; — pharmacien, 157; — (Albert), rédacteur au ministère de la marine, 158.
 Sauvé (Tiburce), 160.
 Sauveterre, chef-lieu de cant., arr. de La Réole, 366.
 Sauvo (Marie) de Vignerias, 331.
 Saverdun, chef-lieu de cant., arr. de Pamiers, 188.
 Savignac, fief des Abillon, 172.
 Savoie (Louise de), 388.
 Saxer (Salmé-Sophie de), 110.
 Schmidt, major, 239.
 Scholl (Aurélien), 20, 21, 286.
 Schomberg (De), 140, 356-359; — maréchal de France, 171; — (Ménard), 359.
 Sebillau, avocat, 15, 230; — (Andrée), 230.
 Second de Chauffepié, ministre protestant, 306.
 Segonzac, chef-lieu de cant., arr. de Cognac, 318.
 Segré (Maine-et-Loire), 180.
 Séguier, évêque de Meaux, 293.
 Seguin, prêtre, 22; — notaire, 373, 376; — seigneur de Bellejoix, 381.
 Seignette (Benjamin), armateur, 104; — (Hope), négociant, 111.
 Selve (Odet de), 255.
 Semoussac, com. du cant. de Mirambeau, 177.
 Semussac, cant. de Cozes, 226, 347.
 Senectère (Le maréchal de), 332.
 Senné, échevin de Saintes, 352.
 Septsarges, cant. de Montfaucon, arr. de Montmédy, 98.
 Sercy (île d'Aurigny), 174.
 Sérignac, cant. de Puy-l'Evêque, arr. de Cahors, 187.
 Serré-Laugeay (Anne), 304.
 Serret, prêtre, 186.
 Servien, ambassadeur, 256.
 Sévigné (M^{me} de), 59.
 Sicard, graveur, 218.
 Sireuil, cant. d'Hiersac, arr. d'Angoulême, 196.
 Siron (Pierre), 292.
 Sisley, 155.
 Sivry (Philippe de), préfet de Mons, 323.
 Sommervogel (Le P.), bibliographe, 136.
 Sonis (De), général, 9.
 Sonnerille, cant. de Rouillac, arr. d'Angoulême, 41.
 Sore, chef-lieu de cant., arr. de Mont-de-Marsan, 185.
 Sorel (Albert), de l'académie, 256.
 Sossiondo ou Sossiano (Nicolas de); — (Théodore, Angélique), 345, 346.
 Soubise, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennnes, 44.
 Souchet (Lucie), 346.
 Soudan de Pierrefitte, 339.
 Souef, précepteur, 302.
 Souillac, chef-lieu de cant., arr. de Gourdon, 191, 192.
 Soulac, cant. de Saint-Vivien, arr. de Lesparre, 48, 243, 250.
 Soulié (Eudore), 377.
 Soullard, 200.
 Sourdeau de Beauregard (Thérèse), 17.
 Sourdis (De), cardinal, 185.
 Sourdou, com. de Saint-Jean de Livernay, 30.
 Sousmoreau, fief des Harouard, 201.
 Sousmoulins, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 85.
 Sporkel, exécuteur des hautes œuvres, 72.
 Stein (Henri), 18.
 Steyert (André), 256, 257, 290.
 Strauss (Fernand), vicaire à Royan, 87, 274; — (Ludovic), 87, 88; — (Gabriel), lieutenant, 87; — Ma-deleine; — (Isabelle); — (Pierre), aspirant de marine; — (Rodolphe); — (Valentine), 88.
 Suarez (Jean-François), 200; — d'Aulan (Marie de), 135.
 Sublet d'Heudicourt, pour Pons d'Heudicourt, 140, 151.
 Suidre, négociant, 109; — (Henriette-Julie), 109, 110.
 Sully, 118, 215.
 Sully-Prud'homme, poète, 361.
 Surgères (Renée de), 33.
 Surgères, chef-lieu de cant., arr. de Rochefort-sur-mer, 19, 33, 63, 102, 178.
 Susse, papetier, 35.
 Suyre (Esther), 305; — (Marie); — (Pierre), marchand, 306.
 Suzier (Anne-Marie), 345.
 Sylvestre, commandant, 335.
 Symon (Guillaume), sieur de La Moullonnière, 206.

T

Tabois (Amélie), 344.
Tabuteau (G.-A.), pharmacien supérieur, 389, 390.
Tachy, 154.
Taconnet, notaire, 292.
Taillasson (Alexis), négociant ; — (Charles), 344.
Taillebourg, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 19, 62, 147, 178, 192, 227, 330, 332, 336, 337.
Tallmant des Réaux, 31, 32, 74, 147, 283.
Talleyrand de Grignols et de Chalais, 300.
Talmont-sur-Gironde, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 7, 199, 332, 387.
Tamizey de Larroque (Henri), 274 ; — (Philippe), 70, 75, 221, 269, 279, 280, 390.
Tandebarratz (De), 229.
Tarascon (Bouches-du-Rhône), 250.
Taray (Nicolas), marchand, 306.
Tarcenay (L.), 222.
Tardieu de Malessis, 206.
Taste (De), 116.
Taurus, 132.
Tayau, conservateur de la bibliothèque de la marine à Rochefort, 225.
Teillet, curé d'Aubigny, 181.
Teissier, archiviste, 173.
Tenaud, prêtre, 49.
Termonia, docteur médecin, 209.
Ternet, capitaine de vaisseau, 88.
Terre-Nègre, com. de Saint-Palais, cant. de Royan, 48.
Terrier (Léa), 294.
Tessereau, 281.
Tesson, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 17.
Teulère, ingénieur, 48.
Texier (Noël), imprimeur, 74.
Thairé, cant. d'Aigrefeuille, arr. de Rochefort-sur-mer, 85, 91.
Thenac, com. du cant. de Saintes, 7, 217, 332.
Théroulde, marchand, 374.
Theure (Marie-Adélaïde), 84.
Thevet, 270, 388.
Thiboyaud (Françoise), 264, 265.
Thierry d'Argenlieu, directeur des domaines, 88 ; — inspecteur de la marine, 88.
Thiers, 255.

Thiviers, chef-lieu de cant., arr. de Nontron, 317.
Tholin, archéologue, 48, 196.
Tholouze (Henriette de), 17.
Thomas, évêque de La Rochelle, 225 ; — (Françoise), 20.
Thoreaud, instituteur, 150, 151.
Thorigné, cant. de Bouloire, arr. de Saint-Calais, 98.
Thouron, négociant, 103.
Thoyon (Pierre de), 354.
Tiennet (Marguerite), 228, 347.
Tierce, notaire, 15.
Tiffauges, cant. de Mortagne-sur-Sèvre, arr. de La Roche-sur-Yon, 78.
Tilly (De). Voir Le Gardeur.
Tilly, fief des Le Gardeur, en Normandie, 335.
Tiraqueau (Michel), baron de Denans, 121.
Toby, 154.
Toconnet (Jeanne), sculpteur, 218.
Tolbecque, 54, 55.
Tonnay-Charente, chef-lieu de cant., arr. de Rochefort-sur-mer, 87, 88, 134, 162, 229, 262, 263, 266, 267, 281, 285, 288.
Torchebœuf-Lecomte (Anne), 47.
Torchut (Jean), 262.
Torsay, fief des Goumard, 172.
Touillet, marchand, 379, 380.
Toulouse (Haute-Garonne), 69, 176, 187.
Tounens (Antoine), 36 ; — (Jean), cultivateur, 36, 37.
Tourelle, 335.
Tourneur (Michel), 147.
Tours (Indre-et-Loire), 182
Tourtoirac, com. du cant. d'Haute-fort, 37.
Touroulon (Baron C. de), 211.
Toussaint, chirurgien, 198 ; — négociant, 279.
Touverac, cant. de Baigne, arr. de Barbezieux, 234.
Touvres, com. du cant. d'Angoulême, 22.
Touzeau, instituteur, 150, 151.
Tranchard, prêtre, 178.
Tranchée, dit Fortunière, pasteur, 174, 175.
Transac en Roch, com. de Montlieu, 301.
Trébuchet, archiprêtre de Jonzac, 342.
Tréguier, chef-lieu de cant., arr. de Lannion, 307.

Treignac, chef-lieu de cant., arr. de Tulle, 196.

Trensacq, cant. de Sabre, arr. de Mont-de-Marsan, 186.

Tressan, cant. de Gignac, arr. de Lodève, 190.

Treton, notaire, 305, **306**; — (Jacques), clerc, 305, 306.

Triadou, cant. des Matelles, arr. de Montpellier, 22.

Tripou, lithographe, 317.

Trizay, prieuré, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 164, 337.

Trizay, abbaye, com. de Saint-Vincent-Puymaure, cant. de Chantonnay (Vendée), 337.

Troche (Paul), journaliste, 220, 230.

Tronquière (Bernard), maire de Saint-Jean d'Angély, 67.

Trousset (Jules), 45, 46, 147.

Turenne (De), 82, 140.

Turgot (Antoine); — (Claire); — (François); — (Antonin); — intendant de Limoges; — (Joseph), écrivain de la marine; — (Françoise); — (Jean), officier de marine, 260.

Turpain (A.), conférencier, 278; — conseiller du roi, 381; — préparateur à la faculté de Bordeaux, 71.

Turpin de Crissé (Madelaine-Angélique), 152.

U

Urbain VIII, pape, 73.

Usseau, com. de Marignac, 237, 238, 331.

Usseau, cant. de Mauzé, arr. de Niort, 15.

Usson, com. d'Echebrune, cant. de Pons, arr. de Saintes, 380.

Uzès (Duc d'), 290.

Uzès (Gard), 308.

V

Vabre, chef-lieu de cant., arr. de Castres, 188, 190.

Vacherauville, cant. de Charny, arr. de Montmédy, 98.

Vaissière (Pierre de), 18.

Valady, girondin, 311.

Valençay, chef-lieu de cant., arr. de Châteauroux, 296.

Valençay, fief des Admyrault, 102.

Valery, 318.

Valin (Françoise), religieuse; — (Frédéric), **13**.

Vallat (Victorine), née Rouy, poète, 391.

Valleau, évêque de Quimper, 65, 70, **81-83**, 182; — (Denis), brigadier des douanes, 82; — chirurgien, 82.

Vallée, curé de Fontcouverte, 354-356.

Vallein (Georges), 224.

Valleraugue, chef-lieu de cant., arr. du Vigan, 173.

Vallette, religieux de l'abbaye de Nieul-sur-l'Autize, 180.

Valois, maître d'école, 301.

Valois (Marguerite de), 76.

Van Tieghem, 223.

Varaize, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 26, 351.

Varangel (Françoise), 82.

Vareilles-Sommières (De), vicaire général de Poitiers, 344.

Varsavaud, curé constitutionnel de Javrezac, 23, 135, 201.

Varzay, com. du cant. de Saintes, 7, 75.

Vassiac, com. de Montguyon, arr. de Jonzac, 302-304.

Vassoigne (Caroline de); — (Elie, marquis de), général, 16.

Vaud (Suisse), 110.

Vaudreuil (Comte de), 389, 390.

Vaugour, capitaine, 49.

Vaurert, chef-lieu de cant., arr. de Nîmes (Gard), 320, 387.

Vaux (De), 229.

Vaux, cant. de Royan, arr. de Marennes, 97.

Vayssat (André-Pierre de), capitaine, 200.

Venant (Jean-Jacques); — (Alexandre), 345.

Vendôme (Loir-et-Cher), 189.

Vénérand, com. du cant. de Saintes, 155.

Verdavoine (Claude de), 353.

Verfeil, com. du cant. de Saint-Antonin, 186.

Vérigny (Gaspard de), 201.

Vérit, notaire, 381, 282.

Vermot (Joseph), conservateur des hypothèques; — (René-Just), **294**.

Vernière (A.), 337, 391.

Vernon (Catherine de), 51.

Verrey-sous-Salmaise, cant. de Flavigny, arr. de Semur, 343.

Verteuil, com. du cant. de Ruffec, 76, 151, 152, 352.

Verthamon (De), 207 ; — (Jeanne de), 143, 183.
Vervant, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 13.
Veyrel, antiquaire, 254.
Vézelay, chef-lieu de cant., arr. d'Avallon, 248, 260.
Vézien (De), 179.
Viard (Jules), 212.
Viaud (Lucien), académicien (Pierre Loti), 351, 352.
Vibrac, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 97.
Vic-de-Bigorre, chef-lieu de cant., arr. de Tarbes, 294.
Victor, professeur de musique, 274.
Vidal, 279.
Vidotte, fief des Vaysset, 200.
Viéhn (Isabelle) ; — (Pierre), propriétaire, 346, 347 ; — (Gaston), médecin ; — (Wilfried), propriétaire, 347.
Vierzon, chef-lieu de cant., arr. de Bourges, 49.
Vigen, docteur médecin, 300, 330.
Vigier (Charlotte), 33 ; — (Foulques), 387.
Vignerias, 331.
Viguiet, pasteur, 174.
Villette, fief des Le Valois, 56.
Vilhonheur, com. du cant. de Montbrun, 388.
Villabelle, fief des La Croix de Suarès, 200.
Villichehenon. Voir Périgord.
Villedieu, com. de Gièvres, cant. de Selles-sur-Cher, arr. de Romorantin, 180.
Villedon (De), 179.
Villefagnan, chef-lieu de cant., arr. de Ruffec, 23, 175.
Villefranche, fief des Puy-Monthbrun, 56.
Villemans, 41.
Villemontée (François de), intendant du Poitou, 331.
Villeneuve, fief des Meynard, 201.
Villepelet, archiviste, 7.
Villepouge, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 18, 25, 26, 28, 193, 196, 207.
Villeroy, graveur, 318.
Vimont, bibliothécaire, 337.
Vincennes, chef-lieu de cant., arr. de Sceaux, 215.

Vincens, 335 ; — (L.), banquier, 103.
Vincent, pasteur, 170 ; — (Adèle), 225 ; — (Philippe), 281.
Vincent (Saint), 354-355.
Vinet, clerc tonsuré, 288 ; — (Elie), 254, 388.
Violaine, fief des Meaux, 120, 123.
Virollet, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 97.
Vitré, 46.
Vitré, cant. de Celle, arr. de Melle, 175.
Vitry (Paul), attaché au musée du Louvre, 220.
Vitré (Marquis de), colonel de cavalerie, 294.
Vivier, 229 ; — (Alfred), juge honoraire, 334 ; — colonel, 110, 282 ; — (Elie), 103 ; — négociant, 111.
Vivonne (Jean de), 7 ; — (Marie-Anne de), 152.
Vivonne, fief des Rochechouart, 288.
Vogué (Melchior de), 6.
Voiron, chef-lieu de cant., arr. de Grenoble, 286.
Voisin, 154 ; — (N.), prêtre, 181.
Volvire-Ruffec (Marie de) ; — (Charles de), 33.
Vouillé, chef-lieu de cant., arr. de Poitiers, 364.
Voulard fils, dit Roche-Voulard ; — père, pasteurs, 173.
Voultegon, cant. d'Argenton-Château, arr. de Bressuire, 51.
Voyer de Paulmy (Pierre), 265.

W

Waldeck-Rousseau, ministre de l'intérieur, 224.
Wallon (Henri), historien, 308.
Watènes, près Armentières, 324.
Weiss, pasteur, 89-92.
Worrall (Fanny), 213.

X

Xamheu, professeur, 95, 281.
Xandeville, arr. de Barbezieux, 3.
Xercès, roi de Babylone, 187.

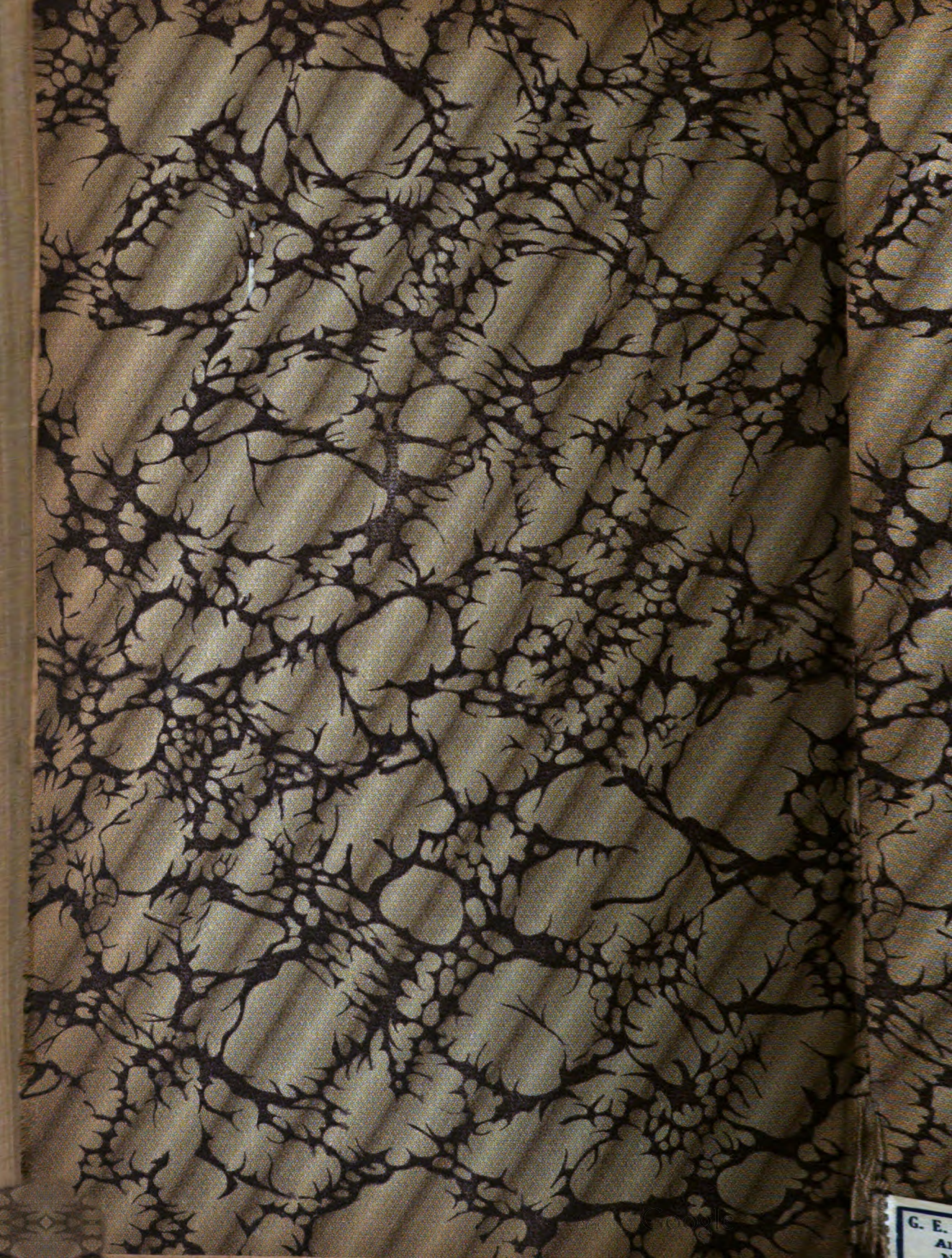
Y

Yvernus, 57.

IMPRIMÉ
Sur les presses de NOEL TEXIER,



A LA ROCHELLE.



This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

Widener Library



3 2044 100 877 372